

GHISLAIN GILBERTI

SA MAJESTÉ DES OMBRES

THRILLER

« AUSSI BRUTE ET PUISSANTE QUE SES HÉROÏNES,
LA NOUVELLE TRILOGIE DE GHISLAIN GILBERTI EST UNE DROGUE DURE. »

SIRE CÉDRIC

RING

GHISLAIN GILBERTI
SA MAJESTÉ DES OMBRES

LA TRILOGIE DES OMBRES
TOME I

ÉDITIONS RING



À Lolita, Tigana, Charlotte, Laetix (RIP)

et surtout à Séverine (RIP)

et à tous les autres, morts ou survivants.

« Il apparaît, en effet, avec une clarté toujours plus aveuglante, que ce ne sont ni la famine, ni les tremblements de terre, ni les microbes, ni le cancer, mais que c'est bel et bien l'homme qui constitue pour l'homme le plus grand des dangers.

La cause en est simple : il n'existe encore aucune protection efficace contre les épidémies psychiques ; or, ces épidémies-là sont infiniment plus dévastatrices que les pires catastrophes de la nature ! »

Carl Gustav Jung

L'Homme à la découverte de son âme

« Tant qu'on a essayé de combattre la peste avec des mots latins, elle a tranquillement dévoré l'humanité. »

René Barjavel

La faim du tigre

PROLOGUE

VOIX

Seul dans son bureau, Bruno Guillon est installé dans son large fauteuil qui lui sert de trône et depuis lequel il règne sur son empire. Il a besoin de ces moments d'introspection pour clarifier son esprit, dénouer les problèmes liés à son secteur d'activité : le trafic international de stupéfiants.

C'est tout du moins ce qu'imaginent ses proches, que celui que l'on surnomme l'Artiste a besoin de s'isoler pour réfléchir et faire marcher son génie. Personne ne connaît la vérité, son sombre secret, les clés de sa réussite. S'il se retranche régulièrement dans le confort de ses quartiers, au sein de la Villa Venezia, l'établissement qu'il dirige, c'est pour écouter son conseiller intérieur : la Voix.

Cette entité mystérieuse qui vit dans son esprit sait deviner et prédire. Son souffle apporte vérité et lumière. Elle peut anticiper des événements futurs et sait associer une solution à chaque problème. Elle a la capacité de l'aiguiller dans les situations les plus difficiles et est toujours là quand il en a le plus besoin.

Au début, Bruno a eu peur de cette voix qui s'est imposée à lui avec une intensité graduelle ; la sensation terrifiante que son esprit glissait lentement vers la folie.

Il s'est bien gardé d'en parler à quiconque : dans ce biotope impitoyable, la moindre faiblesse vous coûte au mieux votre place, au pire la vie. Il a caché son affliction aussi profondément qu'il a pu. Mais il tremblait à l'idée qu'un jour,

à force de résonner dans son crâne, les échos de la Voix finissent par s'entendre et par déborder au dehors.

Il s'est posé des questions sur sa santé mentale. Il s'est renseigné : schizophrénie, paranoïa, troubles bipolaires, et tant d'autres maladies mentales qu'il percevait comme des entités bestiales en train de lui dévorer l'intérieur du crâne. Il a consulté. Mais ça n'a rien donné, mis à part des questions supplémentaires.

La Voix ne l'a plus quitté. Elle arrivait le soir, quand il était seul. D'autres fois, en pleine soirée, elle lui glissait quelques mots à l'oreille. Il s'est dit que tout était perdu. Il attendait le jour où il quitterait la réalité pour un monde intérieur, labyrinthique et ténébreux, avec la Voix comme seule compagnie. Mais ce jour n'est jamais arrivé.

Un matin qu'il se couchait après trois nuits blanches, la Voix s'est adressée à lui avec plus d'insistance. Elle lui a parlé de longues heures durant, lui expliquant que la réalité n'est pas immuable, rien de plus que la loi de la majorité. Elle affirmait que le système n'est rien d'autre qu'une forme de dressage de cet animal peureux qu'est devenu l'homme en s'éloignant de ses instincts et que la folie n'est qu'un don qui n'est pas maîtrisé, comme une arme que l'on braquerait contre sa propre tempe plutôt que devant soi. Pour la première fois, il a écouté en surmontant sa peur.

Au bout d'une semaine, il ne tremblait plus au son de cette dernière, ne sursautait plus quand elle arrivait sans prévenir. Au bout d'un mois, il avait cessé de résister et réussi à étouffer la terreur qui le rongait. Enfin il écoutait et ne fuyait plus. La Voix, de son côté, a tenu ses promesses ; elle lui a indiqué le chemin vers le pouvoir et le meilleur de lui-même.

À plusieurs reprises, ce conseiller intérieur l'a aidé, dispensé de très bons conseils, démasqué des voleurs dans son entourage, informé de contrôles de police dans des planques de came. Elle lui a désigné des traîtres au sein de son organisation. Les recommandations de la Voix ont fait progresser ses affaires, rentabilisé ses investissements, aidé à dénicher plusieurs personnes de confiance avec qui travailler.

Elle lui a même permis de débusquer un flic infiltré parmi ses clients.

Elle ne s'est jamais trompée.

Plusieurs années de collaboration lui ont appris que de tous ses alliés, c'était cette voix en lui qui était la plus fidèle. À son contact régulier, il est devenu surpuissant, omnipotent, invincible.

Ce soir, quand la Voix l'avertit qu'il y a un indicateur de la police parmi ses clients directs, il écoute attentivement et se met à discourir avec elle. *Ça* lui explique qu'il est trop tard, que la police va débarquer à la villa, qu'il n'y a plus rien à faire pour l'éviter. Ensuite, *Ça* le rassure, lui dit avoir toutes les solutions, le pouvoir de le sortir de cette situation, de trancher le nœud coulant avant qu'il n'étouffe son empire, pour autant qu'il accepte, comme d'habitude, de s'en remettre totalement à ses conseils.

La Voix commence à donner ses instructions, à lui dévoiler les grandes lignes de son plan, de la nécessité de la stratégie et des moyens pour la mettre en place. Les directives et les conseils imprègnent sa mémoire, lui livre la clef de la victoire.

Se dire qu'il s'agit pourtant d'une instance de son propre psychisme est tout simplement ahurissant. Mais pour Bruno Guillon, ça n'a aucune importance. La Voix est en lui, à lui.

Et à ce titre il est et restera le maître.

I

GENÈSE

« Si quelqu'un verse le sang de l'homme,
par l'homme son sang sera versé ;
car Dieu a fait l'homme à son image. »

GENÈSE, 9 : 6

« Comment ne pas avoir peur devant cette
absence de raison dénuée de toute folie ? »

Pierre Corneille

Le Cid

Mardi 10 juin 2003 – 2 h 35 – Mulhouse

À cette heure avancée de la nuit, les rues sont presque entièrement vides quand Sébastien Cortès arrive au commissariat central de Mulhouse. Il appuie sur la sonnette et jette des regards méfiants autour de lui. Lorsque la gâche grésille, il bouscule la porte dans un geste empressé et la repousse derrière lui pour accélérer le mouvement mécanique du groom. Personne ne doit l'apercevoir ici, entrant de son plein gré dans le poulailler. Il en va de sa survie.

En habitué, il se dirige vers le comptoir d'accueil où le planton, une jeune fille blonde en uniforme, le regarde de loin avec un mélange de méfiance et de condescendance qu'il fait semblant d'ignorer. Il sait d'expérience qu'il vaut mieux ne pas répondre aux flics, il a l'habitude de les fréquenter : plus de six ans qu'il est un indic.

Sa fonction n'est pas très reluisante mais il a su s'en accommoder avec le temps. Tous les beaux parleurs qui crachent sur les balances peuvent bien idéaliser leur morale criminelle, il sait bien qu'à sa place la plupart aurait fait comme lui. Le sens de l'honneur, ce n'est que du folklore, un moyen de se donner un air solide et feindre d'ignorer que la réalité est beaucoup plus sordide : c'est chacun pour soi.

N'importe qui peut se retrouver un jour pris dans cet engrenage, sur un coup de malchance. C'est de cette manière que Sébastien a fait son entrée dans le cercle des Judas.

Il s'est fait contrôler par la BAC alors qu'il rentrait chez lui avec dans la poche dix grammes d'héroïne, emballée en petits sachets d'un gramme. La patrouille l'a embarqué au poste et laissé entre les mains de deux officiers de police judiciaire : les lieutenants Grux et Valenza. Ce dernier a été doux et compréhensif, lui a parlé calmement. Il lui a même offert un café et laissé fumer une cigarette. C'était un type

entre deux âges, brosse poivre et sel, lunettes à monture métallique, costume gris clair. Il lui a simplement demandé de donner le nom de son fournisseur, sans hausser le ton. Pendant ce temps, l'autre est resté debout, silencieux, dos à eux, les yeux plongés sur la rue, le front presque collé à la vitre du bureau sinistre.

Lorsque Sébastien a finalement dit qu'il ne connaissait pas la personne, qu'un Black était venu lui proposer de la came mais qu'il ne savait rien de lui, Valenza a haussé les épaules et les sourcils. Sans insister, il s'est levé et il est sorti du bureau, un air désolé un peu trop sincère flottant sur le visage.

Grux est resté encore une bonne minute à la fenêtre, sans mot dire, figé comme une statue. Cortès n'avait pas encore vu son visage.

Au bout d'un moment, l'homme s'est décidé à parler :

« Alors comme ça tu me fais le coup du dealer black inconnu. »

Sur ces mots, il s'est retourné. Visage large et carré, mâchoire inférieure proéminente. Ses maxillaires se contractaient comme s'il cherchait à broyer un os avec ses dents. Il mesurait un peu moins d'un mètre quatre-vingts, un corps massif qu'on devinait solide, dur comme la pierre. Son crâne dégarni donnait à son regard encore plus de puissance : des yeux bleus cernés d'un noir violacé.

Des yeux de fou, a pensé Sébastien.

Le flic a laissé un nouveau silence écraser un peu plus l'atmosphère sans le lâcher de ce regard insupportable, puis a repris, en hurlant d'une voix rauque, animale.

« Tu sais qui je suis, sale petite merde ?

— Non... mais... monsieur, je...

— Non, c'est sûr, a coupé le flic d'un ton soudain plus calme. Tu ne sais pas qui je suis, sinon tu n'aurais jamais osé me servir ça. Mais avec une garde à vue pour une affaire de stup, on est là pour quarante-huit heures, délai renouvelable. Jusque-là, pas d'avocat, pas de médecin, pas le droit de faire prévenir qui que ce soit. T'as droit à rien ! »

Un sourire inquiétant s'est formé sur ses traits anguleux. Il l'a fixé quelques secondes avant de conclure :

« T'es rien qu'à moi, et tu vas apprendre qui je suis. »

Grand coup de poing dans le foie pour ponctuer, puis un autre dans le plexus et le calvaire a commencé. Grux l'a travaillé au corps avec une intensité croissante, un déchaînement qui ne semblait vouloir rencontrer aucune limite. Coups dans le ventre, linge mouillé autour du visage, pince multiprise refermée sur le septum nasal, torsions des tétons, compression des globes oculaires, strangulation. Il l'a torturé *crescendo*, en attendant que son corps fasse le reste, que le manque arrive. Ça a commencé au bout de trois heures, les premiers grelottements et la douleur physique ; le sadisme en était à son apothéose.

Cortès s'est mis à supplier en hurlant. Pour autant, le flic n'a pas calmé le jeu. Il a continué à lui infliger les tortures les plus inventives, comme si c'était parfaitement légal.

De temps en temps, il le collait en cellule, juste un quart d'heure, le laissant croire qu'il allait finir son service et passer la main. Mais à peine le temps de souffler et Grux revenait : retour dans le bureau et reprise des activités. Ça ne semblait jamais le fatiguer ni le lasser, au contraire.

Alors il avait fini par abdiquer.

« D'accord ! Je vais tout dire ! a-t-il hurlé. Je vous jure...

— Bien sûr que tu vas tout dire... Ils finissent tous par cracher ici, seuls avec moi. Mais on n'a pas encore fini de jouer, camarade ! Tu balanceras quand je te l'aurai autorisé. »

Et ça a continué. Sébastien Cortès avait beau hurler le nom de Farid Benhamou, le flic ne s'arrêtait pas. Arrivé au paroxysme de la souffrance et au zénith de son état de manque, Sébastien s'est mis à hurler :

« Arrêtez ! Je vous en supplie... Je vais vous dire tout ce que je sais... sur tout le monde... mais stop ! Pitié... »

Alors seulement, Michel Grux, en nage, l'a gratifié d'une petite tape sur la joue en sortant son portable.

« C'est bon, Régis, il est mûr. Tu peux revenir. »

En raccrochant, le flic lui a accordé un sourire ; le peu d'humanité que Sébastien y trouva l'a soulagé d'une façon indescriptible.

« Tu sais, faut pas croire que ça m'amuse de faire ça, a-t-il dit. Mais tu n'imagines pas ce qu'on affronte dehors, chaque nuit. Le Mal. »

Il s'est remis à contempler Dieu sait quel panorama depuis sa fenêtre, s'est allumé une clope, puis a repris :

« Quelquefois, il n'y a que le mal pour combattre le Mal. Certaines atrocités sont indispensables à l'équilibre de cette société pourrie. Ce monde ne tient qu'à un fil. »

Il s'est retourné en lâchant un petit rire moqueur et quelques mots qui lui ont valu son surnom au sein de la police.

« T'as une gueule de crapaud ! »

Une demi-heure après, l'autre flic est arrivé et n'a pu réprimer un frisson en voyant l'état de Sébastien. Il a jeté à son collègue un regard réprobateur superbement ignoré. Une fois le binôme réuni, Cortès a eu droit à un café, une cigarette et un deal presque surréaliste.

Ils ont posé deux objets sur le bureau : un procès-verbal accablant et sa propre came. Ils lui ont donné le choix : jouer les héros et aller moisir six mois en cabane, après les nombreuses heures de garde à vue restantes avec Michel Grux, ou collaborer et repartir « blanc comme coke » avec l'objet du délit. On l'autorisait même à se faire une ligne sur le bureau pour soulager les douleurs de la torture et surtout du manque qui le rongait depuis bien trop d'heures déjà. Il a accepté. Sans broncher, il a donné Farid, son fournisseur et ami, ainsi que tous les autres dealers qu'il connaissait en se préparant une énorme ligne de poudre brune. Alors qu'il sniffait, les flics lui ont annoncé qu'il avait rendez-vous le lendemain, ici même, à quatorze heures.

« Tu vas bosser pour nous. Tu n'auras jamais à témoigner, juste nous donner des informations, a assuré le bourreau. Et si tu nous donnes de quoi travailler, tu seras récompensé. »

Bien sûr, il a eu honte au début. Sa première collaboration, un piège qu'il a dû tendre à Farid, n'a pas été une partie de plaisir. Lui aussi avait une conscience, mais c'était il y a longtemps. Depuis, le deuil a été fait.

Il en a fait tomber du monde, avec le lieutenant Michel Grux, surnommé le Chacal dans la rue et par ses collègues. À présent, il fait ça aussi facilement qu'il vend de la came. Parce qu'il magouille toujours, sauf que maintenant il en a gagné le droit, dans les limites imposées par Grux. Sébastien fait son travail et contribue à sa façon, comme un entrepreneur cotiserait à l'URSSAF, avec la deuxième facette de son activité : la trahison. C'est le boulot, rien de plus.

Cette chaude nuit de juin, s'il arrive presque en courant au commissariat, c'est d'ailleurs pour ça : faire sa corvée, payer son tribut. Et ce qu'il apporte aujourd'hui a de quoi calmer son flic pendant un bon moment.

En arrivant vers l'accueil, il se penche dans un souci de discrétion, pour indiquer le but de sa visite :

« Je viens voir le lieutenant Grux. Il m'attend. »

Sur les traits de la jeune fille, la méfiance et la condescendance s'effacent, laissant à présent place à un dégoût mal dissimulé. Même s'il sait qu'il fait souvent cet effet-là, Sébastien prend un coup au moral. Petit et grassouillet, une peau grasse et obstinément acnéique, un nez en patate, des yeux vitreux et cernés, des joues tombantes : son physique est un fardeau. Il essaie de composer avec, mais le regard d'autrui sonne en permanence le rappel de sa tragédie.

« Votre nom, s'il vous plaît, demande la blonde en saisissant la main courante.

— Annoncez le Crapaud, il comprendra. Je ne peux pas donner mon nom. »

Elle décroche le téléphone, presse une touche et parle dans le combiné.

« Bonsoir, lieutenant. J'ai une personne qui demande à passer directement dans votre bureau, un certain Crapaud. »

Elle marque une pause et acquiesce pour elle-même, puis :

« Très bien, lieutenant ! »

En raccrochant, elle s'apprête à lui donner l'autorisation de monter mais Cortès s'y dirige déjà.

« Ce bon vieux Crapaud ! lâche Grux. Si t'étais pas aussi moche je t'embrasserais. Dis-moi que t'as de bonnes nouvelles ! »

Sourire carnassier et glacial en guise de ponctuation. Le lieutenant a le don de mettre mal à l'aise avec ses mimiques ambiguës. Vautré dans son fauteuil, les pieds sur le bureau, il fixe l'indic avec insistance. Ce dernier ne sait pas comment se tenir et peine à répondre tant sa bouche est sèche :

« Oui, lieutenant, Guillon m'a envoyé un texto. »

D'un claquement de doigt, le flic lui intime l'ordre de prendre place face à lui. Cortès obtempère en silence et sort son portable, pianote sur le clavier avant de le tendre à Grux. Ce dernier repose ses pieds au sol et lit le message qui annonce une soirée à la Villa Venezia ce samedi.

« J'en ai rien à foutre du calendrier des soirées de ce nid de camés ! beugle-t-il. Ce que je veux savoir, c'est quand il sera chargé.

— Le message n'est qu'un prétexte. C'est le même que pour sa clientèle, à un détail près : les deux étoiles à côté du prix, c'est un code. Ça veut dire qu'on peut venir chercher nos stocks pour la revente après l'*after* qu'il organise avec ses potes, en privé. La soirée se termine à...

— Passe les détails ! coupe sèchement le flic. Il n'y a qu'une chose qui m'intéresse : il aura la came quand d'après toi ? Jeudi ? Vendredi ?

— Non, il ne touchera pas en semaine, sinon il aurait organisé un "Apéro Mix" le jour en question.

— T'es sûr de ça, Crapaud ?

— Certain. Si la came devait arriver avant, il ne perdrait pas deux ou trois jours : il est à sec. L'arrivage se fera pendant la soirée, dans une voiture noyée au milieu de celles des clients, et il nous remettra nos stocks dimanche matin. »

Le large sourire qui fend à présent la face patibulaire de Grux rassure Cortès. Il l'a convaincu en lui offrant ce coup et ressent la sensation douceâtre du travail bien fait. Le flic ouvre son tiroir et en sort un sac plastique qu'il vide sur le bureau. Quatre petits paquets compacts en tombent :

« Tu sais ce que c'est, Crapaud ? C'est la meilleure héro que tu ne pourras jamais trouver. Pure à quatre-vingts pour cent. Il y a cent grammes, je te donne déjà la moitié parce que t'as bien bossé. Le reste après la descente. »

Sans attendre, Cortès empoche la came et sort du bureau à reculons, s'inclinant une bonne dizaine de fois avant d'atteindre la porte. Alors qu'il l'ouvre, Grux ajoute :

« Garde un œil sur la villa. Si quelque chose change ou te paraît anormal, téléphone-moi. »

Il acquiesce. Dernière courbette, puis il finit par sortir en refermant la porte derrière lui.

Une fois seul, Michel Grux se prépare une longue ligne de cocaïne datant de sa dernière saisie. Une fois absorbé, le produit l'électrise de la tête aux pieds et lui arrache un soupir de plaisir. Il décroche ensuite le combiné téléphonique et compose le numéro de Régis Valenza.

« C'est moi. Habille-toi, coule un jus, je débarque !

— Quoi ? Mais quelle heure il est ?

— Bientôt trois heures. Mais ça ne peut pas attendre. Le Crapaud est passé. On tient Guillon... et surtout on tient l'Hyène ! »

Mardi 10 juin 2003 – 2 h 55 – Strasbourg

Le commandant Christophe Sutter est d'une humeur massacrate. Il monte les escaliers de l'hôtel de police de Strasbourg en serrant les dents et en jetant de temps à autre un juron en alsacien à voix basse. Il déteste être réveillé en pleine nuit.

En arrivant au troisième étage, il le traverse entièrement pour se rendre à son bureau, une pièce vaste et équipée de mobilier neuf. Il n'a pas décoré cet espace, préférant l'ordre strict à l'accumulation de souvenirs et d'objets personnels. La seule chose qu'il a ajoutée est une cafetière de qualité ; ce qui sort du distributeur dans le couloir est imbuvable. Il saisit une capsule et se prépare un café serré.

Christophe dormait bien au moment où le téléphone a sonné. Il a décroché en maugréant et a reconnu la voix du commandant Guiguet, chef de l'un des trois groupes de terrain qu'il dirige.

« Désolé de vous téléphoner à cette heure-ci, mais comme vous m'aviez dit de vous prévenir de toute avancée sur l'affaire du Réseau Fantôme, je me permets... »

Christophe a soufflé d'agacement avant de lâcher d'une voix sèche :

« Viens-en au fait. Qu'est-ce que vous avez ?

— Une interpellation intéressante. Visiblement un dealer assez sérieux qui avait sur lui de la coke et des ecstasys. C'est des produits du Réseau Fantôme, j'en suis certain.

— Avant l'analyse du labo ?

— La coke est conditionnée en doigts de dix grammes, il en avait vingt sur lui. De la bolivienne aussi pure et sous cette forme, c'est forcément eux.

— Oui, mais bon ! a objecté Sutter. De la bolivienne de bonne qualité, même si ça ne court pas les rues, ça peut venir d'ailleurs.

— Il y a autre chose, chef. Un paquet de comprimés ecstasys et une bonne cinquantaine de buvards de LSD marqués de la couronne. »

Christophe s'est figé. Ce logo est une signature de ces trafiquants qui rendent fous toute la section. L'argument a fait mouche.

« Vous avez signifié la garde à vue au procureur ?

— Par fax, dès qu'on est arrivés au poste, à deux heures vingt-deux. On peut se charger de lui, inutile de...

— Commencez ! l'a coupé Sutter en se massant la tempe droite. Vous commencez. Je me prépare et j'arrive. »

Après avoir pris le temps d'une douche et d'un rasage de près, il s'est habillé aussi vite que possible avant de foncer à sa voiture. Gyrophare magnétique sur le toit et pare-soleil droit baissé avec l'inscription POLICE bien visible lui ont permis de jouer de la sirène. Il n'a pas mis plus de dix minutes pour faire le trajet jusqu'à Strasbourg centre.

On frappe à la porte de son bureau alors qu'il a terminé la préparation de son café. Tiré brutalement de ses pensées, il ordonne d'entrer d'un ton sec. C'est Frelin, le second du groupe. Il entre avec des feuilles de papier en main.

« Bonjour, commandant ! Je vous ai apporté ce qu'on a trouvé sur notre client. On est en salle deux, on l'a attaqué gentiment en lui disant qu'il allait morfler s'il nous obligeait à réveiller le chef.

— OK ! lâche Sutter avec un sourire complice. C'est moi le méchant si je comprends bien. J'arrive ! »

Léger signe de tête et le capitaine Frelin quitte le bureau. Sutter s'assoit et, en dégustant son café, parcourt le dossier du gardé à vue qui s'avère plutôt mince. Mais ce point ne l'étonne pas du tout.

Rémi Vauthier n'est connu des services que pour des brouilles : détention et consommation de stupéfiants ainsi qu'une interpellation pour ivresse sur la voie publique. Immédiatement, Sutter reconnaît le type de cibles du réseau, un gars discret, pas trop dans le nez de la police et de la justice. Plutôt un petit jeune intelligent qu'un caïd, le stéréotype du dealer recruté par cette organisation mystérieuse dont personne ne sait rien. Le « Réseau Fantôme » comme l'ont baptisé les stups.

Plus de trois ans que ces types baladent Sutter et ses hommes. Un échec sans précédent, qui a obligé le chef de brigade à un travail acharné et à un nombre incalculable d'heures de travail supplémentaires. Ce réseau est un vrai casse-tête : partout et nulle part, omniprésent mais invisible. Leurs produits circulent dans toute la région sans qu'aucune interpellation ne débouche jamais sur rien de concret. La structure même du réseau, tout comme son mode de fonctionnement, semble avoir été étudiée et mise en place en opposition avec les méthodes d'investigation classiques des forces de l'ordre, et principalement des stups.

Concrètement, tout ce qu'ils savent de cette organisation, c'est que son activité est limitée à un milieu bien particulier et ne travaille presque jamais en dehors : le milieu des musiques électroniques. Bientôt trois ans d'enquête intensive mais toujours pas la moindre avancée concrète ; même si un élément tombe de temps en temps, ça ne mène généralement que sur une piste froide. Dans les couches basses du réseau, celle des consommateurs et des minables qui trafiquent pour amortir le coût de leur propre consommation, le *turn over* est constant.

Vraisemblablement, l'arrestation de cette nuit est la plus intéressante depuis pas mal de temps. Un individu *a priori* en relation étroite avec les hommes de mains du réseau. Plus d'un an qu'ils n'ont pas été aussi haut dans les étages de la pyramide, fruit d'une enquête acharnée du groupe de Guiguet qui vient de prendre fin avec succès après trois mois d'enquête, de planques, de filatures, et d'immersions en tout genre.

Sutter devrait trouver cela encourageant mais il sait déjà comment l'interrogatoire se terminera.

Il termine son café d'un trait et se dirige vers la salle d'interrogatoire avec un mélange paradoxal d'espoir et de résignation.

Christophe Sutter entre sans frapper et fait un signe de tête à ses hommes. Attitude aussi froide que possible dans le but de déstabiliser le suspect d'emblée. Les deux policiers s'exécutent. En passant, Frelin tapote l'épaule du suspect :

« Maintenant, tu vas nous regretter ! »

Le chef des stup s'assoit sur le fauteuil en face de Rémi et, sans un regard ni un mot, se focalise sur l'écran de l'ordinateur. Il prend son temps, le silence s'étire. Le gardé à vue, un petit jeune avec une bonne dizaine de piercings apparents et le crâne rasé, commence à suer. Le commandant est un homme grand et assez massif, coupe en brosse très courte et stricte. Son visage a quelque chose de dérangeant, comme si l'homme avait gardé certains traits de l'enfance. Visage de poupon à l'air hargneux, joues roses et nez aquilin, petits yeux noirs très rapprochés : son faciès n'a rien pour rassurer.

Au bout de cinq interminables minutes, le flic vient subitement ficher son regard sombre dans celui du suspect.

« Alors comme ça, c'est un sac que tu as trouvé par terre, derrière la cathédrale ? demande-t-il calmement. Tu as pensé que quelqu'un s'en était débarrassé, sans doute à la vue de la police, et tu l'as ramassé en comptant le garder pour toi.

— Oui... c'est ça...

— Bon... je vais être franc avec toi. Il y a une partie de ces salades qui joue en ta faveur. »

— Comment ça ? demande-t-il. Je ne comprends pas.

— Ce baratin, on l'entend à peu près vingt fois par semaine dans ce service. Évidemment, il y a des petites variantes et c'est ça qui change tout. Certains nous servent le même début,

mais au lieu d'avouer qu'ils comptaient garder la came, ils prétendent qu'ils comptaient l'apporter au commissariat. Alors, quand on me sort une énormité pareille, j'ai vraiment le sentiment d'être pris pour le dernier des imbéciles, l'idiot du village, et j'ai tendance à devenir vraiment très méchant ! Mais avec ton histoire, j'ai seulement l'impression que tu me prends pour le con moyen.

— Mais c'est la vérité. J'ai...

— Stop ! coupe Sutter en levant une main et en fermant les yeux. Maintenant on arrête les conneries ! Je te le dis tout de suite : si tu ne me racontes pas une autre histoire dans les cinq minutes, je vais vraiment te pourrir la vie. Tu sais qui je suis ? »

Les yeux de Rémi se baissent progressivement, il regarde la table et pose une main sur son front.

« Non, je ne sais pas.

— Je suis le commandant Sutter, je dirige cette brigade. Avant ça j'étais chef de groupe sur le terrain et à mes débuts, j'étais un lieutenant déjà aux stup. Alors on ne me la fait pas, et j'ai vraiment les moyens de te pourrir la vie. »

Le suspect est fortement décontenancé. Ses yeux vont et viennent du sol au mur, du mur au plafond. Pourtant, il persiste :

« Je vous dis la vérité...

— OK ! C'est parti. »

Sutter décroche le combiné téléphonique, écrase une touche du clavier et attend sans quitter Rémi des yeux. Il a enclenché le haut-parleur duquel une voix résonne et grésille un peu :

« Oui, chef ?

— Est-ce qu'on a fait une fouille complète du gardé à vue ?

— Affirmatif ! On a fouillé les vêtements et mis les effets personnels à la consigne.

— Non, je vous demande si vous avez fait une fouille *approfondie* de l'individu.

— Négatif, chef.

— Vous allez m'apporter des gants en latex et du gel lubrifiant, s'il vous plaît. »

Sur quoi le commandant raccroche et revient sur l'ordinateur, ignorant totalement le jeune homme devenu tremblant et blanc comme un linge. Après une minute de cette stupeur immobile, il ose briser le silence :

« Mais... vous n'avez pas le droit...

— J'ai tous les droits, ici ! Et j'ai même le droit d'aller vérifier si tu ne caches rien dans tes intestins. Tu n'imagines pas jusqu'où peuvent aller certains pour cacher leurs produits. »

Sur ces mots, Rémi se met à pleurer. Il frappe du plat de la main sur le bureau avant de vider son sac en hurlant :

« Mais de toute façon, même si je vous disais tout ce que je sais, ça ne vous avancerait à rien. »

Après quoi il s'effondre et verse toutes les larmes de son corps. C'est à ce moment-là que Guiguet apporte le matériel demandé qu'il pose sur le bureau avant de ressortir. Sutter met un peu de miel dans sa voix pour l'encourager.

« Même si ça ne m'avance pas moi, ça peut te faciliter la vie. Alors, rends-toi service et dis-moi ce que tu veux. Dans un premier temps, ça suffira. Après, on avisera. »

Ravalant ses sanglots, Rémi relève un peu la tête et regarde Sutter droit dans les yeux :

« Ce sont eux qui sont venus à moi, ça fait presque un an. Ils m'attendaient en bas de chez moi, à trois, des capuches sur leurs têtes, visages masqués par des cagoules. »

Dès les premiers mots, Sutter comprend. Il pourrait presque réciter la suite en même temps que le suspect.

« Ils ont cité mon nom, mon prénom, ma date de naissance, poursuit Rémi. Ils m'ont dit qu'ils savaient que je participais à l'organisation de teufs dans les environs, que j'y vendais de la drogue. Après ils m'ont proposé un deal : des produits meilleurs et moins chers, la première fois en avance, ensuite

des paiements en décalé. Ils m'ont remis une enveloppe kraft bourrée de produits, un mois de stock, comme s'ils savaient déjà ce que je vendais et en quelle quantité. Après m'avoir indiqué les tarifs, ils ont disparu aussi vite qu'ils sont arrivés. »

Rémi s'essuie les yeux et poursuit.

« La came était tellement bonne que tout est parti en deux semaines. Ils m'ont rappelé au bout de trois, sur mon portable, sans que je ne leur donne jamais mon numéro. Ils ont fixé une heure et un lieu de rendez-vous. Une voiture est passée me prendre. Je leur ai donné le fric et j'ai payé pour le nouveau stock. C'est vite devenu une routine.

— Tu les as vus sans leurs cagoules ?

— Non. Jamais. Ils sont prudents et discrets. Encore ce soir, j'ai eu affaire à deux types cagoulés. Faut me croire, commandant, c'est la vérité !

— Je te crois. »

Le visage du jeune homme se tapisse de surprise.

« Je sais que ça t'étonne mais c'est vrai, poursuit Sutter. Tu n'es pas le premier à nous donner cette version. Mais il faut continuer à m'aider. As-tu remarqué une particularité sur l'un ou l'autre de ces individus ?

— Ce ne sont jamais les mêmes personnes et ça se passe toujours différemment. Parfois ils viennent en voiture, d'autres fois c'est un seul type à pied... Alors depuis le temps tout est mélangé dans ma tête. »

Il réfléchit un peu et reprend, les sourcils plissés.

« Les trois premières fois, c'était les mêmes personnes. Deux mecs et une fille. Un des gars était black, je l'ai vu à ses paupières, l'autre un blanc, yeux bleus je crois. Ces trois-là, je ne les ai vus qu'au début. Ensuite plus jamais. Mais... »

Rémi semble réticent à terminer sa phrase. Christophe Sutter l'encourage.

« Vas-y ! Ça restera hors procédure.

— La deuxième fois, quand ils me ramenaient chez moi, une voiture de police roulait derrière nous. Ils l'ont vu et ont sorti des flingues. Le conducteur aussi. Ils sont restés parfaitement calmes mais il y avait un truc dans leurs yeux... Je ne sais pas comment vous dire !

— Tu penses que s'ils avaient été contrôlés, ils auraient tiré ?

— C'est même certain ! confirme-t-il. Ils n'avaient pas peur, aucune émotion. Ils ont sorti leurs calibres comme j'aurais tiré une clope de mon paquet. Je priais pour que les policiers ne nous stoppent pas. Ça aurait été un massacre. »

Christophe prend quelques minutes pour rédiger le récit du gosse sur le PC. Il est plus calme à présent et Rémi se sent incomparablement mieux, malgré les circonstances. Lorsque le flic termine, il pose des yeux bienveillants sur lui.

« Tu m'as bien aidé gamin, dit-il. Je vais contacter le procureur et lui dire que tu as fait preuve de bonne volonté, ce sera toujours un peu moins cher pour toi. Je vais te laisser fumer une clope et je te conduirai en cellule pour que tu puisses dormir. On se reverra en début d'après-midi pour voir si des détails te reviennent. »

Après avoir conduit Rémi au sous-sol, Christophe Sutter regagne son étage et se dirige directement vers la salle de pause, certain d'y trouver ses hommes pour un petit break de fin de service bien mérité.

Le commandant Guiguet et le capitaine Frelin y sont effectivement attablés, un gobelet de café en main. La fatigue se lit sur leurs visages.

« Excellent travail, les gars ! » admet Sutter.

Les deux hommes sourient, flattés par les félicitations spontanées et sincères de leur supérieur qui est pourtant connu pour être avare de compliments.

« Mais c'est toujours la même histoire ! dit le chef de groupe. Rien de vraiment neuf.

— C'est vrai, répond Christophe. Mais on a des infos supplémentaires. Cette description des trois individus : on sait qu'il y a une fille et un Black. Et puis cette histoire avec la voiture de patrouille nous donne une idée sur le genre de clients. Pas des enfants de cœur, c'est certain !

— On fait quoi maintenant ?

— Après l'avoir retravaillé un peu, on le défère au parquet. De notre côté, on va contacter son opérateur téléphonique, même si je doute que ça mène à grand-chose. »

Sutter ne se fait guère d'illusions à ce sujet. Quand un numéro tombe en rapport avec le réseau, il s'agit toujours d'un brûleur, un mobile sans abonnement impossible à borner.

Une fois encore, Sutter s'est heurté au mur des ombres, ces revendeurs cagoulés et anonymes. La ligne de front de l'organisation. Des personnes discrètes et méfiantes, de vrais pros qui travaillent selon des méthodes précises. De plus, rien ne prouve que ces livreurs changeants soient en contact direct avec la tête du réseau, perspective qui rend le tout encore plus décourageant.

Une double isolation, double protection, fonctionnant comme un sas de décontamination, se dit Sutter. À cette pensée, il a une révélation soudaine :

« J'y pense ! Cette histoire de trio qui n'apparaît que les premières fois, ce pourrait être la tête du réseau, ou en tout cas ceux qui en sont les plus proches.

— Ce serait logique, oui ! convient Guiguet. Peut-être pas les dirigeants mais au moins une sorte d'élite parmi leurs hommes.

— Il n'y a plus qu'à espérer qu'on serre encore quelques dealers, ou que l'enquête de Grux à Mulhouse aboutisse.

— Ça en est où ? demande Guiguet. Ça avance ?

— D'après Frietblatt, Grux est déjà parvenu à placer un indic. Il est sur la fin de son enquête et si ce qu'il avance est vrai, on devrait se trouver face à une cellule importante. Il est même possible qu'on puisse mettre la main sur un ou plusieurs distributeurs.

— Ouais ! fait Guiguet, plein de scepticisme. Faut voir si cette fameuse branche sur laquelle il glande depuis deux ans est vraiment solide ou si on va ramasser une nouvelle brindille.

— Impossible, affirme Sutter. Grux est peut-être le pire des connards, mais c'est un bon flic. Je pense qu'il a du solide et qu'il compte dessus pour retrouver une place au SRPJ. Le Chacal est un salopard, pas un imbécile. Reste à savoir ce qui se cache vraiment derrière les murs de cette fameuse Villa Venezia. »

Mardi 10 juin 2003 – 2 h 45 – Wittenheim

Ce soir, la chaleur échauffe les esprits dans le bon sens du terme. Le Salon Pourpre de la Villa Venezia accueille une bonne trentaine de convives répartis sur les cent mètres carrés de canapés, de tables basses et de coussins.

Bruno Guillon aime ce salon. Les luminaires sont incrustés dans le sol, dizaines de spots sous un verre épais qui donnent cette impression de séjourner dans une baignoire de lumière légère. Toute la décoration est dans les tons rouges profonds et sombres, ingénieusement tranchés par quelques touches d'orange foncé savamment placées. Les plateaux des tables sont d'un verre épais, couleur ambre, éclairés par le dessous, leur donnant une luminescence orange foncée et nervurée. Cet éclairage particulier, par le bas exclusivement, donne toute sa valeur aux corps et aux mouvements tout en diluant les visages dans les ombres changeantes.

En place d'honneur, Bruno profite de ce moment de calme qui précède la tempête. Pour autant, la perspective de cette descente de police ne le tracasse plus du tout. Tout sera prêt dans les temps, la Voix le lui a assuré.

Elle a donné un tas d'instructions à transmettre à ses hommes, des consignes strictes à appliquer à la lettre. Pour l'équipe de mercenaires, les ordres sont plus flous, mais ces individus particulièrement efficaces ont de toute façon toujours été très autonomes. Il les a engagés trois ans auparavant, sur les conseils de la Voix, et il n'a jamais eu à regretter son choix. Ils constituent le fer de lance de l'organisation. Ce sont eux qui, en ce moment même, travaillent d'arrache-pied dans la cave.

Il y est descendu en début de soirée pour voir le déroulement des préparatifs. Les immenses sous-sols vibraient d'une activité incroyable, pire qu'une usine. Des produits y

étaient stockés : acide nitrique, essence, engrais, acide sulfurique, glycérine, sciure de bois par sacs entiers. Il a regardé avec une fascination satisfaite l'agitation fabuleuse provoquée par ses ordres. L'un de ses soldats est venu le rassurer. Il s'agissait de Tigre, un Black athlétique au calme glaçant. Il était torse nu et couvert de sueur.

« Ne vous inquiétez pas, patron, lui a-t-il dit. Tout est sous contrôle. »

Alors, Bruno a balayé les questions puis est remonté parmi ses convives, laissant les hommes à leurs travaux. Comme c'est souvent le cas, une fois qu'il a communiqué les instructions, les événements lui ont échappé. Il est devenu comme étranger à ses propres démarches et au déroulement des opérations. Les stratégies de la Voix ont cette particularité déstabilisante d'être obscures et impénétrables. La Voix se sert de l'esprit de Bruno comme d'un émissaire, mais lui-même ne sait jamais vers quoi tendent les actions engagées. Il ignore vers quoi tous ces préparatifs vont le conduire, ce qui va se passer exactement, mais il a confiance.

Bruno profite donc de la soirée et des femmes magnifiques qui tournent autour de sa sphère intime. Il jouit de sa popularité et du respect qui lui est témoigné. Il se laisse caresser par le regard des autres qui soulignent sa place.

Il sniffe presque un quart de gramme de coke et rejette sa tête en arrière, boit une gorgée de champagne, et laisse ses yeux se balader sur sa cour. C'est alors qu'Anthony arrive. Il se lève et va à sa rencontre.

« Anthony ! En retard comme d'habitude, dit-il en lui serrant la main. Viens dans mon bureau, on sera plus tranquille.

— Désolé l'Artiste, mais j'avais un client à voir et c'était sur la route.

— Ma parole, tu parles comme une pute ! »

Sur ces mots, les deux hommes sortent du salon en riant.

Dans l'habitacle de la 206, les mains crispées sur le volant, les pieds cloués sur l'accélérateur et la pédale d'embrayage, Michel Grux nage dans un état d'excitation intense. Un bouillonnement intérieur extrême secoue son esprit instable comme un explosif liquide, saturé de pensées contradictoires. Cet état second déteint sur sa conduite. En pleine agglomération, pied au plancher, il traverse la ville à pleine vitesse dans un slalom quasi suicidaire avec les autres véhicules, gyrophare et sirène en marche.

Les mâchoires serrées, il rumine, repasse mentalement les derniers mois dans sa tête. Une part de lui jubile à l'idée de toucher au but. Une autre partie, sans doute bien plus sensée, fait le bilan de tout ce que ça lui a coûté, et du danger potentiel à venir. Cette petite voix plus sage, sa conscience, ou plutôt ce qu'il en reste après vingt ans de service, lui souffle à l'oreille un rappel de toutes les imprudences commises. Elle lui rappelle surtout la mort de Bauer. À cette pensée, il frappe sur le volant en hurlant de rage. Ses dents grincent et la vitesse déraisonnable qu'il tient augmente encore un peu.

Il se joue de tout le monde depuis trop longtemps, laissant ses anciens collègues du SRPJ tourner en rond. Il connaît la vérité sur cette affaire mais ne peut pas la leur livrer.

La culpabilité lui enserre la gorge comme le nœud coulant de la corde d'une potence. Ses mains tremblent, accrochées au volant comme à une dernière touffe d'herbe au bord de l'abîme. Sa vision se brouille de larmes nerveuses, rendant la bande de bitume qui se déroule sous les roues de sa voiture de plus en plus floue ; après la corde au cou, la cagoule du condamné. Il s'essuie les yeux du revers de la chemise et se met à parler seul :

« C'est pas ma faute ! C'est cette ordure qui t'a tué ! Je te jure que je vais le crever Jean-Pierre ! »

Mais ce ne sera pas suffisant, Michel le sait. Rien ne pourra éteindre la culpabilité qui le ronge. Toutefois, l'issue à cette histoire sera tout de même un soulagement.

Perdu dans ses pensées, accélérées et distordues par la cocaïne et le manque de sommeil, il en vient à se demander

comment il a pu en arriver là. Une seule raison : garder cette enquête, à tout prix, et enfin sortir du placard à balais dans lequel son ancien chef l'a jeté.

Grux a été un flic efficace toute sa vie. Ses méthodes étaient mal digérées par ses confrères, mais les résultats étaient là.

Le commissaire Jean-Marie Frietblatt, qui dirigeait à cette époque la Brigade des stupéfiants du SRPJ, l'avait toujours couvert. Le groupe dont Grux faisait partie, dirigé par le capitaine Christophe Sutter, affichait des résultats incroyables.

À elle seule, l'équipe faisait grimper les statistiques en flèche. Saisies massives, démantèlement de réseaux puissants et structurés, arrestations de caïds à la pelle : tout ça grâce à lui. Michel Grux, que les gens du milieu avaient surnommé « le Chacal », à cause de la sauvagerie de ses techniques d'interpellation et de ses interrogatoires. Tout le monde le connaissait, du moindre toxico au plus gros trafiquant, et tous tremblaient. Michel Grux frappait vite et fort, semant la terreur dans toute l'Alsace. Ça se savait, ça se disait. Certains gardés à vue se mettaient à table rien que de savoir qu'ils risquaient de tomber entre les mains du Chacal. Les résultats en matière de stupéfiants sur l'Alsace étaient incroyablement bons.

Frietblatt recevait tous les honneurs. Par deux fois, il avait été félicité par l'adjoint du chef de la Direction centrale. Tant que ça servait sa réputation, le commissaire avait laissé Grux dépasser toutes les limites. Ce dernier restait tapi dans l'ombre pendant que son chef paradait sous les flashes des appareils photos et dans les réceptions. La situation convenait à tout le monde, ni l'un ni l'autre n'aurait échangé sa place.

Et puis, à force de lauriers, quand l'adjoint du directeur régional est parti à la retraite, c'est Frietblatt qui a pris sa place, assortie des galons de commissaire divisionnaire, et Christophe Sutter a été propulsé à la tête des stupés. En revanche, un nouveau chef a été nommé pour son groupe, Pascal Guiguet, tout juste débarqué de Marseille, et Michel Grux, qui logiquement aurait dû avoir ce poste, s'est fait virer.

C'était grâce à lui et à son travail acharné que les résultats avaient été si bons, mais Sutter et Frietblatt l'ont jeté dehors

comme un malpropre. Il a été convoqué dans le bureau de ce dernier qui, tout plein de condescendance et avec un air désolé qui sonnait faux, lui a expliqué les raisons de son transfert.

« Il faut nous comprendre Michel. Il y a eu des plaintes contre toi. L'IGS est sur ton dos et ce n'est pas le moment qu'ils nous tombent sur le râble. Vois ça comme un nouveau départ. »

Il a protesté de toutes ses forces contre l'injustice de la manœuvre, en vain. Il a fini par rejoindre le commissariat central de Mulhouse, dans un groupe des affaires courantes. La seule petite chance qu'il a eue dans son malheur a été de tomber sur un coéquipier en or. Régis Valenza est un homme exceptionnel, calme et réfléchi qui a su comment le prendre dès le début. Mais le coup porté à sa carrière et à son moral a été violent, et l'obsession de Grux est restée la même : dénicher la grosse affaire sur son secteur et la livrer, clé en main, au SRPJ pour s'y refaire une place.

La Villa Venezia est apparue comme sa chance.

Au départ, il s'agissait juste d'un établissement accueillant du public et dont le patron, Bruno Guillon, magouillait un peu de poudre et une poignée d'ecstasys que ses proches vendaient pendant les soirées qu'il organisait, du petit business, en somme.

Mais Guillon avait une particularité, il n'était ni prudent ni méfiant, si bien que lorsqu'il allait se servir en came, souvent dans les quartiers chauds autour de Mulhouse, Grux et Valenza n'avaient qu'à le suivre. Comme il n'était pas fidèle à un fournisseur en particulier, il n'y avait qu'à faire sauter les revendeurs quelques semaines après.

Cette méthode avait l'avantage de permettre de coincer des petites frappes qui s'allongeaient au bout d'à peine six heures de garde à vue en tête-à-tête avec le Chacal et donnaient des noms un peu plus gros. Guillon, lui, n'était pas inquiet : tant qu'il permettait de pêcher de plus gros poissons que lui, il pouvait nager en paix.

Ce petit travail très productif a duré presque deux ans. Guillon ne comprenait pas pourquoi ses contacts tombaient

comme des mouches. Il se contentait d'en trouver d'autres qui allaient tomber à leur tour. C'était du bon boulot. La Villa Venezia était devenue le point de départ local de toutes les investigations en matière de stupéfiants et son propriétaire avait gagné son sobriquet : l'Appât.

Mais, du jour au lendemain, tout s'est terminé aussi soudainement que ça avait commencé. C'était en 1999, au début de l'été. Les sorties de Guillon sont devenues de plus en plus rares pour enfin s'arrêter brusquement. Grux et Valenza ont imaginé que l'Artiste avait stoppé le business, mais quelques contrôles de clients à la sortie des soirées leur ont prouvé le contraire. La drogue continuait de couler à flot entre les murs de la villa et la qualité des produits était soudain devenue bien meilleure.

La soudaineté de ce revirement les a laissés face à du vide, sans aucune piste leur permettant de savoir comment une telle marchandise pouvait arriver et surtout par quel miracle cette petite frappe venait de passer du statut de bouffon à celui de caïd. Comme leurs prises avaient cessé, le chef du service départemental leur avait attribué de nouvelles tâches. Pour autant, Michel Grux n'a pas lâché l'affaire. Il s'est mis à enquêter en solo, sur son temps libre, obnubilé par ce changement radical.

Investigations sauvages, gardes à vue illégales, entorses multiples au règlement : le Chacal était déterminé à aller au bout de cette histoire. Comme un prédateur affamé sur la piste d'une proie, il a travaillé seul et sans relâche. Il lui a fallu quelques mois pour en arriver à la conclusion que non seulement la villa était arrosée de la meilleure came du marché, mais que le trafic dépassait largement ses murs. C'était devenu une filière énorme, un brassage hebdomadaire de nombreux kilos de drogues diverses.

En principe, Michel Grux aurait dû transmettre l'information au service régional, et la Brigade des stupés aurait pris le relais. Mais alors, il n'y aurait eu pour lui aucune autre reconnaissance que des félicitations formelles suivies d'une dessaisie de l'affaire. Alors, comme souvent durant sa carrière, le Chacal s'est torché avec les convenances et le code de

procédure. Persuadé que Guillon s'était fait des alliés sérieux et qu'il était passé dans la cour des grands, il a multiplié ses efforts et mené l'enquête à sa sauce.

Michel s'est trouvé une planque dans un entrepôt désaffecté juste en face de la villa. Il a pu prendre des photos des habitués alors qu'ils se garaient dans la cour et pénétraient la bâtisse. Il n'a jamais lâché son perchoir depuis.

En arrivant à hauteur de l'église Hortensia, il s'éjecte du tourbillon sombre de ses pensées et se met à ralentir. Il approche de la villa et le bruit de son moteur ne doit pas trahir son arrivée. Il contourne l'entrepôt en question et se gare derrière, près de la voiture de ses collègues en poste ce soir.

Mardi 10 juin 2003 – 3 h 20 – Wittenheim

Anthony Vieux vient de passer près d'une demi-heure à pianoter sur le clavier de son ordinateur portable, suivant à la lettre les directives que Bruno lui a dictées. Une fois sa tâche terminée, il tourne l'ordinateur.

« J'ai débloqué tes fonds et fait tous les transferts. Le compte est créé, tu n'as plus qu'à choisir un mot de passe. »

L'écran est tapissé de données incompréhensibles et, en plein centre, une barre où le curseur clignote. C'est sans réfléchir que Bruno choisit son code, le saisit et le confirme : bord3rlin3.

Un sentiment dérangeant s'empare de lui. Cette série de signes lui est venue d'emblée, sans réflexion préalable, comme si ce mot de passe venait de remonter des tréfonds de son inconscient et s'était imposé. Mais lorsqu'Anthony tourne à nouveau l'écran face à lui, ce trouble s'évapore.

Anthony annonce que tout est terminé et un court silence tombe sur la pièce, accompagné d'un malaise nébuleux. Bruno remarque alors que son conseiller financier le fixe avec un regard interrogateur souligné d'inquiétude.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lui demande-t-il. Quelque chose te tracasse ?

— Pour être franc, oui. Je ne comprends pas cet empressement à déplacer ton argent et à rompre tes placements très rentables. Ça fait des années que je fais fructifier ton argent et que je gère ta comptabilité. Ta situation a énormément évolué et tout à coup, j'ai l'impression que tu prépares une sortie précipitée. »

Il s'interrompt quelques secondes pour chercher les mots justes, sans quitter Bruno du regard. Ce dernier lève les

sourcils et l'encourage à conclure, ce qu'il fait d'une voix timide.

« Au fil du temps, tu es devenu plus qu'un client, tu es devenu un ami, et je ne sais pas si je dois m'inquiéter pour toi.

— Ne t'inquiète pas, Anthony. C'est une manœuvre qui peut paraître subite, mais c'est calculé. Je ne peux pas t'en parler plus en détail pour ne pas te compromettre, mais sache que je contrôle parfaitement la situation. »

Le conseiller financier hausse les épaules et sniffe la ligne de cocaïne que Bruno lui a offerte avant de demander :

« Tu pourrais me faire un dix grammes de ta bolivienne ? »

Il sort de sa poche un épais rouleau de billets en reniflant, et les pose sur la table, mais l'Artiste l'arrête.

« Non, range ton argent. J'ai eu du retard sur ma livraison et il ne me reste presque plus rien.

— Merde ! lâche Anthony. Tu ne peux vraiment rien faire ?

— J'ai encore un peu de "commerciale", déjà coupée, mais c'est tout.

— Je préfère attendre. Je peux passer quand ?

— Samedi, peut-être un peu avant. Je te préviendrai. Mais en attendant... »

De la poche de son jean, Bruno tire un petit sachet plastique qu'il pose sur le PC portable :

— Voilà deux grammes et demi... c'est tout ce que je peux faire pour l'instant.

— Merci, dit Anthony en remettant la main sur ses billets de banque. C'est cool de ta part...

— Laisse tomber ! l'arrête Guillon. Garde ton fric, c'est cadeau. »

Anthony Vieux hoche la tête silencieusement, le regard plein de reconnaissance. C'est à ce moment-là qu'on frappe à la porte. Lorsque Bruno donne l'autorisation d'entrer, une silhouette massive apparaît dans la lumière tamisée.

Même s'il l'a vu des dizaines de fois, Anthony ne s'habitue pas au physique de cet homme connu sous le surnom de Machine. Un mètre quatre-vingts, plus d'un quintal de muscles naturels, large comme une armoire de chambre à coucher, le géant roux, un des hommes de main de Guillon, est toujours d'un calme olympien. Ses mains larges semblent capables de broyer un crâne aussi facilement qu'une coquille de noix, mais il n'en joue pas, tout en efficacité discrète. Sa voix monocorde est si calme et posée que c'en est inquiétant.

« Il est arrivé, annonce-t-il.

— Ne le fais pas attendre, fais-le entrer. »

Machine baisse la tête et ressort en laissant la porte à peine entrouverte. Bruno abrège les politesses d'usage.

« Désolé Anthony, je dois recevoir quelqu'un. Je te préviens quand j'ai ce qu'il te faut.

— D'accord, *ciao* l'Artiste ! »

Après une rapide accolade, le conseiller financier range ses affaires et sort. Sur le pas de la porte, il croise l'invité suivant, un homme qu'il a déjà aperçu durant des soirées organisées au sein de la villa : Faust Netchaïev, dit « l'Hyène ». C'est la première fois qu'il se trouve aussi près de lui physiquement et un long frisson lui longe l'épine dorsale lorsque ses yeux bleus de glace accrochent les siens. Son visage anguleux, à moitié avalé par de longues dreadlocks, est une menace psychologique pour quiconque y fait face. Lobes d'oreilles élargis à plus de vingt millimètres, tatouages sur les avant-bras qui laissent deviner une extension sur l'ensemble de son corps ; on peut deviner à quel genre d'individu on a affaire.

Personne ne sait grand chose sur lui, mais Anthony, qui est observateur, n'a pu ignorer que l'apparition de ce démon dans l'entourage de Bruno coïncide avec la montée en flèche de son activité. D'emblée, il a senti le mal transpirer de ce personnage, sans même avoir eu besoin d'échanger un mot avec lui. Il a déjà tenté de mettre en garde son ami mais rien n'y a fait. Sans doute trop utile à ses affaires, cette sombre collaboration semble nécessaire à Bruno. Anthony, lui, s'en est

toujours méfié, d'autant que cet homme provoque en lui une peur viscérale, incompréhensible.

Presque sans y prendre garde, Anthony observe l'objet de son malaise et plonge ses yeux dans les siens bien plus longuement qu'il ne l'aurait souhaité. Ce regard insoutenable, souligné de cernes profonds, porte un coup à l'esprit de tous ceux qui le croisent. C'est le cas à l'instant, Anthony le sent pénétrer au fin fond de sa tête, ravageant tout à l'intérieur. C'est une intrusion mentale, un viol psychique. Cela ne dure qu'une fraction de secondes mais c'est déjà trop. Anthony baisse la tête, juste le temps pour lui de voir le sourire chromé de Faust lui érafler la conscience, une dentition métallique dont les bords et les angles semblent affûtés.

Juste après, sa compagne entre à son tour. Celle que tout le monde connaît sous le surnom de « C. » est habillée dans le même style que son homme, pantalon large kaki et pull à capuche noire, dreadlocks et oreilles écartées elle aussi, ainsi qu'un regard pas beaucoup plus rassurant. Son visage, en revanche, est d'une beauté glaciale parfaite.

Un couple sinistrement assorti, semblant directement recraché de l'Enfer, béni par Satan en personne.

Pressant le pas, Anthony quitte la pièce et referme la porte derrière lui. La pensée lui vient d'écouter un moment ce qui se dit à l'intérieur. Le couloir est vide mais le risque est trop grand. Il descend l'escalier au pas de course, quitte la villa et rejoint sa voiture. Il s'empresse d'y monter et démarre sans tarder après avoir posé sa mallette sur le siège passager.

Après avoir ouvert et refermé silencieusement la porte de l'entrepôt, Michel Grux grimpe les marches deux par deux pour atteindre l'étage. Quand il entre dans la grande pièce délabrée, il surprend Roveda et le stagiaire en train de jouer au poker.

Le voyant arriver, les deux hommes se lèvent comme un seul, presque au garde-à-vous, crispés, prêts à prendre l'engueulade du siècle.

« Vous vous foutez de ma gueule ? hurle le Chacal. Je vous mets en planque et vous tapez le carton ? »

— Désolé, Michel ! s'excuse Roveda. C'était calme alors on a pris une demi-heure pour se poser. Ça n'arrivera plus. »

Grux les fixe un moment, la mort dans le regard, puis se dirige vers les fenêtres, empoigne les jumelles et fait la mise au point.

« En plus il y a du monde... constate-t-il en soupirant. C'est quoi ? »

— Une soirée privée, répond Roveda. Mais on a déjà mitraillé de photos tous les arrivants. »

De cet endroit, le Chacal voit toute la cour de la propriété et l'avant de la bâtisse : une belle villa pâle, blanche et rosâtre, comme un énorme cube sur cinq niveaux, dont deux en sous-sols. C'est d'ici qu'il a pu se constituer un dossier aussi solide qu'inquiétant, une affaire vertigineuse. Si bien qu'à la fin du mois de février 2000, il a sollicité de l'aide.

Un groupe d'enquête officieux s'est rassemblé autour de Grux, à sa demande. Régis Valenza, en premier lieu, Sébastien Cortès, son indic, et Jean-Pierre Bauer, un ami de longue date.

Michel et Jean-Pierre se sont connus à l'école de police de Cannes-Écluse. En plus de son poste au SRPJ de Strasbourg, Bauer était affecté à la SCOAT, la Section centrale opérationnelle d'assistance technique. Des types formés à la pose de micros, aux écoutes spéciales et surtout aux techniques d'investigation sous couverture. Michel l'a convaincu de l'aider et Jean-Pierre a accepté.

Vrai pro de l'infiltration, Bauer a fait partie du légendaire et controversé *Groupe Zombis*. Bien avant que la SCOAT ne soit créée, il faisait déjà dans les opérations de ce type avec une vocation et un talent certain dans son domaine de compétence. Michel a travaillé sans relâche avec ce dernier et le Crapaud, son meilleur « cousin », pour qu'ils puissent tous les deux approcher doucement Guillon, de l'intérieur.

Le but était que Cortès finisse grossiste, vendeur de confiance directement en cheville avec la tête du réseau.

Pendant ce temps, Bauer s'est infiltré comme client régulier des soirées organisées à la villa. Il est parvenu à s'incruster progressivement dans ce biotope vénéneux, pour finir complètement intégré dans la masse d'habitues. Sébastien Cortès a été mis en place comme un pion sur un échiquier, et Bauer comme un cavalier. Restait le long travail de déplacement des pièces.

Pendant ce temps. Grux et Valenza ont continué leurs investigations de l'extérieur, remontant des pistes floues, tombant dans des impasses. Ils ne parvenaient pas à remonter une filière, à entrevoir les techniques de vente mises en place par Guillon.

Heureusement, le mois de juin a été productif et la chance leur a souri deux fois de suite. Ils ont mis la main sur deux dealers haut placés dans la pyramide et Grux, avec ses techniques d'interrogatoire musclées, a pu visualiser le fonctionnement de l'organisation. Cagoules, recrutement, téléphones jetables : il s'agissait bien du légendaire « Réseau Fantôme » que le SRPJ strasbourgeois pourchassait avec l'énergie du désespoir.

Ils ont essayé de tendre un piège aux distributeurs en faisant coopérer le premier des deux dealers sur lesquels ils ont mis la main. Ça a relativement bien commencé, le jeune homme a reçu son coup de téléphone mensuel et un rendez-vous a été fixé en milieu de nuit sur le parking d'un supermarché. Grux et Valenza se sont mis en planque deux heures avant, mais personne n'est jamais venu livrer, comme si ces salopards avaient flairé l'embrouille.

Et l'addition est tombée le 12 août 2000. Stéphane Richard, le pion qui a collaboré, s'est fait abattre en bas de son immeuble de trois balles de calibre .22 Long Rifle : deux dans la poitrine et une dans la tête. Sur cette affaire, le SRPJ a enquêté sans résultat. Pas une trace exploitable sur place, aucun indice, pas l'ombre d'un suspect, si bien qu'au bout de deux semaines à tourner en rond, les limiers ont laissé refroidir l'affaire pour finir par s'en détourner totalement.

Michel Grux savait mais il n'a rien pu leur dire ; son enquête étant totalement officieuse, il n'était pas censé être au

courant de quoi que ce soit. Mais cette exécution l'a marqué et sa conscience en a pris un coup. Il ne pouvait pas ignorer que ce jeune homme était mort par sa faute. Comme si ce n'était pas suffisant, Régis Valenza a commencé à devenir insistant sur le fait qu'ils avaient l'obligation de transmettre leurs informations à Strasbourg. Le Chacal a refusé cette alternative en argumentant qu'en passant la main, ils ne récolteraient qu'un remerciement condescendant.

Le mois suivant, les avancées progressives de Bauer et Cortès dans la villa ont commencé à permettre de récolter des éléments nouveaux dont un nom : Faust Netchaïev, dit l'Hyène.

Cette information est tombée durant l'une des réunions hebdomadaires du groupe d'enquête sauvage. Toutes les métamorphoses dans les méthodes de travail de Guillon coïncidaient avec les premiers signes de la présence de cet individu, dénichés au prix d'une enquête rétrospective prudente à l'intérieur de la villa par Crapaud et Bauer.

Netchaïev y passait de temps à autre au départ, puis y venait de plus en plus souvent, jusqu'à y implanter ses sombres racines. Il a finalement pris ses quartiers dans l'enceinte de la bâtisse.

Michel Grux s'est alors penché sur le cas de ce nouveau sujet : suspecté de trafic international de stupéfiants, recherché pour être entendu à propos de diverses affaires dans plusieurs pays, Netchaïev était au cœur du milieu tout en étant parfaitement indépendant. Un électron libre qui restait pour le moins dangereux, surveillé de près par Europol et Interpol pour divers crimes et délits présumés un peu partout en Europe.

Les activités de la Villa Venezia connaissaient elles aussi un essor incroyable. Le duo Guillon-Netchaïev tenait toute l'Alsace, leurs produits commençaient même à traverser les frontières de la Suisse et de l'Allemagne.

À Strasbourg, la Brigade des stupés tournait en rond dans une enquête au fond de laquelle elle s'enlisait au point que l'ensemble des effectifs a entrepris de retourner la ville.

Personne n'a soulevé l'éventualité que la tête ait pu se trouver ailleurs que dans la capitale historique de l'Alsace. Sur ce point, l'Artiste et l'Hyène comptaient sur les idées reçues de la police et sur les lois universelles de la criminalité. En s'installant à Wittenheim, le réseau restait loin de l'œil du SRPJ à qui il a fallu six mois de plus qu'au Chacal pour arrêter un dealer et entrevoir le fonctionnement du réseau.

Tout ça arrangeait bien les affaires de Michel Grux, car lui savait qu'il avait la tête de l'organisation sous les yeux, sur son territoire. Il savait qui étaient les principaux protagonistes et où allait se jouer le dernier acte de cette histoire. Il a donc décidé de garder le secret, laissant grimper le niveau d'urgence, et par la même occasion la cote de valeur de la solution à ce dossier. Il s'est mis en devoir de remettre l'affaire à Frietblatt ou au magistrat instructeur, clefs en main, et ainsi de gagner son billet retour au SRPJ.

Mais infiltrer l'entourage de Guillon s'est avéré une entreprise longue et complexe. Crapaud et Bauer avançaient à petits pas prudents et les investigations de Grux et Valenza s'enlisaient lentement.

Aussi, en février 2001, le premier gros dérapage a eu lieu. Sans aviser personne, Grux a arraché Netchaïev en pleine rue et a organisé une garde à vue sauvage. L'Hyène a résisté et tenu tête au Chacal et à ses tortures durant plus de deux jours. Heureusement, Valenza a senti l'embrouille et est parvenu à réagir assez vite pour éviter le pire.

Dès ce moment, il a insisté tous les jours pour officialiser l'enquête et limiter la casse. Au mois de juin, Michel a cédé. Il a décidé de faire un compromis : prévenir Frietblatt qu'ils avaient repéré une branche mineure du réseau sur leur secteur et demandé au directeur adjoint l'autorisation d'enquêter plus en profondeur. Le divisionnaire a accepté sans rechigner qu'ils y travaillent, leur accordant même l'affectation du reste de l'équipe des affaires courantes à cette tâche. Seule condition : l'obligation de le tenir au courant régulièrement des avancées de leurs investigations.

Alors le jeu pervers a commencé. Grux a placé ses collègues dans la planque avec ordre de bombarder les lieux de

photos. Une rotation a été organisée pour que la villa soit surveillée les après-midi et une bonne partie de la nuit. Régulièrement, il envoyait des rapports dilués au SRPJ qui leur laissait carte blanche.

À partir de là, les éléments se sont accumulés : photos surtout, mais aussi quelques noms connus. Un organigramme partiel et incertain de la mécanique interne de la villa a émergé sous forme de clichés punaisés, échelonnés par niveau d'implication présumée. La plupart du temps, des visages avec un surnom, parfois un prénom, rarement un pedigree complet. De tout ce labeur s'est dégagée une vision plus précises des filières, et au bout de certaines, des crimes par dizaines. Règlements de comptes, expéditions punitives, actes de torture et de barbarie, meurtres. Une vingtaine d'affaires disparates et non résolues.

Toutes les victimes avaient un point commun très lointain : elles faisaient partie du milieu des musiques électroniques en tous genres. Principalement des organisateurs de soirées intègres ayant repoussé les propositions de collaboration avec l'organisation criminelle de Guillon, mais aussi des dealers, des trafiquants de petite à large envergure, punis pour avoir refusé de changer de fournisseur.

Guillon et Netchaïev faisaient régner une politique de terreur qui allait croissant avec l'élargissement de leur territoire. Rien ne semblait pouvoir les arrêter. Heureusement, jamais l'enquête n'avait avancé aussi vite et depuis le début de l'année, tout s'était débloqué.

Février 2003, du côté de l'infiltration, les pions étaient placés avantageusement, si bien que Grux a concentré ses efforts sur cette facette officieuse de son enquête. À la fin du mois de mars, Cortès était sur le point d'être en place en parvenant à obtenir un rendez-vous avec Guillon.

Grux, excité par la perspective de cette réussite, n'a pas vu venir la tragédie qui se préparait.

Brusquement, il s'extirpe de ses pensées, fait volte-face et redonne les jumelles à Roveda en levant à nouveau la voix :

« On a du nouveau, ça va ne pas tarder à bouger. Alors je vous veux sur le coup vingt-quatre heures sur vingt-quatre. »

Le Chacal fait demi-tour, laissant ses collègues collés aux carreaux, avec leurs paires de jumelles et un appareil photo braqués sur la villa.

Il regagne sa voiture et prend la direction de Rixheim.

Mardi 10 juin 2003 – 3 h 33 – Wittenheim

« Salut l'Artiste !

— Salut Faust. »

Accolade entre les deux hommes, clairement dominée par Netchaïev. D'un signe de tête, Guillon salue sa femme.

« Bonsoir C. Je vous en prie, asseyez-vous ! »

Avec un sourire timide, Bruno décroche son combiné téléphonique et ordonne :

« Apporte-nous une bouteille de champagne et deux grammes de coke. »

Nouveau sourire léger en raccrochant. L'Hyène et sa compagne sont vautrés dans les fauteuils en cuir qui font face à celui de l'Artiste qui est mal à l'aise. Il sent son pouls accélérer et ses mains devenir moites.

Il se passe presque trois minutes de silence complet jusqu'à ce qu'une belle blonde entre dans la pièce, chargée d'un plateau. Elle sert tout le monde avec adresse et discrétion en prenant garde d'éviter le regard des invités et sort aussitôt. Seau à champagne garni d'une bouteille de Veuve Clicquot et miroir carré couvert de lignes de coke déjà mises en forme réchauffent un peu l'ambiance. C'est Netchaïev qui éventre le silence en roulant un billet en paille.

« Tu voulais nous voir ? »

Il sniffe deux lignes pour ponctuer sa question et passe le miroir à C. qui fait de même. Quand la cocaïne lui arrive enfin, Bruno en aspire deux lui aussi avant de répondre :

« Ça commence vraiment à être la galère. On est à sec et je voulais savoir si ça tenait toujours pour l'arrivage.

— Je t'avais bien dit cette semaine, non ?

— Oui, mais comme tu ne m'avais pas précisé le jour et que mes gars n'ont plus rien à distribuer, je voulais savoir si tu pouvais être plus précis, d'autant que j'ai toujours "le petit problème" à régler.

— Mercredi, répond Netchaïev. Tu peux organiser une soirée. Ce sera là. Et puisque tu parles du "petit problème", tu en es où ?

— Pour lui, j'ai retardé à ce week-end. Il croit que la distribution se fera dimanche matin.

— Je veux régler ça moi-même, Bruno ! Tu sais s'il doit passer avant samedi ?

— Il vient toujours une fois ou deux en semaine.

— Je veux savoir quand il est là. Tu me préviens si je suis absent. Ça doit être réglé avant mon départ, et c'est pour vendredi soir, samedi matin au maximum.

— Il se pointera forcément avant, le rassure Guillon. Tu peux considérer que c'est bon.

— Très bien. Le retard de l'arrivée long mais nécessaire pour piéger ce rat. Le bon côté des choses, c'est que tout va partir très vite. D'ailleurs j'ai absolument besoin du paiement vendredi.

— Aucun problème. Si tu veux, le fric sera disponible dès le jeudi soir.

— Ce sera selon mon emploi du temps. Mon départ nécessite pas mal d'organisation. Les flics vont débarquer dimanche matin et il faut que tout soit parfaitement *clean*.

— Je sais, Faust, mais je sais aussi que tout ira bien. Je ne peux pas te dire pourquoi mais j'en suis certain. T'as besoin d'aide pour quoi que ce soit ?

— Non, tout est prévu. Jeudi je vide mon bureau et nos gars vont faire le ménage pour ne pas qu'il reste une trace de mes empreintes ou de mon ADN dans les parties privées. Si je me fais serrer, je ne veux pas que tu sois inquieté. Ils n'auront rien pour nous relier.

— Ça se passera bien, assure Bruno. Tout est prévu.

— Putain, on a eu chaud ! Je ne sais pas comment tu as pu repérer cette salope d'indic, mais t'as vraiment du flair. Tu nous as déjà débusqué le flic avant ça : t'as vraiment un don pour sentir la merde, toi ! »

Le couple part dans un rire mais Bruno a décroché depuis quelques secondes, il se souvient des recommandations de la Voix : jeter le traître à Netchaïev, transférer ses finances, organiser un grand nettoyage avant l'arrivée des flics et leur préparer un accueil digne de ce nom. Il ne sait pas encore où ça va le mener, mais il est certain qu'il peut se fier à la Voix. C'est d'ailleurs elle qui lui a conseillé de travailler avec Netchaïev.

« Oh ! T'es là ? demande C. en secouant la main devant le visage de Guillon. Tu rêves ou quoi ? »

Tiré de ses pensées, Bruno a un sursaut :

« Désolé, s'excuse-t-il. Je pensais à dimanche... tu disais ? »

— Tu ne nous as toujours pas expliqué comment tu comptes gérer la descente.

— Ne vous faites aucun souci, tout va bien se passer. Je suis en train de dénouer le problème. Après ça, on sera encore plus fort qu'avant.

— Allez ! lance Faust. Levons nos verres ! À la santé des flics qu'on va baiser, du traître qu'on va punir et de l'avenir qui s'annonce bien.

— C'est bien dit, Faust ! répond Bruno avec un sourire. Santé ! »

Tous les trois lèvent leurs verres et trinquent avant de boire. C. fixe longuement Guillon dans les yeux avant de lui dire :

« C'est vrai que t'es un génie, l'Artiste. Je voudrais surtout qu'on lève nos verres à toi. »

C'est ce qu'ils font, sans un mot. Un silence dont la Voix se sert pour apparaître :

Vois comme ils te respectent tous, même les plus durs. Rien ne s'oppose à moi. Rien ne s'oppose à nous.

La conduite de Michel Grux est de plus en plus rapide.

Sa tête déborde d'images atroces et de culpabilité. Il évite les terre-pleins, prend les ronds-points à contresens, les voies réservées aux bus et les pistes cyclables. Il double à tout va et se rabat avec violence devant les conducteurs épouvantés qui arrivent en face. Dans les agglomérations comme sur les nationales, la vitesse à laquelle il roule est dangereusement haute. Ce trajet a des allures de suicide.

Dans sa tête, il n'y a plus que Jean-Pierre.

Le samedi 12 avril, un événement inquiétant est venu troubler les investigations sauvages du Chacal et ses hommes : Jean-Pierre Bauer, qui comme d'habitude s'était rendu à la villa, n'en est jamais ressorti. Michel et Régis ne l'ont remarqué que le lundi : Jean-Pierre n'est pas venu au restaurant pour leur habituelle réunion de début de semaine. Ils ont tenté de le joindre, mais sans succès. L'inquiétude est allée croissant. Le lendemain, ils ont demandé aux hommes en planque cette nuit-là, s'ils avaient vu Bauer ressortir mais, n'ayant pas été affranchis de sa présence, ils n'ont pas été capables de répondre ; avec un simple descriptif physique du disparu, la question relevait de l'énigme insoluble. Grux et Valenza ont donc parcouru les photos prises de la soirée. Aucune ne pouvait confirmer sa sortie.

L'addition est finalement tombée le mercredi 16 avril quand le corps de Jean-Pierre a été retrouvé dans le parc naturel du Haut-Koenigsbourg. C'est un groupe de randonneurs qui, attiré par une violente odeur de chairs putréfiées, s'est éloigné un peu des pistes pour en chercher l'origine.

Les jambes et les bras avaient été coupés à chaque articulation et le tout empilé contre un arbre, en pleine forêt. Le buste était posé bien droit sur le tas de demi-membres, nu et lacéré de centaines de plaies superficielles. Jean-Pierre a été égorgé net, la langue ressortant par la plaie large sous le menton. Aucune trace d'ADN, pas d'empreinte digitale, aucun indice exploitable n'a été mis au jour par la Police technique et scientifique.

Le médecin légiste a facilement pu déterminer la cause de la mort : l'ouverture de la gorge. Mais, avant cela, l'agent de la SCOAT a subi une séance de torture au rasoir de près de douze heures : information déduite en comparaison de la différence de cicatrisation entre les premières et les dernières plaies dont le lieutenant était couvert. De plus, chose incompréhensible, l'analyse toxicologique du peu de sang qui lui restait dans le corps indiquait la présence massive d'héroïne dans son organisme.

Frietblatt a mis un binôme de la section criminelle du SRPJ sur ce meurtre horrible : les lieutenants Jaegli et Schreiber qui ont pris leurs quartiers dans le bureau des affaires courantes de Grux et Valenza. Les jours ont passé, puis les semaines, sans qu'ils n'avancent d'un pouce. Michel devait supporter de les voir tourner en rond et les écouter se débattre dans leurs hypothèses improbables, endurer cette épreuve tout en connaissant la solution et le coupable : *Faust Netchaïev*.

Il a malgré tout décidé de maintenir la position de Cortès. Grux voyait l'enquête toucher à sa fin et l'occasion de venger son ami approcher à grands pas. Il en était devenu sourd et aveuglé par la rage et plus du tout objectif. Valenza a protesté, mettant en avant que Bauer avait été torturé, qu'il était possible qu'il ait parlé et compromis Cortès. Pour autant, Michel ne voulait pas y croire : son ami Jean-Pierre était un dur, pas du genre à s'allonger, même au prix de sa propre existence.

Alors, le 5 mai, quand Crapaud est arrivé avec une excellente nouvelle – annonçant que l'entrevue avec Guillon s'était bien passée – les doutes se sont évaporés. L'indic avait décroché l'opportunité de profiter du prochain arrivage et serait donc mis au courant de la date. Il ne restait plus qu'à attendre.

Mais ça a été long. Le hasard a voulu qu'une période de pénurie suive la bonne nouvelle. Tous les jours, Michel Grux espérait une confirmation du Crapaud. Ça a été interminable.

Mais enfin, ce soir, il est passé, avec une date : samedi 14 juin. Le dimanche 15 au matin, l'offensive va pouvoir être

lancée. Mais avant cela, il doit régler certains détails et se préparer à poser le point final.

Lorsqu'il arrive dans la cour de la maison de son coéquipier, le freinage brusque fait sortir le propriétaire sur le parvis, les sourcils plissés par l'inquiétude.

Michel saute de sa voiture en claquant violemment la porte et fixe Valenza d'un regard qui lui fait baisser les yeux.

« Entre, Michel, dit ce dernier. J'ai fait couler du café.

— On les tient ! crache Grux entre ses dents serrées. Cette fois-ci c'est la fin. On les tient.

— Entre. Viens t'asseoir et te calmer un peu. On a du pain sur la planche. »

Toujours les mâchoires bloquées, Grux acquiesce silencieusement, les yeux dans le vague à présent. Il est conscient que la nuit va être longue et qu'il reste du travail pour fabriquer un dossier présentable.

Mardi 10 juin 2003 – 3 h 40 – Rixheim

En pénétrant dans la maison, Michel ne peut réprimer un frisson face à l'état des lieux. Poussière partout, sols collants, désordre omniprésent : le célibat récent de Régis transpire dans son intérieur laissé à l'abandon.

Ça fait huit mois que Christine a mis les voiles, non pas pour un autre homme, mais pour fuir son mari. Elle est allée vivre chez sa sœur avec leur fille et a demandé le divorce. Elle en a sans doute eu marre de voir son salon transformé en QG opérationnel, un mur recouvert par les photos des individus les plus dangereux des environs, de trouver sur la table des séries de clichés de scènes de crime, de ne pas voir son mari des nuits entières, de se faire réveiller à quatre heures du matin par le téléphone pour le travail.

Alors elle est partie, sans une explication, sur un coup de tête ou de ras-le-bol, avec Mégane, leur fille âgée de seize ans. Régis a pris un méchant coup au moral mais n'en parle jamais. Michel, qui se sent en grande partie responsable, a tenté d'aborder le sujet avec lui, mais son collègue a ignoré chaque tentative.

Pourtant Régis souffre, c'est palpable. Par réflexe, il s'est raccroché à son travail : bosser pour oublier que c'est justement ça qui a détruit sa vie de famille.

Le mariage avec un flic est une épreuve de chaque jour que peu de femmes peuvent supporter à long terme. Michel a quant à lui préféré ne pas essayer du tout, ce qui lui va très bien. Il sait bien qu'aucune femme ne supporterait de vivre avec un animal comme lui.

Les deux hommes se posent dans le canapé, couvert des poils blancs d'un chat qui n'est même plus là et se trouvent face au mur couvert de photos et de notes. Les trois-quarts des

informations affichées ici sont restées confidentielles et, cette nuit, ils vont devoir se débrouiller pour tout remettre à jour. Rien que d'y penser, Valenza en a la migraine. Grux tente de conjurer son mal-être par une explication.

« On vient officiellement de trouver une série d'informations qui changent la donne. Demain, je téléphonerai à Frietblatt à la première heure pour lui annoncer qu'on a de quoi taper la villa dimanche matin. On va mettre tous les éléments dans un dossier de mise à jour de l'affaire qu'on lui servira avec une copie pour le juge Kessler. »

Sans aucune parole supplémentaire, les deux hommes se mettent à retirer les punaises du mur et à scanner les photos avant de se mettre à la rédaction de rapports antidatés, incluant des éléments nouveaux et des compléments d'informations. Le tout devra laisser entendre que les investigations ont subitement progressé et qu'ils viennent de découvrir que la Villa Venezia n'est pas une simple branche locale du Réseau Fantôme, mais bien la tête de ce dernier. Enfin, photos à l'appui, faire apparaître l'association entre Guillon et Netchaïev et annoncer que l'information d'un indic a donné la date idéale pour intervenir. Ils concluront en soulignant la dangerosité de l'opération, nécessitant l'appui d'une unité du RAID ou du GIGN.

« Tu ne penses pas que cette masse d'informations délivrée d'un coup va paraître suspecte ? demande Régis. La couleuvre me paraît un peu grosse pour être avalée.

— Peu importe, tout est possible. Et je te rappelle qu'à chaque fois qu'on a contacté Frietblatt, il s'est contenté de nous rappeler qu'on avait carte blanche sur cette affaire. »

Régis concède d'un signe de tête.

Michel Grux entame de tout taper sur l'ordinateur, soucieux de monter un dossier en béton armé. Alors qu'il s'escrime de ses deux index sur le clavier, son téléphone sonne.

« C'est Roveda et le stagiaire. Ils sont en planque dans l'entrepôt. » annonce-t-il en décrochant.

Pendant que Michel est au téléphone, Régis en profite pour aller vider le cendrier. En revenant, il voit Michel prendre des notes sur une page de traitement de texte ouverte à la hâte. Quand il raccroche, un sourire au coin des lèvres, Régis l'interroge du regard.

« Les gars qui surveillent la villa ont vu une voiture ressortir par le portail, explique Grux. C'est une BMW Z3 décapotable. Ils ont vérifié l'immatriculation et devine quoi : c'est la nouvelle voiture d'Anthony Vieux, le type qui s'occupe du fric de Guillon. Il est dans le collimateur de la brigade financière. Ça pourrait être encore plus facile que prévu. Si on appréhende le gars en même temps que le reste de la troupe, on aura toutes les traces des transactions. Et le meilleur, c'est que Netchaïev s'est pointé un peu après : il est à la villa en ce moment. »

Grux reprend son travail de mise en forme du texte pendant quelques minutes puis fait une nouvelle pause pour ajouter :

« Il y a aussi eu un départ de trois motards par le chemin forestier quand Netchaïev s'est pointé. Sans doute rien, mais qui sait. Au point où on en est, on consigne tout par écrit. »

Reprise de la rédaction laborieuse de Grux sur le PC. En même temps qu'il cumule lentement les lignes de texte, il explique son plan à Régis qui l'écoute d'une oreille distraite en préparant une nouvelle cafetière.

« Dans quelques heures, on fonce au SRPJ et on bouge Frietblatt pour lui annoncer qu'il faut taper dimanche matin. On lui glisse que l'affaire est plus juteuse que prévu et on lui donne le dossier mis à jour. Il va donner la copie au juge qui saisira le RAID. Nous, on se greffe à l'opération. Ils ne peuvent pas nous mettre sur la touche, on connaît trop bien les lieux. »

Un sourire inquiétant tapisse la face du Chacal. Pendant un instant, son collègue croit vraiment voir un animal face à lui, babines relevées, pupilles dilatées, dents serrées. Avalant sa salive avec peine, il tente de se persuader que Michel a raison, que tout va bien se passer. Mais un mauvais pressentiment persiste au fond de son esprit.

Comme pour illustrer ses paroles, Grux laisse tomber sa conclusion, mais celle-ci ne le rassure qu'à moitié :

« On va mettre tous ces fumiers au tapis ou au trou, et moi je vais fumer l'Hyène.

— Et tu comptes faire comment ? Passer devant les gars du RAID ?

— Au milieu du bordel qui s'annonce, je serai invisible, rétorque-t-il en ricanant. Je vais entrer derrière le groupe d'intervention et aller directement à son bureau. Je connais bien le bâtiment, j'ai déjà mon idée. Je vais trouver Netchaïev et le trouer de plomb ! »

Mardi 10 juin 2003 – 3 h 50 – Mulhouse

Grisé par la vitesse et la cocaïne, Anthony Vieux roule à bonne allure sur le trajet menant chez lui. Dans les enceintes de son cabriolet BMW, le titre « 1982 », de Miss Kittin, lui fait hocher la tête et donner des petites tapes régulières sur le volant au rythme du *beat* entêtant.

Satisfait de sa journée, surtout de ses dernières transactions aux commissions plus que juteuses, il est d'une humeur excellente.

Il repense à Bruno Guillon. Depuis quelque temps, il paraît étrangement confiant, à la limite de l'inconscience. Les décisions qu'il prend sont soudaines et impulsives. Anthony s'est sérieusement posé des questions sur sa santé mentale, ce qui est également le cas des hommes les plus anciens de l'organisation. Nombre d'entre eux perdent peu à peu confiance en leur chef.

Quelques mois auparavant, durant une fête privée à la villa, Anthony a passé une partie de la soirée avec Ahmed, le bras droit de l'Artiste. Ce dernier lui a raconté à quel point l'attitude de Guillon devenait inquiétante, à l'instar de sa foi absolue et aveugle face à tous risques et problèmes.

Anthony partage ses craintes. Il ne sait plus s'il faut considérer Guillon comme un génie, comme un illuminé ou comme un inconscient particulièrement chanceux.

Pour être tout à fait objectif, il est bien forcé d'admettre que l'homme qu'il a connu en 1997 était bien différent de ce qu'il est d'aujourd'hui. En peu de temps, l'individu s'est métamorphosé : le petit commerçant-magouilleur pas vraiment doué est devenu un meneur d'hommes impitoyable et un caïd de large envergure. Et s'il est bien une chose dont Anthony est certain, c'est qu'aux rapides ascensions succèdent souvent de

brusques chutes. Celle de Guillon sera sans doute vertigineuse et fatale.

Il a menti à l'Artiste en lui disant être devenu un ami : il n'est pour lui qu'une pompe à fric. Néanmoins, les transactions qu'il vient de lui demander d'effectuer sentent vraiment mauvais. De deux choses l'une : soit il sent l'étau des stupés se refermer, soit il prépare une sortie judicieuse. Dans les deux cas, ils ne se reverront sans doute jamais.

Mais ça n'a aucune importance. Ce soir, il lui a permis de faire son chiffre de six mois en à peine une demi-heure. En plus il lui a offert presque deux grammes d'une coke de premier choix. Tout ça l'a mis de très bonne humeur.

Alors, fou ou génie, ce soir il bénit l'Artiste.

Un sourire figé sur les lèvres, il profite de la chaleur de cette nuit de juin pour rouler la capote rabaissée. La canicule a du bon. Les vieux peuvent bien crever dans les hospices, du moment que le soleil brûle dans le ciel, que les nuits sont chaudes et les femmes légèrement vêtues. Le reste glisse sous les semelles de ses Rossetti. Le monde n'est qu'une jungle impitoyable, dans laquelle il faut une grosse paire de couilles pour se tirer une belle part du gâteau. Anthony est bien conscient de ça et il a appris très tôt à se servir seul dans le frigo.

Sa bonne humeur inébranlable fait jaillir l'idée d'aller se trouver une pute pour la nuit. Avec l'argent qu'il vient de gagner ce soir, il peut largement s'offrir cette petite fantaisie.

Petit détour par Mulhouse où il passe en revue les différentes filles disponibles, comme sur l'étal d'un stand de marché. Au passage de sa voiture décapotable aux lignes sportives, et à la vue du physique pas désagréable d'Anthony, les filles redoublent d'efforts pour l'aguicher, dévoilant des sous-vêtements affriolants sous des manteaux fins qu'elles entrouvrent sur son passage. L'ego du mâle en est caressé et gonflé à bloc.

Son choix se porte sur une jeune Albanaise à peine majeure, blonde aux yeux bleus et aux mensurations parfaites. Elle monte à l'avant et le gratifie d'un sourire gracieux. Anthony

libère le siège de son ordinateur portable en le posant aux pieds de la fille.

« Toi vouloir quoi ? demande-t-elle. Une pipe ?

— Non, ma belle : une nuit ! C'est combien ?

— Deux cents euros pour nuit. Je faire tout. Je suce et tu peux prendre moi devant et derrière.

— À ce prix-là, j'espère bien, murmure-t-il. »

Il redémarre sans tarder, jetant des petits coups d'œil sur sa marchandise. De plus en plus content de son choix, il glousse intérieurement à l'idée de la soirée qui l'attend. En reprenant la route en direction de Pfastatt, il lui demande son prénom :

« Danjana. Mais toi peux m'appeler comme tu veux.

— Danjana, c'est parfait.

— Toi belle voiture. Nous aller hôtel ?

— Non ! On va chez moi. Un appartement aussi beau que ma voiture. C'est mieux, non ?

— Oui ! lâche-t-elle avec un sourire sincère. »

Anthony, conquis, prend sa main fine et la pose sur sa queue. La fille commence un lent mouvement de va-et-vient d'une adresse diabolique. Les enceintes crachent un morceau de The Hacker, il monte le son et hoche la tête au rythme de la musique en s'adressant à la jeune Albanaise :

« Tu aimes la cocaïne ? »

Elle fait oui de la tête avec des yeux tout ronds, réaction qui arrache au jeune homme un rire amusé.

« Alors on va passer une bonne... »

— Attention ! crie la fille en désignant la route. »

Anthony a juste le temps de freiner. En plein milieu de la chaussée, une fourgonnette blanche est arrêtée derrière un break stoppé en travers de la route, juste en sortie de virage.

« Merde ! lâche-t-il. Un accident. »

Il jette un regard navré à Danjana, mais ce qu'il voit dans ses yeux le fige. Comme une ombre épaisse de peur et d'inquiétude mêlées. Il ne comprend pas cette expression, mais il lui semble que la fille est saisie par un mauvais pressentiment.

Il s'apprête à descendre de sa voiture pour voir de quoi il en retourne quand les portes arrière de la camionnette s'ouvrent brusquement. Trois silhouettes noires, cagoulées sous les capuches de leurs pulls, sautent sur la route. Deux d'entre eux ont un fusil à pompe et avancent, le troisième, un pistolet automatique à la main, le bras le long de la cuisse, reste immobile.

Tout se passe très vite. Les porteurs de fusils font un pas en avant, actionnant les pompes de leurs armes dans un mouvement synchrone, et tirent en même temps, crachant une double tempête de plomb qui fait exploser le pare-brise et déchire les chairs des deux occupants qui n'ont même pas le temps d'un hurlement de douleur, tout juste une grimace et un râle.

Les silhouettes noires approchent encore. Mouvements de pompes rapides, bruit des douilles qui s'éjectèrent et roulent sur l'asphalte, puis les gueules des canons s'embrasent en vomissant de nouvelles salves.

Anthony, qui a mis un peu absurdement ses bras en protection devant son visage, a l'impression d'être haché vivant par le flux concentré de ce tir presque à bout portant. Cloué dans son siège en cuir, sa tête s'affaisse sur sa droite, vers Danjana. La fille respire vite, cherche son souffle dans un sifflement sinistre. Son visage et son torse ne sont plus que d'énormes blessures. Une bouillie sombre lui dégouline par la bouche. Un de ses yeux est crevé et sa joue gauche déchirée laisse apparaître ses molaires.

En constatant son état, il peut imaginer le sien. Un cri d'horreur cherche la sortie mais reste bloqué dans sa gorge. Il ne parvient plus à bouger ni à parler.

Assez étrangement, la douleur cesse lentement, ce qui encourage Anthony à essayer de s'extraire du véhicule, mais

c'est peine perdue : il ne parvient pas à décoller son buste du siège en cuir ni même à tourner la tête pour quitter des yeux l'horreur du visage pulvérisé de la pute. Son corps ne lui répond plus du tout.

L'un des deux tireurs recule puis, arrivé sur le côté droit de la camionnette, se retourne et se place en couverture, le canon de son *shotgun* dans le prolongement de la rue. Il fait un signe bref de la main au conducteur du break qui démarre à vive allure et s'éloigne.

Le deuxième vient d'ouvrir la porte avant droite de la BMW et se saisit de la mallette contenant l'ordinateur portable d'Anthony, couverte du sang de Danjana qui râle en continu.

Le troisième individu avance d'un pas décidé en levant son bras à quatre-vingts degrés. Il se place face à la fille, braque son automatique sur elle et fait feu trois fois ; deux balles se fichent dans le haut de l'abdomen et la dernière en pleine tête.

Cherchant à rassembler toute sa volonté, Anthony tente vainement à nouveau un mouvement. Des larmes se mettent à couler sur son visage lorsque le canon du pistolet est face à lui. Il ne voit pas sa vie défiler devant ses yeux comme il est coutume d'imaginer, seulement cette ombre anonyme, fondue dans la nuit, qui pointe à présent son instrument de mort sur lui.

Deux brûlures intenses lui vrillent la poitrine, puis l'axe du canon remonte sensiblement et c'est le noir total. L'appel du néant.

Mardi 10 juin 2003 – 4 h 15 – Rixheim

Toujours en plein travail de recomposition du dossier, Grux et Valenza commencent à voir le bout du tunnel. Avec les nouveaux éléments, Frietblatt et le magistrat instructeur ne pourront pas ignorer qu'ils ont mis la main sur la tête du réseau. Ils sont épuisés, mais le jeu en vaut la chandelle.

Un nouveau filtre à café se remplit d'eau. Le binôme attaque déjà sa quatrième cafetière et son deuxième cendrier rempli de mégots de cigarettes blondes.

Alors qu'ils entament le travail de relecture et de reclassement des différents documents du dossier mis à jour, le téléphone de permanence d'OPJ de Grux sonne. Il ne veut pas perdre de temps à répondre mais, au troisième appel, il doit se résoudre à décrocher.

« Lieutenant Grux, OPJ de permanence, j'écoute.

— Brigadier Dufay. Nous sommes face à un double homicide, rue du Gazon à Pfastatt. On a besoin de vous pour le constat. Le substitut de permanence est en route.

— On arrive, assure le lieutenant dans un soupir. »

Régis pointe sur son collègue un regard interrogateur. Pendant une seconde, Michel Grux a envie de balancer le téléphone de permanence contre le mur mais parvient *in extremis* à refouler cette violente pulsion et à expliquer à son coéquipier la nature du problème :

« Double homicide à Pfastatt. Tu veux venir ?

— J'enfile une veste et j'arrive. »

Lorsque les deux hommes arrivent sur les lieux, un cordon de sécurité a déjà été tiré autour d'une voiture de sport stoppée

net en plein milieu de la chaussée, l'avant éclaté. Les hommes de la permanence départementale de la Police technique et scientifique viennent d'arriver. Les fourmis, comme on les surnomme, se préparent consciencieusement, enfilant leurs combinaisons blanches ornées dans le dos de l'acronyme PTS en lettres noires épaisses. Ils seront bientôt prêts à passer la zone au peigne fin. Une vraie corvée de patience, nécessitant minutie et organisation.

Le jour commence à pointer son nez et les lieutenants Grux et Valenza, épuisés par une nuit sans sommeil à travailler d'arrache-pied, plissent les paupières comme pour anticiper la morsure de l'aube qui se laisse deviner à l'horizon. Le brigadier Dufay vient à leur rencontre ; essoufflé et affolé, il n'est visiblement pas habitué à la vue des cadavres.

« Bonjour lieutenant. Le substitut n'est pas encore arrivé et on attend le légiste pour son analyse en situation. J'espère que vous comprenez que j'ai jugé nécessaire de vous appeler.

— Je comprends surtout que t'es en pleine panique, petit ! lâche Grux avec un sourire sans chaleur. Vous avez lancé l'enquête de voisinage ?

— Non, pas encore. En fait je vous attendais pour...

— Et si t'as envie de pisser tu peux y aller tout seul ? »

Grux laisse tomber sa cigarette, l'écrase d'une rotation sèche du talon, puis plante ses yeux froids dans ceux du jeune flic en reniflant bruyamment toute la coke encore collée au fond de ses sinus. Fusillé du regard, ce dernier baisse la tête sans ajouter un mot. Un silence de mort s'installe. C'est Régis Valenza qui stoppe le malaise : il prend le jeune brigadier par le bras et l'entraîne un peu plus loin, lui parlant calmement.

« T'es nouveau ?

— Oui, je viens d'être affecté ici. Je suis un peu paumé. Je crois que j'ai sacrément merdé...

— Non, ça va aller. Il faut l'excuser, il est sur les nerfs. Une affaire difficile.

— Désolé...

— On n'en parle plus ! Vous allez lancer immédiatement l'enquête de voisinage, ce genre de chose ne doit pas traîner. Il faut agir vite pendant que les témoins éventuels ont encore des détails en tête. Le quartier est bouclé sur un large périmètre ?

— Oui, lieutenant.

— Que toutes les identités soient contrôlées et enregistrées, toutes allées et venues, toutes sorties de la zone. Ici, votre travail est terminé, vous ne pouvez rien faire de plus. Il convient de limiter le nombre de personnes dans ce périmètre : seulement les techniciens, les OPJ, le substitut et le légiste. J'attends votre rapport ce soir sur mon bureau.

— Merci lieutenant. »

Grux s'équipe d'une combinaison et de surchaussures à l'intérieur du camion d'intervention, Régis le rejoint et fait de même, en silence. L'humeur massacrant de son collègue ne l'engage guère à la conversation. Une fois qu'ils sont prêts tous les deux, ils se dirigent vers les cordons de sécurité.

Déjà, à l'intérieur du périmètre, les techniciens entament leurs rituels minutieux, quadrillant la zone, posant çà et là des repères assortis de numéros et mitraillant l'ensemble de photos.

Michel et Régis font le tour du véhicule. En arrivant de face, ils ne peuvent réprimer une grimace. Les deux victimes ont littéralement été hachées, sans aucun doute par des tirs de chevrotine. Des impacts de balle sont également visibles, trous plus larges et plus nets dans la bouillie de leurs chairs.

« C'est une exécution, conclut Grux en faisant le tour du véhicule, et probablement un vol. »

Pour illustrer sa dernière remarque, il désigne du doigt la porte avant droite entrouverte et le carré de moquette dépourvu d'éclaboussures de sang aux pieds de la fille.

« Je te parie qu'il y avait un sac ou une mallette ici, poursuit-il. En plus, avec ce type de voiture... »

Le flic suspend soudain sa phrase. Ses yeux s'arrondissent, comme s'il venait de voir passer un fantôme. Sans une explication, il sort du périmètre, arrache sa combinaison et tire

son téléphone personnel de sa poche. Trois sonneries plus tard, la voix de Claudio Roveda :

« Oui, chef ? »

— C'est quoi l'immatriculation de la Z3 du conseiller financier véreux que vous avez vu passer à la villa ?

— Je vérifie. »

Bruits de papier : Roveda doit certainement revoir ses notes. Au bout d'une minute, il annonce :

« 4565 TD 68. Pourquoi ? »

— Parce qu'il vient de se faire fumer. »

Grux raccroche sans plus d'explications, les yeux dans le vague, en proie à un sale pressentiment. Valenza le rejoint.

« C'est Anthony Vieux, affirme le Chacal. Le comptable de Guillon. Je le sens mal. »

— Tu crois que ça veut dire quoi ?

— Je crois que ça pue. Soit Netchaïev et Guillon ont perdu confiance en lui, soit il a essayé de les baiser.

— Possible aussi que ça n'a rien à voir, suggère Régis. C'est peut-être seulement un vol ? »

Silence durant lequel les yeux de Michel se perdent au loin, un regard que Valenza n'aime pas voir sur le visage de son coéquipier ; cela n'augure jamais rien de bon. Comme pour expliquer sa propre absence, Grux conclut.

« Il est temps qu'on stoppe toute cette merde. Si tu veux mon avis, tout ça sent vraiment trop mauvais. »

Soudain, le Chacal sort du vague. Il regarde Valenza, le détaille des pieds à la tête et ordonne :

« T'as gardé ta combinaison. Retourne à la voiture et prends des photos. Moi j'attaque mon rapport. On va faire tout ça assez vite. Dès que c'est fait, on file au SRPJ. »

Régis retourne derrière les cordons, tire l'appareil photo numérique de sa poche et commence à mitrailler la scène de crime. Lorsqu'il a terminé, il retire la combinaison et va

rejoindre son collègue qui attend déjà dans la voiture en terminant le façonnage grossier d'une dune de cocaïne. À peine est-il assis sur le siège passager que le Chacal sniffe et démarre, gyrophare sur le toit et pare-soleil rabattu.

Après un rapide passage à l'hôtel de police de Mulhouse et au domicile de Régis, ils prennent l'A36 en direction de Strasbourg à une vitesse déraisonnable.

Mardi 10 juin 2003 – 8 h 30 – Strasbourg

La salle de réunion du SRPJ de Strasbourg est comme comprimée par la chaleur caniculaire de ce mois de juin. Un volume étouffant, écrasant. Les vitres opaques, couvertes de crasse et de dépôt de fumée de cigarette, laissent péniblement passer la lumière pourtant éblouissante du soleil matinal.

Tout le gratin du SRPJ est là, en sueur. Sur l'estrade, debout et le torse bombé comme un gros coq bien gras, le commissaire divisionnaire Jean-Marie Frietblatt, le directeur adjoint, parle de l'affaire comme si c'était la sienne :

« Notre indic à la villa nous annonce qu'une livraison doit se faire samedi dans la nuit, pendant la soirée organisée par Guillon. Il y aura sans doute du monde, comptez cinq cents personnes, soit environ deux cents véhicules. Les voitures chargées pourraient aussi bien arriver par la grande porte, noyées au milieu de celles des clients, que par le chemin forestier à l'arrière de l'enceinte, voire les deux. Devant l'entrée principale, de l'autre côté de la route, se trouve un hangar désaffecté où des hommes planquent déjà depuis des mois. On va y installer une caméra fixe. »

Sur le tableau blanc, un plan des lieux est affiché. Le doigt de Frietblatt, jusque-là pointé vers la zone concernée, passe à l'arrière de l'enceinte.

« En revanche, pour le côté forestier, il faut prévoir l'installation d'un poste de surveillance camouflé. En plein mois de juin, c'est du gâteau : quelques feuillages et c'est réglé. Un binôme à cet endroit prendra une photo de tout véhicule entrant ou sortant. »

Attrapant une petite bouteille d'eau minérale, Frietblatt fait une pause à ce monologue en buvant d'un trait la moitié du contenu. Jean-Luc Pontbriand, le chef de la BRI, la Brigade de

recherche et d'intervention, profite de cette courte pause pour poser une question :

« Si on sait que la marchandise doit arriver par le flux des visiteurs de la soirée ou alors par le chemin de forêt, pourquoi ne pas se poster aux deux axes principaux, sur la D429 et à la sortie de la voie rapide, et contrôler les véhicules passants. Ce serait peut-être plus simple ?

— C'est une solution que j'avais envisagée avec le commandant Sutter. Mais l'enquête menée sur place m'en a dissuadé. Je vais laisser la parole à Michel Grux qui va vous expliquer pourquoi. »

Grux toussote pour éclaircir sa voix, abîmée, avant d'entamer son analyse :

« On sait de source sûre que les livraisons se font par des proches de Guillon et de sa bande, et non par les fournisseurs. Donc, même dans l'optique où cette solution fonctionne, ce dont je doute car ils utiliseront forcément des éclaireurs, on aura un paquet de dope et un homme de paille, muet comme une carpe, qui peut très bien accepter de porter le chapeau, laissant Guillon et ses associés hors de cause. De plus, tout laisse à penser que c'est un seul véhicule, avec un seul passeur, qui doit faire le trajet. Ce réseau est une mécanique bien huilée, ce n'est pas à vous que je vais l'apprendre. Alors même si le passeur accepte de témoigner, ce qui le condamnerait à mort, ce serait sa parole contre celle de Guillon. »

Michel Grux stoppe son discours le temps de s'allumer une clope. Il constate que l'assemblée est accrochée à ses lèvres, et ce point lui donne une énergie nouvelle pour poursuivre.

« D'autre part, on sait que ce type d'arrivage doit être massif, destiné à arroser la soirée mais aussi et surtout à la revente en demi-gros, impliquant une distribution à plusieurs individus qui ne se fera pas durant les festivités mais après, en fin de matinée, selon les méthodes propres au réseau. Mon indic est l'un des rares grossistes à acheter en direct, il doit être dans les premiers servis et il a rendez-vous à dix heures pour aller chercher son stock. Si on les tape à six heures, juste après la fermeture au public, cela nous assurera qu'il n'y aura

plus de civils dans la place et que Guillon sera chargé, prêt à arroser son secteur. »

Longue bouffée sur sa cigarette avant de poursuivre, les yeux sondant son auditoire :

« Dernier point non négligeable, notre indic nous a certifié que dans ce cas de figure, alors que les proches de Guillon viennent chercher la came, lui et ses gars fêtent systématiquement l'arrivage. À l'heure où on va les cueillir, ils seront tellement à l'ouest qu'ils ne verront rien venir. Et puis c'est l'occasion de joindre l'utile à l'indispensable. »

Nouvelle pause oratoire, principalement pour ménager son effet et vérifier l'attention portée à son discours.

« Le plus simple est donc de laisser la drogue entrer, de relever toutes les plaques d'immatriculation pour nos fichiers et les suites de l'enquête. On identifiera presque à coup sûr le transporteur : ils ne vont certainement pas coller un amateur pour cette tâche aussi délicate. On intervient et on boucle tout le monde aux aurores. Ensuite, il nous suffit de planquer et d'attendre tranquillement l'arrivée des grossistes et des distributeurs qui viendront chercher leurs stocks. »

Michel écrase sa clope d'un geste nerveux au fond du cendrier et reprend sans tarder.

« Selon les derniers éléments recueillis durant notre enquête, il est fort probable qu'on en aura bien plus que prévu au rendez-vous. Ainsi d'une pierre deux coups : on enchriste Guillon et ses hommes, puis les principaux dealers locaux. On attaquera ensuite de front l'organisation dans son ensemble par la faille que cette opération va nous ouvrir. »

Silence complet dans l'assemblée. Visiblement tout le monde approuve. Sutter s'adresse alors à Michel.

« Tu sembles vouloir dire que la branche sur laquelle tu travailles est un peu plus grosse que ce qui était prévu.

— C'est bien ça ! Nous avons des preuves indiscutables. »

Une rumeur s'élève soudain de l'assemblée, jusqu'à présent silencieuse, que Frietblatt brise en reprenant.

« Bref... À l'analyse de tous ces éléments, et le plus objectivement du monde, il me paraît évident qu'une intervention massive dimanche matin est la solution la plus adaptée. Étant donné qu'il s'agit d'une affaire de stuprs, nous pourrions agir à n'importe quelle heure, mais à l'aube les conditions seront idéales : plus aucun civil à l'intérieur, des suspects défoncés... que rêver de mieux ? Une fois Guillon et ses hommes sous les verrous, il y en a bien un qui va cracher le morceau pour sauver son cul et nous amener tranquillement à l'étage supérieur de la pyramide. Je m'occupe de la commission rogatoire, le juge Kessler n'attend que ça. »

Il distribue les tâches à ses différents chefs de groupes et annonce la prise de leurs quartiers à Mulhouse dès le lendemain. Il se tourne ensuite vers Grux pour lui dispenser quelques consignes relatives à leur arrivée sur place.

« Vous allez préparer notre QG dans vos locaux. Réquisitionnez le troisième étage et préparez les plans de la villa que vous remettrez demain matin au commissaire Pontbriand qui va gérer la partie stratégique de l'opération. Un compte rendu complet sera fait vendredi après-midi. Des questions ? »

Comme personne n'ouvre la bouche, Frietblatt congédie l'assemblée. Seul Grux reste un moment et Frietblatt en profite pour le féliciter.

« Bon travail, lieutenant ! Ça va être une opération rapide et une saisie bien plus grosse que prévu. De quoi remonter ce réseau qui nous pourrit la vie depuis des années.

— Justement, commissaire. Voici les nouveaux éléments que je viens d'évoquer, issus de nos dernières surveillances. J'ai fait une copie pour Kessler.

— Bien Grux, sourit Frietblatt en prenant les chemises épaisses. Tu m'as mis un vrai roman là-dedans !

— C'est que nos dernières investigations nous poussent à croire que...

— Tout va bien se passer, coupe-t-il. Si cette opération se déroule bien, il faudra revoir l'éventualité de ton retour parmi

nous. Alors inutile d'en faire des tonnes, j'ai compris le message. Encore une fois, excellent travail ! »

Jeudi 12 juin 2003 – 18 h 30 – Mulhouse

Les hommes du SRPJ ont investi les locaux du commissariat mulhousien ce matin, principalement une aile du troisième étage. Les fonctionnaires locaux qui y travaillent habituellement ont été contraints de déménager et de partager l'espace avec d'autres services.

Les lieutenants Grux et Valenza n'ont pas eu à bouger. Leur groupe d'affaires courantes est au centre des investigations. À ce titre, pas question qu'ils quittent l'affaire ; ils seront les guides des strasbourgeois durant toute la mission.

Frietblatt a réquisitionné et réaménagé à sa guise le plus grand bureau pour lui seul. Personne n'a rien osé lui dire, comme d'habitude. De stature imposante, des avant-bras aussi gros que des cuisses, l'homme a tout pour impressionner. Sa voix au timbre rauque, puissant et guttural fait de ses engueulades des expériences traumatisantes. Il est bien plus craint que respecté par ses hommes, ça se sait, et lui-même n'y voit aucun problème. Bien au contraire : il aime ça.

Toute la journée, Michel Grux a essayé de prendre la température, cherchant à saisir des bruits, quelque chose à propos des changements tactiques qui devraient être mis en place à la suite de la bombe que représente la mise à jour du dossier. Pour autant, il ne remarque rien. Les gars de la BRI planifient leur action face aux plans commentés de la Villa Venezia. Les hommes de Sutter passent les voir de temps à autre pour la coordination de leur propre intervention. Les plans de départs mis en place durant la réunion à Strasbourg semblent inchangés.

Tout le monde parle d'une réunion le samedi matin avec Frietblatt et le commissaire André Rochefort, directeur du service départemental, pour synchroniser l'action des hommes de la police nationale durant l'opération. Mais aucun signe

d'un changement quelconque lié au dossier que lui-même et Valenza ont complété et regonflé dans l'urgence.

Grux imagine que Frietblatt prépare les changements tactiques avec le juge Kessler. Sans doute que l'ajout d'une escouade du RAID sera annoncé à cette fameuse réunion de samedi. Mais ça paraît un peu tard au Chacal qui aurait préféré ressentir l'écho de son dernier rapport un peu plus tôt.

Il a tenté d'aller voir à plusieurs reprises le commissaire divisionnaire dans son bureau, mais ce dernier l'a envoyé poliment sur les roses.

« Ne t'inquiète pas, Michel, pour nous c'est une petite opération, tu devrais le savoir, tu as été des nôtres. Tout est réglé, alors ne te fais pas de bile. »

Voyant qu'il n'en tirerait pas plus pour le moment, il s'est résigné à attendre la réunion de samedi.

La journée s'est passée doucement. Mis à part le braquage minable d'un bureau de tabac à Rixheim, sur lequel ils ont dû se déplacer pour ne récolter que dalle, les hommes des affaires courantes n'ont pas eu grand-chose pour s'occuper. Grux a donc passé cette journée avec Roveda et le stagiaire car Régis a posé un congé.

À leur retour, en fin de journée, ils ont la surprise de constater que les gars du SRPJ ont déjà quitté le bâtiment et sans doute rejoint les chambres d'hôtel et appartements mis à leur disposition. Michel Grux passe au vestiaire et appelle Valenza.

« Salut, collègue ! commence-t-il. Ça te dirait d'aller boire un verre pour discuter de tout ça ? »

Attablés au fond du Smooth, le bar *lounge* le plus réputé de Mulhouse et des environs, Grux et Valenza se font face sans échanger un mot. À la fois soulagés d'arriver au bout d'une enquête éprouvante et bouillonnants à l'idée de l'issue qui approche, ils alignent les verres vides et remplissent le cendrier.

« Un truc me chiffonne, lâche soudain Grux. Je n'ai pas entendu parler d'un changement tactique cet après-midi.

— Comment ça ? s'étonne Valenza. Tu as bien donné le dossier à Frietblatt ?

— Bien entendu. Mais je ne ressens pas l'ébullition que ça aurait dû produire. J'ai la sale impression que Frietblatt ne va rien changer à l'opération.

— C'est impossible ! s'indigne Valenza. Et même si Frietblatt ne fait rien, Kessler fera ce qu'il faut.

— Mais alors pourquoi on a vu personne, ni rien entendu ? Et surtout pourquoi cette réunion entre les deux groupes de la BRI et celui des stupés est maintenue ? Ils bossent sur les plans de la villa comme si c'étaient eux qui allaient la prendre d'assaut.

— Arrête de te prendre la tête. Les gars de la BRI et des stupés n'ont pas été mis sur la touche par principe. Ils seront sur place et entreront après le RAID. »

Le téléphone de Grux interrompt Valenza, un message de Crapaud qui signale qu'un grand nettoyage est en cours dans le bureau de l'Hyène.

« Putain ! lâche Grux. Cette salope de Netchaïev s'arrache ! Il a dû sentir le vent tourner. »

Il passe son mobile à Valenza qui lit le message et fait une moue étrange. Il secoue la tête doucement, cherchant visiblement quelque chose de rassurant à dire, mais le texto du Crapaud est bien trop explicite pour laisser la place au doute quant à son sens. Grux fulmine.

« Cette merde mange tous les vendredis midi dans un restaurant russe du centre : je vais aller le fumer !

— Comment il aurait deviné ? Calme-toi, Michel !

— Me calmer ? Mais comment tu veux que je me calme en sachant que Netchaïev pourrait nous filer entre les doigts ? Le conseiller financier de Guillon qui se fait buter et maintenant l'Hyène qui se prépare à se tirer. Y a un truc qui cloche ! Bauer, il a été torturé. S'il avait donné Cortès ?

— Le Crapaud tire peut-être des conclusions hâtives. On essaiera de mettre ça au clair. En attendant tu devrais aller dormir.

— Je ne pourrai pas fermer l'œil avant que Netchaïev soit au fond d'une cage. Ou mieux : au fond d'un trou bien profond avec de la terre dessus ! »

Les yeux de Grux se perdent un moment dans le néant. Ses maxillaires se contractent avec force et régularité, comme des spasmes nerveux. Valenza, qui le connaît à présent depuis plus de cinq ans, sait que ce n'est pas bon signe du tout. Conscient qu'il est inutile d'insister, il se lève et se dirige vers la sortie.

Vendredi 13 juin 2003 – 0 h 37 – Wittenheim

Prudent, Sébastien Cortès efface le texto qu'il vient de balancer au Chacal. Bruno revient juste à ce moment-là, apportant drogues et champagne sur un plateau d'argent. Il pose le tout sur la table et propose de la poudre à Cortès qui se prépare un *speedball* large, mélange de cocaïne et d'héroïne, et Guillon l'imité. Les deux hommes sniffent et s'enfoncent dans leur siège en soupirant.

Sébastien est arrivé un peu tard à la villa et s'est étonné de n'y voir pour ainsi dire personne. En revanche, il a remarqué l'agitation dans le bureau de Netchaïev où les hommes de main de l'Artiste s'affairent à l'eau de Javel et à l'éponge, comme pour effacer toutes traces de son occupant. De plus, toutes ses affaires ont été dégagées, faisant de l'endroit une pièce quelconque.

Profitant du fait que Guillon soit sorti passer un coup de téléphone et chercher des « amuse-nez », il a prévenu Grux. Il a eu juste le temps de rédiger son message. Guillon n'a rien vu.

« Alors, Seb, comment vas-tu ?

— Ça peut aller, sauf pour la pénurie qui s'éternise, mes clients sont sur les dents. J'ai un type aujourd'hui qui a trouvé du matos ailleurs, et c'était la même héro que la tienne. J'ai trouvé ça étrange, d'ailleurs, je voulais t'en parler.

— Il n'y a rien d'étrange.

— Comment ça ? demande Cortès.

— J'ai des amis qui vont t'expliquer tout ça. »

Au même moment, la porte du bureau s'ouvre sur Netchaïev et C. qui font leur entrée, accompagnés de Machine, le géant roux, qui reste posté à l'entrée, une batte de base-ball

en bois à la main. Une terreur froide et sèche envahit Cortès. L'Hyène marche vers lui d'un pas tranquille, le front bas, ce qui fait disparaître presque complètement ses iris et voile son visage sous une cascade de dreadlocks. Il est vêtu entièrement de noir, pantalon droit et chemise légère. Par-dessus laquelle il porte un manteau long en cuir d'agneau très fin.

Dans sa main droite, un pistolet automatique Luger Po8, l'arme de poing des SS durant la Seconde Guerre mondiale ; une pièce de collection qui a l'air en parfait état.

« Salut Cortès ! lance Netchaïev. Je crois qu'on doit avoir une petite conversation tous les deux. »

« Alors, on fricote avec les condés ?

— Non... jamais ! Je te jure... Je suis pas une balance ! »

Sébastien Cortès, nu, attaché par une paire de menottes à la tuyauterie d'une cave sombre, se tortille comme un ver, s'embourbe dans des excuses trop suppliantes pour ne pas être suspects. Lui-même le sent, et les regards plantés sur lui sont froids, durs et dénués d'incertitude. Dans les sous-sols humides, Sébastien fait face à une cour de justice parallèle qui ne laisse que peu de doutes quant à l'issue des délibérations.

Il ne connaît pas Netchaïev personnellement, mais il a entendu des bruits de couloirs, et ceux de la Villa Venezia sont nombreux. On le décrit comme un trafiquant de drogue sans pitié, un individu d'une cruauté extrême dont il vaut mieux rester éloigné. La fille qui l'accompagne, connue sous le surnom de C. et comme la régulière de Netchaïev, le regarde droit dans les yeux, penche sensiblement la tête et le fixe une interminable minute. Son regard est glacial.

« Je ne suis pas une balance ! répète Cortès à son attention. Je n'ai jamais balancé et je ne balancerai jamais.

— Tu mens ! finit-elle par dire. Et en plus tu insultes mon intelligence ! Faust, donne à ce rat la leçon qu'il mérite. »

La phrase claque comme une sentence. L'indic se met immédiatement à pleurer et à marmonner des mots inaudibles, soudain traversé par les spasmes d'une peur intense.

« Elle sent le mensonge, Cortès, dit Netchaïev. C'est un don inné. Elle ne se trompe jamais. »

Crapaud détourne les yeux et ses larmes coulent de plus belle. C'est à ce moment-là qu'il tombe sur un spectacle qu'il aurait préféré ignorer. À sa droite, Machine fouille dans un meuble en métal rouge. Il en sort quatre crochets de boucher.

La voix de Faust est très posée, il détache bien les syllabes.

« Pourquoi tu me mens ? Je suis méchant avec les gens qui ne me disent pas la vérité !

— C'est la vérité ! hurle Cortès. Pourquoi je mentirais ?

— Pour sauver ta peau, ducon ! lâche C. Tu crois que tu serais là si on avait des doutes ?

— Bien ! tranche Netchaïev. Puisque tu t'entêtes, on va agir autrement. Machine ! Le palan est prêt ? »

Le colosse hoche la tête, mais Cortès ne le voit pas ; il lève les yeux sur l'appareil de traction électrique duquel pend une chaîne rouillée terminée par un énorme mousqueton. Instinctivement, ses yeux reviennent sur les crochets et il se met à hurler d'horreur. Au son de ces cris, Netchaïev plisse les yeux.

« Fais-lui fermer sa gueule, Machine ! »

L'homme de main s'avance et envoie un direct du poing dans le plexus de Cortès qui a l'impression qu'un trente-trois tonnes vient de le percuter de plein fouet, le souffle coupé net. Netchaïev continue la distribution de ses ordres.

« Passe-lui les crochets. »

Sonné par le coup qu'il vient de prendre, Sébastien tente de dire quelque chose mais n'y parvient pas.

« Notre balance tente de communiquer, dit C. en souriant. T'as des choses à dire ? »

Mais il ne sort que des sons inintelligibles.

« J'ai rien compris, dit Netchaïev en s'approchant de la victime et en tâtant sa cage thoracique. Évidemment !

Machine, tu lui as enfoncé les côtes. T'es vraiment un animal ! »

Cortès cherche à reprendre une respiration normale et tente de répéter :

« C'est pas trop tard... on peut encore... les baiser !

— Mais qu'est-ce que t'imagines ? crache Netchaïev. On les a déjà baisés. T'as eu ta chance pour dire la vérité. Maintenant c'est trop tard ! »

Machine est déjà dans son dos. Il a en main l'un des énormes crochets, la pointe perce la peau dans un craquement sinistre sur l'extérieur de son omoplate gauche. Cortès cherche à se débattre en hurlant mais un nouveau coup de poing, dans les reins cette fois-ci, l'immobilise pour de bon et permet la pose du deuxième, juste après la même omoplate, puis deux autres du côté droit, symétriquement. Il va ensuite chercher une longue barre de métal flanquée de quatre chaînes terminées par autant de petits mousquetons qu'il fixe à chaque attache.

Machine retire ensuite les menottes et traîne le traître par les cheveux sous le palan électrique. Il fait descendre la chaîne avec le boîtier de commande et la fixe au centre de la barre.

« Vas-y ! ordonne Netchaïev. Monte-moi ce sac à merde. »

Enfonçant un bouton poussoir, Machine regarde la chaîne se tendre et les épaules de Cortès être tirées lentement vers le haut, peau tendue à chaque point d'accroche. Il cherche à hurler mais ne parvient qu'à cracher un mélange répugnant de salive et de sang. Son corps se soulève lentement, jusqu'à ce que la pointe de ses pieds quitte le sol. La peau de son dos se décolle et s'étire depuis le haut de ses fesses jusqu'à ses trapèzes. Alors qu'il cherche une issue impossible, battant des pieds dans le vide avec l'énergie du désespoir, le mouvement s'arrête.

La fille s'approche et Cortès sent comme un petit pincement au pli du coude, suivi du flash caractéristique de l'héroïne. Il en râle de plaisir.

« Ce n'est pas un cadeau qu'on te fait, tu peux me croire, dit Netchaïev en saisissant un rasoir de barbier chromé. C'est maintenant qu'on va rire, balance ! »

Et les incisions commencent, savamment distribuées sur l'ensemble du corps, commençant par la partie supérieure, le cuir chevelu, le visage, le cou. Ensuite les trapèzes, les épaules la poitrine, les aisselles. Des petites coupures à la profondeur calculée, les artères et les veines sont soigneusement évitées. Les coups de lames tombent avec régularité et précision, et à chaque fois que Faust en termine avec une zone, il lance un rapide signe de tête à Machine qui fait monter le corps de quelques centimètres. Puis les incisions reprennent, méthodiques, chirurgicales. Sébastien Cortès ne sent presque rien, emmitouflé dans l'ivresse cotonneuse d'une héroïne presque pure. C'est alors que Faust s'attaque à l'abdomen que la conscience de Cortès a un bref sursaut de lucidité au milieu des vapeurs de la drogue.

Aucune de ces coupures n'est mortelle, raisonne-t-il péniblement. Les effets de l'héroïne vont s'atténuer et disparaître. Et à ce moment-là...

Un hurlement de bête trouve son chemin depuis les profondeurs les plus noires de l'esprit du condamné jusqu'à l'extérieur. Il se met à s'époumoner en continu, saisit par l'horreur de ce qu'il vient de comprendre. La voix de Faust lui parvient, un simple mot :

« Machine ! »

Puis la nuit noire de l'inconscience.

Vendredi 13 juin 2003 – 12 h 45 – Mulhouse

Confortablement installé en fond de salle du restaurant le Bahou Moscou, Faust Netchaïev déguste le meilleur bortch d'Alsace. C'est un plaisir qu'il s'accorde tous les vendredis midi, un rituel qu'il ne sacrifierait pour rien au monde.

Régulièrement, Farahd, le gérant, vient lui verser une vodka et s'assure que son client va bien et ne manque de rien. Faust est toujours reçu comme un prince dans cet établissement où la cuisine russe est délicieuse, c'est ce qui le pousse à y venir régulièrement. Il est systématiquement installé à sa place habituelle : au fond, dos au mur, face à l'entrée. Alors qu'on lui apporte sa première assiette, il entend la porte d'entrée s'ouvrir avec fracas. Immédiatement, il voit le lieutenant Grux débouler dans la salle.

Le flic porte dans ses yeux toute la fatigue du monde et une colère noire. Sans détour, il vient s'asseoir face à lui et commande une vodka au gérant qui s'est avancé vers eux puis, sans dire un mot, se met à fixer Netchaïev.

« Je peux faire quelque chose pour vous, lieutenant ? demande ce dernier entre deux cuillérées. Je serais ravi de vous venir en aide. Un bon citoyen se doit d'aider la police. »

Grux sourit de toutes ses dents en le fixant toujours, le regard mauvais, ce qui dessine un sourire amusé sur le visage de l'Hyène qui le frappe en plein dans les tripes, comme la lame longue et dentée d'un poignard de combat.

« Je sais que tu diriges la villa avec Guillon et toi tu sais qu'on prépare une descente, lâche-t-il après avoir été servi. Tu dois bien jubiler à l'idée de filer avant la tempête. »

Faust prend le temps de boire une gorgée de vodka avant de répondre :

« Je suis désolé, lieutenant, mais je ne vois pas du tout de quoi vous parlez.

— Ah, tu ne vois pas de quoi je parle ? »

En un éclair, Grux soulève la table, les deux mains à plat sous le plateau, la renversant sur Netchaïev qui s'écroule de sa chaise et se retrouve dessous, des pieds à la taille. Il part d'un rire dément, un peu étouffé par le poids du flic qui vient s'ajouter à celui du meuble en s'accroupissant dessus.

« Ne te fous pas de ma gueule, sale petite fiotte ! T'es une merde, un parasite sans balloches. Et tu veux que je te dise ? »

Il tire son Colt Anaconda de sa veste et lui enfonce dans la bouche avant de poursuivre :

« Il y a trois choses que je ne supporte pas : les toxs, les connards qui se croient plus malins que tout le monde et les mecs qui n'ont pas de couilles. Et toi, tu cumules les trois. Moi je serai là, sur le terrain, pour faire la guerre, et je comprends que tu trembles rien que d'y penser. Mais t'as intérêt à partir loin ! Parce que je te traquerai sans relâche. »

Une fois son monologue achevé et certain que l'Hyène a bien compris le message, il enfonce encore un peu plus le canon de son Anaconda dans sa gorge et tire le chien en arrière d'un mouvement du pouce, sensibilisant la queue de détente.

Le restaurant est vide à présent. Tout le personnel est parti en cuisine et les clients ont quitté les lieux en moins d'une minute.

Devant le restaurant, le lieutenant Valenza attend Grux. Il est à la moitié de sa cigarette quand il voit les clients du restaurant sortir par petits groupes d'un pas rapide, avec pour la plupart des mines affolées sur le visage. Il pressent le pire et s'engouffre au pas de course à l'intérieur, persuadé que son coéquipier est en train d'outrepasser les limites de ses fonctions.

En arrivant dans la salle, ce qu'il voit lui donne la chair de poule. Le Colt chromé de son collègue est enfoncé de toute sa longueur dans la bouche et la gorge de Netchaïev ; de la salive

dégouline sur son menton dans un reflux continu. Valenza court vers eux pour tenter de désamorcer la situation. Il pose une main sur l'épaule de Grux mais n'a pas le temps d'ouvrir la bouche : de sa main libre, dans un mouvement réflexe, le Chacal sort son arme de service de son étui et lui colle le canon sous le menton en relevant le cran de sûreté d'un rapide mouvement du pouce. Ce n'est qu'ensuite qu'il fait pivoter son buste et son cou.

Valenza parvient à avaler sa salive et à articuler :

« Calme-toi, Michel ! C'est moi. Arrête ça ! »

Mais Grux garde les lèvres retroussées, les mâchoires crispées, tout comme ses doigts sur les queues de détente des flingues armés. Son regard noir paraît vomir un abîme à la face de Valenza. Ce dernier, malgré la peur et l'acier de l'arme contre sa peau, tente à nouveau de le raisonner :

« Allez, Michel ! Ne fais pas de connerie. Entre les clients et le personnel ça fait beaucoup de témoins. »

La conscience de Grux semble se réveiller brusquement. Il réalise qu'il tient deux personnes en joue, dont son coéquipier, et que le moindre geste un peu vif pourrait déclencher une catastrophe. Son regard se vide, il retire l'automatique de la mâchoire de Valenza puis regarde ensuite l'Hyène qui est aussi calme qu'un loir en pleine hibernation malgré les vingt centimètres d'acier au fond de la gorge. Il semble même qu'un sourire léger flotte sur sa bouche déformée.

« Allez ! insiste Régis. Range ton arme. Ne fais pas le con, vieux ! Je ne veux pas perdre un ami. »

Comme à regret, il retire l'arme de son étui de chairs et de muqueuses, l'essuie sur les dreadlocks de Netchaïev avant de la ranger dans son holster, sous sa veste. Il replace aussi son arme régulière dans son étui, à sa ceinture. Faust se tourne sur le côté, semble cracher ses tripes et finit par vomir sur le sol. Pourtant, il arrive encore à rire entre chaque hoquet immonde.

« C'est bien Michel. On va y aller maintenant. On finira par l'avoir.

— On n’aura que dalle ! aboie Grux en se levant de la table. Que des marionnettes : Guillon et ses bouffons.

— Peut-être, mais le tuer n’y changera rien.

— Ouais ! T’as raison. Cette sous-merde ne mérite même pas le prix de la balle. »

Il tourne à nouveau les yeux sur l’Hyène qui reprend son souffle, un sourire sur les lèvres :

« C’est pas un homme, c’est une salope trop pleine de trouille pour se battre qui va se terrer loin du champ de bataille quand la guerre approche. »

Sans que Valenza n’ait le temps de voir quoi que ce soit, Grux balance un coup de la pointe de sa chaussure en pleine face de Netchaïev qui, à quatre pattes sur le sol, tente de se relever. La pommette gauche explose sous la violence du choc, ainsi que l’arcade sourcilière, et il vole en arrière. Couché sur le dos, le visage en sang, il rit encore aux éclats, et Valenza doit redoubler d’efforts pour retenir son collègue.

« Mais tu vas arrêter, oui ! S’il porte plainte, tu feras quoi sans ta carte et ton arme ?

— Mais non, il ne portera pas plainte. Il ne mettrait jamais les pieds dans un commissariat de son plein gré.

— Si tu le laisses sur le carreau, tu seras inculpé pour homicide volontaire. Viens, on se casse ! »

Les deux flics se dirigent vers la sortie du restaurant. À peine arrivés à la porte de l’arrière-salle, pas encore dans l’embrasure, la voix de Faust retentit dans la salle.

« Grux ! »

L’intéressé se retourne lentement, grinçant des dents, le regard tranchant. Valenza prie pour que Faust ne lance pas une nouvelle insulte.

« Ne sois pas si sûr que je ne serai pas là le jour où vous débarquerez ! Je serai peut-être là à t’attendre, flicard ! »

Grux revient dans la salle et le fixe, sourire mauvais sur les lèvres :

« T'en as pas les couilles ! crache-t-il avec mépris. T'as rien dans le froc !

— On verra, lieutenant. En tout cas, je ne suis pas du genre à prendre des coups dans la gueule et oublier. »

Les deux flics sortent du restaurant en claquant la porte. Seul, Netchaïev s'essuie le visage avec la nappe en tissu qui traîne au sol. Il sourit, les yeux sondant le vide.

Il ne sait plus où il est. Il ne sait pas quelle heure il est, si c'est le jour ou la nuit. Plus aucune notion de l'espace et du temps. Il ne sait même plus qui il est.

Il ignore combien de temps il est resté inconscient ni dans quel état il se trouve. De son corps nu et suspendu, il n'entrevoit que ses jambes lacérées de plaies irrégulières et un récipient gradué dans lequel s'écoule son sang, goutte après goutte, placé juste sous lui, sur le sol de béton brut de cette cave sombre.

La seule certitude est la douleur incroyablement intense qui lui vrille tout le corps. Impression d'avoir été pelé des pieds à la tête. Sébastien Cortès cherche l'air à travers sa bouche et son nez, il veut hurler mais les cris ne viennent pas. Il cherche à se débattre mais arrête aussitôt, en proie à une douleur innommable qui s'étire des hanches aux épaules.

Dans sa tête, tout est encore flou, et il lui faut de longues minutes pour se remémorer ce qui s'est passé. Soudain, tout lui revient : les crochets énormes plantés dans sa chair, le regard de Netchaïev et le rasoir chromé sur sa peau. Alors il commence à hurler, les cris remontent des tréfonds de ce corps en lambeaux. Chaque seconde qui passe éveille un peu plus la souffrance et, juste derrière, en sourdine, les premiers signes du manque.

Il entend du bruit dans les escaliers et voit deux silhouettes rendues floues par son innommable calvaire. Il lui faut deux bonnes minutes pour reconnaître l'Hyène, le visage en sang, visiblement recousu à la pommette et à l'arcade de façon artisanale. Il est accompagné de C.

« C'est avec cet enculé de Grux que tu bosses ? lance Netchaïev sans préambule. Ton copain Bauer a omis de nous donner ce détail ! »

Il met une série interminable de coups de poing dans sa carcasse pendante, comme dans un sac de frappe. Quand il arrête, il faut plusieurs minutes au corps pour arrêter de se balancer. Le Crapaud est à nouveau inconscient.

En sueur, Faust demande à C. de fouiller ses affaires pour trouver son téléphone portable. La fille s'exécute et trouve l'objet dans la poche de son jean. Après un examen rapide, elle sourit en annonçant :

« Treize appels en absence du même mobile, numéro non enregistré. C'est lui ? C'est ton flic qui s'inquiète ? »

Mais Cortès n'entend pas. Il se balance mollement, comme bercé par son inconscience.

« Faut le réveiller » dit C. en donnant à Faust un paquet de dix grammes de cocaïne tiré de sa poche. Il l'ouvre et en sort deux gros cailloux qu'il enfonce dans chaque narine de Cortès avec le bout de son auriculaire droit avant de lui entraver la bouche d'une main pour qu'il respire par le nez. L'effet est fulgurant, Sébastien se réveille et, avec lui, son calvaire. Faust lui flanque le téléphone devant le visage.

« Comment Grux a été mis au courant de mon départ ? Parle ou je vais chercher le rasoir !

— Je lui ai... envoyé un... message.

— Salope de balance !

— Je t'en supplie...

— Tu me donnes au Chacal et tu oses me supplier ? Tu vas en chier encore un moment avant de crever ! »

Il pose le mobile sur le petit meuble roulant rouge sang et se prépare à une nouvelle séance de punching-ball. Cortès se crispe de tout son long, des orteils aux paupières, anticipant la nouvelle pluie de coups qui se prépare à tomber. Mais la douleur ne vient pas. La sonnerie du téléphone retentit.

« C'est le même numéro, annonce C. On dirait que ton keuf s'inquiète vraiment ! C'en est presque émouvant !

— Alors on va décrocher, décide Faust avec un sourire. »

Vendredi 13 juin 2003 – 14 h 34 – Mulhouse

Dans l'habitacle de la voiture de Régis, Michel Grux est dans un état étrange. Depuis plus d'une heure et demie qu'ils ont quitté le restaurant russe, son mental oscille entre la rage et l'exaltation. Pourtant, il n'a rien dit en sortant de la salle du restaurant, pas plus que durant leur repas, dans un petit snack situé aux alentours de la Tour Nessel. C'est seulement une fois qu'ils reprennent la voiture en direction de l'hôtel de police qu'il crache les raisons de cette frénésie contenue.

« Il sera là ! Je vais pouvoir le crever.

— Attends, Michel ! le tempère Valenza. On n'est sûrs de rien. Il a pu te dire ça pour brouiller les pistes.

— Non ! Tu peux me croire : il sera là ! Je savais qu'il ne résisterait pas à la provocation. »

Pour la énième fois, il tire son portable de sa poche et tente de joindre Crapaud. Au bout de la cinquième sonnerie, l'appel bascule sur la messagerie.

« Putain, tu fais quoi ? lance Grux juste après le bip. Rappelle au plus vite. »

Il range son téléphone et lâche un souffle nerveux.

« Il est peut-être coincé quelque part, tempère Régis en se garant. Oublie ça, on va voir si le rapport a fait son effet. »

Les deux flics traversent le parking du commissariat et montent à l'étage monopolisé par le SRPJ. Arrivés sur le palier, ils constatent que les bureaux sont vides. Pour autant, leurs occupants réguliers n'ont pas repris leurs postes. Il reste juste deux hommes de l'Antigang et un des stupés en train de glander sur leurs ordinateurs portables. Aucun d'entre eux ne leur accorde le moindre regard. Grux doit lutter pour ne pas les insulter. Face à cette ignorance arrogante et supérieure, ils

quittent l'endroit et se dirigent vers l'autre aile. Ils y croisent le commandant Richard Franchi, chef de la section financière locale, un ami de Michel. Ils profitent de cette rencontre fortuite pour le saluer et se renseigner sur la situation.

« Je ne sais pas, répond Franchi. Ils sont partis de toute urgence ce matin, de bonne heure.

— Pourquoi il reste des gars ici ? demande Valenza.

— Eux c'est les retardataires. Frietblatt a envoyé un message à tous ses gars à six heures du matin pour annoncer un retour d'urgence à Strasbourg. Ceux qui restent sont sortis hier soir et n'ont pas réussi à se lever. Ils attendent le retour de Frietblatt pour se faire passer un savon.

— Merci, dit Grux en lui tapotant l'épaule. Bonne journée. »

Après avoir quitté Franchi et s'éloignant dans le couloir, le binôme est un peu rassuré.

« Le dossier a eu de l'impact, dit Valenza. Tu voulais un revirement, je crois que tu l'as ! »

Grux se perd quelques secondes dans ses pensées. Il imagine déjà le RAID pénétrer la Villa Venezia comme une meute de panthères. Il se voit entrer derrière eux et flairer sa proie, ne ressortir qu'une fois couvert du sang de l'Hyène. Un sourire traverse son visage comme un éclair.

« À quoi tu penses ? demande Régis. T'as l'air ailleurs.

— Je pense à Frietblatt qui doit être dans le bureau du juge, avec un chef d'escouade du RAID. On a réussi, Régis. »

En disant cela, toujours tout sourire, il sort à nouveau son mobile et appuie deux fois sur la touche d'appel. Trois sonneries et Crapaud décroche. Enfin :

« C'est pas trop tôt ! beugle Grux. Tu fous quoi, bordel ?

— Je... je regrette... d'avoir été... une balance... »

La voix de Cortès, tremblante, parasitée de sanglots, fait grincer les dents de Grux qui enclenche le haut-parleur.

« T'es où ? T'es avec l'Hyène, c'est ça ?

— Je suis en enfer... et je vais aller retrouver... les ordures de mon espèce... comme Bauer.

— C'est lui qui te fait dire ça ? hurle Grux. Passe-le-moi ! »

Il y a un silence, puis une voix froide et neutre qu'il reconnaîtrait parmi mille.

« Pendant qu'on discutait, au restaurant, ça faisait déjà presque douze heures que j'avais commencé le boulot sur ton indic. Un de plus pour ta conscience ! Rendez-vous dimanche dans les combles. Juste toi et moi, flicard. »

Sur quoi il raccroche. Grux tente de rappeler une bonne dizaine de fois, sans succès. De rage, il balance son mobile et hurle, vidant toute sa rage d'un hurlement guttural, primaire :

« Je vais te crever Netchaïev ! Je vais te trouer la peau ! »

De nombreux collègues sortent de leurs bureaux, affolés par les cris de bête qui résonnent dans le large couloir.

Dans la cave sombre et moite, le travail méticuleux d'incisions sur le corps de Cortès continue de plus belle. Il ne crie plus. Il ne supplie plus. Ses yeux révulsés et le râle continu qui sort de sa gorge indique que Faust arrive au bout de son œuvre.

Pendant les longues heures de découpe dans la chair, Sébastien Cortès est tombé plusieurs fois dans l'inconscience, mais C. l'a réveillé régulièrement à l'aide d'injections d'amphétamines.

« Les balances n'ont pas le droit au repos, explique calmement Netchaïev en incisant la chair. Je pense qu'on ne va pas tarder à finir, et il ne faut pas que tu perdes trop de sang. Pour l'instant, il n'y a pas de risque, tu n'as perdu qu'un litre. Je ne voudrais surtout pas que tu quittes ce monde avant d'avoir pu sentir la morsure de la scie électrique sur tes os quand je vais te démembrer vivant. Évidemment, je prendrai soin de tout cautériser et il me reste des amphétamines pour ne pas que l'inconscience te prive de l'expérience. »

Malgré son mental distordu par les douleurs intolérables, Sébastien remarque la scie électrique posée contre le mur. Un instrument de bricolage, ni plus, ni moins. La lame et ses dents acérées lui sourient une invitation macabre. Juste à côté, une petite bouteille de propane est reliée à un chalumeau.

Samedi 14 juin 2003 – 18 h 42 – Mulhouse

L'attente a été intolérable. À moins de douze heures de l'interpellation, les hommes de Frietblatt n'étaient toujours pas de retour de Strasbourg. Michel Grux a fait les cent pas dans son bureau, survolté.

« Tu ne veux pas essayer de te calmer, Michel ? a presque supplié Valenza. Tu me stresses !

— Me calmer ? Tu veux que je me calme alors que la soirée à la villa est sur le point de commencer ? Frietblatt et ses hommes ne sont toujours pas là, notre perchoir a cramé. »

Dans la nuit, le vieil entrepôt qui servait de planque pour la surveillance de la Villa Venezia a brûlé. Les pompiers ont conclu à un incendie criminel qui a débuté dans les parties basses de la structure et a fini par ravager tout le bâtiment. Les deux flics qui assuraient la surveillance ont pu s'en tirer, mais l'un d'entre eux est à l'hôpital avec de sérieuses brûlures.

« Ça ne peut pas être un hasard, reprend Grux. C'était notre seul point d'observation. C'est comme s'ils venaient de nous crever les yeux.

— On n'a aucune preuve que ce soit vraiment eux...

— Mais qui veux-tu que ce soit ? Cortès qui disparaît, l'Hyène qui prépare son éjection juste avant l'opération et maintenant ça ! Ce n'est pas un hasard. J'ai la désagréable impression qu'on ne mène plus la danse.

— Possible... Mais de toute manière il est trop tard pour faire marche arrière. Tu te vois expliquer à Frietblatt pourquoi l'opération est compromise ?

— Je sais, souffle le Chacal entre ses dents serrées. Mais je le sens mal.

— On verra bien comment ça se passe. Ce sera toujours l'occasion de mettre un coup de pied dans la fourmilière et... »

L'arrivée de Christophe Sutter et du commandant Guiguet dans le bureau coupe net leur discussion. Les deux hommes sont visiblement fatigués, ils le portent sur leurs visages.

« Alors, c'était quoi cette virée sur Strasbourg ? » demande Michel à Sutter pendant que Frietblatt et Pontbriand vont voir leurs hommes restés sur place pour un savon de rigueur.

« Une merde urgente à gérer, répond l'alsacien.

— Liée à notre affaire ?

— C'est le moins qu'on puisse dire. Mais on a trouvé une solution pour maintenir l'opération. Tout le monde est déjà rentré aux hôtels, on passe pour donner l'heure du rassemblement : cinq heures sur le parking de l'hypermarché, en pleine forme. Frietblatt veut frapper vite et fort.

— Vous savez pour la planque ? demande Michel.

— Ouais, on l'a appris ce matin par nos hommes restés ici. Ils ont posé des caméras sur la départementale, cent mètres avant et après la villa. C'est réglé. »

Sans plus d'explications, les deux hommes sortent, laissant Grux et Valenza sans voix :

« Ça, c'est les conséquences du rapport, finit par dire Régis après un long silence. Je pense que ça a eu l'effet voulu.

— Je crois, oui. Ça me rassure.

— Je vais rentrer et me pieuter tôt pour être en forme demain. Et tu ferais bien d'en faire autant. »

Grux élude le conseil d'une question.

« Tu crois qu'ils ont saisi le RAID ?

— Frapper vite et fort ! répète Régis en imitant Sutter. Si ce n'est pas le RAID, ce sera le GIGN ou le GIPN mais on aura une unité d'assaut. À demain, vieux !

— Ouais, à demain. »

Régis Valenza quitte la pièce sans un regard en arrière, à bout de force et soulagé à la fois. Pour la première fois depuis de nombreux mois, il semble débarrassé de ce poids énorme qui lui voûte le dos en permanence. Grux a les yeux rêveurs. Sur son visage, un sourire presque enfantin se dessine. Le noir de ses pensées se dilue d'un peu d'espoir bienvenu.

Dimanche 15 juin 2003 – 5 h 10 – Wittenheim

Quand il arrive sur le parking, en retard, Michel Grux voit déjà tous les hommes sur le pied de guerre. Un mini-camion blindé, équipé de tous les systèmes de surveillance, d'écoute et de transmission, sera visiblement le QG mobile de l'opération.

Autour, quatre véhicules supplémentaires. Les hommes des deux groupes de la BRI et ceux du groupe stupps vérifient leurs armes au-dessus des coffres ouverts, préparent leurs chargeurs supplémentaires, ajustent leurs gilets pare-balles.

Tous les hommes de Pontbriand sont habillés de treillis noir et portent des gilets assortis, frappés de l'acronyme BRI, en lettres jaunes et larges. Ils sont armés, en plus de leurs armes de service régulières, de fusils d'assaut SIG-552 légers et précis.

Le groupe de la Brigade des stupps est équipé de fusils à pompe tactiques Mossberg, calibre .12 : presque tous vêtus de jeans et de cuirs légers, enfilés par-dessus leurs gilets de protection et assortis du brassard orange « Police », ils ont une allure moins militaire. Pour autant, ils n'en restent pas moins impressionnants.

Près du QG mobile, Frietblatt, Pontbriand, Sutter et Régis sont rassemblés. Lorsqu'il voit son collègue arriver, ce dernier lui fait signe et vient à sa rencontre.

« Il n'y a aucun renfort de prévu ! murmure Régis affolé. Frietblatt n'a rien changé à l'opération.

— Comment ça ? demande Michel. Pourquoi ils étaient à Strasbourg, alors ?

— Le juge Kessler s'est fait descendre, trois balles à bout portant. Il venait de travailler sur une grosse affaire de proxénétisme, un clan d'Albanais qu'il a envoyés aux assises. La Crim' penche pour une vengeance.

— Alors il n'y aura que les deux groupes de l'Antigang et celui de Sutter ?

— Oui... et nous ! »

Avant que Grux n'ait le temps de répliquer, de s'indigner ou de hurler de rage, la grosse voix de Frietblatt résonne sur le parking, ordonnant un rassemblement.

L'ensemble des hommes se met en mouvement. Ils s'approchent au pas de course du camion et s'y agglutinent. Frietblatt, Pontbriand et Sutter sont debout à l'intérieur, porte latérale ouverte, et leur assemblée se prépare pour le briefing.

Frietblatt commence, torse bombé, face à son auditoire, il débite des phrases visiblement préparées et apprises par cœur.

« Pas la peine d'en faire toute une histoire. Il ne s'agit que d'une bande de défoncés un peu plus malins que les autres. Mais il s'agit bien d'une branche assez importante du Réseau Fantôme gérée par Bruno Guillon. Il gère la villa et n'est connu que pour des délits mineurs liés aux stupéfiants. Loin d'être un grand caïd, c'est plutôt un personnage insolite du paysage criminel local. »

Sur ces mots, il s'assure de l'attention générale, satisfait de constater que tout le monde est presque au garde-à-vous.

« En vérité, son seul coup de génie a été de trouver le filon et devenir le responsable local officiel de notre cible, poursuit-il. Ce qui lui a permis de tenir si longtemps, c'est d'avoir suivi les méthodes du réseau en se mettant à son service. Croyez-moi, il n'a pas inventé ça tout seul ! »

Le petit rire qui secoue l'assemblée tire à Frietblatt un sourire en coin.

« On sait de source sûre qu'un arrivage massif est entré dans l'enceinte cette nuit. C'est donc le moment de porter un grand coup et l'occasion de remonter la pyramide. La BRI va intervenir et neutraliser tout ce petit monde, soutenu par les stup. On va les cueillir comme des fleurs. »

Son regard autoritaire et déterminé se promène sur les troupes qui s'étaient devant lui sans s'arrêter de parler.

« Bien évidemment, il s'agit d'individus susceptibles d'être sous l'influence de n'importe quel type de stupéfiants, et donc d'être potentiellement dangereusement instables. Alors personne ne va faire dans le détail : au moindre signe d'hostilité, je vous donne l'ordre de faire feu. Maintenant, je vais laisser la parole au commissaire Pontbriand pour la partie tactique. »

Le petit moustachu dégarni, tout en muscles et en nerfs, s'avance et prend la parole d'une voix militaire :

« Tout le monde reste en contact grâce aux oreillettes. On fait une entrée massive et éclair par la grande porte. Les lieutenants Grux et Valenza restent avec nous. »

Il se tourne légèrement et poursuit en s'adressant directement à eux.

« Vous avez enquêté sur cette branche durant presque deux ans et connaissez ce dossier mieux que personne. On a donc besoin de vous en logistique. »

Quittant le binôme des yeux, il revient plus largement sur la masse composée des différents groupes.

« Pour ce qui est du périmètre de sécurité, la police nationale est déjà en place, elle a bouclé les environs sur tous les axes de passage. Les conditions sont donc réunies pour faire de cette opération un succès franc et sans tache. Vous faites une entrée rapide et efficace et neutralisez tout ce petit monde le plus vite possible. Les chefs de groupe, avec nous et pour les autres, aux voitures. Décollage imminent ! »

Alors que tout le monde se disperse, Michel Grux va directement voir Frietblatt, accompagné de Valenza. Les deux hommes sont bien décidés à lui soumettre leurs doutes concernant les forces mises en place sur cette interpellation. Mais le lieutenant Grux n'a pas le temps de formuler son objection que Frietblatt l'étouffe.

« Vous avez fait un travail excellent, mais vous restez en arrière pour nous assister sur la logistique. Ensuite, vous vous occuperez d'appliquer la commission rogatoire du juge

Kessler, paix à son âme, en me faisant une fouille des lieux, mais seulement après que les occupants soient neutralisés.

— Il ne s'agit pas de ça », annonce Régis.

Le regard de Frietblatt se creuse de plis de contrariété et il fait signe au binôme de le suivre. Une fois dehors, la porte coulissante latérale refermée, ils n'ont le temps d'ouvrir la bouche que déjà le commissaire aboie :

« Quoi encore ! Vous voulez pisser aux quatre coins de la villa pour marquer votre territoire ? »

Valenza hésite quant à la formulation de sa phrase, si bien que Grux prend la parole pour lui.

« Les derniers éléments que nous avons collectés indique que la BRI ne sera pas suffisante. Vous ne vous rendez certainement pas bien compte, mais les individus présents à la villa, au-delà de leurs apparences, sont bien plus organisés et préparés qu'on ne se l'imagine. Depuis nos premières réunions, Régis et moi avons progressé sur l'étude de cette structure, comme je vous l'ai indiqué dans mon dernier rapport et...

— Et quoi, bordel ! coupe Frietblatt en écartant les mains pour inciter Grux à être plus explicite. Tu veux aller en première ligne ? C'est une affaire d'ego ?

— Non commissaire, reprend Grux. En réalité, c'est complètement l'inverse. »

Un court silence tombe entre les trois hommes avant que Valenza n'illustre plus clairement ses craintes :

« Je pense que cette opération est trop dangereuse pour être menée par la BRI. Il conviendrait de faire appel au RAID.

— Au RAID ? Frietblatt éclate d'un rire insultant et méprisant. Vous n'allez pas me faire croire que la BRI n'est pas compétente pour coller les pinces à ces minables ? Ils sont habitués à taper des groupes de braqueurs organisés, des têtes du grand banditisme. Alors, ces toxs avec la tête à l'envers...

— Sans aucun doute, monsieur le commissaire, reprend Grux. Mais il ne s'agit pas d'une simple bande de défoncés.

Vous ne mesurez pas la dangerosité de...

— Stop, Grux ! crie Frietblatt en levant sa main droite. Si vous vous imaginez que je vais perdre ne serait-ce qu'une demi-journée pour faire saisir le RAID par un juge d'instruction qui est mort, vous rêvez. Je veux Guillon maintenant, basta ! »

Les deux lieutenants baissent les yeux au sol. Les maxillaires de Grux semblent broyer une colère mal digérée et Valenza se ferme. Tous les trois, Frietblatt en tête, remontent dans le sous-marin pour y rejoindre le commissaire Pontbriand et les autres chefs de groupes, rendus silencieux par la dispute qui leur est parvenue de l'extérieur.

Frietblatt demeure de marbre et reprend les commandes. Il s'adresse à l'ensemble des effectifs par le micro de la console de contrôle.

« Il faut approcher la zone le plus discrètement possible et maintenir le périmètre de sécurité. On doit être sur place dans dix minutes et prêts à intervenir dans quinze. Démarrage dans deux minutes ! »

Michel Grux jette un dernier coup d'œil dehors. Les véhicules rassemblés sur ce parking sont remplis d'hommes et de femmes prêts pour aller au front, des guerriers organisés, entraînés et motivés. Cette mobilisation d'énergie et de puissance de feu devrait le rassurer. Pourtant, il n'en est rien. En tournant la tête sur sa gauche, il croise le regard de Valenza ; tous deux ont la même lueur d'inquiétude au fond des yeux. Se fixant longuement, ils pensent comme un seul homme :

Et si ce n'était pas assez ?

Dimanche 15 juin 2003 – 5 h 43 – Wittenheim

Une boule au ventre, Grux descend du sous-marin, faisant mine d'aller fumer une cigarette. Dès qu'il est dehors, il se place dans un angle mort du véhicule avant de sortir son téléphone portable. Il compose alors un numéro et attend deux sonneries avant qu'une voix réponde :

« Oui, allô ?

— Salut Franchi, c'est Grux.

— Salut Michel. Ça va ?

— J'ai un service à te demander. T'es bien de permanence ?

— Oui, bien sûr. Dis-moi ce que je peux faire.

— Il faudrait que tu ailles pour moi dans la salle que Frietblatt a réquisitionnée.

— Le bureau du gros ? T'es fou ? S'il se pointe ou...

— Du calme, coupe fermement Grux. Il est avec nous.

— Bon, OK : j'y vais. »

Il se passe une minute interminable pendant laquelle Grux reste en apnée. Il n'expire qu'en entendant sa voix.

« J'y suis. Je fais quoi ?

— Tu vas regarder dans son casier "Dossiers entrants" et me dire si tu vois une chemise rouge assez épaisse.

— D'accord. »

Secrètement, Michel Grux souhaite qu'il ne les trouve pas. Il lève les yeux au ciel dans un réflexe atavique un peu stupide.

Quelques secondes de bruits de papier froissés et puis :

« Il y en a deux identiques avec un élastique autour, presque en dessous de la pile. »

Grux ressent un nœud dans sa gorge. Il a du mal à formuler sa question :

« Tu lis quoi sur l'avant ?

— C'est écrit "Villa Venezia – à l'attention du commissaire divisionnaire J.M. Frietblatt" et sur le deuxième... Pareil mais au nom du juge Kessler. Qu'est-ce qui se passe ? Tu peux m'expliquer ? »

Mais Grux n'a ni la force ni l'envie d'expliquer quoi que ce soit. Une boule compacte se forme dans son abdomen et il a l'impression qu'il va devoir s'asseoir tant ses jambes tremblent. Il raccroche sans même s'en rendre compte.

Il n'ose pas y croire mais le constat est pourtant clair et sans appel : Frietblatt n'a pas ouvert le dossier. Il en est resté au précédent résumé adouci qu'ils lui ont présenté il y a trois mois mais n'a pas lu une ligne de la mise à jour complète. Il envoie l'Antigang au casse-pipe avec l'insouciance d'un mulot qui invite ses potes à une sauterie dans la cage aux lions. Il ne sait rien de Guillon et de ses hommes, ni de Netchaïev. Il ignore même qu'il va envoyer ses hommes combattre l'Hydre toute entière, pensant n'avoir à gérer que l'une de ses têtes.

Le bruit quasi-simultané du démarrage des véhicules fait sursauter Grux. La porte arrière du sous-marin s'ouvre et les trois chefs de groupes descendent pour rejoindre leurs gars dans les voitures. Frietblatt sort la tête et aboie :

« Grux ! Qu'est-ce que tu fous ? On y va ! »

Après une courte hésitation, il monte à bord de la camionnette. Dès que Valenza voit son visage défait et ses yeux dans le vague, il devine qu'il y a un sérieux problème.

Dimanche 15 juin 2003 – 5 h 48 – Wittenheim

La Villa Venezia est calme, trop au goût d’Ahmed qui commence à douter du bien-fondé des décisions de Guillon concernant la descente de police qui approche à grand pas. Il a donné des ordres stricts :

« Tout le monde dans le Salon Pourpre. Rien d’illégal sur quiconque. On attend les flics tranquillement.

— Et puis quoi ? On leur sert l’apéro ? a blagué Sofiane. »

Mais la réflexion n’a pas fait rire l’Artiste. Plus grand chose ne le fait rire depuis quelque temps. Il l’a fusillé du regard et ne l’a pas lâché. L’homme de main s’est senti mal et a fini par s’excuser. Guillon en a profité pour bien insister :

« Tout est sous contrôle. Vous avez simplement à attendre bien sagement. »

Mais Ahmed n’arrive pas à rester calme face à l’idée d’une descente de flics. De plus, depuis quelque temps, Guillon est étrange, dans une sorte de délire mystique. Ça a été assez progressif mais, à présent, c’est arrivé à un stade inquiétant. Sa confiance en lui est sans limites, et Ahmed n’est pas le seul à se demander si sa réussite ne lui est pas montée à la tête.

Il est presque six heures quand des véhicules arrivent dans la cour de la villa. Un fourgon blindé s’arrête à moins d’une vingtaine de mètres de l’entrée, suivi par des voitures banalisées qui se postent stratégiquement. Quelques minutes passent, immobiles, comme si le temps venait de se suspendre.

Guillon se lève et se poste à la fenêtre, parfaitement serein. Les bras dans le dos, il se contente d’observer en silence.

À un moment, un des flics sort du camion d’un pas décidé et se dirige vers la sortie en criant quelque chose. Un de ses collègues cherche à le rattraper.

« Bon ! lâche Sofiane visiblement sur les nerfs. Maintenant on fait quoi ?

— Rien ne change, répond Guillon. On attend. »

À six heures pile, des bruits de portières et de pas rapides sur le gravier ne font toujours pas réagir l'Artiste. Ahmed ne comprend toujours pas, mais il se dit que si son chef se comporte ainsi, c'est que le nécessaire a été fait pour qu'ils ne risquent rien légalement. Il se rassure en se disant que les flics ont un train de retard, que toute la came est partie entre jeudi et la veille. Pour autant, l'angoisse lui vrille les tripes. Les gars de l'Antigang, qui viennent de sortir des voitures, y remontent soudain aussi sec, comme sur un contrordre.

Soudain, dans la pénombre du matin naissant, une lumière intense illumine le visage de l'Artiste. Ses yeux s'écarrissent à peine mais son expression reste impassible. Les six hommes de main se lèvent comme un seul et se dirigent vers la fenêtre : des mimiques comparables tapissent leur visage devant le spectacle qui se déploie sous leurs yeux.

Une sonnerie de réveil étouffée retentit dans la pièce. Il faut une bonne minute à Djé pour localiser la provenance du bruit. Lorsqu'il réalise que cela provient de la grande armoire, il l'ouvre. L'expression qui s'imprime sur sa face surpasse de loin celle des autres.

Les ordres sont donnés depuis le sous-marin, Frietblatt a pris la direction des opérations et gère l'arrivée des véhicules dans l'enceinte de la villa.

L'entrée s'est faite facilement : les grilles de la propriété étaient ouvertes. Le convoi a approché la bâtisse à allure modérée. Frietblatt ordonne le placement stratégique des véhicules en fonction des entrées et des arbres qui agrémentent la place. Alors qu'il est absorbé par sa tâche, avec Pontbriand et Sutter pendus à ses lèvres, Grux saisit l'occasion pour dire à Valenza tout ce qui le ronge :

« Ce gros con n'a pas ouvert le dossier ! Il ne sait rien de ce qui nous attend là-dedans !

— Tu plaisantes ?

— J’ai envoyé Franchi pour vérifier sur son bureau. Ils sont au fond de la pile. Il se base sur les résumés édulcorés qu’on lui a faits pour agir. »

Il y a comme un flottement dans l’air. Valenza se remémore l’ensemble des éléments et les risques liés à l’affaire. Il prend instantanément la mesure exacte des risques inconsidérés de cette opération.

« Imagine un peu tout ce qu’on a caché ou occulté pour garder l’affaire, ajoute Grux. Ce gros con part chasser les papillons.

— Merde ! jure Valenza. On va se faire atomiser. Si ça se trouve, ils nous attendent !

— C’est une certitude : la mort de Bauer, Crapaud qui se fait serrer par Netchaïev. On peut s’attendre à tout.

— Et c’est de notre faute, culpabilise Valenza. On a tempéré nos rapports pour pouvoir garder l’enquête ! »

En fixant ses yeux dans ceux de son collègue, Grux lui pose la main sur l’épaule et l’accroche mentalement pour lui imbriquer chaque mot dans la tête :

« On a peut-être magouillé, mais on a donné à Frietblatt une mise à jour aux normes. Un dossier qui prend de l’ampleur, c’est monnaie courante. Frietblatt n’en a pas tenu compte : c’est sa responsabilité. Alors on verra comment ça tourne, on pourra toujours appeler des renforts si c’est trop chaud. »

Régis Valenza baisse les yeux, hoche la tête et regarde sa montre : bientôt six heures pile. L’offensive va être lancée. À moitié convaincu mais résigné, il souffle un bon coup et se retourne à nouveau vers la console depuis laquelle le commissaire envoie ses ordres. Mais Grux s’avance sur un coup de tête et pose sa main sur le micro, le coupant brutalement.

« Vous ne savez rien de ce qui nous attend là-dedans !

— Mais putain ! hurle Frietblatt. C’est quoi ton problème ?

— Le problème, c'est que vous n'avez pas consulté la mise à jour du dossier ni donné la copie au juge ! répond Grux. »

Pris en faute, le commissaire retrousse ses lèvres et se lève avec une rapidité qui fait sursauter Sutter et pâlir Pontbriand :

« Vous me faites chier ! s'époumone-t-il contre les deux hommes. Restez et suivez le mouvement ou cassez-vous ! »

Malgré ça, de la culpabilité et des doutes sont lisibles au fond de ses yeux. Sa grimace de colère ne peut cacher qu'il vient de prendre conscience de ses torts. À côté Christophe Sutter et le commissaire Pontbriand cherchent à comprendre, sans oser poser les questions. Valenza secoue la tête et quitte le fourgon en se mettant à tutoyer Frietblatt.

« Si ça tourne mal, ce sera de ta faute ! »

Sur quoi il s'éloigne sans se retourner. Grux le suit au pas de course pour l'arrêter. Au moment où il le rattrape, les deux hommes s'arrêtent net et se regardent droit dans les yeux. Lorsque l'odeur d'essence les prend à la gorge et qu'ils remarquent la large tranchée creusée dans le sol, remplie d'un liquide poisseux, il est trop tard.

Dimanche 15 juin 2003 – 6 h 03 – Wittenheim

Les deux motards coupent les moteurs de leurs engins tout-terrain cent mètres avant leur destination, laissant leur élan terminer la course. Ils s'arrêtent devant la grille principale de la villa. À pas furtifs et rapides, ils courent vers l'angle du mur d'enceinte, encore fondus dans la nuit mourante par le noir du cuir de leur combinaison et de leur casque.

Ils tirent une énorme structure de fer de derrière les buissons et la portent sur vingt mètres, la plaçant en plein milieu de la route. C'est une herse lourde basse, peinte couleur bitume et garnie de pointes d'acier, faite pour que tout véhicule entrant en choc frontal avec elle soit stoppé net. Ils se dirigent ensuite vers l'autre angle et font de même avec une structure identique, bloquant la chaussée sur deux voies.

Ils reviennent ensuite sur leurs pas et passent la grille de la villa. Toujours dans l'ombre, ils traversent les haies intérieures et en tirent deux nouvelles, construites dans le même principe mais plus courtes. Ils placent la première devant la grille d'entrée toujours ouverte et la seconde juste derrière.

En retournant vers les motos, le plus grand des deux tire un mobile de sa veste en cuir et lance un appel :

« C'est OK pour nous, dit-il. Et toi ? »

— C'est bon pour l'arrière. »

Il raccroche, sort de son autre poche un sachet en plastique duquel il tire une petite boule de papier cartonné poisseux qu'il fait s'embraser au contact de la flamme d'un briquet et la jette au coin du mur. Immédiatement, les buissons s'embrasent, et une longue langue d'un feu épais se met à courir le long du mur d'enceinte, à l'extérieur, en direction du fond de la propriété et de la forêt. La grille aussi s'enflamme et le feu commence à longer le même mur sur l'intérieur.

Les deux ombres regagnent leurs motos et repartent à toute allure. Ils longent l'autre mur de la propriété, non encore gagné par les flammes. À leur gauche, le feu avance à la même vitesse qu'eux sur le rempart opposé. Arrivés de l'autre côté, ils passent devant un troisième motard qui démarre à leur arrivée et les suit par le chemin forestier.

Au bout de deux kilomètres à peine, une Mégane de la police nationale barre la route et trois fonctionnaires en uniforme leur font signe de s'arrêter. Ils ralentissent progressivement et finissent par stopper les moto-cross à moins de dix mètres des flics qui les éclairaient d'une grosse lampe torche, cherchant à discerner quelque chose de ces trois silhouettes sombres, presque entièrement fondues dans la nuit mourante. Ils ne voient pas les pistolets automatiques noirs sortir de sous les blousons de cuir, mouvements perdus dans les ténèbres.

Trente secondes après, la voiture bleu-blanc-rouge est en flammes elle aussi, et les corps des trois agents, étalés sur le sol, sont criblés d'impacts de balles et figés dans des positions désarticulées.

L'ordre d'interpellation vient d'être donné quand Grux et Valenza remontent dans le camion. Ils n'ont pas à s'expliquer, les écrans de contrôle livrent leur message pour eux.

« Stop ! hurle Frietblatt dans le micro. Repli ! »

La totalité du mur d'enceinte est embrasée, sans doute par un mélange à combustion lente déversé en suivant une série de pistes bien précises. Mais le feu gagne aussi la cour : un immense cercle autour de la maison, puis un second, de diamètre inférieur. Les feux de l'enfer se déversent sur la villa. Les cinq hommes sortent du camion pour constater le piège qui vient de se déployer autour d'eux. Leurs regards incrédules se croisent sans un mot.

Au loin, du côté de la forêt, des tirs de pistolets automatiques secs éclatent par dizaines. Grux peut déterminer qu'il s'agit de calibre .22, en aucun cas des tirs de police. Frietblatt est blanc comme un linge, et ça ne s'arrange pas

quand un troisième cercle de feu, encore plus serré, vient étrangler leur espace de son étreinte brûlante. Les hommes de la BRI et ceux des stup redescendent prudemment des véhicules, armes en main. Ce dernier périmètre incandescent les bloque au contact de la maison dont le calme apparent ne rassure plus personne. Impossible de faire marche arrière à présent.

« Il y a des silhouettes à la fenêtre, au premier, signale Marie Perez en tenant la zone indiquée en joue. Il faut appeler du renfort. »

Le regard du Chacal se pose sur Frietblatt, plein de reproches, en attente d'un ordre de la part du commissaire divisionnaire dont l'arrogante supériorité a disparu, ne laissant sur les traits de son visage que surprise, peur et incompréhension. Visiblement, il ne sait pas quel ordre donner. Face à son mutisme, Grux suggère fermement de lancer un appel radio d'urgence.

Frietblatt a encore un moment de flottement, fixant les flammes, hypnotisé par le spectacle surréaliste.

Enfin, d'une voix à peine audible, il concède :

« Oui, il nous faut des renforts. »

« C'est quoi ce bordel ! »

Djé a les yeux grands ouverts et n'arrive pas à croire ce qu'il voit. Le meuble est rempli d'armes : trois fusils d'assaut AK-47, six Beretta 92F et deux fusils à pompe. Il y a aussi des boîtes de cartouches adaptées et une dizaine de grenades à fragmentation.

Le réveil continue de sonner. C'est Ahmed, complètement destabilisé et à bout de nerfs, qui l'éclate contre le mur pour stopper le son strident.

« C'est quoi cette artillerie ? hurle-t-il. Et ce feu dehors ? »

Guillon continue de regarder les flammes : trois cercles immenses de diamètres décroissants, reliés par un même point qui doit se trouver derrière la villa. Ahmed continue à réclamer

des ordres, ou des explications, mais Guillon semble attendre quelque chose. Comme un signe qui n'arrive pas. Contre toute logique, il demeure parfaitement calme et confiant.

« Les flics vont entrer, insiste Ahmed. Il faut se décider ! »

L'Artiste regarde en l'air, concentré. Il semble à la recherche d'un son ou d'un bruit que lui seul pourrait entendre.

Ahmed panique vraiment à présent :

« On fait quoi, putain ?

— Feu à volonté ! souffle finalement Guillon. »

« On n'a plus aucun contact radio... »

Frietblatt en a presque les larmes aux yeux. Impossible d'appeler des renforts ni de communiquer en interne. Valenza vérifie son portable et constate qu'il n'a plus du tout de réseau. Grux a le même réflexe et le même résultat.

« Ils ont sans doute truffé la propriété de brouilleurs, conclut ce dernier. On ne pourra ni appeler ni recevoir. Après nous avoir piégés physiquement, ils nous coupent du monde. »

Soudain, des coups de feu se mettent à pleuvoir des fenêtres, ricochant sur le blindage du camion, tirs en rafales, détonations lourdes et puissantes.

« Tirs d'armes lourdes, hurle Grux. Faut y aller ! »

Ils sortent du fourgon et restent abrités derrière. Tous les hommes sont sortis des voitures prises pour cibles. Un des lieutenants de la BRI, Marc Bassand, est resté dans son véhicule, la tête éclatée par une balle d'AK-47 qui a traversé la carrosserie ; du sang, de la cervelle et des morceaux d'os maculent le pare-brise troué. Son collègue s'éjecte du véhicule et vomit en tremblant, à quatre pattes, incapable d'aller se mettre à couvert. Marie Perez se charge de lui, presque obligée de le traîner contre les murs blancs de la bâtisse.

Les hommes de Pontbriand se mettent à riposter, reculant en direction des rangées d'arbres qui bordent l'allée. C'est alors

qu'une explosion retentit : le commandant Jean-Michel Mettetal hurle comme une bête en tenant son genou au-dessous duquel le reste de la jambe a été arraché.

Instinctivement, le lieutenant Mejic vole au secours de son chef. Nouvelle explosion et hurlements de douleur : il gît au sol, la jambe sectionnée à mi-tibia.

Grux, désorienté par les déflagrations et les tirs, parvient à décoder la situation malgré le sifflement dans ses oreilles et les battements sourds de son cœur. Ravalant sa salive, il se met à hurler aussi fort que possible :

« N'allez pas derrière les arbres ! Ils ont miné les zones de couverture ! »

Il tire son Sig de sa ceinture et fait feu en direction du premier étage. Il touche l'un des tireurs en pleine gorge et reçoit une balle dans le bras droit juste après. Par chance, il ne s'agit que d'un tir d'arme de poing et l'ogive a juste déchiré la surface du muscle. Ignorant la douleur sèche, il riposte et fait mouche à nouveau, touchant le tireur à l'épaule. À cette distance, atteindre une cible humaine à couvert derrière une fenêtre relève de l'exploit, mais Michel est un bon tireur. Régis le rejoint en courant, épaules basses, tête enfoncée entre les épaules.

« Je vais aller chercher du secours, annonce-t-il. On va tous y rester sinon ! »

Michel le tire derrière le fourgon blindé. Une rafale d'AK-47 les suit de près, soulevant les graviers à chaque point d'impact. Une fois à l'abri, ils se collent à la paroi blindée et soufflent quelques secondes.

« Tu ne passeras pas les rideaux de flammes ! dit Michel. Laisse tomber !

— Si ! En voiture, à pleine vitesse ! C'est notre seule chance.

— Tu te sens de tenter le coup ?

— Oui ! De toute façon, il le faut. »

Michel grogne un juron incompréhensible, secoue la tête et saisit l'épaule de son collègue en la serrant :

« OK ! Mais fais gaffe. »

Valenza file en rasant le sol et grimpe dans la première voiture qu'il trouve. Il démarre et fonce en poussant les rapports pour gagner un maximum de vitesse sur un minimum de distance. Grux le voit traverser le premier mur de feu et retourne à l'avant en tirant. Il voit le capitaine Frelin, agonisant au sol, le gilet transpercé par une balle d'AK-47. Une bouillie sanguinolente lui sort de la bouche alors qu'il essaie de hurler. Une vague de rage et de noirceur submerge le Chacal qui se met à courir vers l'entrée, les yeux fermés, en hurlant, tout en vidant son chargeur en direction des fenêtres. Il parvient à pénétrer dans le hall de la villa et tombe sur le commissaire Pontbriand, recroquevillé, une balle dans la jambe, qui contient le saignement en comprimant sa blessure. Michel accourt et le tire à couvert sous l'escalier.

« Il y en a un qui est posté sur le palier, prévient le chef de la BRI. Il a tiré sans hésiter !

— Je vais essayer de monter. »

Il range son arme de service vide à sa ceinture, tire son Colt Anaconda du holster sous sa veste et se met à gravir les marches, sur ses gardes, épaules basses. Mais l'adrénaline le fait accélérer imprudemment à mi-hauteur : Bruno Guillon surgit et fait feu. Une douleur aiguë traverse la jambe du flic qui répond par un tir réflexe qui atteint sa cible en pleine poitrine.

Il monte vers lui et évalue la blessure. Il a visiblement un poumon perforé ; du sang lui coule de la bouche et du nez en faisant des bulles immondes. Il le tire en arrière, grimaçant de douleur, et le menotte au radiateur d'une pièce vide. Il en ressort aussitôt et se dirige vers les hauteurs de la bâtisse.

Régis Valenza vient de traverser le premier cercle sans encombre. La peur l'a paralysé quelques secondes mais il a finalement réussi à garder le contrôle. Il prend à nouveau de la

vitesse et traverse encore plus aisément le deuxième. La fumée rend la conduite difficile, mais il connaît la villa. Reste la peur que les pneumatiques ne résistent pas à la chaleur.

Troisième cercle. Il passe à nouveau et se dirige vers la sortie qu'il distingue difficilement, derrière les nuages sombres et les émanations. L'ouverture du portail est enflammée elle aussi, mais après cette dernière barrière ardente il sera dehors ; cette idée illumine son visage d'espoir. Il roule à plus de quatre-vingt-dix kilomètres à l'heure et passe la quatrième vitesse quand le véhicule est stoppé net par quelque chose au sol. L'airbag se déclenche et amortit le choc, mais le bas de caisse est entièrement déchiré par des pointes en acier longues de quarante centimètres qui bloquent aussi la portière.

La voiture, immobilisée en plein milieu des flammes, devient vite un brasier dans lequel Régis se met à gesticuler frénétiquement, comme un insecte pris au piège. Le feu envahit l'habitacle, ses hurlements résonnent. Le plastique fond et lui coule sur les jambes, les sièges s'embrasent. Il cherche à se dresser pour éviter la brûlure atroce mais il est coincé.

Il va mourir carbonisé, et cette idée le fait hurler de plus belle. Il repense à sa femme, à sa fille, à cette vie gâchée. Il pousse un dernier cri et tombe, inerte, sur le siège passager dévoré par les flammes.

Quand Machine arrive à l'appartement de Kingersheim, seul, la mine décomposée, C. comprend immédiatement. Son visage s'effondre et ses yeux se troublent. Dans un réflexe nerveux, elle allume une clope sur laquelle elle tire sans retenue :

« Il est resté, hein ? »

Sa voix rauque tremble d'émotions contenues, un vibrato déchirant, souligné par les frémissements incontrôlables qui envahissent progressivement ses mains, ses bras et ses épaules.

« Il est resté là-bas ? insiste-t-elle. À cause de ce flic ? »

Machine hoche la tête en silence et baisse les yeux, visiblement aussi ému qu'elle. Face à ce mutisme, elle insiste.

« Et il se passe quoi, là-bas ? »

— C'est l'enfer, répond-il. Mais je dois y retourner.

— Pourquoi ?

— Je vais retrouver Faust. Il m'a dit de rester, de m'occuper de toi, mais je peux pas le laisser.

— Mais si ça se trouve, Faust est déjà... »

C. suspend sa phrase, comprenant immédiatement ce que Machine a en tête, guidé par sa fidélité indéfectible. Elle fond en larmes et s'écroule sur le canapé, frappant les assises de son poing. Elle hurle de tristesse et de rage. Ses cordes vocales semblent sur le point de rompre :

« Pourquoi il est allé se foutre dans ce merdier ? Il n'en sortira pas ! »

Machine s'approche et lui pose une main timide sur l'épaule. Jamais auparavant il ne s'est permis un contact aussi direct, aussi intime, avec la femme de l'Hyène. Les sanglots l'agitent comme des convulsions et il crie encore, entre deux fleuves de larmes :

« Tu vas y rester aussi ! »

Machine se retourne et quitte la pièce quasiment vide qui devait être un point de repli. Il descend sur le parking, monte dans la vieille BMW qui grince sous son poids avant de sortir son Beretta de sa veste pour le poser sur le siège passager.

Après une grande inspiration, il démarre sans un regard en arrière et prend la route pour Wittenheim.

Dimanche 15 juin 2003 – 6 h 12 – Wittenheim

Michel Grux monte la volée de marches en direction du deuxième étage. Il traîne la jambe gauche : une balle de calibre neuf millimètres logée en pleine cuisse, c'est en tout cas ce qu'il pense, la balistique confirmera. Ou le médecin légiste.

Son bras droit, touché lui aussi, pend le long de son corps, mou et couvert de sang, alourdi par le poids de son Colt Anaconda qu'il vient de recharger, remplaçant la balle tirée dans l'escalier pour que le barillet soit à nouveau plein. Il soutient ce membre blessé de sa main gauche serrée autour du poignet. Monter est la dernière chose à faire, il en a conscience mais continue sa pénible ascension en dépit du bon sens, animé par la rage et soutenu par une tension nerveuse explosive. Les bruits de lutte au dehors vont de plus belle.

Durant son ascension, il a entendu exploser deux grenades. Les détonations et les déflagrations lui rappellent dans quel enfer il se trouve. Les derniers survivants de la BRI sont montés juste derrière lui en direction du salon dans lequel les tireurs sont retranchés. Mais lui s'en est détourné. En voyant le bureau de l'Hyène vide, il a compris qu'il allait devoir grimper encore.

Quand il arrive enfin devant la double porte qui fait face à l'escalier, il titube et s'appuie au chambranle, victime d'un violent vertige. Il ferme les yeux et y passe une main pleine de sang avant de souffler un grand coup et d'entrer dans la pièce.

En plein milieu de cet immense salon, dans lequel pulse « Heresy », de Nine Inch Nails, il le voit : fidèle à sa promesse, Faust Netchaïev est bien présent, affalé sur un large canapé de cuir. Il tire des rails de cocaïne sur un miroir ancien posé sur la table basse qui fait face à son assise et ne sursaute même pas quand le flic fait irruption. Il lève le nez de son tas de poudre et grimace un sourire de bête sauvage, exhibant sa

dentition métallique brillante ; ses yeux de glace qui le fixent au travers du fouillis de ses dreadlocks. Grux, à bout de forces, s'appuie sur le cadre de la porte et soutient son regard.

« Je ne vous attendais plus, lieutenant ! crache-t-il. Vous avez trouvé facilement ? »

Il accentue son sourire arrogant en guise de point d'interrogation. Malgré sa vue brouillée, Grux fait un rapide bilan de la situation : il est seul, le muscle brachial antérieur déchiré et l'humérus brisé par la balle de Guillon. Les coups de feu à répétition et les explosions ont endommagé ses tympans, d'où son équilibre précaire auquel s'ajoute le concert d'acouphènes et de sifflements. Dans cet état, braquer son arme avec précision deviendra une action compliquée, d'autant que son Colt Anaconda pèse plus d'un kilo et demi chargé. Même si à peine dix mètres le séparent de sa cible, le duel s'annonce mal.

L'Hyène porte juste un caleçon noir et une sortie de bain Hugo Boss pourpre posée négligemment sur les épaules ; aucune protection. Il est sévèrement poudré mais s'il en croit ce qu'il a appris sur l'énergumène, ça ne va pas forcément être un handicap ; Netchaïev est connu pour disposer d'une haute tolérance aux stupéfiants.

En revanche, son arme, un Ruger Amphibian noir, est posée sur la table basse, relativement loin de sa main droite. Avec une capacité de dix coups, il dispose d'un maximum de onze cartouches s'il en a préalablement engagée une. Le calibre .22 Long Rifle ne traversera pas son gilet, mais c'est une arme automatique, légère, maniable, bien équilibrée, d'une cadence de tir ultrarapide. Malgré tout, vu sa position et l'éloignement du pistolet, il va devoir se pencher et tendre le bras pour s'en saisir. La demi-seconde nécessaire à cette action pourrait être décisive.

Il s'écoule une bonne minute de silence, durant laquelle les yeux des deux hommes demeurent immobiles dans un silence de mort. Cependant, aucun des deux n'esquisse un geste. Faust finit par hausser les sourcils et, d'un coup de menton, désigne le bras blessé de Grux :

« On dirait que t'es mal en point. Un petit remontant ? »

Nouveau sourire affûté, nouvelle insulte. Grux crispe ses mâchoires tandis que Netchaïev lui montre le miroir plein de poudre.

« C'est ça, pauvre con ! crache le flic. Et après on se fait une partie de cartes ? »

Faust éclate de rire. Il prend le miroir qu'il pose au sol et le pousse de la main, le faisant glisser sur le plancher verni. Grux stoppe l'objet de son pied valide, sans quitter son opposant des yeux : il se vautre un peu plus profondément dans son fauteuil, s'éloignant d'autant de son arme.

« On sait tous les deux que personne ne sortira vivant de cette pièce. Je pourrais être loin à l'heure qu'il est, mais je suis là ! Je suis resté pour toi, pour mourir en homme en t'emportant avec moi. »

La phrase glace le sang de Grux, sans doute parce que ce que dit Faust est juste. Il ne voit pas de peur dans ses yeux et ne sent pas de duplicité dans la proposition qui suit.

« Pour autant, je n'aime pas les duels illégaux. Bourre-toi un peu de cette coke dans le nez. Un peu d'héroïne aussi si tu veux, pour la douleur. Je ne tenterai rien, tu as ma parole ! »

Comme Grux hésite encore, Faust continue :

« Quitte à crever là tous les deux, et tu peux être certain que ce sera le cas, autant finir en beauté, non ? »

Le flic grince des dents et sent nettement l'une de ses prémolaires se fendre. Avec un sourire carnassier et un air de défi qui lui coûtent beaucoup d'énergie, il se laisse tomber, un genou au sol, et se saisit de la paille en inox qu'il met dans sa narine : une petite dose d'héroïne d'abord, puis beaucoup de cocaïne, pas loin d'un demi-gramme convoyé de la surface du miroir à ses sinus. La déflagration intérieure est quasi-instantanée : retour d'énergie, disparition immédiate de la douleur et des vertiges et éclair de plaisir indescriptible. L'ivresse qui le saisit lui fait pousser un râle profond de plaisir.

Il se relève d'un coup, tanguant à peine, revigoré et presque en pleine forme. Netchaïev hurle à nouveau de rire mais Grux

lui intime l'ordre de se saisir de son arme car il sait que cette résurrection chimique est provisoire et qu'il doit profiter du zénith de ses effets pour agir.

L'Hyène se met debout, empoigne son Ruger qu'il laisse le long de sa cuisse et pousse la table basse sur le côté du bout du pied, sa sortie de bain tombe sur le sol. Il sourit toujours, visage penché vers le bas, encore tuméfié de leur rencontre de l'avant-veille. Sur le haut de son abdomen, un crucifix fait d'un ensemble de crânes et de roses est tatoué d'une main de maître en noir et gris. Plus bas, en dessous de son nombril, deux mots d'un noir profond s'étirent dans une police torturée : *Infekted Soul*. Ses bras et ses jambes sont également couverts de motifs que le flic ne prend pas la peine de détailler.

Sa silhouette longiligne dressée de toute sa hauteur, le front bas, un sourire fou scotché aux lèvres, à l'image de son animal totem, Netchaïev domine à contre-jour. À présent qu'il est debout, son ombre semble avoir avalé la pièce et aspiré toute la lumière. Sa voix lance le signal dans un souffle :

« C'est l'heure Grux...

— C'est l'heure Netchaïev ! »

Les deux hommes lèvent leurs armes, font un pas en avant et les coups de feu éclatent de part et d'autre de la pièce. Tout va très vite. La cadence du Ruger vient planter trois balles dans le gilet de Grux, le faisant reculer sous le triple choc et le collant au mur, une quatrième se loge dans son trapèze, fichée dans une zone que le pare-balles ne couvre pas. Tirs de riposte du flic qui touchent Netchaïev à deux reprises. Les balles de calibre .44 Magnum lui explosent l'épaule et l'avant-bras gauches. Il hurle, rire et douleur dans un mélange angoissant, en tirant trois coups rapides. La première s'enfonce dans le mur, éclatant le plâtre au-dessus de la plinthe. La deuxième touche Michel en pleine cuisse droite. La troisième dans le repli inguinal, du même côté.

Le flic tombe à genoux et écrase la queue de détente : balle perdue, trop haute. En revanche, le tir suivant touche l'Hyène en pleine poitrine : il crache une gerbe de sang en s'écroulant et tire une balle qui touche Grux au visage, entrant par son

maxillaire gauche et brisant net la mâchoire inférieure. Nouveau tir réflexe du lieutenant qui atteint Faust à l'abdomen avant que ce dernier n'ait touché le plancher.

Netchaïev au sol, le flic à genoux s'effondre en avant, tâtant par réflexe son visage touché et l'arrière de son cou pour sentir un éventuel point de sortie qu'il ne trouve pas. Il tente de porter ses doigts à l'intérieur de sa bouche pour évaluer les dégâts mais une douleur abominable l'en empêche. Il crache des morceaux de dents et a le sentiment que sa gorge se remplit de sang. Vertige violent. C'est alors qu'il voit le bras de Netchaïev se lever encore, en tremblant, et tirer une nouvelle balle, au ras du sol, qui s'enfonce dans le mollet droit du flic.

Douleur sèche qui, cumulée aux autres, frise l'intolérable. Le hurlement de Grux, tant de surprise que de douleur, déchire l'espace. Trouvant la force de lever le bras suffisamment, il tire sa dernière balle. L'ogive vient se loger dans le bras droit de Faust. Michel se tourne et s'allonge sur le dos sans chercher à se relever, il lutte pour calmer sa respiration et son cœur. Alors qu'il clôt ses paupières, un bruit flasque le tire de sa torpeur. Il tourne la tête et voit une image qui le glace d'effroi. Malgré ses blessures, Netchaïev rampe vers lui.

« Tu viens... avec moi ! » parvient-il à prononcer en s'approchant laborieusement, la bouche pleine de sang.

Michel repasse sur le ventre et saisit son Colt vide par le canon, prêt à fendre le crâne à cette teigne increvable. Mais à cinq mètres, Netchaïev s'arrête et tend à nouveau son Ruger d'une main tremblante au bout de son bras en lambeaux. Grâce au décompte mental qu'il est parvenu à tenir, Michel sait qu'il reste une cartouche dans le chargeur de l'arme braquée sur lui, deux si la chambre de tir était pleine.

Un coup part mais la main de Netchaïev tremble tant que la balle siffle un peu au-dessus du corps allongé de Grux qui hurle de rage et se met lui aussi à ramper vers son adversaire, bien décidé à lui éclater la tête à coups de crosse. Mais un nouveau tir atteint le flic à la gorge. Instinctivement, il y porte la main et fait compression sur la plaie. Le sang afflue et sa tête tourne. Ses sens l'abandonnent lentement. La dernière

chose qu'il voit, c'est le visage de son ennemi, son regard qui s'éteint lentement, presque en même temps que le sien.

Puis vient le trou noir, un vertige statique et l'appel des profondeurs.

Quand Machine arrive sur les lieux, les accès sont barrés par des voitures de police. Les pompiers en train de s'affairer à éteindre les flammes. Les flics en uniforme sont sur les nerfs, le désordre ambiant les a contaminés et ils peinent à reprendre le contrôle d'une situation aussi inimaginable que catastrophique.

Sur le bas-côté, Machine voit deux des structures d'acier qu'il a lui-même assemblées et soudées avec soin. Une voiture brûlée a été dégagée du passage menant dans la cour, l'un de ces pièges d'acier incrusté dans le bas de caisse. Il y a le corps d'un flic à l'intérieur et les hommes de l'identité judiciaire prennent des photos, mesurent, griffonnent des notes.

Le géant roux décide de se garer sur le bas-côté, avant les contrôles. Il glisse son arme dans son pantalon, sort de l'habitable et s'approche lentement du cordon, les yeux rivés sur la maison qui se dessine au fond de la cour immense. Un policier s'adresse à lui mais il l'ignore et avance encore. Son regard ne quitte pas la fenêtre du deuxième étage, si bien que l'agent doit se mettre face à lui et le repousser des mains.

Alors Machine sursaute. Ses yeux et son attention se portent soudain sur cette petite gêne en uniforme qui lui hurle dessus. Avec une violence inimaginable, le poing énorme du colosse s'écrase à cinq reprises sur son visage qui semble exploser : mâchoire inférieure enfoncée, nez éclaté, lèvres déchirées, pommettes et arcades défoncées. Alors que l'agent de police s'effondre, en proie à des spasmes surpuissants, Machine sort son Beretta et fait feu. Les hommes des forces de l'ordre n'ont pas le temps de réagir, il en touche un en pleine gorge, puis double sur lui en pleine tête. Il tourne son bras et plante une série de trois impacts dans la poitrine d'un autre. Nouveau changement d'angle sur un officier en civil qui vient de dégainer mais n'a pas le temps de viser qu'il en a une logée

dans l'orbite. Machine prend alors deux balles dans les côtes, sous son bras armé qui ne s'abaisse pas. Il a encore le temps d'en abattre un dernier, le touchant à l'épaule et dans la tempe gauche.

Alors les balles des flics se mettent à pleuvoir, l'atteignant aux bras, à la poitrine, à l'abdomen. Jusqu'au moment de s'effondrer, il continue à tirer dans le tas. Il lui semble encore en toucher un ou deux avant d'atteindre le sol, sourire béat aux lèvres, son arme vide dans la main, culasse bloquée en arrière.

Machine laisse le monde disparaître sous ses paupières trop lourdes et se sent comme tiré par le fond. Il se sent tomber dans le vide absolu et le noir total.

Dimanche 15 juin 2003 – 7 h 23 – Wittenheim

Frietblatt marche en tanguant, les yeux hauts pour éviter les cadavres. Il s'éloigne du champ de bataille refroidissant à peine, au milieu des secouristes et des pompiers qui s'affairent à aider le maximum de monde possible et à stopper définitivement le brasier. Des hommes des sections techniques et scientifiques prennent des photos du carnage, sillonnant cette immense scène de crime qui marquera définitivement l'histoire de la police. Il y a des morts partout, dans les deux camps : un carnage.

Neuf policiers ont péri sur l'intervention, dont Valenza, carbonisé dans son véhicule. Trois de plus abattus sur le chemin forestier et cinq tués à l'extérieur par un forcené.

De nombreux blessés, dont certains dans un état critique, notamment le lieutenant Mejic, pied arraché par une mine. Il est pris en charge par les secours alors que Frietblatt s'éloigne, ouvrant son portable et cherchant dans le répertoire. Il valide au nom de « Jaegli » et pose le téléphone sur son oreille qui siffle encore à cause des détonations.

« Monsieur le divisionnaire ?

— T'es au commissariat ?

— Je viens d'arriver.

— Alors, écoute-moi bien ! dit Frietblatt. Va dans mon bureau. Vite !

— Reçu ! »

Il se passe trois minutes avant que la voix du lieutenant revienne grincer à ses tympans :

« J'y suis. Je fais quoi maintenant ?

— Regarde dans le casier de mes documents entrants et trouve un double dossier rouge. »

À peine quelques secondes de frottements de papiers discrets et Jaegli répond :

« Je les ai, mais on dirait bien que ça a été fouillé. Il y a des feuilles qui dépassent des chemises qui sont dessus. »

Frietblatt se rend compte que c'est logique. Pour que Grux ait su que les dossiers étaient encore dans son casier, il a forcément envoyé quelqu'un pour vérifier.

« Prends-les et dépose-les dans le bureau des affaires courantes, sur le bureau de Grux.

— Mais...

— Fais-le et ferme ta gueule, capitaine Jaegli.

— Je ne suis pas capitaine, je suis lieutenant.

— Je sais, mais si tout se déroule correctement, tu vas vite monter en grade. »

Silence au bout du fil. Frietblatt peut presque voir le sourire de l'Alsacien. Il ne le supporte que très difficilement, mais il est manipulable, à l'instar de Schreiber, son coéquipier. Ils sont ici depuis avril pour l'enquête sur la mort de Jean-Pierre Bauer, agent à la SCOAT affecté à Strasbourg. Ils n'ont pas avancé d'un pouce sur l'affaire mais se sont installés dans le bureau de Grux et Valenza.

« Tu as compris que c'est très important ?

— Oui, monsieur le divisionnaire !

— Alors c'est parfait, capitaine ! Tu as de l'influence sur Schreiber ?

— Oh pour ça oui ! C'est pire que mon chien.

— Voilà la version officielle : ça fait des jours que vous voyez ces rapports traîner sur le bureau de Grux. Vous ne devez avoir aucun doute sur la question si on vous la pose.

— Reçu, monsieur le divisionnaire ! »

Frietblatt est convaincu que Jaegli fera bien plus que de jouer le jeu, ce sera son zélote. Il entrevoit enfin l'ébauche d'une solution. Valenza n'ira pas contredire la version, à moins de passer par un médium et Grux, qui vient d'être descendu sur une civière dans un état critique, même s'il survit, n'aura aucun crédit avec ses antécédents. Reste à déterminer à qui le Chacal a fait appel pour aller fouiner dans son bureau.

Il s'approche du véhicule de secours des pompiers dans lequel les hommes chargent la civière avec précaution. Grux y est étendu. L'une des infirmières détachées sur l'intervention lui pose une voie en intraveineuse. On lui perfuse une poche de sérum physiologique, dans l'urgence, et le médecin responsable, en ligne avec l'hôpital, donne son groupe sanguin pour que les culots soient prêts à leur arrivée.

« Je dois prendre son téléphone pour les besoins de l'enquête », annonce Frietblatt à la femme en blanc.

L'infirmière souffle et répond qu'il lui faut s'adresser au médecin. Ce dernier, qui vient de raccrocher, accorde à contrecœur quelques secondes d'attention au commissaire :

« Commissaire divisionnaire Jean-Marie Frietblatt, du SRPJ de Strasbourg. Je suis en charge de cette enquête et j'ai besoin du téléphone portable du lieutenant Grux. »

À la grande surprise de Frietblatt, le toubib ne fait pas d'histoire. Il donne le sac en papier kraft contenant ses affaires personnelles, le nom du patient noté au marqueur dessus.

« Servez-vous et reposez le reste ici, je dois m'occuper de son transfert d'urgence.

— Ça se présente comment ?

— Pour être sincère, il n'a que très peu de chance d'arriver en vie à l'hôpital, ce qui est le cas aussi pour l'homme qu'on a retrouvé auprès de lui.

— Il a des chances de survivre ? Vous comprenez, c'est un de mes hommes...

— Pour être franc, on voit parfois des miracles, mais je ne pense pas que ce sera le cas. Je suis désolé. »

Frietblatt sort le téléphone et repose le sac. Les portes du VSAB se referment sans tarder et le véhicule démarre à toute allure, sirène hurlante.

Le commissaire fait coulisser l'écran du mobile et vérifie la liste de ses appels récents. Le dernier, à cinq heures quarante-sept, a été passé à Franchi, de la Brigade financière locale, qui vient justement d'arriver sur les lieux avec les renforts pour avoir des nouvelles de ses collègues. Il efface ce numéro du journal d'appel et vérifie ensuite rapidement tous les textos rédigés ces derniers jours. Rien de compromettant ne s'y trouve.

D'un pas décidé, rangeant le portable dans sa poche de veste, il rejoint Franchi qui est assis sur les marches de la villa, visiblement effondré. Profitant de cet état de confusion et de son rang, il lance d'une voix autoritaire :

« Commissaire divisionnaire Frietblatt, du SRPJ. J'ai besoin d'un soutien pour aller sécuriser les sous-sols. »

L'homme semble émerger d'un gouffre. Son regard met quelques secondes à se fixer sur le directeur adjoint, et son esprit quelques-unes de plus à comprendre son ordre.

« Mais je suis de la section financière, je ne suis peut-être pas le plus qualifié.

— Ça ira. On sait que les sous-sols sont vides, c'est une simple vérification de routine. Suivez-moi ! »

Pour l'encourager, il lui pose une main sur l'épaule et se met en marche, l'entraînant avec lui vers les entrailles de la Villa Venezia.

Richard Franchi se lève et le suit. Mouvements robotiques et lents, comme un zombie. Ils contournent la bâtisse de pierre claire et entrent dans les sous-sols par l'accès extérieur. Il existe aussi un accès intérieur à ce dédale de caves par lequel Frietblatt est certain d'avoir vu descendre un survivant du gang de Guillon, blessé et sérieusement affaibli, pour s'y réfugier lors de l'attaque du Salon Pourpre par la BRI.

Les deux flics passent une porte étroite et arrivent dans un grand couloir desservant des pièces vastes, presque toutes

vides. Frietblatt ouvre la marche. Il a mémorisé les plans des lieux et connaît parfaitement la configuration de ces sous-sols. Franchi suit comme une ombre sa silhouette massive.

Au bout d'une minute, ils arrivent au bout du premier niveau, dans une grande pièce vide où une lucarne laisse pénétrer la lumière du soleil levant.

En arrivant au deuxième sous-sol, une grande pièce s'ouvre à eux. Au plafond, un palan électrique est fixé et une chaîne tendue supporte une carcasse humaine à plus d'un mètre du sol, un buste lacéré de centaines de coupures. Les bras et les jambes sont tranchés à chaque articulation, ce qui forme sous le buste suspendu un petit tas soigneusement empilé. La tête mutilée est posée au sommet de cet amas immonde.

Franchi se met à vomir pendant que Frietblatt fait le tour du cadavre. Les amputations ont été cautérisées pour ralentir la mort du supplicié et les centaines d'incisions sont peu profondes. Ce cérémonial macabre lui rappelle la mort de Bauer.

Le commandant Richard Franchi a terminé de se vider l'estomac sur le sol brut de la cave. Il contourne le corps en suspension, prenant mille précautions pour éviter de le voir à nouveau, et prend les devants de l'exploration.

Frietblatt laisse Franchi avancer et arriver à la dernière salle. Une sorte de stock rempli de vieux mobilier. C'est à ce moment-là qu'il voit Ahmed Barak, un homme de main de Guillon. Recroquevillé et tremblant de peur, il tient un flingue qui menace de tomber à chaque seconde tant les tremblements qui agitent ses bras sont intenses.

La lumière est presque inexistante ici, mais Franchi remarque immédiatement que l'individu est sérieusement blessé et n'est pas en état de se défendre. En voyant les deux policiers arriver, il lance son arme loin devant lui et lève les mains en hurlant :

« Ne tirez pas ! Je me rends !

— Mets tes mains sur la tête ! ordonne fermement Franchi en le mettant en joue. Si tu ne bouges pas, il ne t'arrivera

rien. »

Le jeune caïd acquiesce. Ses pupilles dilatées, sans doute à la fois par la consommation de toxiques, la peur et la douleur, rendent son regard terriblement instable. Il frissonne comme une feuille en pleine tempête.

La voix de Frietblatt se met à résonner derrière eux, les faisant sursauter tous les deux.

« Pas un geste ou je te fume ! » dit-il à l'adresse du suspect. Puis, arrivant au niveau de Franchi, il lui glisse un compliment à l'oreille en lui tapotant l'épaule :

« Bien joué commandant !

— Ouais... si on veut. Putain mais quelle merde, ici ! Je dois dire que comme première fois, j'ai préféré mon dépucelage. »

Frietblatt part dans un rire sonore qui se fond lentement en une moue songeuse.

« Je suis dans la merde, commandant Franchi, lâche-t-il. Tout ce fiasco est de ma faute. »

Sur ces mots, des larmes affleurent ses paupières et il sort de sa poche un mouchoir en papier.

« Une erreur ça arrive, commissaire ! répond Franchi avec franchise. Ça aurait pu nous arriver à tous. »

La mine sombre, Frietblatt braque Ahmed et demande à Franchi de le menotter. Ce dernier rengaine et défait les menottes dessous sa veste. Au moment où il se baisse pour les passer au suspect, il tombe nez à nez avec le Beretta du gosse, dans la main droite de Frietblatt, enroulé dans le mouchoir en papier. Le commissaire vient de passer face à lui dans une série de pas rapides que sa carrure n'aurait jamais laissé deviner. Le flic de la financière trouve à peine le temps de souffler un « merde » dans un soupir frémissant. Le coup part et la balle lui perfore le crâne presque à bout portant, juste au-dessus de la tempe. Franchi s'écroule aux pieds du gosse qui se met à crier :

« Qu'est-ce qui se passe ? C'est quoi cette merde !

— Une affaire interne. Tu ne peux pas comprendre, mais sache que tu me rends un grand service. »

Sur ces mots, le commissaire recule de cinq pas et dégainé son arme de service. Aucune expression ne déforme sa face lorsqu'il tire trois balles dans la poitrine d'Ahmed Barak. Le cœur est touché. La cible meurt dans une souffrance immense, s'agitant sur le sol crasseux comme une mouche à laquelle on aurait arraché une aile. Rapidement, Frietblatt n'a plus devant lui que deux cadavres, celui d'un collègue gênant et celui d'un petit caïd qui ne manquera à personne. Il ne ressent aucun remords, au contraire : un poids énorme vient de disparaître de ses épaules.

La version officielle sera très simple : le commandant Franchi vient d'être abattu par l'un des hommes de Guillon qui s'est caché dans la cave et a surgi de l'ombre pour faire feu alors que les deux policiers effectuaient une vérification. Il a dû riposter, trop tard pour sauver son collègue mais juste à temps pour sauver sa propre vie.

Il lance le Beretta à côté de la main droite d'Ahmed Barak et remet le mouchoir dans sa poche. Ivre de bonne humeur, il lui faut faire une somme d'efforts inimaginable pour se composer un visage affolé, remonter les volées de marches menant à la surface en annonçant un homme à terre.

Dimanche 15 juin 2003 – 8 h 38 – D20

Dans la salle d'interrogatoire, le travail sur Sofiane Jabir a commencé depuis quelques minutes à peine que déjà il est prêt à craquer.

Dès leur entrée, les flics n'ont pas caché leurs intentions. Leurs regards, quand ils ont pénétré la pièce, ont suffi à faire comprendre au gardé à vue qu'il allait regretter d'avoir buté deux de leurs collègues, et que par la même occasion il allait devoir payer pour toutes les autres victimes dans les rangs de la grande famille de la police. Pas de caméra ni de dictaphone ; cette introduction doit se passer entre eux et ce type.

Sans un mot, les deux flics se sont approchés de lui et l'ont menotté à sa chaise, les mains dans le dos avant de le cogner partout où les traces ne seraient pas ou peu visibles. Les deux hommes étaient comme fous et l'ont tabassé pendant de longues minutes avant d'aller s'asseoir, essoufflés, en face de lui.

Enfin un peu plus calmes, les hommes du SRPJ sentent qu'ils peuvent à présent commencer un nouveau type de torture, plus psychologique.

« Nom. Prénom. Date de naissance. » demande Sutter alors que Jabir crache encore ses poumons, dans l'incapacité totale de parler. Le chef des stup's n'attend d'ailleurs aucune réponse. Le PC n'est même pas allumé.

« Tu sais que t'es le seul survivant de ta bande de fondus ? » a demandé Guiguet. Après tout ce que vous avez fait, ce serait pas étonnant que tu tentes de voler une arme quand on te conduira à ta cellule. On pourra te crever sans problème, ce ne sera qu'un détail au milieu de toute cette merde. Alors on va te le demander une fois : dis-nous tout ce que tu sais, sinon t'es mort !

— Je veux voir un avocat !

— Garde à vue dans une affaire de stupéfiants : t'as droit à rien pendant quarante-huit heures, répond froidement Sutter. Si ça se trouve, le prochain médecin qui te verra, ce sera le légiste. »

C'est sur ces mots que Jabir craque. Il s'effondre sous les yeux satisfaits de Sutter et Guiguet. Ils le laissent pleurer un moment et s'apprêtent à écouter ses confessions.

« Je n'étais qu'un homme de main, je ne sais presque rien des affaires de mon boss. Alors je veux bien vous dire tout ce que je sais mais je dois vous poser deux questions avant.

— Demande toujours, concède Sutter, on verra.

— Est-ce que Bruno Guillon est mort ?

— Pas encore, répond Guiguet. Mais ça ne saurait tarder.

— Est-ce que Netchaïev est mort ?

— Oui ! Alors on t'écoute. »

Sofiane laisse un court silence s'abattre entre lui et les flics. Il souffle un grand coup avant de commencer :

« Au début, Guillon magouillait à petite échelle, juste pour les clients de la villa. C'était un bon business, ça n'allait pas trop loin et les risques étaient limités. Mais quand Netchaïev est apparu, tout a changé.

— À quelle époque est-il arrivé ? demande Sutter.

— Milieu d'année 99.

— C'est lui qui a pris la direction des affaires ?

— Non, c'était toujours Guillon. Netchaïev était simplement un intermédiaire. Il est arrivé un beau soir et lui a proposé un marché : il lui trouvait les meilleurs produits possibles à un prix record, s'occupait des arrivages et prenait sa commission sur tout ce qui entrait. Il avait assuré à Guillon qu'avec de la came pareille, il serait le roi et que son activité allait s'étendre.

— Donc c'est Guillon qui est resté au poste de dirigeant ?

— Oui. Netchaïev est devenu un associé. Ils ont travaillé ensemble et Guillon a commencé à entreprendre des projets de plus en plus gros. Il a gagné de l'assurance et surtout le meilleur filon qu'il était possible de trouver. Les gens se battaient pour avoir ses produits. Guillon a choppé la grosse tête. Nous, on continuait à bosser dans la villa et dans les bleds autour, mais il a fallu commencer à suivre une méthode de travail bien précise, sans prendre la moindre initiative. Les dealers étaient repérés à l'avance, surveillés et proposés à Guillon qui nous donnait son accord ou pas. Les premières fois, il envoyait une équipe spéciale pour créer le contact, ensuite on assurait les livraisons, cagoulés, en changeant de tournée pour brouiller les pistes.

— Ces consignes venaient d'où ? demande Sutter. Ce n'est pas Guillon qui les a inventées, quand même !

— Si, ça venait de lui ! Il a pensé toutes les techniques de transports et de vente, sécurisé la distribution. Il a dit que le marché commençait à prendre trop d'importance pour continuer à bosser comme avant, qu'il fallait revoir toute la structure, analyser les techniques d'investigations des stups et créer une mécanique inverse. On travaille comme ça depuis des années. »

Guiguet devient pâle, Sutter se frotte le visage des mains et les pose à plat sur la table avant de demander :

« Ce que je te demande, c'est quel était le lien entre l'organisation et la villa ?

— Je ne comprends pas où vous voulez en venir.

— Ce qu'on veut, c'est remonter le réseau et savoir comment vous en êtes venu à travailler pour eux. Vous étiez en charge de la distribution sur le coin mais qui était au-dessus de vous ?

— Mais enfin... Personne ! »

Sutter et Guiguet ont un petit rire nerveux en même temps. Le chef des stups le prend à la rigolade :

« C'est ça ! Et c'est vous qui arrosiez Strasbourg aussi ?

— Oui... J'ai livré plusieurs fois là-bas. C'est ce que j'essaie de vous dire : il avait Mulhouse, Colmar, Sélestat, Strasbourg, Belfort, Montbéliard, Besançon, les Vosges ! Il livrait aussi en Suisse et en Allemagne. »

Sans en croire leurs oreilles, les deux commandants de police laissent le temps à leurs esprits de bien digérer tout ce qu'ils entendent. Ils commencent à comprendre, même s'ils cherchent de toutes leurs forces à trouver une alternative à cette vérité hallucinante qui se dessine devant eux : le Réseau Fantôme vient de tomber.

Atterré par ces révélations, Sutter insiste.

« Je ne suis pas certain de comprendre. C'était Guillon qui gérait tout le business du milieu techno depuis Wittenheim ? C'est ça que tu cherches à me dire ? »

Sofiane a quelques secondes d'hésitation avant de répondre sur le ton de l'évidence :

— Bien sûr ! »

Au même moment, la porte de la salle d'interrogatoire s'ouvre en grand. Frietblatt entre avec une chemise rouge à la main qu'il ouvre devant les yeux hagards de ses hommes. Il tourne les pages pour eux. Pointe des photos du doigt, fait lire des parties du texte qu'il a surlignées en terminant par la plus éloquente :

À la suite de la poursuite des investigations, il apparaît que le dossier dont nous avons la charge est plus important que ce qu'il semblait au départ. Tout laisse à penser que la Villa Venezia n'est pas une simple branche locale du Réseau Fantôme, mais bien la tête de ce dernier.

Mesurant subitement l'ignorance des hommes du SRPJ quant à cette affaire, Jabir s'enfonce lentement dans son siège. Il glisserait sous la table s'il le pouvait. Les trois flics continuent à lire le dossier en secouant la tête pendant près d'un quart d'heure, sans un mot.

Quand enfin le commissaire referme le dossier, Sutter demande :

« D'où ça sort ça ? »

— Du bureau de Grux. Ça traînait dessus. Il aurait tout simplement oublié de me transmettre ces informations pourtant capitales. Netchaïev aurait branché Guillon avec le crime organisé arménien et ses affaires ont décollé. Il dirigeait son business depuis ici !

— C'est pas vrai ! lâche Guiguet, effaré. C'est pas possible !

— Malheureusement, si ! Et ça explique pas mal de choses. Toujours est-il que pendant que vous écumiez Strasbourg, ces merdeux se foutaient bien de vos gueules, planqués ici. »

Sutter trouve gonflé que Frietblatt ne s'inclut pas dans cette dernière remarque, mais il préfère ne pas relever. Il s'adresse alors directement à Jabir :

« Alors c'est quoi l'histoire ? Vous nous attendiez, bande d'ordures ? Vous avez décidé de buter du flic ?

— Non ! se défend immédiatement Jabir. On ne savait pas ce que Guillon avait derrière la tête. Il était de plus en plus bizarre. Il savait que vous alliez arriver, mais il nous a dit que tout était prêt, que ça allait bien se passer. J'ai pensé qu'il avait simplement tout viré et nettoyé. »

Face à l'incrédulité des policiers, l'homme de main tremble, bafouille, cherche à convaincre de toutes ses forces. Ses yeux laissent à présent couler des larmes sincères.

« Si j'avais su ce qui se préparait, jamais je ne serais resté à la villa, j'aurais foutu le camp ! Jamais je ne me serais attaqué à la police ! Personne ne s'attaque à la police !

— Et la kalachnikov, c'est moi qui te l'ai mise entre les mains, merdeux ? »

Sofiane fond en larmes nerveuses, crachant un chaos de grincements et de souffles d'entre ses mâchoires serrées avant de relater les faits. Les flammes qui ont embrasé la cour, le réveil dans l'armoire et l'armement qui s'y trouvait, l'étonnement de tous les proches de Guillon. Les policiers se décomposent à mesure du récit qui est bien trop crédible pour avoir été improvisé.

Une fois qu'il a terminé, Frietblatt passe une main nerveuse dans ses cheveux avant de prendre sa décision. Il recule au fond de la salle et fait signe à Sutter et Guiguet de le suivre.

« Tout ça est trop compliqué, on pédale dans la semoule. Il faut faire le point sur le dossier que Grux aurait dû nous donner. Une fois qu'on aura compris l'ensemble des données, on saura mieux comment diriger l'interrogatoire. En attendant, on colle ce connard en cellule. »

Pendant la descente jusqu'aux sous-sols, par l'escalier, Jabir reste silencieux. Au fond de son regard, une peur panique confirme à Guiguet qu'ils vont pouvoir en savoir plus sur les responsables et complices de ce massacre. Jabir sait bien plus de choses qu'il ne veut bien le laisser croire.

Le but est d'identifier les complices de Guillon et Netchaïev qui n'ont pas pu agir seuls. Il a bien fallu quelqu'un pour l'allumage de ces feux chimiques, pour la préparation et la mise en place de ces herses juste après leur arrivée. Sans compter les trois collègues locaux abattus sur le chemin forestier, la pose des mines et des brouilleurs.

Trop de questions et une seule personne pour pouvoir y répondre à présent que tous les autres sont morts ou le seront bientôt : Sofiane Jabir.

Ils passent par le rez-de-chaussée pour se diriger vers les autres volées de marches menant aux cellules. Sur les bancs, un homme aux cheveux longs et crépus, visage couvert de sang, tuméfié et partiellement bandé, attend visiblement son tour pour un dépôt de plainte. Guiguet grimace en voyant son état.

En passant devant lui, ni le chef de groupe des stupés ni personne d'autre ne le voit sortir de sous son pull large une arme de poing compacte. Brusquement, le jeune homme se lève et tire deux balles dans l'arrière du crâne de Jabir qui s'effondre. Son sang et sa cervelle tapissent les murs et le sol devant son corps allongé, encore menotté dans le dos.

Guiguet se retourne, les yeux écarquillés par la surprise, et n'a pas le temps d'esquisser un geste, encore moins de sortir son arme. L'individu lui colle deux balles en pleine poitrine. Le flic s'écroule, un masque de stupeur collé au visage. Le tireur fait un pas en avant et l'achève d'une troisième balle dans la tête en le regardant droit dans les yeux derrière ses bandages.

Tout s'est passé très vite, moins de cinq secondes.

Sans perdre un instant, l'individu pousse la porte de l'issue de secours qu'il bloque grande ouverte et quitte les lieux en courant, à reculons, sur le parking du commissariat. Il tire plusieurs fois en direction des bureaux pour assurer sa sortie. La grille fermée n'est qu'un obstacle anecdotique pour l'individu qui, d'un mouvement souple, se hisse d'une traction sans lâcher son arme et saute de l'autre côté.

Quand les hommes de la police nationale osent une sortie, armes en main, il est trop tard. Le bruit d'un moteur indique qu'une moto s'éloigne déjà, à pleine vitesse, dans les rues dédaléennes de Mulhouse.

Mardi 17 juin 2003 – 9 h 54 – Mulhouse

Le lieutenant Jaegli et son bras droit, Roger Schreiber, arrivent dans le service de réanimation avec la délicatesse de deux éléphants dans un magasin de porcelaine. À l'accueil, le premier plaque sa carte contre l'hygiaphone du bureau et se met à beugler.

« Capitaine Jaegli et lieutenant Schreiber, Brigade criminelle de Strasbourg. Nous venons pour l'audition de Bruno Guillon. »

Techniquement, Christian Jaegli n'est pas encore capitaine, mais il tient la promesse faite par Frietblatt quelques jours plus tôt comme un acquis et commence déjà à en jouir. L'infirmière leur fait signe de patienter et passe un coup de téléphone sur le réseau interne de l'hôpital. Moins de deux minutes plus tard, un médecin vient à leur rencontre et se présente :

« Docteur Hamid Hadji. Je vais vous conduire auprès de monsieur Guillon. »

Le médecin, très courtois, leur tend une main que les deux policiers ignorent. Décontenancé par cette attitude, il leur fait signe de le suivre vers la chambre.

« Il n'en a plus pour longtemps, explique-t-il. Au stade où il en est, nous ne pouvons qu'attendre l'inévitable et limiter ses souffrances. Il est sous morphine et ses propos peuvent être incohérents.

— On connaît notre boulot ! lance Jaegli avec agressivité. »

Le docteur Hadji hausse les sourcils et ne préfère pas relever. Il leur ouvre la chambre de Guillon en leur donnant les dernières consignes :

« Pas plus de dix minutes. Ne touchez pas à l'appareillage et restez assez loin du lit. »

Sur quoi il les laisse entrer et s'éloigne dans le couloir.

« Saleté de bicot ! crache Schreiber. Pourquoi il ouvre sa gueule ? »

— Parce que c'est un melon qui a des responsabilités, ce qui devrait être interdit ! rétorque Jaegli en grimaçant de haine. Il ferait mieux d'aller soigner les terroristes dans son pays ! »

Ils approchent du lit de mort de celui qui a été l'Artiste. Il n'est plus à présent qu'un homme sous assistance respiratoire, aux portes de la mort. C'est le futur capitaine qui commence à poser les questions pendant que Schreiber sort le PC portable de sa housse et l'allume.

« Nom. Prénom. Date de naissance. »

Entre deux souffles rauques qui remplissent péniblement d'oxygène son poumon encore valide, Bruno se met à parler, ignorant les paroles du flic. Schreiber consigne tout de même chaque mot.

« La Voix... souffle Bruno. C'est elle qui m'a guidée... Mais elle m'a abandonné... trahi. »

— Quelle voix ? demande Jaegli. Celle du dénommé Faust Netchaïev ?

— Non ! À l'intérieur... la Voix ! »

Sur ces derniers mots, Guillon s'est emporté et le regrette amèrement. Il se met à tousser dans son masque à oxygène, à suffoquer. Il lui faut trois bonnes minutes pour se remettre. L'électrocardiogramme, qui s'est emballé durant la quinte de toux, redevient plus stable à mesure que le blessé récupère son souffle. Il attrape le haricot à côté de lui et, décollant le masque de son visage, laisse couler des caillots de sang et de mucus qui lui encombrent la bouche sous les regards dégoûtés des deux policiers. Une fois libéré, il poursuit :

« La voix... elle était en moi... dans ma tête. Elle me conseillait. C'est elle qui me guidait... Mais elle m'a trahi. Maintenant elle m'a abandonné. »

— Avez-vous des antécédents psychiatriques ? demande Schreiber. Avez-vous déjà été hospitalisé ?

— Non... j'ai vu un psychiatre... Il disait que j'étais malade... mais la Voix m'a dit qu'elle n'était pas une maladie... mais un don.

— Vous êtes certain de n'avoir jamais été hospitalisé en psychiatrie ? insiste Jaegli. Pas même un petit séjour ?

— La folie est un don qui n'est pas maîtrisé. »

Jaegli tire Schreiber par la manche et ils s'éloignent de la couche, vers la porte d'entrée de la chambre.

« Il est complètement fou ! conclut Jaegli. Il l'a dit lui-même : il entend des voix et il n'a pas été soigné. Il dit n'avoir jamais été en psy et en effet, il n'y a aucune trace d'un séjour dans son dossier.

— En plus, il est bourré de morphine et il ne passera pas la nuit, ajoute Schreiber. Il y a de quoi délirer.

— De toute façon, vu les circonstances, le divisionnaire veut des conclusions simples pour le procès, et c'est ce qu'on va lui donner ! Faute d'éléments nouveaux, il faut au moins éviter de récolter de quoi compliquer les choses.

— Mais il a parlé d'un psychiatre. Il y avait quand même quelque chose si ça se trouve, suggère Schreiber. Alors, je mets quoi dans le PV ?

— Le divisionnaire a dit de faire simple...

— OK ! conclut Schreiber. On va clore le PV comme ça : il est en plein délire à cause de son état, de la morphine et des calmants.

— C'est très bien. Tu ajoutes que le prévenu est dans l'incapacité de signer, c'est plus simple. Lui, il ne passera pas la nuit, alors pour ce que ça change... On va aussi aller voir l'autre bougnoule qui se croit médecin parce qu'il a une blouse blanche et un stylo Mont Blanc. »

Schreiber pouffe de rire sur les remarques de Jaegli qui sourit. L'idée d'aller revoir ce chirurgien basané ne le réjouit pas, mais il faut cet avis médical pour la cohérence de leur visite.

Les deux hommes retournent vers le lit. C'est Jaegli qui prend la parole :

« Bien. Nous savons ce qu'on a à savoir. On va vous laisser vous reposer.

— Il faut leur dire... ce n'est pas moi... c'est la Voix ! C'est elle qui parlait et... c'est elle qui me guidait.

— Reposez-vous, ordonne Jaegli. On en a terminé. »

Alors qu'ils sortent de la chambre, les deux policiers entendent encore Guillon marteler des fragments de phrases sans aucune logique. Mais ils se hâtent de quitter les lieux, pressés d'échapper à la présence anxiogène du mourant.

Vendredi 25 juillet 2003 – 20 h 10 – Zierolshofen

Lorsque Christophe Sutter est de retour chez lui, il est soulagé d'échapper à la chaleur étouffante de cet été caniculaire qui restera gravé dans les mémoires. Les vieux tombent comme des mouches, et les messages d'alerte se succèdent à la radio, à la télévision, dans les journaux. Bien s'hydrater, surveiller les personnes âgées, ne pas laver sa voiture, économiser l'eau, ne pas remplir les piscines.

Qu'ils aillent tous se faire foutre !

La canicule, Christophe l'a connue d'une autre manière quelques semaines auparavant. L'image de ces rideaux de feu épais lui revient en mémoire régulièrement, tout comme les explosions et les tirs d'armes lourdes, ses collègues dans des body-bag : l'horreur absolue.

Il vient d'accrocher sa veste au porte-manteau et se dirige vers sa chambre, pressé de ne plus rien voir, de ne plus rien entendre. Couper les circuits et essayer de s'éloigner de tout ça. S'enfermer, fermer les volets, se bourrer de somnifères, aller se coucher et dormir : oublier, tout simplement.

Il vient de passer les semaines les plus intenses de sa carrière. Après le désastre de la Villa Venezia, et surtout le double meurtre en plein commissariat de son collègue et du dernier témoin vivant de l'affaire, la résonance de tout ça a fait déplacer le procureur général en personne. Une enquête de flagrance en matière de criminalité organisée a été ouverte : les pleins pouvoirs pendant huit jours. Mais avec un portrait-robot quasi inutilisable, aucune donnée technique, pas l'ombre d'une trace, ça n'a mené à rien de sérieux. Le procureur a malgré tout décidé de renouveler le délai de flagrance, en vain.

À la suite de cette nouvelle débâcle, l'affaire a été confiée à un magistrat instructeur pour une enquête préliminaire qui a

tourné en rond. Il s'agissait, en plus de retrouver le meurtrier du commandant Pascal Guiguet et de Sofiane Jabir, de clarifier les événements du 15 juin et ce qui a poussé les forces de l'ordre à se retrouver dans un tel guêpier.

La Direction centrale de la police judiciaire a demandé des comptes. Le ministère de l'Intérieur s'y est collé aussi. L'affaire de la Villa Venezia a fait énormément de bruit et de mal. Mais il n'y a plus personne à accuser. Pour expliquer les trois hommes de la police nationale abattus dans les bois, on a désigné comme coupable le colosse roux, identifié sous le nom de Xavier Köhler, qui a fini criblé de balles en emportant avec lui cinq policiers, et ce bien que les techniciens de la police scientifique aient déterminé que les balles retrouvées dans leurs corps provenaient de trois armes différentes.

On lui a également mis sur le dos le déclenchement de l'incendie et la mise en place des structures métalliques sur le sol, l'homme ayant passé un CAP de chaudronnier-soudeur dans sa jeunesse. Tous pressés de s'extirper du cauchemar, le juge Vasseur y compris, personne n'était à une contradiction près.

Après quelques semaines d'investigations stériles, le dossier est clos. Les produits ne circulent plus. Guillon est mort et enterré. La Villa Venezia a été saisie.

Christophe vient de sortir du bureau du magistrat instructeur qui a annoncé la clôture de l'enquête. Avant de rentrer à la maison, il est passé par le SRPJ, a entassé tous les dossiers dans une boîte d'archive normalisée et l'a descendue au sous-sol, dans le local prévu à cet effet puis l'a enfouie tout au fond des rayonnages, au mépris de la méthodologie de classement traditionnelle. Le plus loin, le plus profond possible, dans tous les sens du terme. Dans son esprit, il lutte pour faire de même.

Et à présent, dans la salle de bains, après une toilette rapide, l'absorption de deux comprimés de mépronizine et d'une barrette complète de Lexomil, il s'apprête à aller se coucher, en espérant que ses cauchemars récurrents qui durent et, parfois plusieurs fois par nuit, cessent avec la fermeture de ce foutu dossier. Il compte sur l'oubli et sur le temps, il prie

intérieurement pour que le calvaire cesse, effacer ces images, ces flammes et tout ce sang et reprendre sa vie en main.

Il finit par s'effondrer comme une masse, plongé dans un sommeil chimique profond. Mais dans cette chute intérieure, la Villa Venezia est là. Elle l'attend, intacte. Et une armée d'ombres survivantes se presse entre ses murs blancs, tachés du sang de ses collègues. Nouveaux cauchemars, l'horreur des nuits agitées. Le prolongement du calvaire.

II

EXODE

« Tu ne suivras pas la majorité pour faire le mal
et tu ne déposeras pas dans un procès en te mettant
du côté du grand nombre pour violer la justice. »

EXODE, XXIII, 20

« En vérité, tu ne sais rien de la sagesse tant
que tu n'as pas fait l'expérience des ténèbres. »

Hermann HESSE

MalerFreude

*Jeudi 12 août 2010 – 23 h 22 – Paris 1^{er} arrondissement
Sept ans plus tard*

En arrivant chez elle, dans son duplex de la rue de Rivoli, le premier réflexe de Cécile Sanchez est de se faire couler un bain agrémenté d'une sélection de sels et d'huiles. Pendant que la baignoire se remplit, elle décide de mettre de la musique, « Back to Earth » de Lisa Ekdahl.

Elle ouvre ensuite une bouteille de Chardonnay du Jura et en verse une flaque au fond d'un grand verre à vin. En passant devant le miroir de la salle de bains pour le poser vers la baignoire, elle trinque ironiquement avec son reflet et commence à se déshabiller.

Elle se trouve nue devant le miroir et, face à son corps trentenaire bien ferme, elle sourit de satisfaction en voyant sa peau ambrée. Cette année, avec la charge de travail qui a pesé sur sa section, elle ne s'est pas allongée plus d'une dizaine d'heures sur son transat, mais ses racines basques et catalanes lui confèrent l'avantage de pouvoir bronzer rapidement et de façon homogène.

Une fois installée dans la baignoire, aussi large et profonde que confortable, elle se met à l'étude du dossier qu'elle pose sur une chaise à côté d'elle, avec un carnet Moleskine neuf et un stylo. La chemise principale, confiée par Pierre Vallon, directeur l'Office central pour la répression des violences aux personnes, en contient deux autres, une pour chaque affaire. Son chef lui a confié la charge de deux carnages aux modes opératoires plus que similaires. Comme le veut la logique policière, elle commence par la plus récente. L'affaire de cette nuit, envoyée grâce à la réactivité sans pareille de la correspondante régionale alsacienne de l'OCRVP, une certaine Régine Lamberti.

La tuerie de Sélestat a fait trois victimes :

– Boris Vernay, agent de fabrication pour les usines Peugeot et président de 5.1, une association spécialisée dans l'organisation de manifestations musicales. Connu des services de police pour faits de moindre gravité datant des années 90 en matière de possession et d'usage de stupéfiants, il n'a plus fait l'objet d'aucune condamnation après 1998.

– Son épouse, Adeline Vernay, née Masson, vingt-neuf ans, employée de l'association Inner Spiral et trésorière de celle de son mari n'a rien d'autre sur son casier judiciaire qu'un rappel à la loi pour détention de résine de cannabis en 1997.

– Guy Dorau, patron du bar l'Ozosphère à Strasbourg – établissement de type café-concert spécialisé dans les musiques électroniques – possède un casier judiciaire vierge.

Ces informations ne laissent pas imaginer qu'ils appartenaient à une organisation criminelle, ni même qu'ils en avaient les épaules.

Les photographies montrent une attaque rapide et violente. Le couple a été atteint à la chevrotine, des tirs à courte distance qui l'ont anéanti. Des traces de balles montrent qu'ils ont ensuite été achevés froidement de trois balles de petit calibre ; deux dans chaque tronc et une dans chaque tête. Boris gît au sol sur les restes d'une table basse brisée, Adeline est comme incrustée dans le canapé, figée par la puissance de feu des tueurs.

Les dépositions des témoins directs et indirects indiquent que tout est allé très vite. Après de nombreuses détonations quelque part, sur un laps de temps très court, suivies de bruits de pas rapides dans l'escalier, la retraite s'est faite dans une rue rendue obscure par des lampadaires neutralisés. Les individus ont disparu avant que quiconque n'ait pu réagir. Cette attaque éclair donne à Cécile la conviction profonde que les tueurs sont des pros, ne laissant rien au hasard.

En ce qui concerne Guy Dorau, le seul témoignage, celui du voisin habitant le pavillon accolé au sien, ne révèle que les bruits d'un véhicule se garant pour repartir après quelques secondes. Le corps a été découvert en plein milieu de la nuit, sur le pas de la porte entrouverte de la maison. Là aussi, deux

balles dans la poitrine et une en pleine tête. En revanche, pas de chevrotine et l'attaque a été encore plus rapide. Les agresseurs ne sont visiblement même pas entrés et l'ont abattu dès qu'il a ouvert la porte. La chaînette de sécurité a été arrachée, sans aucun doute par un coup de pied violent.

L'inspection des environs a permis la découverte d'une berline verte brûlée sur un terrain vague. Il s'agissait d'une voiture volée quelques heures auparavant sur un parking d'une petite commune avoisinante. L'officier de permanence suppose que les victimes devaient connaître leurs agresseurs et a décidé d'orienter son enquête sur les familles et sur le proche entourage.

Première erreur, pense Cécile, ce type d'attaque n'a rien à voir avec le cercle personnel des victimes : trop structuré, militaire et organisé.

Au vu des circonstances, et à la demande du procureur, le parquet a fait sauter le délai de flagrance, décidant de mettre directement un juge d'instruction sur ce dossier pour une meilleure coordination des opérations, invoquant l'article 74 du code pénal : *Recherche des causes de la mort*. Le magistrat instructeur, Gérard Seguin, s'est rendu directement sur place et a décidé de saisir la section criminelle du SRPJ de Strasbourg.

Après avoir visualisé les photos des deux scènes de crime jusqu'à les mémoriser, Cécile referme le dossier et prend le temps de boire son verre avant de laisser les données absorbées l'envahir. Des images se forment dans son esprit et elle parvient à reconstituer les événements ; c'est comme un court-métrage parasité de zones d'ombres qui se met à défiler dans sa tête. Elle comble les vides de ces faits trop récents pour que les conclusions techniques et scientifiques soient disponibles. Quand elle parvient à un scénario cohérent, elle rouvre les yeux, prend le temps de respirer puis se saisit du dossier du double homicide précédent pour vérifier si elle a vu juste.

L'affaire date du 30 janvier 2009, à Saint-Louis. Les victimes sont Armine Glockner, vingt-cinq ans, directeur de banque à Bâle, aucune mention au casier judiciaire, et Laurent

Gillet, dit « Lau », vingt-et-un ans, sans emploi, condamné pour des faits de prostitution.

En voyant les photos de la scène de crime, elle sait d'instinct qu'il s'agit des mêmes tueurs. Les images sur papier glacé sont presque identiques à celles de l'assassinat des Vernay si l'on excepte le cadre. Ici, un salon de plus de cent mètres carrés, jacuzzi en plein centre, creusé à même le sol et marbré de carrelage anthracite, illuminé par le fond par des petits spots étanches. Un appartement de jeune directeur de banque suisse vivant en France et possédant un bon pouvoir d'achat.

Le propriétaire, Armine Glockner, gît au sol, le dos haché à la façon de Boris, les rapports indiquent des tirs de chevrotine. Les trois impacts de calibre .22 Long Rifle, dans les omoplates et l'arrière du crâne, confirment la similitude du mode opératoire. Le jeune amant du banquier a été abattu dans le jacuzzi. Il a eu le temps de voir venir le premier tir de chevrotine grâce à la plus grande surface des lieux : ses bras, qu'il a dû mettre en protection devant son visage, sont déchiquetés. Le deuxième tir de fusil à pompe lui a éclaté le thorax. Lui aussi porte les trois orifices rougeâtres du pistolet automatique, deux vers le cœur et l'autre au-dessus de l'œil, difficilement discernables dans la bouillie des chairs pulvérisées par la charge de plombs.

Les témoignages sont beaucoup moins nombreux, dû au fait que les cloisons de ce type d'appartement sont incomparablement plus épaisses que dans un immeuble de classe populaire comme celui des Vernay. Les parois ont servi d'isolant phonique. Dans le hall, les caméras de surveillance ont enregistré des images fugaces des agresseurs, réduites dans leurs durées avec des bombes de peinture par les tueurs : trois silhouettes noires et cagoulées aux actions précises et rapides.

D'autres points de scénarios communs : voiture brûlée dans un endroit calme ; armes, vêtements, ainsi que les téléphones des victimes et leur matériel informatique laissés à l'intérieur du véhicule carbonisé par un mélange à allumage rapide mais à combustion prolongée. Malgré le temps séparant les deux tueries, le *modus operandi* est presque en tout point identique.

C'est presque inutile de faire le déplacement pour confirmer la thèse d'exécutions sérielles, Cécile vient de faire ça depuis sa baignoire. En revanche, l'enquête s'annonce difficile.

Pour ce qu'elle en a cerné, les exécutants sont des individus organisés. Une équipe qu'on peut imaginer expérimentée, soudée et habituée à travailler de concert. Prévoyants, rapides et dangereux, pas du genre à laisser la moindre trace derrière eux, ils sont déterminés et compétents.

Ensuite, aucun lien dans la victimologie. Les individus qui ont été massacrés n'ont rien en commun, mis à part leur région d'habitation, l'Alsace. Et là encore, un espacement de cent bons kilomètres sépare les deux scènes de crime : la première tout en bas du Haut-Rhin, vers la frontière suisse, la seconde dans le sud du Bas-Rhin.

Pas l'ombre d'un mobile. Ces exécutions à l'allure militaire ressemblent à des contrats, ce qui ne colle ni avec le couple gay ni avec les jeunes mélomanes. Les témoignages laissent peu de renseignements. Mis à part des silhouettes noires et des voitures volées et carbonisées, il n'y a pas grand-chose.

La première affaire, irrésolue, datant de presque deux ans, va être difficile à réanimer. Et pour la plus récente, la piste officiellement suivie ne peut mener à rien.

Pour ne rien arranger, le SRPJ est vraisemblablement dirigé de manière seigneuriale par un commissaire divisionnaire qui ne va rien faire pour lui faciliter la tâche. Une plongée pour Cécile dans une région inconnue, possédant son propre dialecte et des frontières communes avec l'Allemagne et la Suisse.

Enfin, un Service régional de documentation criminelle à la traîne. Une masse de dossiers, en attente d'une saisie informatique bien trop lente, pourraient contenir des faits susceptibles d'être rapprochés avec ces massacres abominables.

C'est ce dernier point qui la décide à passer un coup de fil à Pierre Vallon. Rapidement, et à regret, elle s'extirpe du bain après un savonnage rapide et s'essuie le corps rapidement. Sans perdre une seconde, elle se saisit de son Blackberry et

cherche dans le répertoire le numéro de la ligne personnelle de son chef. Trois sonneries et il décroche :

« À peine sortie du boulot que tu es déjà en train d'y replonger ! Que puis-je faire pour toi ?

— Je viens de compulser les dossiers. Ça ne va pas être une partie de plaisir, mais j'imagine que tu le sais.

— Voilà pourquoi j'ai placé mon meilleur élément dessus.

— Arrête la pommade, je sors du bain...

— Sans moi ! Vilaine fille ! »

Malgré elle, Cécile éclate d'un rire bref mais franc avant de rappeler son supérieur à l'ordre :

« Non, sérieusement, ça va être coton. J'ai besoin de quelqu'un avec moi qui puisse faire office de documentaliste et fouiller les archives du SRPJ.

— Ils ont un service pour ça, comme dans chaque région. Ils sont censés nous envoyer les dossiers antérieurs pour alimenter la base de données. D'après le protocole...

— Le SRDC du Haut-Rhin est à la traîne, le coupe-t-elle. Je vais profiter du voyage pour mettre ça au clair. Bref ! Il me faut quelqu'un pour ça pendant que je suis sur le terrain.

— D'accord, je peux te mettre Cordier du groupe documentation. Ça te va ?

— Non ! lâche fermement Sanchez.

— T'as un problème avec Cordier ?

— Je veux Romane. Avec elle, je suis certaine que ça va avancer. Elle est patiente, travailleuse, obstinée, consciencieuse et surtout elle a un feeling incroyable pour ce genre de choses.

— Mais elle n'a pas assez d'expérience !

— Oui, on continue d'ailleurs à l'appeler la stagiaire, rétorque-t-elle. Et tant qu'il n'y aura pas un nouveau pour valider son ancienneté, il en sera ainsi. Il n'empêche que c'est

elle qui a mis la main sur Augier à l'époque et elle s'est particulièrement démarquée sur les affaires suivantes.

— OK ! Je te laisse la petite. Je vais la prévenir ?

— Non. Je vais le faire. Comme ça je pourrai m'arranger avec elle pour passer la prendre demain matin. Il faut aussi que tu lances une requête à Interpol.

— C'est-à-dire ?

— Tout ce qu'ils trouveront sur les victimes, principalement en Suisse, en Allemagne et en Italie avec un statut prioritaire.

— À vos ordres ! plaisante-t-il. Autre chose ?

— Non, ce sera tout. Je te tiens informé. »

Samedi 14 août 2010 – 8 h 10 – A4

Le trajet vers Strasbourg se déroule dans de bonnes conditions : temps magnifique, autoroute dégagée, voiture confortable. Pour ce dernier point, Cécile a été exigeante ; elle ne souhaitait pas faire près de cinq heures de route dans une poubelle. Aussi a-t-elle dégoté une Renault Safrane grise, assez ancienne mais en très bon état, équipée d'un GPS européen et du système de communication sécurisé « Acropole ».

Romane et Cécile sont devenues très proches. Les affaires du Tueur au Beretta, de l'Éventreur et surtout du Ramoneur, qui a été particulièrement éprouvante, ont fait de cette ancienne stagiaire une amie proche de la commissaire. Pour autant, elles n'ont pas arrêté une seconde de parler de l'affaire à venir.

Romane et Cécile n'ont pas arrêté une seconde de parler de l'affaire. La commissaire a pris le volant et laissé à la « stagiaire » les dossiers à rapprocher, lui ayant exposé les grandes lignes au préalable. Elle a plongé dans la masse de documents.

Arrivées à hauteur de Troyes, les deux jeunes femmes sont en plein centre du sujet, échantent des idées et des théories. Les mots fusent et la magie de la réflexion à deux opère. Les esprits des deux femmes, bien que différents, fonctionnent de manière complémentaire. Depuis le départ de La Défense, Romane a dû passer chaque feuille et chaque photo sous ses yeux inquisiteurs au moins trois fois. Réellement passionnée par son métier et soucieuse de bien faire, elle concentre tout son esprit sur l'affaire. Cécile a tenté de détendre l'atmosphère avec des sujets plus futiles, mais ça a été peine perdue.

En repensant à la veille au soir, Cécile ne peut réprimer un sourire. Elle a appelé Romane dans la foulée, juste après Pierre

Vallon. Quand la commissaire lui a demandé si elle était d'accord pour l'accompagner, l'ancienne stagiaire est tombée en larmes. Il lui a fallu deux minutes pour arriver à dire « oui » et une de plus pour la remercier. Ce matin encore, elle avait les yeux trempés de joie ; émotive jusqu'au bout des ongles.

Ce trait de caractère que certains définissent comme une faiblesse est au contraire un atout incroyable. Une fois que Romane se lance dans une tâche, elle s'y plonge intégralement et travaille sans relâche, sans jamais se décourager, même si la besogne peut être vue comme ingrate ou rébarbative. Paradoxalement, ça la dope et décuple sa motivation.

Perdue dans ses pensées, Cécile n'a pas entendu la remarque que vient de lui faire Romane.

« Pardon ! s'excuse-t-elle. Je n'ai pas écouté. Tu disais ?

— Je crois qu'il y a tout de même un lien possible entre les victimes. Je ne veux pas m'avancer, mais...

— Développe ! Il n'y a pas de réflexion inutile.

— Le rapport du légiste sur l'affaire de Saint-Louis indique la présence de cocaïne dans l'organisme d'Armine Glockner. Idem pour Laurent Gillet, avec en plus de l'héroïne et du MDMA. La fouille des lieux a relevé des traces de cocaïne dans le séjour et dans la chambre, ainsi que d'héroïne sur la cuvette des toilettes. »

Elle suspend son commentaire et fouille un instant dans le dossier de Sélestat avant de reprendre :

« Le couple Vernay fréquentait activement le milieu des *free party*, il avait une association organisant des événements musicaux autour de la musique techno. C'est un milieu difficilement dissociable du trafic et de la consommation de drogue. De plus, leurs casiers respectifs mentionnent des petits délits liés aux stupéfiants. La drogue est peut-être un lien. »

Sanchez laisse un long silence envahir l'habitable. Ses yeux, rivés sur la route, se plissent. Une bonne minute s'écoule avant que la commissaire ne se décide à parler.

« Il y a une aire de repos à moins de quatre kilomètres. On va s'y arrêter, ça nous fera du bien de faire une pause. »

Étonnée que Cécile ne commente pas son analyse, Romane laisse peser le silence. Un peu déçue du peu d'intérêt que la commissaire porte à sa déduction, elle garde les yeux rivés sur la route alors que la voiture pénètre sur la voie de décélération. Le parking est presque vide, elles se garent tout près de la cafétéria. En coupant le contact, Cécile se tourne vers son lieutenant :

« Félicitations ! C'est en effet un lien probable sur lequel nous allons nous concentrer dès notre arrivée. »

Empourprée, Romane tourne la tête et cherche une cigarette dans son sac à main tandis qu'elle s'extirpe de l'habitacle.

Confortablement attablées, les deux jeunes femmes profitent d'une pause réparatrice. Ni l'une ni l'autre n'a passé une bonne nuit et ce petit moment de détente leur fait un bien considérable. Pour autant, elles ne cessent pas de travailler, même en mangeant. À côté d'elles, le dossier est ouvert. La commissaire lit le rapport du légiste silencieusement puis vient planter ses yeux dans ceux de Romane :

« Tu possèdes une bonne capacité de déduction. Je suis certaine que tu as mis le doigt sur quelque chose.

— Ce n'est qu'une supposition. Il faudra attendre les rapports toxicologiques des trois dernières victimes. »

Avec un souffle d'agacement, Sanchez fusille Romane du regard :

« Arrête de minimiser tes résultats !

— Je ne voudrais pas nous faire perdre du temps et nous obliger à revenir en arrière.

— Et alors ? En reculant, il est possible d'avancer. Chaque retour en arrière nous permet d'éliminer une fausse piste.

— C'est vrai ! confirme Romane. C'est logique.

— On peut tirer du positif des situations d'enquête *a priori* négatives. Tout est une question d'attitude et d'énergie investie.

— Bien... »

La piste de la drogue est en effet la seule plausible pour l'instant. Cécile Sanchez a également envisagé ce lien possible dans la victimologie. Pourtant, elle décide de ne pas le révéler à Romane pour encourager ses efforts de réflexion et l'aider à déployer son potentiel. De plus, cette même déduction la conforte dans le bien-fondé de son choix quant à la personne idéale pour l'accompagner. Leurs raisonnements sont à la fois cohérents et complémentaires, une harmonie pourra se créer et rendre cette collaboration efficace et productive.

Restera la tâche énorme de faire office de paravent contre l'hostilité à laquelle elle doit s'attendre au sein du SRPJ alsacien. Romane est une jeune femme impressionnable et Cécile sait déjà qu'elle devra l'aider à faire front à ce genre de situation fréquente en mission extérieure. Jusqu'à présent, elle n'a travaillé qu'avec les membres de l'OCRVP. Elle ne peut pas imaginer les conflits et la discorde de leur arrivée dans un service territorial.

« Il est temps de reprendre la route, décide Cécile. Je veux arriver assez tôt. Dans le cadre d'opérations extérieures, le premier jour est perdu. Entre la présentation aux autorités, la prise de contact avec les enquêteurs et l'installation des bureaux, le travail ne peut commencer que le lendemain.

— Bien sûr, Cécile. Et pour être tout à fait franche, j'ai hâte de me mettre dans le bain, même si l'idée m'impressionne un peu.

— Qu'est-ce qui t'impressionne, Romane ?

— Le fait d'arriver en terrain inconnu, d'ignorer comment notre intervention sera vue par les locaux. C'est angoissant et je suis vite paniquée face à ce genre de situation. »

C'est bien ce que je craignais, pense Cécile. Il va falloir apprendre à te durcir la couenne et à sortir les crocs.

« Tu dois bien prendre conscience de ce que nous représentons, Romane ! dit fermement la commissaire. Nous sommes rattachées directement à la Direction centrale et même si, dans un premier temps, notre rôle n'est qu'une

collaboration, un appui stratégique, opérationnel et documentaire, ce n'est pas une situation figée.

— Comment ça ?

— Si ceux que nous sommes censées appuyer ne tiennent pas compte de nos conclusions ou nous mettent des bâtons dans les roues, nous avons le pouvoir d'en référer à la hiérarchie. Les enquêteurs locaux peuvent se voir dessaisis sur ordre de la direction qui nous confiera les commandes. »

Romane acquiesce silencieusement et suit Cécile qui se lève, passe sa veste et poursuit.

« La plupart du temps, je préfère laisser les enquêteurs saisis travailler de leur côté et mener mes propres recherches en parallèle. En revanche, une fois que j'ai mis le doigt sur quelque chose de sérieux, j'organise une réunion et j'aide à recadrer les efforts de tout le monde. Si ça suit, tout va bien et le dossier avance. Mais, en cas de résistance, je n'hésite pas à faire valoir mon autorité.

— Et en cas de dessaisie, comment réagissent les forces locales ? demande Romane. Ça ne doit pas les enchanter de se faire évincer et de passer sous les ordres de quelqu'un qui n'est pas des leurs.

— C'est sûr. Mais après un appel de la direction, le chef du SRPJ en question n'a d'autre choix que de faire plier ses hommes. Sur un coup pareil, il risque sa place.

— Ouais... souffle la jeune femme. Je sens qu'on ne va pas se faire que des amis sur ce coup-là.

— Je confirme. Surtout que le directeur régional en question a la réputation d'être un tyran. Il faudra montrer les dents.

— Je vais essayer...

— Tu vas y arriver. Sans doute pas du premier coup, mais il n'y a rien de tel qu'une meute de chiens pour faire sortir les griffes à un chat, aussi doux soit-il. »

Romane sourit à cette métaphore et regagne la Safrane. Les deux femmes reprennent la route sans tarder, Cécile au volant

et Romane le nez dans les dossiers.

Samedi 14 août 2010 – 8 h 30 – Strasbourg

Le commandant Christian Jaegli et son second, le capitaine Roger Schreiber, viennent de quitter la salle de pause avec précipitation, sans prendre le temps de boire un café. C'est pourtant la première chose qu'ils font habituellement en arrivant au service, mais leur nouveau supérieur, le commissaire Monnier, chef de la Section criminelle, était déjà devant la machine et les attendait de pied ferme.

« Le directeur veut te voir, rapport au dossier de Sélestat.

— Mais ça a eu lieu il y a moins de quarante-huit heures ! On n'a rien de neuf. »

L'inquiétude était palpable dans la voix du commandant et, comme d'habitude, son second tremblait en cadence. Le commissaire Monnier l'a expédié.

« Je sais Jaegli, mais c'est un ordre. Exécution !

— Oui, commissaire. »

Alors, en montant les marches, le duo se dirige sans détour vers le bureau de Frietblatt. Schreiber n'a rien à y faire, mais il compte bien écouter à la porte.

« Tu sais pourquoi il veut te voir ? demande-t-il. On aurait fait quelque chose de travers ?

— Je n'en sais rien, dit Jaegli agacé. Ce merdeux qui sort à peine de l'école de commence à me faire sérieusement chier. »

L'Alsacien crépète intérieurement comme un feu mal étouffé. À peine six mois qu'il a été nommé commandant, qu'il s'est vu confier la tête d'un groupe, et les déconvenues se succèdent : ce jeune commissaire qui prend la tête de la brigade, le triple meurtre sans aucun indice, les heures de travail supplémentaires non rémunérées.

Cerise sur le gâteau, le procureur général a fait sauter le délai de flagrance et confié le dossier au magistrat instructeur Gérard Seguin en enquête préliminaire. Et ce juge Seguin est gay, ce qui dégoûte profondément Christian. À l'instar des arabes, des Noirs et de la juiverie, la communauté homosexuelle est pour lui une engeance qui n'a pas sa place en France, et encore moins en Alsace. Si ça ne tenait qu'à lui, les bûchers illumineraient les nuits de la ville.

En arrivant devant le bureau du directeur, Schreiber lui donne une petite tape d'encouragement et s'adosse au mur, juste à côté de la porte. Jaegli frappe deux coups brefs et entend la voix puissante du divisionnaire lui ordonner d'entrer. Il s'exécute sans tarder, sachant bien que la patience n'est pas la qualité première de Jean-Marie Frietblatt, surtout depuis qu'il a endossé les fonctions de directeur du SRPJ.

Quand le commandant entre, il voit l'homme à la fenêtre. Sa grande taille et sa large stature en bouchent presque complètement l'ouverture.

« Assieds-toi ! ordonne-t-il sans se retourner. Ça va ? »

— Oui, monsieur le directeur. J'ai pas mal de soucis avec cette affaire de Sélestat, mais on avance ! »

Frietblatt se retourne et s'assoit dans son large fauteuil qui grince sous son poids. Son regard gris est soucieux, ce qui donne à son visage patibulaire un air encore un peu moins engageant que d'habitude. Croisant ses deux avant-bras énormes sur le bureau, il se penche en avant et en vient au vif du sujet.

« C'est justement à ce propos que je voulais te voir. Tu sais s'il y a quelque chose de spécial avec ce dossier ? »

— De spécial ? répète bêtement Jaegli. Comment ça ?

— Un élément qui pourrait motiver la direction à nous envoyer quelqu'un en urgence. »

Soudain très inquiet, Christian réfléchit en passant nerveusement sa main sur son front avant de répondre.

« Non... Je ne vois pas ! Mis à part que ça remue les médias. Ils nous envoient qui ? »

— J'ai pas bien compris. Une emmerdeuse d'un Office central dont je connais à peine le nom. »

Il consulte son bloc-notes et précise :

« Commissaire Cécile Sanchez, de l'OCRVP. Elle est envoyée pour renforcer les services et pour assurer la coordination des investigations. Voilà ce que m'a dit le sous-directeur des affaires criminelles ce matin.

— Mais qui a demandé ça ? Le juge d'instruction ?

— Non. Il a été prévenu juste après moi. Alors, tu vois quelque chose ?

— Non ! lâche finalement Jaegli en secouant la tête. Je ne vois pas ! Elle doit arriver quand ?

— Aujourd'hui. Ils ne perdent pas de temps, ce qui me laisse penser que c'est du sérieux. »

Le visage anguleux du commandant s'assombrit. Ses yeux se perdent dans le vide et s'écarquillent en même temps que ses mâchoires se contractent. Il lui faut presque une minute pour refaire surface et demander :

« Je suis dessaisi ? C'est elle qui va prendre les commandes de l'enquête ?

— Mais non ! s'agace Frietblatt. Je viens de te dire que c'était en renfort. Ce genre de service central n'est qu'une aide sur le terrain et en documentation, comme l'Office des stup's mais spécialisé dans les violences aux personnes.

— Donc, je reste sur le coup ?

— Oui. Mais je n'aime pas ça. Ce n'est jamais bon signe quand Nanterre débarque en province.

— Je vais en parler avec ma cinquième de groupe. Elle est calée pour tous ces trucs de services centraux et tout le tralala. »

Mais déjà, Frietblatt ne l'écoute plus. Il est retourné à la fenêtre et son regard est à nouveau perdu sur Strasbourg.

« Lieutenant Bulle ! braille Jaegli à peine arrivé dans le bureau. Ici ! »

La jeune femme s'approche en se demandant si elle ne devrait pas aboyer face une telle forme d'abus de pouvoir. Pour sa première affectation, elle est mal tombée. Un chef de groupe infect, secondé par un sombre imbécile qui fait de la délation un art, une place de cinquième, une mise à l'écart constante, la seule femme dans une meute de mâles dominants : rien n'est comme elle l'avait imaginé alors qu'elle entrait dans la police judiciaire, des rêves plein le crâne, passionnée par cette institution. Mais à présent qu'elle s'y trouve et s'y enlise, elle déchanté méchamment.

« Oui, chef ! répond Béatrice. Que puis-je faire pour vous ?

— Toi qui sais tout, qu'est-ce que tu peux me dire sur l'OCRVP ? »

Toujours le ton plein de mépris, les mains dans le dos, Jaegli la toise avec la mâchoire serrée. Elle réprime un sourire face à cette ignorance qui le caractérise si bien. À la place, elle toussoie, faisant mine de s'éclaircir la voix avant de répondre :

« C'est l'Office central pour la répression des violences aux personnes, un service qui dépend de la sous-direction des affaires criminelles qui a compétence sur l'ensemble du territoire. Leur domaine de compétence tourne autour des infractions violentes à l'encontre des personnes, des crimes sériels, des dérives sectaires, des viols, des homicides et tentatives d'homicides.

— Et qu'est-ce qu'ils viendraient foutre ici ?

— Je n'en sais rien, avoue la jeune femme. L'OCRVP peut se déplacer pour tout un tas de raison.

— Tu ne sais pas tant de choses que ça finalement. Pendant une minute, j'ai cru que t'allais enfin me servir à quelque chose.

— En effet, je n'ai pas la science infuse. Mais je sais que quand ce genre d'officine arrive dans un service territorial, c'est rarement pour rien. C'est un peu le même principe que quand le FBI met le nez dans une affaire de police en

Amérique. On envoie rarement l'élite pour cueillir des fraises, commandant ! »

Sur ces mots, elle fait mine de regagner sa place, au fond de la pièce, sur sa chaise, sans bureau, un sourire satisfait sur le visage. Elle est consciente d'avoir lâché une bombe et qu'il va chercher à en savoir plus.

« Comment ça ? demande-t-il. Parce qu'on a une certaine Sanchez qui arrive, rapport au triple meurtre. »

Sur ces mots, Béatrice stoppe net sa marche nonchalante. Sincèrement surprise, elle se retourne et regarde un moment Jaegli dans les yeux, sans un mot. Face à cette réaction, il soulève les épaules dans un geste interrogateur.

« Sanchez ? finit-elle par demander. Vous parlez de la commissaire Cécile Sanchez ? »

Cette fois-ci, dans la voix du chef de groupe, le dédain et le mépris ont disparu, au profit d'une inquiétude sincère :

« Pourquoi ? Tu sais qui c'est ?

— Bien entendu : cette femme est une légende ! Elle est commissaire de police, criminologue et victimologue. Les vidéos de ses interrogatoires tournent sur tous les forums privés de la police. Elle est spécialisée en analyse gestuelle et en langage non-verbal. Ses gardes à vue sont de véritables corridas, les suspects en sortent vidés, lessivés. Elle a d'ailleurs un surnom à Nanterre qui résume assez bien le personnage.

— Quel surnom ?

— On l'appelle Torquemada !

— C'est quoi, ça, Torquemada ? »

Nouvelle manifestation de l'ignorance du chef de groupe qui satisfait Béatrice ; elle prend plaisir à faire une démonstration de culture professionnelle au chef de groupe.

« C'était un moine dominicain qui a été nommé au plus haut rang de l'Inquisition espagnole. Il était connu pour l'absence de pitié et pour la brutalité qu'il a insufflées à cette faction religieuse durant son règne. Même le pape Sixte IV

était épouvanté par la trop grande rigueur des inquisiteurs de Séville sous son commandement. Elle arrive vraiment ?

— Oui ! lance-t-il avec une colère toute neuve. Et je ne vois pas en quoi c'est une bonne nouvelle qu'on vienne se mêler de nos affaires !

— Si elle vient en personne, c'est qu'il y a quelque chose de grave... enfin je veux dire d'encore plus grave sous cette affaire.

— Tu as accès à ces fameuses vidéos ?

— Oui ! répond Béatrice sur le ton de l'évidence. J'ai au moins six liens sur mon portable.

— Alors envoie les liens sur ma boîte mail. Je retourne dans le bureau du directeur dès que possible. »

Alors que le commandant Christian Jaegli quitte la pièce, suivi de son fidèle Schreiber qui va sans doute aller écouter à la porte, Béatrice Bulle sourit.

Cécile Sanchez au SRPJ ! Les choses vont peut-être finir par bouger, pense-t-elle. Tout le monde risque de voir changer les habitudes seigneuriales qui règnent ici.

Dans un silence de mort, Jean-Marie Frietblatt et Christian Jaegli sont plongés dans les vidéos des interrogatoires de Cécile Sanchez. Ils en ont déjà regardées deux et attaquent la troisième. Aucun des deux hommes n'a encore ouvert la bouche.

Ils reconnaissent un membre présumé d'une équipe de braqueurs de fourgons blindés : une grosse affaire et des *beaux crânes* appréhendés en mars dernier. Pendant leur ultime opération, ces têtes brûlées ont pris la fuite en laissant l'un de leurs hommes au tapis, blessé par l'un des convoyeurs. Frietblatt et Jaegli n'avaient pas eu connaissance des suites de l'enquête et ignoraient comment toute la bande était finalement tombée.

La réponse est à présent sous leurs yeux. À peine sorti de l'hôpital, le braqueur a été entrepris par la commissaire

Sanchez, sur demande de l'Office central de lutte contre le crime organisé ; les hommes n'avaient pas pu en tirer le moindre mot. Sur l'écran, le braqueur est déterminé, pas du genre à s'allonger.

La commissaire qui lui fait face depuis dix minutes est de taille moyenne, brune au teint mat ; ses yeux sombres semblent traverser le crâne du gardé à vue. Après une introduction toute en douceur, la commissaire passe à l'offensive, comme dans les vidéos précédentes, et entame ses salves de questions et d'affirmations dévastatrices. Elle se contente d'observer les réactions du suspect qu'elle confronte à ses suppositions pour finir par en tirer des déductions improbables. Quand elle arrive dans une impasse, elle bifurque, se détourne du sujet et se met à utiliser les réponses à des questions innocentes du début de l'entrevue. Tout doucement, le caïd se met à perdre pied, à trembler puis à pleurer. Alors que Sanchez lui parle de son enfance, de la maltraitance et de la terreur que son père faisait régner sur la sphère familiale, le type semble s'effondrer sur lui-même et perd brusquement son sang-froid.

« Ta gueule, maintenant ou je vais te crever, sale pute ! hurle-t-il. Tu ne sais rien de ma vie, alors ta gueule ou je te tue de mes mains !

— Non, tu ne vas pas me toucher. Tu es incapable de lever la main sur une femme, lâche sèchement Sanchez en se penchant vers l'homme qui n'est pas entravé. Et détrompe-toi, je sais beaucoup de choses sur toi, et ce que je ne savais pas, ton corps me l'a révélé. La relation que tu as eue avec ta mère, qui de son vivant a toujours fait barrière entre ton père et toi, en prenant les coups à ta place, a implanté au fond de toi une haine instinctive des hommes qui battent les femmes. Dans ce type de schéma familial, les enfants finissent, une fois adultes, par reproduire ce qu'eux-mêmes ont vécu, mais pas toi, parce que ta mère a donné sa vie pour te sauver.

— Ta gueule ! » supplie l'homme en posant son front dans ses mains ouvertes, coudes en appui sur la table ; ses pleurs font penser à ceux d'un gamin. Insensible à cette souffrance déployée, la jeune femme poursuit, multipliant les coups

portés au mental de sa proie, savamment distribués, là où ça fait mal.

« Elle t'a protégé en encaissant les coups pour toi, si bien qu'il a fini par la tuer. C'est là que tu es parti en famille d'accueil, le début de la dérive : délinquance, maisons de redressement, puis la prison et ton entrée dans la cour des grands. Mais tu n'as jamais pu oublier le courage de cette femme qui a donné sa vie pour protéger son petit. Tu gardes une image idéalisée de la femme. Aussi, tu ne me toucheras pas, parce que tu n'es pas comme ça. Tu es un homme bon. »

Le corps de l'homme s'exprime, bien trop subtilement pour que les deux spectateurs puissent entrevoir les signes que la commissaire décode patiemment. En tout cas, le pauvre gars commence à être au bout du rouleau et elle met cet abattement à profit :

« Pendant tous les autres braquages, tu n'as jamais donné un coup de feu inutile ou visant à tuer, poursuit Sanchez sur l'écran. Tu es un homme dur, mais tu respectes la vie humaine, sans doute parce que tu as vu ton petit frère partir d'une leucémie foudroyante à l'âge de six ans. »

Les traumatismes remontent à la surface. Les agressions psychiques s'abattent avec la régularité des lames d'une moissonneuse-batteuse. Les défenses du truand s'effondrent, les premiers aveux commencent à sortir et, de ce chaos, la vérité se dessine lentement.

« Je crois qu'il va falloir la recadrer, lâche Frietblatt. Il est hors de question qu'elle s'impose sur mon territoire. »

Alors que le commandant de la crim' approuve d'un hochement de tête, on frappe à la porte.

« Entrez ! » beugle le directeur, par réflexe.

Quand la porte s'ouvre, ce dernier a tout juste le temps de refermer le lecteur multimédia ; celle qu'ils viennent d'étudier virtuellement vient d'arriver. Elle est vêtue d'un jean, d'un débardeur blanc surmonté d'une veste en cuir noir très légère, une paire de Converse blanches aux pieds. Ses cheveux sont à peine plus longs que sur la dernière vidéo.

« Commissaire Frietblatt ? » demande-t-elle.

Il bombe le torse et durcit son regard avant de répondre.

« À qui ai-je l'honneur ?

— Cécile Sanchez, de l'OCRVP. Je pense qu'on vous a avisé de mon arrivée. Je viens pour vous assister sur le triple meurtre de Sélestat. »

Elle s'avance pour leur serrer la main. Frietblatt la regarde à peine et Jaegli, encore décontenancé par ce qu'il vient de voir, garde la tête basse et tend une main molle.

« J'aurais quelques points à voir avec vous, monsieur le directeur. Si nous pouvions être seuls quelques instants... »

Frietblatt congédie Jaegli, vexé, qui sort en la fusillant du regard. Sanchez cerne rapidement le personnage : physiquement très rebutant, légèrement bossu, les traits disgracieux, vêtements pleins de poils canins.

Un misogyne profond qui n'a eu personne d'autre que son chien dans son lit depuis très longtemps, pense-t-elle en lui souriant poliment.

Elle souhaite ne pas avoir à travailler avec lui pour éviter un conflit constant, mais le directeur brise net cette espérance.

« Il s'agit du commandant Jaegli, chef du groupe en charge de l'enquête. Vous aurez sans doute à vous revoir prochainement, si j'ai bien compris.

— Bien entendu, dit-elle. Je vois quelques points avec votre directeur et vous rejoins juste après, commandant. »

L'intéressé acquiesce en grognant et quitte le bureau en refermant la porte un peu trop brutalement au goût de la jeune femme qui y voit une forme de violence grossière à la symbolique inquiétante. Mais elle passe outre et se concentre sur le directeur qui ne lui a même pas proposé de prendre un siège. Elle s'assoit malgré tout et s'adresse à lui avec tout le respect que ses fonctions lui octroient.

« Je tenais à m'entretenir avec vous au préalable afin que mon rôle dans cette affaire soit clair.

— Je vous écoute. » lance-t-il froidement.

L'homme la regarde droit dans les yeux, le buste projeté en avant, la tête relevée, son menton large pointé vers elle.

La proéminence de son menton est un signe morphologique qui indique un haut niveau de testostérone et un caractère dominant, devine-t-elle. Son attitude montre un sentiment de supériorité. Il a besoin de s'affirmer mais également peur d'être supplanté. J'ai affaire à un mâle alpha territorialiste.

Ces premières données indiquent à Cécile comment le prendre, ainsi que les champs lexicaux à utiliser pour ne pas attiser la haine d'un homme dont le soutien serait précieux.

« Comme vous le savez, je suis envoyée par ma hiérarchie à la suite du triple meurtre qui a eu lieu sur votre juridiction.

— Parce qu'on pense que je ne suis pas apte à résoudre cette affaire moi-même ? rétorque-t-il sèchement. À moins que vous soyez là pour m'apprendre mon travail.

— Ni l'un ni l'autre. C'est en rapport avec des faits similaires : le double meurtre d'Armine Glockner et de Laurent Gillet, le 30 janvier 2009 à Saint-Louis. Le groupe qui gère le logiciel de rapprochement des affaires a trouvé de nombreuses similitudes entre les deux dossiers : les auteurs des deux tueries sont très probablement les mêmes.

— Et qu'est-ce qui vous fait dire ça ? »

Sanchez sort les photos des scènes de crime et les pose sur le bureau. Frietblatt s'immobilise, stoppe sa respiration un instant et arrondit les yeux, trahissant sa surprise. Pourtant, il secoue la tête en signe de contestation.

« Ça ne veut rien dire : il n'y a aucun lien entre les victimes.

— Vous avez bouclé le dossier de Saint-Louis ? rétorque-t-elle calmement. Il me semblait que l'enquête était plutôt froide, mais je fais peut-être erreur. »

Une contraction des maxillaires fait comme un remous sur les côtés de son visage. Ses poings se serrent et se crispent le temps d'un court instant. Cécile y lit une colère contenue : elle vient de le vexer et décide de le laisser reprendre le contrôle.

« Je ne cherche pas à discréditer votre travail, le rassure-t-elle. Ma mission est de faire des recherches afin de dresser un rapport à mes supérieurs et à vous-même.

— Je doute que ça vous mène où que ce soit.

— J'ai néanmoins l'obligation de vérifier. Je resterai aussi discrète que possible. En revanche, j'aurais besoin d'accéder à votre service de documentation criminelle. Ma collègue va y faire des recherches et risque d'y passer du temps.

— Et qu'est-ce que vous comptez y trouver ?

— Des données me permettant de confirmer ou d'infirmer le lien entre les deux affaires.

— Faites ce que vous avez à faire, grogne Frietblatt en détournant la tête. À présent, j'ai du travail.

— Je ne vous dérange pas plus longtemps. Je vous tiendrai au courant de mes avancées. J'aurai simplement besoin d'un espace de travail. Si vous pouviez me trouver un bureau pour demain, ce serait idéal. »

Le directeur acquiesce avec un grognement d'ours et fait semblant de se plonger dans un dossier.

Après avoir salué et remercié le directeur, qui l'ignore superbement, elle quitte la pièce et retrouve Romane dans le couloir. Cette dernière grimace en la voyant sortir.

« Après que tu sois entrée, un homme des cavernes est sorti et m'a braillé dessus que je n'avais rien à faire là. Il était avec celui qui écoutait à la porte à notre arrivée. Je ne savais plus où me mettre. Non mais, sérieusement, c'est qui ces gens ?

— Des autochtones qui ne vont pas nous faciliter la vie. » répond Cécile en souriant.

Samedi 14 août 2010 – 13 h 48 – Strasbourg

La rencontre avec le groupe Jaegli, en charge de l'affaire, s'est passée aussi mal, voire pire, que celle avec le commissaire divisionnaire Frietblatt. Les deux femmes ont eu la désagréable impression de déranger et n'ont eu droit qu'à une brochette de regards pleins de mépris.

De ces cinq personnes, une seule s'est détachée de l'ambiance sinistre qui pesait sur le bureau : le lieutenant Béatrice Bulle qui a regardé Cécile avec des grands yeux gorgés d'admiration. Une belle rousse à la chevelure longue et épaisse, le teint pâle et vêtue de couleurs claires, elle semblait tombée d'une affiche de Mucha.

Quand le calvaire a pris fin, elle a couru derrière elles dans le couloir et s'est excusée pour ses collègues, une attention que Cécile et Romane ont trouvé touchante. Avant d'entendre aboyer son nom depuis le bureau et d'être obligée d'y retourner, elle leur a assuré de son soutien, même en dehors des heures de service. Elle a glissé un papier avec son numéro de mobile dans la main de Sanchez avec quelques mots discrets.

« Si vous avez besoin de quoi que soit, je serai là. C'est un honneur de vous recevoir et de vous rencontrer. »

Soulagées d'être sorties de là avec un peu de positif, Cécile et Romane se dirigent à présent vers le bureau de Régine Lamberti, chargée de l'accueil de la permanence d'aide aux victimes et correspondante locale de l'OCRVP.

En arrivant, elles ont la chance de la trouver seule dans son bureau dont la porte est entrouverte. Cécile frappe deux petits coups et reste dans l'embrasure. À l'intérieur, la pauvre femme a l'air d'avoir du travail par-dessus la tête. Derrière son poste

couvert de dossiers, elle est plongée dans son labeur et prend juste le temps de relever les yeux pour les inviter à entrer.

« Asseyez-vous, je vous en prie, dit-elle d'une voix chaleureuse. Je suis à vous dans quelques secondes. »

Large sourire sincère en guise de ponctuation. Il s'agit sans doute de l'une des rares personnes civilisées du service régional. Elle termine de remplir un formulaire puis referme rapidement la chemise cartonnée. Enfin, avec un nouveau sourire sincère et bienveillant, Régine Lamberti se concentre sur elles, les prenant pour des civiles :

« Encore désolée. Que puis-je pour vous ? »

C'est une brune de grande taille et bien en chair, entièrement vêtue de noir. Ses cheveux tout aussi sombres tombent dans une cascade frisée vertigineuse qu'elle ramène en arrière en attendant la réponse.

« Commissaire Cécile Sanchez, de la section spéciale de l'OCRVP. Et voici le lieutenant Romane Castellan.

— Veuillez m'excuser, je ne vous attendais pas. J'ai justement transmis un rapport à Nanterre concernant un triple homicide qui a lieu à Sélestat.

— C'est la raison pour laquelle nous sommes ici. Nous enquêtons sur cette affaire. Tout porte à croire qu'il s'agit d'un événement à caractère sériel. C'est grâce à votre rapidité que nous avons pu le déterminer et être là aussi vite, ce qui est un avantage décisif dans ce genre de cas. Chaque jour de gagné est un atout considérable, nous tenions donc à vous remercier.

— C'est mon travail. C'est normal.

— Tout le monde ne raisonne pas ainsi, malheureusement, ose Romane. Il faut en moyenne trois jours à un service régional pour nous communiquer un dossier de cette ampleur.

— En revanche, il y a une autre partie de votre travail qui ne semble pas disposer pas d'une telle vivacité, poursuit Sanchez. Nous sommes conscientes que vous n'en êtes pas l'exécutante et que ces retards ne vous sont pas imputables, mais nous nous inquiétons pour le SRDC. »

À l'évocation du Service régional de documentation criminelle, le lieutenant Lamberti perd son sourire.

« Les anciens dossiers nous arrivent très péniblement, continue Cécile. Il se trouve que le directeur de l'office m'a chargée de vous demander la cause de cette lenteur paradoxale compte tenu de la rapidité de saisie des dossiers actuels. »

Régine Lamberti baisse les yeux et passe une main sur sa nuque dans un aller-retour rapide.

Elle est embarrassée, sans doute parce que le problème vient d'un collègue et que l'idée de le dénoncer ne l'enchanteguère, déduit Cécile. Elle a besoin d'être rassurée et de savoir qu'on peut arranger ça sans faire de vagues.

« Nous ne cherchons pas à créer de problèmes à qui que ce soit, lieutenant Lamberti. Nous voulons simplement savoir d'où vient le souci afin de tenter de résoudre ça sans heurts.

— Pour tout vous dire, le directeur considère ce poste au service de documentation comme un placard. Il y a placé le capitaine Mejic. Il a été gravement blessé en service et s'est mis à boire. Il n'est plus apte à aller sur le terrain à cause de son handicap et il ne peut pas être mis en contact avec le public à cause de l'alcool. Le directeur n'a rien trouvé de mieux que de l'enterrer au SRDC.

— Mais c'est pourtant une affectation sérieuse, souligne la commissaire. Chaque Service régional de documentation criminelle renforce la base de données centrale.

— Je le sais, assure Régine. Mais le directeur n'a rien voulu savoir quand j'ai contesté sa décision. Mais je pense que vous l'avez déjà rencontré.

— Oui. Ça a été fait en premier lieu, comme il est d'usage.

— Donc pas la peine de vous dire qu'il m'a été impossible de lui faire entendre raison. Pour lui, Nanterre est un nid de bureaucrates dont le seul but est d'entraver la bonne marche des services territoriaux, et la transmission des dossiers un moyen de l'espionner. J'aiderais activement si je le pouvais mais je suis noyée sous le travail.

— On va voir ce qu'on peut faire, conclut Cécile. Il faudrait que vous nous y conduisiez. Ma collègue a besoin d'y faire des recherches. C'est possible ?

— Bien entendu. Suivez-moi. »

Samedi 14 août 2010 – 14 h 21 – Strasbourg

Perdu au fin fond des sous-sols du bâtiment, le Service régional de documentation criminelle a tout du trou à rat.

Il s'agit d'une pièce aveugle en sous-sol, sans aucune lumière naturelle, sinistre à souhait. Le plafond très bas est parcouru d'un réseau complexe de tuyauterie et de chemins de câbles, les murs sont défraîchis et le sol crasseux.

Les dossiers sont entassés sur des rangées d'étagères en métal bon marché, montées à la va-vite et bancales, qui croulent sous le poids des boîtes en carton remplies de documents vaguement classés par dates. La position des luminaires n'est pas logique et l'éclairage est très mal réparti. Cet endroit devait avoir une autre fonction avant la création du SRDC, et les personnes chargées des travaux n'ont pas pris la peine de déplacer les néons dont les flux sont coupés par les rayonnages. Certaines parties de cet espace baignent dans une pénombre malsaine, d'autres sont carrément plongées dans les ténèbres.

C'est le cas du poste de travail qu'on aperçoit à peine tant il est inondé d'ombres. Il s'agit d'un vieux bureau en bois qui rappelle ceux des instituteurs des années 80. Derrière, affalé sur un vieux fauteuil, un homme somnole.

Quand Romane referme la porte, le claquement léger le fait sursauter. Immédiatement, l'homme se lève et s'approche d'elles sans dire un mot en boitant. Il sort de l'obscurité et arrive dans la lumière sans même froncer les sourcils. Il s'agit d'un homme de type slave, barbu et un peu négligé. Il est vêtu d'un jean délavé et d'un T-shirt noir. Son regard, d'un bleu clair et lumineux, est animé par une panique qu'il peine à dissimuler. Ses cheveux noirs plaqués en arrière laissent une vue sans barrage à son visage creusé par les excès et la fatigue. Des cernes noirs soulignent ses yeux, trahissant un état

d'épuisement et de détresse profonde. Sous des sourcils épais, les globes oculaires sont agités de mouvements rapides et précis, comme en train de sonder le volume qui l'entoure.

Stress post-traumatique, devine Cécile. *Il dormait il y a encore quelques secondes et pourtant, à peine les yeux ouverts, il est déjà dans un état d'hyperéveil, en alerte. En même temps, on le sent étrangement distant, isolé du monde. Les pupilles rétractées trahissent une addiction aux opiacés lourds ; avec l'alcool, il a entamé un lent processus d'autodestruction.*

« Bonjour capitaine, dit Régine Lamberti de la voix calme qu'elle réserve aux victimes. Je vous présente la commissaire Cécile Sanchez et le lieutenant Romane Castellan. »

Il hoche la tête rapidement et murmure un « bonjour » à peine audible. Toujours à l'affût, ses yeux dissèquent les zones d'ombres. Il entend à peine sa collègue continuer :

« Romane va travailler ici quelques jours, elle doit consulter des documents. Ça ne vous pose pas de problème ?

— Non... » murmure-t-il.

Soudain, sans un mot de plus, il quitte la pièce en claudiquant, laissant ses interlocutrices dans un profond malaise. À chaque pas, sa hanche semble s'effondrer, rattrapée par le pas suivant, plus solide et plus stable. Cécile le regarde s'éloigner et sortir avec une inquiétude encore accentuée.

Phénomène d'évitement et forte désorganisation du comportement. Forme évolutive de l'état. Haut risque de crises excito-motrices avec violences et de conduites suicidaires.

« C'était le capitaine Mejic, murmure Régine. Il a eu le pied arraché par un explosif ou je ne sais trop quoi. Je n'ai d'ailleurs jamais trop cherché à savoir.

— Il a été militaire ? » interroge Romane.

Le lieutenant Lamberti secoue la tête.

« Non, une opération de police qui a mal tourné dans une affaire que personne n'aime évoquer. Il faisait partie de la BRI,

un élément prometteur, à ce qu'on dit. Mais vu les circonstances, vous imaginez : passer de l'Antigang aux bureaux, puis des bureaux au placard. Ça a été la dégringolade.

— Mon Dieu, quel cauchemar ! »

Visiblement choquée par le passé et le destin tragique du capitaine Mejic, Romane a la gorge nouée.

« On peut le dire, oui ! confirme Régine. Et le pire dans tout ça, c'est la conduite de l'entourage. Personne ne sait trop sur quel pied danser avec lui. Ses anciens collègues en font tous trop ou pas assez, ce qui n'arrange pas vraiment les choses.

— Et je ne pense pas que cet endroit sinistre l'aide d'une quelconque manière, souffle Cécile avec colère. C'est arrivé quand cet incident ?

— En 2003. Et il se morfond ici depuis près de trois ans.

— Vous devriez tenter de nouer un contact avec lui, lieutenant Lamberti, le convaincre d'aller consulter. Cet homme est dans une profonde détresse.

— J'ai essayé, mais il s'est braqué à chaque tentative.

— Le directeur était sur le terrain lors de la mission qui lui a coûté sa jambe, dit froidement la commissaire. Je me trompe ?

— C'est exact, répond Régine. Comment le savez-vous ?

— Il n'y a que ça qui puisse justifier qu'il l'enterre ici. Cette opération a sans doute été un fiasco et le directeur ne supporte pas de le voir ; ça lui rappelle trop cet échec. »

Régine Lamberti est sincèrement surprise par les capacités de déduction de Cécile qui change de sujet en posant les yeux sur les rayonnages. Elle souffle de découragement.

« Il faudrait que vous nous expliquiez comment tout ça est classé. Ma collègue va devoir faire ses recherches ici. Si c'est possible, il faudrait lui installer un poste de travail fonctionnel. Vous pensez pouvoir nous arranger ça ?

— Sans problème. Il y a une salle où est stocké le mobilier usagé à côté. On y trouvera ce qu'il nous faut.

— Ce serait l'idéal, répond Romane. Pour l'informatique, une imprimante et un code de connexion suffiront.

— Alors on va faire ça tout de suite » suggère Cécile.

Il faut moins de vingt minutes aux trois femmes pour aménager un espace pratique, équipé d'une imprimante-scanner et d'une lampe de bureau pour renforcer la luminosité ainsi qu'un fauteuil en cuir presque neuf.

« Ça fera l'affaire ? demande Régine.

— Parfait ! conclut Cécile. On a bien assez monopolisé votre temps, lieutenant. Je vous remercie sincèrement pour votre aide et votre amabilité.

— C'est normal. En cas de besoin, venez me voir. »

Sur ses mots, elle serre la main à Cécile et Romane avant de quitter la pièce.

« C'est une femme brillante, travailleuse et très humaine, dit Cécile à sa collègue. Une personne sur qui nous pourrions compter en plus de Béatrice Bulle ! »

Elle laisse tomber un court silence en observant l'endroit avant de secouer la tête.

« Je suis vraiment navrée de devoir te laisser bosser dans un lieu aussi sinistre, Romane.

— Ne vous en faites pas, la rassure-t-elle. Ça m'ira très bien.

— Bien. Alors allons manger et prendre nos quartiers. »

Après un repas copieux composé de spécialités locales, les deux femmes sont allées déposer les affaires de Romane à sa chambre, dans un très bel hôtel proche du centre historique réservé par la direction.

Elles sont à présent dans l'appartement de Cécile, un F3 magnifique au 17 de la place de la Cathédrale, juste au-dessus de l'office du tourisme. Situé au deuxième étage, le logement est sublime : petit balcon, intérieur meublé avec goût, plafonds hauts ornés de moulures, salle de bains gigantesque, cuisine

équipée moderne et fonctionnelle. Les fenêtres du bureau et du séjour donnent à la fois sur la cathédrale et sur la place qui lui fait face. Une salle de travail est déjà installée selon les habitudes de la commissaire qui exige une configuration bien précise de la pièce. Plus qu'à tout installer, mais c'est une tâche dont elle compte bien s'occuper seule.

Cécile n'a pas encore pris le temps de déballer toutes ses affaires qu'elle est à la cuisine et prépare une théière, afin de pouvoir entretenir Romane sur ses recherches à venir dans les meilleures conditions.

Cette dernière prolonge sa visite les lieux. Elle ouvre la fenêtre et se laisse emporter par le bruit de la cité en plein été, par les odeurs et la vue sans entraves sur Notre-Dame de Strasbourg.

« On sent la différence de rang, admet Cécile en apportant le plateau. Je pense que je vais appeler Vallon pour lui dire deux mots à ce propos. Je trouve ça disproportionné et affreusement gênant vis-à-vis de toi.

— Moi pas, répond Romane en regardant le gigantesque édifice. Je trouve ça tout à fait normal.

— Et pourquoi donc ?

— Vous êtes l'un des officiers de police judiciaire les plus brillants de France, il est normal que vous soyez traitée comme tel. Moi je suis à peine titulaire de mon poste et j'ai tout de même droit à une belle chambre avec tout le confort. Je suis très contente et n'y vois aucune injustice. »

Cécile se résout à ne pas insister et va chercher l'eau qui bout presque sur la gazinière.

« On va voir ensemble ce que tu vas devoir chercher dans les archives, dit-elle en remplissant les tasses. Même si j' imagine que tu as déjà compris.

— Je préférerais tout de même que vous m'aiguillez un peu.

— On recherche des homicides, multiples ou isolés, incluant plusieurs constantes : l'absence d'effraction, les types d'armes utilisées, à savoir des fusils à pompe tactiques chargés à la chevrotine, calibre .12 et un pistolet automatique .22 Long

Rifle. Il y a aussi un rapport avec le trafic de stupéfiants, des voitures volées et brûlées après utilisation, le matériel utilisé pour les meurtres y est laissé pour effacer toute trace et, enfin, des individus en noir avec capuches et cagoules. Quelques détails aussi : la recherche de l'obscurité, la vitesse et l'organisation des opérations.

— Je crois que je vois.

— Aussi, ne recherche pas seulement les affaires incluant toutes ces données de manière exhaustive. Si un nombre significatif d'entre elles sont présentes, tu gardes ce dossier de côté, tu le scannes et tu l'imprimes. Nous ferons le tri ensuite. »

Cécile fait une pause pour boire quelques gorgées dans sa tasse. Romane prend consciencieusement des notes.

« Et puis il y a aussi ce qui est absent.

— C'est-à-dire ?

— Pour la victimologie, l'absence de lien avec le grand banditisme et la délinquance sérieuse, l'absence de mentions importantes au casier judiciaire et au STIC. Pour les faits, le manque de pistes, les dossiers flous et enterrés rapidement, faute d'éléments d'enquête, et ceux qui n'ont pas ou peu de PV de témoignages.

— Vous serez sur le terrain pendant ce temps ?

— En effet. J'ai décidé de me désolidariser du groupe Jaegli, il en va de ma santé mentale. Je vais mener mes propres investigations et récolter le plus d'éléments possible.

— Vous avez déjà des pistes ?

— J'ai quelques idées. Mais je dois t'avouer que si tu venais à retrouver assez rapidement des dossiers à rattacher à ces ceux-là, ça nous faciliterait les choses. Ta partie est sans doute plus importante que la mienne, plus décisive, et tu possèdes un vrai don pour le traitement massif d'informations. »

Nouvelle pause oratoire pour boire un peu de ce thé noir succulent et Cécile conclut :

« Pour le reste de la journée : quartier libre. On attaque demain.

— C'est que j'aurais bien aimé commencer sans tarder.

— T'es vraiment pas croyable, Romane. Tu as une ville magnifique à visiter et tu cherches par tous les moyens à te plonger dans le travail.

— Ça vous ennuie ?

— Tu fais comme tu veux, mais je trouve dommage que tu ne prennes pas le temps de souffler.

— Alors je retourne au SRPJ sans tarder. »

Cécile abandonne et décide de ne pas insister plus. Romane est têtue et si elle a décidé de s'y coller dès maintenant, elle le fera. La jeune femme prend la sacoche contenant son PC et quitte l'appartement après avoir salué sa supérieure.

Samedi 14 août 2010 – 22 h 27 – Sélestat

En arrivant devant l'immeuble où habitaient les Vernay, Cécile Sanchez n'a pas besoin d'utiliser son trousseau de clefs : la porte principale est ouverte. C'est un bâtiment de type HLM assez sordide, en plein milieu d'un quartier populaire non loin du centre, dont le hall est tagué et de nombreuses boîtes aux lettres défoncées. Les parties communes sont dans un état déplorable, un palier sur deux est illuminé, les autres sont plongés dans le noir.

Elle monte les marches deux par deux jusqu'au troisième étage. En arrivant sur le palier, elle repère immédiatement la porte en voyant les bandes autocollantes qui la barrent. Après avoir enfilé une paire de gants en latex tirée de sa poche, elle brise les scellés et entre dans l'appartement avec les clefs qu'elle est passée chercher au SRPJ.

Dans le couloir de l'entrée, une bonne centaine de *flyers* annonçant des soirées axées sur les musiques électroniques sont punaisés au mur. Elle prend quelques minutes pour observer ces nombreuses annonces : diverses associations sont indiquées comme organisatrices, mais on retrouve partout le logo de l'association 5.1, dont les Vernay et Guy Dorau composaient le bureau administratif. Visiblement, ils parrainaient la plupart des événements et étaient impliqués activement dans le milieu.

Deuxième élément notable, les noms de certains DJ reviennent de manière récurrente, mais un en particulier, présent sur presque toutes les programmations : Sarah Parker, du collectif « Pussy Power ». Malgré le fait qu'il s'agisse d'une artiste locale, elle semble jouir d'une certaine réputation, si on en croit les places qu'elle tient dans les programmations, presque toujours en tête d'affiche.

Le pseudonyme d'Adeline Vernay ? se demande-t-elle.

Une de ces soirées est annoncée pour cette nuit, à partir de vingt-deux heures à la salle des fêtes de Scherwiller, une petite ville voisine de Sélestat. Sarah Parker y est annoncée.

Elle longe le couloir et débouche sur le vaste séjour. Une paire de platines vinyle trône sur la gauche, juste devant la fenêtre, montée sur une table pliante, avec une petite table de mixage entre les deux. Contre le mur de droite, un bureau. Au centre, le coin salon et les traces de la tragédie qui s'est jouée ici il y a presque exactement quarante-huit heures.

La table basse est en morceaux sur le sol, et le linoléum est encore taché du sang de Boris Vernay. Sur le canapé, la position assise d'Adeline est encore discernable, taches et traces d'un rouge très sombre qui tranchent avec le tissu beige. Sur l'assise, la marque nette de sa main droite se dessine, comme si elle s'y était accrochée, crispée de terreur.

Immédiatement, Cécile visualise la scène.

Les tireurs aux fusils à pompe viennent de tirer deux salves chacun depuis l'ouverture du séjour, à bout portant sur Boris qui leur ouvrait la marche, d'un peu plus loin sur sa femme.

Lui est tombé au sol, sans doute déjà inconscient et presque mort, le tronc défoncé par deux torrents concentrés de plombs, la colonne vertébrale en miettes.

Pour elle, ça n'a pas été aussi rapide. La chevrotine n'a pas été fatale, parce que les grains se sont éparpillés avec la distance, créant deux vagues diffuses de projectiles. Elle a vu son mari agonisant se faire achever froidement sous ses yeux par le troisième individu, armé d'un automatique.

Criblée de plomb, immobilisée par ses blessures, elle a eu tout le temps de voir le tireur au pistolet faire sa sale besogne et se tourner ensuite vers elle.

Cécile ferme les yeux et matérialise les événements dans ses pensées.

Il lui fait face à présent. La terreur l'envahit lorsqu'elle le voit lever son canon sur son ventre et son doigt se crispier sur la queue de détente. De sa main couverte de sang, Adeline s'agrippe à l'assise comme à une dernière prise avant le

néant. Elle ne parvient pas à hurler en entendant les deux détonations parfaitement synchrones avec les nouvelles brûlures qui lui vrillent l'abdomen.

Le canon se relève sur son visage, ses doigts s'enfoncent encore un peu plus dans la mousse du canapé...

S'extirpant de la vision détestable et quittant les traces de doigts qui l'ont fait naître, elle tombe sur un pan de mur couvert d'affiches annonçant les plus grosses soirées organisées ou parrainées par l'association des Vernay. Parmi elles, la version grand format de la publicité pour l'événement de cette nuit :

In Motion Deluxe III.

L'événement est organisé par l'association SkizoTrip, le logo de 5.1 y apparaît. Les noms des DJ sont ici assortis d'une photo. Elle décroche la feuille de papier glacé, format A3, et regarde de plus près le visage de cette Sarah Parker. Aucun doute, il ne s'agit pas d'Adeline Vernay. En revanche, elle reconnaît Boris, sous le pseudonyme de DJ Zaka, qui était censé participer.

Cet attachement fanatique à la culture techno laisse penser que le rapport avec le trafic de stupéfiants est fondé. Le jeune couple et leur ami ont pu se trouver embarqués dans un sombre engrenage qui aura été le mobile de leur exécution.

Les motifs déclencheurs de violences aggravées dans le milieu du business de la drogue sont innombrables : règlements de comptes, dettes en souffrance, concurrence, braquage des marchandises. Si c'est bien le cas, elle devrait également retrouver du côté du couple gay de Saint-Louis des signes de trafics de stupéfiants, et pas seulement de consommation.

Elle tombe ensuite sur le téléviseur, face au canapé, à gauche de la porte. Écran plat immense, raccordé à un lecteur DVD et à une console de jeu dernier cri. Il y a aussi un meuble de rangement rempli de films : *Trainspotting*, *Requiem for a Dream*, *Las Vegas Parano*, *Blow*, *Drugstore Cowboys*, la trilogie *Pusher*. Pas mal de références à la drogue en somme.

Dans une bibliothèque, elle remarque quelques titres significatifs. *Flash* de Charles Duchaussois, *Junky* de William Burroughs, le *Dictionnaire des drogues*, *Dynamique du Chaos* : là aussi les stupéfiants sont un thème récurrent.

Elle pivote et se penche sur le matériel de mixage. Deux platines de la marque Technics, un sampler et un séquenceur sont raccordés à du matériel informatique haut de gamme. En voyant tout cet attirail coûteux, elle sait qu'elle peut écarter la possibilité d'un cambriolage ayant mal tourné.

Elle se dirige alors vers la chambre. Futon au sol, armoires en bois noir. Agencée avec goût, cette pièce est aussi équipée d'un téléviseur à écran plat relié à un lecteur DVD ainsi qu'à une installation home-cinéma dernière génération. Cécile ouvre les portes coulissantes des meubles et constate que les habits et chaussures de marques s'alignent dans le dressing. Le couple vivait bien au-dessus de ses moyens.

Un coffret métallique, tout au fond, attire son attention. Elle la tire à elle, l'ouvre et y trouve de nombreux sextoys. Au milieu des lubrifiants, godemichés, vibromasseurs et d'autres ustensiles, une petite boîte ronde et plate traîne au fond. Elle s'ouvre à l'horizontale avec des petites charnières, le fond est tapissé d'un miroir encore couvert de résidus de poudre. Dans le couvercle, des petites fixations en métal accueillent deux pailles en argent. L'odeur caractéristique de la cocaïne s'en dégage.

Consommation régulière et ritualisée.

Cécile retourne au salon et commence la fouille du bureau, sur lequel se trouve le PC duquel le disque dur a été retiré. Juste à côté, deux cadres sont posés l'un à côté de l'autre, une photo de Boris dans le premier et une d'Adeline dans le second. Cécile les démonte et en sort les deux portraits qu'elle range dans son sac puis s'attache à l'examen du contenu du meuble. Elle ne trouve aucune fiche de paie récente au nom de Boris. Il y a bien un vieux contrat de travail qui prouve qu'il a été intérimaire chez Peugeot, mais le dernier bulletin de salaire date de 2007. Depuis, il ne semble pas avoir retravaillé et rien n'indique qu'il ne touche des indemnités de chômage ou une aide sociale.

Concernant son épouse, des salaires mirobolants lui ont été versés par l'association Inner Spiral depuis presque trois ans. Des sommes irrégulières et suspectes pour un simple poste de programmatrice, allant certains mois jusqu'à trois mille cinq cents euros. Les cahiers de compte de cette association sont dans le même tiroir, ainsi que ses statuts. Cécile sent l'embrouille : il s'agit d'une association créée de toute pièce, avec un bureau fantôme ; un moyen de justifier une partie des entrées d'argent.

Blanchiment d'argent : trafic.

Elle décide qu'elle en sait suffisamment et quitte l'appartement.

La nuit est fraîche et étrangement calme. Le quartier est toujours plongé dans ce coma nocturne inquiétant. Les lumières des téléviseurs sont éteintes à présent. Les ténèbres avancent, elles gagnent du terrain.

Il lui faut encore passer chez Guy Dorau avant de se rendre à la salle des fêtes de Scherwiller, pour y rencontrer Sarah Parker. Si son intuition est juste, elle aura été assez proche des victimes pour pouvoir l'aider à percer les ombres.

Cécile se gare devant la maison mitoyenne de Guy Dorau, en périphérie du centre-ville, dans un quartier à peine plus aisé. Ici, les habitants sont propriétaires de leurs biens, et cette petite différence change pas mal de choses. Des rues propres et entretenues, aucun graffiti, un voisinage paranoïaque qui se place aux fenêtres à chaque bruit suspect : l'environnement n'est pas du tout le même que celui des Vernay, c'est sans doute la raison pour laquelle les tueurs ont été beaucoup plus expéditifs.

Elle sort de sa voiture et pousse le portail de bois : le véhicule placé ainsi, elle fait les deux mouvements à la suite. Elle évalue la distance et regarde sur les côtés. Vu l'angle, les voisins étaient dans l'impossibilité de voir le visage du meurtrier sans se pencher par la fenêtre ou sortir de chez eux.

C'est ainsi qu'ils se sont garés, déduit-elle. L'individu a ainsi pu se permettre de sortir de la voiture à visage découvert et d'aller sonner sans sa cagoule.

Il connaissait le quartier et savait qu'il devait aller vite, sans faire de bruit, ce qui confirme l'usage d'un silencieux. Il avait prévu les contraintes d'un voisinage sur ses gardes.

L'escouade connaissait les lieux et il s'agit bien de pros. Prévoyance, faculté d'adaptation : l'équipe a de l'expérience dans ce type d'opération.

Elle sort le trousseau de clefs et déverrouille la porte. En l'ouvrant, elle voit les traces de sang quatre mètres plus loin, depuis l'entrée qui s'ouvre directement sur le séjour. Ici, quelques repères posés par la Police technique et scientifique sont encore en place et indiquent où se trouvaient les douilles, une autre signale une empreinte de pas juste après la porte.

Les étuis vides des balles tirées sont à l'intérieur, ainsi qu'une trace de semelle. Le tireur, après avoir brisé la chaînette de sécurité, entraîné par son propre élan, a tiré juste après l'entrée. La victime a été propulsée en arrière. Les balles se sont néanmoins logées dans le buste et en pleine tête de la cible, œuvre d'un tireur expérimenté.

Elle se penche sur l'empreinte de pas, une semelle de chaussure militaire. Le sol de la petite cour, recouvert de sable, aura favorisé son marquage sur le linoléum clair.

Celui qui a agi ici, le porteur du pistolet automatique, chausse du 38 ou du 39 et ne doit pas être très grand. C'est en prenant appui pour tirer qu'il a imprimé son pied chaussé dans l'entrée : une technique de tir instinctive mais efficace.

Cette conclusion lui semble pertinente : nouvel élément qui lui permet de cerner et de visualiser encore un peu mieux les bourreaux. Elle observe ensuite le mur blanc qui se prolonge et délimite le séjour sur lequel les projections de sang se sont incrustées, puis sort les photos des techniciens de scènes de crime pour visualiser les points d'entrées des balles.

Elle revient sur le mur : trois longues traces, presque brunâtres à présent, matérialisent les tirs. Dorau mesurait un

mètre quatre-vingts. Les deux premières éclaboussures, très proches, correspondent aux tirs dans la poitrine, la troisième, un peu plus haute, à celui dans la tête. Les balles, de calibre .22 Long Rifle, n'ont pas pu ressortir du corps.

Alors pourquoi ces éclaboussures ?

C'est en se plaçant à mi-chemin entre la porte et les taches, jetant alternativement un œil vers l'entrée puis vers l'emplacement de la victime, que la réponse fuse : il reculait quand le tueur a ouvert le feu et n'est pas tombé après les deux premiers impacts. La balle destinée à son crâne s'y est fichée alors qu'il était encore debout.

Mais pourquoi dans la tempe ?

Cécile s'approche, examine les traces de plus près, jette un œil sur la marque de pas à l'entrée et visualise virtuellement les axes de tirs. Une expression de stupéfaction se dessine sur son visage : même origine des angles de tir. Dorau n'a non seulement pas eu le temps de s'écrouler après les deux premiers impacts, mais pas non plus de bouger d'un pouce.

La première balle arrive de sa gauche et le touche au niveau du cœur, le faisant légèrement pivoter sous le choc, et répandant du même coup la première gerbe de sang à côté de lui. La deuxième l'atteint au plexus et intensifie le mouvement de rotation du corps de la victime qui a fait un quart de tour à présent, dispersant une fois encore son sang sur le mur. C'est pour cette raison que la balle qu'il a prise dans la tête l'a pénétré par la tempe droite, accentuant encore le tourbillonnement du corps qui, après un demi-tour complet, s'est écroulé face contre terre, dos à la porte. Une rotation de 180 degrés sans chuter. Trois tirs en moins d'une seconde.

Une bonne minute est nécessaire à Cécile pour digérer l'information, et deux de plus pour revérifier, faisant quelques va-et-vient dans la pièce. Elle se penche, cherche à trouver une autre explication, mais le résultat est indiscutable. Pour preuve : il n'y a qu'une seule et unique empreinte de pas du matador. Il n'a pas bougé. Incroyable performance d'un tireur adroit, rapide et expérimenté, droitier et de petite taille.

Cécile fait un rapide tour du propriétaire en sachant déjà qu'elle ne trouvera pas grand-chose. Elle se concentre sur le bureau. L'homme était organisé, ce qui lui facilite la tâche. Sa paperasse est soigneusement rangée dans des chemises étiquetées, classées avec un ordre presque militaire. Elle ouvre le dossier « Succession » et découvre que l'homme a hérité de ce pavillon à la mort de sa mère ainsi que de son commerce, un bar-tabac qu'il a transformé en un bar de nuit spécialisé dans les productions de DJ. La comptabilité indique un chiffre d'affaire incroyable pour un établissement du genre, confirmant le blanchiment d'argent et le trafic de drogue.

Cécile remarque un chargeur de téléphone. Certaine que le tueur n'est pas entré, elle conclut que les enquêteurs locaux l'ont emporté et mis sous scellé pour un examen approfondi. L'ordinateur a été démonté également et le disque dur local a été prélevé. Cécile devra négocier avec Jaegli le droit d'inspecter ces deux objets.

Satisfaite de ses découvertes, elle sort de la maison et, après avoir reposé les scellés, monte dans la Safrane et démarre sans plus tarder, direction Scherwiller.

Dimanche 15 août 2010 – 1 h 11 – Scherwiller

Les environs de la salle des fêtes de Scherwiller sont animés d'un bouillonnement incroyable quand Cécile se gare sur le parking déjà presque plein. Derrière elle, de nombreux véhicules arrivent encore. Un *beat* à 140 BPM cogne en sourdine et inonde le quartier.

Alors qu'elle sort de son véhicule et traverse le parking pour se rendre à l'entrée, une dizaine d'infraction à la législation sur les stupéfiants lui saute au visage : teuffeurs avec un joint au bec, lignes de poudre sniffées dans les voitures, deals de produits à peine camouflés. En arrivant devant la salle, elle se place dans la file d'attente, bien décidée à se fondre dans la masse pour pouvoir pénétrer l'univers des victimes par l'immersion, le meilleur moyen de tirer des conclusions objectives. De plus, montrer sa carte à l'entrée ne manquerait pas de donner l'alerte. Elle accepte donc d'attendre et de payer les cinq euros du prix d'entrée.

Vingt minutes après, elle reçoit un coup de tampon sur la main. Un type à l'allure militaire qui porte un T-shirt « Sécurité » lui demande de lever les bras pour une palpation. Sans se démonter, Sanchez lui demande :

« Bien entendu, si vous voulez bien appeler une de vos collègues féminines.

— Il n'y a pas de femme ce soir.

— Alors vous en faites venir une ou vous ne me touchez pas », exige-t-elle.

Embarrassé, l'homme pose ses mains sur ses hanches, la regarde dans les yeux un moment puis finit par abdiquer.

« OK ! Allez-y ! »

Cécile passe en évitant la fouille qui aurait révélé l'arme de service qu'elle porte dans un holster, sous sa veste en cuir.

À l'intérieur, un monde fou est déjà là. La piste de danse est animée d'une agitation incroyable, régulée par le *beat* et les infrabasses qu'une sonorisation surpuissante projette dans tout le volume. Cécile peut sentir les vibrations dans sa poitrine, sensation agréable. D'autant que la musique est une techno plutôt convenable, parcourue d'accents rock et new-wave qui donnent au résultat une réelle fraîcheur.

Elle va commander une bière au bar. Après toutes ces émotions, elle l'a bien mérité. Elle se pose ensuite contre un mur et observe en buvant son verre. L'organisation est carrée, l'association qui gère tout ça est efficace et expérimentée. Avec une entrée à cinq euros et un bar qui tourne plein pot, un gros bénéfice est assuré.

Sur la scène, le DJ est surexcité. Sa tête martèle le vide au rythme qu'il impose. Son visage porte une expression d'intense satisfaction et il bombe fièrement le torse. Régulièrement, il se pince le nez entre le pouce et l'index dans un réflexe un peu agaçant. Ses lèvres sont figées dans un sourire en coin. Sentiment de supériorité, perte de sensibilité des muqueuses buccales et nasales, état d'intense excitation et pupilles dilatées attestent qu'il est sous cocaïne.

À côté d'elle, un type aux yeux presque clos secoue les épaules sur le tempo envoûtant. Un sourire marqué lui souligne le nez comme un croissant de lune qui aurait basculé. Il se gratte sans arrêt derrière la tête et au niveau des deltoïdes. État de bien-être et de plaisir profond, pupilles en têtes d'épingles, démangeaisons diffuses, négligence de l'aspect général : il est sous l'emprise d'opiacés lourds, probablement de l'héroïne.

La drogue est au centre de tout. Ceux qui affirment qu'il est réducteur d'associer le mouvement techno avec la consommation de produits stupéfiants devraient venir un peu plus souvent dans ce genre de soirées. Partout où ses yeux se posent, elle tombe sur des deals, des personnes qui consomment et d'autres qui ont déjà consommé.

Si la recette officielle promet d'être bonne, le chiffre d'affaire officieux doit être hallucinant.

Est-ce que l'association travaille sur les deux tableaux ? se demande Cécile. Ou alors est-ce qu'une autre organisation s'occupe de cette facette commerciale illicite ? En tout cas, la distribution est organisée, c'est évident.

La perception de Cécile se modifie soudainement dans cette ambiance fiévreuse : cette dualité entre les ombres et les *lights*, le poids de certains regards dans la foule et cette impression d'une haleine moite et brûlante contre la nuque.

Cécile frissonne. Sensation d'écrasement de l'espace, de réduction du volume de la salle déjà oppressante, concentration de l'énergie négative et disparition progressive de toute énergie positive : les premiers signes sont là.

Cette forme étrange de perception extra-sensorielle, qu'elle a surnommé « le sens du Mal », se met à fonctionner à plein régime sans qu'elle ne le contrôle réellement.

Dans ces moments, elle se sent subitement comme éjectée du monde physique, projetée dans un équivalent abstrait. Les sensations sont étranges et loin d'être agréables, mais Cécile sait d'expérience qu'elle peut en tirer beaucoup. Soudain capable de décoder tout son entourage, elle absorbe le maximum d'informations possible, sachant que le phénomène ne se prolonge jamais longtemps.

Toutes les âmes présentes ici lui apparaissent dans leurs formes simplifiées et mobiles, au fur et à mesure que tous ses sens s'effondrent au profit de cette vue distordue. C'est un ballet chaotique dont le sens ne lui apparaît que progressivement.

Immobile, détachée, comme séparée de tout par une certaine distance, Cécile est en position d'observation. Elle capte les interactions entre les personnes présentes, trajectoires approchantes, parallèles ou croisées. Les échanges, les sentiments dirigés, refoulés et les antagonismes. La plupart des éléments présents circulent de façon normale, mais certains autres attirent son attention. Elle repère immédiatement les

mouvements irréguliers, les vibrations négatives, les sources de vice, de perversion.

Chaque intrus lui saute au visage avec évidence, en giration suspecte autour du noyau de cette soirée, et elle peut alors se focaliser sur eux. Ici, Cécile en repère trois dont elle mémorise les positions, afin de pouvoir revenir dessus dès qu'elle sera de retour à la réalité physique. Il y en a un quatrième qui, étrangement, est comme elle : stoppé net, droit devant, sur l'autre rive, immobile et suspendu. Son absence de mouvement est un défi violent. Ce duel figé et silencieux dure le temps d'un soupir et, en même temps, une éternité. La commissaire est tellement décontenancée par cette expérience inédite qu'elle ne pense que tardivement à le localiser.

Elle cherche à prolonger aussi longtemps que possible sa transe, mais ça ne dure qu'une fraction de seconde et lui pompe toute son énergie ; impression de prendre un coup violent à l'estomac puis elle revient brusquement au réel.

Cécile reprend son souffle. Grande inspiration, comme en sortie d'apnée. Son ouïe éteinte se remet à fonctionner brutalement, la musique lui vrille alors la tête et la fait sursauter. Elle doit rester concentrée pour repérer les quatre individus et les voir physiquement.

Le premier est un Black athlétique, bandeau dans les cheveux qui tirent ses longues dreadlocks en arrière. Sur son visage taillé à la serpe, un regard puissant se promène sur la foule, concentré, vigilant. Il marche lentement et longe la piste de danse, de l'autre côté, sondant attentivement la masse de danseurs, puis se perd derrière ce bouillon de chairs survoltées qui s'agite sur la musique.

La suivante est une fille aux cheveux roses tressés. Un débardeur blanc laissant apparaître une musculature nerveuse, des tatouages couvrant ses bras et la bosse caractéristique de la crosse d'une arme de poing sur son abdomen, canon enfoncé sous son jean clair déchiré aux genoux. Elle se dirige vers la sortie avec un téléphone sur l'oreille. Son visage est traversé en diagonale par une balafre large. Son œil gauche, sur la trajectoire de la blessure, est occulté par un bandeau noir. Elle propage autour d'elle de fortes ondes négatives.

Le troisième, un homme petit et corpulent vêtu d'un treillis large et d'un pull noir dont la capuche remontée lui dévore le visage, se tient accoudé au deuxième bar. Son attitude décontractée ne trompe pas Cécile : il observe et surveille, tout son être est en éveil sous cette façade faussement tranquille et détachée.

Elle a perdu le quatrième – l'immobile – et fait un effort pour retrouver sa position.

Juste en face, se remémore-t-elle. En hauteur !

Ses yeux viennent se poser sur le balcon, mais trop tard. Elle a juste le temps d'apercevoir une silhouette ouvrir la porte et disparaître. Trop loin, trop sombre pour apercevoir le moindre détail. Elle peste intérieurement et elle se remet à parcourir les lieux du regard. Le Black et la balafrée ne sont plus là. Elle les cherche un instant, en vain. Le type au bar, lui, n'a pas bougé d'un pouce. Il consulte son téléphone portable dont la lueur de l'écran laisse deviner un visage massif et des pattes qui retombent en L le long de ses joues rondes.

Désorientée par l'effort de concentration, il lui faut quelques minutes pour souffler, dos au mur, tête rejetée en arrière. Une fois à nouveau en pleine possession de ses moyens, elle se décide à aller faire un tour rapide dans la salle pour essayer de repérer Sarah Parker. Elle a la photo de l'affiche en tête et se met à sonder les visages qu'elle croise, ceux qui émergent du chaos du *dancefloor*. Elle se promène ensuite vers les tables, puis dehors, dans l'espace fumeur clôturé, où les accros à la nicotine consomment leur poison comme des bêtes dans un enclos, sans succès.

L'idée lui vient qu'elle aurait tout aussi bien pu annuler sa venue, choquée par la mort récente des Vernay.

Elle est prête à abandonner lorsque le DJ sort de scène en laissant son dernier disque tourner. Après quelques mises au point, il descend le petit escalier sur la gauche de la scène et sort son passe de sous son T-shirt. Il le montre à un grand Black de la sécurité qui se tient droit comme un piquet devant une porte. Après avoir jeté un bref coup d'œil à l'autorisation, il acquiesce et le laisse passer dans ce qui doit faire office de

loges. Au bout d'une minute à peine, un autre type en sort et grimpe sur la scène avec un bac rempli de vinyles sur les bras.

Sans passe, les chances que le portier la laisse entrer sont faibles. Elle tente quand même le coup et se dirige vers lui. C'est un homme immense, presque deux mètres. Elle tente le tout pour le tout.

« Cécile Ramirez, du journal *L'Alsace*. Je prépare un article sur la soirée et j'aurais besoin de m'entretenir avec Sarah Parker, la tête d'affiche. »

Elle assure sa requête de son plus beau sourire. Le géant l'observe un moment sans un mot, la détaille des pieds à la tête avant de l'avertir.

« Vous qui avez déjà refusé d'être fouillée à l'entrée, alors non. »

Vexée par la remarque de l'homme et par sa volonté de lui compliquer la vie, elle sort sa carte de réquisition de sa poche sur un coup de tête et la lui colle sous le nez :

« OK, mec ! On va la faire autrement : commissaire Cécile Sanchez, police judiciaire ! Je veux parler à Sarah Parker, sinon je passe un appel aux stup.

— Écoutez, madame ! Je ne fais que mon travail et je ne suis censé laisser entrer personne sans passe.

— Décide-toi vite ! insiste-t-elle en sortant son mobile. C'est comme tu veux. »

Il finit par souffler et par secouer les mains devant lui en s'éloignant de l'accès.

À l'intérieur, les infractions se multiplient. Il y a une dizaine de personnes dans une petite salle d'à peine vingt mètres carrés, équipée de tables et de chaises, sur lesquelles tous sont assis devant de grandes lignes de cocaïne. Ça sniffe à tout va. Sur un petit meuble bas, elle remarque même un kit stérile d'injection, boîte éventrée à la hâte et une compresse maculée de sang : les restes d'un fix d'héroïne, le festin de l'abîme.

Immédiatement, elle repère la fille qu'elle cherche, assise au fond, en train de s'en mettre plein le nez avec le DJ qui vient de quitter la scène. Elle s'approche et, grillée pour grillée, ressort sa carte barrée d'une bande explicite aux couleurs de la République. Elle la pose devant Sarah Parker, la plaquant sur la table, ce qui provoque un sursaut violent à sa cible. Le type à côté d'elle s'éjecte en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

« Cécile Sanchez, police judiciaire. Je voudrais vous parler de Boris et Adeline Vernay, ainsi que de Guy Dorau.

— Désolée mais je n'ai rien à vous dire, lâche sèchement la brunette en se relevant. Je ne sais rien du tout...

— Très bien... c'est comme tu veux ! Mais si tu lèves ton cul de cette chaise, c'est pour me suivre au poste, sans vider tes poches ni ton sac. Je laisserai le soin à un chef de groupe des stup de s'en charger.

— Vous avez décidé de me prendre la tête ?

— Non. J'ai décidé de mettre la main sur les ordures qui ont abattu trois personnes en moins d'une demi-heure, il y a deux jours de ça, et les coller en cellule à vie. »

La jeune femme se rassoit en lâchant un soupir et pose son front sur ses deux mains ouvertes, les coudes sur la table.

Elle abdique, et elle en a gros sur le cœur, note la commissaire. Besoin d'être rassurée.

« Tes quelques grammes de coke, je n'en ai rien à foutre. Je ne suis pas là pour ça. »

La DJ abandonne toute forme de résistance. La salle VIP est entièrement vide à présent, les deux femmes sont seules. C'est sans doute ce qui la décide à parler.

« OK, mais il faut faire vite, je veux pouvoir dire que je n'ai rien craché quand vous partirez.

— On va faire comme ça. Alors ne perdons pas de temps : qu'est-ce que tu peux me dire sur les Vernay ?

— Qu'est-ce qui vous laisse croire qu'on était si proches ?

— Tu es présente sur toutes leurs soirées, j’ai étudié les programmations. Je ne suis pas là pour te créer des problèmes mais pour que justice soit faite. Je pense que tu peux piger ça. »

Sarah Parker acquiesce, les yeux dans le vague. Des larmes affleurent à ses paupières.

« Tout d’abord, quel est ton vrai nom ? demande Cécile avec calme.

— Shirel Aaron.

— Quels étaient tes rapports avec les victimes ?

— Boris et Adeline étaient des amis de dix ans. Ce qui leur est arrivé, c’est vraiment un cauchemar. J’en crève !

— Et c’est tout à fait normal, je veux attraper leurs assassins à tout prix, mais il faut m’aider.

— D’accord...

— Je sais qu’ils vendaient de la came et que leurs soirées et celles qu’ils parrainaient étaient des vitrines pour leurs produits. Cependant, cela ne justifie pas qu’ils se soient fait descendre froidement. Personne ne mérite ça. Qu’est-ce que tu peux me dire sur leur commerce ?

— Tout ce que je sais, c’est qu’ils se sont mis à avoir la meilleure came du marché à des prix incroyables, du jour au lendemain. Ils sont aussi devenus plus méfiants.

— Changement de fournisseur ? »

Shirel acquiesce à nouveau sans ouvrir la bouche. Cécile fait le forcing pour obtenir des précisions.

« Aucun des deux ne t’a rien dit ? Pas même durant une soirée un peu poudrée ? La coke délie les langues.

— La seule chose qu’ils m’ont dite, c’est qu’ils comptaient exploiter à fond ce nouveau filon. Mais un soir, Adeline m’a avoué que ces gens lui foutaient la trouille. Ils ont été clairs : en cas de faute, la punition serait exemplaire. Elle a essayé de persuader son mari de lâcher l’affaire, mais les profits avaient triplé en moins d’un an.

— Des détails sur ces personnes ? Nom, prénom, surnom ou signes particuliers ?

— Non ! Elle avait bien trop peur, et Boris aussi. Ces gens les terrifiaient. Ils n'en disaient pas un mot.

— T'es certaine ? Chaque détail peut faire la différence. »

La DJ part dans une longue réflexion, un peu lointaine. Son regard dilaté est perdu dans le vide. Au bout d'un moment, son visage s'éclaire.

« Il y avait une fille avec eux, Adeline en avait peur. Ils étaient terrorisés à l'idée de trahir leur promesse de silence.

— C'est-à-dire ?

— Ces gens avaient instauré un tas de règles très strictes dont je ne connais pas les détails. Je sais juste que c'étaient eux qui prenaient contact avec Boris.

— Comment les Vernay ont-ils trouvé ce plan ?

— Ils sont venus à eux. Ils savaient qu'ils faisaient du business et leur ont proposé une marchandise défiant toute concurrence. Ils savaient tout d'eux, leur adresse, les magouilles avec les associations, ce qu'ils vendaient. Boris a tout de suite accroché avec la marchandise. Il a accepté le deal.

— Tu ne vois rien d'autre ?

— Non. Je n'en sais pas plus. Parole !

— OK ! termine Cécile. Je te laisse ma carte. Si quelque chose te revient, appelle-moi s'il te plaît.

— D'accord...

— Et vas-y doucement avec la coke. T'es jeune, t'as la vie devant toi. »

Sur ces paroles bienveillantes, la commissaire se lève et se dirige vers la porte. Au moment où elle pose sa main sur la poignée, la voix de la brunette s'élève derrière elle.

« Moi aussi je veux qu'ils payent. C'étaient mes amis. C'est horrible de mourir comme ça.

— Je suis d'accord. Je vais tout faire pour que ces salopards soient punis pour ce qu'ils ont fait. Merci Shirel. »

Sanchez ouvre la porte et l'apostrophe à voix haute, en criant presque pour que tout le petit monde agglutiné devant entende bien :

« Tu veux jouer aux dures ? Mais tu vas le regretter ! »

Sur quoi elle lui jette un clin d'œil qui tire un sourire triste mais sincère sur le visage décomposé de la DJ. La commissaire referme la porte, prend un visage contrarié et jette au groupe de jeunes gens un regard noir. Elle sort de la salle des fêtes sans traîner plus longtemps, soudain pressée de retrouver l'air libre, bousculant même quelques agités au passage pour se frayer un chemin dans l'espace de plus en plus irrespirable de cette salle.

En remontant dans la Safrane, elle souffle un grand coup et coupe le dictaphone numérique qu'elle avait enclenché dans sa poche au moment d'en tirer sa carte et de la coller sous le nez du vigile.

Alors qu'elle démarre, un flash lui fait lever la tête. Elle remarque le petit gars corpulent qui était appuyé au bar avant sa rencontre avec Shirel. L'homme au pull noir à capuche. L'ombre générée par cette couverture ne permet toujours pas à Cécile de discerner ses traits. Le lampadaire sur lequel il est appuyé ne fonctionne plus, alors qu'elle est certaine que c'était le cas quand elle s'est garée.

Nouveau flash alors qu'elle le regarde et cherche à discerner son visage dans les ténèbres.

Elle n'est pas certaine que ce soit elle qu'il a photographiée, mais vu sa position, c'est plus que probable. Un instant, elle est tentée de descendre et de l'interpeller pour procéder à un contrôle d'identité, mais l'homme saute la haie qui entoure le parking avec une agilité étonnante.

Elle a tout à coup un mauvais pressentiment et regrette un peu d'avoir eu à exhiber sa carte à l'intérieur. Elle tente de l'apercevoir de l'autre côté en rejoignant la route de quelques

coups de volant adroits, mais il s'est évaporé dans la nuit noire.

Cherchant à oublier ce fait troublant, elle repasse en boucle les détails de la soirée alors qu'elle retourne sur Strasbourg. Ce qu'elle en retire, c'est l'organisation professionnelle et la vente structurée de stupéfiants. C'est alors qu'une idée lui vient en tête : si les Vernay et Guy Dorau étaient censés s'occuper de la distribution des drogues sur cette soirée, comme sur les autres qu'ils organisaient ou parrainaient, ça veut dire qu'ils ont été remplacés. Quarante-huit heures après le massacre, leurs fournisseurs, et sans doute leurs assassins, leur ont déjà trouvé des successeurs.

Cette idée achève d'installer son malaise.

Dimanche 15 août 2010 – 2 h 39 – Strasbourg

En arrivant dans son appartement, Cécile décide de se mettre sans attendre à l'installation de son bureau, son espace personnel, son centre de réflexion.

Le matériel qu'elle a demandé a été livré : rouleaux de papiers blancs, marqueurs, tableau Velleda de deux mètres sur trois et colle à prise rapide pour le fixer, carte de l'Alsace, punaises à grosse tête de formes variables et de couleur vive pour les repérages, imprimante-scanner et fournitures de bureau diverses.

Comme à son habitude, elle respecte certaines conditions précises pour l'installation de cet espace. La première, c'est la mise en place de son bureau au centre de la pièce, de telle sorte qu'une fois assise, elle se trouve dos à la porte. Elle y place son PC portable et installe le matériel informatique. En face d'elle, un grand mur vide, tout comme à sa droite. Sur le mur de gauche, elle obstrue la fenêtre en fixant le grand tableau blanc avec le pistolet à colle.

Trois murs et un volume qu'elle visualise comme une projection physique de l'intérieur de son cerveau et qu'elle s'apprête à organiser comme tel.

En face d'elle, en plein milieu de la paroi encore vide, elle fixe l'immense carte de la région et plante deux petits drapeaux noirs sur les deux scènes de crimes. Juste à droite, elle affiche les photos des victimes qu'elle a récupérées aux domiciles de ces derniers. Elle plante un drapeau sur la commune de Scherwiller, fixe le *flyer* de la soirée et entoure la photo de Shirel « Sarah Parker » Aaron au marqueur rouge.

À gauche, Cécile forme une mosaïque avec les clichés pris par les techniciens de scènes de crime. Elle continue son installation en déroulant une grande bande de papier qu'elle

place contre l'angle, du sol au plafond, et sur laquelle elle note la chronologie des événements, laissant de l'espace entre les lignes pour pouvoir intercaler ultérieurement toutes les nouvelles informations qu'elle s'apprête à découvrir.

Sans s'accorder une minute de repos, elle prend un feutre noir et s'attaque au tableau d'une écriture lisible. Tout en haut, elle inscrit *Mode opératoire* et se met à lister les éléments communs aux deux premières affaires.

Quatre individus organisés, expérimentés et faisant preuve d'une application stratégique sans faille. Grande capacité d'adaptation aux contraintes imposées par chaque situation.

Arrivées discrètes. Actions rapides et violentes suivies de replis éclair en deux temps. Récupérations de véhicules individuels (motos ?) préparés à l'avance sur un point relais.

Destruction au point relais du véhicule utilisé pour l'opération : systématiquement une voiture volée qui y est incendiée avec l'ensemble du matériel à l'intérieur (cocktail incendiaire à base d'essence, avec de l'éther éthylique en guise d'accélérateur pour Saint-Louis). Pas d'effraction, les victimes connaissaient leurs assassins et les attendaient.

Pistolet automatique calibre .22 LR, shotgun calibre .12 chargé de chevrotine. Tenues noires, cagoules et capuches, rangers militaires. Neutralisation des caméras de vidéosurveillance et des éclairages si possible et nécessaire.

En notant cette dernière phrase, son souffle se suspend quelques secondes. Elle reste immobile, les yeux dans le vague. Ses sourcils se plissent. Elle revoit le petit gros et son pull à capuche, quelques heures plus tôt. Elle repasse dans sa tête l'épisode du bar, quand il consultait son portable : elle a pu entrevoir partiellement les traits de son visage. Elle est certaine que c'est le même homme qui l'a suivie sur le parking pour prendre deux photos d'elle. Même corpulence, mêmes vêtements. Le lampadaire était éteint alors qu'elle l'avait vu fonctionner à son arrivée.

Neutralisation des éclairages : ça ne peut pas être une coïncidence.

Cécile s'assoit à son bureau, allume son ordinateur et lance le programme de création de portraits-robots. Grâce à sa mémoire photographique, elle se lance dans la reconstitution patiente et précise des deux visages qui lui ont sauté aux yeux ce soir, ainsi que du peu qu'elle a entrevu du troisième. Toute la fatigue a disparu. Une inquiétude profonde la tient en éveil. Il lui faut capturer les images de ces individus, maintenant, pendant que sa mémoire est encore fraîche. Elle ressent au plus profond d'elle-même que ces personnes ont un rôle important dans cette affaire, directement ou indirectement. Dans tous les cas, elle doit coucher leurs images sur papier. Peu importe le temps que ça prendra. Peu importe si elle ne dort pas.

Dimanche 15 août 2010 – 7 h 50 – Strasbourg

La nuit a été courte pour Cécile et son réveil difficile. Une heure ou deux de plus sous les draps ne lui auraient pas fait de mal. Mais elle s'est forcée à se lever tôt. Après une tasse de thé, et juste avant de passer sous la douche, elle a téléphoné à Béatrice Bulle pour l'inviter à un petit déjeuner dans une brasserie avant sa prise de poste, lui demandant si toutefois elle travaillait le dimanche. Cette dernière, réveillée par le coup de fil matinal, lui a répondu que le directeur régional avait été clair à ce sujet : pas de week-end avant d'avoir résolu cette affaire. Ne prenant son service qu'à huit heures et demie, elle a accepté avec plaisir.

Juste après, elle a tiré Romane de son lit en l'appelant à son tour, afin de la convier à cette entrevue, tout en lui signifiant qu'elle pouvait, si elle le désirait, la rejoindre un peu plus tard au SRPJ.

« Non ! a-t-elle répondu. Je tiens à être là, d'autant que j'ai déjà bien avancé dans les recherches au SRDC cette nuit.

— On se rejoint toutes les trois d'ici vingt minutes à la brasserie du Dôme, en bas de chez moi. Ils ont une grande terrasse et il fait un temps idéal pour un petit déjeuner dehors. »

Une demi-heure plus tard, les trois femmes sont installées sur la terrasse baignée par le soleil montant. Un café noir pour Béatrice, un thé vert pour Cécile, un café-crème pour Romane et un petit panier rempli de croissants frais au centre de la table.

Béatrice Bulle semble ravie d'être là, un sourire tapisse son visage et ses yeux admiratifs sont rivés sur Cécile. La commissaire est simplement habillée d'un jean et d'un T-shirt blanc, surmonté par sa veste de cuir d'agneau courte ouverte et

chaussée de Converse toutes blanches. Des lunettes de soleil aux montures larges, toutes aussi blanches, couvrent ses yeux. Elle est d'une beauté à couper le souffle qui donne au lieutenant Bulle des frissons brûlants dans le bas du ventre.

« Alors, commissaire, commence-t-elle, vous parvenez à trouver vos marques chez nous ?

— Je suis heureuse d'avoir quelqu'un sur qui compter, répond-elle. Votre hiérarchie est détestable.

— Je sais. Je suis d'ailleurs la première à en souffrir. Ici, ce n'est pas le savoir-faire qui compte, c'est le "faire-savoir". Peu importe qui fait le travail, c'est celui qui est au-dessus de vous qui en récupère les lauriers.

— Justement, c'est pour ça que je tenais à vous voir ce matin. J'ai bien compris qu'il ne fallait pas que je compte sur l'assistance de votre chef et encore moins du directeur. Romane et moi sommes ici pour vérifier si l'affaire sur laquelle votre groupe travaille pourrait avoir un rapport avec le double meurtre d'un banquier et de son amant à Saint-Louis. Il y a de nombreuses concordances. Et d'autres dossiers pourraient encore s'y greffer. Vous en êtes où dans l'enquête ?

— Pour l'instant, nous n'avons pas l'ombre d'une piste, avoue-t-elle. Pas de témoin, aucune trace exploitable. La scientifique n'a rien trouvé et les investigations piétinent.

— Vous avez le portable de Guy Dorau ? demande Sanchez.

— Oui. Il y avait un texto en provenance du mobile de Boris, qui a été volé.

— Et que disait ce message ?

— C'était assez court, envoyé moins de deux heures avant la mort du couple. Ça disait "*Nos amis doivent passer autour de minuit*", sans précision complémentaire. Pour tout dire, ça ne nous révèle pas grand-chose.

— Ça a tout du code grossier pour signaler un arrivage de drogue, note Romane. Ce type de message est habituel. Dans le genre "*Passe pour l'apéro*" ou "*Est-ce que je peux venir boire un café ?*". C'est typique, ils nous prennent pour des cons.

— Vous pensez à une affaire de stuprs ? demande Béatrice. Parce que Jaegli n'oriente pas du tout l'enquête comme ça.

— Là, je dois avouer que je ne suis pas étonnée, lâche la commissaire. Sur le disque dur, il y avait quelque chose ?

— Rien de notable. Pour tout dire, à part pour le porno, Guy Dorau n'avait pas l'air d'utiliser beaucoup Internet.

— D'autres choses ?

— Oui, le rapport de l'expert chargé de l'analyse des restes de la voiture incendiée est tombé hier soir.

— Voilà qui est intéressant ! s'exclame Cécile qui sort son carnet. Qu'est-ce qu'il nous apprend ?

— Le mélange utilisé pour brûler la voiture et le matériel était à base d'essence et d'une sorte d'éther.

— De l'éther éthylique...

— C'est ça ! Les armes retrouvées sont deux fusils à pompe tactiques avec crosse pistolet, des Mossberg 500 Cruiser, calibre .12. Le pistolet automatique était un Ruger 2.2/45 MKIII, sans compter le silencieux qui allait avec. Bien entendu, pas d'ADN et aucune empreinte exploitable. Rien en dehors de traces pneumatiques qui indiquent que les tueurs se sont séparés sur des motos tout-terrain. »

Cécile relève ses lunettes de soleil sur sa tête pour regarder Béatrice droit dans les yeux. Son regard noisette est lourd et puissant. Sa voix est pleine de sincérité :

« Ces informations nous sont très précieuses, merci beaucoup. Je vais être franche : j'ai besoin d'yeux et d'oreilles au sein de votre groupe. Je ne veux pas faire de forcing. Est-ce que je peux compter sur vous ?

— Bien entendu, répond Béatrice sans hésiter. Vous saurez tout ce qui se passe et aurez tout ce qu'on récolte.

— Merci. Voulez-vous qu'on vous dépose ?

— Non merci, j'ai ma voiture et je préfère que personne ne me voie avec vous. Si je veux pouvoir vous renseigner, il faut que je reste discrète. Jaegli vous a dans le nez. »

Elle se lève et s'éloigne de l'autre côté de la place, laissant les deux femmes regagner la Safrane. Une fois dans la voiture, Cécile fait un résumé de sa soirée à Romane qui prend consciencieusement des notes sans la couper. Une fois que sa supérieure a terminé, c'est elle qui prend la parole :

« J'ai trouvé des dossiers dans les archives qui pourraient se rapprocher des deux nôtres. Il me reste encore pas mal d'étagères à examiner, mais j'ai préparé les premiers résultats.

— Combien pour l'instant ?

— Trois. Je ne suis pas certaine qu'ils retiendront tous votre attention, mais j'ai préféré voir large et vous laisser éliminer ceux qui ne collent pas.

— Je prendrai tout ce soir. En tout cas, le rapport de l'expert apporte de l'eau à notre moulin. Les préparations incendiaires sont de composition identique sur les deux affaires. Il n'y a plus de place pour le doute, c'est bien la même équipe.

— Nous avons aussi des mobiles, ajoute Romane. C'est forcément lié à une affaire de drogue.

— Maintenant que nous sommes certaines que les Vernay et Dorau trempaient dans le trafic, c'est clair, en effet. Il nous faut plus de données sur le cas d'Armine Glockner et de son compagnon à présent. Comme ils faisaient des allées et venues entre la France et la Suisse, il est possible qu'Interpol ait quelque chose sur eux. Vallon a mis un statut prioritaire sur les recherches dans les différentes bases de données et sur les éventuels fichiers des victimes. Ça ne devrait donc plus tarder. En attendant, je vais m'occuper de la famille Vernay. »

Dimanche 15 août 2010 – 10 h 05 – Strasbourg

Personne ne devrait connaître la souffrance intolérable que représente la perte d'un enfant. Ce n'est pas dans l'ordre des choses.

Madeleine Vernay n'est plus humaine, c'est une ombre, un spectre, une âme en miettes. Il s'agit d'une femme qui doit avoir autour de soixante ans, mais c'est difficile à dire. Ses traits sont défaits par la tristesse et la douleur, ses yeux fatigués d'avoir versé tant de larmes. Ses cheveux poivre et sel sont simplement rejetés vers l'arrière. Toute vêtue de noir, elle porte le deuil à l'ancienne, sur elle et en elle.

Assise dans son canapé, elle serre entre ses bras un ours en peluche usé, probablement celui de son garçon lorsqu'il était enfant. Quand un enfant meurt, peu importe l'âge, c'est son bébé qu'une mère doit enterrer.

« Pourquoi on me l'a tué ? Qui a fait ça ? »

— C'est ce que je cherche à comprendre, madame Vernay, répond Cécile. C'est pour cette raison que je suis là. »

Madeleine Vernay acquiesce en tirant un mouchoir en tissu de la poche de son chandail noir avec lequel elle sèche les larmes qui inondent son visage creusé de rides et de fatigue.

« Vos collègues, le commandant Jaegli et le capitaine Schreiber, sont déjà venus me poser des questions.

— Je ne travaille pas avec la police locale, explique la commissaire. Je viens de la région parisienne et j'appartiens à une section spécialisée. Je comprendrais que vous ne soyez pas en mesure de me parler maintenant.

— Non... ça ira, coupe la femme. Posez vos questions, je veux vous aider à retrouver et à punir ceux qui ont fait ça.

— Bien. À votre connaissance, est-ce que votre fils avait une activité professionnelle ces temps-ci ?

— Oui. Il travaillait chez Peugeot. Il était embauché et il gagnait bien sa vie. Il avait une bonne situation.

— Et votre belle-fille ?

— Oh ! Elle travaillait dans la musique. Elle organisait des soirées et des concerts il me semble. Mais je n'ai jamais très bien compris. Je sais simplement que Boris l'aidait.

— Il leur arrivait de vous demander de l'argent ?

— Non, au contraire. Depuis la mort de mon mari, je n'ai qu'une petite pension et mon fils m'aidait financièrement pour que je ne sois pas obligée de vendre la maison. C'était vraiment un gentil garçon. »

Sur ces mots, elle fond à nouveau en larmes et se tourne vers la commode sur laquelle des photos de son enfant sont disposées, à différents âges. Des petites bougies chauffe-plats sont allumées autour, comme une petite chapelle ardente.

« Et vous connaissiez les parents d'Adeline ?

— Non. Ils étaient brouillés et la petite n'avait plus du tout de contacts avec eux, pas même un coup de téléphone. Je n'ai jamais su pourquoi. Tout ce que je sais, c'est qu'ils habitent à Montpellier : Claude et Jeanne Masson. Des gens aisés.

— Vous n'avez rien trouvé d'anormal ces temps-ci, dans l'entourage de votre fils ?

— Non. Rien du tout. Il était simplement un peu soucieux à cause du travail de sa femme.

— C'est-à-dire ?

— La gendarmerie s'était mise en tête d'interdire certaines manifestations en plein air. Les soirées de musique qu'ils organisaient dans les bois étaient de plus en plus contrôlées. Mais de toute façon ça touchait à sa fin. Ils ne faisaient ça que de juin à septembre. Mais c'est passé au journal de France 3 et il y a eu des articles dans les journaux. Ils appellent ça les *raves*. Mais ils ne faisaient rien de mal. »

Cette remarque coupe net l'élan de Cécile qui voulait lui parler des éventuelles affaires de drogues dans lesquelles son fils aurait pu être mêlé. En voyant cette femme replonger dans les photos, elle n'en a pas le cœur.

« Je ne vais pas vous déranger plus longtemps. Je vous laisse ma carte, n'hésitez pas à me téléphoner. »

Madeleine Vernay raccompagne Cécile à la porte et, alors qu'elle se dirige vers sa voiture garée dans l'allée, la voix de la vieille femme, brisée par le chagrin, s'élève une dernière fois, tremblotante :

« Vous allez retrouver les salauds qui ont fait ça, n'est-ce pas ? Vous allez les faire payer pour ce qu'ils ont fait à mon petit garçon ?

— Je vous promets de faire tout ce qui est possible, madame. Croyez-moi. »

Elle monte dans le véhicule et démarre sans tarder, mal à l'aise devant tant de souffrance déployée. Alors qu'elle sort de la petite propriété, elle voit la silhouette de cette mère dont le poids du malheur pèse sur les épaules et creuse le visage. Elle a l'air d'une octogénaire.

« Ma fille est morte depuis plus de dix ans, commissaire ! Je savais que ça finirait comme ça. »

Des mots durs, sans appel.

Cécile ne relève pas tout de suite, laissant un blanc dans la conversation téléphonique pour ne pas bousculer son interlocutrice. Jeanne Masson est bouleversée elle aussi, à sa façon, mais les liens entre elle et sa fille étaient plus complexes que ceux tissés entre Boris et sa mère. Cécile sent une tragédie familiale cachée derrière cette phrase.

« Ma fille était une droguée, commissaire. Mon mari et moi avons tout fait pour l'aider, mais c'était peine perdue.

— Pourtant, sur son casier judiciaire, je ne vois qu'une petite condamnation pour possession d'une quantité minime de

résine de cannabis. Sauriez-vous des choses que nous ignorons ?

— C'est certain, oui ! »

Nouveau silence que Cécile respecte en ne le brisant pas. Elle sent que la femme a besoin de vider son sac.

« On l'a trouvée à plusieurs reprises avec des drogues cachées dans sa chambre, poursuit madame Masson. De l'héroïne, de la cocaïne, de l'ecstasy. Ma fille en consommait et s'était mise à en faire le commerce. Un soir qu'elle avait à peine dix-neuf ans, on a trouvé un gros sachet de poudre blanche dans son sac. Il y en avait une telle quantité que mon mari a menacé d'appeler la police. On avait tout fait pour essayer de l'aider mais rien n'a marché. Alors elle a quitté la maison et ne nous a plus donné de nouvelles. Et vos collègues du SRPJ qui nous ont appelés vendredi matin pour nous annoncer la nouvelle. »

Sanglots ravalés au bout du fil, puis elle poursuit :

« On savait que ça finirait mal. C'est triste à dire mais on s'y était préparés. »

Nouveau blanc sur la ligne que Cécile utilise.

« Je ne vous cache pas que les premiers résultats de mes investigations laissent à penser que le décès de votre fille est directement lié au trafic de stupéfiants.

— Je le savais ! souffle la femme avant de fondre en larmes. J'étais sûre que ça la tuerait !

— Madame Masson, ce n'est pas parce que votre enfant avait des problèmes de drogue qu'elle méritait d'être assassinée. Mon rôle est de trouver les coupables et de m'assurer que la punition soit à la hauteur du crime. Tous les éléments que vous êtes susceptible de pouvoir me livrer m'aideront.

— C'est que je ne sais rien ! Je n'ai plus eu de contact avec elle depuis des années.

— Il n'y avait pas des membres de votre famille qui étaient encore en contact avec elle et auraient pu vous en parler ? »

Étouffant ses sanglots, Jeanne Masson semble réfléchir. Cécile lui en laisse le temps, évite de la brusquer. Finalement, ça s'avère payant :

« Elle voyait mon aîné de temps en temps, son frère Julien. Il habite la région parisienne. La dernière fois qu'ils se sont vus, ça ne s'est pas bien passé. Elle l'a appelé pour lui dire qu'elle était à Paris. Ils se sont retrouvés pour déjeuner ensemble. Adeline était droguée, Julien m'a dit que ça se voyait. Quand il lui a parlé de son travail, elle a cru qu'il se vantait.

— Que fait-il dans la vie ?

— Il est avocat. Mais il ne l'a pas rabaissé comme elle l'a imaginé. Il parle de son métier parce que ça le passionne. Elle a pris ça pour de la provocation et lui a dit qu'elle gagnait bien plus d'argent que lui, qu'elle était passée dans la cour des grands. Il a essayé de la calmer mais ça a été impossible.

— Elle a mentionné autre chose concernant ses activités ?

— Je ne sais pas trop. Je n'ai retenu que le plus triste : elle ne parvenait même plus à s'entendre avec son frère.

— Merci de m'avoir accordé du temps un dimanche, madame. Et encore une fois, je vous présente mes condoléances.

— Elle était déjà morte, répète la femme au bout du fil, depuis bien longtemps. »

La culpabilité au fond de la voix résonne comme un écho. Cécile a envie de lui dire qu'elle doit oublier ça, tous les mauvais moments. Qu'elle doit penser autrement pour pouvoir faire son deuil. Cependant elle raccroche. Jeanne Masson n'est pas apte à écouter quoi que ce soit.

Concernant les victimes de cette tuerie, la piste de la drogue est à présent une évidence. Les traces du trafic sont partout.

Ont-ils voulu doubler leurs fournisseurs ? Ont-ils vendu sur le territoire d'une bande organisée ? Ont-ils collaboré avec la police ? Dans le biotope impitoyable du trafic, il y a mille raisons pour se faire exécuter.

Le moral en bas, elle retourne à son appartement pour ajouter quelques notes aux murs de sa salle de réflexion.

Dimanche 15 août 2010 – 10 h 45 – Strasbourg

Cédric Prince est à bout de force.

Quatre nuits passées ici, entre sa cellule crasseuse et la salle d'interrogatoire sinistre, plus de quatre-vingt-dix heures à se faire réveiller à n'importe quelle heure, à répondre aux mêmes questions, à se faire insulter par les flics : il en a perdu tous ses repères.

Au bout du rouleau, il n'est pas douché, pas changé, pas rasé. Il vient d'être ramené en salle d'interrogatoire pour un entretien avec le chef de la Brigade des stup's mais il n'est toujours pas arrivé, alors il attend et espère depuis presque une demi-heure. Conscient que cette rencontre est capitale, il tente de paraître au mieux, de se ressaisir pour ne pas foirer son ultime espoir. Il lutte pour garder les yeux ouverts et un visage alerte malgré la fatigue, l'angoisse et le stress qu'il a accumulés depuis son arrestation.

Cédric Prince a l'impression d'être entre ces murs depuis une éternité. Garde à vue pour détention de stupéfiants destinés à la revente : durée de quarante-huit heures renouvelable, sans pouvoir prévenir qui que ce soit, consulter un médecin ou s'entretenir avec un avocat pendant la durée initiale.

Il est au SRPJ depuis mercredi, à quinze heures. Sa copine a pu être prévenue le vendredi seulement, quand le procureur a décidé de prolonger la garde à vue. Mais il n'a pas pu l'appeler lui-même : la procédure exige de communiquer les coordonnées téléphoniques de la personne de son choix à un policier qui se charge de la prévenir, sans aucune explication.

Dura lex, sed lex.

Il a aussi demandé un médecin qui est arrivé relativement vite mais reparti presque aussitôt. Il est resté moins de cinq

minutes, sans le regarder ni lui parler. Il n'a fait que vérifier sa tension à la va-vite, par-dessus sa manche, et l'a jugé apte à aller au bout de cette garde à vue, sur la base de cette unique information.

Pour en finir avec ses droits, il a pu voir un avocat pour un entretien de trente minutes, la durée légale. Maître Laurent Darmont, commis d'office de permanence, ne ressemblait pas à un cadavre du barreau, loin de là. Il ne devait pas avoir quitté la fac de droit depuis très longtemps et commençait vraisemblablement à peine sa carrière : son jeune âge le trahissait, et le peu d'assurance qu'il affichait n'a pas trompé Cédric une seconde. Malgré cela, l'avocat a fait des efforts indéniables pour l'aider et le conseiller au mieux, sans doute grâce à la flamme idéaliste qui anime les débutants. Quelques années de carrière, un face à face brutal avec la réalité, et il n'en restera plus rien.

Après avoir parcouru succinctement le dossier en secouant la tête régulièrement et en fronçant souvent les sourcils, son défenseur lui a expliqué que l'affaire était mal engagée. Le fait qu'il se soit fait prendre avec dix grammes de cocaïne et une balance de poche ne laissait aucun doute quant à ses intentions de revendre la marchandise. Impossible de faire passer ça pour sa consommation personnelle. Les vingt comprimés d'ecstasy n'arrangeaient rien à l'affaire. Il risquait une condamnation à une peine de prison ferme, ainsi qu'une lourde amende.

« En plus, ils ont obtenu une commission rogatoire et ont fouillé l'appartement dans lequel vous logez, a-t-il expliqué, chez mademoiselle Laura Hartmann.

— Comment ils l'ont eu ? a demandé Cédric, estomaqué. Je suis officiellement domicilié chez mes parents !

— Je ne sais pas comment, monsieur Prince, mais le problème n'est pas là : ils ont trouvé ce qu'ils cherchaient. »

Le gosse a pris sa tête entre ses mains, les ongles plantés dans le cuir chevelu.

« C'est du sérieux, a ajouté maître Darmont. Il va falloir être très souple pour éviter la maison d'arrêt.

— Merde ! Je suis foutu... »

Le gosse a tout pris en pleine face d'un coup avec la soudaine impression que le ciel venait de s'effondrer sur lui. Quarante grammes de coke supplémentaires, dix d'héroïne et un gros bloc de haschisch chez Laura ont augmenté l'addition. Comme le logement n'est pas à son nom, la perquisition a pu se faire sans lui. Il n'a rien vu venir, ayant naïvement cru que les flics ne trouveraient pas où il logeait et que le reste de sa marchandise ne risquait rien. Énorme erreur : ils connaissaient forcément l'adresse de Laura. Depuis le début, il a nié et menti aux policiers qui le savaient mais ne lui ont rien dit.

Il s'est mis à pleurer, mesurant les conséquences. Maître Darmont a continué ses explications sans s'émouvoir :

« Si vous sentez qu'il est possible de négocier, il ne faut pas hésiter. Donnez un nom contre l'abandon des charges à votre encontre. Si ça leur permet d'attraper un plus gros poisson, ils feront la demande et le procureur devrait accepter. Vous n'avez pas d'autre alternative. »

Une fois l'entretien terminé, il a soufflé un grand coup, conscient d'avoir à encaisser deux nouveaux jours ici. Une angoisse terrible l'étreignait.

Les gars des stups n'ont pas perdu une seconde. Dès le départ de l'avocat, ils sont revenus à la charge. Rien qu'à voir leur expression, Cédric a compris que les choses sérieuses allaient seulement commencer. Nouvelles pluies de questions, tempête de cris et de menaces. Le rythme de l'interrogatoire a augmenté, les moments de repos sont devenus rares. Avec les résultats concluants des fouilles de l'appartement de sa copine, ils menaçaient de la faire plonger elle aussi pour complicité.

Le jeune homme s'est senti complètement bloqué par cette inextricable situation et ne voyait plus aucune possibilité de s'en tirer. Il a beaucoup pleuré, devant les flics, conscient que ce signe de faiblesse le poussait encore un peu plus au fond du gouffre. Mais impossible de contenir ses larmes ; il était arrivé au bout de sa résistance mentale.

Aussi, quand cette nuit, vers quatre heures du matin, le capitaine Valler lui a fait comprendre qu'un arrangement était

possible, il a accepté de négocier, instinctivement, sans réfléchir. Les policiers l'ont alors remis en cellule pour la fin de la nuit, le temps qu'ils puissent contacter leur chef et le substitut et mettre en place les termes d'un accord.

Cédric a pu dormir, mais trop peu pour rattraper son sommeil en retard. Seul dans cette salle, à bout de force, les yeux encore collés, il attend. Il frotte ses paupières lourdes quand la porte s'ouvre sur un homme dans la quarantaine, démarche sûre, qui vient s'asseoir face à lui sans mot dire. Le gardé à vue l'observe timidement et le nouvel arrivant fait de même. Le flic a quelque chose d'inquiétant dans le regard, dans le physique aussi. C'est un grand brun à la peau pâle avec une tête de poupon. Il demeure muet, calme, et il laisse filer une bonne minute de silence avant de se présenter.

« Je suis le commandant Sutter, je dirige la Brigade des stupéfiants. Je suis très contrarié d'avoir été obligé de faire le déplacement un dimanche à cause de toi, alors j'espère que tu ne me fais pas perdre mon temps. »

Il ramasse des feuilles de papier agrafées sur la table et les lève en poursuivant.

« Je t'ai dégotté un arrangement avec le substitut du procureur. Il ne retient que la détention et tu t'en tires avec une amende et du sursis. La condition, c'est que tu donnes ton fournisseur. Tu as deux minutes pour te décider, après c'est plus mon problème, tu seras déféré au parquet. »

Sans le lâcher des yeux, le flic attend dans un nouveau silence étouffant, en regardant régulièrement sa montre.

« Je t'écoute ! lâche Sutter une fois le délai écoulé.

— D'accord. Je vais vous le dire... »

Il se frotte le visage des deux mains : balancer ses contacts est une idée qui ne l'enchanté pas. Il profite des quelques secondes que son geste lui accorde pour se persuader qu'il n'a aucun autre choix. Il inspire un grand coup, pense à la prison, même six mois, avec des vrais durs, soumis à la loi du plus fort au cœur de la jungle carcérale. Il sait qu'il ne tiendrait pas.

Alors, il se décide. Sa voix tremble, les larmes lui montent aux yeux. Sa gorge se serre et il a soudain un mal fou à respirer, l'angoisse le serre à la poitrine. Pourtant, il se lance.

« Il s'agit de Boris et Adeline Vernay. Ils habitent près de chez moi, à Sélestat. Ils me fournissent depuis deux ans. »

Immédiatement, le visage de Christophe Sutter s'effondre, sa bouche s'arrondit mais aucun son n'en sort. Il se passe un long moment avant que la surprise ne se dissipe, laissant place à la colère. Ses poings se serrent, ses traits se durcissent et sa mâchoire se crispe. En face, Cédric Prince ne comprend pas. Il ne sait plus quoi faire, quoi penser ni ce qu'il est censé dire. Il a l'impression que le flic s'apprête à lui sauter dessus pour l'égorger avec les dents.

« Tu te fous de moi ? crache Sutter. Boris et Adeline Vernay ? »

Il frappe la table de sa main. Une rage animale semble suintier pas tous les pores de sa peau. Ses pupilles se dilatent, éclipsant de ses yeux toute trace d'humanité, les traits de son visage se tordent de colère : en moins de cinq secondes, ce n'est plus du tout le même homme qui fait face à Cédric. Ce dernier s'affaisse dans son siège. Il cherche dans le regard noir du flic une réponse à ses questions mais n'y trouve rien d'autre qu'une fureur déployée. Il ne comprend rien : il vient pourtant de faire ce qu'on attendait de lui.

Le flic attrape le sac à scellés contenant les produits trouvés sur le gosse et observe le contenu à travers le plastique transparent : un doigt de dix grammes de cocaïne et des ecstasys roses et bleues avec un logo qu'il a du mal à voir correctement. Il déchire le contenant et sort les comprimés mais ce qu'il voit lui déforme encore un peu plus le visage : une couronne. Il peine à croire ce que ses yeux transmettent à son cerveau. Sa bouche tremble encore plus fort mais il reprend en hurlant :

« T'as entendu ces noms ici, au poste, c'est ça ? Tu crois que je suis stupide ?

— Mais... je ne comprends pas...

— Tu me balances le nom de deux macchabées en croyant que je vais te foutre la paix ? »

Le visage de Cédric vire soudain au blanc. Sutter prend ça comme un aveu et sourit en serrant les dents.

« Alors c'est bien ça ! insiste-t-il. Plus d'arrangement possible, petit con ! Tu vas prendre un max ! »

Ramassant les feuilles pour symboliser l'arrêt strict de toute négociation, et s'apprêtant à renvoyer le suspect en cellule, Sutter voit qu'il vacille sur sa chaise, les yeux flous, et s'écroule. En passant, son menton cogne la table et les dents s'entrechoquent avec violence. Un jet de sang éclabousse la table et son corps tombe au sol comme une poupée de chiffon. L'officier se précipite sur lui et le redresse. Machinalement, au lieu de le placer en position latérale de sécurité, il lui met une paire de claques pour le stimuler. Les yeux dans le vague, le gosse cherche des repères, ses mains palpent le vide à la recherche d'un point d'appui dans son gouffre intérieur.

Le flic continue à le secouer et lui parle pour l'aider à reprendre prise :

« Oh, gamin ! Reste avec moi ! »

Cédric Prince a comme un hoquet puis, subitement, se met à vomir sur les chaussures de Sutter qui jure en alsacien et le relâche par réflexe, le laissant retomber brutalement ; son crâne cogne le sol avec un bruit sourd. Paradoxalement, ce choc le réveille, il a comme un sursaut et se redresse, affolé. Il lui faut quelques secondes pour retrouver ses marques. Christophe prend la peine de le relever et de le rasseoir sur sa chaise.

« Ils sont morts ? demande-t-il. Ils vont me tuer aussi ! Il faut me protéger ! Me mettre sous protection des témoins !

— Ça, c'est en Amérique. Surtout dans les films d'ailleurs. On est en France, ici.

— Mais ils ont buté Boris et ça va être mon tour !

— Qu'est-ce que tu sais sur cette histoire ? interroge le flic. Il va falloir m'expliquer ! C'est dans ton intérêt. Je vais aller nettoyer mes pompes. Je veux des réponses quand je reviens.

— Je ne sais rien ! gémit Cédric. Juste que Boris m’a dit que ses contacts sont des gens avec qui il ne faut pas déconner. Mais je ne sais rien de plus... je vous jure !

— En tout cas, ton deal tombe à l’eau ! Si les noms que tu me balances ne me servent à rien, tu vas plonger ! »

Mais Cédric Prince semble déconnecté du réel. Ses yeux hagards se promènent dans l’espace de la pièce sans arriver à se poser sur quoi que ce soit. Sa bouche entrouverte laisse s’échapper un petit filet de sang. Sutter l’observe quelques secondes avant de sortir de la salle d’interrogatoire. Il se dirige vers les toilettes, préoccupé lui aussi, mais d’une toute autre manière ; un sale pressentiment.

Le gosse ne peut pas simuler. Il est bien trop secoué et terrorisé par ce qu’il vient d’apprendre, et les événements de ces derniers jours sentent vraiment mauvais.

Et puis il y a ces saisies, ces produits bien particuliers. Il ne s’agit sans doute que d’un hasard, mais Christophe ne peut réprimer un profond malaise et l’afflux incontrôlable de souvenirs qu’il aurait volontiers laissés dans un recoin bien sombre de sa mémoire.

2003. Avec une grimace, il cherche à refouler ce rappel, ces images insupportables, cette violence incompréhensible. Mais il n’y parvient pas, tout remonte en bloc : les rideaux de flammes, les rafales d’armes lourdes, les explosions et toutes les questions laissées sans réponses.

Christophe secoue la tête, comme pour en éjecter ce qui l’encombre mais il est saisi d’un violent tournis.

Le Réseau Fantôme n’existe plus, cherche-t-il à se persuader. Il a disparu en même temps que ses dirigeants.

Tout le monde voulait voir ce dossier se refermer aussi vite que possible, mais les zones d’ombre sont restées trop nombreuses et rien n’a vraiment été résolu.

Et à présent cette cocaïne bolivienne si caractéristique qui revient et ces comprimés d’ecstasy frappés par le logo de la couronne. De plus en plus souvent ces temps-ci, ces poisons apparaissent dans diverses affaires de stupéfiants, parfois lors

d'une fouille durant un banal contrôle d'identité ou sur un flagrant délit. On retrouve les mêmes produits dans beaucoup trop de poches, un peu partout dans la région ; rappel au passé, au réseau ténébreux et tentaculaire de la Villa Venezia.

Une fois dans les toilettes, l'officier prend du papier essuie-main et nettoie ses chaussures en maudissant son suspect. Quand il se relève et s'apprête à se laver les mains, il tombe nez à nez avec son image dans le miroir. Il est blafard et ses traits sont décomposés, tout son visage porte le poids de ses inquiétudes.

Avec un énorme effort de volonté, il essaie de chasser ces pensées malsaines. Il cherche une explication logique à tout ça et surtout une alternative à ce sale pressentiment. Tous les arguments sont bons à prendre, pourvu qu'ils le rassurent.

Le fait que cette came ressorte sur le marché depuis quelques années ne veut pas dire qu'il y a un rapport, se rassure-t-il. Les fournisseurs auraient tout aussi bien pu trouver une nouvelle filière de vente. À l'époque, les trafiquants arméniens avait été évoqué : il est possible qu'ils soient toujours en activité et qu'ils aient de nouveaux contacts régionaux.

À cette pensée, Sutter lâche une longue expiration de soulagement, comme si par cette évacuation massive d'air il cherchait aussi à arracher de sa tête toute cette noirceur. Il se passe de l'eau glacée sur le visage, cherche à reprendre pied ; la morsure du froid sur sa peau lui fait du bien. Il respire mieux tout à coup, les visions insupportables se dissipent, le cauchemar est aspiré dans le siphon de l'évier.

Dimanche 15 août 2010 – 18 h 11 – Strasbourg

Dans la quiétude et le confort de l'appartement de Cécile, Romane sort les résultats de ses recherches de la veille et de cette nouvelle journée passée au service de documentation.

Pour chaque boîte, elle a scanné et imprimé les principaux documents qu'elle a rangés dans une chemise cartonnée. Cécile Sanchez s'est lancée dans l'examen de chacune d'entre elles.

Elle élimine sans hésitation le premier document, celui du meurtre de Damien Pedro, dealer d'héroïne, datant du 3 octobre 2008 dans la banlieue nord de Mulhouse. La victime a été abattue de sept balles de calibre .22 à son domicile sans effraction. L'affaire n'a jamais été résolue, bien que des empreintes labiales aient été retrouvées sur un verre, ainsi que de l'ADN. Un téléphone mobile et un ordinateur portable ont été volés, comme dans les deux affaires, ainsi que d'autres bricoles.

« Pour celui-ci, plusieurs choses ne collent pas malgré les points communs, affirme la commissaire. Déjà, il a été abattu de sept balles, et les points d'impact sont anarchiques : cette attaque n'a rien d'organisée. C'est un meurtre impulsif.

— Je vois... dit Romane. Trop chaotique. Trop brouillon.

— Exactement. De plus, nos tueurs ne laissent aucune trace, et cette empreinte labiale, ainsi que ces traces d'ADN, ne sont pas à leurs places. Dernière chose : à part le téléphone et l'ordinateur, d'autres biens ont été volés, comme le lecteur DVD et le téléviseur : ce n'est pas le genre de nos hommes. Il s'agit plutôt d'un client en manque qui a braqué son dealer. »

Romane acquiesce, sincèrement convaincue par la pertinence de l'analyse de Cécile qui passe au dossier suivant, un triple meurtre au Neuhof, un quartier chaud proche de

Strasbourg, le 3 septembre 2006. Un caïd et ses deux hommes de main ont été tués en bas d'un immeuble alors qu'ils sortaient des caves. Les armes utilisées étaient des fusils à pompe et un pistolet de calibre .22 Long Rifle. Les victimes étaient connues des services de police et surveillés dans une grosse affaire de stupéfiants. L'attaque a été rapide et violente.

« Ce dossier me paraît beaucoup plus pertinent. Le mode opératoire est élaboré. Le véhicule utilisé pour l'opération a été volé peu de temps avant. On retrouve nos trois tireurs, dont deux armés de fusils à pompe et un troisième d'un automatique. Il y a eu un déploiement et une organisation militaire, avec une arrivée rapide et un repli éclair. Les exécutions sont similaires à celles de Sélestat et de Saint-Louis : des tirs de chevrotine pour les clouer sur place et une mise à mort de trois balles par victime. Éclairages publics éteints pour augmenter la pénombre, individus cagoulés en tenues noires, destruction du véhicule par les flammes et fuite à moto. Ce sont nos hommes ! »

Cécile Sanchez attrape le troisième dossier et l'ouvre. Il s'agit du meurtre d'un patron de night-club mulhousien. Antoine Battaglia, trente-huit ans, se fait descendre devant chez lui alors qu'il se rendait à son travail. Ça s'est passé durant l'été 2005. Il a reçu trois balles de calibre .22 sur le pas de sa porte : deux dans la poitrine et une dans la tête. L'éclairage extérieur de son jardin et de sa cour, commandé par un capteur volumétrique, a été neutralisé. Dès les premières photos et le compte rendu de l'OPJ de permanence, elle confirme :

« Ici, on a affaire à une exécution semblable à celle de Guy Dorau. Contraintes d'un quartier aisé : un seul tireur et utilisation de l'automatique muni d'un silencieux. Deux balles de .22 dans la poitrine et une en pleine tête. L'homme s'est fait tuer derrière chez lui alors que l'éclairage extérieur de l'entrée et du jardin a été neutralisé. »

Elle tourne quelques pages qu'elle parcourt en diagonale quand, à la cinquième, son visage s'illumine :

« Le rapport du technicien de la PTS spécialisé dans les projections de sang a indiqué dans son rapport que les trois

balles ont suivi la même trajectoire, le même angle : trois tirs en moins de deux secondes. J'ai vu ça chez Dorau. Une telle performance indique qu'il s'agit du même tireur.

— Ce sont les trois dossiers que j'ai trouvés la nuit dernière, souligne Romane. Voici ceux que j'ai sélectionnés durant mes recherches d'aujourd'hui. »

Elle tend à Cécile deux nouvelles chemises cartonnées qu'elle prend le temps d'analyser.

Pour le premier, il s'agit du meurtre de la présidente d'une association culturelle gérant une petite salle de concert à Schiltigheim et de son assistant.

Le second concerne un trafiquant de drogue de Rixheim sans grande envergure. Il se rendait chez sa compagne, à Belfort, et a été abattu en pleine rue entre la gare et sa destination.

Après quelques minutes de lecture silencieuse, la commissaire confirme à Romane qu'elle a vu juste. Elle range le tout, décidée à aller agrémenter les murs de sa salle de réflexion avec ces éléments. Un air sombre flotte sur son visage.

« Cette affaire est plus sérieuse que ce que j'aurais pu imaginer, avoue-t-elle. On en est déjà à sept dossiers sur presque six ans, pour un total de douze victimes. Et d'après ce que je peux constater ou deviner, le trafic de drogue est à l'origine de chacune de ces tueries. J'ai reçu un appel de Béatrice Bulle cet après-midi : il y a du nouveau dans l'affaire de Sélestat.

— Le groupe Jaegli a trouvé quelque chose ? demande Romane, sceptique. Je suis étonnée !

— Pas le groupe Jaegli, il aurait déjà bien du mal à trouver le jouet en plastique caché dans un paquet de lessive. Ça vient des stupés qui ont arrêté un petit dealer mercredi. Il était en possession d'une quantité non négligeable de drogues diverses. Ils l'ont placé en garde à vue ; son avocat qui lui a conseillé d'accepter un accord qui est tombé ce matin : pas de prison ferme s'il s'allonge. Il a donné le nom de Boris Vernay.

— C'est pas possible ! » souffle le lieutenant.

Cécile fronce les sourcils et confirme.

« Il me semble qu'il n'y a plus aucun doute en ce qui concerne le trafic, comme tu l'avais pressenti. C'est pour ça que nous allons avoir besoin d'un accès rapide aux archives de la Brigade des stupéfiants afin de voir si des recoupements sont possibles.

— On tient le bon bout !

— Oui, mais tout reste à faire. À présent, s'il s'avère que nous avons vu juste, il nous faut trouver les preuves de trafic pour chaque victime et découvrir les motifs de ces exécutions.

— Je vois. Mais vu l'accueil auquel on a eu droit jusqu'à maintenant, je doute qu'on nous laisse faire.

— Les archives des stup sont stockées dans le même local ?

— Non. Il n'y a que les affaires d'homicides, de crimes sexuels et violences aggravées.

— Il va falloir faire autrement, conclut Sanchez. En passant par le parquet et le juge Seguin, en charge de l'instruction, on aura peut-être plus de facilité. »

Cécile baille, épuisée par sa journée, la courte nuit précédente et le trajet.

« Il est temps d'aller se coucher, je crois, conclut la commissaire. Il nous faut récupérer un peu. Donc, pas de recherches pour toi cette nuit.

— D'accord. De toute manière, je suis crevée. »

Alors que le lieutenant commence à rassembler ses affaires, Cécile se met à penser à haute voix :

« En tout cas, cette affaire n'est pas banale. Elle pourrait être du ressort de l'office des stup ou de la répression du banditisme, mais le caractère sériel de ces exécutions nous la met dans les pattes. Il va nous falloir faire preuve de polyvalence.

— Une idée sur les motivations de ces gens ?

— Je pense qu'il s'agit d'exécutants fanatiques, dévoués à leur cause et à leurs patrons, mais ce sont surtout des tueurs professionnels. Il me paraît évident que cette équipe est une sorte d'escadron de la mort. Des individus expérimentés et entraînés, pas du genre à se laisser prendre vivant et encore moins de collaborer avec la police.

— Tu sais ça comment ? » demande Romane.

Un sourire s'esquisse sur le visage creusé de fatigue de la commissaire. La satisfaction est lisible.

« Je commence à les voir, Romane ! dit-elle. Tout du moins à les entrevoir. Lentement, ils sortent de l'ombre, chaque élément que j'apprends sur eux m'en dit un peu plus. Pour l'instant, les ténèbres les protègent encore, mais ça ne durera pas. Je vais les tirer dans la lumière. »

Lundi 16 août 2010 – 1 h 19 – Strasbourg

La fatigue est là, poids lourd derrière la tête, rideau brûlant devant les yeux, mais le sommeil ne vient pas. Il est plus d'une heure du matin et Cécile est toujours dans sa salle de réflexion. Elle vient de passer des heures à tout mettre à jour.

Tout d'abord, elle a fixé au mur les photos des scènes de crimes dénichées par Romane. Puis, elle fait de même pour les portraits avant de pointer les lieux des meurtres avec cinq nouvelles punaises. Pour finir, elle a complété la chronologie sur la bande de papier blanc.

Les informations dénichées par son lieutenant ont permis une belle avancée de l'enquête.

Après s'être préparé du thé, elle consulte sa boîte mail et constate qu'elle a un message de Vallon qui lui annonce avoir reçu une réponse d'Interpol. Elle clique sur la pièce jointe.

Lyon, le samedi 14 août 2010

À la suite de la requête que vous nous avez adressée, nous sommes en mesure de vous fournir les éléments suivants.

GLOCKNER Armine

Objet : Citation dans une affaire de trafic international de stupéfiants.

Le 28 janvier 2009, le service des douanes de Bâle procède à l'arrestation de KOLL Frederick pour détention de produits stupéfiants, en la forme de soixante-dix grammes de cocaïne. Après interrogatoire, le suspect affirme que le dénommé Armine Glockner lui en a fait cession. Il ajoute qu'il lui achète de la cocaïne régulièrement depuis trois ans pour approvisionner des soirées privées.

Un mandat d'arrêt est lancé contre GLOCKNER Armine. Ce dernier travaillant à Bâle (Suisse), les différents postes aux

frontières sont avisés.

Il s'avère que le suspect ne se rend plus à son travail. Les autorités suisses contactent la France le 6 février 2009 et apprennent le décès de GLOCKNER Armine le 30 janvier 2009.

Anne-Marie COLIN-PERRET

Les pensées de Cécile tournent à plein régime. Après avoir obtenu la confirmation pour l'affaire de Sélestat, c'est au tour de Saint-Louis. Armine Glockner était bien impliqué dans une affaire de stupéfiants. L'analyse victimologique commence à prendre corps. Un portrait se dessine lentement dans la tête de Cécile qui tourne à plein régime.

Le rapport entre les victimes n'est pas dans leurs liens sociaux, pense-t-elle. Mises à part celles qui se trouvent dans le même cercle, les personnes ne se connaissaient pas. Reste à déterminer le rôle actif joué par les victimes dans les mobiles de ces crimes.

Immédiatement, elle attrape le rouleau de papier blanc et tire une nouvelle bande, un peu plus courte, qu'elle fixe sous les portraits des victimes. Elle prend un marqueur bleu et commence à écrire :

Victimologie :

— Individus pas ou peu connus des services de police.

— Travaillant dans le domaine de la musique et/ou dans le monde de la nuit (concerts, soirées publiques ou privées, raves, bars, établissements de nuit, etc.).

— Impliqués activement dans le trafic de stupéfiants (lié au point précédent).

— Éloignés du milieu du banditisme.

— Invisibles, ou presque, pour les services de police.

Cécile stoppe là, mais elle sait que dès demain, après son entrevue avec le magistrat instructeur, elle pourra compléter cette liste et avoir une meilleure vision de la victimologie générale dans cette affaire qui prend des proportions incroyables.

Morte de fatigue, elle finit par aller prendre une douche avant d'aller se coucher au plus vite, motivée par le besoin d'un sommeil réparateur.

Lundi 16 août 2010 – 8 h 49 – Strasbourg

Lorsque le lundi matin, première heure, Christian Jaegli et Christophe Sutter arrivent dans le bureau de Gérard Seguin, le juge en charge de l'instruction de la tuerie de Sélestat, ils sont surpris d'y trouver Cécile Sanchez.

Assise dans l'un des fauteuils, cette dernière semble en pleine discussion avec lui. Des dossiers sont ouverts, des procès-verbaux et des photos étalés entre eux. Le juge est visiblement plongé dans les explications de la commissaire, les deux individus sont en plein échange et la symbiose est évidente. L'imprimante tourne à plein régime.

Un malaise palpable s'instaure immédiatement dans la pièce et casse net l'échange entre la jeune femme et le magistrat. Les deux arrivants restent debout, silencieux, les yeux rivés sur la commissaire et les documents qu'elle empile à sa gauche. Le juge ressent la tension et tente de briser la glace.

« Bonjour, messieurs. Je pense que vous connaissez déjà la commissaire Sanchez qui vient nous aider sur cette effroyable affaire. »

Très courtoisement, la jeune femme se lève et vient saluer des deux hommes ; Jaegli lui tend une poignée de main molle en évitant son regard, Sutter lui comprime les phalanges et la fixe droit dans les yeux avec un air de défi. Gérard Seguin les invite à prendre un siège et leur demande le motif de leur venue. C'est Sutter qui prend la parole, hautain et très sûr de lui.

« Nous avons du nouveau sur le dossier. Il se trouve que le motif de ces exécutions est lié au trafic de drogue.

— C'est ce que vient de m'apprendre la commissaire Sanchez, répond Seguin. C'est une bonne chose, ça prouve que

vos recherches parallèles confirment cette même hypothèse. »

Christian Jaegli rougit instantanément de colère, visiblement vexé. Sutter, quant à lui, se met à fixer l'intruse avec hostilité avant de demander, non sans une giclée de venin :

« Et on pourrait savoir ce que l'OCRVP vient faire dans une affaire de stupéfiants ? »

Avant que Gérard Seguin n'ait le temps d'étouffer la tempête, l'intéressée répond, bien décidée à se défendre seule.

« Je ne suis pas ici pour enquêter sur une affaire de stups. Je suis missionnée par la direction centrale pour valider une possible corrélation entre plusieurs affaires d'homicides et déterminer si ces crimes doivent être considérés comme sériels. Mes premières recherches tendent à valider la question. Mais bien entendu, pour que mon travail soit facilité, il serait préférable que nous jouions cartes sur table.

— Pourquoi ? demande Jaegli avec hargne. Vous pensez qu'on ne connaît pas notre travail ?

— Ce n'est absolument pas ça ! se défend-elle. Mon intervention ici ne constitue qu'un appui stratégique et documentaire visant au rapprochement de faits qui ne dépendent pas forcément tous de votre juridiction. C'est le principe des services centraux : coordonner les investigations pour des faits similaires sur l'ensemble du territoire français, voire à l'étranger. Je ne suis pas là pour vous couper l'herbe sous le pied : il s'agit de votre enquête. »

Sans paraître satisfait, Sutter acquiesce et se décide à livrer au juge les raisons de sa venue. Il lui explique la garde à vue de Cédric Prince pour détention et trafic de stupéfiants, ses aveux contre un accord avec le parquet et le nom de ses fournisseurs qui s'avèrent ceux de deux des victimes avant de conclure :

« Du coup, mon enquête sur cette filière tombe à l'eau mais ça apporte un peu de lumière dans celle du groupe de Christian. J'ai pensé qu'il fallait venir vous prévenir.

— Et vous faites bien, assure le juge. Il se trouve que cette information apporte de l'eau au moulin de mademoiselle Sanchez. Je vais d'ailleurs lui laisser la parole. »

Cécile toussote pour s'éclaircir la voix et développe à son tour en regardant les deux commandants :

« Le 30 janvier 2009, à Saint-Louis, Armine Glockner, un jeune directeur d'une banque bâloise, se fait exécuter à son domicile avec son amant. J'ai appris que le banquier était sous le coup d'une enquête des douanes pour trafic de drogue. Ils ont arrêté l'un de ses clients quelques jours avant. Un mandat d'arrêt a été ordonné sur Glockner mais l'enquête s'est terminée comme la vôtre, dans un cul-de-sac, avec la mort de leur suspect. Le mode d'exécution est le même qu'à Sélestat, chez les Vernay.

— Ça pourrait être un hasard, conteste Christophe. On sait que le milieu du trafic de stupéfiants génère des violences.

— Le 10 mai 2007, poursuit la commissaire, Sandrine Dupuis, présidente d'une association et gestionnaire d'une salle de concert à Schiltigheim, et son assistant se font abattre : attaque au fusil à pompe et au calibre .22. Un petit dealer avait été attrapé avec assez de came sur lui pour vous pleurer un arrangement lui aussi. Le temps que ça se fasse et qu'il vous donne le nom, vous étiez face à des cadavres. »

Cette fois, Sutter ne dit rien. Son visage vient de virer au rouge. Jaegli, quant à lui, semble totalement dépassé par la masse d'informations ainsi livrée. Cécile poursuit sur sa lancée :

« Le 3 septembre 2006, Youssef Alcheikh, un caïd du quartier du Neuhof et deux de ses hommes de main se font rectifier de manière similaire alors qu'ils sortaient des caves d'un immeuble. Vous enquêtiez sur lui et aviez lancé une surveillance sur son réseau. Avant que vous n'ayez eu le temps de réunir les preuves pour faire coffrer la bande, une série de morts violentes a commencé dans le quartier, une bonne douzaine, avec Alcheikh et ses deux hommes de confiance en dernier. L'enquête n'a jamais été résolue et vos services ont conclu à un règlement de compte entre bandes rivales. »

Ouverture du dossier suivant, sans pause oratoire, bien décidée à rendre l'évocation de cette série aussi pesante et réaliste que possible, la commissaire augmente même un peu son débit verbal.

« 3 juillet 2005. Antoine Battaglia, patron d'un club privé versé dans la musique techno, se fait abattre de trois balles de calibre .22 : deux dans la poitrine, une en pleine tête. Peu de temps avant, l'un de ses employés s'était fait arrêter lors d'une livraison de marchandise avec deux cents grammes de cocaïne et cinq cents comprimés d'ecstasy. Même s'il n'a jamais balancé son boss, le lien était évident. »

La commissaire change de chemise cartonnée et poursuit son exposé, sans laisser le loisir à l'un ou l'autre des hommes de la couper.

« 16 novembre 2004 : Jean-Michel Megnin, une petite frappe qui meurt pourtant comme un grand. Deux balles dans le dos et une dans l'arrière du crâne. Il se rendait chez sa copine, à Belfort. Il n'a rien vu venir, les éclairages publics aux alentours de l'allée qu'il empruntait étaient hors service. On apprendra que cette particularité des faits a son importance. Un de ses clients avait donné son nom pour éviter la prison.

— Et comment avez-vous eu ces éléments d'enquête qui concernent mon service ? demande sèchement Sutter. Personne n'est censé y avoir accès sans mon autorisation ou celle du directeur.

— C'est moi qui viens de consulter les archives du parquet, intervient Seguin. À chaque fois, il y a eu une remise de commission rogatoire concernant les victimes. Je viens d'en donner tous les détails à la commissaire Sanchez qui a visiblement bien plus avancé en quelques jours que vous en plusieurs mois d'enquête.

— Où voulez-vous en venir ? aboie soudain Sutter.

— C'est très simple, rétorque-t-elle. À chaque fois qu'une interpellation susceptible de mener à des trafiquants importants a lieu, il semble qu'une équipe de pros vienne faire le ménage *manu militari* pour couper toute possibilité de remonter la filière. L'éventualité qu'une organisation utilise un

escadron de la mort pour empêcher toute avancée des investigations jusqu'à eux me paraît plus que probable. Tout cela demande une analyse, une comparaison des produits saisis pour voir si la source est bien la même, mais si j'ai vu juste, on pourrait se trouver confrontés à un dossier brûlant, face à des individus aux méthodes radicales qu'il convient de stopper sans délai.

— Et je compte bien orienter les investigations dans ce sens, confirme le magistrat. Je dois avouer que la théorie de la commissaire Sanchez m'a convaincu. Il faut impérativement rouvrir tous ces dossiers et les rapprocher. Pour les affaires qui dépendent des parquets de Mulhouse et de Belfort, je vais demander une dessaisie. L'ensemble de ces crimes doit être traité d'un seul bloc. »

La contrariété est lisible sur les visages des deux policiers du SRPJ, et Cécile commence à perdre patience face au manque de bonne volonté de ces hommes qui refusent en bloc et par principe toute aide extérieure. Une dernière fois, elle tente une approche diplomatique visant à les rassurer sur ses intentions.

« Il s'agit de votre enquête, je ne viens pas ramasser les lauriers mais pour vous aider du mieux que je peux.

— De toute manière, ponctue Gérard Seguin, ma décision est prise. Je vais de ce pas en informer le procureur et contacter monsieur Frietblatt qui vous convoquera aussi vite que possible pour organiser la suite des investigations. »

Lundi 16 août 2010 – 16 h 34 – Strasbourg

Jean-Marie Frietblatt a écouté le discours de Cécile Sanchez sans l'interrompre. Elle a été claire et précise, soucieuse de le convaincre et surtout de briser son attitude fermée.

Sourcils froncés, regard tenace, jambes croisées et mains jointes : le corps de ce dernier a donné tout au long de l'exposé une idée assez précise de son point de vue : *fermé, verrouillé à double tour*.

Cécile a choisi de lister de manière chronologique les différents meurtres après avoir donné les points communs qui forment le *modus operandi* du groupe de tueurs. Pour chaque dossier, elle a souligné les analogies, se servant du tableau Velleda de la salle de réunion afin que tout puisse apparaître nettement et pour qu'une fois son discours terminé, son hostile auditorat se trouve face à une somme d'éléments indiscutables.

Pour autant, alors qu'elle vient de terminer, la position du directeur n'a pas changé. Et avec lui, Sutter et Jaegli font bloc.

« Tout ça est bien beau, conclut Frietblatt. Mais il ne s'agit que de pures suppositions.

— Des suppositions ! s'indigne-t-elle. Mais je ne vois ici aucune place pour le hasard. À chaque fois, que vous interpellez un dealer et qu'il se met à table, il vous sert des cadavres.

— Quelques cas isolés, disséminés sur presque six ans. Vous savez combien d'affaires de ce type on traite dans une année ?

— Non, mais ce n'est pas la question ! » se défend Cécile.

Sourire en coin du divisionnaire qui se met à hocher la tête en fermant les yeux.

« Bien sûr que si, c'est la question ! insiste-t-il. Avec les frontières de la Suisse et de l'Allemagne qui bordent la région, ainsi que la proximité relative du Luxembourg, l'Alsace est une plaque tournante pour la came. Alors vos coïncidences mises bout à bout, ça ne tient tout simplement pas. »

Cécile note un rapide haussement de l'épaule sur les derniers mots, après quoi Jean-Marie Frietblatt passe la main droite sur sa nuque en se détournant du tableau.

Il ne croit pas ce qu'il vient de dire, son corps contredit ses affirmations, analyse-t-elle. Son assurance est feinte, il sait que j'ai raison mais tente de garder le contrôle.

Le divisionnaire revient poser ses yeux sur le texte de Cécile, l'air de rien. Mais la commissaire remarque que ses yeux font des mouvements de gauche à droite ; il relit l'ensemble et cherche de quoi la confondre. Soudain, un rapide sourire, vite réprimé, illumine la face de l'homme. Il tend le doigt vers le tableau en lançant sur un ton moqueur :

« Il y a juste à voir le cas de Youssef Alcheikh et de ses complices. Des trafiquants notoires, je veux bien l'admettre, mais c'était de notoriété publique. Leur mort ressemble plutôt à un règlement de compte entre bandes rivales.

— Parce que vous aviez bouclé l'affaire ? demande Cécile. Je ne vois pourtant aucun résultat. »

Le directeur a un sourire mauvais, et sa lèvre supérieure se retrousse une fraction de seconde sur ses dents, une légère expression significative de dédain et de mépris.

« Vous savez comment était surnommé Alcheikh ?

— Oui : le Renard, répond-elle. J'ai lu le dossier.

— Et vous croyez qu'on le surnommait comme ça à cause de son sens de l'honneur et de sa régularité en affaires ? Non ! C'était un traître de la pire espèce. Il y avait bien mille raisons pour qu'on veuille sa peau. Le Neuhof est une véritable poudrière ! Vous n'imaginez pas combien de tragédies du genre y ont lieu chaque année, la plupart bien plus violentes : assassinats à la machette, gosses plombés en pleine rue.

— Justement, ce type de règlement de compte se doit d'être spectaculaire. Il s'agit de luttes territoriales, l'exécution doit servir d'exemple. Ici, ce n'est pas le cas.

— Je ne vois pas ce que ça prouve, s'entête-t-il. Ça reste des guerres de gangs.

— C'est trop discret et professionnel, il ne s'agit pas de ça.

— Mais comment pouvez-vous affirmer ça ? crache froidement Frietblatt. Grâce à votre boule de cristal ?

— J'affirme ça parce que tout ce que j'ai sous les yeux indique le contraire. »

L'homme se met à la toiser, affichant un sourire qui mêle irritation et ironie. Il ne supporte pas d'être contredit, montre son ressentiment sans chercher à l'atténuer. Sanchez lui accroche le regard en retour sans faiblir et maintient le contact en développant :

« Le mode opératoire est trop élaboré, trop tactique, presque militaire. Les tueurs n'ont rien laissé au hasard. Ils savaient que leurs cibles se trouvaient dans les caves et qu'elles finiraient par ressortir ; ils se sont placés en conséquence et ont patienté le temps qu'ils remontent. »

Ignorant les regards froids des hommes qui l'entourent, elle montre les photos des corps étalés au sol, juste devant l'immeuble sinistre.

« Au moment où ils sortent, continue-t-elle, les deux individus armés de fusils à pompe font une attaque massive et éclair, arrivant par l'arrière, depuis l'intérieur de l'immeuble, arrosant très large. Le véhicule est garé à couvert de leurs tirs. Le troisième individu, armé du pistolet automatique peut ainsi sortir de la voiture et les prendre à revers. »

Elle tire le plan des lieux, issu des archives de l'urbanisme, et plante son doigt sur différents points pour illustrer ce qu'elle explique :

« Tout est calculé, continue-t-elle. En plus, il est protégé par la pénombre car l'ampoule du réverbère à cet endroit a été neutralisée par les deux tireurs aux fusils lorsqu'ils sont allés se poster dans le hall. Encore une fois, c'est un détail que l'on

retrouve dans plusieurs de ces dossiers. Discret et rapide, l'homme au pistolet peut avancer tout en faisant feu. Pris dans les tirs croisés, Alcheikh et ses hommes n'ont aucune possibilité de se mettre à couvert. Après ça, pendant que le tireur achève tout le monde avec un chargeur neuf, le chauffeur avance le véhicule, assurant un retrait rapide. »

Cécile sent que le directeur cherche à la couper. Elle lève la voix et continue, martelant bien chaque mot, comme pour les enfoncer de force dans l'esprit étroit de l'homme :

« Pendant la manœuvre, les deux autres ont pris les téléphones de leurs victimes et les ont emportés, sans doute parce qu'ils contenaient des messages compromettants. Vous noterez que, là aussi, c'est un trait commun sur la plupart des affaires. La voiture volée est retrouvée carbonisée, avec les armes, les habits, les munitions, avec un mélange à combustion prolongé très efficace, ce qui constitue une nouvelle partie de la signature de nos tueurs. »

Un sourire amer se creuse sur le visage de Frietblatt. Il lâche un rire nerveux et appuie sa propre théorie :

« Je ne vois en quoi ce que vous me dites, à supposer que ce soit exact, exclut un règlement de compte.

— Parce qu'un règlement de compte aurait impliqué une façon d'agir différente. Dans ce genre de conflit de territoire, l'exécution est exemplaire et les tueurs ont besoin de la reconnaissance de leurs actes. Ici, tout est fait pour être rapide et anonyme. C'est professionnel. C'est un contrat, tout comme à Sélestat et à Saint-Louis. Idem pour Battaglia, pour...

— Vous allez chercher tout cela bien loin », coupe-t-il sèchement.

Excédée par tant d'arrogance et un tel déni, Cécile reprend l'énumération des éléments communs à cette série d'affaires avant de conclure en criant presque.

« Mais enfin, qu'est-ce qu'il vous faut de plus ?

— Puisque le juge Seguin et le procureur général semblent convaincus par votre histoire, et s'il n'y a que ça pour vous rassurer, nous allons tirer cela au clair, concède Frietblatt. Au

moins, on ne pourra pas dire que je ne vous ai pas laissé votre chance. La Brigade des stupéfiants a justement sous surveillance un individu qui vend ce type de produits. »

Il soupire et ouvre une chemise sur laquelle un nom est inscrit : Laurent Millet.

« On a déjà trois témoignages d'acheteurs avec saisie de marchandise, poursuit-il. Des quantités suffisantes pour laisser penser que son fournisseur est un dealer sérieux. On a de quoi obtenir une commission rogatoire. Christophe, je te laisse nous parler du spécimen. »

Sutter s'avance devant l'estrade et se place entre Frietblatt et Cécile.

« Notre suspect est un DJ qui tourne dans des soirées légales et illégales et en profite pour vendre sa came. On va procéder à l'arrestation cette nuit, vers une heure : sachant qu'il n'y a pas d'heure légale en ce qui concerne les affaires de stups mais que la plupart des gens l'ignorent, on aura l'effet de surprise pour nous. L'individu n'est pas connu des services. Il n'est probablement ni armé ni dangereux. »

Cécile reconnaît immédiatement le revendeur type. Elle a préalablement étudié les fichiers au STIC et les casiers judiciaires de tous les dealers interpellés et des grossistes assassinés. Laurent Millet cadre parfaitement avec les autres.

« Je mets le groupe Da Silva sur l'opération, continue Sutter. On frappe vite et on enchaîne sur un interrogatoire intensif. On peut le faire craquer en moins de six heures.

— On ne sait pas de quelle manière ils sont informés, objecte Cécile. Il nous faut du temps pour comprendre. Cette opération est prématurée. »

Le corps massif de Frietblatt bascule d'avant en arrière, il se vautre littéralement dans son fauteuil qui grince sous la manœuvre. Jambes écartées, bras posés sur les accoudoirs, torse bombé : son attitude est un défi vivant pour Sanchez.

« Il faudrait savoir ! dit-il. Vous vouliez qu'on s'occupe de votre affaire et quand je prends les décisions dans ce sens vous me contredisez de nouveau ?

— Je ne cherche pas à vous contredire, mais nous n'avons pas étudié leurs méthodes de renseignement. Nous ignorons ce qui déclenche la mise à mort des grossistes en contact avec les dealers.

— Vous avez fait en sorte de convaincre le juge qui m'a demandé de vous écouter et d'agir, ce que je suis en train de faire. Il est impossible que qui que ce soit apprenne l'arrestation de Millet. Dans moins de douze heures, nous aurons ici une personne en lien direct avec le croque-mitaine. »

Il part d'un petit rire satisfait, plein de mépris, imité par Sutter et Jaegli. Cécile frappe sur le tableau en criant :

« Nous avons plus de dix cadavres sur les bras et vous prenez ça à la légère. Je vous conseille de bien réfléchir !

— C'est tout réfléchi. Seguin m'a confié la direction des opérations et c'est ce que je fais. Il ne me semble pas que votre collaboration constitue une dessaisie. »

Cécile serre les dents avant de répondre, les yeux plantés dans ceux de son interlocuteur :

« Non, en effet !

— Alors laissez-nous faire notre boulot. »

Sur ces mots, qui sonnent comme un point final à l'entrevue, il demande à voir Sutter dans son bureau. Cécile se sent splendidement ignorée. Une boule d'angoisse dans la gorge, elle parvient à lancer un dernier avertissement :

« Je vais informer le juge Seguin de votre décision et du fait que je m'y suis clairement opposée. »

L'intéressé se retourne vers elle, un air méprisant affiché sur le visage. Il la fixe droit dans les yeux alors qu'elle poursuit :

« Ma présence ici n'est qu'un soutien, et comme vous le savez ça ne constitue pas un dessaisissement des autorités territoriales. Mais ça peut le devenir. Ma direction va être informée de mon objection à votre opération que je qualifie clairement de dangereuse et irréfléchie. »

Frietblatt lâche un nouveau rire méprisant, mais celui-ci sonne creux. D'ailleurs, ni Sutter ni Jaegli ne l'imitent cette fois-ci. Pourtant, loin de se démonter, il en remet une couche :

« Si vous imaginez m'impressionner, vous vous mettez le doigt dans l'œil ! Vos menaces, je n'en ai que foutre. »

Serrant les dents, Cécile le foudroie des yeux puis, avant qu'il ne tourne le dos, lui jette un dernier avertissement :

« Le fait de ne pas croire au diable ne vous protège pas de lui, monsieur le directeur ! »

Après un ricanement de façade, Frietblatt quitte la salle, suivi de ses deux hommes. Cécile s'écroule sur une des chaises et pose son regard sur le tableau noirci par ses efforts de persuasion.

Un mauvais pressentiment l'assaille tout à coup. C'est si violent qu'elle a le sentiment que son cœur va sortir de sa poitrine. Sans plus attendre, elle sort son Blackberry, bien décidée à appeler successivement le juge Seguin et Pierre Vallon.

Lundi 16 août 2010 – 20 h 19 – Strasbourg

Quand Cécile arrive au restaurant l'Anneau d'Argent, un gastronomique en plein cœur de la Petite France, Gérard Seguin est déjà installé à une table et lui fait un petit signe de la main.

Lorsqu'elle a téléphoné au juge pour lui faire part de ses craintes concernant les décisions irréfléchies de Frietblatt et de Sutter, en fin d'après-midi, l'homme lui a proposé d'en parler autour d'un bon dîner :

« Ça fait une éternité que je ne suis pas sorti manger en agréable compagnie. Je vous invite, nous pourrons parler de tout ce qui vous pose problème en profitant d'un bon repas. »

Elle a accepté avec plaisir. C'est lui qui a choisi le restaurant et a donné rendez-vous à Cécile sur place.

Le juge est habillé sobrement d'un pantalon gris clair et d'une chemise blanche qui met son bronzage en valeur, à l'instar de ses cheveux poivre et sel coupés très courts. Une élégance discrète et très naturelle fait de cet homme dans la cinquantaine un personnage rassurant et apaisant.

À peine assise, Cécile a droit à un sourire éclatant qui souligne des incisives légèrement écartées, communément nommées les dents du bonheur. Il la laisse s'installer avant de prendre la parole d'une voix caressante :

« J'ai lu et relu votre dossier, je suis prêt vous suivre.

— J'en suis enchantée, dit-elle. Cette histoire est une bombe.

— Le procureur général est d'accord, ainsi que le doyen du parquet, le juge Jacques Pettel.

— De qui s'agit-il ? demande Cécile.

— En sa qualité de doyen, il est chargé de la centralisation des affaires et de leur répartition entre les différents cabinets d'instruction. Il est connu pour agir par rapport aux compétences, jamais par affinité. Avant ma réunion avec eux, j'avais vos rapports en tête, et il a senti que je maîtrisais le dossier. Le parquet a donc rapproché toutes les affaires citées. »

Cécile soupire de soulagement : son travail a convaincu.

Elle s'apprête à remercier le magistrat, mais c'est à ce moment que le serveur vient prendre la commande. Pour l'apéritif, Gérard lui conseille un verre de Vendanges Tardives. Elle se laisse tenter. Pour l'entrée, elle opte pour une salade de Saint-Jacques, suivi d'un bûche. Gérard suit ses choix.

« Tant pis pour la ligne ! dit-il d'un ton assez féminin. Ce soir, on profite. Je suis tellement heureux d'avoir eu la chance de faire votre connaissance et de partager ce dossier avec vous.

— Vraiment ? » s'étonne la commissaire.

Gérard sourit et secoue la tête, amusé :

« Oh ! Mais n'allez surtout pas imaginer que je cherche à vous séduire !

— Ah, non ! s'exclame-t-elle avec un rire enjoué. Je sais bien que ce n'est pas le cas.

— Comment ça ? » demande le juge.

Cécile prend conscience de sa maladresse et ne sait plus où se mettre. Elle était pourtant certaine que le magistrat n'était pas du genre à dissimuler son homosexualité. Pour une fois, le serveur tombe à pic, apportant les apéritifs. Quand il s'éloigne, Gérard sourit :

« C'est vrai que vous êtes spécialisée dans l'analyse non verbale, dit-il. Et c'est également vrai que je ne fais rien pour cacher mes préférences sexuelles. J'assume totalement.

— Je ne voulais pas vous vexer, s'excuse-t-elle. C'est que...

— Ne vous excusez pas ! la coupe-t-il. Je ne le prends pas mal. D'ailleurs, arrêtons ce vouvoiement, au moins entre

nous ?

— Je suis d'accord.

— Alors tu m'appelles Gérard et je t'appelle Cécile. On fera du cinéma en public.

— D'accord Gérard ! Avec grand plaisir. »

Sur quoi l'homme lève son verre et l'invite à trinquer :

« À cette collaboration sincère et honnête !

— Bien dit ! »

Les verres s'entrechoquent avec légèreté et tous deux boivent une gorgée du délicieux nectar. Cécile, qui ne le connaissait pas, le laisse tourner discrètement en bouche. La masse d'informations que ses papilles gustatives envoient à son cerveau impriment sur son visage une expression d'extase sincère.

« Mon Dieu ! s'exclame-t-elle. Mais c'est magique !

— N'est-ce pas ?

— En plus, tu es un homme de goût. »

Rire franc de Gérard qui le concède avec une prétention feinte. Le dîner se passe pour le mieux. Cécile ne s'est pas trouvée aussi détendue depuis des mois. Le magistrat s'avère d'une compagnie agréable, un homme fin et cultivé. Leurs conversations s'éloignent progressivement du registre professionnel et s'égarent, dérivent vers la littérature, le théâtre, l'opéra. L'ambiance s'allège sans perdre en profondeur.

Il se trouve qu'ils ont de nombreux points communs. Un amour immodéré pour les lettres classiques, pour Mozart et pour la pop anglaise, entre autres choses. Il y a des éclats de rires, des moments de dialogues passionnés, de discussions profondes et quelques silences tout aussi agréables.

Signe d'harmonie et d'une entente profonde, pense Cécile qui n'avait pas passé un aussi bon moment depuis longtemps.

Lentement, la confiance qui s'est instaurée d'emblée se creuse un peu plus, et leurs vies sentimentales sont mises sur

le tapis au moment du dessert. Il se trouve qu'elle a encore un point commun avec Gérard qui s'avère un homme seul. Il ne se plaint pas, même si Cécile peut ressentir une profonde souffrance dissimulée. Il souligne que les années et l'homosexualité ne font pas souvent bon ménage.

« C'est la même chose pour moi, tu sais ! ose-t-elle. Mon travail m'accapare totalement, c'est en tout cas l'excuse que je me trouve. La vérité, c'est que ce sens de l'analyse me bouffe ; ce réflexe d'examiner le mental des hommes qui m'approchent pour y trouver le petit détail qui me permettra de m'en éloigner.

— Tu peux toujours me les envoyer, lance Gérard sans gêne. Au point où j'en suis, je suis favorable au recyclage. »

Il part dans un fou rire contagieux qui embarque Cécile, ce moment est bienfaiteur. La conversation continue, s'étire, passe d'un sujet à l'autre avec une aisance rare. Quelque chose est en train de naître entre eux deux ce soir, comme un attachement profond, l'exact équivalent du coup de foudre amoureux appliqué à l'amitié.

« Merci pour cette soirée, Gérard. Tu n'imagines pas le bien que ça m'a fait.

— À moi aussi, Cécile.

— Le pire, c'est que j'étais décidée à ce qu'on parle boulot.

— Je sais ! Mais j'ai tout fait pour que ça n'arrive pas.

— Pourquoi ça ?

— Parce que tes craintes, même si elles sont fondées, sont inutiles. Pour l'instant, tu n'es pas en mesure de faire changer Frietblatt d'avis, et c'est lui qui est aux commandes. Tes inquiétudes, je les comprends, et les partage, mais il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre.

— Il y a des vies en jeu !

— Je suis conscient que la probabilité qu'il y ait de nouvelles victimes est très forte, mais tu n'y peux rien. Néanmoins, tu auras tout fait pour t'y opposer. »

Le malaise est tissé, il est épais et pèse un moment. Heureusement, la présence de Gérard continue d'apaiser Cécile. Ils s'autorisent même un petit verre de Fleur de Bière, encore une spécialité locale qui, malgré sa force, ravit les sens de la commissaire. Lorsqu'ils se quittent, tous deux sont un peu ivres.

Un sourire, une embrassade chaleureuse. Cécile le remercie encore une fois de l'avoir aidée à se relaxer, à se détacher autant que possible de ses inquiétudes.

« Je te promets d'être là, assure-t-il. Téléphone-moi, peu importe l'heure : je viendrai.

— Merci Gérard. J'espère ne pas avoir à le faire. »

Avec un sourire inquiet, il lui caresse la joue et se dirige vers sa voiture.

Mardi 17 août 2010 – 00 h 14 – Strasbourg

Les hommes du groupe Da Silva sont rassemblés dans leur espace, une grande pièce située au troisième étage du SRPJ, juste à côté du bureau de Sutter.

Ce dernier est présent, lui aussi. Ce soir, il compte bien montrer à ses hommes qu'il n'est pas devenu un simple bureaucrate avec le temps et qu'il peut encore aller au charbon. Il passe son gilet pare-balles qu'il scratche par-dessus son T-shirt. Les gars du groupe sont eux aussi en pleins préparatifs, cinq personnes en qui Sutter a toute confiance. Le commandant Da Silva attache ses longs cheveux noirs et passe un blouson en cuir autour de la manche duquel il place son brassard orange. Il prend ensuite la parole :

« Bon, les gars ! Cette interpellation ne devrait pas nous poser de problèmes majeurs. Le client n'est pas connu pour être violent, aucun antécédent dans ce sens, mais l'immeuble est un peu merdique : nombreux accès et trois ou quatre façons pour lui de mettre les voiles. Pour l'interpellation, trois personnes suffiront. Julie, tu viendras avec le chef et moi. Les autres, en surveillance dehors. Une fois qu'il a les pinces, on tape la perquisition et on l'embarque pour l'interrogatoire. »

Le lieutenant Julie Migneret, cinquième de groupe, a un sourire satisfait sur le visage, enchantée de se trouver en première ligne. Elle attrape son fusil à pompe qu'elle charge, après quoi elle vérifie son Sig Sauer.

Moins de cinq minutes après, les six flics sont sur le parking et se répartissent dans deux véhicules. Il est minuit et demi quand ils décollent, direction l'autoroute et Colmar.

Le commandant Sutter ouvre la marche dans l'escalier en colimaçon. Derrière lui, Da Silva et Migneret suivent à pas

rapides mais silencieux. Ils gravissent les étages par l'intérieur des marches, pour éviter tout grincement. Julie transporte le *Door-Raider*, un forceur hydraulique portable conçu pour les effractions rapides. En arrivant sur le palier, elle pose l'engin déjà armé au sol, la tête du vérin appuyée contre le panneau de bois épais de la porte, juste sous la poignée.

Elle fait un rapide signe de tête à son chef de groupe pour lui signifier qu'elle est prête, le doigt sur le bouton déclencheur de la machine. Samuel Da Silva lève une main ouverte et commence à baisser les doigts un à un : lorsque le poing est serré, Julie appuie sur le bouton. La poussée du vérin hydraulique fait exploser le verrou et la serrure. La porte est ouverte dans un bruit sec et percute le mur. Les deux hommes, fusils en main, entrent en premier dans l'appartement et progressent au trot le long d'un couloir en hurlant :

« Police ! Personne ne bouge ! »

Ils ouvrent chaque porte sur leur passage. Chambre, salle de bains, WC, cuisine, en vérifiant que chaque pièce est vide, arme braquée droit devant. La progression dans le logement ne prend pas dix secondes. Ils arrivent dans le salon, au bout du couloir où un jeune homme est assis sur le canapé, les yeux arrondis par la surprise. Il vient de lâcher la manette de sa console de jeux.

« Tu ne bouges pas ! crie Da Silva. Genoux au sol et mains sur la tête ! »

Le gosse s'exécute ; il donne l'impression d'être prêt à s'effondrer d'une seconde à l'autre. Devant ce spectacle, Christophe Sutter ne peut réprimer un sourire.

« Ça va être encore plus rapide que je pensais... » souffle-t-il à Da Silva alors que Julie menotte le suspect et que le lieutenant Walz lui notifie sa mise en garde à vue. Il attrape ensuite sa radio et enfonce le bouton d'émission :

« Suspect maîtrisé, dit-il d'une voix nette. Vous pouvez monter pour la perquisition. »

Dans l'immeuble en face, Jo et Sandra sont à la fenêtre. Ils assistent au déploiement des flics et leur mise en place. Dans la cour, des collègues à eux se sont placés stratégiquement aux accès piétons et vers les escaliers de secours.

« On fait quoi ? » demande le jeune homme à sa copine.

Elle continue à observer dehors, concentrée.

« Alors ? On fait quoi ? insiste-t-il en lui secouant l'épaule. Faut l'appeler tu crois ? »

La fille repousse sa main et se retourne, exaspérée.

« Pour l'instant, on attend, ordonne-t-elle. Il faut d'abord être sûr que ce soit lui qu'ils sont venus chercher. »

Le type se ronge les ongles. L'angoisse lui serre la gorge et comprime sa poitrine. Il commence à tourner en rond dans le salon, uniquement meublé de quatre poufs dépareillés, d'une table basse bonne pour la décharge et d'un petit téléviseur connecté à un lecteur DVD.

« Putain ! On n'aurait jamais dû accepter ! Maintenant on n'a pas intérêt à déconner !

— C'est pour ça que tu dois te calmer et me laisser vérifier si c'est bien Millet qui se fait embarquer, dit Sandra sans se retourner. On sait ce qu'on a à faire, alors pense à la prime. »

Cette idée l'aide à se calmer un peu. Mais l'angoisse revient aussitôt quand il se souvient à qui ils ont affaire : Ernest.

Il est arrivé chez eux un dimanche soir, alors qu'ils regardaient le film sur TF1. Il a frappé à la porte. Sandra est allée ouvrir et, sans se faire inviter, ce type est entré.

Il s'est incrusté dans le salon, a coupé le son avec la télécommande et s'est présenté :

« Je m'appelle Ernest. Je viens vous proposer l'affaire de votre vie. »

C'était un type corpulent, un peu gras mais bien charpenté. Son crâne était couvert par une capuche et une écharpe lui mangeait le bas du visage. Des lunettes opaques cachaient ses

yeux, la pénombre de l'appartement faisait le reste. Il leur a proposé un deal surréaliste.

« Je sais que vous tapez de la came et que vous manquez d'argent, vos RMI y passent et ce n'est pas assez, vous devez commercer un peu de poudre pour amortir le coût de la vôtre. Je sais même à qui vous achetez de la merde. Celle que j'ai sur moi est dix fois meilleure. »

Sous les yeux hallucinés du couple, il avait fait trois petites lignes sur la table basse.

« Allez-y ! a-t-il ordonné. Goûtez ! »

Ils en ont sniffée une chacun, Ernest a pris la troisième. Les effets se sont fait sentir tout de suite : cette héroïne était divine. La bouche pâteuse, Jo a demandé :

« C'est vrai que c'est de la super came, mais c'est combien au gramme ?

— C'est gratuit ! » a répondu Ernest.

Le couple n'avait pas compris. Il pensait que le type se foutait d'eux. En constatant leur scepticisme, il a développé.

« Quinze grammes par semaine, livrés le samedi soir dans votre boîte aux lettres, et nous n'aurons plus jamais de contact. Tout ce que je vous demande, c'est de surveiller un voisin, de vous assurer que tout va bien pour lui. Si vous voyez qu'il a des ennuis avec la police ou qu'il a été arrêté, vous me téléphonez. »

Comme les deux jeunes avaient toujours leur moue dubitative, il leur avait posé le premier sachet sur la table.

« Si ça arrive, ce sera la fin de notre collaboration, vous aurez un bonus de mille euros et cinquante grammes en guise de prime. Je veux une réponse dans les cinq minutes. Par contre, avant de vous décider, il faut que vous sachiez que c'est un boulot facile, bien payé, mais très sérieux. Si vous déconnez, si vous ne faites pas ce qu'il faut, ça va très mal se passer. »

Sur cet avertissement, il a posé un pistolet automatique noir sur la table en poursuivant ses explications.

« Vous surveillez le quartier quand vous êtes chez vous. Vous faites copain-copain avec les voisins. Quand vous sortez, vous passez devant l'appartement du type en question, vous vérifiez que la porte n'a pas sauté. Vous écoutez les bruits du voisinage, les commérages. Prenez des initiatives aussi, en sympathisant avec lui, par exemple. Vous avez carte blanche pourvu que je sois averti dans les vingt-quatre heures. C'est simple comme bonjour, mais c'est très sérieux, à prendre ou à laisser, mais c'est maintenant ! »

Ils ont accepté après s'être concertés deux minutes dans la cuisine. Cet événement surréaliste est arrivé à une période où ils étaient en galère de fric, les jours de manque n'étaient pas rares. Jo n'était pas très chaud, il avait peur, mais Sandra l'a convaincu. Ernest leur a donné l'identité de l'individu et quelques astuces supplémentaires. Il parlait en vrai pro et connaissait un tas de combines ingénieuses.

Le petit business s'est lancé et a tourné tranquillement, et les sachets tombaient dans la boîte aux lettres tous les samedis, sans faute : le marché était respecté. De temps à autre, un petit mot accompagnait la came, du style « *Attention ! Ouvrez bien l'œil toute la semaine !* » ou « *Restez à votre fenêtre toute la soirée de samedi* », parfois un changement de numéro de téléphone.

Aucun risque, que du bénéfice et rien de bien compliqué.

Mais ce soir, c'est différent, les flics sont là, Jo se sent au pied du mur : il se souvient du flingue posé sur la table et en transpire de trouille. Sandra reste parfaitement calme, les yeux toujours posés sur la cour, concentrée sur la porte de l'immeuble.

Une bonne demi-heure plus tard, les trois flics ressortent du bâtiment, avec Millet menotté qu'ils poussent devant eux.

« C'est bien Laurent ! confirme Sandra. Prends vite le téléphone ! »

Jo s'exécute, affolé. Il compose le numéro qu'il connaît par cœur et passe le portable à sa copine :

« Tu lui parles ! ordonne-t-il. Moi je peux pas.

— Vraiment Jo ! Je sais pas ce qui te fait flipper comme ça ! On respecte le deal, je vois pas ce qui te fais peur à ce point. C'est si on n'avait pas vu qu'on aurait de quoi s'inquiéter !

— Ça fait rien, c'est toi qui parles. »

Avec un soupir, la fille appuie sur la touche d'appel et attend. Trois sonneries et la voix d'Ernest se fait entendre :

« Allô !

— Quatre-vingt-dix-huit. Ça décolle en ce moment même. »

Le code convenu : Sandra est prête depuis le premier jour. À côté d'elle, Jo se ronge les ongles au sang.

« Merci, vous avez bien bossé. Votre cadeau sera là avant la fin de semaine. »

Il raccroche. Sandra redonne le portable à son mec qui l'interroge du regard. Ça l'agace de le voir apeuré à ce point.

« Arrête, Jo ! C'est terminé. Le cadeau serait là bientôt.

— C'est vrai ? Alors on n'a pas de problème ?

— Pourquoi on aurait des problèmes ? On va avoir un gros tas de came et du fric. »

Après avoir raccroché, Ernest retire la puce du téléphone et sort son briquet qu'il allume. Il fait fondre le petit carré de plastique en le passant sous la flamme. Il lâche le reste au sol quand ses doigts chauffent et achève la destruction des restes d'un aller-retour de la semelle usée de ses rangers.

Il tire ensuite de sa poche un autre mobile et compose un numéro de mémoire. Tout en marchant, il attend que son correspondant lui réponde. Il traverse la place Kléber à grandes enjambées et prend la rue des Grandes Arcades.

« On a la confirmation de la chute du quatre-vingt-dix-huit, annonce-t-il lorsqu'on décroche. Quels sont les ordres ? »

— Nettoyage immédiat.

— Entendu, conclut-il. Je les préviens. »

En marchant en direction du Pont du Corbeau, slalomant entre les touristes qui pullulent encore dans les rues il compose un nouveau numéro sans regarder le clavier. Une sonnerie seulement et quelqu'un décroche, sans dire un mot, en attente de consignes qu'Ernest donne immédiatement :

« Il faut aller nettoyer la *Masse d'Or*. Mission prioritaire. »

Sur quoi il raccroche et range le mobile dans sa poche.

Il accélère, marchant à un pas régulier, grandes enjambées rapides. Il lui faut moins de cinq minutes pour arriver au Parc de l'Étoile. Il passe entre le centre administratif et l'immense centre commercial puis tourne à droite.

L'hôtel de police lui saute aux yeux, immense bâtiment blanc en arc de cercle qu'il contourne pour rejoindre le parking et sa voiture, garée juste en face de l'accès au parc automobile. De là, il pourra voir les deux voitures des stuprs revenir.

Ernest s'installe place conducteur et sort de son sac à dos de quoi se tenir éveillé : deux grandes lignes de cocaïne qui lui donnent le coup de fouet dont il a besoin.

Mardi 1 août 2010 – 1 h 41 – Strasbourg

Le bureau du groupe Da Silva est en pleine effervescence. Opération réussie : le suspect a été appréhendé et une belle saisie effectuée. Les hommes viennent d'ouvrir une bouteille de champagne bas de gamme et trinquent à leur réussite. Sur la table, en plein milieu du cercle de coupes en plastique remplies, la drogue a été déposée en tas. Éclats de rires et euphorie emplissent la pièce. Seule Cécile Sanchez ne partage pas cet enthousiasme : elle est inquiète, en proie à un mauvais pressentiment. Elle reste persuadée que c'était une erreur, que les risques sont énormes.

Julie Migneret lui propose un verre qu'elle refuse poliment. Elle n'est pas disposée à trinquer à un succès hypothétique en buvant ce breuvage qui n'a de champagne que le nom, surtout après le repas qu'elle vient de partager avec le juge Seguin.

En plus d'être bornés, ces gens n'ont aucun goût.

D'une humeur massacrante, elle voudrait qu'ils aillent rapidement interroger leur suspect, qu'ils obtiennent un nom aussi vite que possible avant qu'un nouveau drame ne survienne. Elle sait que Gérard Seguin est parvenu à convaincre son confrère de rester prêt à rédiger une commission rogatoire à n'importe quelle heure cette nuit, mais elle se demande si ça va suffire. Elle n'aime pas travailler à l'aveugle. Le commandant Sutter capte son malaise et vient vers elle.

« Vous voyez, commissaire ! s'exclame-t-il. Ça n'a pas posé de problème. En plus, on a fait une bonne prise. »

Il se tourne vers le tas de dope avec fierté. Il commence à désigner chaque produit, insistant bien sur les quantités, fier comme un pêcheur qui exhibe un énorme brochet.

« Regardez-moi ça ! Quatre-vingt-cinq grammes de cocaïne, quarante-huit d'héroïne, soixante comprimés d'ecstasy et trois plaquettes de résine de cannabis. »

Mais un détail vient de sauter aux yeux de Cécile : il a rentré la tête dans les épaules quand il en est arrivé à l'ecstasy, et si son regard a bien suivi son énumération, il a clairement évité les comprimés multicolores.

Ce produit lui fait peur. Il s'agit d'une appréhension liée à un traumatisme : le réflexe de rentrer la tête l'atteste. Il cherche à échapper à un souvenir associé à l'objet en question. Qu'est-ce qui peut bien pousser un vétéran des stupéfiants à une telle réaction face à un produit aussi commun ?

« Belle prise en effet, confirme Cécile qui saisit le sachet d'ecstasy. Vous savez quelle est la composition de ceux-ci ? Il me semble que Cédric Prince avait les mêmes : je reconnais ce logo à la surface, cette couronne. »

Nouveau mouvement de la tête, semblable à ceux que les enfants battus font dès qu'ils voient une main se lever, ou lorsque quelqu'un se met à crier autour d'eux. De plus, sa bonne humeur s'éteint et son visage se ferme.

Peur intense et état de stress post-traumatique : ces pilules en sont le déclencheur.

Elle lui tend le sachet pour pousser l'analyse, la réaction est immédiate : Christophe Sutter fait un pas en arrière et amorce le geste de croiser les bras sur sa poitrine. Heureusement, il parvient à sauver les apparences en mettant fin à la pause :

« Au boulot maintenant. Les lieutenants Migneret et Walz, vous allez mettre tout ça dans l'armoire à scellés et remplir la fiche de saisie. Commandant Da Silva, avec moi pour l'interrogatoire. Lieutenant Chambrelan à la rédaction du rapport et Capitaine Michel, vous avertissez le procureur par fax du début de la garde à vue. En avant ! »

Mardi 17 août 2010 – 2 h 30 – Wintzenheim

La discothèque Le Poisson-Clown est fermée, comme c'est toujours le cas en début de semaine. Personne aux alentours, les premières habitations sont à des centaines de mètres. Le parking est entièrement vide à l'exception de la 206 CC des patrons, la Honda du portier et une Twingo verte.

Assise à la place passager de la Mégane qu'ils viennent juste de voler dans la cour d'une maison à la sortie d'Eguisheim, Lolita donne ses consignes au chauffeur :

« Gare-toi près de l'entrée, à côté de la caisse de Rico. »

Fredo s'exécute sans un mot, mais avec le sourire. Fredo a toujours le sourire et ce dernier est presque aussi destabilisant que le visage de glace de Lolita.

« C'est quoi cette bagnole ? peste-t-elle en désignant la Twingo. J'ai insisté pour qu'ils soient seuls ! »

— Il y a aussi la bécane de Marc... » souligne Tigre qui est assis derrière.

Elle pose son œil unique sur le Black, sans se retourner, via le rétroviseur central. Il prépare des lignes de coke sur un boîtier de CD.

« Je me doutais qu'ils allaient trimballer ce portier qu'ils prennent pour un garde du corps, poursuit-elle. Mais là, on a au moins une quatrième personne. Ça devient plus compliqué. »

Après avoir sniffé deux traces de poudre, Tigre tend le boîtier plastique à son voisin. Il soulève la plage arrière et attrape les deux Mossberg dans le coffre. Il en place un entre ses jambes et donne l'autre à Guignol qui vient de passer la drogue restante au chauffeur. Après Fredo, c'est à Lolita de se talquer les sinus. Elle renifle bruyamment et abaisse le pare-

soleil pour attacher ses cheveux tressés en arrière, découvrant l'épaisse cicatrice qui lui traverse la face en diagonale. Après avoir ajusté son cache-œil en cuir noir, elle donne de nouvelles instructions.

« Ça ne va pas être long. N'oubliez pas tout ce que chacun doit faire. »

Elle enfile ses gants en cuir et poursuit :

« C'est le portier qui va venir nous ouvrir. On y va à visage découvert, sinon il ne nous ouvrira jamais, mais prenez quand même vos cagoules, on pourrait avoir besoin de se couvrir le visage pour la sortie. »

Elle sort son Ruger au canon profilé de la boîte à gants et l'arme d'un mouvement sec avant de le glisser dans son jean. Elle prend ensuite son chargeur supplémentaire qu'elle range dans la poche extérieure gauche de son trois-quarts en cuir.

« On va être filmés par la caméra de l'entrée. Les images sont retransmises sur un écran à l'intérieur et stockées sur le PC du bureau. Il faudra embarquer le disque dur et les éventuels périphériques externes, ainsi que tous les portables, comme d'habitude. »

Elle place sa cagoule sur sa tête et la retrousse comme un bonnet sans s'arrêter de parler.

« C'est Marc qui va ouvrir et nous conduire au bureau. C'est là qu'il était prévu qu'on attaque, mais cette quatrième personne va sans doute nous pousser à improviser. Donc Fredo, tu restes sur tes gardes, si quoi que ce soit sort de la boîte, tu le neutralises. Je terminerai en sortant.

— Si on avait su, j'aurais pris un calibre pour moi, se plaint le chauffeur. Il va falloir que je tape à mains nues.

— Tu frappes vite et fort ! ordonne Lolita. C'est sans doute une serveuse ou un barman. Tu as la carrure pour l'allonger alors ne me fais pas chier avec ce détail. »

Fredo ne relève pas et hoche la tête en silence. Personne ne bronche face à Lolita No, c'est une question de bon sens. Pour autant, il garde cet éternel sourire qui lui tapisse le visage en permanence. Le chauffeur est en effet une masse de muscles,

grand et carré, bien qu'un peu bedonnant, c'est une force de la nature. Lolita sait qu'elle peut compter sur lui. Il objecte par principe : il aime simplement que tout soit parfait, comme chacun d'entre eux.

« Action ! », lance-t-elle avec une détermination glaciale.

Tigre sort le premier, fusil à pompe caché sous son manteau long en cuir. Sa peau noire se confond avec sa tenue : il est parfaitement fondu dans la nuit. Son visage anguleux ne trahit aucune émotion. Il rejette ses longues dreadlocks en arrière et avance avec une démarche féline.

Guignol suit immédiatement : même tenue et même arme dissimulée. Ses cheveux crépus sont agités par le vent. Son visage est pâle et ses traits sont fins. Il est détendu et sa silhouette longiligne glisse avec nonchalance.

Lolita ensuite : un mètre soixante-huit, maigre à la limite du malsain. Sous ses habits, une musculature sèche et nerveuse se devine pourtant. Tout son corps est en tension permanente, prêt à réagir au moindre stimulus. Son regard borgne est saturé d'un mélange de détermination et de rage froide. Alors qu'elle avance d'un pas décidé, elle prononce à voix basse la phrase rituelle qu'elle récite systématiquement avant ce type d'opération, les mots qui précèdent la tempête :

« Seigneur, toi qui connais mes péchés, je te fais juge de ma cause. »

C'est à ce moment que la pluie s'abat brusquement, violente et épaisse. Au loin, un éclair sépare en deux l'horizon, zébrant les ténèbres comme une feuille qu'on déchire. Quelques secondes après, le coup de tonnerre parvient à leurs oreilles.

Le trio s'avance vers la porte de la discothèque, prêt à toute éventualité, vide de tout sentiment : une absence de conscience dépourvue de toute folie. Trois corps sans âme qui glissent dans la nuit noire et pluvieuse.

En arrivant vers la façade, Tigre grimpe par la gouttière jusqu'à hauteur de l'avant-toit, sort de sa poche une pince coupante et sectionne le fil du téléphone. Il se laisse ensuite

retomber au sol en souplesse, sans un bruit et rattrape les autres de quelques enjambées.

Lolita appuie avec insistance sur le bouton de la sonnette. Trois bonnes minutes s'écoulent avant que la porte ne s'ouvre sur Marc, videur de la boîte et homme de confiance du patron. C'est un type de la trentaine, cheveux en brosse, carrure sportive, visage fermé.

« Ils vous attendent. Suivez-moi ! » ordonne-t-il froidement.

Lolita acquiesce et se laisse conduire dans la salle principale de la discothèque qu'ils traversent entièrement. Au bar, un jeune homme efféminé range des verres dans les étagères. Tigre jette un regard à Lolita qui cligne deux fois des yeux, signal de ne pas s'en occuper. Guignol ne peut réprimer un sourire en pensant à cette crevette entre les mains de Fredo.

Ils arrivent dans le bureau, Rico et Angèle sont assis dans la partie salon de cet espace privé. Marc s'arrête devant la porte et se plante devant, mains croisées devant lui. Le trio se place en ligne face au couple.

« Salut ! lance la femme. Vous nous amenez la pluie ?

— C'est un peu ça, répond Lolita. Le temps est à l'orage.

— Alors, c'est quoi cette bonne affaire dont vous vouliez me parler ? demande Rico. Vous me mettez l'eau à la bouche !

— Tu ne devineras jamais ! » dit-elle avec un petit sourire en coin.

En une fraction de seconde, Tigre pivote, se plaçant dos-à-dos avec Guignol, face au portier. Les deux hommes sortent leurs fusils de sous leurs manteaux et actionnent les pompes dans un mouvement synchrone.

Lolita a déjà tiré son Ruger de sa ceinture et logé deux balles dans l'abdomen d'Angèle, groupées au niveau de l'estomac. Les hommes tirent en même temps sur Rico et Marc. La chevrotine à grains épais projette le portier dans la salle au moment où ce dernier tentait de se saisir d'une arme à sa ceinture. Il s'écroule près de trois mètres plus loin, en sang, ce qui tire un cri aigu de la gorge du barman. Rico est incrusté

dans le canapé, éventré par le coup de fusil à bout portant de Guignol.

Au moment où Lolita achève la femme du patron d'une troisième balle dans la tête, le Black fait trois longues enjambées vers le corps gisant de Marc en actionnant à nouveau la pompe : nouvelle décharge de plomb, le canon à trente centimètres du visage. La mâchoire est arrachée et une partie du crâne défoncée. Pourtant, il râle encore et s'accroche à la vie.

Guignol, qui vient de doubler sur Rico, se détourne de sa carcasse animée de soubresauts pour s'occuper de démonter la tour du PC qui trône sur le bureau pendant que Lolita l'achève de la même façon que sa compagne.

Tigre laisse le gay prendre la fuite et fouille Marc. À sa ceinture, il trouve son téléphone qu'il empoche et se dirige vers le couple pour faire de même. Derrière lui, il entend les trois nouvelles détonations du Ruger, destinées à terminer le videur.

Trois cadavres en à peine dix secondes.

Quand Guignol fait signe qu'il a terminé l'extraction de la mémoire de l'ordinateur, les tueurs s'arrachent du bureau dévasté en mettant leurs cagoules.

Dehors, Fredo est sorti de la voiture et attend dans le coin du bâtiment, visage camouflé. Il entend des pas affolés et le souffle court d'une personne en fuite ; il se colle au mur et se fige, à l'écoute de la progression de sa proie. Quand il perçoit le bruit de la porte qui s'ouvre, il surgit face à l'embrasure et tend les bras vers l'arrière pour obtenir le plus d'élan et de force possible avant de les projeter en avant. Les énormes mains plates gantées s'abattent en même temps sur les oreilles du barman qui s'écroule sans un cri, inconscient. Du sang s'écoule de ses conduits auditifs.

Sans tarder, le chauffeur retourne dans la voiture et démarre. Un coup de volant habile et une marche arrière contrôlée le placent devant la porte, prêt pour un repli rapide.

Ses trois complices ressortent presque immédiatement. Guignol et Tigre s'engouffrent à l'arrière, balancent les téléphones et les pièces informatiques dans le coffre mais gardent leurs Mossberg sur les genoux ; en cas de contrôle de police, ils doivent être prêts à faire feu. Ils profitent des quelques secondes dont ils disposent pour remplacer les deux cartouches de chevrotine double zéro qu'ils viennent chacun de vider.

Dehors, Lolita éjecte le chargeur entièrement vide de son flingue, la dixième et dernière cartouche à présent engagée dans la chambre de tir, et le remplace par un plein. Elle achève l'employé des trois balles habituelles et le fouille d'une main en gardant son arme dans l'autre. Elle trouve son téléphone dans la poche de son jean et le passe rapidement dans la sienne avant de monter dans la voiture qui démarre aussitôt.

Fredo accélère pour s'éloigner du Poisson-Clown, sans lumière, essuie-glaces à la cadence maximale pour chasser les trombes d'eau du pare-brise. Il négocie tous les virages avec une souplesse diabolique, compte tenu de la vitesse, du type de véhicule et des conditions climatiques désastreuses. Mais une fois arrivé dans l'agglomération, il ralentit, allume ses phares et roule à cinquante-cinq kilomètres/heure pour ne pas que sa conduite paraisse suspects. Les quatre individus retirent leurs cagoules en même temps et les laissent tomber sur leurs genoux.

Ils se dirigent tranquillement vers le point de repli, un chemin de campagne à couvert derrière des plantations de maïs un peu avant la commune de Wettolsheim.

Fredo roule lentement sur ce sentier cahoteux et coupe le moteur lorsque la pente douce s'accentue, laissant le véhicule terminer en roue libre, feux éteints, entre les deux champs. Une fois arrivé au bout, il tire lentement le frein à main. À l'arrêt, ils descendent et tirent un grand sac rempli de vêtements propres du coffre. Ils se déshabillent entièrement et entassent les vêtements couverts de résidus de poudre sur le siège arrière, avec les armes, les téléphones et les disques durs.

Avant de se rhabiller, ils sortent deux jerricans remplis d'un mélange sirupeux à base d'essence, de glycérine et d'éther

éthylrique. Allumage rapide, combustion prolongée, ce produit est capable de générer une élévation thermique surpuissante et un feu tenace presque impossible à éteindre avec de l'eau. Ils versent le contenu dans l'habitacle, insistant sur les fringues et les armes. Une quinzaine de bouteilles en plastique remplies du même mélange sont scotchées sous les sièges et contre les portières, dans le coffre, la boîte à gants, et même sous le capot.

Pendant cette opération qui prend trois minutes, Lolita inspecte rapidement les téléphones arrachés à leurs proies. Quand elle arrive à celui du barman, elle se met à jurer :

« L'enculé ! Il a pris deux photos ! »

Elle se met à jouer avec l'écran tactile et son visage se tord soudain de colère.

« Il les a envoyées à un certain Max ! ajoute-t-elle. Quelle sale petite merde !

— Et on voit quoi ? » demande Tigre en approchant.

Sur la première on le voit au-dessus de Marc, fusil braqué sur son visage, mais sa tête est baissée et on ne distingue pas son visage. Sur la deuxième, Lolita est prise de face mais on ne voit que son visage, pas son arme.

Tigre se met à jurer :

« Enculé de suceur de bites !

— Trop tard pour s'énervier, relativise-t-elle. Il faut agir. »

Elle manipule le mobile, lance l'appel et attend, le visage fermé. Quand ça décroche, une voix efféminée et criarde résonne grâce au haut-parleur que Lolita a enclenché.

« J'ai appelé les gendarmes, minou ! Ils vont arriver.

— Je te conseille vivement d'effacer ces photos, menace Lolita. Sinon on va te trouver et venir te crever.

— Qui êtes-vous ? hurle l'autre au bout du fil. Qu'est-ce que vous avez fait à Léo ?

— Minou est au paradis des pédales. À l'heure qu'il est, il doit gambader nu dans un champ de queues. Alors vire ces

photos si tu ne veux pas aller le rejoindre. »

Sur quoi elle coupe la communication en pestant.

« Merde ! Les gendarmes ! Ils vont boucler et quadriller la zone. Faut activer, les gars. »

Elle jette nerveusement tous les portables sur les fringues. De rage, Tigre met un coup de pied dans la carrosserie de la Mégane et se met à jurer lui aussi :

« Merde ! Ils vont avoir nos tronches !

— Trop tard pour s'apitoyer, rétorque Lolita. Il faut s'éloigner d'ici le plus vite possible. »

Après s'être changés en vitesse pour des vêtements de ville, neufs et propres, ils vont récupérer les motos cachées dans le champ qu'ils enfourchent et démarrent sans plus tarder. En passant, Lolita s'arrête, allume un briquet à essence et le jette dans la voiture par le coffre qu'elle referme. Les premières flammes gonflent à l'intérieur alors qu'elle tire l'accélérateur de sa bécane à fond.

Les quatre individus se dispersent, feux éteints, et disparaissent dans la nuit noire.

Mardi 17 août 2010 – 3 h 12 – Strasbourg

Visiblement, Laurent Millet s'avère plus coriace que Sutter ne l'avait prévu, l'interrogatoire traîne en longueur. Ça fait à présent plus d'une heure qu'il s'obstine à garder le silence. Le directeur des stupés et le commandant Da Silva peuvent le menacer de tous les fléaux de la terre, le gosse reste fermé comme une huître.

Cécile Sanchez assiste à la débâcle dans une salle à côté, Romane assise à sa droite. Les images leur sont retransmises sur un écran via la caméra numérique braquée sur le gardé à vue. Les deux femmes regrettent un peu les locaux de Nanterre. Le sas d'observation, l'aménagement de l'espace, la débauche de moyens : si ces flics avaient la moindre idée de leurs conditions de travail, ils les détesteraient encore un peu plus.

Depuis le début de l'entretien, Cécile sent que ça n'ira pas. L'attitude de Sutter braque son suspect qui est visiblement terrorisé à l'idée de se mettre à table.

Il a peur de balancer, pense-t-elle. Peur des conséquences s'il parle. C'est là-dessus qu'il faut jouer : accentuer sa terreur.

Mais le chef des stupés se borne à lui parler de la prison, des caïds qui s'y trouvent, de la difficulté qu'aurait quelqu'un dans son genre à se tailler une place dans le milieu carcéral.

« Il fait fausse route, dit Cécile à Romane. Il n'arrivera à rien comme ça ! »

Comme prévu, le gosse ne réagit pas, il reste voûté, garde la tête basse et les bras croisés sous sa gorge, les mains posées sur les épaules. Refermé sur lui-même.

Il se fout de la taule, pour l'instant, fulmine intérieurement la commissaire. Ils peuvent lui parler des viols sous les

douches, c'est le dernier de ses soucis.

« Et tu sais ce qui se passe pour les petits minets comme toi sous les douches ? » aboie Sutter.

En entendant ça, c'en est trop. Cécile se lève d'un bond, empoigne son sac et s'extirpe de la pièce. Sans détour, elle se dirige vers la salle d'interrogatoire et entre sans frapper.

Sutter et Da Silva semblent aussi surpris que Laurent Millet, mais elle ignore les deux policiers et c'est dans les yeux du gardé à vue qu'elle vient planter les siens, comme les crochets venimeux d'un serpent qui attaque. Elle concentre tout son esprit dans ce regard qui aspire le mental du jeune homme.

Face à cette détermination, les policiers ne parviennent pas à objecter quoi que ce soit, paralysés par cette entrée.

« Tu sais comment fonctionne ce réseau, Laurent ? demande Cécile d'une voix glaciale. Exactement comme l'échelle de prédation, en plus pervers. Et sais-tu quelle est ta place sur cette échelle ? »

Le jeune homme ne répond pas, égaré par cette intrusion soudaine, glacé par cette femme qui le domine totalement.

« Tu es dans la plus mauvaise position, continue-t-elle. Il y a une hiérarchie imposée par les circuits de vente, et il y a différentes filières avec leurs propres règles. Tu te situes juste en dessous du grossiste : un élément jetable. »

Elle sort ses dossiers sur la table et commence à en tirer des photos tout en continuant son monologue :

« Mon service travaille sur le réseau dans lequel tu t'es engagé depuis quelque temps, et nous travaillons sur la résolution des crimes violents. »

Les yeux de Laurent Millet s'arrondissent, la terreur augmente et le submerge.

« Je vais te présenter des personnes qui étaient au même niveau que toi dans la pyramide des ventes, ment-elle. Et j'ai le regret de t'informer que tu es le prochain sur la liste. »

Elle commence à poser les photos des scènes de crime, choisissant à chaque fois les plus dures, celles où il y a le plus de sang. À mesure qu'elle lui jette les clichés sous le nez, elle donne les noms et les circonstances des exécutions :

« Boris et Adeline Vernay, massacrés à la chevrotine. Ils ont mis du temps à mourir : tous ces plombs qui te perforent la peau, qui te hachent les chairs, qui créent des hémorragies un peu partout et viennent se ficher dans les organes. Ils ont dû en chier un moment avant de finir par crever. »

Nouvelle photo.

« Guy Dorau, abattu comme un chien sur le pas de sa porte. Deux balles dans la poitrine et une en pleine tête. »

Encore une, particulièrement sanglante.

« Armine Glockner, un banquier suisse. Les tueurs sont entrés chez lui, malgré le quartier surveillé, les systèmes de sécurité et les alarmes. Regarde, on voit sa colonne vertébrale. »

Le gosse devient blanc comme un linge. Il est agité de tremblements incontrôlables. Une nouvelle image s'abat sous ses yeux.

« Sandrine Dupuis, une femme, rien ne les arrête. Elle a littéralement été déchirée par les plombs. Le légiste en a même retrouvés dans ses poumons. »

Les photos s'abattent comme des coups de couteau, les mots sonnent comme une rafale de sulfateuse et Millet se met à pleurer à chaudes larmes. Mais Cécile ne s'arrête pas, elle augmente l'intensité de la torture, si bien que le dealer finit par craquer et se met à hurler.

« Mais qu'est-ce que vous voulez, merde !

— Je veux te sauver la vie ! prononce Cécile en détachant bien les syllabes. Je veux arrêter ces gens qui sont déjà en train de planifier ton exécution, leur mettre la main dessus et les envoyer croupir en cellule jusqu'à la fin de leurs jours. Mais pour ça, il faut que tu m'aides à remonter jusqu'à eux aussi vite que possible. Ta coopération ne changera rien à ta propre peine, mais avec un bon avocat tu peux t'en tirer pour pas

grand-chose. À toi de choisir : si tu préfères apparaître sur les prochains tirages photos, c'est ton problème. »

Il cherche à décoller les yeux des images mais c'est impossible. Les larmes coulent sur ses joues et il est agité de hoquets nerveux. Derrière lui, Sutter et Da Silva ont les yeux exorbités, émergeant lentement de leur stupeur. L'attaque éclair de Cécile les a pris au dépourvu.

« Tu as deux minutes pour te décider, achève la commissaire. Après ça, je te fais déférer au parquet où un magistrat décidera si tu peux rentrer chez toi ou si tu restes en détention provisoire ; en gros, si tu vas mourir dehors ou en taule. Ces gens-là ont le bras long. »

Deux minutes s'égrainent dans un silence de mort. Christophe Sutter vient de sortir de sa torpeur. Il regarde Sanchez en coin, furieux de s'être fait interrompre pendant son interrogatoire. Mais Cécile, inflexible, garde les yeux sur sa montre pour suivre la course de la trotteuse. Avant qu'elle n'ait terminé le deuxième tour, la voix de Laurent Millet s'élève, chevrotante et faible.

« C'est dans une discothèque, à Wintzenheim... Le Poisson-Clown. Le patron et sa femme me revendent régulièrement. Mais ils m'ont prévenu que si je disais un mot à la police, les gens au-dessus d'eux allaient me tuer.

— Et comment ils s'appellent, ces gens ?

— Rico et Angèle, je ne connais pas leurs vrais noms. »

Les yeux de Sutter s'arrondissent de colère et il sort de la pièce. Da Silva le suit, redoutant cette mauvaise humeur et Cécile suit le mouvement sans un mot. Ils se dirigent vers la salle du groupe. À peine entré, Sutter commence à aboyer :

« Migneret ! Colle ce merdeux en cellule. Raphaël ! Vérifie l'identité des patrons de la boîte de nuit, leurs antécédents et les coordonnées exactes. J'appelle le juge Marchal pour la commission rogatoire et je préviens Frietblatt.

— Le juge Seguin m'a demandé de l'aviser de l'avancée de cette opération, ajoute Sanchez d'un ton tranchant.

— Si vous voulez ! crache-t-il sèchement. Pour tout le monde, aux voitures dans cinq minutes ! »

Le directeur des stups va à son bureau, Cécile sort elle aussi de la pièce et va retrouver Romane en salle de pause. À peine arrivée, les yeux pétillants d'admiration de la stagiaire lui sautent au visage.

« On va les suivre, ordonne la commissaire. Ils décollent tous d'ici cinq minutes depuis le parking et je ne tiens pas à me retrouver sur la touche. J'ai un très, très mauvais pressentiment.

— Tu penses que c'est trop tard ?

— Je pense que ces gens sont déjà morts. Mais j'espère me tromper. »

En dévalant l'escalier, Cécile appelle le juge Seguin pour le tenir au courant. Sur le parking, alors que les gars du groupe Da Silva s'engouffrent avec Sutter dans deux berlines, Frietblatt arrive d'un pas tranquille, flanqué de Jaegli et Schreiber.

« Alors, commissaire Sanchez, satisfaite ? demande-t-il avec ironie. Espérons que le croque-mitaine ne soit pas passé. »

Content de lui, il ricane bêtement, imité par ses deux cireurs de pompes. Sur quoi ils montent dans une 407 gris métallisé flambant neuve. Jaegli s'assoit à la place passager, le gros monte derrière, comme un ministre, et Schreiber, qui vient d'ouvrir et de refermer la porte pour son directeur, prend le volant. Cécile et Romane suivent de près le convoi qui démarre.

Mardi 17 août 2010 – 3 h 48 – A35

Sur l'A35 en direction de Colmar, Cécile et Romane restent figées dans un silence inquiet. Elles se sont mises sur la fréquence des stups pour être avisées du pedigree des suspects qui doit leur être communiqué en cours de route. Elles sont à la hauteur d'Obernai quand la radio transmet.

« Sutter à tout le dispo : notre suspect s'appelle Éric Choquet, dit Rico, quarante-trois ans. Il est connu de nos services pour port d'arme illégal mais ça date. Quelques problèmes avec le fisc, mais rien de bien grave. Un type sans trop d'histoire, quoi. »

Comme tous les autres, pense Cécile qui sent son inquiétude grandir. Romane ressent son malaise et la regarde avec des yeux inquiets.

« La boîte est au nom de sa compagne, reprend le commandant. Angeline Lacase, trente-deux ans. Sans doute un prête-nom pour son mec. La fille n'a aucune mention au casier judiciaire. En principe, ce soir, la discothèque est fermée, mais le couple habite un appartement à l'étage. »

Le silence retombe sur les ondes. Cécile secoue la tête et se met à espérer qu'il ne se sera rien passé. Le convoi sort de l'autoroute et les phares de la Safrane parviennent difficilement à éventrer la nuit. Les ombres sont tenaces et un brouillard diffus complique encore un peu les choses. L'esprit de la commissaire est en ébullition.

Après avoir contourné Colmar par l'est en empruntant la nationale 83, ils prennent en direction de Munster sur une départementale en mauvais état. Entrée dans Wintzenheim qu'ils traversent presque entièrement pour s'engager sur la petite route qui mène au Poisson-Clown, bien en dehors de l'agglomération.

C'est à ce moment-là que le cœur de Cécile se met à battre à tout rompre. À côté d'elle, Romane ne peut réprimer un juron :

« Merde ! »

La nuit noire est déchirée de lumières vives et changeantes : les cercles bleus métronomiques des gyrophares dans les ténèbres. Étrangement, ni Sutter ni Da Silva ne disent un mot, pas mieux depuis la voiture du directeur.

Cécile met les pleins phares pour voir de quoi il retourne. Elle voit nettement un barrage de gendarmerie. Quand la voiture de Sutter et celle de Frietblatt arrivent à hauteur des hommes en armes, l'un d'entre eux leur fait signe de s'arrêter. Après vérifications, ils continuent sur la petite route et c'est au tour des deux jeunes femmes de stopper leur voiture. La commissaire ouvre sa vitre et se présente en montrant sa carte :

« Commissaire Sanchez et lieutenant Castellan : DCPJ. »

Le bleu se met presque au garde-à-vous et les laisse passer. Elle accélère un peu brusquement pour rattraper les autres véhicules. Romane a les yeux fixés sur la ligne d'horizon illuminée d'un bleu tourbillonnant.

Cécile stoppe la Safrane à côté du carrosse de Frietblatt. Ce dernier est déjà dehors, en pleine discussion avec un capitaine de gendarmerie. Elle s'extirpe du véhicule et s'approche des deux hommes. Les premiers mots qu'elle entend confirment ses craintes :

« ... à la chevrotine. Ils ont ensuite été achevés un par un à l'arme de poing. Le légiste confirmera.

— Il n'y a pas de survivants ? demande Frietblatt.

— Non. Ils sont morts tous les quatre.

— Je vois », répond-il en se passant nerveusement une main sur la nuque.

Tu peux te sentir mal, mon cochon ! fulmine intérieurement Cécile.

Un léger coup de coude dans son flanc la fait se retourner. Romane lui désigne l'entrée du menton. Le corps d'un jeune

homme d'à peine vingt ans gît devant la porte.

La commissaire s'approche et voit le trou béant au milieu de son front, les deux impacts au niveau du plexus et la bouillie sanguinolente qui lui coule des oreilles. Devant ce spectacle sinistre, elle ferme les paupières pour quitter le visage du cadavre dont les grands yeux vides sont ouverts sur une expression de pure terreur.

« Le juge Seguin arrive », signale Romane.

Cécile acquiesce et demande :

« Peux-tu appeler Pierre Vallon sur son portable ? demande la commissaire. Il m'a demandé de le tenir au courant.

— Je m'en occupe immédiatement. »

Elle sort son mobile, Cécile se retourne et voit le magistrat instructeur, le visage défait, qui s'approche d'elle avec un regard entendu.

« Mon Dieu ! susurre-t-il. Tu avais raison.

— Je n'en tire aucune gloire.

— Je le sais bien. Que dit Frietblatt ?

— Il m'évite soigneusement. »

Elle le désigne d'un coup de menton, une colère sèche sur le visage. Romane revient et signifie d'un hochement de tête que le chef de l'OCRVP est prévenu. C'est le signal pour Cécile de passer à l'offensive.

Elle se dirige vers le directeur, toujours en pleine conversation avec son interlocuteur. Gérard la suit. Romane les laisse aller et commence une série de photos de l'extérieur de l'établissement et du parking en attendant que la tempête passe.

En arrivant vers les deux hommes, Cécile coupe sèchement Frietblatt et s'adresse au gendarme :

« Bonsoir capitaine. Commissaire Sanchez, de l'OCRVP, se présente-t-elle en lui serrant la main. Je dirige cette affaire sous l'autorité du juge Seguin, ici présent. Les événements de ce soir viennent se rattacher à plusieurs dossiers en cours. »

Le gendarme semble décontenancé par autant d'assurance et, après quelques secondes de flottement, serre la main de Gérard et se présente à son tour.

« Capitaine Macrin, du Groupe d'intervention régional de...

— Depuis quand vous dirigez quoi que ce soit ? intervient sèchement Frietblatt. Vous n'avez aucune autorité ici !

— C'est ce qu'on va voir, rétorque-t-elle durement. Votre téléphone ne va pas tarder à sonner. »

Le directeur rougit de colère et s'apprête à répliquer mais pâlit quand une sonnerie retentit dans sa poche de veste.

Alors qu'il s'éloigne pour répondre, Cécile s'adresse à nouveau au capitaine Macrin :

« Pourriez-vous nous faire un résumé de la situation ?

— Bien entendu. Nous avons été appelés par un certain Maxime Renoux. Il nous a signalé des coups de feu et sans doute des morts sur le lieu de travail de Léopold Rollin, son compagnon.

— Il me faudra votre rapport dès que possible, ordonne Cécile, ainsi que les coordonnées du témoin. »

Macrin suspend son explication, semble chercher ses mots, puis finit par émettre une réserve :

« C'est-à-dire que, pour l'instant, rien ne dit que vous serez bien en charge de cette affaire. Le procureur va arriver. Il peut très bien décider l'ouverture d'une enquête de flagrance, et...

— Ce ne sera pas le cas, affirme-t-elle. Mais nous verrons cela plus tard. Veuillez poursuivre, s'il vous plaît.

— À l'intérieur, c'est un carnage. Il y a trois victimes supplémentaires. Angéline Lacase, la patronne de l'établissement, Éric Choquet, son concubin, ainsi que Marc Moreau, un employé responsable de la sécurité.

— Tirs à la chevrotine et à l'arme de poing ?

— En effet ! Comment le savez-vous ?

— Je sais aussi que vous allez retrouver la carcasse incendiée d'une voiture non loin d'ici, dans un coin isolé. La vérification de l'immatriculation vous indiquera qu'elle a été volée.

— C'est déjà le cas : un feu de voiture nous a été signalé un peu à l'est, dans une zone agricole. Nous avons contacté le propriétaire qui s'est alors aperçu que son véhicule n'était plus dans sa cour. Nous pensions à deux événements sans lien.

— C'est en lien direct, confirme-t-elle. Traitez ça comme un site secondaire de cette scène de crime.

— Reçu ! »

Alors que Cécile s'apprête à lui donner d'autres consignes, une 406 grise arrive à bonne allure et stoppe en plein milieu du parking. Un homme dans la quarantaine, grand brun aux yeux sombres, élégant, silhouette élancée, en sort avec un téléphone sur l'oreille. Il termine sa conversation près de son véhicule.

« C'est David Clerc, le procureur général du parquet », annonce Gérard à voix basse.

Frietblatt, quant à lui, a terminé son entretien téléphonique. Il est retourné rejoindre ses hommes. Ils forment à présent un cercle fermé, un peu à l'écart. Alors que le directeur parle avec de grands gestes, les autres changent de visage et jettent des coups d'œil en direction de Cécile et du juge Seguin.

Ce dernier est le premier que le procureur vient saluer, suivi d'une poignée de main rapide à Cécile et au capitaine du GIR. Sa gestuelle indique qu'il est préoccupé, sa voix aussi. Il ne prend pas la peine de s'introduire avant de demander :

« Sauriez-vous où se trouve le commissaire Sanchez ?

— C'est moi ! » indique-t-elle.

Il hésite un instant puis se met à bredouiller :

« Ah... Très bien...

— Oui, je suis bien une femme.

— Ce n'est pas cela du tout, commissaire ! »

Bien sûr que c'est ça, trou du cul ! pense-t-elle derrière un sourire de façade parfait.

« Allons rejoindre les hommes du SRPJ, esquive-t-il. Nous avons pas mal de choses à mettre en place. Capitaine, vous avez organisé des barrages ?

— Un bouclage complet de la zone, tous les effectifs disponibles ont été mobilisés. Mais ça n'a encore rien donné.

— Ce que vous cherchez, c'est trois ou quatre individus à moto qui se sont sans doute déjà séparés, intervient la commissaire. Ils ne sont plus armés et se sont changés. Tout le matériel utilisé pour le massacre est dans la voiture qui a brûlé. Le mélange utilisé ne laissera aucune trace exploitable. »

David Clerc jette un regard étonné à Cécile alors qu'ils arrivent au niveau du cercle fermé des policiers du SRPJ. Les hommes sont renfrognés et serrent la main au procureur qui prend immédiatement la parole.

« Je viens de recevoir un appel de la permanence de la sous-direction des affaires criminelles. Le quadruple meurtre de ce soir va être rattaché au triple meurtre de Sélestat, ainsi qu'à un certain nombre d'affaires s'étalant sur quelques années en arrière. Le juge Seguin instruira ce dossier et la commissaire Sanchez prendra la direction des investigations. Elle a carte blanche pour constituer son groupe d'enquête. Il va de soi que les enquêteurs locaux sont dessaisis sans délai. »

Les hommes concernés ont les yeux au sol, les visages fermés. Seul Frietblatt garde la tête haute, malgré les circonstances. Ses maxillaires se contractent et ses poings sont serrés. Pris de colère, il intervient d'une voix glaciale :

« Ces décisions sont honteuses ! Il n'y a aucune...

— Taisez-vous ! coupe l'homme avec autorité. J'ai eu droit à des explications de la part de la direction. Je ne pense pas que vous soyez en position pour contester ces ordres. La commissaire Sanchez vous avait fait part du danger qu'impliquait cette opération menée sur un coup de tête. Je n'ai pas tous les éléments du dossier mais l'officier de permanence aux affaires criminelles m'a affirmé qu'il était

assez pertinent pour être traité avec plus de sérieux. Résultat, nous avons quatre cadavres de plus sur les bras. À elle seule, notre région est en train d'enflammer les statistiques nationales. »

Le directeur peste et retourne à sa voiture, suivi au pas de course par Jaegli et Schreiber qui n'en mènent pas large. Les hommes des stups se dispersent et regagnent leurs véhicules devant lesquels le camion de la police scientifique passe et approche. Cécile clôt le débat, bien décidée à pénétrer la scène de crime aussi vite que possible :

« Bien, je propose que nous nous retrouvions au bureau du juge Seguin demain matin, monsieur le procureur. Je vous présenterai le dossier dans son ensemble.

— Bien entendu, répond-il.

— À présent, je vais passer une combinaison et aller voir à l'intérieur. J'imagine que vous allez entrer, vous aussi.

— Inutile. Nous verrons tous les détails demain. Je vais demander que les clichés soient tirés cette nuit. »

Franche poignée de main entre la commissaire et le procureur qui regagne sa 406.

Gérard salue Cécile à son tour, la mine défaite.

« On se voit demain, Cécile. Je suis vraiment navré que nous en soyons arrivés là, c'est une tragédie. Au moins, l'affaire va être entre de bonnes mains, c'est la seule consolation qu'on puisse avoir. »

Sourires entendus puis le magistrat s'éloigne. Cécile se dirige vers le camion blanc après avoir fait signe à Romane de la suivre. Elles se changent toutes les deux et s'engouffrent dans la discothèque, passant à côté du cadavre de Léopold Rollin, yeux ouverts, qui semble chercher dans l'opacité des cieux une réponse au pourquoi de sa mort.

Mardi 17 août 2010 – 4 h 42 – Wintzenheim

Les techniciens commencent leur travail minutieux de quadrillage des lieux qui serviront au repérage et seront minutieusement pris en photo afin de restituer la réalité aussi fidèlement que possible. Cependant, malgré tous leurs efforts, leurs compétences et leur bonne volonté, ils n'y parviendront qu'à moitié. Ce qui ressortira de ce travail de fourmi, un ensemble de rapports et de clichés, d'analyse diverses et de descriptifs, ne pourra jamais exprimer ce que cette exploration directe lui offre : une immersion totale.

Jusqu'à présent, elle n'avait pu entrevoir que des bribes de cette réalité, sur papier glacé, dans les comptes rendus qui se veulent objectifs mais qui ne sauraient l'être. Face à la mort et à l'horreur, la subjectivité règne en maîtresse absolue. Cécile elle-même a conscience que son propre point de vue n'est pas d'une neutralité parfaite, mais elle se contente de cette plongée qui saura s'imbriquer avec son analyse globale de cette affaire.

Elle s'est placée en plein milieu du bureau et, dans un silence concentré, tourne sur elle-même avec une lenteur souple et maîtrisée. Elle sonde, scanne, absorbe. Le flot d'images crues lui percute le mental avec une violence extrême, à la hauteur de tout ce qui l'entoure et se grave au plus profond de son esprit.

Le corps de Marc devant la porte, mis au tapis par un tir éloigné, défiguré par un deuxième à bout portant puis achevé comme une bête. Sa chemise relevée par sa chute laisse entrevoir un pistolet automatique calé contre son ventre musclé : il n'aura pas eu l'occasion de s'en servir, surpris et submergé par la sauvagerie de l'attaque et par l'expérience des tueurs.

Le couple est enfoncé dans le canapé. Elle a dû mourir assez vite, directement abattue par les trois balles habituelles

du matador qui a sans doute agi d'emblée, face à trois personnes cette fois-ci, quatre avec le barman. Ils ont été forcés d'agir vite, de faire preuve d'une capacité d'adaptation incroyable avec une détermination froide et inflexible.

Pourtant, un détail bloque Cécile. Elle ne parvient pas à saisir quoi exactement, mais ça suffit à la troubler suffisamment pour stopper sa rotation et se fixer plus longtemps sur le corps d'Angeline. Elle cherche, sonde sa mémoire.

Il se passe une longue minute avant que ça ne lui saute aux yeux. Rapidement, elle repasse dans sa tête les photos des autres scènes de crime.

Adeline Vernay, Sandrine Dupuis, et maintenant Angeline Lacase. Comment ne l'ai-je pas remarqué avant ?

Les exécutions à l'arme de poing, deux balles dans le tronc et une dans la tête, est un rituel invariable, sauf sur un point : si les hommes ont tous été touchés dans la poitrine par les deux premiers tirs, les femmes l'ont toutes été à l'abdomen. C'est le cas ici : les points d'entrées se situent juste au-dessus de l'estomac. Le matador évite de tirer dans la poitrine des femmes. Cécile vient d'en comprendre la raison.

Parce que c'est une femme !

Cet élément nouveau la fait revoir sa perception du tireur au pistolet automatique. Un portrait se dessine. Elle se souvient de l'empreinte de pas sur le linoléum clair de l'entrée du pavillon de Guy Dorau, taille 38 ou 39. Elle avait pensé à un individu assez petit, mais à présent elle voit les choses autrement.

C'est une femme qui tue comme elle respire, prête à éliminer quiconque se trouve sur son passage, tout ce qui représente un obstacle. Elle n'a aucune limite, aucun sentiment. C'est une meneuse : la dirigeante de cette meute de fauves.

Il lui faut quelques secondes pour s'extraire de cette vision. Elle a perdu le fil de sa concentration et doit batailler pour le récupérer. Les secondes s'écoulent dans une confusion

décroissante, jusqu'à ce que Cécile retrouve son équilibre analytique et reprenne son exploration.

Elle s'est remise à tourner sans même s'en rendre compte et c'est Éric Choquet qui accroche à présent son regard. Il a littéralement été éviscéré par deux coups de fusil. Il devait être inconscient quand on l'a achevé, ses yeux sont ouverts, malgré tout, et semblent aspirer le néant.

Les impacts sont regroupés, sans variation de la distance ni de l'axe de tir. Le boulot est fait, ni plus ni moins. C'est l'exact opposé de celui qui s'est chargé de neutraliser Marc, il a simplement doublé sur le patron, sans fantaisie : deux salves mécaniques, je-m'en-foutistes.

Elle ferme les paupières deux secondes et, comme elle vient de le faire pour la femme au .22 Long Rifle, laisse se matérialiser au fond de son esprit une représentation de cet individu.

Premier tireur au fusil :

Un homme probablement assez jeune, nonchalant et désinvolte. Aucune émotion, pas un geste de trop, tout simplement parce qu'il s'en fout. Cette légèreté est le fondement de sa personnalité, et sans doute ce qui lui permet de pouvoir supporter ses actes. Un sociopathe tranquille.

Cécile poursuit sa lente rotation, engloutie à présent par une sorte de transe. Certains des hommes de la permanence régionale de la PTS la regardent étrangement mais elle ne le voit pas : elle est bien loin de tout ça.

Il y avait un torchon et des verres sur le bar. Léopold était sans doute venu faire le ménage après le coup de bourre du week-end. Il aura repoussé la tâche à ce soir. Un pur hasard qui lui aura été fatal. Les tueurs n'ont pas prévu cette quatrième personne. Ça les a poussés à improviser, et surtout ça les a trahis. Depuis son bar, par la porte ouverte, il voit une partie du bureau. C'est un garçon perspicace qui a senti venir le danger. Quand les coups de feu ont commencé à éclater, il a dû prendre la fuite, plié en deux, cherchant à garder le comptoir comme couverture. Une fois arrivé au bout, proche de la sortie, dans un élan de courage, il a téléphoné à son amant et

s'est jeté dans le sas. Il venait de passer la porte et s'apprêtait à fuir quand il s'est fait surprendre par le chauffeur, assommé par un coup violent ayant entraîné une commotion cérébrale. Son agresseur l'a sans doute tué sur le coup, ou tout du moins condamné à des séquelles irréversibles de ses seules mains nues. Ce doit être une force de la nature. Pourtant, il n'a pas mis plus de coups que nécessaire. Une nouvelle image se forme dans la tête de Cécile. Les contours se précisent lentement.

Le chauffeur : une brute, un monstre, mais seulement physiquement. Il n'en abuse pas. Il n'est pas aussi mauvais ni aussi insensible que les autres. Il fait ce qu'il a à faire avec simplicité et efficacité. C'est une personne fidèle à ses complices ; il obtempère aux ordres et, si besoin, est capable d'initiatives, mais il agit sans fantaisie.

Cécile refait un tour de salle, un peu plus rapide cette fois-ci. Elle quitte cette forme de perception flottante pour une attention plus active, concentrée. Ainsi, elle ressent l'état d'esprit des tueurs, cette poussée de violence maîtrisée, affreusement froide, qui a coûté la vie à quatre personnes. Pas de zèle, pas de sentiments, sauf peut-être dans le deuxième tir de chevrotine en plein visage du portier, de si près que les brûlures de poudre se distinguent des chairs hachées.

Marc a voulu jouer au dur et se comporter comme tel. Ça a sans doute mis en colère celui qui s'en est chargé ; il s'est acharné pour démontrer sa domination. Quatrième profil dont la sombre esquisse prend corps.

Deuxième tireur au fusil : un impulsif, dominant. Un animal à l'âme comme un iceberg : froide, aux deux tiers immergés et incernables, dure comme la pierre. Un fanatique dépourvu de toute empathie, pour qui même la colère se manifeste dans un torrent glacial.

Mais à part cette démonstration de brutalité franche qui se détache du reste, il s'agit d'une opération froide et calculée, une élimination méthodique sans acharnement. Il ne s'agit donc ni de vengeance ni d'une expédition punitive, ni d'une guerre territoriale : ces attaques sont nettes, précises et chirurgicales.

L'amputation d'un membre malade.

La métaphore clarifie le motif de ces meurtres et de tous les autres. L'organisation à l'origine de ces carnages est une entité qui vit, évolue et grandit dans l'ombre. Elle est constituée d'un grand nombre de filières qui sont surveillées d'une manière encore à définir, mais dès que l'une d'elles est malade, infectée – c'est-à-dire remontée par les forces de l'ordre – elle est tranchée net pour ne pas que le mal gagne la tête. Tout ça fonctionne comme les protections thermiques et magnétiques d'un circuit électrique. Lorsque l'une des lignes surchauffe, le fusible qui la protège fait son office : il fond. La ligne n'est plus alimentée, jusqu'à ce que l'élément soit remplacé.

Tout est clair, à présent. L'arrestation de l'un des dealers constitue un risque que ce dernier se mette à table et donne le nom du grossiste qui le fournit en marchandise. Si ce grossiste se fait interpellé à son tour, il pourrait donner des informations suffisantes pour mettre en péril l'organisation. Cette dernière préfère donc éliminer ce risque de façon radicale.

À présent, plusieurs questions se posent.

La première, et sans doute la plus importante : par quel moyen les dirigeants de cette organisation sont mis au courant de l'arrestation d'un dealer ?

La deuxième : les grossistes en question sont-ils directement en contact avec la tête, ou existe-t-il encore d'autres protections au-dessus, avant la source ?

La troisième : cet escadron de la mort fait-il partie de cette organisation ou s'agit-il de mercenaires indépendants, travaillant sous contrat ?

Après les questions viennent les certitudes. Tout d'abord, celle d'avoir affaire à une structure criminelle incernable et complexe, enfouie dans les ténèbres et les ombres, bien à l'abri dans les replis du corps social. Les individus qui sont la tête de cette entité sont intelligents, prévoyants, sagaces et surtout expérimentés. Il ne peut s'agir que d'un groupe de personnes aux compétences complémentaires.

Cécile peut les entrevoir à présent. Un groupe de sociopathes cultivés, retors, stimulés, versés dans l'art de la stratégie et des manœuvres complexes. Des gens patients, rusés, dangereux.

Brutalement, la commissaire sort de sa transe. Elle remarque que les hommes de la section scientifique ont terminé le quadrillage de la zone depuis un moment, ils attendent après elle pour s'occuper enfin de la zone qu'elle occupe à présent depuis près d'une demi-heure. Sans une excuse, elle sort de la boîte de nuit en faisant signe à Romane de la suivre. Les deux femmes remontent dans la Safrane, Cécile au volant. Après avoir démarré, elle s'adresse à sa subalterne, sans la regarder, avec une distance troublante et une voix monocorde.

« Je vais devoir te laisser seule ici quelque temps. Tu vas continuer les fouilles des archives en cours et celles des stup.

— Et toi ? ose Romane. Que vas-tu faire ?

— Aller voir Maxime Renoux. Vu les circonstances, je doute qu'il dorme. Ensuite, retourner à Nanterre. Il faut que j'élabore une technique d'approche adaptée à l'ennemi qu'on traque, une approche atypique. J'ai quelques idées mais j'aurai besoin de tous les appuis possibles de la direction, ainsi qu'un nombre incroyables d'autorisations. »

Alors qu'ils traversent Wintzenheim et se dirigent vers l'entrée de l'autoroute, Cécile replonge dans ses pensées.

Combien d'Éric Choquet et d'Angeline Lacase sont pris au piège et vivent avec insouciance dans la bouche de la bête ? Quelle est l'ampleur du phénomène ?

Sélestat, Saint-Louis, Strasbourg, Colmar : quelle est l'échelle exacte de l'horreur ?

III

LÉVITIQUE

« Si quelqu'un blesse son prochain, on lui fera comme
il a fait : fracture pour fracture, œil pour œil,
dent pour dent, on lui infligera la même blessure
qu'il a infligée à son prochain. Celui qui tuera
un animal le remplacera, mais celui qui tuera
un homme sera puni de mort. »

Lévitique, 14 : 19

« Mes chers frères, n'oubliez jamais, quand vous entendrez
vanter le progrès des lumières, que la plus belle des ruses du
Diable est de vous persuader qu'il n'existe pas ! »

Charles Baudelaire

Le Spleen de Paris.

Petits poèmes en prose

Mardi 17 août 2010 – 5 h 35 – Colmar

Maxime Renoux est sous le choc, Cécile en vient à se demander si elle parviendra à en tirer quoi que ce soit. Ses yeux rougis par les larmes virevoltent dans la pièce comme deux papillons fous et ses lèvres tremblent. Il ne prend même pas la peine d'essuyer son nez qui coule. La commissaire a demandé à Sylvie, l'amie et collègue de travail restée auprès de lui cette nuit, de quitter la pièce. Il faut qu'elle soit seule avec lui pour percer la carapace de souffrance dans laquelle il s'est enfoncé.

« Je suis consciente que c'est terrible, commence-t-elle à voix basse, ce que vous vivez est intolérable, mais je dois agir vite pour coincer les coupables. »

Le jeune homme semble sortir d'un rêve et vient poser son regard sur la commissaire. Il reste muet un instant que Cécile met à profit pour analyser le spectre qui lui fait face.

Sourcils tombants, paupières écarquillées, bouche entrouverte : son visage porte tous les signes de la tristesse et d'un abattement profond.

L'observation n'est pas encourageante et ne laisse que peu d'options pour mener l'interrogatoire. Elle continue néanmoins à chercher en lui autre chose que de l'accablement et de la douleur. C'est en observant ses mains qu'elle voit ses doigts serrés sur un petit cœur au point que ses phalanges blanchissent.

Il y a de la colère derrière sa détresse : elle sait alors comment procéder. Même si l'idée ne la réjouit pas, les obligations de l'enquête ne laissent pas de place aux sentiments.

« Je sais que c'est dur, surtout vu les circonstances de la mort, mais il faut m'aider. »

Maxime semble soudain sursauter, son regard reprend vie et devient tenace quand il prononce ses premiers mots :

« Il a souffert ?

— Inutile de vous accabler avec ce genre de détail.

— J'ai le droit de savoir !

— Oui, il a souffert. »

Le garçon a un sursaut qui se transforme en tremblements. La commissaire se maudit intérieurement de devoir agir ainsi mais entame la distribution de détails volontairement exagérés, voire carrément faux.

« Il a pris un coup qui a provoqué une hémorragie massive. Le légiste confirme qu'il est resté conscient le temps du massacre à l'intérieur. Les tueurs ne l'ont achevé qu'en quittant les lieux : plusieurs balles dans le corps, qui n'ont pas été fatales. Ce n'est qu'une fois la tête atteinte que l'agonie finale a débuté. »

Un torrent de larmes silencieuses monte aux yeux du jeune homme et vient inonder son visage, la colère enfle et ses maxillaires se contractent.

Un ange passe, mais il vomit la foudre. Il faut deux minutes pour que les mots sortent de sa bouche crispée.

« Je veux qu'ils paient !

— C'est tout à fait normal. Chaque détail sera précieux.

— J'ai mieux que des détails ! » coupe-t-il.

Sur ces mots, il sort son téléphone portable en s'expliquant.

« Léo ne m'a pas téléphoné, il m'a envoyé des photos. »

Le cœur de Sanchez accélère. Elle lutte pour dissimuler son impatience et sa curiosité alors que Maxime poursuit :

« J'ai alerté les gendarmes mais une femme m'a promis la mort si je les transmettais. »

Il lui tend le téléphone. Sur l'écran, on voit un homme de type afro, avec de longues dreadlocks, debout tête baissée, visage caché. Il tient en main un fusil à pompe qu'il braque sur

une silhouette couchée au sol. Elle passe à la suivante sur laquelle Cécile reconnaît le visage balafre qu'elle a croisé à la soirée de Scherwiller et fait le rapprochement avec le Black qui longeait la piste de danse.

Consciente que ces deux fichiers électroniques ne pourront sans doute pas servir de preuve à charge, Cécile sait qu'il s'agit d'indices précieux pour l'enquête.

« Vous devez apporter ces photos au juge Seguin, au parquet de Strasbourg, pas à la police », répète-t-elle deux fois à Maxime qui acquiesce vaguement avant de s'effondrer.

Cécile sort son Blackberry et y transfère les deux images sans demander la permission au garçon qui vient d'éclater en larmes. La commissaire le laisse et va retrouver Sylvie, son amie et collègue, qui avoue ne plus savoir que faire.

« Soyez là, tout simplement ! » répond Cécile avant de quitter la maison.

Jeudi 19 août 2010 – 18 h 55 – Strasbourg

Romane Castellan vient de passer deux jours à la fouille minutieuse des archives. Le lendemain du massacre de Wintzenheim, elle a reçu une autorisation d'accès illimité venue de la direction, premier écho du retour de Cécile à Nanterre. Dans la partie concernant la section criminelle, elle a trouvé deux nouveaux dossiers à rattacher aux autres.

Le premier concerne le meurtre d'un juge d'instruction, en juin 2003. Pierre-Marie Kessler a été abattu sur le parking du parquet de Strasbourg de deux balles en pleine poitrine et d'une troisième dans la tête. Les éclairages ayant été neutralisés, les caméras n'ont pu enregistrer que le passage rapide d'une ombre qui croise la victime, fait feu et disparaît tout aussi vite.

Le deuxième concerne le double meurtre d'une prostituée anonyme et d'un conseiller financier : Anthony Vieux. Ils se trouvaient dans le véhicule de ce dernier quand l'attaque a eu lieu. Premières offensives à la chevrotine suivies des mises à mort rituelles. On a retrouvé de la cocaïne en petite quantité sur lui.

Sur les deux dossiers, Romane a noté des points de concordance à n'en plus finir avant de tout scanner et d'envoyer des résumés par courriel à Cécile.

Maintenant qu'elle en a enfin terminé avec les archives de la crim', elle s'occupe de la fouille de celles des stup's depuis le début de la journée. Ces nouveaux locaux sont malheureusement loin d'être plus gais ou fonctionnels, mais elle s'y est habituée depuis son arrivée.

Elle doit recueillir les preuves pour valider la thèse de sa supérieure selon laquelle chaque filière de vente serait surveillée de près, et que ces meurtres sont les conséquences

d'arrestations qui auraient pu mener les investigateurs aux strates supérieures d'un réseau de vente structuré encore flou. En six heures de travail, elle a terminé cette tâche. Elle parvient à valider chaque dossier d'homicide de l'affaire par un rapport des stups qui va dans ce sens.

Comme elle n'a pas faim et qu'il lui reste pas mal de temps, Romane continue ses fouilles, plutôt par curiosité. Elle découvre que la région est riche en affaires de drogue : une véritable plaque tournante internationale. La situation géographique y est sans doute pour beaucoup, mais cela n'explique pas tout.

C'est par hasard qu'elle trouve un carton d'archives un peu moins usé, les informations écrites dessus l'interloquant : « Juillet 2003 – Villa Venezia » qui a clairement été dissimulé. Après un rapide coup d'œil aux alentours, elle ouvre la boîte et commence à parcourir l'énorme masse de données qu'elle contient. En feuilletant les premiers éléments, elle peine à y croire et s'installe à son poste de travail, entamant la lecture de l'ensemble des documents et l'examen des photos. Elle se plonge dans l'histoire comme dans un roman. Plus elle avance, plus elle est épouvantée : cette affaire a été un vrai désastre. Il est plus de minuit quand elle a terminé.

Chamboulée, elle se demande si elle doit appeler Cécile immédiatement ou si cette bombe peut attendre son retour. À la réflexion, elle se dit que sa supérieure a bien assez à faire pour l'instant. Malgré tout, elle décide de faire un résumé succinct des événements décrits dans ces archives, soulignant bien les rapprochements évidents avec leur présente mission. Ensuite, elle entreprend la lourde tâche de scanner le dossier dans son intégralité avant de replacer la boîte à sa place. Personne ici n'a envie de voir ces archives remonter à la surface et Romane préfère que ce soit Cécile et son grade de commissaire qui gèrent l'éventuel tsunami que cela va créer.

Vendredi 20 août 2010 – 10 h 36 – Lyon

Après trois jours passés à Nanterre avec les membres de la section, les responsables des autres offices et les têtes de la direction, Cécile est à présent dans le Rhône, au laboratoire de la police scientifique de Lyon.

Elle patiente à l'accueil, dans une petite salle de convivialité. On lui a servi un thé et elle attend le commissaire Jean-Paul Rubio, le responsable du service STUPS.

Ces derniers jours ont été difficiles, le massacre de Wittenheim l'a beaucoup plus affectée qu'elle ne l'aurait cru. Au fond d'elle, elle sait que cette tragédie lui a permis de mieux comprendre la situation et d'avancer à grands pas dans l'affaire mais elle ne peut oublier que ces morts auraient pu être évitées. Sa conscience en a pris un coup mais elle a su transformer ces sentiments négatifs en énergie constructive.

À présent, un plan se dessine mais sa stratégie repose sur toute une série de conditions, elle sait qu'elle est sur la bonne voie pour préparer une frappe efficace. Le soutien de ses supérieurs a été total et son dossier a su convaincre, les erreurs commises par les hommes du SRPJ ont persuadé la direction de ne pas laisser une affaire comme celle-ci entre les mains maladroites de Frietblatt. On lui a donc laissé carte blanche et elle compte bien en profiter.

Cécile empoigne un exemplaire de *Liaisons*, le magazine de la préfecture de police, qu'elle feuillette pour patienter. À l'intérieur, il y a un article intéressant sur l'Office central des stupés. Elle a passé de nombreuses heures avec eux ces derniers jours : des spécialistes du trafic de drogue pourvus d'une base de données colossale et d'une équipe de documentation hors du commun. C'est d'ailleurs le directeur qui lui a conseillé de faire appel aux compétences de ce service lyonnais.

Elle se prépare à attaquer un nouvel article quand un homme stoppe sa lecture en lui tendant la main. Il est habillé en jean noir, chemise blanche, apparence faussement négligée. Bel homme, il doit avoir la quarantaine, mais ses cheveux mi-longs frisés faussent la donne.

« Jean-Paul Rubio, se présente-t-il.

— Enchantée ! Cécile Sanchez, de l'OCRVP.

— Habituellement, c'est plutôt l'office des stup qui nous rend visite.

— L'affaire dont j'ai la responsabilité s'inscrit sur les deux tableaux, mais le nombre de victimes pousse mon service à se coller à la tâche en priorité.

— Je vais vous présenter mon service, en espérant pouvoir vous aider au mieux. Suivez-moi ! »

Ils traversent les couloirs d'une propreté éblouissante. Uniquement des couleurs claires, cassées çà et là de touches sombres et par les vitres réfléchissantes des bureaux. L'ascenseur est sécurisé, l'homme insère une carte et pousse le bouton pour commander la montée au troisième étage.

Ils arrivent dans une pièce immense remplie de postes de travail. Aux murs, des cartes, un écran plasma géant et des centaines de documents protégés par des plaques de plexiglas. Une douzaine de personnes y travaillent en silence.

« Vous êtes ici au cœur du STUPS ! annonce fièrement Rubio en englobant le volume de ses bras tendus. La plus importante banque de données nationale sur les drogues. Le nom de "STUPS" a été donné en 1999, il s'agit de l'acronyme pour Système de traitement uniformisé des produits stupéfiants.

— Et comment ça marche ?

— L'ensemble de la structure est alimenté par les laboratoires publics qui transmettent les copies des résultats d'analyses d'échantillons provenant de toutes les saisies effectuées en France, mais aussi des bilans toxicologiques en médecine légale. Le but est de mieux comprendre les produits : identités, compositions, provenances, dangerosité,

circulation. Tout ça permet une meilleure détection des filières. »

Il fait une pause et se dirige vers un planisphère de deux mètres sur quatre, indiquant les principaux pôles de production des différents produits, par pays et par région. Des points blancs pour la cocaïne, étalée sur la Cordillère des Andes. Des points marron pour l'héroïne, avec deux concentrations, sur le Triangle d'or, au delta du Mékong, et le Croissant d'or, incluant l'Afghanistan, le Pakistan et l'Iran. Des points verts pour le cannabis, violets pour l'ecstasy et rouges pour les amphétamines et dérivés : des centaines de repères positionnés, plus ou moins gros pour indiquer le taux de production. Une carte précise, d'une clarté éblouissante, que le commissaire Rubio utilise comme support pour poursuivre et illustrer ses explications :

« Il faut savoir que chaque type de produit stupéfiant possède une identité propre. Pour la cocaïne, par exemple, chaque pays a des méthodes qui lui sont propres pour travailler la pâte de coca brute et la transformer en chlorhydrate de cocaïne, mais aussi chaque région. Ainsi, en analysant différents échantillons, on peut savoir de quel endroit vient la poudre.

— À ce point ? se surprend-elle. Et ça marche pour tous les types de drogues ?

— Absolument. Une héroïne du Laos ne ressemble en rien à une afghane. Il y a même des différences flagrantes entre celle qui arrive de diverses régions d'un même pays : la poudre de la région d'Helmand n'a absolument rien à voir avec celle du Badakhchan. C'est pareil pour tous les produits. »

Le discours de Rubio est enthousiaste et passionné Cécile qui ingurgite la masse d'informations avec avidité.

« Et ce n'est pas tout ! continue-t-il. Pour finaliser et optimiser la visualisation des réseaux, il y a aussi les produits et les méthodes de coupe, propres à chaque narcotrafiquant. En voyant le même produit passer de main en main, on note les transformations aux différents échelons de la pyramide des ventes : plus c'est pur, plus on est en amont de la filière.

— C'est incroyable ! Vous avez reçu les données envoyées par l'office des stup concernant mon affaire ?

— Oui, hier matin.

— Et vous pensez que les éléments transmis me permettront d'y voir un peu plus clair ?

— Bien entendu. En plus, vous avez de la chance ! Ces substances ont des identités uniques et de qualité supérieure, ce qui facilite la détection des circuits de vente. J'ai également reçu ce matin la copie du rapport de 2003.

— Et vous avez une idée du délai pour le traitement ?

— Je me suis occupé ce matin des comparaisons entre les produits actuels et ceux qui circulaient en 2003, et les résultats sont formels : il s'agit bien des mêmes produits.

— Vous avez été rapide, le flatte Cécile. Je vous remercie.

— Mais de rien, commissaire ! Je fais mon travail.

— Et pour l'analyse des filières, vous pensez que ce serait faisable en combien de temps ? »

Pour toute réponse, Jean-Paul Rubio s'approche d'un ordinateur, saisit ses identifiants et effectue quelques manipulations. Une carte de l'est de la France apparaît sur l'écran plasma qui tapisse le mur du fond.

« C'est fait ! annonce-t-il avec fierté. Voilà vos réseaux, classés par filières. Le code couleur indique l'ancienneté de chacune d'entre elles. Foncé pour les plus anciennes, clair pour les récentes. Comme vous pouvez le constater, le point de départ semble être Strasbourg, et le développement des filières se fait de manière expansive.

— En effet, c'est très clair et précis.

— Les derniers points de vente créés sont Thann et Altkirch pour l'avancée sud, qui semble être l'axe principal de la progression. On voit aussi Sarrebourg pour l'avancée ouest qui paraît plus timide. »

Nouvelle manipulation informatique et la carte change entièrement.

« Voici à présent les résultats pour 2003. On constate que le point de départ était plutôt aux alentours de Mulhouse à cette époque. La politique conquérante était semblable, avec une avancée nord jusqu'à Strasbourg et Besançon au sud. Mais surtout, les produits sont presque identiques. Ce réseau a repris du service entre mai et juin 2014.

— Vous ne vous rendez pas compte à quel point ces informations me sont capitales, avoue Cécile sans arriver à décoller les yeux de l'écran plat. Puis-je prendre un peu de temps pour consulter ces deux affichages et prendre de notes ? »

Fier comme un coq, Jean-Paul sourit. Il se dirige vers son bureau et en sort quatre DVD qu'il tend à la jeune femme.

« Voici tout ce qu'il vous faut pour pouvoir travailler depuis votre QG, à Strasbourg. Le premier disque contient le programme permettant de lire les données inscrites sur les deux suivants, les cartes que vous venez de visualiser. Je les ai tout simplement nommés "1999-2003" et "2004-2010", pour les périodes de distributions concernées. Le quatrième, c'est une analyse complète des produits distribués par vos trafiquants.

— Vous êtes mon sauveur ! »

L'homme sourit avec franchise. Une collaboration saine, productive, du bon travail de police. Au fond d'elle, Cécile regrette qu'il n'en soit pas de même au SRPJ de Strasbourg.

« Je vais vous montrer des astuces pour utiliser ce matériel au mieux. C'est très efficace. Si les trafiquants avaient un tel outil, leurs profits exploseraient. »

Rubio rit à sa plaisanterie, mais les mots qu'il vient de prononcer font germer une idée dans la tête de Cécile.

Si c'était ça ? Une organisation qui disposerait d'un service de renseignement, d'une capacité d'analyse, d'un réseau d'informations. Un groupe d'individus qui aurait décidé de casser les habitudes du milieu, de travailler en remplaçant les combines usuelles par une méthodologie rigoureuse.

Perdue dans ses réflexions, elle ne s'est pas rendu compte que Rubio insérait le quatrième DVD. Un texte illustré apparaît, et il commence immédiatement à développer son contenu.

« Cette coke provient de Bolivie, ce qui est assez rare pour être noté. Ce pays est le plus petit des trois principaux producteurs de cocaïne. Celle qui circule dans l'est provient de la région de Riberalta, au nord du pays. »

Il passe à une photo représentant une héroïne claire, d'un beige léger, très poudreuse :

« Ce produit vient du Triangle d'or, de Birmanie plus précisément.

— C'est l'un des principaux producteurs, ose Cécile. La plupart de l'héro doit venir de là-bas, non ?

— C'était vrai jusqu'en 1999, corrige Rubio. À partir de cette année, l'Afghanistan a pris la tête de la culture du pavot et a gardé le monopole en quantité, mais la qualité reste en Asie. Cette héroïne est pure à quatre-vingt-seize pour cent et doit être coupée pour être consommable. Sans ça, le nombre d'overdoses serait hallucinant. La Birmanie est aujourd'hui en queue des producteurs. Je pense qu'il est intéressant de noter que votre organisation va chercher ses produits dans les pays qui produisent peu, donc les moins surveillés. »

Il détaille ensuite les différents types d'ecstasy, produits en Hollande et tous très puissants. L'exposé de Rubio est clair et Cécile saisit facilement : les rouges contiennent du MDMA, molécule à l'effet désinhibant ; les bleus des amphétamines et méthamphétamine, double effet excitant, et les verts sont un mélange pervers des deux précédents. Mais quand le spécialiste désigne la violette, il fait la grimace :

« Il s'agit d'un cocktail vicieux, de vraies bombes atomiques cérébrales, composées de 120 milligrammes de MDMA, 70 d'amphétamines, 50 de méthamphétamine, mais surtout de 20 milligrammes de kétamine.

— De la kétamine ? demande Cécile incrédule. Comme l'anesthésiant vétérinaire qu'on utilise sur les chevaux ?

— C'est bien ça. La kétamine provoque un effet comparable à celui de l'héroïne, mais en beaucoup plus lourd. Prise seule, cette substance vous couche et vous jette dans une transe lourde et interminable, avec une sensation de désincarnation. Vous ne vous possédez plus du tout. C'est là que ces comprimés sont vicieux : vu qu'il y a également différents excitants associés, ça permet de tenir debout, mais complètement défoncé. »

Sur ces mots, il referme le fichier, éjecte le DVD et conclut.

« Vous avez toutes les données en main. Si vous avez des questions, besoin de précisions, n'hésitez pas à me joindre. Je suis disposé à vous aider au mieux dans cette affaire.

— C'est ce que je constate, oui. J'imaginais qu'il allait falloir attendre des mois pour parvenir à un tel résultat, et voilà que je repars avec tout en main. C'est miraculeux. Merci beaucoup, commissaire. »

Elle récupère les DVD et Jean-Paul la raccompagne à la sortie. Cécile quitte l'établissement après l'avoir remercié une nouvelle fois et se dirige vers le centre pour essayer de trouver un bon restaurant. Ensuite, elle pourra se rendre quai Charles-de-Gaulle, au siège d'Interpol.

Le restaurant Lolo Quoi est un bijou de gastronomie italienne. Le cadre est agréable, tout en dominance noire et sombre, un côté très *lounge*, un service impeccable, des plats originaux.

Après un copieux déjeuner, elle commande un thé qu'elle boit en installant le programme du STUPS dans son ordinateur portable. Elle enregistre ensuite les deux cartes qu'elle se met à examiner en détail.

Il ne lui faut que quelques minutes pour comprendre et savoir appliquer les différentes fonctions. Elle passe alternativement de « 1999-2003 » à « 2004-2010 », en comparant les différentes données disponibles et en sautant d'une fonction à l'autre : classement par date, par nombre de

saisies et par type de drogue. Elle absorbe toutes ces informations en masse.

De cette analyse dépendra la suite de sa stratégie : comprendre sa proie et définir le terrain de chasse. Au bout d'une demi-heure d'analyse concentrée, de réflexion intense et de déductions, elle est fixée. Ce sera Belfort.

L'avancée de l'organisation est plus offensive vers le sud. Les deux derniers points de vente étant Thann et Altkirch, ainsi que Mulhouse six mois avant, elle se doute que le choix de ses cibles se portera sur cette ville frontalière très bientôt, si ce n'est pas déjà fait. Elle croise les doigts pour que ce ne soit pas le cas. Le potentiel de vente est toujours plus élevé sur les villes frontalières : Belfort se trouve à deux pas de la Suisse.

Elle sort son carnet Moleskine et cherche dans les dernières pages. Le nom de son contact sur place est le commandant Thierry Hullschmidt.

Vendredi 20 août 2010 – 14 h 55 – Lyon

Devant la photo, les yeux d'Anne-Marie Colin-Perret s'agrandissent instantanément de stupeur. Elle reste bloquée un instant, bouche bée, avant de demander :

« Mon Dieu ! Où avez-vous trouvé ça ? »

Cécile Sanchez lui explique les circonstances de l'obtention du cliché et poursuit par un résumé succinct de son affaire. Une transparence parfaite ayant pour but de prouver sa bonne foi et d'encourager une collaboration totale entre elles. Après cela, elle demande des précisions à l'agent qui se met à pianoter sur son clavier d'ordinateur et tourne légèrement l'écran tapissé de la fiche signalétique de l'individu.

« Elle s'appelle Noémie Trussel, mais la plupart des gens la connaissent sous son alias : Lolita No, explique-t-elle. Elle est née le 1^{er} février 1980 à Zurich, c'est la fille d'un politicien très connu en Suisse : Dominik Trussel, élu du Parlement suisse, il a même été membre du Conseil fédéral. Noémie était une adolescente asociale, rebelle, violente et ingérable, elle est entrée très tôt dans la délinquance grave. Son père est parvenu à plusieurs reprises à étouffer les affaires dans lesquelles elle s'était engouffrée, mais il a rapidement baissé les bras. La gamine était incontrôlable, s'est fait virer de plusieurs collèges, consommait des drogues dès l'âge de treize ans : le cauchemar de tout parent. À quinze ans, elle s'est échappée de la maison de redressement dans laquelle elle a été placée. Elle n'a plus jamais donné de nouvelles à sa famille. »

Elle marque une courte pause, le temps de s'allumer une cigarette, au mépris de toutes les lois antitabac. Elle tire dessus à deux reprises avant de reprendre.

« Ensuite on a perdu sa trace, malgré une enquête pour disparition inquiétante de mineure. On l'a retrouvée en 1998, à

Berlin. Elle a été prise en photo à plusieurs reprises par la Verfassungsschutz, le service de renseignements allemand. »

Elle tire à nouveau sur sa cigarette et continue son récit :

« L'enquête de la Verfassungsschutz portait sur une bande d'organiseurs de raves et soupçonnés de trafic de drogue. Il s'agissait du collectif Borderline, un groupe d'individus éjectés du corps social et ravagés par les drogues. Ils étaient basés sur Strasbourg bien que mobiles, surtout en Allemagne et en Suisse. Visiblement, elle les avait rejoints. Mais depuis sa disparition, en moins de deux ans, Noémie avait tellement changé physiquement qu'aucun rapprochement n'a pu être fait. Tatouée à outrance, piercée, les traits usés, balafree, borgne et amaigrie : personne n'aurait pu faire le lien.

— Il me semble avoir entendu vaguement parler de Borderline, note Cécile. À l'époque j'étais encore dans mes études. L'organisation a été démantelée, non ?

— Nos services ont travaillé sans relâche à son démantèlement, en effet, en partenariat avec les différents services de police et de douanes des pays dans lesquels ils avaient l'habitude de sévir. Nous étions sur eux depuis plus de deux ans. Lolita No était l'une des membres les plus extrémistes de cette organisation criminelle. Le principal problème de Borderline était qu'il s'agissait d'une meute d'animaux, incontrôlables, imprévisibles, en mouvement permanent. Des autonomes plus ou moins affiliés à l'ultragauche. Les réunions des membres étaient rares et presque toujours improvisées. C'est dans la banlieue de Rotterdam, la même année, qu'une action massive a été organisée. Mais ça s'est très mal passé.

— Comment ça ?

— Ils étaient surarmés et défoncés aux amphétamines de guerre artisanales. La prise d'assaut du hangar désaffecté qui leur tenait lieu de QG a tourné au massacre, des deux côtés. »

Cécile note qu'à l'évocation de cette intervention, l'agent se frotte machinalement les cuisses, signe patent d'anxiété. Se replonger dans ces événements lui coûte énormément.

« Huit policiers hollandais ont trouvé la mort durant l'opération, poursuit-elle, et la plupart des membres de Borderline se sont battus au mépris de leurs vies. Presque tous sont morts, certains se sont échappés, dont Noémie Trussel. Ils n'ont pu arrêter vivant que deux des membres. Le premier s'est volontairement fracassé le crâne contre le mur de sa cellule ; il est mort quelques heures plus tard. L'autre a été interrogé, c'est grâce à lui qu'on a réussi à entrevoir le fonctionnement obscur de Borderline. Pour tout dire, ni Interpol ni aucun service de renseignement européen ne connaissait vraiment cette organisation.

— On sent que ça vous a marquée.

— L'une de mes premières affaires ! souffle Anne-Marie. Une expérience intense et enrichissante, mais une issue tragique. “Craindre et prévoir, c'est se préparer à gagner” : c'est une phrase tirée du Yi King que j'aurais dû garder en tête. Si seulement on avait eu toutes les données que nous avons apprises durant l'interrogatoire du dernier Borderline, nous aurions agi autrement. On ne les connaissait pas et on les a sous-estimés.

— Et comment fonctionnait ce groupe ?

— Je vais vous laisser une copie du dossier complet de l'affaire Borderline. Mais dans les grandes lignes, il faut savoir que ce qu'ils laissaient paraître à l'extérieur n'avait strictement rien à voir avec ce qu'ils étaient vraiment. Déjà, ils semblaient désorganisés et irréfléchis, ils étaient en réalité très structurés et efficaces. Nous pensions qu'il était question d'une simple bande de sociopathes brutaux, se comportant comme des animaux, il s'agissait bien de sociopathes mais ils étaient tous très cultivés, partageaient une philosophie élaborée, un code de conduite strict. Il y avait des règles, dont la principale était “Celui qui devient Borderline, meurt Borderline”. Personne ne pouvait quitter l'organisation, c'était un engagement à vie. De plus, les membres devaient porter certains tatouages claniques, oublier leurs véritables noms en entrant et choisir un pseudonyme. Le dernier Borderline, celui que nous avons pu interroger, s'appelle Philippe Patrigeon, mais son alias est None.

— Qu'est-il devenu ?

— Il est à Maastricht. Il purge une peine de seize ans.

— Et les autres membres, ceux qui ont réussi à prendre la fuite, vous les connaissez tous ?

— Non ! Loin de là. D'ailleurs, tous ne se sont pas enfuis, certains n'étaient tout simplement pas présents à Rotterdam. On n'avait pas de vue d'ensemble sur l'organisation. On ne savait pas qui dirigeait, tout juste avions nous une vague idée des membres les plus actifs. Pour certains, nous n'avons que des photos. Pour d'autres des surnoms, comme Guignol, Blackie ou encore Fredo. Pour certains, nous avons les deux et dans quelques rares cas une identification. Pour Noémie Trussel, nous avons son identité, son surnom et sa photo. Elle était sur les lieux le jour de l'attaque du QG, elle s'est enfuie en laissant deux policiers sur le carreau. Elle fait d'ailleurs l'objet d'un mandat d'arrêt international dans nos services.

— Qu'est-ce que vous pouvez me dire sur Lolita ? demande Cécile.

— Il s'agit d'une psychopathe de la pire espèce : personnalité antisociale prononcée, polytoxicomanie lourde, aucune empathie. Elle est recherchée pour trafic international d'armes et de stupéfiants, trois homicides volontaires, violences aggravées, actes de torture et de barbarie. Un beau palmarès. »

Cécile plonge à nouveau les yeux sur la photo de Noémie qui illustre son fichier Interpol. Le logo « notice rouge » trône juste à côté. Le visage de cette fille est une menace, son regard borgne ressemble à une lucarne sur l'enfer. Elle transpire le mal, et la balafre épaisse qui lui traverse le visage n'arrange rien.

« On sait comment elle s'est fait cette blessure ? s'interroge Cécile. C'est tout de même impressionnant !

— Non... répond l'agent. Personne ne connaît l'origine de cette cicatrice qui la défigure et qui lui a fait perdre un œil. »

Un long silence s'impose entre les deux femmes qui fixent le portrait de la criminelle. Au bout d'un moment, l'agent

Colin-Perret reprend d'un ton grave.

« Si cette personne est effectivement de retour à Strasbourg, et si elle est mêlée à votre affaire, vous devez agir avec la plus grande prudence. Elle est extrêmement dangereuse.

— J'en ai bien conscience.

— Évidemment, vu qu'elle fait l'objet d'une notice rouge, nos services sont disposés à vous aider activement. »

Elle décroche le combiné de son téléphone et tape un code interne à trois chiffres.

« J'aurais besoin d'une copie complète du dossier Borderline, ordonne-t-elle à son correspondant. Mettez tout sur un disque pour la commissaire Sanchez. »

Elle raccroche et replonge machinalement le regard sur l'image numérisée de Noémie Trussel. Ses sourcils sont tombants et Cécile remarque une tension dorsale importante.

Elle a peur. Lolita No la terrorise.

« Il serait appréciable que vous me teniez au courant de l'avancée de vos investigations, ajoute l'agent, mais elle est recherchée dans plusieurs pays...

— Je vais vous laisser le dossier complet de mon enquête, coupe Cécile pour la rassurer. Vous savez, je fais partie d'un service central et je suis très souvent obligée d'intervenir dans des services territoriaux. Je sais que ce n'est pas simple et que sans bonne volonté en face, on n'arrive à rien de bon. De votre côté, n'hésitez pas à m'orienter si vous avez une idée, une information ou un détail qui vous revient.

— Soyez-en assurée, commissaire. »

L'agent serre la main de Cécile et la raccompagne à l'accueil. Elle prend le disque contenant les archives de Borderline au passage et se dirige vers sa voiture, se préparant psychologiquement au long trajet qui l'attend.

Une fois sur l'autoroute, elle branche son kit mains libres et téléphone à Thierry Hullschmidt qu'elle compte bien rencontrer ce soir même à Belfort.

Vendredi 20 août 2010 – 21 h 36 – Belfort

Cécile Sanchez est de retour dans l'est de la France, dans un petit bar de Belfort, et attend patiemment son rendez-vous qui a bientôt dix minutes de retard. Elle a pris un livre pour patienter.

Lorsqu'un homme s'assoit brusquement sur la chaise en face d'elle, il l'extirpe violemment de sa lecture et la fait sursauter de surprise. Thierry Hullschmidt vient d'arriver.

« Désolé, je vous ai fait peur, s'excuse-t-il. En plus je suis en retard.

— Je comprends. Votre position ne facilite rien. »

L'homme qui lui fait face est grand et assez costaud, son visage laisse transparaître une tranquillité apaisante. Sa chevelure à peine creusée sur les côtés et sa barbe en pointe lui donnent un air rassurant, mature. D'emblée, elle se sent en confiance. Il commande un whisky et Cécile un Martini blanc. Ils sont servis rapidement et l'homme la fixe droit dans les yeux un moment avant de briser le silence.

« Que puis-je pour vous ? demande-t-il. J'avoue que cet appel de la direction a attisé ma curiosité.

— Je travaille actuellement sur un dossier très sensible dont je vais vous remettre une copie pour que vous puissiez en mesurer l'ampleur. Les événements et les circonstances de cette affaire me poussent à agir avec une extrême prudence. Les victimes se multiplient, la situation est plus que délicate et tous les voyants sont au rouge. Je sais que vous couvrez un agent infiltré sur Belfort et je souhaiterais le rencontrer. »

Machinalement, Thierry Hullschmidt regarde autour de lui, sonde la salle. Pourtant, Cécile a parlé à voix basse.

« Ça ne se passe pas comme ça, répond-il sans baisser le ton. Ce n'est pas la procédure. Et puis évitez de chuchoter, c'est comme ça qu'on attire l'attention.

— Je suis désolée.

— Ce n'est rien, assure-t-il. C'est une erreur courante.

— Bon, je ne suis pas très au fait des techniques actuelles d'infiltration depuis la création du SIAT, explique-t-elle. Enfin, je sais juste que c'est un peu plus structuré et encadré.

— C'est à peu près ça, oui.

— Mais alors, quelle est la procédure pour une prise de contact avec votre homme ?

— Il n'y en a pas. »

La réponse de Thierry Hullschmidt la désarçonne. Elle ne sait pas trop comment la prendre et parle plus sèchement :

« C'est-à-dire ?

— Tout passe par moi. Je suis le couvreur de l'agent en question, je ne peux pas vous livrer son identité, encore moins son nom de couverture : aucune information sur lui ou sur le personnage qu'il incarne. Il n'y a que moi et le directeur du SIAT qui avons accès à ces données. C'est moi qui serai le lien entre vous. Lui ne mettra jamais un pied dans un commissariat, pas plus qu'il ne croisera le moindre flic. »

Face à la mine renfrognée de Cécile, le commandant adoucit un peu le ton et enrobe la suite d'un doux sourire.

« Il faut bien comprendre qu'il s'agit de mesures indispensables pour sa sécurité. Ça n'a rien à voir avec vous, ça se passe toujours comme ça, et c'est d'autant plus vital dans une petite ville comme Belfort où tout le monde se connaît et où les trafiquants parviennent à mémoriser toutes les immatriculations des voitures banalisées.

— Je comprends. Mais alors, comment je peux lui donner les directives et lui communiquer les informations ?

— En passant par moi. Je dispose de moyens sécurisés pour le contacter et, même ainsi, des précautions sont de mise.

— Et si je dois mettre en place des actions complexes qui nécessitent que je rencontre votre agent ?

— Vous ne pouvez pas. »

Cécile tourne la tête et ne peut réprimer un souffle agacé. Thierry Hullschmidt pose sa main sur la sienne pour faire revenir son regard face au sien :

« Mon gars est là-bas, de l'autre côté, au contact, seul et sans filet. Rien ne le distingue des fauves qu'il a infiltrés. Il est totalement en marge et transgresse la loi plusieurs fois par jour. Je sais qui vous êtes, et j'ai reçu un coup de téléphone venant de très haut pour appuyer votre demande. Je vais vous aider, mais ne comptez pas sur moi pour m'écarter de la méthodologie que mon service impose.

— Je peux au moins savoir si votre agent est compétent ?

— C'est le meilleur. Mais il est très compliqué à gérer. Lui, contrairement à moi, est bien moins porté sur la procédure.

— À ce point...

— Normalement, je dois avoir au moins un rapport hebdomadaire, mais il me laisse sans nouvelles pendant des mois. Quand ça lui prend, je vieillis de dix ans. Soudain, il refait surface avec une mission bouclée. C'est un génie dans son domaine, mais il est incontrôlable. Je dois donc être discipliné pour deux. Vous comprenez ?

— Je comprends, assure-t-elle. Quelle est la marche à suivre ?

— Vous me préparez un ordre de mission aussi précis que possible. Mon agent est déjà en place depuis six mois, il était prêt à s'éjecter, mais le coup de téléphone du directeur aux affaires criminelles m'a convaincu de le laisser en place. On se retrouve ici demain, même heure. Pour l'instant ce sera tout. »

Thierry se lève, contourne la table et vient lui déposer un baiser sur le coin des lèvres, après quoi il lui souffle à l'oreille :

« Il faut qu'on se fonde dans la masse de ce bar. N'oubliez pas de ne plus murmurer et de rester naturelle. »

Elle hoche la tête, silencieuse et troublée. Quand ce dernier sort du bar, elle commande un autre Martini et tente en vain de replonger dans sa lecture ; impossible de se concentrer. Elle cherche à visualiser cet agent, cette ombre qui est censée l'aider à combattre des ombres. Elle se demande si c'est une bonne idée.

Elle boit son verre et décide de rentrer à son hôtel, réservé par Pierre Vallon. Elle va rédiger cet ordre de mission, mais pas sans élaborer un plan B, au cas où cette idée ne la mènerait à rien.

La sonnerie du Blackberry de Cécile la réveille en sursaut à plus de deux heures du matin, alors qu'elle dormait profondément depuis presque une heure.

Les trajets et les entretiens l'ont exténuée. Après avoir rédigé l'ordre de mission pour le commandant Hullschmidt et parcouru le dossier Borderline d'Interpol, elle s'est écroulée et endormie comme une masse dans la chambre luxueuse de cet hôtel quatre étoiles réservée par Vallon.

Elle saisit le portable qui affiche un numéro masqué.

« Cécile Sanchez ? demande une voix masculine.

— Oui, c'est moi. Mais qui êtes-vous ?

— Vous avez rencontré ma nounou dans un bar un peu plus tôt. »

L'agent de Thierry Hullschmidt, devine-t-elle.

Une voix rauque, cassée, mais au ton chaleureux et rassurant. Elle se redresse et s'assoit sur le coin du lit immense, toussote pour s'éclaircir la voix.

« Je vous réveille ? demande-t-il. Confortable l'hôtel du Tonneau d'or, n'est-ce pas ?

— Heu... c'est le cas, oui !

— Je sais que ma nounou se fait énormément de souci pour moi, mais ça ne doit pas nous empêcher de travailler. On doit pouvoir se donner les moyens de réussir, non ?

— Si... Bien entendu. Mais votre couvreur m'a affranchie des règles et je ne voudrais pas qu'il y ait de problème.

— Si j'avais voulu éviter les risques, je serais rentré dans la Brigade de protection des mineurs. Mon couvreur est un peu trop étouffant. Si je l'écoute, je ne fais plus rien et ça n'avance pas. Je suis en ce moment même sur la terrasse panoramique du château, au-dessus du Lion. J'ai croché la porte d'accès : la vue est magnifique. Vous me rejoignez ?

— Je ne sais pas trop.

— Vous n'allez quand même pas vous faire prier ?

— Non... J'arrive.

— À tout de suite. »

Il raccroche.

Cécile ne comprend pas très bien comment il a pu avoir son numéro de téléphone aussi rapidement. Elle se rend compte qu'elle ne sait rien de lui, ni nom ni prénom, pas même de surnom, elle n'a aucune idée de son apparence physique.

Elle fonce dans la salle de bains et se prépare. En moins de dix minutes, elle est habillée. Jean, pull noir moulant avec pièces de cuir sur les coudes, Converse aux pieds, elle sort de la chambre et descend les deux étages avant de sortir, plongeant dans la nuit tiède comme dans un bain de minuit.

Cécile vient de gravir les marches qui surplombent la prison, presque silencieuse à cette heure de la nuit. Elle pense que la situation géographique de cette maison d'arrêt, en pleine vieille ville, à côté de la mairie, est un peu insolite.

Elle longe les remparts, guidée par un écriteau indiquant « Terrasse panoramique ». Encore des volées de marches et des pentes abruptes à gravir pour finalement arriver à une porte en fer effectivement ouverte, contrairement aux horaires indiqués. Nouvelle côte à monter, des tunnels qui se succèdent au cœur des fortifications pour déboucher dans une cour intérieure donnant sur les entrées du musée, des galeries

historiques et d'un petit bar. Tout est naturellement fermé à cette heure tardive.

Nouvel escalier de pierre qui achève de lui couper les jambes et débouche sur la terrasse immense. Un drapeau aux couleurs de la République flotte en plein milieu. Un homme est appuyé sur la rambarde, côté ville. Il fume une cigarette, presque immobile, et semble faire corps avec la nuit. Elle s'approche lentement, pulsations cardiaques un peu rapides et fortes.

Elle se rend compte qu'elle ne sait pas à qui elle a affaire, qu'il pourrait s'agir de n'importe qui.

Cinq mètres : elle voit son crâne rasé à blanc, sa nuque solide mais fine, sa silhouette s'esquisse doucement. Trois mètres, il se retourne. Traits fins, visage ovale qui semble taillé au ciseau à bois dans le cœur humide d'un arbre, yeux bleus saturés d'émotion, son esprit visible à travers : une âme vive et complexe. Encore deux pas, elle est face à lui. Il sourit.

Un sourire triste, constate-t-elle immédiatement.

Malgré un effort pour garder de la distance psychologique, son cœur refuse de ralentir son tempo. Impression étrange d'être face à un être à part, complètement étranger au monde tel que la plupart des gens le perçoivent, une personne rare.

Son visage exprime toute l'incroyable complexité de son âme, son effervescence. Aucun mot n'a encore pourtant été échangé. L'étrange mobilité de ses traits laisse entrevoir sa perspicacité, ainsi qu'une intelligence hors norme. Mais elle trahit en même temps une masse de troubles, de souffrances, une forme de vulnérabilité, malgré toute la solidité qui fait front.

Viril et féminin, puissant et doux, brillant et insensé, fort et fragile, solide et possédé : les paradoxes s'accumulent. Elle aimerait parvenir à dire un mot pour casser ce silence mais n'y parvient pas. Pour lui, pas mieux. Il y a un long flottement, durant lequel elle se demande s'ils ne vont pas se jeter dans les bras l'un de l'autre ou si, au contraire, ils vont finir par se tourner le dos et repartir chacun de leur côté.

Le vide s'installe, mais il est étrangement stimulant, deux animaux qui se tournent autour. Le mètre quatre-vingts de l'homme avance à son tour d'un pas, si bien que plus qu'un mètre ne les isole l'un de l'autre. Son sourire s'accroît.

« Bonsoir, dit-il simplement.

— Bonsoir », répond-elle.

Nouveau silence, leurs yeux ne parviennent pas à se détacher les uns des autres. Une longue minute s'écoule avant que l'homme ne se remette contre le garde-corps, l'invitant d'un coup de menton à faire de même. Elle approche et s'appuie aussi. Belfort lui saute aux yeux.

« Je n'étais jamais venu ici avant, dit-il. Et vous ?

— Moi non plus. C'est la première fois.

— Une ville étrange, à tous points de vue, mais attachante. Je m'appelle Zacharie Coscas, le fardeau du capitaine Hullschmidt. Je suis ici sous couverture, en mission d'infiltration liée aux stupés du SRPJ de Besançon.

— Cécile Sanchez, de l'Office central pour la répression des violences aux personnes.

— Je sais, j'ai demandé à Thierry de me donner ton nom, et je lui ai extorqué ton numéro de téléphone, dit-il en se mettant à la tutoyer d'instinct. Il a fini par céder, comme toujours. Je voulais te rencontrer pour qu'on puisse parler de ta mission de vive voix. Je tenais à ce qu'on se voie ici afin de pouvoir visualiser notre terrain de chasse.

— J'apprécie ton idée ! assure-t-elle en le tutoyant également. Mais ton couvreur va me détester.

— Non ! C'est moi le mauvais garçon. C'est moi qui vais prendre. Mais on se voit assez peu, la procédure n'est pas une obsession chez moi. Mais je pense qu'il a dû te le dire.

— Il m'a aussi dit que tu étais le meilleur. »

Cécile tourne la tête pour voir son expression face à ces mots : sourire gêné. Il élude la remarque en lui indiquant du doigt un point bas, à flanc de murailles :

« Tu vois la petite maison qui se trouve en bas ? »

En se penchant, elle remarque en effet une solide bâtisse collée contre la paroi rocheuse, à leur gauche, un peu en dessous de la statue du Lion de Belfort, œuvre de Bartholdi.

« Oui, je la vois, répond-elle. Qu'est-ce que c'est ? »

— C'est l'Arsenal. Une salle de concert. La seule de Belfort. C'est là que je suis en place. Mon nom est Fabio Costes, je suis un narcotrafiquant. Comme tous les agents du SIAT, j'ai une seconde identité. Fabio Costes, c'est mon Mr Hyde. »

Il s'allume une nouvelle cigarette et tire deux bouffées dessus avant de reprendre :

« Fabio Costes a une vie, une légende, une histoire : il existe depuis maintenant plus de dix ans. Je suis ici pour enquêter sur des affaires de stupéfiants. Fabio a été appelé par un de ses contacts qui recherchait quelqu'un pour le seconder après l'arrestation de son bras droit, planifiée par mes collègues. Ça fait six mois que je suis aux côtés du directeur de la salle, un des plus gros dealers du coin.

— Et tu en es où dans ta mission ? demande Cécile.

— J'ai terminé. On a, à présent, assez d'éléments pour démanteler une dizaine de petits réseaux semblables à celui du patron, qui va tomber lui aussi. Je m'apprêtais à m'éjecter. Mais je peux prolonger pour m'occuper de ton dossier. Si tu m'expliquais de quoi il s'agit ? »

Toujours face à la ville qui s'étire devant eux, elle commence à expliquer à l'agent les détails de son affaire : le réseau à la méthodologie atypique, le recrutement strict des dealers, les produits, les actions radicales. Zacharie Coscas l'écoute en silence. De temps à autre, la commissaire l'observe en coin. Elle est étonnée de voir les mouvements oculaires anarchiques que provoquent ses explications : les pensées de l'agent tournent à plein régime. Il avale la masse d'informations, l'analyse, la synthétise. Son esprit est comme une machinerie complexe, presque totalement instinctive,

éclatante, fulgurante, mais aussi parcourue de zones d'ombres et d'une obscurité troublante.

Lorsqu'elle a terminé, il reste muet et pensif. Quand il ferme les yeux, Cécile n'ose pas le déconcentrer et observe la ville. Au bout de cinq minutes, l'homme revient à la réalité :

« La seule solution, c'est que je me colle le plus possible au stéréotype des grossistes recrutés par l'organisation. Il faut également que je passe à la tête et que je réoriente rapidement mon secteur de vente vers les musiques électroniques. »

Nouvelle cigarette avant de poursuivre :

« La chance qu'on a, c'est que cette salle est déjà fortement axée sur ce type de programmation musicale. Je n'aurai qu'à pousser un peu dans ce sens une fois que j'aurai éliminé mon patron.

— Éliminer ton patron ? répète-t-elle, pas certaine d'avoir bien compris. Comment ça ?

— Si j'ai bien pigé, ils s'adressent directement aux responsables. Vu que je suis l'homme de confiance de Laurent Michel, s'il se fait arrêter, je reprends le business en main pendant quelque temps. Je me colle le plus possible au portrait-type de leurs recrues, je dope mes ventes pour attirer leur attention et on devrait pouvoir les ferrer.

— Un travail de recherches minutieuses et d'analyse de l'ennemi, puis mon instinct m'a indiqué que la prochaine ville serait Belfort. Sauf si c'est déjà fait et qu'on l'ignore encore.

— Impossible ! affirme Zacharie. Je le saurais.

— C'est très bon pour nous ça. Enfin, si tu acceptes de t'y coller, bien entendu. Je ne te cache pas que ta position sera délicate, tu seras une victime potentielle.

— Le risque fait partie de mon métier. J'accepte ! Cette affaire m'intéresse.

— Alors si c'est le cas, je vais te faire une copie du dossier.

— Ça me paraît bien. De mon côté, je m'occupe de faire tomber mon boss et de prendre la tête de ses affaires. Je vais

aussi les attirer à moi. Il me faudrait toutes les données pour ce soir : je t'invite à dîner.

— C'est d'accord », répond-elle timidement.

Une fois la conversation terminée, ils redescendent. Le château de Belfort et ses fortifications ont quelque chose de fascinant, surtout en pleine nuit. Des éclairages savamment disposés mettent en valeur l'architecture incroyable, presque entièrement faite de grès rose, tout comme la statue du Lion.

Zacharie décide de raccompagner Cécile à l'hôtel, réflexe protecteur naturel que la femme apprécie. La nuit s'est un peu rafraîchie, elle commence à grelotter. C'est alors que le lieutenant a un geste qui lui vrille la poitrine : il retire son trois-quarts en cuir et lui dépose sur les épaules. Il s'ensuit un silence profond et agréable.

Quand ils arrivent devant la porte principale du Tonneau d'Or, Cécile regrette que le chemin se soit déroulé aussi vite. Une bise rapide et Coscas disparaît dans les ténèbres, laissant la commissaire avec un vide profond dans la poitrine et un sourire sur le visage.

Elle n'en a aucune idée, mais l'homme, en train de sillonner les rues de Belfort, ressent strictement les mêmes symptômes.

Dimanche 22 août 2010 – 10 h 12 – Belfort

Cécile a encore dans la tête le dîner de la veille avec Zacharie Coscas. L'homme ne quitte pas ses pensées et elle se sent comme une adolescente. La soirée a été bien plus qu'un simple repas : un long moment chargé d'émotions complexes, un instant suspendu, une enclave.

Ils se sont tout raconté : leur boulot, leurs affaires, leurs vies privées, leurs états d'âme. Une connivence profonde s'est tissée entre eux subrepticement. Les conversations sont devenues de plus en plus profondes et les digues de l'intime ont cédé si bien que leurs cœurs suivaient le même tempo, que leurs pensées et leurs sens étaient connectés et que l'un pouvait terminer les phrases de l'autre. Sensation de se découvrir et impression de se connaître depuis des années.

Ils ont tous les deux eu beaucoup de mal à se quitter. Pour se dire au revoir, ils ne se sont ni serré la main ni contenté d'une simple bise, ils se sont instinctivement serrés l'un contre l'autre. Une étreinte douce et puissante, longue et trop courte à la fois.

Et au moment inévitable de se séparer, une sensation intolérable d'amputation. Cécile a eu l'impression qu'on venait de lui arracher une partie du corps et un mélange déchirant de bonheur et de souffrance dansait dans les yeux de Zacharie.

Une fois dans sa chambre d'hôtel, elle s'est effondrée en larmes libératrices sans en comprendre la cause. Allongée sur son lit immense, bien trop large pour elle seule, elle a fermé les yeux et ses pensées ont dérivé.

Au bout d'une heure, une courte sonnerie de son Blackberry lui a indiqué qu'elle venait de recevoir un message. Elle s'est précipitée sur l'appareil en espérant qu'il vienne de lui.

Merci pour cette soirée. Merci pour cette magie, pour toutes ces choses indescriptibles que tu m'as données. Zach

Elle a répondu dans la foulée, avec un mal fou pour rédiger son texto.

Merci à toi. Ça faisait longtemps que je n'avais pas connu un tel partage. Tu es une personne exceptionnelle. À bientôt. Cécile

A suivi une nuit blanche, habitée de rêves éveillés et d'émotions contradictoires. Quelques bouteilles du minibar l'ont bercé dans ces sensations bouleversantes et le sommeil n'est venu la cueillir qu'au petit matin.

Aujourd'hui, elle s'est levée tard, en début d'après midi. Encore chamboulée par les souvenirs de la veille, elle a décidé de lutter activement contre le spleen qui se dessinait. Pour oublier tout ça, pour vider sa tête, elle a fait ce qu'elle sait faire de mieux : elle s'est plongée dans ses dossiers et a entrepris d'en faire la synthèse complète, recouper, trouver le point de fuite de ce paysage criminel abyssal puis élaborer sa stratégie.

Oublier Zacharie...

Plongée dans cette affaire complexe : elle est à présent seule maître à bord. Ses supérieurs lui ont laissé les coudées franches et sont disposés à lui donner tous les moyens dont elle pourrait avoir besoin pour mener cette mission à bien. Ça pourrait être vu comme une situation avantageuse, mais c'est surtout une responsabilité énorme. Elle a toutes les cartes en main : le financement, les données. Avec ça, elle doit à présent monter de toutes pièces une opération visant à réduire à néant une organisation criminelle dont elle ne sait presque rien.

Il est temps pour elle de se mettre au travail et de choisir, parmi toutes les possibilités qui s'offrent à elle, la meilleure, la plus adaptée ; un cadeau empoisonné mais un défi passionnant.

Tout d'abord, une immersion totale dans la masse de documents qui composent les nombreuses procédures rapprochées par son enquête préliminaire, regroupées dans une

seule et même instruction, ingestion massive d'informations en vrac. Mastication mentale acharnée.

Ce sont les photos des archives d'Interpol qui, en premier, lui mettent un violent coup au cœur. Parmi les clichés pris par le service de renseignements allemand, visiblement depuis les toits du centre de Berlin, elle reconnaît, outre Lolita No, le Black qu'elle a croisé durant la soirée à la salle des fêtes de Scherwiller. Et le troisième homme pourrait bien être, par rapport à sa morphologie et au peu qu'elle a pu entrevoir des traits de son visage, l'homme qui l'a prise en photo alors qu'elle en repartait.

Ensuite, les drogues en circulation, nouveau point commun. En consultant les rapports d'analyse des produits distribués par l'organisation censée avoir été neutralisée à Rotterdam en 1998, elle constate qu'ils étaient strictement identiques à ceux distribués par Guillon jusqu'en 2003, c'est une certitude.

Troisième point, mis à jour par une aide documentaire de l'OCRTIS : ce type de produits ramène, dans les hauteurs du trafic, au milieu du crime organisé arménien. Les drogues répertoriées et leurs provenances, leurs compositions et leurs identités, tout correspond aux réseaux et aux contacts de ce milieu bien particulier, souvent associé à la mafia russe.

Les mêmes individus qui distribuent des produits identiques provenant de la même source à trois époques différentes. Cécile peut entrevoir le fil rouge qui relie les affaires, mince mais bien réel. Le point de fuite de toute cette histoire, qui brille dans les ténèbres épaisses comme un astre malade.

Le même mal qui se répète, se régénère et évolue depuis 1996, malgré tous les efforts pour l'éradiquer.

Elle se concentre. Elle se force à abstraire sa vision des choses, à utiliser la métaphore comme mécanique de raisonnement. Paradoxalement, c'est ainsi qu'elle pourra visualiser le plus clairement possible cette entité qui demeure indiscernable par les voies classiques d'investigations.

Elle s'allonge sur le lit, des photos et des mots plein la tête. Ses yeux se ferment. Plongeon à l'intérieur d'elle-même, recherche de la clarté au fond des ténèbres. Le Mal se dessine

sous des formes changeantes, mais des connexions se dévoilent.

Par deux fois, cette plaie sociale est ressortie des ombres pour se propager encore plus loin, encore plus vite, renforcée comme si elle avait profité de chaque chute pour s'adapter, se consolider. Le phénomène semble improbable, presque impossible, mais les faits sont là.

En 1998 comme en 2003, les forces de l'ordre se sont contentées de trancher cette plante vénéneuse à la base mais n'ont pas arraché sa racine, pense Cécile. Elle a pu repousser lentement, plus résistante et tenace, toujours plus nocive.

Visualisation de l'organisation comme une mauvaise herbe. Examiner et agir comme un horticulteur. Ne pas se contenter d'arracher ce qui dépasse du sol mais aller creuser profondément pour s'appliquer à un désherbage en profondeur. Mais ça ne suffit pas : quelques spores éparpillées et ça repoussera.

Changement de point de vue. Cécile laisse à nouveau les formes changeantes envahir son esprit. Elle s'en éloigne et modifie son angle d'approche. Cette fois-ci, elle se concentre sur ce qui entoure ce mal : l'environnement, le milieu underground des musiques électroniques, dans son esprit, devient alors un organisme vivant.

Borderline est comme une tumeur. Un cancer qui ronge cet organisme, qui dissémine ses métastases, qui se propage et contre lequel les défenses immunitaires ne peuvent rien.

Métaphore médicale qu'elle sent plus proche de la réalité. Un cas complexe, une pathologie atypique qui réclame bien plus qu'un traitement : analyses approfondies, compréhension globale qui permettra d'agir.

Penser comme une équipe médicale.

En premier lieu, comprendre et visualiser, observer et interpréter. Ne pas répéter les erreurs d'Interpol et du SRPJ qui ont simplement retiré les excroissances apparentes, se contentant de traiter en surface alors que la source de la maladie restait là, dans les profondeurs.

Procéder comme un radiologue.

Ensuite, mettre à plat ces informations, noir sur blanc, les analyser, les croiser, faire des recoupements et les vérifier. Elle doit prendre de la distance et visualiser la situation dans son ensemble, comprendre les symptômes.

Raisonner comme un diagnosticien.

Enfin, seulement, quand la situation sera claire, quand les ombres et les doutes se seront dissipés, réfléchir à la meilleure façon d'agir.

Enfin, opérer comme un chirurgien.

Une action précise, minutieuse et patiente pour retirer la tumeur tout entière.

Lundi 23 août 2010 – 9 h 34 – Strasbourg

« La pomme est véreuse, Gérard. Je ne sais pas comment, mais l'organisation coupable de tous les faits qui composent ce dossier a un œil à l'intérieur du SRPJ de Strasbourg. »

Silence profond : Cécile et Gérard sont seuls dans le cabinet du juge. Ce dernier a envoyé son greffier en pause, sur une suggestion de la commissaire qui lui a fait comprendre qu'elle désirait lui parler seule d'un sujet grave.

« Tu veux dire qu'il y aurait des flics corrompus ? demande-t-il épouvanté.

— J'ignore si plusieurs policiers bossent pour eux, si le réseau informatique intranet du SRPJ est piraté. La fuite pourrait même venir du parquet, mais j'en doute vu la longueur d'avance dont ils disposent. Je ne sais pas comment mais les informations leur parviennent.

— Oui, ça me semble plausible... et inquiétant.

— Ils savent lorsque le déroulement d'une enquête remonte dangereusement le long de l'une de leurs filières, continue-t-elle. Un élément placé en amont de la filière en question est alors détruit de manière rapide et radicale. C'est un peu le principe d'un fusible dans une installation électrique, qui fond quand un des circuits est en surchauffe, afin de protéger l'ensemble de la structure. C'est astucieux, mais pour que ces individus sachent à quel moment agir, ils ont besoin d'informations sur le déroulement de la procédure.

— Quels sont les autres moyens possibles ?

— Pose de micros, de caméras, *hacking* informatique, filature des flics, *listing* et surveillance des dealers en aval, pose de traceurs GPS sur les voitures de la brigade.

— Mon Dieu ! Si tu as raison, la situation est encore plus délicate. Tu as une idée de la conduite à tenir ? »

Cécile Sanchez reste un moment silencieuse, les yeux dans ceux du magistrat, visiblement hésitante de lui donner la solution qu'elle envisage. Il l'encourage :

« Cécile ! J'ai confiance en toi. Dis-moi à quoi tu penses !

— C'est que... ma solution est un peu acrobatique.

— Je sais être très souple. Explique-moi !

— Mon idée est de tendre un piège à l'organisation, en terrain neutre, mais pour ça, il me faut ton concours.

— Tu peux compter sur moi.

— Je vais officiellement me retirer du jeu. Pour Frietblatt et ses hommes, je quitte la partie et tu continues l'instruction avec le groupe des stup le moins efficace, ainsi qu'avec le groupe Jaegli.

— Dans quel but ?

— De ton côté, tu fais tout pour retarder l'enquête, tu traînes et tu rechignes à signer les commissions rogatoires. Vu les événements de Wintzenheim, cette réserve sera compréhensible. Pendant ce temps, je tisse ma toile à Belfort, sous la même information judiciaire. Mon office a compétence sur tout le territoire, mais Belfort est sous la juridiction du SRPJ de Besançon. C'est là-dessus que mon leurre va être mis en place.

— Pourquoi Belfort ?

— Je me suis rendue à Lyon pour obtenir de l'aide du service STUPS. Puis, j'ai rencontré un agent d'Interpol au siège. J'ai eu accès à une masse d'informations que j'ai analysée. C'était confus, mais j'ai finalement trouvé le fil conducteur. Cette affaire est énorme, c'est vertigineux. »

À présent, la curiosité de Gérard est à son comble. Il a les yeux écarquillés et boit les paroles de la commissaire :

« Entre 1996 et 1998, un groupe d'individus se fait appeler Borderline. Ils écument le grand est et la Rhénanie, ainsi

qu'une partie de la Suisse. Ils vendent de la came à tour de bras, ils s'enrichissent, grossissent, infiltrent des dizaines de petites associations tournant autour du milieu des musiques électroniques indépendantes. À cette époque, on est au zénith de la culture électro-underground. Ces gens exploitent le filon. Ils créent un groupe, une sorte de meute, avec un code, des valeurs, une philosophie. En entrant dans cette secte, ils font vœu de fidélité éternelle, ils oublient leurs noms, se rebaptisent de surnoms et deviennent puissants.

— J'ai entendu parler de Borderline, confirme le juge. Il a été démantelé, non ?

— Exact. Ça s'est passé en 1998, à Rotterdam, dans un squat, pendant une réunion des membres du groupe. Mais avant cela, il faut dire que tous les pays dans lesquels ils avaient sévi étaient sur les dents, les services de renseignements multipliaient les séances photos et Interpol avait pris en charge la coordination centrale des opérations, mais les agents n'avaient aucune idée de qui étaient vraiment ces gens : ils avaient l'air d'une bande désorganisée, sociopathes toxicos. Ils ont vu en ce rassemblement une occasion d'agir.

— Je me souviens de ça, souligne Gérard. Un vrai carnage !

— Des deux côtés. Les membres de Borderline, bourrés d'amphétamines, ont lutté jusqu'à la fin. Rares sont ceux qui ont pu ou voulu s'enfuir ; ils sont presque tous morts. Les pertes du côté des autorités néerlandaises ont été colossales, mais ils ont pu faire deux prisonniers. L'un s'est donné la mort, l'autre est en prison pour quelques années encore. Toujours est-il que l'organisation est tombée. J'ai passé plus d'une heure avec un agent d'Interpol qui a travaillé sur l'affaire. »

Elle sort la photo issue du fichier Interpol de Noémie Trussel et la pose sous le nez de Gérard. Ses yeux s'agrandissent de stupeur :

« Ce n'est pas possible ! lâche-t-il.

— Si ! C'est bien Noémie Trussel, alias Lolita No. C'est elle qui figure sur la photo que Maxime Renoux t'a apportée,

prise par Rollin dans la boîte, un peu avant sa mort. Et à présent regarde cet autre cliché, pris par le renseignement allemand lors d'une enquête sur la présence de Borderline à Berlin. On y voit Noémie Trussel et, juste à côté, un homme connu sous son seul surnom au sein de l'organisation : Tigre. Sa véritable identité reste pour l'instant un mystère. »

Elle pose le nouveau cliché par-dessus l'autre. On y voit Lolita No avec un Black au visage glacial portant de longues dreadlocks. Gérard pâlit :

« Il pourrait s'agir de l'autre personne, également prise en photo par le barman de la boîte. Mais qui est la troisième ?

— Je l'ai vu lors d'une soirée à Scherwiller, alors que je suivais la piste d'une des amies des Vernay. Il m'a flairée et prise en photo quand j'allais repartir, dans ma voiture, avant de prendre la fuite. Je ne l'ai pas bien vu car il portait une capuche qui cachait ses traits, mais je pense que c'est lui. C'est durant cette même soirée que j'ai croisé les deux premières personnes.

— Tu es sûre de toi ?

— Absolument ! assure-t-elle. On n'oublie pas de tels visages.

— Tu veux dire que nous pourrions avoir affaire à une résurgence de Borderline ?

— C'est presque certain. Mais ce n'est pas tout. As-tu eu connaissance des événements de la Villa Venezia, et de l'enquête du Réseau Fantôme, en 2003, dont le triste dénouement a eu lieu à Wittenheim ?

— Bien entendu. Une tragédie sans nom. Il y a eu de nombreux policiers tués dans cette opération. Un vrai carnage, et aucun survivant parmi... »

Gérard stoppe net sa phrase, prenant immédiatement conscience des similitudes entre la prise d'assaut du squat de Rotterdam et celle de la Villa Venezia.

« Mon Dieu ! » dit-il simplement.

Cécile le regarde droit dans les yeux, en silence, laissant à l'homme le temps de bien digérer la masse d'informations avant de mettre le coup de grâce :

« Et maintenant, Gérard, tiens-toi bien ! »

Elle sort les *listings* des produits stupéfiants distribués, avec les analyses chimiques complètes, prouvant leur source unique. Il feuillette les documents en secouant la tête.

« Tout ceci est strictement similaire, remarque-t-il, mais l'affaire Guillon a été bouclée ! Tous les membres de son organisation sont morts !

— J'ai le dossier ici. Il y a des zones d'ombre. L'affaire a été enterrée. »

Cécile sort les différents rapports bâclés qu'elle passe à Gérard en concluant :

« Borderline, 1996 à 1998, Villa Venezia, 1999 à 2003 et notre dossier actuel, 2004 à 2010 : c'est la même affaire, dans son ensemble. Les vrais responsables s'en sont déjà tirés deux fois.

— Ça voudrait dire que les mêmes criminels sévissent depuis plus de quatorze ans ?

— C'est exact ! répond-elle. J'affirme qu'en 2003, à la suite de la mort de nombreux collègues, les hommes du SRPJ ont été tentés de clore l'affaire aussi vite que possible. Le magistrat instructeur qui a pris l'affaire en cours à la suite de l'assassinat de son prédécesseur façon Borderline aussi. »

Elle sort le dossier Pierre-Marie Kessler et lui tend photos et rapports pour argumenter.

Face aux images de son confrère abattu comme un chien sur le parking dans lequel sa propre voiture est garée, Gérard frémit. Mais Cécile, loin de s'en émouvoir, lui balance un autre fragment du dossier sous les yeux, le meurtre d'Anthony Vieux, conseiller financier de Bruno Guillon, assassiné par la méthode classique moins d'une semaine avant l'assaut de la villa.

Cette fois-ci, Gérard n'ouvre tout simplement plus la bouche. Il arrondit les yeux face à l'évidence et encaisse les chocs multiples que la commissaire lui envoie. Elle remarque qu'il est profondément choqué et décide de clore l'entretien.

« Je vais te laisser une copie complète du dossier. Il faut que tu comprennes que ma direction a validé tous ces éléments. L'ensemble des procédures va être rapproché. En revanche, ce qu'ils ne veulent plus, c'est de nouveaux cadavres. Ainsi, ils m'ont laissé toute latitude pour agir. Il suffit que tu sois prêt à me suivre et on lance une opération stratégique de grande ampleur sur Belfort. Tu verras en lisant ma synthèse sur les données de Lyon que c'est là-bas qu'il faut agir.

— En quoi consiste cette action ?

— Un agent du SIAT y est en place depuis six mois pour une enquête sur les réseaux de vente de stupéfiants. Je l'ai rencontré, lui et son couvreur, et j'ai obtenu l'accord de la direction centrale pour une prolongation de sa mission et un élargissement de ses objectifs. Il va faire en sorte d'être recruté par l'organisation.

— Et comment tu peux être certaine que ce sera lui qui sera choisi ?

— Les Borderline travaillent selon des exigences très strictes, comme tu as pu le noter. L'agent en question va se coller au maximum au profil des grossistes recrutés par le groupe. Il a déjà pris un tas d'initiatives visant à se rapprocher le plus possible de la victimologie analysée. »

Elle fait glisser vers lui une clé USB.

« 100 Go et presque pleine, indique-t-elle. Toutes les données y sont.

— Et quel est mon rôle dans tout ça ?

— Mener à bien l'instruction avec moi tout en jouant la comédie avec les services locaux. J'ai fait déplacer un groupe opérationnel de l'office des stupés et missionné cet agent du SIAT déjà en place. L'organisation a sans doute un moyen efficace de contrôler et de surveiller toutes ses filières. Ils sont méfiants et prêts à tout pour demeurer dans l'ombre. On va

endormir leur vigilance en ralentissant les investigations ici. Ma direction va essayer de calmer les médias.

— Je vois. Mais cet agent va se trouver dans une position délicate, non ?

— Évidemment. Mais il est au courant, je ne lui ai rien caché. Et puis on va faire en sorte de limiter les risques, voire de les réduire à néant. Il nous faudra quelques semaines pour remonter à la source une fois le contact créé. La direction centrale a demandé au SRPJ de Besançon de ne pas intervenir sur les pistes les menant sur le département du Territoire de Belfort, de les laisser en attente. Quant au SDPJ90, j'y serai basée et contrôlerai leurs actions. Il faut juste que Strasbourg ne vienne pas s'en mêler, pour ça je compte sur toi.

— Comment ça ?

— N'accorde aucune commission rogatoire vers Belfort et ses environs, et ralentis le travail des stupés alsaciens au maximum pour éviter d'autres morts. Ma direction couvre cette manœuvre, tu peux les joindre pour confirmation. »

Un sourire étonné se dessine sur le visage de Gérard. Il a un petit ricanement malicieux et demande :

« Tu détournes une mission du SIAT, tu entraves les actions de deux services régionaux de police judiciaire, tu monopolises un groupe de l'OCRTIS... On ne te refuse rien ?

— Non, en effet ! répond Sanchez avec le même sourire. Mais si je me plante, ils ne vont pas me louper.

— Et tu penses que ça va aller ?

— Il le faudra. J'ai encore quelques cartes dans ma manche. Reste à les transformer en atouts. »

Lundi 23 août 2010 – 10 h 14 – Strasbourg

Au troisième étage de l'hôtel de police de Strasbourg, Jean-Marie Frietblatt grince des dents. Face à lui, les commandants Jaegli et Sutter sont silencieux, ne sachant plus quoi dire pour briser le malaise.

« Et tu es certain qu'elle est dans le cabinet de Seguin ?

— Oui, monsieur le divisionnaire, dit Jaegli en bégayant. Je l'ai vue se garer dans le parking et entrer.

— Et sa petite fouille-merde est toujours dans nos archives ?

— Non, répond Sutter. Pas depuis samedi. Elle a été rappelée à Nanterre. »

Pour toute réponse, Frietblatt émet un grognement rauque. Il est d'une humeur massacrant. Le lendemain de la tuerie de Wintzenheim, il a reçu un coup de téléphone du directeur adjoint de la PJ qui lui a passé un savon et confirmé la dessaisie de ses services au profit de Cécile Sanchez. Il appréhende le retour de la commissaire : ces nombreux jours d'absence ne le rassurent pas. Il veut comprendre ce qu'elle prépare.

Face à cette colère bouillonnante, les deux commandants ne savent pas comment se tenir. Ils gardent tous deux la tête basse, en silence.

« Jaegli ! ordonne soudainement le directeur. Tu retournes au tribunal avec Schreiber, tu attends qu'elle sorte et tu la suis. Je veux être au courant de tous ses faits et gestes. »

Sans commentaire, l'intéressé sort de la pièce en trotinant. Une fois seul avec Sutter, Frietblatt le regarde dans les yeux avec insistance pendant un long moment avant de demander :

« Où ça en est avec cette nouvelle vague de came ? T'as une idée de qui aurait pu reprendre le business de Guillon ?

— Non, mais ça n'a pas forcément de rapport. À l'époque, le milieu arménien avait été suspecté de fournir la marchandise. Il est possible que ces trafiquants aient trouvé d'autres filières pour fourguer leur came par ici.

— Ouais, possible. Il n'empêche que Sanchez a réussi à convaincre les affaires criminelles que tous ces meurtres sont liés.

— C'est peut-être le cas, ose Sutter. Je dois avouer que le coup de Wintzenheim m'a sérieusement refroidi.

— Foutaises ! beugle le directeur. Le milieu du business des stupéfiants est trop changeant pour que la théorie des crimes sériels puisse tenir. En plus, ça se passe dans des secteurs différents. T'as déjà vu beaucoup de réseaux de distribution tenir aussi longtemps et sur un territoire aussi vaste ?

— Un seul », répond-il dans un souffle.

Le silence qui s'abat sur la pièce pèse sur les deux hommes. Le chef des stups est soucieux, bien plus qu'il ne veut l'avouer. Frietblatt le ressent. Il termine son café et quitte la salle de pause sans un mot supplémentaire, le laissant seul.

Les pensées de Sutter reviennent tourner autour de ces souvenirs insupportables. Il revoit ce champ de bataille surréaliste. Les jambes arrachées par les mines, les flammes, l'enfer déployé. Il entend à nouveau les cris, les coups de feu, les explosions. Il ressent la chaleur du napalm, la sensation d'être piégé comme un rat. Cette incompréhension dans les regards, la stupeur sur les visages, ces expressions de surprise et de terreur mêlées. La peur encore intacte aujourd'hui.

Il prend sa tête entre ses mains, nouvelle angoisse. Le passé lui revient en pleine gueule comme un boomerang obstiné.

Cécile Sanchez s'installe à la terrasse de la brasserie du Dôme, en plein soleil. Elle commande une pression et commence à la siroter en attendant son rendez-vous. De temps à autre, elle jette un œil sur la place pour vérifier s'il est arrivé.

Quand elle l'aperçoit, debout devant l'alignement des tables extérieures, elle lui fait un signe. Il la voit immédiatement, s'approche d'une démarche assurée et s'assoit face à elle.

« Vous êtes Cécile Sanchez ?

— C'est moi. Vous voulez boire quelque chose ?

— Un demi, merci. »

L'homme qui lui fait face est encore plus impressionnant en chair et en os que sur les photos. Deux cicatrices sur le côté gauche, à la mâchoire et à la gorge, le différencie des clichés qu'elle a vus de lui.

Il demeure silencieux, et la fixe. Ses yeux sont chargés d'une énergie sombre, son visage massif, dégagé par la calvitie, porte une expression fermée, dure, glaciale.

À la hauteur de sa réputation, pense Cécile.

Lorsque sa bière arrive, le lieutenant Grux en boit un bon tiers cul-sec et repose le verre sur la table.

« Alors, commissaire ! attaque-t-il. Qu'est-ce qui vous a poussée à me sortir de mon placard ?

— Vous n'avez pas une petite idée ? demande-t-elle.

— Non, aucune !

— La Villa Venezia. »

À ces mots, le visage de Michel Grux est traversé par un éclair de surprise. Machinalement, il passe une main sur ses deux cicatrices.

Il tient ces blessures de là-bas, devine-t-elle.

« La Villa Venezia est un dossier fermé, commissaire ! siffle-t-il. Fermé à double tour, emmuré, enterré, et je ne vois pas comment il pourrait en être autrement. Ça n'amuserait personne, par ici, si on l'ouvrait à nouveau.

— Sauf vous !

— En effet. Mais là n'est pas le problème. Personne ne vous laissera remonter cette merde à la surface.

— Trop tard, lieutenant ! dit Cécile en tirant un dossier de son porte-document. C'est fait ! L'instruction est officiellement rouverte. De plus, elle est rapprochée à pas mal d'autres affaires, dont une actuellement sous les feux de la rampe. »

Les yeux de Grux s'arrondissent de surprise. Cécile sent bien qu'il ne sait pas trop comment recevoir cette nouvelle. En revanche, les masses sombres qui traversent son regard sont inquiétantes : c'est une affaire personnelle. Elle pose la masse de documents devant lui et lui laisse le temps de les parcourir. Ça prend une bonne heure. Pendant toute sa lecture, son visage ne cesse de changer d'expression : colère, stupeur, haine, étonnement, amertume, dégoût, dédain, stupéfaction.

Cécile ne dit pas un mot et fait mine de regarder ailleurs. Mais derrière ses lunettes de soleil, elle décode toutes les expressions du Chacal et repère à quels document, photo ou note elles sont associées.

L'expérience est enrichissante. Elle se rend compte que Michel Grux est au courant de bien plus de choses que ce qu'elle imaginait en le contactant, de bien plus aussi que ce que les hommes du SRPJ en savent. Il connaît visiblement le dossier de la Villa Venezia sur le bout des doigts.

Mais il est aussi très impliqué émotionnellement. Ses collègues du SRPJ lui sortent par les yeux. Il déteste Sutter et voue une haine sans nom à Frietblatt, des crispations agitent ses lèvres à chaque fois qu'il tombe sur un rapport ou un procès-verbal à leurs noms. Il était proche de Régis Valenza et de Richard Franchi, tués dans les sous-sols de la villa. La mort de ce dernier le tourmente d'une façon étrange.

Elle se félicite d'avoir fait appel à lui. Il sera son guide dans les ombres épaisses d'une affaire que tous ses collègues de l'époque semblent vouloir écraser.

Au départ, à la lecture de ses états de service, elle avait été horrifiée et franchement refroidie. Les plaintes contre lui pour violences et abus de pouvoir étaient nombreuses, même si la plupart ont fini retirées par les plaignants, sans doute sous la

menace. Il était connu comme un flic féroce, usant de méthodes bestiales, de tortures physiques et psychologiques.

En revanche, les résultats sont constants depuis le début de sa carrière. Que ce soit au SRPJ de Lille, celui de Strasbourg, comme aux services départementaux du Haut-Rhin et de l'Allier, le nombre d'affaires résolues grâce à lui est impressionnant, principalement en matière de stupéfiants.

Grux, surnommé le Chacal, est un prédateur sans pitié, rôdant dans la jungle urbaine, semant la terreur partout où il passe. Un flic de la vieille école, pas très porté sur le code de procédure, mais qu'on laisse faire parce qu'il réussit là où tout le monde échoue. Après vingt-cinq ans de carrière, il est toujours lieutenant. Aucun avancement, mis à part quelques échelons concédés avec peine.

Une fois qu'il a terminé son examen rapide du dossier, il le referme et finit sa bière d'un trait. Avec un geste autoritaire, il fait signe à un serveur de leur remettre la même chose.

Cécile ne l'a pas quitté des yeux.

« Alors, lieutenant ! demande-t-elle. Si vous m'expliquiez un peu quel a été votre rôle dans l'affaire de la Villa Venezia... »

Il a un rire amer et secoue la tête avant de répondre, le regard planté dans celui de la commissaire :

« Mon rôle, là-dedans, c'est que j'ai démêlé cette affaire et que je me suis fait baiser à cause d'une négligence que l'un de mes supérieurs a refusé d'assumer.

— Vous me racontez ?

— Et pourquoi je ferais ça ?

— Parce que je voudrais vous avoir dans mon équipe pour travailler sur cette enquête. »

Nouvelle expression de surprise sur le visage patibulaire du flic. Il la jauge un moment.

« Je suis sérieuse, lieutenant Grux, insiste-t-elle. J'ai carte blanche pour résoudre cette merde, comme vous dites, mais je n'ai pas le droit à l'erreur. Le deal est simple et soumis à

certaines conditions. La première, c'est qu'à l'issue de vos explications, vous m'ayez convaincue de votre utilité. La seconde, c'est que vous acceptiez de mettre un peu d'eau dans votre vin. Enfin, il faut qu'on soit transparents l'un envers l'autre. En échange, je vous fais intégrer les cadres de l'OCRVP, au sein de la section que je dirige, spécialisée dans les crimes violents et sériels. »

Il continue à la fixer, encore une longue minute. Puis, quand sa bière arrive, il s'allume une cigarette et commence son récit.

Il lui sert la totale : de l'affectation au SRPJ de Strasbourg à sa mise au placard à Mulhouse, Guillon qu'il voit changer et l'arrivée de Netchaïev, les stups qui tournent en rond pendant qu'il a l'affaire en main. L'enquête sauvage avec Bauer, Valenza et Cortès sur le Réseau Fantôme, son jeu dangereux pour garder le contrôle et le prix que ça a coûté : la mort de Bauer, son collègue, et de Sébastien Cortès, son indic. Le rapport final que Frietblatt n'a pas ouvert, la façon avec laquelle il a envoyé ses hommes au casse-pipe. Ensuite, il décrit l'enfer sur place, un récit que tous les procès-verbaux du monde n'auraient pas pu rendre avec autant d'exactitude : le piège refermé sur eux, les morts, son duel avec Netchaïev. Enfin, la surprise, en se réveillant du coma, de savoir qu'on lui mettait tout sur le dos, les témoins morts. Sa mise au placard dans l'Allier, au SDPJ03.

Il dit la vérité, déduit Cécile sans le quitter des yeux. Mieux : il se confesse, se vide, se soulage. C'est comme une longue constipation de sa conscience qui se libère.

Il conclut, avec les différentes théories qu'il avait à l'époque, que Netchaïev ait été selon lui le vrai chef. À cette remarque, Cécile lui pose la question qui lui brûle la langue :

« Qu'est-ce qui vous a persuadé que Netchaïev menait la barque de Guillon ?

— L'intuition, je suppose. Avant son apparition, Guillon était un petit joueur et, soudain, c'est devenu un vrai businessman. Ça prenait de l'ampleur et s'étendait, tout est devenu structuré : livreurs cagoulés, organisation imparable.

Nous planquions en face de la villa et prenions un tas de photos, rédigeons des rapports.

— Où sont passés ces documents aujourd'hui ?

— Tout était chez Régis, mon collègue. J'ignore ce que sa femme en a fait en vidant la maison après en avoir hérité.

— Alors je vais commencer par lui rendre visite, annonce Cécile. J'espère qu'elle a tout conservé. Je vais vous laisser cette copie du dossier. Mais attention : tout ceci est confidentiel. Pas un mot, pas un mail.

— Compris ! assure-t-il. Je sais que c'est sensible.

— Vous allez reprendre la chambre qu'avait ma stagiaire pour la nuit, elle est déjà à Belfort mais les hommes du SRPJ la croient rentrée à Nanterre. Demain, on la rejoint avec le reste de l'équipe que j'ai rassemblée. »

Michel Grux acquiesce. Au fond de son regard, Cécile peut voir la satisfaction de pouvoir terminer un travail qu'il considérait bâclé.

Une revanche ou une vengeance ?

Lundi 23 août 2010 – 16 h 10 – Strasbourg

Le commandant Jaegli monte les marches du SRPJ trois par trois en jurant tout le long de son ascension. Il arrive sur le palier du cinquième étage en sueur, essoufflé, se dirige sans détour vers le secrétariat de Frietblatt et s'adresse à Maryse, la secrétaire :

« Il est là ?

— Bonjour, commandant Jaegli. Oui, je vais bien, merci ! Le directeur est dans son bureau, en effet.

— Il faut que je le voie tout de suite ! C'est urgent ! »

Elle décroche son combiné en secouant la tête, irritée par l'absence totale de politesse et d'amabilité du flic. Lorsque le directeur répond, elle annonce Christian et lui fait signe qu'il peut y aller.

À peine arrivé dans le bureau, Christian gigote dans tous les sens, surexcité. Dès que Frietblatt pose les yeux sur lui, il s'exclame :

« J'ai suivi Sanchez, monsieur le divisionnaire. Elle était à la brasserie du Dôme, vous ne devinerez jamais avec qui !

— Tu vas me le dire, répond placidement le directeur.

— Grux ! »

En entendant le nom, le commissaire change de visage et se met à hurler :

« Quoi ! Grux ici ? Avec cette salope ?

— Je vous dis seulement ce que j'ai vu, souffle-t-il.

— Et qu'est-ce qu'ils se disaient ?

— C'est que... j'étais trop loin, je n'ai rien pu entendre.

— Dis-moi au moins ce qu'ils faisaient !

— Elle lui a donné un énorme dossier à lire. Ensuite, ils ont parlé plus d'une heure. J'arrive à peine.

— T'as mis quelqu'un pour les suivre, au moins ?

— Oui, Roger s'en occupe. Je lui ai dit de ne pas les lâcher.

— Vous les filez. Je veux savoir ce qu'ils trafiquent !

— Entendu, monsieur le divisionnaire », assure-t-il en quittant le bureau.

Une fois seul, Jean-Marie Frietblatt se plante à sa fenêtre. Un violent pic de douleur lui traverse l'estomac : des années que ce symptôme ne s'était pas manifesté. Juste avant la visite de Jaegli, on venait pourtant de lui annoncer que Sanchez avait été détachée de l'affaire pour une urgence à son service et remplacée dès que possible, mais qu'en attendant, Frietblatt reprenait les commandes des investigations. Il avait naïvement pris ça pour une bonne nouvelle. Mais à présent, on lui annonce ça : le Chacal ici avec Sanchez.

Il pensait pourtant être débarrassé de cette pourriture. Après l'histoire du dossier oublié sur son bureau, les gars de l'IGS avaient conclu à une négligence et c'est lui qui avait porté le chapeau, alors qu'il était dans le coma et que tous les toubibs le donnaient pour mort. Mais cette carne s'était finalement réveillée.

Quand les limiers de la police des polices lui ont mis sous le nez son bilan toxicologique, son sang plein de coke et d'héro, qu'ils ont sorti le dossier de remise à jour de son enquête sur la Villa Venezia, soi-disant oublié sur un coin de son bureau, il n'a même pas bronché. Il a tout endossé en silence et s'est retrouvé au placard dans l'Allier. Cette absence de lutte a été bien plus inquiétante que toutes les menaces du monde. C'était il y a si longtemps que tout danger semblait écarté.

Mais le Chacal est en ville avec Sanchez quand cette affaire de stups remonte à la surface et on lui fait croire qu'il vient de reprendre la direction des investigations. Tout ça a l'air d'un foutu coup fourré.

Les vieux démons sont sur le point de se réveiller, se dit-il. Il va falloir protéger leur sommeil.

Lundi 23 août 2010 – 20 h 45 – Strasbourg

À Nanterre, dans un bureau exigu du siège de la DCPJ, le lieutenant Denis Seigne de la Section Sentinelle de l'OCLCTIC est alerté par un signal sonore indiquant que l'un de ses logiciels espions vient de faire mouche. Il se déconnecte de *World of Warcraft* et cherche la fenêtre concernée dans les dizaines qu'il a laissées ouvertes.

Il s'agit du parquet de Strasbourg : ce petit miracle informatique vient de lui ouvrir le réseau Intranet du parquet en quelques secondes, sans que le moindre pare-feu ne s'active ni qu'aucun anti-virus ne bronche.

Évidemment, ce bijou est son œuvre.

Denis Seigne fait partie de l'élite des informaticiens de ce pays, et ses fonctions lui permettent un accès à toutes les défenses couramment utilisées pour protéger les systèmes et les réseaux internes des services de police et du ministère de la Justice. Mieux, c'est souvent lui qui les vérifie, les teste, les améliore et les optimise. À présent, il peut librement naviguer dans tous les postes du tribunal, reliés entre eux par le réseau Intranet, du moment que l'un d'entre eux au moins est connecté à Internet, ce qui est le cas ce soir. À cette heure-ci, la plupart d'entre eux devraient être coupés mais certains postes doivent tourner toute la nuit. Nombreux sont allumés mais seul celui du juge Gérard Seguin est en activité ; il a dû avoir une longue journée pour brancher la clé USB seulement maintenant.

Le lieutenant commence à fouiner un peu partout et lance ses programmes de détection des logiciels malveillants. Il lui faut moins de trois minutes pour repérer le premier intrus : un fichier JPEG présent sur presque tous les postes du parquet et dont la taille le fait tiquer : 35 Mo.

Il analyse l'objet en commençant par la partie immergée de l'iceberg, une photo qui montre une femme à lunettes, brune, la trentaine, adossée à un mur. Un homme dans la cinquantaine est collé contre elle et l'embrasse tout en lui levant une jambe d'une main ferme calée sous le genou, ce qui fait remonter sa jupe. Le fichier est titré différemment suivant les postes sur lesquels il le trouve : « La substitut Cacheux n'a pas froid aux yeux », ou encore « Les dessous du ministère public ».

Grâce à un examen rapide, Denis peut visualiser la propagation du logiciel espion. Une photo scandale est balancée par mail dans la boîte de l'un des employés, sans doute choisi pour ses qualités de commérage, puis l'image se propage par le réseau interne. En vérifiant les dates, le lieutenant de l'office chargé de la lutte contre la criminalité de l'informatique peut remonter le circuit de circulation. Cette image est arrivée en avril sur la boîte d'une secrétaire du greffe général. Dans la même demi-journée, il était sur douze autres postes. Le lendemain, ça arrivait sur les ordinateurs des magistrats. Le surlendemain, presque tout le monde l'avait ouvert et enregistré.

Pendant que tous se rinçaient l'œil, critiquaient et jacassaient, le mal se répandait lentement sur leurs postes. Derrière cette image inoffensive, un cheval de Troie faisait son office, ouvrant en grand les portes du ministère de la Justice à une bande de fondus, sans doute auteurs de la photo en question comme des meurtres qui ont fait la Une nationale.

L'analyse rapide du virus lui permet de noter à quel point ce dernier est récent, adapté aux défenses actuelles et perfectionné. Il est même muni d'un *Keylogger*, autrement dit un enregistreur de frappe qui clone bêtement tous les mouvements du clavier, si bien que même les procédures sécurisées et encodées peuvent être capturées.

Continuant son exploration, Denis en trouve une bonne dizaine de ce genre, plus anciennes, qui traînent encore dans divers disques durs, accolés à des programmes espions dépassés. Ils les renouvellent chaque fois que leurs logiciels sont mis hors service. Ce type de photo scandale fait

systématiquement l'appât : un juge ivre qui sort d'un bar, deux employés se tenant la main, des ébats dans une voiture.

C'est alors qu'un nouveau signal sonore le tire de ses analyses. Il cherche la nouvelle fenêtre et constate avec plaisir que son deuxième espion vient d'entrer sur le réseau du SRPJ. Cécile vient d'insérer sa clé USB dans l'un des ordinateurs.

Il peut alors recommencer la même opération sur le réseau interne du SRPJ. Il ne lui faut pas trois minutes pour constater qu'il a affaire au même scénario, sauf que dans le cas présent, les fichiers infectés sont beaucoup moins fins : simple image porno sur laquelle le visage de la fille a été remplacé par la photo du directeur, vidéo scatophile, caricatures débiles. Infecter le réseau de la police demande beaucoup moins d'efforts et d'inventivité. En tout cas, ces gens savent s'adapter à leurs différents publics. Ici, aussi il trouve des fichiers infectés de toutes les époques. Malgré lui, Denis est admiratif devant tant d'ingéniosité déployée, et assez excité à l'idée de pouvoir faire face à un ennemi à sa hauteur.

À présent, il est temps de traquer la source de ces logiciels malveillants. Il se lance à la recherche d'un ordinateur source, prêt à le pourfendre, le disséquer pour accéder au centre du système, aux données qui lui permettront de savoir d'où ces individus agissent.

Cécile Sanchez déconnecte la clé USB de son ordinateur, dans le bureau sinistre que Frietblatt lui a concédé. Il n'a pas fallu attendre trois minutes pour qu'un pop-up s'ouvre sur l'écran, lui indiquant qu'elle a vu juste : Denis est sur le coup.

Satisfaite, elle retire le périphérique de stockage et termine de remballer ses affaires. Elle passe son sac à l'épaule lorsque la porte s'ouvre sur Jean-Marie Frietblatt. L'homme à la carrure d'ours reste immobile à l'entrée. Il bouche entièrement le passage. Une cigarette à la main, les yeux dans le vide, il reste un moment silencieux.

« Alors comme ça vous nous quittez, commissaire ? attaque-t-il. Si vite ? Sans un pot de départ ? »

Un sourire mauvais sur le visage, il la toise d'un regard plein d'une agressivité mal contenue. Elle ne répond pas mais se sent mal, seule avec lui dans cette pièce exiguë.

« Je croyais que vous repreniez la direction des investigations ? insiste-t-il.

— Je retourne à Nanterre pour une affaire urgente, rétorque-t-elle. On a dû vous avertir. »

Elle tente une sortie mais le directeur déplace son énorme carcasse et lui barre le passage. La gorge sèche et les sens en éveil, elle scanne le mental de l'homme et ce qu'elle voit lui tire des frissons. Elle passe une main dans sa poche et appuie deux fois sur la touche envoi de son mobile.

« C'est miraculeux ! continue-t-il. C'est comme s'il ne s'était rien passé ! »

Cécile recule de deux pas, pose son sac sur le bureau et passe à l'offensive :

« Ah oui ! Tout va pour le mieux ! Votre négligence et votre obstination ont coûté la vie à quatre personnes.

— Il s'agissait de trafiquants de drogue, il ne faudrait pas l'oublier. Et je vais vous dire : je m'en tape que ce genre de merde se fasse repasser ! La société se porte mieux sans eux !

— Et Léopold Rollin, le petit barman ? Casier judiciaire vierge, inconnu des services de police, un bon citoyen qui travaillait, payait ses impôts et du même coup votre salaire ! »

Immédiatement, le visage de Frietblatt s'empourpre. Il serre les dents et les poings, fait un pas en avant, regard menaçant :

« Une belle donneuse de leçons, hein ? crache-t-il. Mais qu'est-ce que t'y connais à cette région ? Tu débarques avec tes grandes théories et tes deux ans d'expérience...

— J'ai un peu plus d'expérience que ce que vous semblez imaginer, le coupe-t-elle.

— Mais tu n'es personne, pauvre conne ! Tu es un gravillon dans ma chaussure, une petite gêne, rien de plus !

— Ce que vous pensez de moi m’importe peu, lance-t-elle. Laissez-moi passer maintenant ! »

Elle reprend son sac et tente une nouvelle fois de franchir la porte. Nouvelle obstruction du directeur qui l’attrape par le bras et la serre de toutes ses forces.

« Lâchez-moi ! souffle-t-elle. Vous me faites mal !

— Qu’est-ce que tu mijotes avec le Chacal ? »

La question lui coupe les jambes : il l’a fait surveiller. Ce constat la frappe en pleine poitrine. Frietblatt lui plante son regard le plus noir et sourit en constatant sa surprise. Il serre encore un peu plus fort, pivote, et la colle contre le mur. Elle cherche à se sortir de l’étau de sa main et du corps massif qui pèse sur elle, mais il a une force phénoménale.

« Un accident est vite arrivé, commissaire Sanchez !

— Comme tu dis, Frietblatt ! »

La voix parvient de derrière eux. Cécile penche la tête et voit Michel Grux derrière le directeur, les mains dans les poches de sa veste. C’est lui qu’elle a appelé en sentant la situation tourner au vinaigre. Il l’attendait sur le parking, pour qu’elle le conduise à son hôtel. De plus petite stature, mais bénéficiant de l’effet de surprise, le lieutenant vient de désamorcer la situation.

« C’est comme ça qu’on parle aux dames ? poursuit-il. Je te reconnais bien. »

Les yeux du Chacal ne sont guère plus rassurants que ceux du divisionnaire, mais son arrivée rassure Cécile. La pression sur son bras diminue sensiblement.

« Grux ! crache Frietblatt. T’as rien à foutre ici ! Retourne dans l’Allier et fais pas chier !

— Ne t’inquiète pas, Jean-Marie. Je m’en vais ! Je venais juste m’assurer que la demoiselle n’avait besoin de rien. »

Les deux hommes sont à présent face à face. Les réflexes analytiques de Cécile reprennent le dessus.

Un défi, constate-t-elle. Anciens amis devenus ennemis.

Jean-Marie Frietblatt a le visage traversé de spasmes nerveux que Cécile enregistre et décode intuitivement. Elle fait de même pour Grux, mais ce dernier est impassible, se tient droit face à son ancien supérieur. Il fait front.

Michel Grux est tranquille, aucun problème de conscience. Il fait face avec l'assurance du juste. Un antagonisme les rapproche et les éloigne dangereusement.

Frietblatt met les mains dans ses poches et recule d'un pas. Il baisse le regard en premier. Se trouver en face de Grux fait remonter une masse de choses à la surface : sur son visage, de la honte, de la colère, de la culpabilité et du mépris.

« On peut y aller ! » dit Michel à l'attention de Cécile, sans baisser les yeux. Elle profite de ce flottement pour sortir de la pièce aussi vite que possible. Une fois dehors, elle souffle enfin et cherche dans les yeux du lieutenant Grux une explication, mais ce dernier reste silencieux et pensif.

Elle se décide à l'interroger :

« C'est quoi son problème ?

— Il ne supporte pas qu'on foule son territoire, il est misogyne et il n'est pas tranquille avec sa conscience. Mais son principal souci, c'est l'affaire de la Villa Venezia.

— Je ne lui ai rien dit là-dessus, se défend-elle. Il n'est pas au courant que les affaires sont reliées.

— Il l'est à présent ! répond le Chacal. Il sait que vous avez fait appel à moi et ça ne l'arrange pas du tout. »

Mardi 24 août 2010 – 9 h 30 – Belfort

L'arrivée de Cécile Sanchez et de son équipe a un peu bouleversé les habitudes du commissariat de Belfort.

La curiosité générale est attisée, des bruits courent déjà, le bâtiment tout entier semble chuchoter, murmurer. Toutes sortes de rumeurs circulent depuis le début de matinée. Les imaginations s'échauffent et des hypothèses circulent, aussi extravagantes les unes que les autres. Rien de tel qu'un secret pour faire couler la salive. Cécile n'aime pas l'agitation et l'indiscrétion, il n'y a rien de mieux pour attirer l'attention.

Elle tente de se relaxer un moment dans son nouvel espace de réflexion, une petite pièce aveugle au troisième étage dans laquelle la commissaire a transféré toute sa documentation et l'a réinstallée sur ces nouveaux murs : même disposition que dans son appartement de Strasbourg, les nouvelles informations en plus. Ses yeux se baladent sur la tapisserie de photos et d'imprimés qui couvre presque toute la peinture.

Elle ne parvient pas à évacuer le stress lié au début de l'opération. Depuis plus d'une demi-heure, elle se prépare à aller rejoindre ses troupes pour le premier briefing. La direction lui a tout accordé mais on attend d'elle des résultats.

Juste à côté, une grande salle de travail a été mise à la disposition du groupe, l'équipe opérationnelle au complet y est réunie. Romane Castellan, Michel Grux et Thierry Hüllschmidt, le couvreur de Zacharie Coscas.

Il y a aussi les nouveaux arrivants.

Le commandant David Cohen, le second de la Section spéciale de l'OCRVP dirigée par Sanchez. C'est un homme discret, la quarantaine, barbe fine et cheveux noirs tondus uniformément. Ses lunettes rondes lui donnent un air strict.

Le lieutenant Alain Vachet, de la section technique du SIAT, spécialisé dans la mise en place et la gestion des installations de surveillance. Un homme dans la cinquantaine, un mètre quatre-vingt-cinq, cent kilos, cheveux poivre et sel et grosse moustache : un physique d'employé communal, idéal pour faire son travail tout en passant inaperçu.

Le commandant Bruno Bassou, chef d'un groupe opérationnel de l'Office central pour la répression du trafic illicite de stupéfiants. À quarante ans passés, il paraît n'en avoir que trente. Crâne rasé à blanc, jean, cuir, regard transperçant. Il est de taille moyenne mais laisse deviner une musculature puissante et entretenue. Un flic déterminé et surtout un meneur considéré comme l'un des meilleurs de son service. Les cinq personnes qui composent son groupe ont l'air d'une bande de mercenaires.

Il y a le capitaine Thierry Dussel, son second. Quarante-six ans, beau brun ténébreux, athlétique, massif, teint hâlé. Un homme radieux, agréable, qui porte le midi de la France sur le visage. En plus de ses fonctions au sein de l'OCRTIS, il est également instructeur en close combat.

Le lieutenant Gilles Bringard, un grand colosse à la musculature longiligne, un mètre quatre-vingt-quinze, qui aime lancer de larges sourires pour exhiber ses molaires en acier. C'est une machine de combat et un spécialiste des interrogatoires musclés.

Justine Baade, jeune lieutenant donnée comme l'une des plus prometteuses de sa génération. Petite brunette aux cheveux longs et épais, yeux sombres et tenaces, véritable caméléon capable de se fondre dans le milieu urbain, de modifier son apparence en moins de dix secondes par des tours de passe-passe improbables. Elle dispose aussi d'une capacité analytique incroyable de son environnement direct, remarquant des détails relatifs aux magouilles des dealers et consommateurs qui passent inaperçus pour les limiers les plus expérimentés.

Avec Bruno, son chef de groupe, et le lieutenant Bringard, elle fait également partie du GAO, le Groupe d'appui opérationnel de l'office, une escouade d'élite versée dans les

interventions de choc. Une sorte de RAID spécialisé dans les affaires de stup.

Maghrébin trentenaire mais déjà atteint d'un début de calvitie, le lieutenant Nasser Lalaoui est le pilote du groupe. Sens de l'humour et bagout, il n'a pas son pareil pour endormir les méfiances.

Enfin, Lucas Antonietti, encore stagiaire, qui a du mal à se mesurer au reste du groupe mais fait de son mieux. Il est un peu à ce groupe ce que Romane a été à la section spéciale : un jeune motivé qui n'hésite pas à faire ses preuves dès que l'occasion se présente. C'est un blondinet blafard et discret, mais attentif.

À l'équipe viennent aussi se greffer les individus qui, bien qu'ils ne soient pas présents physiquement, sont considérés à part entière comme des acteurs de l'opération à venir.

Il y a le lieutenant Denis Seigne, de l'OCLCTIC, qui travaille depuis son bureau de Nanterre : un génie en informatique dont l'aide sera précieuse. Gérard Seguin, le magistrat instructeur en charge du dossier, qui joue à l'agent double depuis le parquet de Strasbourg. Enfin, Zacharie Coscas, l'agent du SIAT, infiltré au cœur du trafic, travaillant sans filet. Il vit une existence parallèle, celle de Fabio Costes.

Une équipe créée sur mesure par Cécile pour les besoins de l'enquête. Ils sont là, silencieux. Ils attendent le capitaine de l'embarcation submersible que sera cette mission en sous-marin.

Sur tout un pan de mur, les photos, les rapports, les cartes de la région, les détails de la chronologie et de la victimologie, le profil des tueurs. Des données issues des trois affaires, dont celle de la Villa Venezia, gonflées de tous les éléments que Cécile a pu récupérer chez Florence, la veuve de Régis Valenza.

Les photos et renseignements concernant tous les individus susceptibles d'avoir appartenu à Borderline ou d'avoir collaboré avec le réseau, vivants ou morts, sont également punaisés au mur. Noémie Trussel, Tigre, Bruno Guillon, Sofiane Jabir, Faust Netchaïev, et tant d'autres, dont la plupart

complètement anonymes. Malgré tout, ces nouvelles données sont un vrai trésor et les recoupements avec les archives d'Interpol sur les premiers agissements de l'organisation ont été nombreux.

Le café coule et le silence règne ; les membres sélectionnés par la commissaire ne se connaissent pas encore.

Cécile a une pression terrible sur les épaules. Lorsqu'elle pénètre dans la vaste salle de travail, la lumière crue lui fait plisser les paupières. Tous les yeux sont braqués sur elle.

« Je pense que tout le monde a eu une copie du dossier, commence-t-elle. J'ai fait en sorte que ce soit à la fois complet et concis. Si vous voulez consulter les données dans leur intégralité, tout est disponible sur mon bureau. »

Elle désigne un pavé de feuilles dans des chemises. Le tout fait bien trente centimètres de haut.

« Avant tout, aucune information ne doit transiter par le réseau Intranet. Rien ne doit circuler par mail et aucune note ne doit être prise sur quelque ordinateur que ce soit. Il se trouve que les Borderline utilisent le piratage informatique pour récupérer les éléments d'enquêtes et les données dont ils ont besoin pour surveiller leurs filières de vente. »

Court silence pour bien laisser le temps à tout le monde de digérer l'information, puis elle développe.

« Cette information m'a été confirmée ce matin même par le lieutenant Denis Seigne, de l'OCLCTIC, l'Office central de lutte contre la criminalité liée aux technologies de l'information et de la communication. Il en a trouvé les preuves après les analyses des systèmes du SRPJ et du parquet de Strasbourg. Des logiciels espions infestent les réseaux internes. C'est certainement le cas de nombreux autres commissariats et gendarmeries. Ce n'est sans doute pas leurs seules sources ni leur unique moyen de surveillance, mais c'en est un, et pas des moindres. Une chose est sûre, ils ont avec eux un as de l'informatique. Notre homme a tenté de remonter à une adresse IP, dans le but de parvenir à déterminer une adresse physique de connexion. Mais *a priori*, il s'agit de réseaux sans fil de type Wi-Fi qui ont été piratés.

— Et il a pu éliminer ces virus ? demande Michel Grux.

— Il aurait pu, mais je lui ai demandé de ne pas le faire, répond-elle. Il a donc tout laissé en place. »

Face à l'étonnement général, elle s'explique :

« La neutralisation de ces programmes aurait alerté l'organisation. Ils auraient immédiatement été contraints de réagir, de changer de méthodes. Or, l'opération que nous nous apprêtons à mener est basée sur ces méthodes. La moindre modification pourrait réduire à néant nos chances de réussite. Il faut justement qu'ils ne voient rien venir, on doit tout faire pour endormir leur méfiance. Il faut bien comprendre que les individus auxquels nous avons affaire sont capables du pire pour protéger leur structure, toutes ces tueries le prouvent. »

Elle se déplace de quelques pas et montre du doigt la partie du mur tapissée des photos de scènes de crimes :

« Voilà ce qu'il se passe lorsqu'ils se sentent menacés. »

Elle passe ensuite aux images de la Villa Venezia après la tragédie, ainsi que celles du squat de Rotterdam suivant l'assaut des forces de la police néerlandaise. On y voit les corps des policiers tués, les restes d'incendie, du sang, des impacts de tirs.

« Et voilà ce qu'il se passe lorsqu'ils sont acculés ! »

L'auditoire est silencieux, accroché aux lèvres de Cécile qui profite de cette attention pour livrer en priorité les informations capitales.

« Comme indiqué dans les parties intitulées "Méthodologie" et "Victimologie" de mon analyse, l'organisation possède un mode opératoire précis, que nous ne connaissons que partiellement, et choisit ses proies avec soin. C'est leur attachement au respect des règles qu'ils se sont fixées qui leur a permis de rester si longtemps dans l'ombre, de durer et d'agrandir leur territoire. C'est aussi ce que nous allons utiliser contre eux. Nous avons en ce moment un agent infiltré dans le milieu du trafic de stupéfiants de Belfort. Il a étudié le profil des individus recrutés par Borderline et travaille à s'y coller au plus près. Le but est qu'il attire leur

attention, que les membres décideurs de Borderline le contactent et lui proposent de devenir leur distributeur local, leur grossiste sur Belfort.

— Et on va pouvoir rencontrer cet agent ? demande Bruno Bassou.

— Non, répond-elle. Pour des raisons de sécurité, nous devons passer par son couvreur, le commandant Hullschmidt. »

Elle le désigne du doigt tout en approfondissant.

« Le couvreur est le seul à connaître la véritable identité de son agent, ainsi que la fausse. Il en est responsable. Pour protéger sa couverture, personne ne peut le rencontrer, ni même chercher à le faire. Un agent infiltré et son couvreur disposent de méthodes sécurisées de communication. Il convient de ne pas oublier que si le piège fonctionne, l'agent va prendre une place sensible. Il deviendra le fusible de cette filière. »

Doigt à nouveau tendu vers les clichés des scènes de crimes pour imprégner tout le monde de la réelle dangerosité de la position du flic infiltré.

« En cas de problème, il sera la cible de l'escadron de la mort de l'organisation. Ils le tueront pour préserver la tête, comme ils l'ont fait avec les autres. C'est pour cette raison qu'il est indispensable que toutes les données qui sont échangées ici demeurent au sein du groupe. Le matériel informatique ne doit pas être utilisé. Tout se transmet sur papier et aucun document ne quitte cet espace. Personne ne doit pénétrer dans cette pièce.

— Comment être sûr qu'aucun curieux ne viendra ici pendant notre absence ? demande Bruno Bassou.

— Une permanence va être instaurée pour qu'au moins deux d'entre nous soient ici de jour comme de nuit, répond-elle. Un tour de garde va être mis en place par binôme.

— Et si, par le plus grand des hasards, une enquête du SRPJ de Besançon ou de celui de Strasbourg les mène à notre homme ? demande le lieutenant Grux. Je ne sais pas si vous le

savez, mais la ville de Belfort a toujours été partagée, à cause de son histoire, et les deux services ont coutume d'y travailler.

— C'est exact. Mais tout a été prévu pour minimiser les risques. Tout d'abord, je vais expliquer cette particularité de Belfort aux Nanterrois ici présents. »

Elle marque une courte pause et toussote pour s'éclaircir la voix avant de commencer :

« Historiquement, cette ville faisait partie de l'Alsace. Le département du Territoire de Belfort n'a été créé qu'en 1922, sur l'ancienne partie de l'Alsace non annexée par l'Allemagne après la Première Guerre mondiale, et il a été intégré à la région Franche-Comté. Mais comme les habitudes ont la vie dure, les autorités territoriales alsaciennes continuent de nos jours à agir ici, bien que la ville soit sous la juridiction du SRPJ de Besançon. C'est là que le juge d'instruction Gérard Seguin intervient. Officiellement, il instruit cette affaire avec les hommes de Frietblatt, mais, officieusement, il est avec nous.

— Pourquoi ça ? demande le commandant Bassou. Je ne comprends pas le but de la manœuvre.

— C'est très simple. L'objectif est toujours d'endormir la vigilance de l'organisation. Gérard Seguin va ralentir les investigations des hommes du SRPJ de Strasbourg, refuser de délivrer des commissions rogatoires, de telle sorte que les Borderline soient en confiance et continuent leur progression territoriale vers le sud, donc vers nous.

— Et si ce sont les stups de Besançon qui remontent la filière, insiste Bassou. Le résultat sera le même, non ?

— La direction centrale a donné l'ordre au SRPJ de Besançon de laisser momentanément en attente toutes les pistes qui pourraient les mener à Belfort. Quant aux hommes de la permanence départementale locale, j'ai toute autorité sur eux pour la durée de l'opération et le commissaire Begey doit me tenir au courant de toutes les enquêtes en cours. »

Le chef de groupe de l'office des stups acquiesce, satisfait des réponses de la commissaire qui conclut :

« Il y a eu assez de victimes, dit-elle d'un ton grave. Cette organisation criminelle sévit depuis bien trop longtemps. Elle a traversé les mailles de tous les filets, cachée dans les ombres. Ils sont dangereux, sans scrupules, organisés, mais surtout invisibles, indiscernables, anonymes. Ils se sont évaporés et sont réapparus plus fort en 1998 et en 2003. Par deux fois, ils ont été sous-estimés, ce qui leur a permis de survivre et de se remettre en marche. Ne réitérons pas cette erreur. »

Elle se plante devant les quelques photos des suspects potentiels et les englobe d'un geste vague.

« Ce sont des ombres, des manipulateurs, des stratèges, poursuit-elle. Des génies du crime dont on ne sait pratiquement rien. Pour l'instant, ils échappent encore à nos regards, mais nous allons les forcer à sortir de l'ombre. Une fois que ce sera fait, nous allons les étudier, prendre le temps de les comprendre. Nous allons tout mettre en place pour maîtriser notre terrain de chasse en restant invisibles et pour les y attirer. Nous ne frapperons pas avant d'être certains de toucher. »

La totalité de l'auditoire de Cécile est bluffé. Tous semblent avoir pris l'exacte mesure de l'opération vraiment singulière qui commence à prendre forme dans la plus grande confidentialité.

La commissaire laisse quelques minutes à ses troupes pour une pause-café et retourne dans son bureau aux murs recouverts de documents. Elle ouvre le journal que Thierry lui a glissé en main ce matin, à son arrivée. Un article lui tire un sourire : *Importante saisie de cocaïne à Delle*.

Elle y apprend l'arrestation du patron de l'Arsenal par les douanes avec cinq cents grammes de poudre sur lui, ainsi que son placement en détention provisoire. Visiblement, Zacharie a commencé son travail sur le terrain sans perdre de temps. À présent, il est seul maître à bord : l'appât est prêt, il ne reste plus qu'à attendre.

Mardi 24 août 2010 – 10 h 43 – Belfort

Quand Fabio Costes arrive à l'Arsenal, tout le monde est déjà là. Depuis l'extérieur, il peut entendre les coups de gueule qui s'échangent à l'étage, résultat des premières secousses de l'arrestation de Laurent Michel.

Alors qu'il monte les marches des escaliers menant au bureau d'un pas lourd pour bien se faire entendre, la fanfare de voix agitée et enflammée baisse d'un ton, puis s'éteint tout à fait lorsqu'il pose sa main sur la poignée.

Quand il entre dans le bureau, ses six collaborateurs se taisent immédiatement et baissent le nez au sol.

« Vous devriez gueuler encore plus fort, histoire qu'on vous entende jusqu'au commissariat ! lance Fabio à peine entré. Vous trouvez que c'est le moment de se faire remarquer ?

— T'es au courant ? demande Kat.

— Bien sûr ! Tout le monde est au courant. Ce que je ne sais pas, c'est qui a bavé.

— Dans les journaux, ils parlent d'un contrôle de routine, objecte Arnaud.

— C'est un coup de balance ! »

Silence à nouveau. L'approche de Costes est calculée. En refusant la possibilité du hasard et en certifiant qu'il y a un mouchard dans le coup, il se place dans la position de justicier et de leader, un homme de bonne volonté qui ne veut pas de cette place de nouveau chef mais que tout désigne pour l'être. Ainsi, il prend la place de Laurent naturellement. Sans compter que s'il venait à avoir besoin d'éloigner un quelconque individu gênant du paysage, il n'aura plus qu'à faire courir les bruits qu'il faut pour le muer en parfait Judas.

Il s'assoit à son bureau et se fait couler un café. Une nouvelle fois, la voix d'Arnaud s'élève :

« Excuse-moi, Fabio, mais on va faire quoi, maintenant ? »

— On va se mettre au vert une semaine ou deux. On va transférer les stocks chez moi et vous viendrez vous charger avant chaque soirée. Celui qui tombe assume, à vous d'être prudents. Si ça ne convient pas à quelqu'un, qu'il le dise. »

Personne ne bronche : trop de fric en jeu.

« Bon. Je vais prendre la direction en main quelque temps. Je ne vais pas nous laisser crever de faim, mais comme il faut s'attendre à avoir les flics ici, je veux qu'on bosse plus discrètement que jamais. Ceux qui n'ont pas de fiches de paie vont éviter de venir en dehors des horaires des spectacles. »

Tous acquiescent.

« Mais ce n'est pas pour autant qu'on va baisser la cadence, précise-t-il. On a des stocks à écouler et besoin de fric pour aider Laurent à cantiner. Donc discrétion mais rendement. »

Les troupes semblent encouragées, les ombres qui tapissaient leurs visages se dissipent peu à peu.

« Je vais prendre le relais de la programmation artistique, poursuit-il. J'ai pas mal bossé là-dessus avec Laurent et j'ai tous les contacts des tourneurs, ainsi qu'un tas d'artistes sous le coude. Il faut préparer la sortie du programme de la rentrée.

— Laurent avait déjà des prévisions et des contrats de prêts, souligne à nouveau Arnaud. Certains sont signés. Il voulait s'orienter pop-rock pour cette saison.

— Non ! répond sèchement Fabio. Ce sera plutôt axé électro. On avait revu les lignes directrices. Ça va nous mettre un bon coup de fouet et doper un peu la fréquentation. Ce qui a été signé reste en place. Pour le reste, je vais terminer le bouclage. »

Tout le monde avale la soupe sans discuter, mis à part Arnaud qui fronce les sourcils. Mais Costes le regarde droit dans les yeux et le défie d'une voix sèche et glaciale :

« Ça te pose un problème, Arnaud ? »

L'intéressé baisse les yeux en secouant la tête.

« Non, Fabio, c'est toi qui gères.

— On est d'accord, alors tout le monde au charbon !

Sur ces mots, il allume le PC et commence à se mettre au travail. Kat fait de même. Elle est également salariée en tant qu'infographiste et responsable de la communication par l'association qui gère la salle. Bader est technicien en sonorisation et en éclairage. Marco s'occupe de la gestion des artistes : installation des loges, organisation des balances et technicien de scène, en bref un poste assez polyvalent.

Les trois autres, Arnaud, Christophe et Seb, sont des membres actifs de l'association : ils travaillent officiellement en tant que bénévoles au bar et à l'accueil. Alors que tout le monde s'attelle à sa tâche, ces derniers quittent la salle.

Costes occupait jusqu'alors les fonctions de directeur artistique adjoint : en l'absence de Laurent, c'est lui qui prend les commandes. C'était le but de ce coup de téléphone aux douanes : l'évincer et prendre le contrôle. La structure va continuer de tourner, mais c'est Fabio qui en sera à la tête.

L'association Les Griffes du Lion n'est qu'une façade. Un bureau fictif payé en dessous de table pour faire de la figuration et un conseil d'administration constitué de pantins qui disent *amen* à tout. Derrière ça, un vaste réseau de trafic de stupéfiants dont le fonds de commerce est la clientèle de la salle et un réseau de distribution qui arrose Belfort et ses alentours.

Le nouveau directeur se penche tout d'abord sur les priorités. Il commence par contacter les tourneurs des artistes de la scène électro les plus en vue cette année, ainsi que quelques DJ locaux plus ou moins renommés. Transformer la programmation, privilégier la scène techno pour s'approcher le plus possible du portrait des cibles des Borderline, c'est l'objectif de Zacharie Coscas qui va à présent pouvoir orienter les activités de l'Arsenal comme il l'entend et augmenter les chances que l'organisation prenne contact avec lui.

Fabio Costes, la partie visible du personnage, pense d'abord à gagner du pouvoir et étendre son influence. Il est à présent le dirigeant officiel de tout le business. Il va pouvoir mettre en place tout ce que Laurent Michel n'avait jamais fait : ouvrir la salle aux associations pour multiplier les événements dans le secteur visé, y distribuer la marchandise, booster les ventes et augmenter le profit.

Costes et Coscas : entité chaotique et bicéphale.

Chaque mission le pousse un peu plus loin dans son personnage qui n'est plus simplement une identité de couverture mais une partie de lui-même, un individu à part entière, avec sa propre personnalité.

Fabio Costes sort un sachet de cocaïne de son jean et se fait deux grandes lignes qu'il sniffe sans tarder. Fabio Costes aime la drogue. C'est un vrai caïd du milieu qui mène ses affaires avec discrétion et fermeté. Au fond de sa tête, Zacharie Coscas gère les missions, mais plus elles durent, plus il s'efface.

Presque sept mois qu'il est en place, la mission la plus longue qu'il ait effectuée à ce jour, et elle va être prolongée pour un temps encore indéterminé. Le lieutenant de police a presque disparu. Ce n'est plus qu'un morceau de conscience caché au fond de cette âme en duplex, un garde-fou. Et plus il s'enfoncera dans son rôle de narcotrafiquant, plus le flic qui est en lui s'éloignera. C'est de pire en pire, de plus en plus rapide à chaque opération. Mais pour l'instant, peu importe, il a le contrôle.

En face de lui, derrière l'écran de son poste de travail, Kat observe d'un œil discret le visage mobile de son nouveau patron. Les expressions qui le traversent sont changeantes. Son regard crépite, comme rempli de braises mal éteintes. Il paraît pris dans les profondeurs d'un gouffre intérieur immense, en contact avec ses instincts les plus sombres. Ce spectacle la fait trembler.

Elle a toujours eu peur de Fabio, depuis son arrivée à l'Arsenal, deux semaines après l'arrestation de Saïd, l'ancien bras droit du boss. Ce qui n'était qu'une méfiance instinctive les premières semaines s'est vite transformée en peur. Depuis

quelque temps, il la terrifie et, en même temps, la fascine. Conseillé par un contact de Laurent, il est venu remplacer l'ancien second, tombé avec trois kilos de coke.

Dès le départ, il a séduit le patron. Ingénieux, prudent, innovant, il est parvenu à combler la perte liée à la saisie en moins d'un mois. Il a dopé les ventes, mis en place de nouveaux circuits de distribution en prenant tous les risques. À peine deux mois après son arrivée, on aurait dit que Laurent était hypnotisé ; il ne jurait plus que par lui. Il l'a même embauché dans l'association comme directeur artistique adjoint afin d'officialiser sa position dans la structure.

Il a bouleversé les habitudes de travail, imposé de nouvelles règles, organisé une surveillance dans la structure pour repérer et éliminer la concurrence. Il s'est dévoilé progressivement, le temps de prendre ses marques, et ce qui était au départ un assistant consciencieux est un requin impitoyable.

Kat se souvient encore de ce soir du 22 mai.

Laurent avait rassemblé une demi-douzaine de DJ locaux pour une soirée parfaite. Tout le monde a été mis à contribution et la came s'est vendue plein pot. Fabio était planté sur le balcon, comme d'habitude. Il aime cet emplacement qui lui donne de la hauteur et une vue imprenable sur la salle. Cette nuit-là, il n'a presque pas quitté son poste, son regard sondait la masse en mouvement.

Il y avait une raison à cela. À deux heures et demie du matin, il a fait monter tout le staff dans le bureau. Une fois que tout le monde rassemblé sur les canapés, il a commencé à fixer dans les yeux tous les revendeurs sous le regard perplexe du boss qui ignorait le motif de ce rassemblement. Au bout de cinq minutes de cette observation silencieuse, il a demandé à Djamel de venir s'asseoir face à lui, au bureau.

« T'as vendu combien d'héro depuis que t'es remonté te recharger ? » a-t-il demandé sans préambule. L'ancien membre du staff a sorti ce qu'il lui restait, soit quatre grammes :

« J'en ai passés six ! a-t-il répondu. Voilà le cash ! »

Il a posé les billets sur le bureau. Fabio restait silencieux, le fixait dans les yeux. Djamel commençait à se sentir mal à l'aise.

« C'est quoi le problème ?

— Le problème c'est qu'il y a le compte ! T'as pris dix grammes, t'en ramène quatre et deux cent quarante euros.

— Et c'est un problème ça ?

— Oui, c'est un problème parce que tu en as vendus douze. »

Le visage du Maghrébin s'est déformé de colère :

« Tu m'accuses sans preuve alors que je me crève le cul ?

— Arnaud ! Seb ! Foutez-moi ce voleur à poil. »

L'ordre est tombé comme la lame d'une guillotine. Djamel a regardé Laurent, cherchant un soutien dans son regard. Mais ce dernier a haussé les épaules avec un visage impassible. Les deux autres se sont levés pour le déshabiller. En baissant son boxer, sept sachets d'héroïne sont tombés sur le sol, ainsi qu'une liasse de billets.

C'est alors que Fabio a fait le tour du bureau et a tiré son calibre de sa ceinture. Il a commencé par un grand coup de crosse en pleine face. Le nez et les incisives éclatés sous le coup, Djamel s'est écroulé au sol en hurlant.

Costes a alors posé son pied sur son poignet droit et a commencé à lui écraser la main avec des coups d'une violence inouïe. Il ne semblait jamais vouloir s'arrêter.

Djamel l'a insulté, puis a commencé à hurler avant de se mettre à supplier. Mais la crosse continuait à marteler. La chair a fini par éclater un peu partout et les os brisés sont ressortis progressivement, en petits éclats clairs. Jamais Kat n'avait vu le squelette d'une main aussi nettement. Une flaque de sang s'est formée lentement autour et se répandait sur le lino. Le spectacle était insoutenable, Djamel était inconscient, mais les coups continuaient de pleuvoir impitoyablement.

Il ne s'est arrêté que lorsqu'il ne restait plus de l'extrémité de son bras droit qu'une sorte de bouillie de chair et d'os,

aplatie contre le sol. Tout le monde était livide dans la pièce, un silence de mort s'est effondré sur eux alors que Fabio venait d'armer son automatique et de le placer sur la tempe du voleur.

« T'as toujours eu ta part, a dit Fabio. Le boss est très généreux et tu l'as doublé. Si je te revois à Belfort, je te fume. »

Il s'est alors adressé à Seb et Arnaud.

« Sortez-moi cette merde ! »

Kat a encore en mémoire la vision de ces doigts en morceaux, ça lui donne un vertige.

Fabio Costes, ce feu dans les yeux, ces ombres volatiles sur le visage. Maintenant qu'il est le capitaine du navire, la jeune infographiste espère qu'il n'y aura pas d'orage.

Cécile Sanchez vient de reprendre sa place contre le mur tapissé des données de l'enquête, son auditoire est à nouveau rassemblé devant elle. Elle attend le silence pour commencer la distribution des tâches :

« Inutile de préciser qu'on ne sait pas combien de temps il faudra pour que notre piège fonctionne. Des semaines. Des mois peut-être. Pendant ce temps, chacun d'entre nous va devoir mettre cette attente à profit. »

Elle se tourne vers David Cohen, son second.

« Romane va continuer son travail d'analyse des archives et des documents d'enquête. Tu seras chargé de l'aider à reprendre le dossier et en tirer le plus d'informations possible, faire des recoupements et mises à jour avec un œil neuf. Tu l'aideras aussi au visionnage, au tri et à l'archivage des enregistrements qui vont être faits grâce au travail du lieutenant Vachet. »

À l'évocation de son nom, le technicien sort un carnet et un crayon. En voyant qu'il est prêt, elle s'adresse alors à lui.

« Notre agent infiltré va simuler une panne sur l'installation électrique dans les locaux de l'Arsenal. Vous allez devenir un

électricien, venu pour régler le problème. Il nous faut un accès audio et vidéo de la salle, aussi complet que possible. Après ça, vous vous attaquez à son véhicule. Prévenez Thierry Hullschmidt quand vous désirerez intervenir dessus. Vous avez une semaine pour gérer tout ça. Ce sera suffisant ?

— Oui, ce sera fait ! assure-t-il. Avec le matériel disponible, on peut faire des miracles. »

Cécile en est persuadée. Elle a été bluffée par les états de service de l'homme lorsqu'elle a consulté son dossier. Ça fait presque trente ans que le lieutenant fait ce travail. Elle n'a pas hésité une seconde en le choisissant parmi la douzaine d'autres.

« Une fois que tout sera en place, vous nous formerez au fonctionnement du matériel. »

Elle se tourne ensuite vers le groupe Bassou et s'adresse directement à Bruno, leur chef :

« Pour vous, il s'agira de procéder à des contrôles de consommateurs, avec simple confiscation de la marchandise. Dès que des produits saisis vous paraissent similaires à ceux décrits dans le rapport, vous envoyez le tout au labo. »

Elle montre une plaquette d'étiquettes autocollantes de couleur rouge avec l'inscription « DCPJ – Statut prioritaire ».

« Demandez-moi une de ces vignettes à coller sur l'envoi. Il sera traité par le labo dans les plus brefs délais. Le but de la manœuvre est de s'assurer que les Borderline ne sont pas déjà en ville, qu'ils n'ont pas ou qu'ils ne vont pas choisir une autre filière de distribution. »

Elle termine par le lieutenant Grux.

« Nous allons travailler ensemble. Votre participation à la dernière confrontation avec ces individus peut nous permettre d'anticiper leurs actions et d'affiner nos connaissances. »

Un sourire éclair se dessine sur les lèvres du Chacal, comme un microséisme facial. Une étincelle illumine un instant son regard, au même moment, puis disparaît, éteinte par la dilatation soudaine des pupilles qui donne une idée assez précise à Cécile de l'état d'esprit de l'homme.

Satisfait de tenir un moyen de terminer ce qu'il a commencé il y a des années. Il va donner cent pour cent de lui-même.

La commissaire revient promener son regard sur l'ensemble du groupe qui est désormais le sien.

« Au travail ! »

Mardi 24 août 2010 – 19 h 12 – Belfort

Ravie d'avoir un peu de compagnie, Madeleine Verdier prépare avec soin le plateau pour ses hôtes. Trois tasses de son service en porcelaine, du café bien corsé, deux petites cuillères en argent et le sucrier. Une fois que tout est prêt, elle se dirige dans la bibliothèque de son défunt mari et y porte le plateau qu'elle dépose sur le coin du bureau :

« Vous savez, depuis que Luc est décédé, je vis seule et n'ai plus guère de visite ! dit-elle à peine entrée dans la pièce. Alors vous pouvez rester aussi longtemps que vous voulez.

— C'est très gentil, madame Verdier, répond le premier des deux hommes. Vraiment, ça nous aide beaucoup.

— Bon ! Je vous laisse travailler. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, je suis dans le salon. »

Au moment où la vieille femme quitte la pièce, Roger Schreiber remplit deux des trois tasses de café brûlant et place deux sucres dans la sienne, un demi dans l'autre. Le commandant Jaegli reprend les jumelles et plonge à nouveau dans ses observations. Devant lui, un carnet à spirales dans lequel plusieurs pages sont déjà noircies de notes.

Ils ont eu une chance inouïe : trouver une vieille veuve dans cet immeuble, au troisième étage du 10 rue Georges Pompidou, dont une fenêtre offre une vue parfaite sur l'hôtel de police.

Ils ont vite repéré l'immeuble idéal et se sont lancés dans un porte-à-porte sur les étages supérieurs, troisième et quatrième : la bonne hauteur pour dominer la cour malgré le mur d'enceinte. Madeleine Verdier les a accueillis avec plaisir, trop heureuse de rompre avec son morne quotidien. Elle n'a même pas cherché à savoir pourquoi des policiers cherchaient une vue discrète sur le commissariat. Jaegli avait déjà un bobard de

prêt au cas où mais n'a finalement pas eu besoin de mentir : la présentation des cartes de réquisition et leur accent alsacien a suffi. Madeleine était mariée à Luc Verdier, décédé trois ans plus tôt, mais son nom de jeune fille est Stempflin.

« Une Alsacienne pure souche ! » a-t-elle annoncé avec une grande fierté.

Ils ont beaucoup parlé en patois du Bas-Rhin. La petite dame rayonnait de bonheur. Elle leur a ouvert sa porte et a accepté de les accueillir sans conditions ni rétribution.

Depuis onze heures du matin, les deux hommes sont installés. Leurs observations ont déjà porté leurs fruits. Ils savent que le groupe est installé au troisième étage, dans une pièce qui donne sur la cour intérieure ; Jaegli a vu à deux reprises le Chacal se griller une cigarette à la fenêtre. Ils savent que quoi qu'il se passe ici, c'est discret et confidentiel. Même Sanchez ne se gare pas dans la cour. Sa voiture est sur le parking de la place de la République et elle se rend au commissariat à pied. D'autre part, elle a changé de véhicule et dispose à présent d'une Safrane blanche immatriculée dans le département.

En revanche, ce qu'ils ignorent, c'est qui compose le groupe d'enquête qui agit ici, dans l'ombre. Les deux flics ont vu la commissaire, sa fouine et le Chacal, mais comme ils ne connaissent pas les hommes qui y travaillent, impossible de distinguer les nouveaux arrivants du personnel habituel.

Il est dix-neuf heures trente lorsqu'un coup de sonnette très bref retentit dans l'appartement. Schreiber est presque déjà au garde-à-vous.

« C'est lui ! s'exclame-t-il. Il prend combien de sucres dans son café ?

— Sans sucre ! » répond Jaegli, concentré sur les fenêtres.

Moins d'une minute après, la porte de la pièce s'ouvre. Madeleine Verdier s'écarte et, avec un geste poli, invite le nouvel arrivant à entrer et referme derrière lui.

« Alors c'est ici que ça se passe ? tonne Frietblatt. Vous êtes sûrs de vous au moins ?

— Plus que sûrs ! répond le commandant sans lâcher la cour des yeux. Je pense qu'ils ne vont pas tarder à sortir, ou on verra Grux se mettre à la fenêtre pour fumer. »

Roger tend sa tasse au directeur et lui laisse sa chaise près de la fenêtre. Ce dernier s'y pose et jette un œil.

« Pas mal ! note-t-il. Vous avez assuré. Alors, un topo.

Roger saisit le carnet et commence son résumé :

« Ils sont arrivés en début de matinée. D'ici, on voit les fenêtres de leur QG, mais pas grand-chose à l'intérieur, mis à part qu'il y a du monde, une bonne dizaine de personnes.

— Ça y est ! s'exclame Christian. Il est à la fenêtre, avec une autre fille. Ils se sont allumés une clope. Regardez ! »

Il passe des jumelles à Frietblatt qui voit bien Grux, à côté d'une petite brune d'à peine vingt-cinq ans.

« Putain de merde ! Alors c'est ici que ça se passe !

— Qu'est-ce que vous pensez qu'ils font ? demande Jaegli.

— Ils ont trouvé la tête du réseau. Il faut au moins ça pour qu'elle s'installe ici avec des collègues sortis de je-ne-sais-où. »

Les deux Alsaciens frétilent comme des truites au bout d'une ligne. La fierté leur déforme le visage.

« Mais maintenant, il va falloir être encore meilleurs !

— Quel est le plan ? » demandent-ils.

Les lèvres du pitbull se retroussent dans une mimique de dédain et de haine, ses yeux s'arrondissent : un animal.

« C'est très simple, répond-il. Vous leur collez au cul et vous trouvez pourquoi ils sont là. Sanchez ne va pas oser attaquer directement, c'est une psy doublée d'une bureaucrate. Elle va tergiverser, analyser, perdre un temps fou. Dès que vous avez l'info, je fais jouer mes relations et fais ouvrir une information judiciaire en passant par un autre juge. Pendant qu'elle cogite, on monte un assaut massif et on se refait une virginité en coiffant ce tas de cons au poteau. »

Mardi 24 août 2010 – 23 h 18 – Belfort

Les binômes de garde des locaux ont été formés. En les constituant, Cécile a fait en sorte qu'une productivité puisse ressortir de toutes ces nuits passées dans le QG. Une liste est affichée sur l'un des murs.

1 – Cécile Sanchez-Michel Grux

2 – David Cohen-Romane Castellan

3 – Thierry Hullschmidt-Alain Vachet

4 – Bruno Bassou-Thierry Dussel

5 – Gilles Bringard-Nasser Lalaoui

6 – Justine Baade-Lucas Antonietti

Le groupe a profité de la fin de journée pour peaufiner l'installation de la salle de travail, en récupérant du vieux mobilier stocké dans un coin des combles. Il est à présent possible de dormir sur place, sur deux canapés convertibles récupérés et installés dans un coin.

Mais Michel et Cécile, qui ont pris le premier tour, n'en profitent pas. Ils sont debout devant les murs couverts de photos et mettent à profit les souvenirs du lieutenant pour tenter de voir plus clair dans la constitution de Borderline. Ils se concentrent sur les photos de l'enquête sur la villa. Les deux flics ont pris le temps de sympathiser.

« Tu vois, elle était bien présente à l'époque ! dit-il avec satisfaction. Elle a été prise en photo pas mal de fois dans la cour de la propriété. »

Il pointe du doigt une photo de Noémie Trussel traversant à pied le parking de la Villa Venezia. Sur une autre, on la voit avec le Black dont le pseudonyme est Tigre, ainsi qu'un troisième individu, les cheveux frisés en bataille, autour de

vingt-cinq ans, habillé d'un pantalon en lin, de sandales et d'une chemise ouverte. Cécile hoche la tête et se plante devant les images issues des archives d'Interpol datant de la fin des années quatre-vingt-dix.

« On la voit à cette époque aussi, précise la commissaire. Elle fait partie de Borderline depuis la première génération. Tu as lu son pedigree, je suppose ?

— Oui. C'est une ravagée. Et puis elle a une gueule de camée. Ils ont tous des gueules de camés !

— Il ne faut pas les réduire à ça. Ils sont intelligents et expérimentés. Sinon ils seraient morts ou en prison. »

Michel acquiesce en serrant les dents, du mépris plein les yeux et le visage. Cécile décide de le tirer de cet état d'esprit instable en revenant sur des points plus précis.

« Tu noteras que le Black connu sous le pseudo de Tigre est lui aussi là depuis le départ.

— Mustafa Latrache... souffle-t-il.

— Son nom, c'est Mustafa Latrache, explique-t-il. À l'époque, lui et cette balafrée traînaient à la villa. On n'a rien pu avoir de concret sur eux. En revanche, on a eu son nom.

— Parfait ! s'exclame-t-elle. On a enfin un nom à mettre sur ce visage. »

Elle bouge de quelques pas sur sa droite et pointe à présent du doigt les clichés pris par le Rollin, le barman du Poisson-Clown, durant la tuerie de Wintzenheim.

« Tous les deux sont toujours là aujourd'hui, continue-t-elle, Tigre et Lolita. J'avais dressé leurs portraits-robots au début de mon enquête. Je les ai croisés avec ce gars trapu qu'on retrouve dans les clichés de la Verfassungsschutz : un Borderline de la première génération lui aussi.

— Il est aussi dans le dossier que j'ai monté sur Guillon.

— T'as son nom ? Un alias ?

— Non, seulement quelques photos. »

Grux va chercher le carton récupéré chez Florence Valenza et fouille dans le tas de prises de vue qui n'ont pas pu être affichées, faute de place. Il tire une image de la cour de la villa pendant une soirée. Au premier plan de la foule, on distingue bien l'individu corpulent qui marche vers le portail, ainsi qu'une autre sur laquelle il sort d'une vieille 106.

« Génial ! Un de plus à ajouter, présent sur les trois affaires ! le félicite Cécile en accrochant la dernière au mur.

— Peut-être le troisième tueur ? suggère Michel.

— Non ! Impossible !

— Pourquoi pas ? »

Cécile montre les images tirées des caméras de l'immeuble de Glockner avant qu'elles ne soient neutralisées.

« Tu vois les trois silhouettes ? On reconnaît celle de Lattrache, confirmée par sa peau sombre sous les trous de la cagoule. La plus petite est celle de Lolita, un seul œil visible sous la cagoule. La troisième est longiligne alors que notre homme est plutôt massif. Ça ne peut pas être lui.

— Le chauffeur ? tente-t-il.

— Non plus ! contredit-elle à nouveau. Le chauffeur est un passionné de voitures. Il ne conduirait pas une vieille 106, sauf dans le cadre des obligations d'une mission... et encore ! Et tu peux noter que sur l'une des dizaines de photos prises à Berlin par les renseignements, on le voit avec cette même 106.

— Alors c'est qui ? s'énerve Michel. Jean-Pierre Bauer n'avait pas réussi à l'identifier.

— Sans doute d'autres fonctions. Un dirigeant peut-être ? On n'en sait rien encore mais on l'a visualisé, c'est déjà bien. Pour le chauffeur, il y en a un qui pourrait coller. »

Elle cherche sur le mur et finit par montrer un grand gaillard, cheveux décolorés coupés en brosse, sourire large sur un visage rond, avec trois idéogrammes japonais tatoués sur le côté droit de sa gorge. Il sort d'une voiture clairement modifiée.

« J’ai fait une demande de traduction du tatouage hier soir, c’est arrivé ce matin : des Kanji japonais. Le premier se prononce *Choo*, il signifie surpasser ou dépasser. Le deuxième, *On*, représente le bruit, le son. Et le troisième, *Soku*, veut dire rapide. L’ensemble donne donc “vitesse supersonique”, *rapidité qui dépasse le son*. Ça pourrait correspondre.

— C’est pas con ! concède Michel.

— On sait aussi que c’est le chauffeur qui s’est occupé de neutraliser le barman, poursuit-elle, en stoppant sa fuite. Il était placé à l’extérieur, ce qui était donc idéal. D’après le rapport du légiste, il a mis un grand coup de ses deux mains ouvertes sur les oreilles du pauvre gars et a provoqué une grave hémorragie cérébrale, ça l’aurait tué même si Lolita ne l’avait pas achevé. Et cet homme-là dispose de la carrure et de la puissance pour faire une chose pareille. »

Nouvelles explorations du lieutenant dans la masse de notes de l’époque. Deux minutes pour trouver une fiche signalétique :

« Lui c’est Fredo. Identité complète : Frédéric Molle, né le 11 juillet 1975 à Dijon. Nombreuses infractions au code de la route et une vieille détention d’arme en 1996. »

Il replonge dans le carton des archives et sort une bonne dizaine de photos de lui en poursuivant :

« Chaque fois des voitures différentes, que des bolides. À l’époque, on pensait que c’était simplement un client.

— Et dans la liste des alias des membres de Borderline, il figure bien un Fredo. Bien vu ! »

Elle sort un marqueur et note le pseudonyme sur un Post-it qu’elle colle sous sa photo, puis, avec un surligneur jaune, repasse le surnom sur la liste.

« En revanche, pas de trace de Guillon dans l’affaire de 1996-1998, ni de quelqu’un se faisant appeler l’Artiste. Pas de traces de Netchaïev non plus. »

C’est alors que les yeux de Michel Grux viennent se poser sur la liste des surnoms tirée des archives d’Interpol. Ce document ne lui avait pas sauté aux yeux dans un premier

temps. En l'examinant, son regard s'éclaire un instant puis se noircit de haine. Il pose son doigt sur une des lignes : *l'Hyène*.

Cécile peut voir ses maxillaires se contracter et son poing gauche se serrer à s'en faire blanchir les phalanges :

« C'est le surnom de Netchaïev ! Comment a été constitué ce *listing* ?

— Des bruits, des rumeurs, répond-elle. Aucune certitude.

— C'est bien le surnom de Netchaïev ! Cet enculé était bien un Borderline ! »

Cécile fronce les sourcils, plongée dans une réflexion intense. Puis, après quelques secondes, elle accroche la photo de Faust à côté des autres, fait un nouveau Post-it : *Faust Netchaïev-l'Hyène*. Ce visage vient rejoindre les esquisses de profils et les visages des autres membres de l'organisation. Satisfaite de cette avancée, elle baille et s'étire. La journée a été longue.

« Je vais aller m'allonger quelques heures et tu ferais bien d'en faire autant. Demain, on a de la route.

— On va où ?

— Dans l'Allier !

— C'est une blague ! ricane-t-il. Tu me tires de cet enfer et tu m'y replonges juste après ? C'est à la limite du sadisme !

— C'est pour la bonne cause. Demain, je me fais un parloir avec Faust Netchaïev ! »

Mercredi 25 août 2010 – 15 h 30 – Yzeure

Cécile est dans une petite pièce nue, à la porte vitrée, habituellement réservée aux entretiens entre les prisonniers et leurs avocats.

Faust Netchaïev va arriver d'une minute à l'autre.

Il purge actuellement une peine de dix ans, condamné pour possession et consommation de produits stupéfiants, trafic de drogue, port d'arme illégal et tentative de meurtre sur un officier de police judiciaire. Le procureur réclamait une peine de quinze ans, mais les circonstances ont permis à l'avocat de l'accusé de réduire cette peine. Le chef d'inculpation d'association de malfaiteurs n'a pas tenu. Grux a ouvert le feu avec une arme irrégulière et ses propres analyses ont révélé la présence de drogues dans son organisme : ça a joué en la faveur de Faust.

En relisant le compte rendu du procès aux assises, Cécile a remarqué que pour le peu d'éléments à charge, la peine a été lourde. Il n'y avait finalement aucune preuve que Netchaïev ait convoyé de la drogue. Les photos dans le dossier que Michel avait remis à Frietblatt n'avaient rien de compromettant, elles indiquaient seulement que Faust se rendait régulièrement à la villa. Il n'y avait que ce carnage entre lui et Grux, et là encore les faits auraient pu jouer sa faveur. Si le système a été clément avec Michel, il a été impitoyable avec l'Hyène.

Tout comme Michel Grux, ses chances de guérison, au moment de son arrivée à l'hôpital, étaient presque à zéro.

Est-ce la haine qui les a maintenus en vie ? se demande-t-elle. La volonté féroce de terminer ce combat ultérieurement ?

Deux hommes que tout est censé opposer mais qui, sur bien des points, se ressemblent. Deux âmes d'écorchés qui, lors de leur dernière rencontre, se sont entre-déchirés avec une rage à

peine imaginable, à un point tel que les circonstances de leur duel ont eu du mal à être clairement définies lors du procès. Et la haine est toujours là, entière. Ainsi, les règles de ce déplacement ont été parfaitement claires depuis le départ : seule Cécile rencontrerait Faust Netchaïev, les antécédents entre ce dernier et le lieutenant excluaient d'office qu'ils se retrouvent face à face. La commissaire lui a donc demandé d'aller s'entretenir avec le directeur de la centrale pénitentiaire puis de consulter les archives des parloirs, ce qu'il a accepté à contrecœur. Il n'aimait pas l'idée que Cécile puisse se retrouver seule dans un espace confiné avec cet animal.

« Il faudra être prudente, a-t-il prévenu avec sérieux. Netchaïev est une bête sauvage. Il est dangereux et imprévisible.

— J'ai lu son dossier, a-t-elle rétorqué. J'en ai vus d'autres.

— Je n'en doute pas, mais quelle que soit l'idée que tu t'en fais, ce sera bien pire. »

C'est sur ces mots qu'ils se sont séparés au premier portique de sécurité. Le lieutenant a été accompagné par un gardien dans les locaux administratifs alors que la jeune femme en a suivi deux autres dans les entrailles de la prison.

Cécile est brusquement tirée de ses pensées par l'apparition de trois silhouettes sur la porte vitrée. Un gardien entre le premier, suivi du prisonnier qui est entravé, mains et pieds, et suivi à son tour par un autre maton.

« Vous pouvez le détacher, dit Cécile.

— C'est fortement déconseillé, madame, répond le premier.

— Vous pouvez le détacher ! insiste-t-elle. Ça ira. »

Les deux hommes haussent les épaules et le libèrent de ses liens. Le prisonnier garde la tête basse. Son crâne rasé à blanc brille sous les néons. Au moment de sortir, le plus ancien des deux surveillants pénitentiaires lui donne les consignes :

« Mon collègue restera derrière la porte. Appelez-nous quand vous voudrez sortir et criez en cas de problème. »

Sur quoi ils sortent, laissant Cécile seule avec l'individu qui reste un moment debout, les yeux posés sur le sol.

Son visage est creusé, cerné, taillé à la serpe. Son menton est large et les muscles de sa mâchoire sont dessinés aussi nettement que sur une planche d'anatomie. Mais il ne la regarde pas encore. Il laisse peser un vide sur la pièce dont le volume semble se réduire, devenant étouffant. Ses épaules sont tirées vers l'arrière et son torse bombé. Bien que tombants le long du corps, ses bras affichent une tension musculaire, jusqu'au bout de ses mains entrouvertes, doigts repliés comme des griffes.

Il se passe trente secondes avant qu'il ne se déplace et vienne se placer debout, face à elle, de l'autre côté de la table. Cécile se lève et Faust lui tend la main, le coude près du corps, obligeant la commissaire à étirer le bras. Quand ils se serrent la main, le prisonnier impose une rotation ferme de la sienne pour qu'elle se trouve vers le haut. Elle remarque un tatouage sur son poignet droit : *Ecce Lex*.

« Commissaire Cécile Sanchez, se présente-t-elle, de la Direction centrale de la police judiciaire. »

Sans un mot, mais avec un sourire asymétrique, Faust lâche son étreinte et se pose enfin sur la chaise. Il détend ses muscles puis son menton se relève sensiblement. Quand il plonge ses yeux dans les siens, le cauchemar commence. Malgré elle, Cécile sent un long frisson lui parcourir l'épine dorsale. Tension de tous les muscles horripilateurs qui couvrent son corps d'une chair de poule prononcée. Paralysie complète, nuque bloquée, colonne vertébrale pétrifiée, membres lourds : son regard est pris au piège de celui de l'Hyène comme un moucheron dans une toile d'araignée. Elle se sent violée mentalement. Il ne lui faut que quelques secondes pour se reprendre, mais ça suffit à lui faire entrevoir le mal plus nettement qu'elle ne l'a jamais croisé auparavant, *le Mal à l'état pur*. Durant quelques instants, elle se trouve projetée dans l'antichambre de l'enfer.

Avant ce moment, personne n'aurait pu lui faire croire en l'existence de l'absolu, lui laisser penser qu'il y a des personnes qui incarnent le bien et d'autres le mal. C'est

terminé à présent. Ça suffit aussi à Netchaïev qui se place coudes en appui sur la table, il la submerge et l'inonde de sa présence.

Un prédateur-né, voilà ce que Cécile ressent.

Elle qui a toujours eu foi en l'âme humaine et refusait jusqu'à présent la possibilité que l'homme puisse être mauvais par nature, ses certitudes sont mortes : Netchaïev vient de les déchirer à l'instant.

Un lourd silence s'abat au profit de Faust sur le volume de la pièce qui semble encore avoir diminué, sensation d'oppression que Cécile s'efforce de vaincre en ouvrant le dialogue :

« Je viens vous voir dans le cadre d'une réouverture de l'enquête sur les événements du dimanche 15 juin 2003, à la Villa Venezia. »

Elle ne lâche pas son interlocuteur du regard, sa mâchoire se relâche une fraction de secondes et ce réflexe permet à la commissaire d'entrevoir un dentier en plastique qu'il cache sans tarder en plaçant sa main en couverture.

« Vous êtes de la DCPJ ? Quel service ?

— J'appartiens à l'OCRVP.

— L'OCRVP ? ricane-t-il. Et c'est quoi ?

— Il s'agit de l'Office central pour la répression des violences aux personnes. Ce service a vocation de détecter et de combattre les infractions violentes contre les personnes, qu'elles soient physiques ou psychologiques. Aussi, grâce au logiciel SALVAC et au groupe du même nom, nous sommes chargés de recouper certains faits et de rouvrir des vieux dossiers.

— Je ne connaissais absolument pas.

— C'est normal, notre office est un petit nouveau. Sa création date de 2006. Vous étiez déjà incarcéré à l'époque.

— Et qu'est-ce qu'il me veut, votre office ?

— Je suis là dans le cadre d'une analyse psychocriminelle visant à la collecte de données pour SALVAC, le Système d'analyse des liens de la violence associée aux crimes. Bien entendu, vous êtes libre d'accepter ou de refuser, dans la mesure où ma visite n'est pas officielle. Mais sachez que votre collaboration jouera en votre faveur à la prochaine commission en vue d'une remise en liberté anticipée. »

Netchaïev éclate d'un rire long et puissant, renversant une seconde sa nuque en arrière. Puis il revient plonger ses yeux de glace dans ceux de Cécile. La lueur sombre qui apparaît alors dans l'œil gauche avertit instantanément la commissaire du changement brusque du climat mental de son interlocuteur qui se referme et fait front. Elle regrette immédiatement ses paroles, voudrait les ravalier et tout reprendre quelques secondes avant. Mais trop tard, l'Hyène envoie la première estocade verbale.

« Moins d'une semaine après mon transfert ici, je me suis battu dans la salle de sport avec le chef d'un gang de fachos : il s'est retrouvé avec un steak haché à la place du visage. Il a un œil en moins et une voie respiratoire permanente au niveau du larynx. Ensuite j'ai choppé un de ses hommes et je lui ai littéralement bouffé le visage : nez, lèvres, oreilles et chaque centimètre carré de sa sale gueule. C'est pour ça qu'à présent, je n'ai droit qu'à un dentier en téflon. »

Grand sourire pour exhiber sa prothèse en plastique blanc, presque transparent.

« Même si je me suis bien débrouillé pour que ce soit eux qui donnent les premiers coups, l'administration pénitentiaire n'a pas trop apprécié le dentier en email affûté que j'avais en bouche. Une arme que je leur mettais sous le nez tous les jours en leur souriant. Alors si vous imaginez que je me fais des illusions quant à une possibilité de libération anticipée, vous vous fourrez le doigt dans l'œil, commissaire. »

Sanchez sent le danger. L'entretien risque de tourner court, et même si les raisons de sa venue ne sont pas ce qu'elle vient d'avancer, elle aimerait disposer d'un peu plus de temps. Elle doit renverser la vapeur au risque de perdre la partie. Comme pour illustrer ses craintes, Faust se lève en la saluant.

« Au revoir, commissaire. Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire. »

Bras croisés, poings serrés contre les flancs, l'Hyène congédie Cécile qui, plongeant immédiatement ses yeux au fond de ceux du monstre, décide de sortir son atout :

« C'est à vous de voir. Si vous préférez retourner dans votre cellule plutôt que de rester un moment ici, libre à vous. »

Sur ces mots, elle ouvre son sac et en tire un paquet de Davidoff, un petit cendrier souple en aluminium et un briquet. Sous les yeux changeants de l'homme, dans lequel elle peut encore lire un peu de méfiance, elle sort ensuite une flasque et deux gobelets en plastique, dans lesquels elle verse une bonne rasade de liquide ambré. En refermant son sac, elle se détourne de lui tout en le gardant discrètement dans son champ de vision.

Il laisse échapper un vrai sourire amusé. Sa tête s'incline sur le côté. Visiblement, son amorce fonctionne : il se rassoit.

« C'est toujours votre marque de cigarettes préférée ? » lui demande-t-elle en le fixant à nouveau.

Faust hausse les sourcils, nouveau sourire déridé, un peu de surprise aussi, et il se décide.

« Vous n'avez pas tort. Je ne suis pas plus mal ici. Et de toute façon, avec tous les psychiatres, psychologues, criminologues et autres tacticiens de l'esprit que j'ai pu rencontrer jusqu'alors, ça ne fera pas une grande différence. Parce que vous êtes bien psychologue ?

— On ne peut rien vous cacher.

— Je vais rester, mais vous aurez fait le déplacement pour rien : je ne suis pas du genre à jacasser. »

Court silence et regard tenace que la commissaire tient.

« Le whisky, c'est quoi ? demande-t-il finalement.

— Je vous laisse goûter. »

Faust prend une lampée qu'il fait tourner en bouche, entrouvrant très légèrement les lèvres, puis ferme les paupières

quelques secondes avec un soupir d'aise :

« White & Mackay, single malt, trente ans d'âge au moins, répond-il. Mais je peux me tromper, ça fait plus de sept ans que je considère le Clan Campbell comme un bon whisky.

— Vous n'avez pas perdu votre palais ! le félicite Cécile. C'est exactement ça !

— Vous êtes une femme de goût, commissaire. »

Il vient de dire ces derniers mots avec un regard un peu trop profond et ambigu. Elle réprime un frisson et marque une pause. Netchaïev s'appuie sur le dossier, ses épaules se relâchent sensiblement. Quand il s'adosse plus profondément, elle sait qu'elle a gagné. Il se détend, allume une cigarette et tire de grosses bouffées en jouant avec le briquet. Cécile se sent pénétrer sous sa garde, passer les murailles épaisses qu'il doit posséder depuis toujours, renforcées par son statut de criminel endurci, encore consolidées durant ces années d'incarcération.

« Je vais devoir passer aux questions... dit-elle posément. Vous ne répondez que si vous le désirez.

— Alors ça va aller vite ! ricane-t-il. Mais allez-y !

— Bien ! Votre rôle au sein de la Villa Venezia n'a pas pu être clairement déterminé. Personnellement, je pense que la cour vous a chargé parce qu'elle n'avait plus que vous sous la main. Mais elle ne disposait pas d'éléments suffisants justifiant cette lourde peine. Pourquoi ne pas avoir fait appel ? »

Le regard de Faust vient fouiller celui de Cécile avec insistance, bien déterminé à définir si elle croit vraiment ce qu'elle dit. La commissaire ne baisse pas les yeux et accepte l'inquisition. Du même coup, elle observe fixement les traits de son interlocuteur qui se redresse sur sa chaise.

« Je ne crois pas en la justice, répond-il. C'est aussi simple que ça. La justice est une machine aveugle et impitoyable contre laquelle il est vain de se battre seul. Je n'ai pas fait appel parce que ça n'aurait rien changé. Mes antécédents, la

colère en face de moi, le deuil des flics... Ça n'aurait rien changé ! »

Sur quoi il écrase sa cigarette et se replonge dans la profondeur de sa chaise, attendant tranquillement la prochaine question. Cécile lui ressert un verre :

« Quel lien avez-vous avec l'organisation nommée Borderline ?

— Ah ! Borderline ! dit-il avec un ricanement amer. C'est donc ça qui vous travaille, hein ?

— Entre autres choses, oui.

— Mais qu'est-ce que vous savez de Borderline ? Je vais vous le dire : vous ne savez rien !

— C'est une organisation criminelle internationale dont vous êtes suspecté d'avoir fait partie.

— Ce serait magnifique si c'était si simple... au moins pour vous. Mais ce n'est pas le cas. Vous n'avez aucune idée de ce que ce nom veut dire et de ce qui se cache derrière.

— Peut-être pourriez-vous m'éclairer ? »

Cécile maintient un peu ses yeux dans ceux de Faust qui lui vomit un rire de mépris au visage. Elle tente d'ignorer la provocation et laisse s'installer un court silence avant de comprendre qu'elle n'a aucune réponse à espérer. Sans plus attendre, elle tire de son sac une chemise cartonnée, en sort un cliché, celui de l'individu trapu qui l'a prise en photo sur le parking de la salle des fêtes de Scherwiller.

« Connaissez-vous cet homme ?

— Jamais vu, non !

— On sait qu'il fait partie de Borderline. J'ai une liste de surnoms. L'un d'entre eux est peut-être associé à cet individu. Je vais les énumérer.

— C'est inutile, je vous dis que vous perdez votre temps. »

Ignorant la remarque, Cécile se met à lire tout en laissant la photo posée face à l'Hyène qui sirote son whisky en l'écoutant :

« Requin. Guignol. Machine. Le Loup. Ernest. Dollz. Le Rat. Djé. Lenz. Firtz. Blackie. »

Puis, d'un seul coup, elle passe à une nouvelle photo, celle du jeune homme à la crinière frisée, et recommence à zéro.

« Et lui ? Requin. Guignol. Machine. Le Loup. Ernest... »

L'Hyène pose les coudes sur la table et croise les doigts devant lui, la fixant à nouveau de ses yeux bleus de glace. Le jeu commence à ne plus l'amuser du tout.

« C'est vous qui dirigiez le trafic à la Villa Venezia ? demande-t-elle brusquement en reposant la photo.

— Non !

— Des membres de Borderline participaient pourtant au business de Guillon !

— Vous ne savez pas de quoi vous parlez. »

Les questions s'enchaînent, désordonnées. Netchaïev ne lâche rien. Un sourire ironique lui balafre le visage.

« Est-ce vous qui avez organisé le piège de la villa ?

— Non !

— Mais vous savez qui c'est !

— Non.

— Cette personne dirige toujours le trafic aujourd'hui ?

— Mais quel trafic ?

— Avez-vous encore des liens avec des membres de Borderline ?

— Ça suffit ! »

Il se lève brusquement et pose ses deux mains à plat sur la table avec un claquement sec. Il se penche en avant, tête baissée, lèvres retroussées, sourire fou et inhumain, regard animal. À cet instant, son surnom lui colle parfaitement à la peau : l'Hyène est prête à l'attaque.

Instinctivement, Cécile recule les épaules. Nouvelle paralysie. Elle trouve que la table est trop étroite, que la pièce

est trop petite.

« On a terminé, commissaire ! Désolé pour le déplacement et merci pour la pause, mais on va devoir stopper là, sinon un incident pourrait survenir.

— Vous n’avez rien à me dire sur Borderline ? demande-t-elle en tenant sa peur en laisse. Vous n’allez quand même pas prétendre que vous ne savez rien ?

— Oubliez Borderline si vous tenez à votre peau : tout ça vous dépasse ! »

Il se redresse, se tourne vers la porte et appelle le gardien. Cécile comprend que l’entretien est bel et bien terminé. La décision de Faust Netchaïev est irrévocable. Il lui tourne à présent le dos et attend que les matons le reconduisent dans sa cellule. L’arrière de son crâne est tatoué de deux mots, écrits dans une police de caractère torturée : *Infekted Mind*.

Débarrassée de son regard, la commissaire souffle un peu, elle range toutes ses affaires dans son sac sans dire un mot, même si la tentation est forte de lui poser une dernière question.

Qui dirige Borderline si ce n’est pas lui ? se demande-t-elle. Qui sont les membres de l’organisation ? Quel rôle joue-t-il réellement dans tout ça ?

Comme s’il avait lu dans ses pensées, l’homme, toujours de dos, lance d’une voix claire et posée :

« Oubliez Borderline ! Il n’y a rien de bon à ressortir ce genre de choses. »

La porte s’ouvre en guise de ponctuation. Les deux surveillants entravent à nouveau leur prisonnier qui se laisse faire. Au moment où ils partent et s’enfoncent dans le couloir, Cécile a un pressentiment étrangement clair.

On va se revoir, Faust. Je ne sais pas quand, ni comment, mais nos routes vont se recroiser.

Mercredi 25 août 2010 – 16 h 41 – Yzeure

En sortant de l'entretien avec Netchaïev, Cécile va rejoindre Michel Grux au bureau du surveillant-chef, guidée dans les couloirs par un maton proche de la retraite. Sur le chemin, elle se dit que Faust Netchaïev doit être très fier de lui en ce moment. Fier d'avoir réussi à mener l'entretien. Fier de n'avoir rien lâché. Mais il se trompe : il a tout dit, répondu à toutes ses questions.

Avant de venir ici, Cécile a mémorisé le dossier complet du prisonnier, des PV de gardes à vue jusqu'aux rapports psychiatriques. Elle a élaboré sa technique d'approche en fonction de sa personnalité. Elle est partie de Belfort avec ses questions en tête, un objectif, ainsi que quelques certitudes.

Elle savait que Netchaïev ne serait pas de ceux qui s'allongent devant un flic. Ensuite, avec son passé et sa grande habitude des interrogatoires, elle aurait perdu son temps en essayant de l'embrouiller. Dernière chose, l'impressionner, ou tout du moins essayer de le faire, aurait été une entreprise inutile. Restait le corps et son langage ; sur ce point, l'Hyène a été une vraie commère.

Ça a commencé dès son entrée, sa position a été révélatrice, quand il est resté debout un moment : grande confiance en lui et arrogance naturelle. D'un point de vue physiologique, sa mâchoire inférieure massive est révélatrice d'un fort taux de testostérone.

Autre point : Netchaïev portait des bagues, bien entendu, il ne les avait pas sur lui, ce type d'objets personnels étant systématiquement consigné lors de l'incarcération. Mais des années avec ces bijoux autour des doigts lui ont laissé des marques, légères mais indélébiles. Ce genre d'ornement corporel qui peut sembler anodin révèle en réalité une somme incroyable d'informations sur la psyché du porteur. Pour

Faust, un anneau à l'auriculaire gauche, une bague plus massive à l'index droit et un tatouage sur la première phalange de l'annulaire de la même main. Des parures qui permettent une traduction parfaite de l'affect et de l'estime de soi de celui qui les arbore.

L'index droit est le doigt qui désigne, qui accuse, principalement pour les droitiers, comme c'est le cas de l'Hyène. Mis en valeur par un bijou, il trahit les dictateurs et les tyrans, les dominants et les manipulateurs violents. L'auriculaire gauche est le doigt qui, symboliquement, représente l'enfance. Orné, il souligne l'importance du passé, du souvenir. Il laisse parfois deviner de la nostalgie, de l'immatunité bien plus souvent. Mais toujours un attachement aux principes et à la morale, avec toute la subjectivité que ça implique. Il laisse également deviner une forte instabilité.

Les deux à la fois : combinaison de bagues atypique. Personnalité possessive, vindicative, qu'il ne faut pas tenter de berner, de voler ou de trahir au risque de la payer le prix fort.

L'annulaire droit est tatoué d'un crucifix en négatif : c'est le doigt de la volonté, de la persévérance et de la ténacité. Pas le genre d'homme à lâcher prise facilement, dans quelque domaine que ce soit. Le motif est en soit révélateur d'une éducation judéo-chrétienne, à une ou deux générations.

Il y avait aussi ce tatouage sur le poignet, *Ecce Lex*, une locution latine qui signifie « Voici la loi » et que Cécile a pu voir sur les photos prises de nombreux membres de Borderline. Un signe d'appartenance au clan.

Au moment de lui serrer la main, Cécile a noté deux autres comportements caractéristiques. Premièrement, elle a été obligée de tendre le bras, car Faust avait gardé le coude près du corps. Deuxièmement, face à la main tendue à la verticale, le prisonnier a imposé une rotation ferme de la sienne pour qu'elle se trouve vers le haut.

Par sa poignée de main courte, il m'a signifié que j'étais son obligée, qu'il concédait à cette rencontre, déduit-elle. Ça l'a immédiatement rendu lointain, indisponible : personnalité narcissique et d'une très haute estime de soi. Pour finir, la

tentative réussie de renversement par la force, qui est l'indicateur d'un tempérament fortement dominant et d'une ferme volonté de soumettre autrui.

Au moment de s'asseoir, il lui a jeté un sourire asymétrique accentué, juste après qu'elle se soit présentée et ait indiqué son grade ainsi que son appartenance la DCPJ.

Marque de mépris, non pas dirigée directement contre moi mais contre ce que je représente : commissaire, DCPJ. Haine de la police et des forces de l'ordre en général : sociopathe.

Alors qu'elle l'avait presque perdu, à cause de la maladresse de son introduction, le prisonnier s'est levé et s'est mis en position d'hostilité, de complète fermeture. Même si ce moment de l'entretien ne laissait rien présager de bon, Cécile a pu en tirer une information cruciale pour affiner son profil.

Lorsqu'il croise les bras, le droit couvre le gauche : attitude mentale offensive. Impulsif, instinctif, opportuniste, versatile. Tendance à l'attaque, à la prise de risque et à l'affirmation de soi. Mauvaise résistance à la frustration.

L'analyse a pu se prolonger, grâce au paquet de clopes et au whisky, mais surtout parce que Netchaïev avait la conviction profonde qu'il n'allait rien révéler. Pas une seconde il ne s'est douté que son propre corps pourrait répondre à sa place.

Avant le début de l'interrogatoire, nouvelles données sur sa personnalité lorsqu'il a allumé le briquet, en se servant de son index plutôt que de son pouce, flamme dirigée vers l'avant. Ensuite les allumages compulsifs et manipulations de l'objet.

Forte égocentricité et tempérament versatile, encore accentués par ces mouvements intempestifs ; les jeux virtuels et concrets avec le feu sont signes de grands désordres intérieurs, d'absence de conscience et d'absence de barrière morale.

Les questions ont alors commencé. Dans la première, elle lui a demandé pourquoi il n'avait pas fait appel, malgré la lourde peine et le manque d'éléments à charge. Un sourire de glace est alors venu figer son visage l'espace d'un instant. Son torse s'est bombé et le menton s'est relevé.

Fierté : il sait qu'il méritait un sort bien pire. Encore aujourd'hui, il se félicite de n'avoir pris que dix ans, conscient qu'il aurait pu écoper de bien plus. Il est sans doute l'auteur de crimes inavouables. La mort de Bauer, l'agent de la SCOAT ? Celle de Sébastien Cortès, l'indigène de Michel ? Pire encore ?

En posant les coudes sur la table et en croisant les doigts devant lui, il a révélé un nouvel élément.

Le pouce gauche dominant indique que chez lui, l'émotion l'emporte sur la raison, et lorsque l'émotion n'est qu'un bouillonnement désordonné et incontrôlable de colère, de haine, de fierté et d'autres sentiments aussi noirs et tournés vers l'individu, cette perspective est d'autant plus inquiétante.

La combinaison de ces données met à jour quelques adjectifs qui qualifient très bien ce criminel : charismatique, manipulateur, possessif, tenace, colérique, autoritaire, rancunier, vindicatif, coriace, ambitieux, radical, autocrate.

Cette belle victoire n'a pas été la dernière de cet entretien avec le diable. La suite des questions a apporté à la commissaire un nombre de réponses inespérées. À la première évocation de Borderline, les sourcils de Faust se sont relevés et sa mâchoire s'est relâchée une fraction de secondes, signes d'une surprise sincère : il n'imaginait pas que ce point allait être mis sur le tapis. Visiblement, il considère que l'organisation, ou ce qu'il en reste, est à l'abri, suffisamment dans l'ombre.

Faust a tenté de noyer son trouble en lui servant le couplet « vous ne connaissez rien à rien ». Pourtant, lorsque Cécile a affirmé que Borderline était et est encore à présent une organisation criminelle internationale dont lui-même est suspecté d'avoir fait ou de faire encore partie, son visage s'est déformé dans une expression significative de mépris. Sa déglutition a été pénible avant qu'il puisse enfin rétorquer.

Il a alors dit que la vérité était bien plus complexe, mais qu'elle-même n'avait aucune idée de ce qui se cachait derrière ce nom. Des aveux implicites, lâchés involontairement, au moins concernant l'existence de Borderline. Le secret réside

en la formulation des questions. L'individu interrogé est tellement pris dans son effort nécessaire pour cacher les gros morceaux qu'il ne se rend même pas compte qu'il en dévoile de plus petits.

Ensuite, il s'est muré sur ce point. Sans doute a-t-il remarqué qu'il s'agissait d'un terrain glissant. Cécile ne s'est donc pas obstinée. Elle est passée à autre chose et a tiré de son sac la photo du petit gars rondouillard en capuche. Elle lui a mise sous le nez en lui demandant s'il connaissait cet homme. Réponse orale négative mais réponse non-verbale positive, grâce à un bel acte manqué. En disant ne pas le connaître, il a acquiescé de la tête. Le corps a contredit les mots.

Alors a commencé le petit jeu de l'énumération des alias, communiqués par Interpol. Par cette manœuvre, Cécile n'attendait pas qu'il avoue spontanément. Elle dirigeait toute son attention sur le prisonnier et sur ses indiscretions corporelles et expressives. *Visage froid et corps immobile alors que les surnoms tombaient lentement. Mais lorsque le nom d'Ernest a été prononcé, ses maxillaires se sont contractés et il s'est replacé dans son siège, comme pour modifier une position inconfortable, confusion entre le physique et le mental. L'homme de la photo est surnommé Ernest.*

Même si elle avait obtenu sa réponse, Cécile a continué l'énumération sans ralentir, ni accélérer, dissimulant ainsi qu'elle venait d'obtenir ce qu'elle désirait. Il fallait absolument éviter qu'il devine que derrière ce manège se cachait une analyse camouflée plus poussée.

Au bout d'un moment, elle a changé de photo pour celle du jeune homme aux cheveux crépus. Nouvelle énumération froide des surnoms jusqu'à ce que les mêmes signes le trahissent à nouveau. Il s'agit de Guignol.

Faisant mine d'abandonner son petit jeu, elle est passée à d'autres questions qui n'étaient en fait que des affirmations déguisées. Était-ce lui qui dirigeait le trafic à la Villa Venezia ? Réponse négative, mais deux mouvements réflexes, un bref mouvement de l'épaule droite et un doigt passé distraitemment sur le nez sont venus contredire ses paroles.

Oui et non. Il cache quelque chose à ce propos. Sans doute ne gérait-il pas seul ? Lui et Guillon ? Quelqu'un d'autre ?

Pour affiner cette demi-réponse, elle a demandé si des membres de Borderline participaient aux activités criminelles de l'époque, toujours sur un ton aussi neutre que possible, afin de simuler le caractère purement formel de l'entretien. Réaction instinctive de Netchaïev : la colère dissimulée, les poings crispés, la mâchoire serrée, et « Vous ne savez pas de quoi vous parlez ! » lancé avec hargne ; tout ça voulait dire oui.

Question suivante, enchaînée rapidement pour profiter de la confusion naissante. Quitte à ce que l'entrevue tourne court, il fallait que Cécile saisisse cette chance. Netchaïev laissait ses instincts primaires prendre le dessus, ses réponses allaient devenir expéditives, elle le savait, mais le langage de son corps serait très explicite. Était-ce lui qui avait organisé le piège de la villa ? Réponse négative et sèche sans signe de mensonge.

Question suivante : est-ce qu'il sait qui c'est ? Nouvelle négation. Mais cette fois-ci, sa gestuelle le contredit.

À la suite de ce nouveau « non » catégorique, il a dissimulé sa bouche derrière sa main refermée en cornet, coudes en appui : « oui ».

Toujours prise dans son élan, sentant que tout ça allait vite se terminer, la commissaire a privilégié les questions importantes. Choix difficile. Est-ce cette personne qui dirige le trafic aujourd'hui ? Il demande quel trafic, mais une grimace explicite lui a vrillé les traits du visage, commissure gauche des lèvres tendue vers la joue, tentative de protection par une moue ironique qui ne colle pas avec sa colère. Il a dissimulé quelque chose de capital à ce sujet. Il est au courant de tout ou presque.

Enfin, il a sorti griffes et crocs quand elle lui a demandé s'il était toujours en relation avec des membres de Borderline. Et il a mis fin à l'entretien, fermement, avec une dernière menace que Cécile a prise très au sérieux. Il s'est levé d'un seul coup, posant ses mains à plat sur la table avec un claquement sec, accompagné de celui de sa mâchoire en plastique, comme s'il

avait mordu dans le vide qui les séparait. Il s'est retrouvé penché sur elle, tête baissée, lèvres retroussées. Plus rien d'humain sur sa face, ni dans les traits ni dans le regard. Elle a clairement senti le danger, il était prêt à tuer. Seule la situation l'a protégée : l'enceinte de la centrale pénitentiaire, le maton devant la porte, sa condition de détenu. Mais dans d'autres circonstances, il l'aurait massacrée.

Et ses yeux, ce regard terriblement puissant et complexe qui, par deux fois, l'a littéralement scotchée à son siège. La froideur qu'elle a pu y lire, le feu de ses instincts, Faust Netchaïev est un individu terriblement instable et dangereux, capable du pire, et sa constitution psychologique en fait un ennemi de poids.

Quand Cécile arrive dans le bureau du surveillant en chef, Michel Grux est en pleine discussion. Les deux hommes ont sensiblement la même carrure et le même caractère bien trempé. Visiblement, une bonne entente les lie. Lorsqu'il voit arriver Cécile, le lieutenant s'empresse de faire les présentations :

« Je vous présente ma supérieure, la commissaire Sanchez. »

L'homme lui donne une poignée de main franche et se présente à son tour :

« Sylvain Masuyer, surveillant en chef de la deuxième tournée. Nous venons de vérifier les historiques des parloirs du détenu en question. Il n'y a rien. Aucune visite.

— Et pour le courrier ? demande-t-elle. Il envoie ou reçoit des lettres ?

— Non ! Rien du tout. Aucune correspondance.

— C'est assez étrange ! souligne-t-elle. Il arrive à cantiner ?

— Visiblement il n'a pas de problèmes de ce côté-là, il ne manque de rien. Je viens de téléphoner à mon collègue de la centrale de Toul, mais c'était pareil à l'époque : ni visites ni courrier, pas de problème d'argent non plus. Il recevait des mandats postaux anonymes, ce qui est encore le cas aujourd'hui. Il obtient régulièrement de l'argent, environ cinq

cents euros par mois, mais on ne sait pas grand-chose de sa provenance, si ce n'est que c'est envoyé via le bureau de poste principal de Strasbourg. »

Les conclusions du surveillant n'arrangent pas Cécile. Elle espérait trouver des noms, que ce soit par le courrier, les parloirs ou les aides financières. Mais visiblement, l'organisation a contrecarré toutes les possibilités de traçage.

« Il y a quand même quelque chose, indique Grux. Durant sa détention provisoire, il a reçu une seule et unique visite. C'était au début de sa peine. Une certaine Séverine Prévost.

— On sait qui c'est ? demande-t-elle.

— Non. On n'a pas l'information. Mais il faudra vérifier à notre retour. »

Il se passe encore quelques minutes de recherches stériles, mais Cécile décide d'écourter l'entretien. En effet, Michel sursaute à chaque évocation de nom du prisonnier et semble dans un état nerveux. Sans arrêt, il passe sa main sur ses cicatrices, celles de sa gorge et de sa mâchoire. Trop d'antécédents et d'implication personnelle avec le détenu. Les restes du duel qui a failli leur coûter la vie à tous les deux. Cette partie du dossier est particulièrement sensible. Tirer Michel de là, son esprit en prend un coup.

« Ce sera tout pour nous ! impose-t-elle. Votre aide nous a été très utile. Nous vous recontacterons en cas de besoin. »

Le ton que la commissaire utilise est sans appel. Michel grimace et se résigne. Le retour à la voiture est aphone.

Lorsque lentement les kilomètres les isolent de la centrale pénitentiaire, Michel se détend et finit par s'endormir. Cécile le regarde du coin de l'œil depuis le démarrage, elle décide de lui octroyer cette pause nécessaire et d'assurer le chemin du retour, au mépris du surmenage de ces derniers jours et de tout le stress accumulé. Près de cinq heures de route malgré la fatigue et la tension énorme qui la mine.

Pour se tenir éveillée, elle repasse l'entretien avec Faust Netchaïev dans sa tête. Elle fixe et analyse chaque détail,

visualise lentement le squelette psychologique qu'elle vient d'excaver.

Rien de très rassurant, aucune certitude cependant, à part celle d'avoir affaire au mal à l'état pur.

Déstabilisée par ce regard qui la hante encore, elle tire les conclusions qui s'imposent : l'Hyène a été l'un des piliers de cette organisation criminelle qui est leur cible actuelle. Elle ne sait pas pourquoi ni comment mais en a la certitude. Tout comme Michel en 2003, alors qu'il venait de mettre à jour les sombres racines de la Villa Venezia.

Arrivés à la hauteur de Sourans, le lieutenant se réveille en sursaut. Il lui faut quelques minutes pour se souvenir où il se trouve. Ses yeux semblent sonder le vide et viennent enfin se poser sur Cécile qui conduit, concentrée sur la route.

« Le 12 août 2000, dit Michel sans autre forme d'introduction. Stéphane Richard s'est fait abattre en bas de son immeuble : trois balles de .22. C'était de ma faute. »

Il fait une pause, déglutit péniblement, plein d'amertume sur le visage. Il toussote et reprend d'une voix plus claire :

« Deux dans la poitrine et une dans la tête. Pas une trace exploitable sur place, aucun indice, pas de suspect. »

Le lieutenant fait une nouvelle pause, les mâchoires crispées, les yeux dans le vague, avant de reprendre :

« C'était un dealer du réseau que j'avais obligé à collaborer. Je l'ai convaincu, mais ça n'a rien donné. Il a joué le jeu et ça n'a servi à rien. On l'a lâché et il s'est fait descendre juste après. »

Cécile Sanchez ne relève pas les propos de Michel. Elle laisse le silence les envahir à nouveau.

« Netchaïev est le diable, finit-il par ajouter. J'ignore comment il a pu s'en tirer à si bon compte mais je sais que c'est lui qui a tué mon ami, Jean-Pierre Bauer. Sébastien Cortès aussi, mon indic, de la même effroyable façon. »

Courte pause. Longue inspiration nasale suivie d'une expiration bruyante par la bouche. Il pose les paumes de ses

mains sur ses tempes et presse fort.

Il cherche à évacuer ce qui lui dévore l'intérieur du crâne, note Sanchez. Il en a gros sur le cœur. De la culpabilité, de la colère... ça le ronge.

« Il leur a fait subir un vrai calvaire... continue-t-il. Il les a lacérés de centaines de coups de lame, il les a...

— Je sais, Michel. J'ai lu les rapports du légiste.

— Pourquoi s'acharner comme ça ? souffle-t-il comme pour lui-même. Pourquoi les avoir autant lacérés ?

— Lingchi... » dit simplement Cécile.

Michel se tourne vers elle avec un regard interrogateur.

« Lingchi, répète-t-elle, la mort aux mille coupures. Il s'agit d'un supplice chinois ancestral qui est resté en vigueur là-bas jusqu'au début du XX^e siècle. Cette peine a été abolie en 1905, mais on sait de source sûre que ça a continué bien après. On dit même qu'elle était encore utilisée sous Mao.

— Une torture chinoise ? s'étonne Grux.

— En réalité, il s'agissait plutôt d'une forme d'exécution publique qui était infligée dans le cadre d'une condamnation à certains crimes particulièrement graves ou nuisibles pour le pouvoir en place. C'est pour cette raison que c'était public : le but était la dissuasion. L'utilisation de l'opium était stratégique. Ça permettait de garder le supplicié conscient, mais ça servait surtout à retarder la douleur des incisions : le condamné ne sent pratiquement pas les coupures mais quand les effets se dissipent, la souffrance arrive d'un seul coup, en bloc.

— C'est pour ça qu'on a retrouvé de l'héroïne dans les veines de Bauer ! Pour Cortès, ça n'avait rien d'étonnant, mais je savais que Jean-Pierre n'aurait jamais pris de came.

— En effet. On lui a injecté de force. Il est presque impossible de trouver de l'opium de nos jours, l'auteur de ces meurtres a donc utilisé un opiacé similaire : l'héroïne. »

Un nouveau silence, encore plus lourd, s'abat dans l'habitable. Michel a les yeux qui brillent. Ce n'est que vingt

kilomètres plus loin qu'il pose la question qui lui brûle la langue :

« Est-ce qu'il a beaucoup souffert ? »

Cécile avale sa salive et ferme une seconde les paupières avant de répondre :

« Oui, il a beaucoup souffert. »

Les larmes du Chacal se libèrent dans un flot silencieux, sans que son visage ne se déforme. Soudain, il se met à fixer Cécile un long moment avant de murmurer :

« Merci de ne pas m'avoir menti. »

Il ponctue avec un sourire triste puis s'appuie contre la vitre. Il regarde un moment le paysage morne défiler sous ses yeux et finit par se rendormir. Au bout d'une demi-heure à peine, il commence à gémir, à sursauter, à transpirer, des cauchemars agitent son sommeil.

Cécile sait et ressent au plus profond d'elle-même que le plus dur reste à faire, impression étrange et déstabilisante de combattre une meute de spectres, d'avancer dans les ténèbres.

Et le regard de Faust qui la hante encore.

Jeudi 26 août 2010 – 14 h 10 – Kientzheim

La villa de la Roseraie se situe au nord de la petite agglomération, au bout d'une longue route bien entretenue qui grimpe sur les hauteurs et ne mène qu'à cette unique destination. La vaste propriété de la famille Prévost domine le village de Kientzheim avec arrogance, fière et imposante comme une demeure seigneuriale. Perchée sur les premières hauteurs du parc régional des Ballons des Vosges, il s'agit d'un immense plateau de plus de cinquante hectares. Tout appartient au clan.

La Safrane s'arrête devant le haut portail de fer forgé. Cécile tire le frein à main, sort et se dirige vers la colonne de pierre de gauche, ornée d'une plaque dorée portant le nom de la villa et sous laquelle un bouton de sonnette a été installé. Elle remarque une caméra mobile sur le mur qui suit ses mouvements. Elle offre son regard au dispositif de surveillance et appuie sur le bouton poussoir. Après une bonne minute d'attente, une voix masculine résonne dans le petit haut-parleur :

« Vous désirez ? »

— Commissaire Sanchez, police judiciaire. Je souhaiterais parler à Séverine Prévost, s'il vous plaît.

— Attendez un instant, je vous prie. »

Il se passe cinq longues minutes avant qu'une voix de femme froide et cinglante se fasse entendre.

« Je suis Marianne Prévost. Que puis-je pour vous ? »

— Je souhaiterais parler à votre fille si c'est possible, demande poliment Cécile. D'après nos fichiers, elle est domiciliée ici.

— C'est à quel sujet ?

— Quelques questions de routine concernant une vieille affaire. Je suis de l'OCRVP. »

La commissaire laisse passer un silence un peu long avant que son interlocutrice exige de voir sa carte ainsi que celle de la personne qui l'accompagne. Romane descend de voiture et les deux femmes tendent les documents devant elles, en direction de la caméra qui fait un petit bruit mécanique, indiquant que la fonction zoom est sollicitée.

Encore presque une minute avant que le portail ne s'ouvre automatiquement.

« Roulez doucement jusqu'au bout du chemin et gardez-vous devant la maison, ordonne la femme. On viendra vous chercher. »

Une voie large et couverte de gravillons clairs les mène à travers un gazon tondu de près, clairsemé de quelques arbres savamment disposés jusqu'à la maison. Plus de cent mètres à rouler à vingt à l'heure avant que la demeure ne leur saute aux yeux. Un énorme bloc de pierre claire, tout en long, à l'architecture classique, deux étages très hauts de plafond, des fenêtres larges et hautes et une double porte automatisée qui commence à s'ouvrir à leur approche.

Romane a les yeux perdus sur les jardins magnifiques qui semblent entourer la maison. Tout est composé de fleurs blanches qui renvoient la lumière du soleil et illuminent les lieux.

« C'est étourdissant ! souffle-t-elle.

— Industriels et politiciens de pères en fils, répond Cécile. Les Prévost sont à la tête d'une fortune colossale. »

Les vérifications faites la veille à leur retour d'Yzeure ont appris à Michel et Cécile que la personne ayant rendu visite à Faust Netchaïev au début de sa peine, à la centrale de Toul, n'était autre que la fille du député Prévost. Aucune mention au casier judiciaire et inconnue des services de police. Cependant, le lieutenant Grux l'a formellement reconnue comme la compagne de l'Hyène à l'époque de l'affaire de la Villa

Venezia. Il a illustré ses dires par des photos. À l'époque, il la connaissait sous son pseudonyme : C.

L'identité complète a laissé penser à Cécile qu'il s'agissait sans doute plus certainement d'un diminutif : Sé. Et ce surnom est inscrit sur la liste d'Interpol comme celui de l'un des membres possibles de Borderline.

La commissaire espère beaucoup de cette visite, mais elle est bien consciente qu'elle devra marcher sur des œufs. En effet, la famille Prévost a du pouvoir et de l'influence, et ce n'est pas le genre de *camarilla* que l'on peut se permettre de bousculer, sans compter qu'ils doivent bien connaître leurs droits et surtout les privilèges accordés à leur rang. De plus, la visite n'est appuyée par aucune commission rogatoire ; en supposant qu'elle soit présente, Séverine peut refuser de répondre à ses questions.

Un domestique se tient droit comme un piquet devant la porte ouverte, au-dessus de la volée de marches de marbre. Il leur balance un « Mesdames » froid et enflé avant de les précéder à travers le hall immense. Une fontaine intérieure entourée d'un double escalier en colimaçon, quelques plantes disposées avec goût : la demeure empest le fric à plein nez.

La traversée les amène dans la cour arrière, percée d'une piscine immense. Au bord, couchée sur un transat, inondée par le soleil, une femme dans la cinquantaine se prélassse, yeux fermés, totalement immobile. Son corps et son visage respirent les interventions de chirurgie esthétique. Elle ne daigne même pas ouvrir les paupières pour s'adresser aux arrivantes :

« Qu'est-ce que l'OCRVP peut bien vouloir à ma fille ? prononce-t-elle en détachant bien chaque syllabe. Et qui vous envoie ?

— J'assure la réouverture de vieux dossiers, ment Cécile. Le but principal de mes recherches est l'alimentation de la base de données du logiciel SALVAC, le système...

— Je sais ce qu'est SALVAC ! coupe à nouveau sèchement la femme. Mais qu'est-ce que ma fille vient faire là-dedans ?

— Votre fille n'est suspectée de rien du tout, madame Prévost. Simplement, nous pensons qu'elle peut nous aider en répondant à quelques questions. C'est un travail purement administratif visant à la bonne marche de notre service. »

Marianne Prévost accorde enfin un regard à la commissaire. Elle semble la scruter, la sonder, l'analyser. Les deux femmes restent un instant les yeux dans les yeux, sans qu'aucune ne semble disposée à rompre l'échange. C'est une nouvelle voix qui vient briser net ce duel psychologique naissant.

« Je peux répondre aux questions de ces personnes, maman. Je n'ai rien à cacher. »

Séverine Prévost arrive de l'intérieur, dans leurs dos, ce qui pousse Cécile et Romane à se retourner dans un même mouvement. La jeune femme est vêtue d'un jean délavé et d'un top blanc qui accentue toute la force des tatouages qui lui couvrent les bras. Le droit est orné d'une fresque représentant les principaux personnages d'*Alice au Pays des Merveilles*. Le gauche est sur le thème du *Magicien d'Oz*, avec une Dorothy macabre en plein centre. Tous les motifs sont en noir et gris. Mais un autre tatouage saute aux yeux de Sanchez, plus petit mais très éloquent : un crucifix sur l'annulaire droit, le même que Netchaïev.

« Tu n'es pas obligée, Séverine ! objecte la Reine mère. Elles n'ont pas de commission rogatoire.

— C'est vrai ! avoue la commissaire. Mais votre concours pourrait nous aider. Je vous assure que ce ne sera pas long.

— Aucun problème ! jette Séverine, sans doute pour défier sa mère. On peut aller chez moi, dans la petite dépendance au fond de la propriété. »

Marianne Prévost secoue la tête et ferme à nouveau les yeux alors que les trois jeunes femmes contournent la piscine et font cent mètres à pied pour rejoindre une demeure qui n'a rien à envier à la plupart des maisons de familles françaises aisées.

Visiblement, Séverine est la seule occupante de cette maison que la famille Prévost considère comme une simple dépendance. Il y a pourtant deux étages et au moins cent mètres carrés au sol rien que pour le rez-de-chaussée.

Elle installe Cécile et Romane dans un salon vaste et décoré avec goût, sur un canapé de cuir blanc, elle-même s'assoit en face, dans un fauteuil assorti.

« Allons-y, ordonne cette dernière. Je vous écoute. »

Regard puissant et froid, propre à son rang social duquel elle ne semble jouir qu'à moitié, presque négligemment. Elle est rivée à son fauteuil comme à un trône, enfoncée contre le dossier, les bras le long des accoudoirs au bout desquels les mains sont refermées avec fermeté et assurance.

« Vous avez rendu visite à un prisonnier à la centrale pénitentiaire de Mulhouse en 2003, attaque la commissaire. Quels liens entretenez-vous avec lui ?

— Faust Netchaïev, lâche Séverine sans changer d'expression. Je n'entretiens plus aucun lien avec lui.

— Alors pourquoi ce parler ?

— Pour lui dire que notre relation était terminée, que je voulais me sortir de cet enfer. J'ai eu une longue histoire d'amour avec Faust, mais après les événements de 2003 j'ai compris que j'avais été trop loin. Je suis entrée en clinique de désintoxication juste après cette visite à la prison.

— Quelle dépendance ? demande timidement Romane.

— Polytoxicomanie lourde. Un peu de tout en somme, mais héroïne et cocaïne surtout. »

En lui répondant, Séverine a tourné ses yeux et les a plantés dans ceux de la jeune femme qui s'est immédiatement liquéfiée. Cécile remarque le malaise de sa subordonnée qui vient de se faire engloutir par la forte personnalité de leur hôte. Elle décide de reprendre l'entretien en main pour la tirer de là :

« Vous êtes restée longtemps avec Faust ?

— Plus de six ans. Mon premier amour.

— Et vous faisiez partie de Borderline ?

— Bien entendu ! » dit-elle avec un sourire en coin.

Sur quoi elle lève son poignet droit tatoué : *Ecce Lex* en lettres angulaires, presque agressives. Cette franchise déstabilise sensiblement Cécile qui, bien malgré elle, laisse tomber un court silence, surprise par cette réponse qu'elle n'avait pas envisagée, pas aussi directe en tout cas. Séverine Prévost ressent cette faille et s'y glisse comme une anguille :

« Je ne suis pas du genre à cacher ce que j'ai fait, encore moins à avoir honte de ce que j'ai été. J'ai bien quelques remords mais aucun regret. Alors oui, j'ai fait partie de Borderline jusqu'au moment de la chute de l'organisation. J'étais jeune, j'ai fait des erreurs mais j'ai fait l'effort de changer. J'ai coupé avec ce monde-là pour pouvoir m'en sortir.

— Avez-vous encore des liens avec les membres actuels de Borderline ? tente la commissaire.

— Borderline n'existe plus depuis longtemps, et je viens de vous dire que j'ai coupé avec ce monde-là. En plus, je n'étais pas directement impliquée dans leurs affaires. J'étais la femme de l'un des leurs, rien de plus.

— Pourtant, vous avez continué à fréquenter des membres de l'organisation après 1998, entre autres Noémie Trussel, Mustafa Lattrache et bien entendu Faust Netchaïev.

— Je ne connaissais que des noms de code, commissaire, signale Séverine. Mis à part Faust, bien entendu.

— Noémie Trussel, alias Lolita No et Mustafa Lattrache, alias Tigre.

— Je connaissais bien ces gens, en effet. Mais il ne s'agissait plus de Borderline. Ce n'était qu'une poignée de rescapés qui se sont regroupés autour de Bruno Guillon.

— Bruno Guillon faisait partie de l'organisation, lui aussi ?

— Non, mais il connaissait pas mal de membres, de réputation surtout. Il a eu le bon sens de se servir des talents de certains d'entre eux, dont Faust qui est devenu le fournisseur de la Villa Venezia.

— Et les autres ?

— Aucune idée ! répond Séverine sans rompre l'échange oculaire. Des revendeurs, des passeurs, des hommes de main... que sais-je ? Je vous dis, je n'étais que la femme de Faust. À cette époque, je m'envoyais trois grammes de coke et deux d'héro par jour. Mes souvenirs de cette période sont confus. »

Toute son attention en éveil, en pleine analyse psychogestuelle, Cécile Sanchez ne détecte rien qui pourrait mettre en doute la véracité des propos de Séverine. Elle commence à penser que cette entrevue n'aura pas servi à grand-chose. Malgré tout, elle compte bien glaner le maximum d'informations possible.

« Comment fonctionnait Borderline à l'époque ? demande-t-elle. Et qui dirigeait ?

— J'étais au bas de l'échelle. Je ne savais pratiquement rien des activités de l'organisation. Tout ce qui m'intéressait, c'était de pouvoir m'en mettre plein le nez. De temps en temps, je rendais un service, je livrais un paquet. Rien de plus excitant.

— Et quant au dirigeant ?

— La structure de Borderline ne permettait pas aux membres de connaître la tête. On savait que parmi les dizaines de personnes qui constituaient la meute, il existait une sorte de conseil qui décidait et dirigeait, mais on ne savait pas qui composait cette élite. Les consignes tombaient par écrit, sans que personne ne sache qui avait bien pu les rédiger. »

Séverine coupe son explication en sortant de sa poche de pantalon un paquet de Marlboro et s'allume une cigarette. Après quelques profondes bouffées, elle reprend :

« Il y avait des rumeurs. L'une d'entre elles disait que les véritables chefs, ceux du conseil, étaient fondus dans la meute. C'était la vraie paranoïa. En s'adressant à un vulgaire petit passeur, on ne savait pas si, en réalité, on n'avait pas affaire à un lieutenant ou à un dirigeant. »

Elle tire à nouveau plusieurs fois sur sa cigarette avant de poursuivre, laissant Cécile et Romane sur les dents.

« De toute façon personne ne sait, et personne ne saura jamais. Les bruits de couloir étaient nombreux et personne ne savait trier le vrai du faux. Toujours est-il que ça fonctionnait comme de l'horlogerie suisse. Chaque groupe faisait son job, gérant son territoire, tout le monde était payé grassement et arrosé en came. Tout allait pour le mieux. Enfin, jusqu'à Rotterdam, bien entendu.

— Comment vous êtes-vous tirés du guêpier de Rotterdam ?

— Faust et moi ne nous y trouvions pas, tout simplement. On était sur un transport de marchandise.

— Espagne ? Maghreb ? demande Cécile.

— Non, Pays-Bas ! L'Espagne, c'était bon pour les branleurs des cités. On est arrivés au point de rendez-vous, à Maastricht, mais il n'y avait personne pour nous y accueillir. On a appris la nouvelle peu de temps après. Borderline n'existait plus et nous, on avait une pleine bagnole de came. C'est ce qui nous a permis de repartir, en retrouvant petit à petit des rescapés de l'attaque du squat de Rotterdam, parmi lesquels Lolita et Tigre. »

Nouvel effort d'analyse de la commissaire qui ne voit que de la franchise dans l'attitude non-verbale de son interlocutrice. Elle décide donc de tenter d'en savoir plus sur 2003 :

— C'est après cela que vous vous êtes implantés en Alsace, je suppose. Pouvez-vous me parler de Guillon et de la Villa Venezia ?

— Il n'y a pas grand-chose à dire, et en même temps on pourrait en parler des heures. Bruno et Faust se sont associés sur un gros business de came. Le premier avait les locaux, les réseaux et un bon potentiel, et mon mec avait toujours ses contacts. L'Artiste, c'est comme ça qu'était surnommé Guillon, était quelqu'un de vraiment très... spécial !

— Dans quel sens ?

— Dans le sens où il avait de l'instinct, il était fin stratège et surtout il était bourré d'ambition. Pour les points négatifs, on peut dire qu'il était mégalomanie et qu'il avait un peu trop tendance à se croire invincible. Je pense aussi qu'il avait de sérieux problèmes psychologiques.

— Vous voulez dire qu'il était atteint d'une maladie mentale ? demande Cécile en fronçant un peu les sourcils.

— Je n'en sais rien, je ne suis pas psychiatre. Mais il avait tendance à croire qu'il avait une sorte d'ange gardien, parfois il parlait seul. Il pouvait être assez inquiétant.

— C'est lui qui a organisé l'accueil aux forces de l'ordre le matin du 25 juin 2003 ?

— Bien entendu ! Qui d'autre ?

— Je ne sais pas, insinue Sanchez. Pourquoi pas Faust ?

— Non ! »

Son regard se durcit immédiatement. Ses mains serrent les accoudoirs à s'en faire blanchir les phalanges. Toute sa personne devient glaciale. Elle laisse tomber un vide sonore inconfortable et déstabilisant qui s'étire sur de longues secondes avant de poursuivre, un peu plus calme :

« Faust a pas mal de défauts, mais ce n'est pas quelqu'un de stupide. À l'époque, son seul tort, c'est d'avoir laissé parler son instinct et d'avoir cédé à son sens de l'honneur exacerbé. Un flic local l'avait maltraité par deux fois. En plus, quand ce flic a senti que Faust était prêt à se faire la malle, parce qu'il sentait que Guillon était en train de déraiser, il l'a traité de lâche. Faust n'a pas laissé passer l'insulte. Il est resté sur place pour régler ses comptes.

— Le lieutenant Grux ?

— C'est ça oui, lâche Séverine avec mépris. Michel Grux. Et ils se sont entretués. C'est un vrai miracle s'ils sont restés en vie. C'est en constatant le massacre général de cette nuit-là que j'ai décidé qu'il était temps de changer de vie. J'ai pris des nouvelles de Faust régulièrement, j'ai suivi son rétablissement, et j'ai été le voir une dernière fois pour lui dire, les yeux dans

les yeux, que c'était fini entre nous. Je suis rentré à la clinique deux jours plus tard. Fin de l'histoire.

— Et vous ? Vous étiez où pendant la descente de police ?

— Dans un appartement qu'on squattait, Faust et moi. Il m'avait mise à l'abri. Je pense qu'il sentait que ça allait déraiper, c'est pour ça qu'il voulait se faire la malle. Si Grux ne l'avait pas provoqué, il n'aurait jamais remis les pieds à la villa. »

Séverine écrase sa cigarette dans le cendrier et attend tranquillement la question suivante, encourageant même la commissaire d'un regard interrogateur.

« Et que sont devenus les autres anciens membres de Borderline ?

— Je n'en sais rien, et avec la merde qu'il y a eue ce matin-là, ils avaient tout intérêt à se faire oublier.

— Vous connaissiez leurs noms ?

— Non, répond-elle avec un sourire ironique. C'était une règle dans Borderline : jamais de nom, que des surnoms. C'est une coutume qui est restée après ça, même à la villa. Comme ça, même si l'un d'entre eux avait voulu balancer l'un de ses complices, il en aurait été incapable.

— Leurs surnoms, alors ?

— Il y avait Tigre, Lolita No, Guignol et Machine.

— Et que pouvez-vous nous dire sur la mort de Jean-Pierre Bauer et de Sébastien Cortès ? »

À cette question, Séverine Prévost se redresse dans son fauteuil et change radicalement de position en se penchant en avant, son regard est transperçant, habité d'une force et d'une détermination telle que Romane baisse instinctivement la tête.

« Je vous propose une conclusion claire à toute cette histoire, et une réponse à toutes les questions à venir, crache-t-elle sèchement. J'ai fait des choses dont je ne suis pas fière, j'ai fait des choix discutables et j'ai trempé dans pas mal de saloperies, mais j'en suis sortie. J'ai changé de vie et je ne laisserai personne venir me remettre la tête dans mon passé

comme on met le museau d'un chien dans sa merde. Je n'ai plus rien à vous dire. De toute façon, le peu que je pourrais vous apprendre ne vous servirait à rien. J'étais une droguée, une paumée, une gamine en détresse physique et morale. Je baisais juste avec un caïd du milieu. Basta !

— Vous pourriez au moins nous dire ce que Lolita, Tigre et les anciens de Borderline faisaient pour Bruno Guillon, tente la commissaire.

— Non, parce que je n'en sais rien. Je vivais dans le brouillard... Un vrai zombie. J'ai parfois des images de cette époque qui reviennent me hanter la nuit. Ça me réveille. Je ne suis même pas foutue de pouvoir distinguer ce que j'ai vraiment vu ou fait de ce qui provient de mon imagination. Il y a toute une équipe de psychiatres et de psychologues pour vous le dire : je n'étais pas responsable et je me suis extirpée de l'enfer juste à temps, avant de cramer tout à fait. Je n'ai ramené que des bribes de souvenirs, des questions, des traumatismes. Alors je veux qu'on me foute la paix. Je veux oublier. Je veux vivre ! »

Les derniers mots persuadent Cécile et Romane de clore l'entrevue. Elles saluent vaguement Séverine qui s'affale à nouveau dans le large fauteuil blanc.

Vendredi 27 août 2010 – 18 h 15 – Belfort

La programmation est bouclée. Les principaux supports de communication, après le travail de mise en page et d'infographie de Kat, sont partis chez l'imprimeur.

Tout d'abord, un petit livret de vingt-quatre pages en couleur format A6, tiré à dix mille exemplaires. Une page par manifestation majeure et un petit descriptif de chaque groupe ou artiste, assorti d'une photo.

Un *flyer* créé à part annonce la soirée d'ouverture de la saison, qui est prévue pour le samedi 4 septembre. Entrée gratuite, apéro dînatoire et plateau de quatre DJ dans le registre électro-chic, uniquement sur invitation. Tous les adhérents de l'année précédente seront invités, prévenus par mail ou par texto, ainsi que quelques personnes incontournables du milieu artistique local. Une nuit qui s'annonce exceptionnelle.

Pour ne pas perdre l'autre face du support, l'annonce de la soirée « Electro Clash » y a été placée : la semaine suivante, quelques DJ locaux et un Live Act de David Carretta seront en tête d'affiche.

Le reste de la programmation est dans la même veine : soirées minimal, hardcore, tribe, electronica. Tout de même un peu de pop rock et quelques dates pour le public metal pour ne pas faire de la salle un lieu exclusivement techno et ne pas attirer l'attention avec des changements trop radicaux.

Fabio Costes a travaillé d'arrache-pied pour que tout soit prêt dans les temps, avec tout ce que les changements dans la programmation ont impliqué en complications, Kat aussi. Mais c'est fait maintenant, la machine est en marche : musiques électroniques mises en avant, prises de contact avec toutes les associations versées dans ce domaine, avec des propositions de

prix très attractives pour la location de la salle afin de les encourager au maximum.

L'ensemble du staff est réuni dans le bureau et Fabio Costes leur dévoile le nouveau programme :

« Avec ça, on va vendre un maximum de came, conclut-il. Sans compter que j'ai déjà eu pas mal de confirmations d'associations qui sont intéressées. Ça va nous faire des événements supplémentaires à arroser de produits. »

Dans un coin de la tête du directeur remplaçant, la voix timide de Zacharie Coscas, le flic, de plus en plus lointaine ces temps-ci, souligne que ces démarches vont attirer l'organisation si elle cherche effectivement un revendeur local. Mais Fabio n'écoute qu'à moitié. Il passe aux obligations que ce changement de ligne artistique impose.

« Il va falloir stocker un paquet de coke, d'ecstasy et de speed, mais aussi un peu d'héro et de la fume. Maintenant que les keufs sont passés et ont inspecté les locaux, on devrait être tranquilles. Mais on va rester prudents quelque temps.

— Et pour nos revendeurs à l'extérieur ? demande Arnaud. Giromagny et Héricourt commencent à être à sec et on n'a plus un gramme de coke à vendre à Montbéliard.

— La réapprovisionnement va se faire d'ici peu. On va profiter de la soirée d'inauguration et de présentation de la nouvelle saison pour relancer la machine ici, mais pour nos revendeurs, je devrais avoir de quoi réapprovisionner dans le week-end. »

Demain, Fabio Costes a rendez-vous avec les fournisseurs habituels pour renouveler les stocks. Il sait déjà comment il va procéder : acheter tous les produits haut de gamme sans trop les couper, faire en sorte que tous les camés de la région parlent de l'Arsenal comme d'un lieu saint : le Temple de la poudre, le Saint-Jacques-de-Compostelle de la défonce.

Faire grimper les ventes, exploser les chiffres. Les objectifs de Fabio Costes sont clairement définis. Il va passer à la vitesse supérieure, gagner du terrain et gravir les échelons.

Prendre un envol puissant et majestueux, jusque-là interdit par la frilosité de son ancien boss.

Et attirer Borderline jusqu'à nous, murmure timidement Zacharie Coscas. Du fromage dans le piège à rat de Cécile.

Ignorant toujours cette petite voix qui résonne dans un coin de son crâne, il se focalise sur ses objectifs à venir. Ses yeux se promènent à présent sur son staff. Ils s'arrêtent un peu plus longuement sur Arnaud, dont la moue trahit tous les doutes qui traversent ses pensées.

Quand il est arrivé à la salle, un peu plus tôt, Fabio l'a entendu discuter avec Kat dans les toilettes. Il lui a demandé si elle ne trouvait pas étrange que Laurent Michel se soit retrouvé en plein contrôle des douanes et que cette situation profite à ce point à son adjoint. La fille n'a pas relevé, sans doute n'a-t-elle pas osé, mais le danger est là.

Fabio sent que ce merdeux pourrait devenir gênant et pense aux différentes possibilités d'agir : l'éloigner du groupe au plus vite et lui éclater le crâne, lui faire comprendre qu'il doit quitter le paysage au plus vite, ou alors lui demander de l'accompagner à l'imprimerie et l'enterrer dans le bois d'Essert.

La partie plus sage en lui, celle du lieutenant Coscas, envisage plutôt d'avertir son couvreur, d'utiliser les voies légales. Bien sûr il y a cette solution, mais l'écho timide du conseil résonne et se perd dans les ténèbres intérieures de Fabio Costes qui vient de prendre sa décision.

« Arnaud ! Tu viens avec moi, on a une course à faire. Pour les autres, quartier libre jusqu'à lundi matin. »

Lundi 30 août 2010 – 10 h 45 – Belfort

Ce dernier long week-end de repos a profité à tout le monde, le retour s'est fait dans la bonne humeur et les membres de l'équipe rassemblée par Cécile sont arrivés au compte-gouttes tout le long de la matinée. Certains sont retournés voir leurs familles, certains sont restés à Belfort, d'autres ont visité les environs, mais tous sont frais, prêts à tenir un siège.

Après quelques cafetières, les discussions sont revenues tourner autour du travail, si bien que lorsque Cécile constate que les effectifs sont réunis, elle s'avance sur l'estrade et entame un discours d'introduction.

« J'espère que tout le monde est bien reposé et surtout prêt à plonger corps et âme dans notre opération. »

Elle désigne de nouveaux documents affichés sur le mur : des supports de communication de la salle de concert l'Arsenal. Son doigt se pose tout d'abord sur le recto du *flyer*.

« Notre homme est prêt, continue-t-elle. Il vient de boucler la programmation de la salle et a fait en sorte que celle-ci soit idéale pour arranger nos affaires. La soirée d'inauguration aura lieu samedi, uniquement sur invitation, mais c'est la suivante qui nous intéresse. »

Indiquant à présent le verso, la soirée Electro Clash, elle reprend :

« La première soirée publique, ambiance techno. Je veux que l'un d'entre nous s'y rende et qu'il se fonde dans la clientèle. Il faudra que cette personne aille à toutes les manifestations organisées dans la salle et s'intègre au paysage. Je ne demande pas la mise en place d'un nouvel agent infiltré mais je veux des yeux et des oreilles dans la salle en

permanence. J'ai déjà choisi qui allait s'y coller : le lieutenant Justine Baade. »

L'intéressée semble flattée et satisfaite de se trouver sur le terrain dès le départ. Elle lance à la commissaire un signe de tête reconnaissant.

« Bien entendu, lieutenant, il n'est pas question que vous preniez le moindre risque, ni pour vous ni pour l'opération. Vous serez officiellement nouvellement arrivée sur Belfort et vous pourrez sympathiser avec des clients, mais en aucun cas vous ne devez approcher le staff et la direction de la salle. Il s'agit juste d'avoir une présence au sein des locaux pour appuyer notre surveillance audio et vidéo. Si on a besoin d'une confirmation quelconque, on doit pouvoir vous joindre.

— Reçu, commissaire ! répond la jeune femme.

— Et surtout, si vous veniez à voir l'une de nos cibles, ne faites rien. Nous sommes face à des individus expérimentés qui pourraient vous remarquer sur un simple détail, une attitude, un regard trop appuyé. Dans ce cas, les conséquences pourraient être catastrophiques. Au mieux on les verrait disparaître et on les perdrait, au pire ils pourraient sortir leurs armes et faire un carnage en pleine soirée, en commençant par vous, pour s'assurer une sortie. On sait de quoi ils sont capables. »

Son index désigne le mur couvert des photos de scènes de crimes et s'adresse à présent à nouveau à l'ensemble de ses hommes.

« J'ai choisi le lieutenant Justine Baade pour ses compétences d'immersion en milieu urbain, ses techniques de filature et pour ses capacités analytiques relatives aux stupéfiants. De plus, elle est jeune et le paraît encore d'avantage physiquement. »

Elle se dirige vers les nombreux écrans qui s'étalent le long de la paroi face à elle :

« Le lieutenant Vachet a mis en place un poste d'écoute, d'enregistrement et d'observation. Il y a l'écran central, grand format, qui est branché par défaut sur la caméra qui filme le

bureau de la salle, mais on peut évidemment faire basculer n'importe quelle autre image capturée sur l'un des seize autres petits moniteurs qui sont autour par des manipulations informatiques simples que le lieutenant vous expliquera. »

Elle promène à présent sa main sur les autres prises de vues disponibles :

« On a un visu sur l'ensemble de la salle, depuis le balcon et un autre depuis un projecteur au-dessus de la scène. On a le hall des toilettes, le sas d'entrée, les loges des artistes, le bar et l'extérieur. Le parking est couvert aussi, avec une caméra un peu plus sophistiquée placée sur la falaise, un peu en dessous de la statue de Bartholdi. Avec celle-ci, on peut zoomer comme on veut et saisir les immatriculations des individus qui y circulent en gros plan. En plein milieu de la salle, au plafond, il y a un bijou technologique dont le lieutenant va vous parler. »

Les regards se tournent alors vers Alain Vachet, manifestement peu habitué à s'adresser à un groupe de personnes. On le sent un peu gêné, mais ses explications n'en demeurent pas moins claires.

« Je vais vous passer les termes techniques, mais en gros, c'est un micro qu'on peut diriger et dont on peut concentrer l'angle d'écoute. Il n'est sensible qu'à certains types de fréquences, couvrant évidemment les fréquences vocales. On peut donc écouter ce que disent les personnes dans le public même avec un groupe de hard-rock qui joue sur scène à plein volume. Il suffit de moduler un peu les prises sonores pour peaufiner le résultat, je vous montrerai comment, et on peut isoler des conversations ayant lieu en pleine salle.

— Pour couronner le tout, il faut savoir que Belfort fait partie des villes françaises sous vidéosurveillance, reprend Cécile. Nous disposons d'un accès direct aux caméras placées en ville. »

Elle fait une rapide manipulation informatique et Belfort s'affiche sur la mosaïque d'écrans, quartier gare. Quelques clics et c'est le centre-ville qui apparaît.

« On peut voir tous les quartiers, ainsi que les communes des alentours, les radars et l'autoroute. On peut organiser des filatures depuis ici, ou au moins les appuyer.

— On est blindés, souligne Bruno Bassou. On a tous les moyens pour mener à bien cette opération. »

Cécile lance un sourire encourageant mais, intérieurement, la pression est énorme. Le piège est en place, armé, prêt à se refermer. Pourtant, il faut encore que les proies mordent à l'hameçon.

Vendredi 3 septembre 2010 – 23 h 46 – Belfort

Cécile vient d'arriver au commissariat dans l'urgence. Elle se présente au planton à l'entrée et monte deux à deux les marches menant au troisième étage et à la salle de travail. Contrainte de quitter le confort de sa chambre et la lecture de ses notes, à la suite d'un coup de téléphone de Romane, elle s'est habillée en quatrième vitesse et a foncé sans réfléchir vers le centre névralgique des opérations.

Après une semaine plutôt calme, les choses bougent. Romane, qui est de permanence cette nuit avec David Cohen, est restée mystérieuse quant au motif de cet appel en urgence.

À peine entrée dans la salle de travail, la jeune lieutenant, penchée sur les moniteurs de surveillance, branchés sur le réseau de vidéosurveillance de la commune, lui fait signe d'approcher. David Cohen est tout aussi absorbé qu'elle par les images qui tapissent les écrans.

« Qu'est-ce que vous avez ? demande Cécile.

— Une seconde, tu vas voir, c'est énorme ! lance le commandant. Ça va sortir !

— Qui va sortir ? demande-t-elle à présent vraiment intriguée. Tu voudrais bien me répondre ?

— Attends ! »

Résignée, elle se penche sur la grappe d'écrans et attend Dieu sait quoi. On voit les pubs de l'entrée de la vieille ville, en bordure de la Savoureuse. Romane vient de balancer l'image de l'entrée du bar des Moines sur le grand écran central.

Il se passe huit minutes durant lesquelles Cécile se retient de réclamer des précisions, consciente que ses hommes ont besoin de pouvoir exprimer la fierté liée à leur découverte.

Au bout de cette attente, c'est la récompense. En direct de la rue Dreyfus-Schmidt, l'individu connu sous le surnom d'Ernest sort du bar. Il porte un treillis kaki coupé à mi-mollets et un T-shirt manches courtes. Pas de capuche, cette fois-ci, pour occulter son visage. Il est parfaitement reconnaissable. Identifiable sans l'ombre d'un doute : le mystérieux et insaisissable Ernest, l'ombre parmi les ombres, un membre de Borderline dont personne ne sait rien.

Durant les trois phases d'activités manifestes, il est parvenu à rester impénétrable, inaccessible. Il a traversé les années couvert et protégé de ténèbres épaisses. Mais à présent il est là, devant leurs yeux, fruit des recherches acharnées de Romane, capable de se coller à la surveillance audio et vidéo plus de douze heures non-stop, sans pause ni aucune relève.

« On le tient ! » exulte Cécile.

David Cohen suit la progression de leur cible en ville, passant d'une caméra à une autre. Il traverse le pont qui surplombe la Savoureuse et se dirige d'un pas rapide vers le centre-ville.

« Il vient de traverser la première partie de la rue piétonne, annonce Cohen.

— Qu'est-ce que vous l'avez vu faire depuis que vous l'avez en visuel ? demande la commissaire.

— Il s'arrête pour discuter avec des zonards, des jeunes... On ne sait pas trop, répond Romane. Visiblement, il avait rendez-vous avec quelqu'un au bar des Moines, mais personne n'est ressorti avec lui, donc on ne sait rien de plus. Sinon qu'il est à pied et ne semble pas utiliser de véhicule. »

Logique ! se dit Sanchez. Il cherche à être le plus discret et le moins identifiable possible.

« On dirait qu'il observe, poursuit-elle à voix haute. Qu'il glane des informations. Mais dans quel but ?

— Il vient de bifurquer en direction de la galerie commerciale des 4 As, coupe le commandant. Je bascule sur la zone en question. »

Il s'empare de la souris et sélectionne sur la carte la partie concernée. Sur les dix caméras concernées, quatre semblent occultées. Des écrans noirs apparaissent.

« Merde ! peste Cécile. On l'a toujours ? »

— Non ! On vient de le perdre, déplore David. Merde, il est verni ! »

De rage, il met une claque sur le bureau.

« Ce n'est pas de chance, souffle Cécile. Il a délibérément neutralisé les caméras qui auraient pu révéler son repaire.

— Mais il ne peut pas savoir qu'on est là ! objecte-t-il. Comment il pourrait avoir été mis au courant ?

— Il ne l'est pas, ose Romane. Mais ça doit faire partie des habitudes de l'organisation. Dès qu'ils en ont l'occasion, ils suppriment les éclairages publics et les systèmes de surveillance. On le voit clairement dans la plupart des affaires : Glockner, le Neuhof, les Vernay...

— Elle a raison, confirme Cécile. Ils sont méfiants. Ils contrôlent leur environnement. Ils recherchent les ténèbres, les ombres : ils les utilisent et y rampent.

— Putain ! se désole le commandant. Alors c'est foutu ?

— Pas nécessairement..., murmure la commissaire.

— Comment ça ?

— On peut se servir de ça, poursuit-elle. Vérifiez toutes les caméras des zones à proximité, voyez celles qui sont HS, ça pourra nous donner une idée de la zone dans laquelle il réside. »

Romane et David se mettent immédiatement à la tâche. Il leur faut une bonne demi-heure pour faire le point et visualiser la zone. Quand c'est fait, Cécile effectue une recherche depuis l'ordinateur branché sur Internet, mais isolé du réseau interne. Au bout de dix minutes, elle s'écrit victorieusement :

« Bingo ! »

Ses deux subordonnés viennent à elle avec des moues attentives.

« On voit clairement se dessiner les accès qu'il a voulu sécuriser en bombant les caméras. Autour du quartier Bougenelle, du centre commercial, de la bibliothèque et du parking de la maison du peuple. Or, dans ce périmètre, il y a un seul hôtel : le All Seasons. C'est probablement là qu'il loge.

— Bien vu ! souffle Cohen.

— Mais surtout, on sait qu'ils sont là, ajoute Cécile. Ils veulent Belfort. Ils cherchent un distributeur local pour leurs produits, et c'est exactement ce que nous voulons. De plus, je crois savoir quel est le rôle d'Ernest.

— Lequel ? demande Romane.

— C'est un éclaireur. Les yeux et les oreilles de Borderline. »

Samedi 4 septembre 2010 – 22 h 45 – Belfort

Devant l'entrée de l'Arsenal, l'agitation est déjà incroyable. Même s'il s'agit ce soir d'une réception privée, la masse agglutinée devant les portes – dizaines de personnes avec leur invitation en main – se presse pour pouvoir entrer au plus vite.

Devant, en première ligne, Abdelatif et Jérôme font en sorte de réguler le flux. Deux masses de muscles qui composent le gros de la sécurité, pour l'instant concentrées sur la zone d'accueil. Leurs carrures dissuadent tous les parasites de tenter un passage en fraude. Pas mal de petites racailles des cités environnantes font demi-tour en voyant les deux titans réclamer les cartons d'invitation ou faire contrôler la présence des noms sur la *guest list*.

Fabio Costes observe cette petite fourmilière depuis la fenêtre, à l'étage. Il fait mine de vérifier que tout se passe bien, mais secrètement, il attend son arrivée.

Il a envoyé un texto sur le mobile de Cécile, l'informant que son nom, ou tout du moins son pseudonyme, serait sur la liste des invités et qu'elle serait la bienvenue. Il n'a toujours pas eu de réponse mais souhaite ardemment que la jeune femme puisse et ose venir, malgré la situation.

« Arnaud n'est pas arrivé ! »

La voix de Kat, dans son dos, le surprend un peu. Il se retourne, fixe la fille dans les yeux avec son regard le plus froid :

« C'est qu'il avait mieux à faire ailleurs. »

Le ton de sa réponse est cinglant et n'invite à aucun commentaire. Elle a peur. Il renifle son angoisse et ça l'excite vaguement. Quand elle baisse la tête, un sourire carnassier se dessine sur le visage du boss.

À l'intérieur, du fond de l'abîme, la voix de Zacharie Coscas murmure quelque chose, mais tout se perd dans un écho diffus, insaisissable.

Cécile est venue à pied depuis l'hôtel. La nuit est belle et chaude et le trajet jusqu'à l'Arsenal ne lui prend que quelques minutes.

Lorsqu'elle arrive devant la salle, elle constate que la soirée s'annonce bien. Il y a déjà un monde fou sur le parking et devant les portes. Il lui faut attendre un bon quart d'heure pour pouvoir arriver à la hauteur des deux vigiles qui lui demandent son carton d'invitation.

« Je suis sur la liste d'invités.

— Et vous êtes ? demande le type.

— Emma Rouault... »

Le nom choisi par Zacharie manque de la faire pouffer de rire. Cette référence à Flaubert, un peu acrobatique, a au moins le mérite d'être drôle.

Après vérification, on la laisse entrer en lui indiquant qu'elle dispose du statut de VIP. Ce qui lui donne droit à un nombre illimité de consommations gratuites.

À l'intérieur, un monde fou est déjà entassé, les premiers danseurs sont en action sur la piste et certains sont dans un état bien avancé pour l'heure qu'il est.

Par réflexe, elle cherche des yeux l'agent du SIAT dans la masse compacte animée d'une agitation anarchique. En vain. La possibilité qu'il ne soit pas encore sur place l'effleure un instant.

C'est alors qu'elle lève les yeux et que son regard tombe sur le balcon. Son cœur accélère d'un coup et cogne fort dans sa poitrine. Il est là, dominant les lieux du haut de son perchoir. Un sourire se creuse sur ses lèvres mais s'efface aussitôt : l'homme qu'elle a sous les yeux n'est pas Zacharie Coscas.

C'est bien la même enveloppe charnelle, mais ce n'est pas la même personne, pas le même regard, une attitude

diamétralement opposée. Toute humanité semble avoir déserté ce visage qui l'a tant troublée lors de sa rencontre sur les hauteurs du château, puis durant cette soirée délicieuse au restaurant.

Tout en lui est différent : sa façon de fumer, son maintien, ses yeux, les expressions qui traversent son visage. Toute sa panoplie psycho-gestuelle semble avoir été troquée contre celle du personnage qu'il joue ici, dans le cadre de sa mission.

Ce n'est pas Zacharie Coscas qui se trouve sur le balcon, c'est Fabio Costes. Cette constatation la trouble profondément. Elle ressent comme un vertige intérieur. Elle s'apprête à quitter la salle lorsque les yeux bleus de l'homme la trouvent dans la foule. Alors, le temps d'un éclair, son visage se métamorphose et Zacharie apparaît avec un sourire rassurant. Il lui fait signe qu'il descend. Ça ne dure qu'une fraction de seconde et son personnage reprend les commandes du corps, mais cette vision l'apaise et l'encourage à rester.

Fabio Costes entre dans le bureau. Les cinq dealers sont là, prêts pour aller travailler. Il les détaille d'un regard insistant avant de commencer le briefing :

« OK ! Ce soir, c'est de la coke qui va partir en priorité. Marco va rester ici pour assurer le réapprovisionnement. Les autres, vous descendez avec dix grammes chacun. Vous remonterez déposer le fric et vous rechargez quand tout sera écoulé. Pour les autres produits, vous gérez au détail. »

Tous acquiescent de concert, sans broncher. Marco commence à donner le stock aux autres alors que Fabio sort de la pièce, descend l'escalier pour rejoindre le sas et enfin la salle qui est bientôt remplie au maximum de sa capacité.

Immédiatement, il détecte Cécile. Elle est au bar, seule, et boit un verre de vin blanc. Pendant quelques secondes, il est paralysé, se rend compte de l'impasse que constitue cette invitation. La commissaire attend Zacharie Coscas, mais ici il ne peut apparaître que sous les traits et l'attitude de Costes.

Comme il ne bouge pas d'un pouce, elle finit par le remarquer. Une seconde d'attente indécise et il s'approche finalement d'elle. Ses mains sont moites. Son cœur bat vite. Il sent ses jambes frémir sensiblement.

« Arrête de trembler... » souffle-t-il pour lui-même. Mais chaque pas dans la direction de la jeune femme fait s'envoler son rythme cardiaque. Malgré tout, en s'avancant, une constatation le rassure profondément. Elle semble émue tout autant que lui. En arrivant l'un sur l'autre, au lieu d'une simple bise amicale, une étreinte longue et serrée.

« Bonsoir, Emma ! soupire-t-il au creux de son oreille. Je suis heureux que tu aies pu venir.

— Moi aussi, Fabio », répond-elle.

L'enlacement se prolonge encore une longue minute, une éternité trop courte. La séparation est un arrachement que leurs regards cherchent à combler, vissés l'un dans l'autre.

« Viens ! Je vais te faire visiter, propose-t-il. On va monter dans mon bureau.

— Avec plaisir. »

Ils repassent par le sas et grimpent l'escalier en colimaçon. Pendant l'ascension, ils croisent Kat, Bader, Christophe et Seb. Grâce aux surveillances vidéo, Cécile sait exactement de qui il s'agit et leurs rôles au sein de la structure : des employés, des bénévoles, mais surtout des dealers.

Bien entendu, elle ne fait aucune remarque et évite même de les regarder trop fixement. Elle reste naturelle, détachée, si bien que les quatre individus la remarquent à peine.

En arrivant dans le grand bureau, Fabio constate que Marco n'a rien laissé traîner. Le boss fait les présentations :

« Emma, je te présente Marc, qui s'occupe de la gestion des artistes et de tout ce qui tourne autour des caprices de stars.

— Bonsoir ! » lance l'intéressé avec un sourire.

C'est un grand jeune homme, châtain, les cheveux bien coiffés, portant des habits qui ne collent pas du tout avec son physique, style un peu trop *gangsta*.

— Voici Emma, une amie de longue date. »

Aucun commentaire, il lance simplement un « bonsoir » de principe. Cécile suit Zacharie qui passe derrière le bureau pour se rendre sur le balcon. De là, ils dominent l'ensemble de la salle et font face à la scène. Ils y sont seuls, et un regard un peu long et profond les relie sans qu'un mot ne sorte de leur bouche. Sensation de vertige, boule au creux du ventre, la jeune femme entraîne Zach vers la droite du surplomb ; elle connaît tous les angles surveillés par les caméras.

Garder le crédit dont je dispose envers mes hommes, pense-t-elle, consciente que tout ça la dépasse un peu et qu'elle ne devrait même pas être là.

D'autant que, cette nuit, c'est au tour de Thierry Hullschmidt et d'Alain Vachet d'assurer la surveillance, les collègues de Zacharie, des hommes du SIAT. Elle a conscience que le couvreur de l'agent doit réprouver le fait qu'elle se trouve ici, mais la tentation de le revoir était trop forte.

Pour s'extirper de ce regard qui s'étire, de ce silence interminable, elle se décide à dire quelques mots :

« Tu sembles bien en place ici, respecté et craint. Ton rôle te colle à la peau. »

Zacharie sent que la remarque n'est pas innocente. Lui-même a conscience que Fabio le supplante nettement. Il décide de jouer franc-jeu.

« Je n'ai pas le choix, je travaille sans filet. Je suis parmi eux, et de ce fait je me dois d'être l'un d'entre eux.

— C'est tout de même un peu acrobatique psychologiquement parlant.

— Ça l'est, mais je n'ai aucun choix. Je suis au cœur du mal. Si je veux le comprendre et le combattre, je dois m'y plonger. »

Après tout, qui peut comprendre la situation d'un agent infiltré ? conclut-elle intérieurement. Qui peut savoir ce que ce genre de situation peut générer en stress et la somme d'efforts indispensables à la bonne marche de ce type de mission ?

Cécile connaît le parcours historique de ce type de procédure : les missions d'infiltrations dans la police judiciaire française. Les débuts chaotiques avec le très controversé Groupe Zombie, composé d'une poignée de flics éjectés, critiqués par leurs collègues et persécutés par l'IGS, alors qu'aucun d'entre eux n'aurait eu assez de tripes pour prendre leur place. La structuration formelle qui a suivi, avec la mise place de la SCOAT, est restée chaotique et les membres de cette section ont été obligés de rester souples et de s'adapter. Aujourd'hui, depuis la création du SIAT, tout est stable et sûr, mais seulement dans les textes ; rien n'est beaucoup plus simple en pratique. Entre théories imposées par les bureaucrates et les réalités pratiques du travail de terrain, il y a un abîme.

Le rythme cardiaque de Cécile accélère et s'alourdit. Une vague de bien-être la porte jusqu'aux bras de Zacharie.

Elle se colle contre lui, et une étreinte encore plus proche, plus profonde que la précédente, les lie l'un à l'autre. Deux soupirs se mélangent pour n'en former qu'un seul. Leurs joues se frôlent, leurs bouches s'entrouvrent, leurs doigts glissent sur leurs corps dans une recherche anarchique de contact, mais leurs lèvres s'évitent au dernier moment. Une lutte perdue d'avance s'esquisse entre leurs chairs frémissantes.

Quand le lieutenant relâche l'étreinte, Cécile ressent comme une sensation d'asphyxie. Il ouvre la porte du bureau et demande à Marco d'aller chercher une bouteille de champagne dans un seau à glace, ainsi que deux coupes. Ensuite il retourne à son corps, refermant aussi complètement et intensément que possible son étreinte.

Dans un geste totalement inattendu, elle se saisit de son menton et le force à soutenir son regard. Zacharie et Fabio, comme un seul homme dans un seul corps, se figent dans l'attente de ce que Sanchez s'apprête à imposer. Mais en lieu et place d'un acte charnel, ce sont des mots qui viennent combler l'espace entre eux.

« Je ne peux pas comprendre ta situation ici, avoue-t-elle, pas plus que la complexité de ce type de mission. Personne ne le peut ! Mais je ressens toute l'énergie qui émane de toi. Je

sais que tu vis entre deux âmes, que ton existence est un interminable exercice de funambulisme. Je t'admire pour ça, même si une partie de moi a peur, je ne te le cache pas. Je suis là, Zacharie, pour toi comme pour Fabio. »

Sans doute est-ce la première fois qu'une tierce personne fait preuve d'autant de compréhension envers son statut, sa situation et son paradoxe. Toujours est-il que Coscas sent les larmes affleurer à ses paupières. Un torrent trop lourd pour être contenu. Alors qu'il mobilise toute son énergie pour faire barrage, deux fleuves s'écoulent.

Cécile profite de la beauté de l'instant, sans juger, sans analyser. Sa bouche vient recueillir les rivières d'émotion à leur source. Elle embrasse ces paupières gorgées de pleurs, saturées de fièvre, de troubles et de perturbations.

Elle a l'impression déstabilisante de ressentir les deux âmes qui se déchirent dans cette enveloppe unique, de prendre tout ce chaos en plein cœur par vagues successives, avec la certitude de se tenir contre un être unique et complexe, paradoxalement vrai malgré la coexistence troublante qui le secoue.

Lui ne sait pas quoi penser. Fabio s'éloigne alors qu'il est sur son territoire et Zacharie reprend un instant sa place dans ses chairs. Cette femme possède un avant-goût de miracle, comme un condensé de tous les possibles. Elle qui possède le don et les capacités de lire l'âme humaine, de déchiffrer ses dérèglements, ne semble pas dénoncer, encore moins condamner. Elle s'offre à cette caresse simple et pourtant confuse, sans chercher à décoder quoi que ce soit.

Il y a un silence lourd de sens et de non-dits, et Zacharie, comme un enfant, vient s'échouer sur la berge douce des bras de Cécile. Cette dernière, en silence, accueille la dérive naturellement. Elle sent au plus profond de sa chair à quel point cet homme est bon. Elle s'y perd avec plaisir et s'y noie. C'est délibérément qu'elle perd le contrôle.

Samedi 4 septembre 2010 – 23 h 34 – Belfort

Thierry Hullschmidt et Alain Vachet, bien malgré eux, ont assisté au début de la rencontre entre leur supérieure et l'agent du SIAT, via les caméras mises en place dans la salle.

C'est le couvreur de Coscas qui a basculé les images retransmises sur les écrans vers celles de la vidéosurveillance de la voie publique. En voyant ce regard s'éterniser, il a compris que quelque chose se tissait lentement entre son homme et sa supérieure hiérarchique.

Les écrans de contrôle, à présent, leurs transmettent les images de la vieille ville autour de la sous-préfecture et de la place de l'Arsenal. Il y a un peu moins d'activité devant les portes de la salle de concert. Le flux entrant n'est plus qu'un léger filet régulier. Alors qu'Alain va faire couler deux cafés, Thierry lâche un cri de surprise :

« Putain ! »

Le lieutenant revient avec les deux tasses et interroge le commandant du regard. Ce dernier, en lieu et place d'explications, attrape la souris de l'ordinateur de commande, fait basculer l'une des images affichées sur un écran latéral vers l'écran central et actionne le zoom de la caméra disposée sur la falaise, un peu en dessous du Lion.

« Merde ! souffle Alain à son tour. C'est bien lui ?

— Oui, c'est Ernest ! confirme le couvreur en pointant de l'index la photo sur le mur. Il est carrément devant la salle ! »

En effet, le Borderline est sur le parking, mélangé aux fumeurs qui sont sortis griller une clope, un coup de tampon sur le dos de la main pour qu'ils puissent entrer à nouveau. Le technicien regrette un peu que la prise de son soit impossible dehors, mais la présence de l'éclaireur devant l'Arsenal constitue une excellente nouvelle.

« Ça arrange nos affaires, murmure-t-il. Le but était qu'il s'intéresse à la salle, et c'est visiblement le cas. »

Sans s'en rendre compte, dans un réflexe étrange, les deux hommes viennent subitement de se mettre à parler à voix basse, comme des chasseurs sur le terrain qui veulent éviter tout débordement sonore. Le commandant répond en conservant cette attitude inutile. Il chuchote presque :

« Il étudie l'Arsenal. L'amorce a fonctionné.

— Pourquoi il ne rentre pas, alors ?

— Parce qu'il s'agit d'une fête privée, rappelle Thierry. Il faut une invitation ou son nom sur la *guest list* pour entrer, et c'est tant mieux. Ernest connaît Cécile : il l'a vue pendant une soirée, alors qu'elle enquêtait sur le triple meurtre.

— Lequel ?

— Celui du couple Vernay et de Guy Dorau. Il l'a même prise en photo. Tout est dans la procédure...

— T'as vu la taille du dossier ? Je n'ai pas tout parcouru, avoue Vachet. Juste les grandes lignes.

— Il faut prévenir Zach et la commissaire. Si elle sort et que l'autre la voit, ça peut remettre en cause l'opération. »

Il sort son téléphone portable sécurisé et envoie un texto aussi explicite que possible à son agent. Il bascule à nouveau les images des écrans de contrôle sur l'intérieur de l'Arsenal, mais ni Coscas ni Sanchez ne sont visibles.

Toujours à l'extrême droite du balcon, dans l'angle mort des caméras, Zacharie et Cécile trinquent en gardant leurs regards profondément entremêlés. Pour avoir un peu d'intimité, le maître des lieux a déplacé le petit canapé et la table basse dans cette zone aveugle. Ils sont à présent assis l'un contre l'autre et leurs yeux attisent un feu intense.

Marco a apporté le champagne avec discrétion et sans traîner. Sans doute a-t-il compris l'importance du rendez-vous de son boss car il a fait preuve d'un effacement exemplaire et a

pris l'initiative de monter la meilleure bouteille du stock. Il n'a pas remis le nez sur le perchoir après avoir tout déposé.

Les coupes tintent en silence, le bruit est presque entièrement avalé par le mix de FlyHigh, le DJ qui est en train de se produire sur scène. Il distille une musique électronique chaleureuse, très classe et puissante à la fois, avec un côté *chic* et un côté *choc* harmonieusement mélangés.

« Tu joues ton rôle à merveille, souligne Cécile. Je pense que nos poissons peuvent mordre à l'hameçon. On est sur la bonne voie grâce à toi.

— Je me suis contenté de faire ce que tu m'as demandé. C'est toi le cerveau. Moi je ne suis qu'une paire de bras.

— Tu es bien plus que ça. Tu es au centre de tout. Au contact. Ta situation te place en position de danger permanent, j'en ai parfaitement conscience.

— C'est mon job, Cécile. Tu as déjà bien assez à faire et à penser. Tu ne dois pas t'en faire pour moi.

— Bien sûr que si ! »

Dans l'instant, ils sont à nouveau dans les bras l'un de l'autre. Les rires s'arrêtent alors. Leurs souffles se suspendent. Leurs yeux s'accrochent. Leurs visages s'approchent, leurs lèvres s'entrouvrent, des soupirs tremblotants s'en échappent.

Tout à coup, Zacharie sursaute et recule brusquement. Cécile a l'impression d'être arrachée de son propre corps. Ses yeux s'arrondissent de surprise.

« Non, Cécile ! Ce n'est pas ce que tu crois, c'est que... »

Il vient de ressentir une série de vibrations dans sa poche de pantalon. Il en extirpe son téléphone portable et le montre à Cécile en guise d'explication. Elle éclate d'un rire qui contamine le lieutenant, mais tout s'arrête quand il lit le message. Voyant l'expression qui tapisse son visage, la commissaire lui demande ce qui ne va pas.

« Ernest est sur le parking de la salle, répond Zach. Il discute avec les clients. Alain et Thierry l'ont en visuel sur les écrans. Ils attendent tes ordres. »

Il faut presque une minute à Cécile pour digérer l'information. Zacharie la fixe avec sérieux et s'allume une cigarette dans un mouvement réflexe.

« C'est plutôt une bonne nouvelle, convient-il finalement. C'est ce qu'on voulait, non ?

— Évidemment, répond-elle. Mais le problème, c'est moi. Il m'a déjà repérée il y a un peu plus de deux semaines.

— Alors, on fait quoi ?

— Rien du tout, décide-t-elle. Il ne doit rien voir venir et faire ses repérages sans être dérangé ni être encouragé : ça éveillerait sa méfiance. Tu as tout fait pour qu'il s'intéresse à ton réseau, ça fonctionne. Alors on prend le maximum d'images, on observe en lui laissant le champ libre.

— En attendant que l'organisation prenne contact avec moi ?

— Exactement ! Ils ont déjà disparu par deux fois pour mieux revenir. Cette fois-ci, je les veux tous ! »

Dans les yeux de Cécile, la détermination crépète. Zacharie ressent que son implication dans l'enquête est semblable à la sienne, une immersion totale. Toute sa personne y est plongée, tout son mental est mobilisé. C'est une masse d'énergie brute, tendue vers son objectif.

« Il va falloir m'assurer une sortie, remarque-t-elle. Il faut que ton couvreur et Vachet surveillent notre homme et me disent quand il aura quitté la vieille ville. Je ne veux pas le croiser en sortant ni dans une rue du quartier.

— OK ! Je leur envoie un message. »

Coscas se met immédiatement à la rédaction des ordres et transmet sans tarder. Un silence s'installe ensuite, lourd et profond. Le travail a brisé le contact et la magie de l'instant précédent. Quand la conversation reprend, c'est l'opération qui vient l'occuper tout entière.

Malgré tout, leurs poitrines sont encore animées de battements de cœurs désordonnés. Entre leurs regards liés, des

ombres planent : le spectre du baiser mort-né qui a failli les unir.

Alors qu'ils continuent de converser pour meubler l'attente, séparés par un vide intolérable, leurs âmes dansent dans l'espace, glissent l'une contre l'autre, s'effleurent et se frôlent.

Même s'il n'y a plus à présent que deux flics qui travaillent, éloignés par une distance nécessaire, un lien indescriptible s'est tissé entre eux. Au-delà de la peau. Bien plus profond que la chair.

Zacharie et Cécile savent qu'un point de non-retour vient d'être franchi.

Dimanche 5 septembre 2010 – 0 h 21 – Belfort

Ernest est comblé, la soirée a été plus que productive et les résultats dépassent de loin toutes ses espérances. Même s'il est un peu déçu que cette soirée soit privée et qu'il ne dispose pas d'invitation pour y entrer, il est satisfait d'avoir réussi à trouver la poule aux œufs d'or aussi rapidement.

Moins d'une semaine qu'il est là et déjà il sait à quel endroit planter les racines de Borderline.

Il sort de sa poche son téléphone portable et s'éloigne des petits groupes qui sont rassemblés sur le parking. Les précautions d'usage imposées par le code de l'organisation sont pour lui des réflexes enracinés. Il démonte la coque de l'appareil pour y insérer une puce et le remonte avec adresse et rapidité. Une fois la manipulation terminée, il compose un numéro de téléphone.

Alors que ses doigts virevoltent d'une touche à l'autre, Ernest est très loin de s'imaginer que derrière lui, près de douze mètres au-dessus, une caméra numérique incrustée dans la roche est en train de faire la mise au point.

Alain Vachet vient de pousser son supérieur du siège pour s'installer devant l'interface de contrôle du dispositif de vidéosurveillance. Surpris par la brusquerie du geste, Thierry est sur le point de l'insulter, mais en le voyant prendre les commandes avec un tel empressement, il comprend que le technicien tient quelque chose d'énorme.

Cinq secondes d'observation et le zoom surpuissant de la caméra extérieure, appelée par les membres de l'équipe « l'Œil du Lion », lui donne la réponse.

Ernest vient de démonter son portable et de le remonter en un éclair. Il va composer un numéro de téléphone, dos à la

falaise, et Alain, qui connaît son équipement sur le bout des doigts, a senti qu'il pouvait tenter quelque chose à condition de faire vite. Un exploit que lui seul peut tenter et qui nécessite tout son savoir-faire. Toute sa concentration est focalisée sur la manipulation en cours, il utilise des raccourcis improbables sur le clavier pour accélérer la manœuvre. Mais ça s'avère payant. À peine quelques secondes et le lieutenant a un gros plan des doigts sur le clavier.

« C'est dans la boîte ! crie-t-il de joie. Il n'y a plus qu'à repasser la séquence. »

Et en effet, le résultat est là. On voit clairement le numéro composé par Ernest. Alors que les images passent au ralenti sur l'écran central, les deux officiers le lisent à haute voix.

Ils se tapent dans la main dans un gloussement satisfait. Thierry se tourne à nouveau vers les écrans et exulte de plus belle.

« C'est pas tout ! Il vient de se retourner pour parler, et le zoom est toujours à fond sur lui !

— Et alors ? demande Alain.

— Certains services de la DCPJ disposent de personnels spécialisés dans la lecture sur les lèvres. C'est le jackpot ! Je pense que Sanchez va être aux anges.

— Il n'y a plus qu'à laisser Ernest s'éloigner de la zone et laisser la commissaire nous rejoindre. On peut dire que cette nuit aura été productive. »

Lundi 6 septembre 2010 – 8 h 35 – Belfort

La salle de travail est en ébullition. Les résultats obtenus dans la nuit de samedi à dimanche constituent pour l'équipe une avancée sans précédent. Tout le monde nage dans un mélange mal contenu d'euphorie, d'impatience et d'exaltation.

« On sait quand les résultats vont arriver ? demande Michel à Cécile.

— J'ai envoyé l'enregistrement à la sous-direction hier. L'officier de permanence m'a assuré qu'il serait pris en charge au plus vite. Ça ne devrait plus tarder. Le juge Seguin a mis le numéro sur écoute. Mais comme c'était à prévoir, c'est un mobile rechargeable sans abonnement.

— Et il n'y a donc aucun moyen d'avoir un nom... déplore le commandant Bassou.

— Aucun ! En revanche, un traçage a été lancé. Pour l'instant, ça n'a rien donné. Je pense qu'Ernest retire sa puce de l'appareil et ne la place qu'à certains moments. Il est même possible qu'il en ait plusieurs. »

Cécile tire une chemise du bureau et en sort quelques photos qu'elle punaise sur le mur. On y voit l'intéressé sur le parking de l'Arsenal, téléphone à la main. Les images sont tirées des enregistrements.

« Tout ce qui compte, ajoute-t-elle, c'est que notre piège fonctionne. La salle de concert vient d'attirer l'attention de l'éclaireur de Borderline. On est donc sur la bonne pente, mais n'oublions pas qu'elle est savonneuse. On pourrait être tentés d'intervenir rapidement, au moindre mouvement, mais souvenons-nous de Rotterdam et de la Villa Venezia. Prenons le temps de les étudier, de calquer nos mouvements sur les leurs. Apprenons à respirer à leur rythme. Ce que nous sommes parvenus à obtenir n'est qu'un début mais... »

Le bruit du fax coupe net Cécile dans son discours, grésillement continu et progression du papier dans le rouleau d'impression. Tous les yeux sont tournés vers la machine et la commissaire s'en approche d'un pas sûr. Une fois que la première feuille est entièrement sortie, elle la place sur le scanner à plat et lance la numérisation du document. Une seconde feuille s'engage dans le fax alors que tous les yeux sont rivés sur l'écran de projection.

Moins d'une minute et le contenu du document s'y affiche. Cécile Sanchez fait signe à Nasser Lalaoui, assis près de l'interrupteur général, d'éteindre les lumières.

Ce premier document vient de Yûko Takayama, spécialisée dans la lecture labiale. Elle explique que les résultats de ce type de lecture ne permettent pas de tout déchiffrer mais assure une fiabilité des résultats à quatre-vingt-dix pour cent du rapport ci-joint.

Elle expose ensuite certains points importants : les éléments entre crochets sont des déductions raisonnables, les parties illisibles seront mentionnées avec le nombre de syllabes prononcées.

Cécile scanne le deuxième document qui n'est autre que le rapport en question. Elle attend que tout le monde ait fini de lire l'introduction pour basculer les résultats.

Rapport de lecture labiale

Vidéo n° III-90-20100906

— *Allô ! C'est moi. Je [pense] que c'est bon. Je tiens notre homme. Ça m'a tout l'air d'être du [solide].*

(Silence de six secondes)

— *C'est vrai ! Mais j'ai eu de la chance. Et il faut dire que je [connais] bien les lieux.*

(Silence de trois secondes)

— *Je vais (illisible : deux syllabes) un peu mon analyse mais [tenez]-vous prêts à descendre d'ici peu. C'est une petite [ville], on en a vite fait le tour et je la connais bien.*

(Silence de cinq secondes)

— *Dix jours au [max]. À vous de me dire quel jour et à quelle [heure] je peux vous joindre.*

(Silence de vingt-cinq secondes)

— *OK ! C'est bon pour moi. Vous pouvez m'envoyer (illisible : deux syllabes) dès que possible [?]*

(Silence de trois secondes)

— *Pas de problème (illisible : trois syllabes). Tout ira bien. À bientôt.*

Lorsque la lumière revient sur la salle de travail, tout le monde semble un peu décontenancé et passablement ébloui par le retour de la lueur crue des néons. Debout face à l'écran, Cécile n'en semble pas du tout affectée pour sa part et reprend la parole sans tarder :

« C'est éloquent ! On sait à présent que notre agent infiltré semble en bonne voie pour être sélectionné par Borderline comme distributeur local.

— Pourquoi “semble” ? demande Michel Grux. Je pense que c'est bon ! Il a été choisi. On a réussi !

— Non, pas tout à fait. Regardez ligne sept : *Je vais creuser un peu mon analyse*. Il n'est pas encore décidé. Il va procéder à d'autres vérifications.

— Comment savez-vous que le mot illisible est “creuser” ? demande Bassou.

— Question de logique et de vocabulaire. Tout comme je peux vous dire que tous les mots entre crochets sont fiables. Il suffit de se mettre dans le contexte de notre mission et dans le rôle d'Ernest. Le lieutenant Takayama ne dispose pas de ces données, mais elle a fait du bon travail. »

Elle marque une pause et désigne de l'ombre de son doigt une partie du texte :

« Silence de vingt-cinq secondes : c'est long. Je pense qu'il s'agit de la liste des moments où le téléphone cible sera connecté. Mais peu importe, la ligne est sur écoute. Il n'y a plus qu'à patienter une dizaine de jours. Pour la première soirée publique, je pense qu'Ernest va vouloir rentrer dans la

salle et étudier son activité de l'intérieur. Une dernière vérification avant de valider sa décision. De plus, il a demandé du renfort. Je pense que les deux syllabes illisibles de la ligne 18 sont un prénom ou un surnom. Il a besoin d'aide pour bien cerner les lieux.

— Et en attendant, on fait quoi ? demande Justine Baade.

— On patiente, répond-elle les yeux dans le vague, on observe et on apprend. »

Mercredi 8 septembre 2010 – 19 h 15 – Colmar

Sylvie Marelle et Maxime Renoux quittent le salon de coiffure Instinc'Tif, rue Saint-Jean, dans le quartier de la petite Venise, au centre de Colmar. Depuis l'assassinat tragique de Léo, le petit ami de son collègue, la jeune fille reste avec lui aussi souvent que possible.

Plus de trois ans qu'ils travaillent ensemble et, très vite, une profonde amitié a lié la jeune fille à Max qui a toujours été là pour elle ; c'est grâce à lui qu'elle a tenu le coup face à un patron tyrannique.

Mais aujourd'hui, les rôles ont changé. C'est Max qui a besoin d'elle. Depuis l'effroyable tuerie de Wintzenheim, le jeune homme semble avoir pris dix ans. Il a perdu l'homme qu'il aimait dans des circonstances plus que tragiques, abominables pour tout dire, et le pauvre garçon a glissé dans un gouffre, incapable de s'en extirper. Mais Sylvie est bien décidée à ne pas le laisser au fond de ce trou. Elle est là, pour lui, et elle ne l'abandonnera pas seul avec sa douleur.

Tous les soirs, après le travail, elle le raccompagne chez lui et reste des heures à parler, à l'écouter, à sécher ses larmes. Souvent, elle dort sur le canapé et accourt dans sa chambre lorsqu'il se réveille en hurlant, en pleine nuit, couvert de sueur, les yeux écarquillés par l'horreur des cauchemars récurrents qui le hantent. Le bout du tunnel est encore loin, elle le sait, mais son soutien permanent commence à porter ses fruits.

Aujourd'hui, au salon, elle a réussi à lui arracher trois sourires et même à le faire rire une fois. Ce soir, alors qu'ils marchent dans les rues de la ville dans la chaleur douceâtre de la fin d'été, pour la première fois depuis longtemps, Maxime semble en paix.

« On pourrait louer un ou deux films pour ce soir, propose-t-elle. Et puis passer au supermarché pour acheter des pots de glace.

— Oui... pourquoi pas.

— Deal ! On passe d'abord au vidéoclub sinon les glaces vont fondre. »

Les rues sont noires de monde à l'heure de fermeture des magasins, Sylvie et Max doivent sans cesse se frayer un chemin dans la foule dont le flux chaotique, un peu étouffant, les guide et les oppresse à la fois.

Arrivés au croisement entre la rue du Manège et le boulevard Saint-Pierre, ils attendent au passage piéton. Ici, c'est pire que tout. La circulation est dense et les voitures roulent vite. D'un côté comme de l'autre, les trottoirs sont pleins. Quand le feu pour piétons passe au vert, ils traversent en évitant péniblement la foule qui arrive en sens inverse.

C'est alors qu'elle la voit.

Parmi les dizaines de visages neutres ou souriants qui arrivent en face, une silhouette sombre, visage avalé par la capuche d'un pull noir, semble focalisée sur eux. Démarche lente mais appuyée. Contrairement à toutes les autres personnes, sa trajectoire est rectiligne et sûre. Des lunettes de soleil masquent son regard, le menton est bas, les mains sont enfouies dans la poche centrale de ce vêtement beaucoup trop épais pour la température qu'il fait.

Sylvie ressent une angoisse violente lui serrer la poitrine. Elle se prépare à poser une main sur l'épaule de Max, cherche à l'avertir, mais les mots restent bloqués dans sa gorge serrée par la terreur soudaine, violente et brutale. Sortant de sa torpeur, elle se saisit de l'avant-bras de Max qui tourne la tête et ralentit le pas.

Quand le jeune homme voit toute l'horreur qui tapisse le visage de Sylvie, il suit son regard écarquillé et tombe en face de cette ombre mouvante qui tire de sa poche un pistolet noir et le lève, tendu droit devant comme le prolongement de son bras.

Le bas du visage apparaît un instant dans la lumière ; ses lèvres sont animées, à la manière des gens qui parlent seuls.

Ni l'un ni l'autre n'a le temps de hurler. Deux détonations déchirent le brouhaha de la ville et le transforment en un silence lourd et épais, l'espace d'une fraction de seconde. La troisième, qui suit presque immédiatement, déchire ce silence avec violence et déclenche un chaos épouvantable.

Des hurlements jaillissent de partout. Certaines personnes se baissent, mettent les mains sur la tête. D'autres sautent à plat ventre au sol ou courent droit devant eux. Il y en a même qui font demi-tour. Une femme se fige sur place et hurle comme un animal avant de détalier entre les voitures arrêtées. Des automobilistes sortent de leurs véhicules ou s'y enfoncent comme dans un trou. Une voiture fait une marche arrière et heurte celle qui la précède.

Seule Sylvie, toujours paralysée par la terreur, reste paradoxalement lucide, le regard cloué sur ce spectre qui la croise, qui la frôle et disparaît sans même accélérer le pas, profitant du désordre qu'il vient de créer pour s'y évaporer.

C'est seulement après quelques secondes de torpeur supplémentaire qu'elle se rend compte qu'elle tient toujours fermement l'avant-bras de Max. Il est couché au sol, sur le côté, l'épaule relevée par l'étreinte de fer qu'elle ne parvient pas à relâcher.

Alors elle voit le sang, une flaque grandissante sur le bitume, des éclaboussures sur son chemisier blanc, sur son bras gauche, sur son mollet et sur sa chaussure. Elle sent qu'elle en a sur le visage. Ça dégouline jusqu'à ses lèvres et un goût de fer lui envahit la bouche. De l'urine coule entre ses cuisses, mais elle ne s'en rend pas compte.

S'ensuit moment de vide total, comme si son âme venait de s'écouler par un siphon brusquement débouché au plus profond d'elle-même. Ça ne dure que quelques secondes mais c'est comme si une éternité venait de la saisir à pleines mains.

Enfin, Sylvie tombe à genoux sur le passage piéton qui est totalement vide à présent. Alors, seulement, elle se met à

hurler. Elle prend le corps de son ami et le serre aussi fort qu'elle peut.

Il est encore animé de tremblements anarchiques qui la secouent, elle aussi. Cette danse macabre prend fin quand elle sombre dans l'inconscience.

Lolita No jette son Ruger dans le Lauch, à proximité du quartier des Tanneurs. L'eau y est assez profonde et la circulation routière des alentours couvre largement le gémissement de la rivière lorsqu'elle engloutit l'arme du crime dans son lit sombre. Elle retire sa capuche, la laisse retomber en arrière et continue sa marche tranquillement vers le parking de la rue Saint-Josse.

Elle a vu des véhicules de police rouler vers le quartier de la Krutenau, il y a une minute à peine, toutes sirènes hurlantes et gyrophares tournoyants. Pourtant, elle n'a pas accéléré le pas, déjà suffisamment loin du cadavre, elle est certaine que personne n'a rien vu, à l'exception de la fille qui accompagnait sa cible.

Elle n'a pas pu distinguer grand-chose, se dit la tueuse. Et avec l'état de choc, il va lui falloir du temps avant de pouvoir décrocher un mot cohérent aux flics.

La situation lui laisse largement le temps de mettre les voiles. Quand les autorités auront un semblant d'information, elle sera déjà très loin.

Pendant un moment, elle se demande si elle n'aurait pas dû refroidir la fille aussi mais, après réflexion, elle conclut que ça aurait été inutile. Les morts violentes s'enchaînent ces temps-ci, inutile d'ajouter du charbon au feu qui dévore la police locale.

En arrivant à sa moto, garée dans un coin du parking, derrière un arbre et à côté d'une poubelle, elle sort sa clef et extirpe son casque à visière noire de son sac à dos, ainsi qu'une petite bouteille de combustible maison. Elle jette alors le sac en question, ainsi que son pull à capuche, couvert de résidus de tirs, dans la poubelle. Puis elle déverse le contenu

du récipient sur ses affaires. Une fois vide, elle lâche la bouteille, retire ses gants qu'elle pose par-dessus en dernier pour éviter que ses mains sentent l'essence. Une allumette craquée, le paquet jeté et Lolita referme le conteneur à ordures sur la combustion qui prend doucement. Pour éviter les odeurs résiduelles, elle s'en éloigne rapidement.

Elle se repasse en mémoire son itinéraire de fuite, basé sur les réseaux urbains de vidéosurveillance, tout du moins sur les axes qui en sont dépourvus et ceux qui ont été neutralisés par Guignol ce matin, à l'aube. Elle suit la rue Saint-Josse sur près d'un kilomètre et bifurque rue Bartholdi, direction l'avenue de la Liberté. Elle sait que de nombreuses caméras bordent ce passage mais qu'elles ont été bombées à la peinture noire.

C'est l'esprit tranquille qu'elle s'éloigne des lieux de son crime, satisfaite d'avoir puni celui qui avait osé contrevenir à ses ordres. Personne ne défie Lolita No. Personne ne défie Borderline.

Jeudi 9 septembre 2010 – 9 h 05 – Belfort

La nouvelle de l'exécution de Maxime Renoux est tombée la veille, tard dans la soirée. Cécile Sanchez et Michel Grux étaient de garde cette nuit-là, quand le juge Seguin a appelé pour annoncer la nouvelle.

La commissaire a pris un sérieux coup à la conscience en apprenant ce nouveau drame. C'est elle qui avait conseillé à Maxime de donner les photos au magistrat. Elle y a pensé toute la nuit, en essayant de se persuader qu'elle n'y était pour rien.

À présent, elle fixe sur le mur les clichés de cette nouvelle scène de crime, ce jeune homme d'à peine vingt-cinq ans abattu en pleine rue : le prix de sa confession. Le silence s'étire inconfortablement dans l'assemblée. Personne n'ose commenter ni poser de questions. Tous laissent leur supérieure disposer les nouvelles images de cauchemar avec les autres, sur la partie du mur appelée « le cimetière ». C'est finalement Michel Grux qui se décide à briser le silence.

« Jusqu'ici, ils ne nous avaient encore jamais fait de démonstration de force. Leur état d'esprit change...

— Ce n'est pas le cas ! » affirme Cécile.

Elle a dit ces mots sans même se retourner, toujours affairée à compléter le musée des horreurs.

« Désolé de te contredire ! insiste le lieutenant. Mais un meurtre en plein jour dans un quartier aussi fréquenté, à l'heure de pointe, c'est une démonstration de force !

— Non, c'est une action tactique remarquablement efficace, discrète et sûre. »

Elle enfonce la dernière punaise et se retourne, plante ses yeux sur l'auditoire qui attend la suite avec un étrange

mélange d'impatience et de scepticisme.

« C'est Lolita No qui a tué Maxime Renoux. Mais elle l'a fait dans les règles de l'art : capuchonnée, noyée dans la foule, profitant de deux flux massifs de personnes se croisant. Chaque détail de son opération a été pensé et rien n'a été laissé au hasard. Elle savait qu'à cette heure-là, elle aurait le soleil dans le dos, réduisant la visibilité et l'attention de ceux qui allaient lui faire face. Du même coup, elle s'est assuré un éclairage optimal, lui offrant une visibilité parfaite de sa cible et de son environnement. Nous savions que nos tueurs savaient utiliser les ombres, nous savons à présent qu'il en est de même pour la lumière. »

Courte pause dans son argumentaire, son doigt désigne une photo de la victime en situation, couchée sur les bandes blanches du passage clouté.

« Elle a tiré ses trois balles habituelles en plein milieu de la route, à l'endroit où toutes les personnes allaient nécessairement se croiser dans un désordre qu'elle a amplifié, générant ainsi une panique dont elle s'est servi pour quitter les lieux. »

Elle laisse un silence volontaire pour que tout le monde comprenne bien la logique de Lolita.

« Son plan de repli était déjà prévu à l'avance, reprend-elle. La police municipale de Colmar a constaté que quatre caméras avaient été neutralisées pour couvrir sa fuite. Sur place, personne n'a rien vu, excepté la jeune fille qui accompagnait la victime. Mais comme vous pouvez l'imaginer, elle est en état de choc et ne se souvient pour ainsi dire de rien. Pour preuve, elle désigne le tueur comme un homme maigre, de petite taille, avec une fente labiale, autrement dit un bec de lièvre, alors qu'il s'agit tout simplement de la cicatrice qui traverse le visage de notre tueuse habituelle. »

Elle se déplace vers la photo de Noémie Trussel et cache de sa main le haut de la face, ne laissant que la bouche de visible :

« Sylvie Marelle n'a sans doute aperçu que le bas du visage, à cause de la capuche et des lunettes de soleil. Et elle a vu un

homme car son inconscient refuse tout simplement l'idée qu'une femme ait pu faire une chose pareille. »

Elle s'avance un peu et regarde le lieutenant Grux droit dans les yeux.

« Pourtant, tu n'as pas complètement tort, concède-t-elle. Ils veulent laisser un message, mais ce n'est pas dans la méthode qu'il faut le chercher. Il est dans les faits !

— C'est-à-dire ?

— Ce que ça nous apprend, c'est que Borderline ne menace pas dans le vent. Quand elle lui a téléphoné, on aurait pu imaginer que Lolita cherchait juste à faire peur à Renoux, dans le but de le dissuader de remettre ces images aux autorités, en espérant que, de peur, il décide de les effacer. Mais il n'a pas écouté. Ils l'ont tué pour le punir de son insoumission et pour laisser ce message : "On ne plaisante pas avec Borderline. Ignorez nos recommandations, nos demandes, nos ordres, et vous en paierez le prix fort !" Voilà ce que veut dire la mort de Renoux. »

Elle pointe de l'index le pan de mur où sont affichées les photos et données déjà collectées sur les membres de l'organisation.

« Ils sont déterminés, ils vont au bout de leurs menaces, poursuit-elle avec une flamme dans les yeux. Tuer ce gosse ne changeait rien pour eux : le mal était fait. Mais leur sens de l'honneur exacerbé et jusqu'au-boutiste les a poussés à trois longues semaines de recherches et de traque pour que leur justice soit appliquée. Nous savions déjà qu'ils travaillent selon une méthodologie rigoureuse, on peut aujourd'hui ajouter à cela qu'ils suivent une ligne de conduite stricte, sans doute appuyée par une réglementation intérieure précise et sévère. C'est un grand pas en avant. Comme je vous le répète depuis le début, notre but est de les comprendre et nous venons de faire une avancée majeure dans ce sens. »

Elle se tourne à nouveau vers ses hommes et note leur attention. Aussi, lâche-t-elle une dernière précision.

« Borderline n'est pas une simple bande de narcotrafiquants. Avec eux, le paysage criminel tout entier a changé. Il vous faudra oublier toutes vos idées reçues, tous vos préjugés. Il sera nécessaire de briser volontairement toutes vos habitudes et vos réflexes. Pour la première fois dans votre carrière, vous ne devez plus raisonner comme des flics, vous détacher totalement de vos rôles et de vos fonctions tout en continuant à respecter le code de procédure. Borderline n'est pas un simple gang : c'est une révolution criminelle. »

Samedi 11 septembre 2010 – 23 h 22 – Belfort

Pour cette première soirée publique de la saison organisée à l'Arsenal, l'ensemble du groupe est présent dans la salle de travail du commissariat de Belfort, excepté le lieutenant Justine Baade qui apparaît sur les écrans de contrôle, accoudée au bar.

Comme prévu, la jeune femme sera sur les lieux toute la soirée, récepteur minuscule au creux de son oreille et un micro encore plus petit caché derrière un badge *smiley* qu'elle porte à l'intérieur de son gilet noir, parfaitement invisible. Elle est habillée d'une jupe et de chaussures vernies à talons. Ses cheveux sont relevés et elle s'est maquillée avec soin.

Tout le monde est bien conscient qu'Ernest va arriver et que la position de Justine, bien que non exposée directement et totalement passive, reste potentiellement dangereuse.

Le stress est à son maximum. Heureusement, l'hôtel de police est à moins de cinq cents mètres de la salle de concert. En cas de problème, ses collègues seront prêts à foncer sur place.

Depuis que tout le monde s'est rassemblé, après la pause repas, deux cafetières se sont déjà vidées et une troisième est en train de couler.

L'opération est à un tournant majeur, tous en sont conscients, et cette idée les tient en éveil, faisant surchauffer les esprits.

Depuis le bureau de feu monsieur Verdier, Roger Schreiber et Christian Jaegli surveillent toujours obstinément le troisième étage du commissariat, sans parvenir à comprendre ce qui s'y trame. Cette situation les exaspère.

« On dirait qu'il y a du monde ce soir, annonce Roger. Ils préparent quelque chose.

— Oui... Mais quoi ? grince Jaegli. J'ai l'impression que je suis là depuis des mois et rien ne sort. »

Roger ne relève pas, il reste focalisé sur son objectif. Ce soir, le ciel est clair et il distingue bien les formes, les silhouettes qui s'agitent à l'intérieur de l'espace. Tout à coup, il voit les ombres se diriger vers un même point de la pièce. Une lueur étrange, bleuâtre et mobile, émane de cet endroit précis. Il se met alors à observer les fenêtres des logements voisins. Dans la plupart des salons et des chambres, la même lueur inonde l'espace.

« Je sais ce qu'ils font en ce moment ! s'écrie-t-il. Je viens de comprendre, Christian ! »

Le commandant se redresse sur son fauteuil et troque sa mimique boudeuse contre une expression d'interrogation sincère. Schreiber lui passe les jumelles et commente.

« Ils sont devant des écrans ! Regarde la lumière, c'est la même que celle des télévisions : c'est des écrans de contrôle !

— *Gottverdami* ! Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien surveiller dans une ville pareille ?

— Justement, un endroit calme, comme pour la Villa Venezia. Si ça se trouve, ils ont vraiment trouvé leur nid ! »

Christian reste silencieux, le temps de digérer l'information, de bien la mâcher au préalable. Depuis le massacre du Poisson-Clown, à Wintzenheim, il n'a plus aucun doute sur le fait que tout soit lié, cette série de meurtres, pour commencer, et enfin les événements de 2003. Frietblatt en a pris conscience, lui aussi, même s'il n'en parle pas. Jamais il ne dira de vive voix que cette Nanterroise a raison depuis le départ alors que lui a fait la connerie de l'année.

« Si elle a trouvé les responsables de tout ça, tu sais ce que ça veut dire ?

— Non, dis-moi !

— Ça veut dire que nous avons trouvé les auteurs de tous ces meurtres, Roger.

— On appelle Frietblatt ?

— Pas encore, mais très bientôt. »

« Il est à l'intérieur ! »

La voix d'Alain Vachet résonne dans l'immense volume. Tous les membres de l'équipe s'approchent des écrans de contrôle, formant un amas serré. Les plus en arrière tendent le cou à s'en déboîter les cervicales ou en se dressant sur la pointe des pieds.

La commissaire s'assoit à côté du technicien du SIAT. L'homme bascule l'image du bar sur le gros écran central. En effet, Ernest est là. Pantalon kaki, pull noir épais malgré la chaleur qu'il doit faire à l'intérieur.

« Comment ça se fait qu'on ne l'ait pas vu entrer ? demande-t-elle.

— Il s'est fondu dans la masse, à l'heure de pointe des entrées, suppose le lieutenant. Il avait sans doute sa capuche sur la tête et a pu arriver par la gauche de la porte...

— La zone la plus sombre ! termine Sanchez. L'éclairage extérieur est sur la droite, côté parking. »

Vachet acquiesce en silence et pointe l'arrière de sa tête de son index sur l'écran :

— Regardez, il a bien une capuche à son pull, elle est simplement abaissée à présent qu'il est dedans.

— Il est très doué pour se fondre dans le décor, remarque le commandant Bassou. Vous voyez le nombre de personnes qui portent le même genre de pantalon ? Et regardez comme les pulls à capuche sont courants dans le public. Les gens savent qu'il fera froid à l'heure de la sortie. Ce type de vêtement est donc idéal.

— Chaque individu est calé dans son domaine, rétorque Cécile. Chacun d'entre eux a son rôle qui lui colle à la peau.

Ernest, lui, est une ombre, un caméléon, mais aussi et surtout, ses cinq sens sont en éveil. C'est un éclaireur parfait. Il n'y a pas grand-chose qui lui échappe, croyez-moi.

— Sauf peut-être le fait qu'il soit filmé comme un fauve en pleine jungle, souligne Grux. Pour ça, il n'a rien capté !

— Justement ! On a tout intérêt à rester très discrets, prudents et vigilants si on veut que ça continue, parce qu'au moindre faux pas, on sera grillés. Croyez-moi, il ne lui faudra pas dix minutes pour disparaître et, du même coup, réduire à néant tous nos efforts. »

La réponse de la commissaire jette un froid dans l'assemblée agglutinée contre la console, comme si, chacun venait de mesurer l'ampleur du désastre au cas où le suspect vienne à remarquer une caméra ou quoi que ce soit de suspect : repartir à zéro, au mieux, un bain de sang, au pire.

Ernest, lui, semble parfaitement détendu, comme un poisson dans l'eau. On sent que ce monde est le sien. On vient de lui servir sa bière qu'il commence à siroter tranquillement.

« Il n'est pas stressé, lance Bassou.

— En apparence ! le contredit la commissaire. Il est en train de sonder l'espace. Rien ne lui échappe. Voyez où il s'est placé : au bar, dans l'angle. C'est un endroit stratégique qui lui laisse une vue globale sur la salle et lui permet de voir qui entre et sort. Sa position aussi est révélatrice, coude en appui, les doigts repliés contre sa joue, excepté l'index pointant vers le crâne comme une antenne : il est très vigilant. »

Et c'est aussi un individu monomaniaque et impulsif, note-t-elle pour elle-même. Le genre de type capable du pire et qui ne laissera rien ni personne se dresser sur son chemin.

Ernest est là depuis moins de vingt minutes mais il en sait déjà beaucoup. En entrant, dans le sas, il a remarqué une porte sur sa gauche, en face du guichet, devant laquelle un Black faisait le planton, sans aucun doute l'entrée qui mène à l'étage, dans les bureaux et au balcon. Durant les vingt minutes qu'il a passées à faire la queue pour payer son entrée, il a remarqué

pas mal de mouvement. Il a volontairement laissé passer du monde devant lui, faisant mine de chercher son portefeuille, pour pouvoir rester plus longtemps. Il a pu constater des allers-retours de cet accès à la salle par une fille et deux types munis de passes indiquant leur appartenance au staff.

Depuis qu'il est au bar, il a également remarqué que cette même fille, une belle blonde aux cheveux tressés, a apporté un petit paquet au type qui s'occupe de la régie son et lumière, un Maghrébin B.C.B.G avec des lunettes qui semble dépasser un peu ses fonctions. Quatre personnes se sont déjà adressées à lui pour acheter de la drogue, sans doute de la coke et de l'ecstasy.

Les membres du staff font mine de surveiller la salle, de donner un coup de main, de régler les problèmes d'organisation et d'approvisionnement du bar. En réalité, ils dealent plein pot, utilisant des intermédiaires à l'intérieur de la salle et remontent régulièrement pour se recharger en marchandise à l'étage. Tout est fait dans les règles de l'art, discrètement. C'est très professionnel, mais le regard affûté d'Ernest, sa parfaite connaissance des rouages du business et des années d'observation ne leur laissent aucune chance.

Au bar, en revanche, rien ne se vend d'autre que des boissons, et Ernest se dit que c'est une bonne chose. Trop d'yeux sur le zinc, et les gens qui attendent pour passer leur commande n'ont rien d'autre à faire que d'observer.

Il trouve que les magouilles qui ont lieu dans cette salle sont bien gérées et il se félicite de son choix.

Tout à coup, il sent une vibration dans sa poche et en tire tranquillement son mobile qui, ce soir, pour des raisons pratiques, est resté connecté. Mais par mesure de sécurité, il y a inséré une nouvelle puce.

C'est un texto de Tony. Ce dernier est de l'autre côté de la salle, vers la scène, à droite. Il est arrivé un peu plus tôt que lui et a sans doute remarqué pas mal de détails.

Il lit le contenu du message et range le téléphone après l'avoir immédiatement effacé. Il boit encore quelques gorgées dans son verre puis traverse la piste de danse et va se placer en

face lui aussi, mais sur le mur opposé. En aucun cas Tony et lui ne doivent avoir de contacts sur place.

Son collègue lui a simplement noté « Balcon », sans doute pour lui signifier la nécessité d'aller y jeter un œil, ce qu'il fait une fois adossé au mur, vers l'enceinte de gauche.

Il y voit un homme au crâne rasé, regard bleu vif perçant et dur, dominant la petite foule qui envahit déjà les lieux. Il porte une chemise noire, manches relevées, les deux boutons du dessus ouverts, sur un pantalon de la même teinte. Que des fringues de marque. Il en a pour au moins mille euros sur lui.

Le boss ! devine Ernest. Notre futur pion !

Tout en continuant à jeter des coups d'œil rapides, avec un air faussement détaché, il l'observe et le sonde.

Il ne lui faut pas longtemps pour jauger le personnage. Un type de la vieille école, sérieux, prudent, intelligent et sagace. Il semble assez autoritaire pour tenir ses gens. Cette salle de concert est sans aucun doute une couverture confortable.

Au bout de cinq minutes à peine, la belle blonde arrive vers lui et se penche pour lui parler à l'oreille. À la voir faire, on peut noter du respect et une légère crainte envers son patron. Ce dernier l'écoute attentivement, sans qu'aucune émotion ne traverse son visage, acquiesce et retourne avec elle dans ce qui doit être son bureau.

Le Borderline sourit de satisfaction, à présent certain d'avoir fait le bon choix.

Ecce Homo ! jubile-t-il intérieurement. Belfort est à nous.

Dans quelques semaines, le drapeau de Borderline sera planté dans cette salle. Il ressort son mobile de sa poche et envoie un texto, en se tournant vers la scène. Il se dit qu'ensuite, il va devoir aller acheter un peu de coke à un des intermédiaires qu'il a repérés, histoire de voir quelle marchandise ils proposent ici. Du même coup, il pourra tester la fraîcheur du produit et voir s'il s'agit ou non d'un arrivage récent.

Au troisième étage de l'hôtel de police, une intense déception s'est d'abord abattue sur la salle de travail. Ernest a visiblement reçu un message mais l'équipe n'a pas pu y avoir accès : une autre puce.

« Fait chier ! a grogné Bassou. Ils sont paranos, merde !

— Ils sont méfiants, confirme Cécile. Mais on le savait. »

Après avoir vu leur cible se déplacer et observer le balcon quelques minutes, mine de rien, l'humeur a changé. Le Borderline a commencé à rédiger à son tour un message, en mode T9, qu'Alain a pu enregistrer grâce à la parfaite maîtrise de son installation de vidéosurveillance.

À présent, il visionne les images capturées et dicte à Romane une série de chiffres qu'elle entre sur son propre portable pour décoder le message qu'il a envoyé.

« Alors ? demande Cécile avec impatience. Ça donne quoi ?

— Il a écrit : *Bien vu, c'est le boss. Tu gardes les yeux ouverts, je veux un max d'infos.* Merde... ça veut dire que...

— Oui ! souffle Cécile. Ils sont deux à l'intérieur !

— C'est qui l'autre ? s'interroge Grux.

— On l'ignore, déplore Romane. Et je ne pense pas qu'on ait un moyen de le savoir.

— Peut-être en se repassant les images, suggère Thierry Hullschmidt. Celles de l'entrée et celles de la salle.

— Inutile ! affirme Cécile. Ils sont prudents. Ils ne sont pas arrivés ensemble et feront en sorte de ne pas se croiser. »

Elle se tourne ensuite vers Bruno Bassou :

« Il faut prévenir le lieutenant Baade qu'il y a un autre membre de l'organisation dans la salle. Il ne faudrait pas qu'elle se fasse remarquer en train de fixer Ernest. »

Immédiatement, le chef de groupe saute sur le micro et suit le conseil de la commissaire en secouant la tête, navré de ne pas y avoir pensé lui-même. Il la repère sur les écrans, au fond de la salle, en face du suspect. Il ne lâche pas son image du regard en s'adressant à elle :

« La cible a un complice à l'intérieur, Justine ! Individu non identifié ni localisé : recherches en cours. En attendant, surveillance discrète. »

Trois secondes de silence, quelques grésillements, et la voix de la jeune femme résonne dans les haut-parleurs, étouffée par la musique au *beat* rapide, saturée d'infrabasses :

« Reçu, commandant ! »

L'information qu'elle vient de recevoir la décontenance un peu, mais Justine Baade est habituée à ne pas laisser transparaître ses émotions sur son visage.

Ça fait maintenant de longues minutes qu'elle fixe Ernest à travers le rideau mobile de la piste de danse qui commence à s'agiter à présent : la soirée démarre. Elle jette encore un coup d'œil à sa cible puis, par réflexe, scrute son voisinage direct.

À côté d'elle, une fille un rien vulgaire danse mollement, une bière à la main, les yeux dans le vague, les pupilles rétractées. Visiblement sous l'emprise des opiacés, elle semble étrangère à tout et bouge son corps sans classe. Alors qu'elle bascule en avant, elle se rattrape avec peine contre un grand gaillard juste devant elle qui l'aide à s'asseoir contre le mur.

Tout à coup, Justine se tétanise. Le volume libéré par la jeune toxico lui jette en pleine face un visage froid dont les yeux sont braqués sur elle. Il s'agit d'un homme de taille moyenne, cheveux blonds coupés courts qui porte un jean et un T-shirt blanc. Tenue passe-partout, physique banal, mais l'expression glaciale sur son visage la frappe comme un coup de masse. Elle regarde discrètement son poignet droit et voit un tatouage partiellement caché par une montre. Elle décode facilement l'inscription : *Ecce Lex*, la marque de Borderline.

Un instant, elle se dit qu'il va finir par tourner la tête, mais ce n'est pas le cas ; il garde les yeux plantés dans les siens. Elle parvient à décrocher et mobilise tout son mental pour ne rien laisser voir de son malaise. Elle fait mine de scruter la foule d'un regard blasé avant de s'asseoir à côté de la blonde défoncée à l'héro qui commence à piquer du nez à présent.

Comme si c'était une amie de toujours, elle lui passe un bras autour du cou et lui demande si ça va.

« Ouais... mais t'es qui toi ? »

Pendant un moment, elle craint de se faire repousser, ce qui trahirait immédiatement sa tentative de dissimulation. D'un coup d'œil rapide, elle constate que l'homme la fixe toujours. Elle doit assurer sa manœuvre.

« J'ai de la super coke... je peux te payer une ligne si tu veux, histoire de te remonter. »

Immédiatement, la fille pose des yeux mi-clos sur elle et la regarde bêtement avant de parvenir à articuler :

« Oh ! Je suis pas gouine, hein !

— Moi non plus. Je te propose juste une trace mais si t'en veux pas...

— OK ! C'est cool. Je veux bien. »

Soulagée, Justine simule un rire complice. Elle attrape le gobelet vide de son amie d'un instant dans une main, le sien dans l'autre et s'accroupit :

« Je vais chercher ça. Attends-moi ! »

Elle se lève sans un regard et traverse la foule compacte en direction du bar. Au dernier moment, elle bifurque et fonce aux toilettes, simulant une envie de vomir pour dépasser la file d'attente et s'engouffrer aussi vite que possible dans une cabine. Une fois à l'intérieur, elle s'adosse à la paroi, souffle un grand coup et tire la chasse pour couvrir sa voix avant de murmurer :

« J'ai votre homme : le type qui était à ma gauche. Jean et T-shirt blanc uni. Tatouage au poignet confirmé.

— Il se dirige vers le bar, confirme la voix de Bassou dans son oreillette. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Je crois qu'il m'a vue regarder la cible avec trop d'insistance. Il a un doute.

— Merde !

- C'est pas grave, j'ai une solution.
- Tu ne préfères pas t'arracher ?
- Non ! Pas la peine : transformation ! »

Immédiatement, elle tire un pantalon large kaki qui était savamment replié et noué sur le haut de ses cuisses, sous sa jupe qu'elle remonte autour de son ventre et rentre sous la ceinture. Elle referme ensuite son gilet noir, le retire et le retourne, le transformant en un pull brun en laine. Le badge qui cache le micro est à présent apparent. Elle prend ensuite du papier toilette qu'elle trempe dans la cuvette. Après avoir arraché les talons de ses chaussures, elle les frotte : la teinte noire brillante disparaît pour un bordeaux un peu terne.

La voix de son supérieur envahit à nouveau son oreille :

« Tu avais raison, il te cherche. Mais attention, comme il ne t'a pas trouvée au bar, il se dirige vers les toilettes !

- C'est bon, commandant, j'ai presque terminé.
- Pourquoi tu t'obstines ? demande sèchement Bassou.
- J'ai quelque chose à faire avant de partir d'ici. »

Elle détache ensuite ses cheveux, les ébouriffe un peu et les laisse retomber en pagaille autour de son visage, puis, fermant les yeux, elle frotte sur deux lignes fines de mascara noir, préalablement tracées aux plis des paupières. Elle étale le tout d'un geste sûr, formant une fine pellicule grise au fond de ses orbites. Du même mouvement, elle a retiré ses lentilles bleues pour retrouver son regard noir. Elle sort de son sac à main de ville en cuir noir une sacoche de lin munie d'un long cordon, avec ses affaires à l'intérieur, dont une lingette démaquillante qu'elle utilise pour retirer tout son fond de teint et son rouge à lèvres, appliqué de telle sorte qu'il modifiait totalement les contours de sa bouche.

Le tout a pris moins de deux minutes.

Lorsqu'elle ressort, la petite minette à la peau dorée, soigneusement maquillée, bien coiffée et habillée avec classe a disparu. Il ne reste qu'une jeune fille de la rue, indomptable, vêtue dans un style post-hippie, pâle comme un linge, les yeux

creusés de cernes factices. Démarche différente, expressions différentes, cheveux en bataille, regard de glace. Ce n'est plus du tout la même personne.

Quand elle sort des toilettes, elle croise l'homme qui la cherche. Loin de paniquer, elle se permet même de le bousculer en s'excusant vaguement. Leurs yeux se croisent.

Il ne la reconnaît pas.

Dimanche 12 septembre 2010 – 3 h 10 – Belfort

La fatigue est tombée sur la salle de travail. L'équipe vient d'assurer des heures de surveillance passive, observant Ernest et son possible complice sillonner l'Arsenal, chacun de leur côté.

Après la frayeur générale, quand le lieutenant Baade a failli se faire repérer par le type blond, la tension est retombée. Cécile a été bluffée par la métamorphose de la jeune femme.

Cécile a fait une capture d'écran du visage de l'intéressé, l'a imprimée sur du papier photo et l'a collée avec tous les autres suspects, sur le mur. Après cela, les observations des écrans de contrôle n'ont pas donné grand-chose de plus. Les deux complices ont continué leurs observations tranquillement, si bien qu'au bout d'un moment, Justine a fait savoir qu'elle rentrait ; son arrivée a déclenché un regard désapprobateur de ses collègues.

« Tu sais que tu nous as fait une belle frayeur ? lui a lancé son chef de groupe. T'aurais dû t'éjecter immédiatement !

— Je sais, mais j'avais quelque chose à faire. »

Sur ces mots, elle a sorti de sa sacoche un gobelet en plastique qu'elle a posé sur le bureau de son supérieur avec un sourire en coin.

« C'est à lui ! a-t-elle annoncé fièrement. Ses empreintes et son ADN sont dessus. Alors ? Je suis pardonnée ?

— Je crois oui, souffle le commandant en secouant la tête. Beau boulot, Justine ! »

Après les félicitations générales, Romane s'est immédiatement mise à la tâche. Installée derrière son bureau, elle s'est attelée au relevé des empreintes digitales avec patience et minutie. Moins de dix minutes plus tard, trois

empreintes complètes et deux partielles sont sorties, scannées et comparées à la base de données centrale du FAED, le Fichier automatisé des empreintes digitales.

À présent, tout le monde attend de voir si un résultat en ressort. Un peu bêtement, Michel Grux observe l'écran de l'ordinateur qui passe en revue les dizaines de milliers de fichiers.

Au bout de dix-sept minutes de recherches, le système trouve une correspondance. Un certain Anthony Kruse, condamné pour plusieurs infractions mineures à la législation sur les stupéfiants et ayant connu quelques séjours en psychiatrie, des hospitalisations d'office pour la majeure partie, ordonnées par le tribunal, mais aussi des HDT – hospitalisations sur demande d'un tiers – lancées par sa mère alors qu'il était adolescent.

Cécile rédige la fiche signalétique de l'individu et la colle sous sa photo.

« On est en veine, les gars ! lâche-t-elle. Nos hommes ont mordu à l'hameçon et on a un nom et un visage de plus. Je pense que ça va être bon pour ce soir... on n'aura pas mieux.

— Peut-être bien que si, souffle Alain. Venez voir ! »

Tout le monde s'approche des écrans de contrôle, les yeux mi-clos, paupières froissées, regards usés par des heures d'observation intensive. Malgré tout, ce qu'ils voient sur l'écran central, filmé par l'Œil du Lion, les leur fait ouvrir en grand d'un seul coup.

Ernest vient de sortir de la salle de concert. Il allume une cigarette, sort son portable et le démonte. Il change la puce. Toutes les respirations sont suspendues, la table d'écoute est allumée, enregistreur enclenché. Le zoom de la caméra surpuissante fait le point sur les doigts d'Ernest qui saisit le même numéro de téléphone que la semaine passée.

Tout à coup, dans les enceintes, une tonalité se fait entendre. Surexcités, les membres de l'équipe ont peine à réprimer des cris de joie. Cécile lève une main autoritaire pour couper tout débordement sonore. Même si la plupart des

personnes présentes se contenteraient d'un enregistrement, l'étude de l'image de l'un des deux interlocuteurs durant une conversation téléphonique peut en apprendre beaucoup à la commissaire.

Une voix de femme un peu rocailleuse se fait entendre :

« Allô !

— C'est moi, dit simplement Ernest.

— Et comment ça se passe ?

— Tout est OK ici, on a ce qu'il nous faut.

— Il vous faut encore combien de temps ?

— Une petite semaine pour assurer quelques détails et vous pourrez descendre. Je pense que samedi prochain ce serait bien. Il y a un concert et, vu ce que j'ai constaté sur place, le pion sera bientôt en fin de stock. Ça tomberait pile comme il faut.

— On sera là, compte sur nous. Mais il me faut toutes les données au moins cinq jours avant.

— Avec Tony, on va s'y mettre dès demain. Tu l'auras le soir même.

— Ça me va ! Je rapplique samedi avec mes deux gars.

— Pas la peine de prendre Guignol. Tigre suffira largement. C'est plutôt cool.

— Je viendrai avec mes deux hommes et Max, notre meilleur assistant. Prudence maximum, Ernest ! Ce n'est pas une question de confiance.

— Bien. T'as sans doute raison.

— Il faut soumettre les résultats à l'Hydre rapidement.

— Bien entendu...

— Alors réunion du conseil jeudi, je contacterai Mary pour qu'elle nous organise ça. Je te reconfirmerai l'heure de connexion.

— OK ! Alors à bientôt.

— *À plus. Bon boulot, Ernest !*

— *Merci, Lolita ! »*

Quand le signal indiquant la coupure de la communication retentit dans la salle, tout le monde est muet et immobile. Digestion collective de la quantité d'informations en cours pour tout le monde, sauf pour Cécile qui s'affaire déjà à imprimer plusieurs feuilles. Une photo issue de la vidéosurveillance de l'immeuble d'Armine Glockner, un individu masqué, et des fiches descriptives. Elle prend aussi une feuille de papier glacé vierge.

« Ce serait donc Guignol le deuxième tireur au fusil ? murmure-t-elle. On aurait le trio au complet ?

— C'est sûr ! exulte Romane. On ne connaissait pas encore son rôle.

— Il faudra une confirmation visuelle, répond la commissaire sans stopper ses activités. Je veux être certaine. Néanmoins, en attendant, on va le supposer. Et surtout, il y a cette "Hydre" qui est mentionnée dans la conversation. Il est question de lui *soumettre les résultats*, autrement dit de lui rendre des comptes. Sans aucun doute une personne très influente. Sans vouloir trop m'avancer, il pourrait même s'agir de l'individu à la tête de l'organisation. »

Elle déplace quelques documents, en arrache et les remplace, réorganise l'ensemble du mur tapissé des photos des membres de Borderline. Les informations – photos, noms, alias et fonctions – commencent à s'accumuler. On est loin d'un organigramme clair, mais les données s'enrichissent.

« C'est ce qu'on peut appeler une nuit productive, exulte le commandant Cohen.

— En effet, David ! répond Cécile sans quitter le mur du regard. C'est une belle réussite...

— Ils ont mordu ! jubile Grux. On les tient !

— Non, Michel, loin de là !

— On a quand même une bonne visibilité du réseau, objecte-t-il. Des photos, des noms...

— Nous sommes loin d'avoir compris Borderline. Nous n'avons ici qu'une petite partie de l'organisation, et avec de nombreux trous à combler. On ne sait rien, Michel. Qui dirige ? Comment fonctionne leur système de vente et de distribution ?

— On a des éléments pour comprendre, tout de même ! lance Bruno Bassou. Ce coup de téléphone nous en dit beaucoup.

— C'est vrai ! concède la commissaire. Mais pour ce soir, c'est fini. Tout le monde au lit, sauf la permanence de garde du local : Bruno Bassou, et Thierry Dussel. Rendez-vous lundi matin pour un briefing complet, ainsi qu'une synthèse des informations collectées cette nuit. Je vous exposerai ma stratégie. S'il est vrai que jusqu'ici tout s'est déroulé pour le mieux, maintenant les choses sérieuses vont commencer. »

Sur ce, elle tape quelques mots sur le clavier, en gros caractères, et imprime le tout avant de le coller au-dessus du tableau de chasse.

On peut y lire : « *Qui est l'Hydre ?* »

IV

APOCALYPSE

« Puis je regardai de nouveau, et je vis des anges sans
miséricorde, sans pitié, dont le visage était plein de fureur :

les dents pointaient hors de leurs bouches, leurs yeux
étincelaient comme l'étoile du matin à l'orient ;

de leur chevelure jaillissaient des étincelles de feu,

et de leur bouche aussi. »

Apocalypse de Paul, 11 : 3

« Ô abandonné de Dieu, ô esprit maudit,

dépouillé de tout bien ! Je vois ta chute certaine ;

et ta bande malheureuse, enveloppée dans cette perfidie,

est atteinte de la contagion

de ton crime et de ton châtement. »

John Milton

Le Paradis perdu

Samedi 11 septembre 2010 – 23 h 22 – Belfort

Debout sur le balcon, dominant la salle, le public, et la scène, Fabio Costes, parfaitement immobile, est en état d'hypervigilance. Les informations que lui a fait parvenir son couvreur laissent à penser que les membres de l'organisation Borderline sont susceptibles de venir le rencontrer ce soir.

Mais le dernier concert de cette soirée est bien entamé et personne n'a encore montré le bout de son nez. Excité et nerveux à la fois, le boss voudrait qu'il se passe effectivement quelque chose. Il a hâte de rencontrer enfin ces génies du crime qui ont réussi à se tirer deux fois de l'étau des autorités, allant même jusqu'à faire oublier leur existence. Des criminels capables de rester dans l'ombre, de protéger leur organisation par tous les moyens, au mépris de la vie humaine.

Zacharie Coscas, quant à lui, aimerait que le plan fonctionne, pour elle, pour Cécile qu'il n'a pas revue depuis ce qui lui semble être une éternité, question de sécurité. Ce moment passé avec elle sur le balcon de cette salle brûle encore en lui, le manque est terrible, mais avec Ernest dans les parages, elle ne peut pas prendre le risque de se faire voir.

Deux longues semaines sans elle, sans un contact, sans un coup de téléphone, alors qu'elle occupe ses pensées en permanence. Il peut encore sentir son souffle lorsque leurs lèvres se sont presque touchées.

L'arrivée de Kat sur le balcon l'extirpe violemment de son obsession.

« Désolé de te déranger, Fabio...

— Tu ne me déranges pas.

— Les musiciens du groupe Inside Conflict voudraient remballer leur matos. J'ai besoin des clefs de derrière pour qu'ils puissent charger le camion.

— Elles sont sur mon bureau. Qu'ils aient terminé avant la fin du set d'Inhumate, sinon tout le monde va se croiser et ce sera le bordel.

— OK, j'y vais ! »

Sans perdre une seconde, elle obtempère. La gestion des groupes est vraiment une tâche que Fabio déteste. C'était Laurent qui s'occupait de ça, avant son arrestation. Les soirées électro sont bien moins complexes à gérer : deux platines, quelques gadgets qui tiennent dans une valise et c'est plié.

De plus, ce genre de soirée n'est pas très propice à la vente de came. Le milieu du rock, et surtout celui du metal, ne consomme pour ainsi dire pas de drogues. Tout juste ont-ils vendu cent grammes de shit et deux de coke. Si Fabio s'écoutait, il n'y aurait que de l'électro. Là, au moins, la faune consomme de tout et en quantité.

Sur la scène, le groupe de grindcore Inhumate entame un morceau ultraviolent, déluge de guitares saturées et un batteur d'une rapidité à peine croyable. Le chanteur s'époumone comme un damné, saute dans le public, ce qui met un feu incroyable dans la salle.

Lorsque Kat ouvre la porte arrière, les musiciens du groupe précédent entrent en la saluant vaguement. Alors qu'ils commencent à se diriger vers le tas de caisses contenant leur matériel, elle apostrophe le dernier.

« Vous avez vingt minutes pour charger, pas plus. On veut éviter que tout le monde se marche sur les pieds. »

Sur quoi elle ouvre la porte et bloque les deux parties avec des cales en bois prévues à cet effet. Alors qu'elle se relève, elle tombe nez à nez avec une silhouette capuchonnée, portant une paire de lunettes noires, suivie de deux hommes aux visages occultés de la même manière.

Avant qu'elle ait pu dire un mot, elle est poussée vers la loge vide du groupe qui se produit sur scène, une main sur la bouche. Une fois la porte refermée, la lumière éteinte, une voix féminine écorchée s'échappe de sous la capuche.

« Tu vas nous conduire à ton boss, ma belle. Ne t'inquiète pas, on ne veut de mal à personne. Si tout se passe bien, tu n'as rien à craindre. Sinon... »

La femme, sans ôter sa main de la bouche de Kat, soulève son pull de l'autre, découvrant un revolver énorme coincé dans son pantalon. Les deux autres individus écartent leurs longs manteaux de cuir, laissant apparaître des fusils à pompe tactiques à canons courts. Il n'y a plus que le bloc automatique d'éclairage de secours pour éclairer la pièce, pas assez pour voir à qui elle a affaire mais amplement suffisant pour mesurer le sérieux de la menace.

« Alors ? continue-t-elle. Je peux retirer ma main de tes jolies lèvres ? Tu ne vas pas faire de vagues ? »

Kat secoue la tête.

« Très bien. On va traverser la salle jusqu'au sas d'entrée. Tu dis au malabar qui fait le planton devant l'accès à l'étage qu'on est avec toi. On monte discuter avec monsieur Costes et on repart sans faire un bain de sang. On va couper par la masse du public, en diagonale.

— C'est un concert de grindcore, ose Kat. C'est un bordel monstre là-dedans !

— Et pourquoi on a choisi ce moment précis pour entrer, à ton avis ? On va jouer des coudes. Toi, tu ne discutes pas, tu restes devant moi pendant que mes gars nous ouvriront la marche. Mais attention, ma jolie, au moindre geste qui me déplaît, je te fais exploser la tête en plein milieu du public. Ça me fera ni chaud ni froid. »

Sur ce dernier avertissement, elle relâche la pression et libère la chargée de communication qui hoche la tête en silence. Docile, décidée à coopérer, elle ne bronche pas.

Lorsque la porte du bureau s'ouvre et que Kat apparaît dans l'embrasure, Fabio sent immédiatement que quelque chose ne va pas. Son visage est pâle et ses traits sont défaits par la peur.

C'est alors qu'ils entrent et éteignent immédiatement la lumière. Le seul éclairage restant est la lueur faible et verdâtre

du voyant indiquant l'issue de secours.

Il s'agit de trois silhouettes capuchonnées, têtes basses. Les deux, plus grandes et massives restent vers l'accès unique. La troisième s'approche du bureau sans attendre, en même temps que ses deux hommes dégagent de leurs longs manteaux deux fusils qu'ils arment d'un aller-retour de pompe.

Fabio tente de discerner leurs faces, mais les capuches et le manque de lumière rendent la tâche impossible.

« Pas de panique, Fabio, commence la voix féminine. Je ne suis pas là en ennemie mais pour te proposer un marché. Pardonne l'introduction un peu énergique, mais comme tu le sais, dans nos métiers, la moindre erreur nous coûte la vie.

— Dans les métiers du spectacle ? ironise Fabio sans sourire.

— Très drôle, sourit la femme. J'apprécie l'humour, mais là, ce n'est ni le lieu ni le moment. Je vais demander à Catherine d'aller nous attendre sur le balcon, ce ne sera pas long. »

Sur ces mots, elle dégage de son pantalon un revolver chromé que le flic identifie immédiatement comme un Taurus Raging Bull, calibre .44 Magnum. D'un mouvement souple du canon, elle lui indique la porte.

« Va, ma belle ! Dès que ce sera fini on reviendra te chercher. »

La jeune femme regarde son patron, les yeux écarquillés par la peur. Tout son visage est comme un énorme point d'interrogation tremblotant. Fabio la rassure.

« Ne t'inquiète pas, tout se passera bien. S'ils avaient voulu me tuer, je serais déjà mort. »

Elle finit par hocher la tête et obtempère, laissant son boss seul avec les trois formes spectrales. Une fois la porte refermée, la femme ordonne de rallumer la lumière.

L'homme de droite s'exécute, sans bouger de sa position, l'autre est aussi immobile qu'une statue de granit. Les canons de leurs armes sont baissés au sol.

« Je vois que tu es un homme sage ! le félicite-t-elle en retirant sa capuche. J'apprécie ! »

Il s'agit d'une femme entre vingt et trente ans. Son visage est une menace à lui seul. Elle retire ses lunettes de soleil et découvre un regard borgne, le visage traversé d'une longue cicatrice oblique, de l'arcade sourcilière au menton. Ses mains sont gantées de cuir noir, tout comme celles des autres.

« Navrée de devoir recourir à de telles méthodes, répète-t-elle en s'asseyant face à lui. Mais tu sais ce que c'est, n'est-ce pas ? Sans la prudence, on ne tient pas longtemps.

— Je ne sais pas pour qui vous me prenez, ment Fabio. Je suis gérant de cette salle de concert, rien de plus. Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Celui de la vente de produits stupéfiants ! »

Usant de ses talents d'acteur, Fabio laisse une surprise factice envahir son visage, puis fait mine de se reprendre. Il s'adosse à son fauteuil en fixant son interlocutrice.

« Je sais tout de tes activités ! dit-elle sans le lâcher de son œil unique. Je sais ce que tu vends et en quelle quantité. Je connais tes méthodes de distribution et d'acheminement, je sais qui sont tes fournisseurs actuels. Je connais tes concurrents et tes principaux clients. Je sais aussi que la qualité de tes produits est tout juste correcte et que ta marge bénéficiaire est médiocre. Je peux surtout faire en sorte que tu gagnes plus d'argent et te débarrasser de la plupart de tes contraintes et des risques que tu prends en assurant toi-même le transport.

— Comment vous savez...

— Comment, ce n'est pas le problème, le coupe-t-elle. La vraie question est pourquoi.

— Alors pourquoi ?

— Parce que tu es bon dans ce que tu fais. Tu connais bien ton job, tu es sérieux, discret et prudent. De plus, ton territoire a un excellent potentiel et une situation géographique intéressante. Si on bosse ensemble, on a tous les deux à y gagner.

— Je ne vois pas où vous voulez en venir... jette Fabio en feignant la confusion totale. Je ne sais même pas qui vous êtes et comment vous me connaissez, ni pourquoi vous vous intéressez à mes activités.

— Que tu ne comprennes pas où je veux en venir, c'est tout à fait normal, je ne t'ai encore rien expliqué. Ce n'est d'ailleurs pas ce soir que je vais le faire. Qui nous sommes ? Tu n'as pas besoin de le savoir pour l'instant. Dis-toi simplement que nous ne sommes pas des ennemis. Je ne te dirai pas grand-chose aujourd'hui. Par contre, je peux te démontrer l'intérêt d'une collaboration. »

Avant d'aller plus loin dans ses explications, elle marque un silence, le temps de poser son calibre sur le bureau, de s'allumer une cigarette et de tirer trois longues bouffées dessus en rejetant sa tête en arrière.

Le flic infiltré, bien caché derrière le personnage étanche du narcotraffiquant, observe et enregistre. Il prend les mesures de la situation et jauge ces trois individus qui lui font face. Jusqu'à présent, c'était sur du papier glacé que leurs images lui étaient apparues, et même s'il s'est déjà préparé depuis longtemps à cette rencontre physique, même si cette concrétisation est une énorme victoire, il n'en reste pas moins angoissé.

Mais Fabio Costes, la façade, n'en laisse rien paraître, ou alors juste ce qu'il faut. Il joue son rôle à la perfection, affichant simplement un air surpris et dérouter. Comme la femme continue à fumer en silence, il se lance.

« J'écoute.

— J'ai une affaire à te proposer.

— Quel genre d'affaire ?

— La meilleure affaire de ta vie, souffle-t-elle avec un nuage de fumée. Ta chance ! »

Elle laisse basculer son siège en arrière, lève les jambes et vient croiser les pieds sur le plateau du meuble. Fabio Costes fronce les sourcils et attend. À l'intérieur, l'instinct de flic de Zacharie Coscas tire les premières conclusions.

Elle ne vit pas dans le même monde que le reste de l'humanité, avec qui, d'ailleurs, elle n'a plus aucune connexion. Elle n'a aucune morale, sinon la sienne, et n'accepte de se plier à aucune norme, aucune règle, aucune loi. Elle a rejeté le monde en bloc.

Du duo figé et armé qui bloque l'accès principal, il n'est pas en mesure de discerner grand-chose. L'un est noir de peau et athlétique, sans doute Tigre, l'autre est blanc et longiligne. Ils n'ont pas bougé d'un pouce depuis qu'ils sont entrés, mais ils sont sur leurs gardes. Vigilance maximale. Tous leurs sens sont en alerte. Ils sont prêts à agir si Lolita No en donne l'ordre, prêts à réagir au moindre signe, parés à faire face à toute situation, disposés à tuer s'il le faut.

La balafrée sourit devant le masque de surprise qui tapisse le visage de Costes. Elle repose les pieds au sol et se penche pour poursuivre.

« Mais pour l'instant, les mots sont inutiles. Voilà qui devrait nous éviter pas mal de bavardages. »

Elle sort de sa poche de treillis un petit paquet enroulé de scotch et le pose sur le bureau :

« Voici nos produits ! annonce-t-elle en le fixant. Des échantillons de tout ce dont nous pouvons disposer. Tu n'auras qu'à juger de la qualité par toi-même. En ce qui concerne les prix, ils sont les mêmes que ceux que tu paies actuellement. »

Elle se lève, lâche son mégot sur le sol et l'écrase d'un mouvement de talon sec. Elle ramasse son revolver et le glisse dans son pantalon. Ce geste relève un peu sa manche droite et Fabio peut voir nettement l'inscription *Ecce Lex* tatouée sur l'avant du poignet.

« Nous te recontacterons d'ici peu, conclut-elle. Tu nous diras si tu es intéressé. Si c'est non, tu n'entendras plus jamais parler de nous et tu devras nous oublier. Si c'est oui, nous parlerons des conditions. Il ne s'agit pas d'engagements tyranniques, juste quelques principes qui sont logiques et indispensables ; des impératifs que tu appliques sans doute déjà. »

Elle fait demi-tour sans un mot de plus, sans lui laisser le loisir de poser d'autres questions. Le Black ouvre la porte, laisse son collègue sortir en premier, suivi de Lolita No, puis ferme la marche.

Une fois seul dans le bureau, Zacharie Coscas jette un regard insistant sur la mini caméra placée au-dessus de la porte. Au bout de quelques secondes, un sourire satisfait se dessine sur son visage et il fait un clin d'œil adressé à celle qui doit, en ce moment même, l'observer et le suivre de près.

Dimanche 12 septembre 2010 – 1 h 13 – Belfort

La salle de travail est silencieuse. Tous les membres de l'équipe sont immobiles. Personne ne sait s'il faut sauter de joie ou s'inquiéter sérieusement. Sur l'écran, le clin d'œil de l'agent du SIAT fait accélérer le rythme cardiaque de Cécile. Dans sa position de directrice des opérations, il est clair que ce premier contact est une victoire, mais elle ne peut s'empêcher de penser que Zacharie est, à partir de maintenant, en danger permanent.

Le rideau est tombé. La valse avec le diable vient de commencer.

« On les tient ! finit par lâcher Michel Grux. Ces images sont assez compromettantes pour mettre Noémie Trussel derrière les barreaux.

— Mais ce n'est pas suffisant ! rétorque la commissaire sans quitter Coscas des yeux. Il nous faut démanteler l'organisation dans son ensemble. Et nous ne tirerons rien de Lolita. Jamais elle ne donnera un nom ou n'acceptera de passer un marché.

— Elle a une belle série d'homicides à son actif. C'est du lourd !

— Il n'y a aucune preuve matérielle contre elle ! Les scènes de crimes sont de vrais billards, sans l'ombre d'un indice compromettant. Même la photo prise par Renoux ne vaut rien. Elle ne s'allongera pas, elle plongera sans broncher.

— Comment tu peux en être certaine ?

— C'est son corps qui me le dit. Ses mouvements, sa gestuelle, ses micro-expressions : tout indique une fanatique intraitable et jusqu'au-boutiste.

— Mais on a Ernest aussi, et les deux autres si on veut ! proteste le Chacal. Ça fait quatre personnes à travailler !

— C'est peine perdue ! On sait à présent qu'il y a un conseil de supérieurs, dont Lolita et ses hommes ne sont probablement que les outils. Il y a tout à parier que ces gens ne se connaissent pas entre eux. Il est même probable que Borderline soit une série de cellules indépendantes, sans aucune connexion entre elles. On ne sait rien, tout comme vous et les hommes de Frietblatt en 2003, tout comme Colin-Perret et les forces de l'ordre hollandaises en 1998. Tu veux refaire les mêmes erreurs ? »

Cette dernière remarque fait taire le lieutenant. Il baisse la tête et serre les dents, comme à chaque fois qu'il est contrarié.

« Ils sortent et montent dans une voiture ! prévient Alain Vachet. Ils vont décoller !

— Il est temps d'entamer la filature, annonce Nasser Lalaoui. Tout le monde est prêt ? »

Les quatre autres membres de l'OCRTIS sont placés par binômes dans deux voitures, garées stratégiquement dans les rues voisines, et Justine est sur une moto à moins de deux cents mètres de la salle. Cécile hésite une seconde puis s'adresse au technicien.

« Que fait Ernest ?

— Il est resté devant la salle, répond-il. Les autres lui sont passés devant et ils n'ont même pas échangés un regard.

— Normal, remarque-t-elle. Il ne veut pas courir le risque qu'on puisse les associer. Et Tony ? »

Alain fait bouger l'Œil du Lion par une série de manipulations rapides avant de répondre.

« Toujours dans sa voiture, au fond du parking. »

Il pousse le zoom au maximum et ajoute :

« Il suit du regard le départ des trois autres, et il met le contact. Merde !

— Pourquoi merde ? demande Grux.

— Parce qu’il va sans doute couvrir leur sortie.

— C’est-à-dire ?

— Une contre-filature ! Il va rouler assez loin derrière eux pour vérifier qu’ils ne sont pas suivis, explique Lalaoui. C’est une technique astucieuse. Ces salopards sont malins.

— Vous pensez que vos collègues en sont capables sans se faire griller ? demande Cécile.

— On a déjà fait ça, répond-il. Le problème c’est que les conséquences n’étaient pas les mêmes en cas d’échec. Si Tony ou les trois autres nous repèrent, toute l’opération tombe à l’eau. C’est à vous de décider, commissaire. »

Cécile essaie de réfléchir vite. Elle pèse le pour et le contre dans une tempête de pensées analytiques. Nasser regarde alternativement la commissaire et les écrans de contrôle sur lesquels on voit la voiture des suspects sortir du parking. Il est penché sur la radio, prêt à donner le top.

Cécile expire lentement pour diminuer le stress qui lui vrille le ventre et la poitrine. Elle ferme les yeux et termine son raisonnement. Quand elle rouvre les paupières, son regard est décidé, le stress et l’incertitude ont disparu.

« On lance la filature ! ordonne-t-elle. Lieutenant Vachet, vous restez aux écrans de contrôle. C’est vous qui allez nous assister depuis ici. Le lieutenant Lalaoui reste avec vous pour gérer la communication depuis ici. Préviens les autres que Tony couvre leur repli. Dis-leur aussi qu’on ajoute deux véhicules à l’opération. »

Elle se tourne vers le capitaine Cohen :

« David, tu prends la Mégane et tu te branches sur le canal sécurisé. Romane monte avec toi.

— OK ! répond-il. C’est parti... »

Elle se dirige ensuite vers Michel Grux et lui jette un trousseau de clefs qu’il rattrape au vol.

« Tu conduis la Safrane, je viens avec toi. Ça nous fait cinq véhicules pour les filer. Ça devrait aller. »

Ernest est sur le parking, adossé aux fortifications, parfaitement immobile. Ses yeux opèrent un balayage constant de la zone.

Lolita et ses hommes viennent de sortir de la salle d'un pas tranquille, capuches sur la tête. Tigre met une clope entre ses lèvres et actionne deux fois son briquet dans le vide avant de l'allumer, le signal que tout s'est bien passé et que la suite reste inchangée.

Pour autant, l'éclaireur de l'organisation ne bouge pas d'un pouce, et il restera là jusqu'à ce qu'ils aient quitté le parking et que Tony ait suivi. Tout véhicule qui démarrerait en même temps doit être signalé.

C'est lui qui a trouvé le pion. En cas d'erreur de sa part, il devra s'expliquer face à l'Hydre. Ici, son travail ne fait que commencer, avec Tony et quelques hommes en renfort, il va analyser toute la clientèle de Fabio Costes, redescendre toutes ses filières aussi bas que possible et installer des alarmes sur chacune d'elles. Tout doit être clair, des noms doivent être posés sur un organigramme pyramidal aussi clair que nécessaire. Dès que Costes aura son premier stock, la besogne va commencer. Voilà la mission qui l'attend ces prochaines semaines.

Tigre a adopté une conduite régulière, toujours à cinq ou dix km/h au-dessus des limitations. Il suit scrupuleusement l'itinéraire prédéfini, avec tous les détours et coups de sécurité prévus à l'avance. Il a enclenché le kit mains libres du téléphone et s'assure que Tony en a bien fait autant.

« T'es là ? »

— Ouais, je vous suis de loin. Pour l'instant, RAS. »

Guignol, à l'arrière, jette des coups d'œil furtifs de temps à autre sur la route en se retournant. Son *shotgun* est sur ses genoux, ainsi qu'une paire de jumelles qu'il utilise quand il veut voir les visages des conducteurs qui suivent.

Lolita a les yeux dans le vague. Bien enfoncée sur le siège passager, son œil unique rivé sur le rétroviseur extérieur, elle semble passablement préoccupée. Le Black remarque ses sourcils froncés. Au bout d'une minute, il lui demande :

« Quelque chose ne va pas ?

— Je ne sais pas... répond-elle. Une sale impression.

— C'est quoi ? C'est le pion qu'a trouvé Ernest qui ne te plaît pas ?

— Si, il a l'air solide et compétent. C'est autre chose.

— Quoi alors ?

— Je sais pas, l'impression d'avoir été espionnée. Une sensation étrange. Je ne saurais pas trop l'expliquer, mais c'était comme si nous n'étions pas seuls dans ce bureau.

— Ça avait l'air plutôt *clean*, je n'ai rien noté d'anormal. Et toi, Guignol ?

— Rien de spécial.

— Laissez tomber. C'est sans doute que je deviens trop méfiante, et ça ne s'arrange pas avec le temps.

— Faut dire qu'on mène une drôle de vie, aussi.

— Ouais, Tigre, c'est sûr. Mais c'est la nôtre. »

Ils échangent un bref sourire complice puis se concentrent à nouveau sur la route.

« Un à tous ! annonce Justine. Je crois que je suis repérée par A. Je vais lâcher au niveau de la rue Dubail-Roy. Je double...

— Quatre... Bien reçu ! répond la voix de Sanchez. On prend le relais. Deux et trois en perpendiculaire à l'avenue. Cinq, faites demi-tour et rejoignez l'avenue. »

Sur quoi Justine pousse les gaz et double la 206 de Tony qui lui facilite le passage. Elle tend le pied pour le remercier, collant aux habitudes des motards. Elle grimpe à 90 km/h et

aperçoit assez vite la voiture des trois autres qui roule au pas. Tout en gardant une vitesse régulière, elle approche.

Il lui semble que le passager à l'arrière est retourné et regarde avec des jumelles. Son cœur s'emballe un instant.

« Un à tout le dispo ! Le passager arrière de B a des jumelles. Soyez prudents.

— Reçu ! » indique la voix de Nasser.

Dans son oreillette, la voix de son collègue fait place à celle du chef de groupe.

« Deux à un ! Ne tente rien de risqué, OK ? »

Lâchant le guidon de sa main gauche, Justine sort son appareil photo numérique compact de sa poche sans répondre. Elle le place entre la poignée et ses doigts, l'orientant de manière habile alors qu'elle est presque à la hauteur du véhicule. La voix de Bassou revient, plus sèche.

« Deux à un ! Je répète, ne tente rien de stupide ! Compris ?

— Rien de stupide, chef ! répond-elle. Juste quelque chose d'utile... »

Alors qu'elle va bientôt doubler, elle coupe sa radio et voit le passager arrière, sans les jumelles qui sont inutiles à présent. Il se retourne une dernière fois. C'est alors qu'elle appuie en continu sur le bouton de capture et pousse le moteur pour doubler rapidement, s'éloigner au plus vite et bifurquer dans une rue perpendiculaire.

Dans la voiture numéro quatre, Cécile et Michel suivent Tony à bonne distance. La commissaire se demande ce que la jeune lieutenant va leur ramener après cette filature. Visiblement, cette gamine a du cran et se montre pleine de ressources.

Tout à coup, Michel tape sur l'épaule de Cécile :

« Merde ! lâche-t-il. C'est pas eux là ? »

Arrivant en face, sur l'autre voie, à une vitesse plus que raisonnable, la voiture de Lolita et de ses deux hommes les

croise.

— C'est eux », confirme-t-elle. Elle attrape la radio et lance d'une voix énergique :

« Quatre à dispositif ! B vient de faire un coup de sécurité au rond-point de Valdoie. Ils sont à hauteur de Dardelle et redescendent l'avenue. Qui peut poursuivre ? »

— Deux : on prend. Ils sont sans doute tout près de leur point de chute. À mon avis, ils viennent de faire une dernière vérification avant de rentrer. »

Après avoir coupé la communication, Cécile mobilise toute son attention et observe sur l'écran GPS le ballet décousu de cette filature. Elle craint que ce petit jeu se prolonge. Si c'est le cas, elle devra donner l'ordre à tout le monde de décrocher.

« On fait quoi ? demande Michel.

— On suit Tony jusqu'au rond-point et on lâche en allant tout droit. Il va sûrement faire demi-tour pour suivre les autres et continuer à les couvrir. »

Intérieurement, Cécile est en ébullition. Elle sait que cette filature est une entreprise risquée, une action hasardeuse. Mais en cas de réussite, le point de chute des Borderline sera localisé ; une victoire énorme pour elle et ses hommes.

Aussi croise-t-elle discrètement les doigts pour que le commandant Bassou ait vu juste, qu'ils soient effectivement tout près de leur tanière. En même temps, toutes les images des scènes de crimes viennent tournoyer dans sa tête. Elle refuse d'imaginer ce qu'il pourrait se passer si ces bêtes sauvages se sentaient acculées.

Depuis quelques minutes, Tony a les yeux sur son rétroviseur, sourcils froncés. Une Safrane blanche le colle depuis un bon moment à allure régulière et à une distance suspecte. Il tente de discerner les visages des deux personnes qui sont à bord, mais il n'y parvient pas : trop loin.

Il se prépare à prévenir Lolita quand le véhicule en question se rapproche un peu. Lorsqu'il arrive au rond-point, il fait le

tour et constate, soulagé, que la voiture va tout droit sans aucune hésitation.

Il a même pu voir leur visage en les croisant : un couple. La voix de Tigre résonne dans l'habitacle :

« On est garés. C'est bon pour toi ?

— Toujours RAS, répond-il. Je viens de faire demi-tour. Je passe devant vous dans une minute. »

Quand il arrive au niveau du parking des Vosges et voit tout le monde descendre de voiture, capuches sur la tête, il sait que son travail est terminé.

Lundi 13 septembre 2010 – 8 h 49 – Belfort

Dehors, juste devant l'immeuble où loge l'escadron de la mort de Borderline, debout dans la nacelle qu'il pilote avec précaution, Alain Vachet évite soigneusement de regarder en direction des fenêtres de l'appartement.

Le camion a été réquisitionné ce matin, première heure, aux ateliers municipaux, ainsi que trois tenues de travail, une caisse à outils et du matériel d'éclairage public. Bruno Bassou et Thierry Dussel sont en bas, en couverture, faisant mine de regarder faire le technicien, les mains dans les poches. Le but est de ressembler, le plus possible, à des employés municipaux pour ne pas éveiller l'attention des criminels qu'ils ont pu localiser cette nuit grâce à une filature menée de main de maître.

L'enjeu est de taille, ils savent que derrière ces murs, au premier étage, se trouve une bande de sociopathes armés, prêts à tuer. C'est un danger sérieux : à la moindre erreur de leur part, les feux de l'enfer s'abattront sur la rue. Quelques minutes avant, ils ont eu un coup de stress en voyant l'un de leurs suspects les observer à la fenêtre, l'homme aux jumelles, celui que Justine a pu prendre en photo et dont le surnom est Guignol. Grâce à la prouesse de la jeune femme, Cécile peut mettre un visage sur cet alias et connaître sa fonction : le troisième homme de l'escadron de la mort de Borderline.

Le regard du tueur s'est attardé sur eux alors qu'ils plaçaient le camion, et le commandant de l'office des stupés était à deux doigts de tirer son arme de son bleu de travail. Mais, heureusement, ce n'était qu'une fausse alerte, il a simplement écarté les rideaux pour une vérification machinale.

Leur couverture a fonctionné. Arrivé au niveau du bloc d'éclairage, le lieutenant du SIAT stabilise la nacelle et prépare ses outils. Il n'est pas là pour se contenter de changer

l'ampoule : il va remplacer l'appareillage dans son ensemble, mais pas sans l'avoir modifié au préalable. Ce matin, il a installé une caméra dans le matériel flambant neuf qu'il s'apprête à poser, de sorte qu'à présent ils puissent avoir un visuel permanent et indétectable de la tanière de Lolita et de ses hommes.

Quelques tours de clef à molette et le changement est fait. Une fois les vis serrées, Alain range les outils et entame la descente. De deux doigts, il lisse sa moustache grisonnante ; son visage est animé d'une mimique satisfaite.

Mardi 14 septembre 2010 – 12 h 15 – Belfort

Fabio Costes est arrêté au troisième feu du faubourg de Montbéliard. La circulation est dense à cette heure et la file de voiture devant lui est longue.

Alors qu'il prend son mal en patience, la portière arrière droite s'ouvre et deux personnes capuchonnées grimpent à bord. Un coup d'œil dans le rétroviseur et il reconnaît Tigre et Lolita. Le premier lui colle le canon d'un flingue contre la nuque et l'autre ordonne d'une voix calme :

« Passe du côté passager ! »

Sans discuter, il s'exécute et la porte côté conducteur s'ouvre. Le deuxième homme, surnommé Guignol, monte en vitesse et prend le volant au moment où le feu passe au vert. La colonne de voitures avance lentement.

« Alors, Fabio ! attaque-t-elle sans préambule. Tu t'es décidé ?

— Je ne peux pas m'engager sans en savoir un peu plus sur les conditions, répond-il. Je ne prends jamais de décisions précipitées ou irréfléchies.

— Et c'est tout à ton honneur, mais ce n'est pas ce que je te demande. Je veux savoir si ça t'intéresse. Ça ne t'engage en rien et nous verrons les détails ensuite.

— Oui, ça m'intéresse. Des produits de cette qualité, ça ne court pas les rues. Le seul truc qui cloche, c'est le prix.

— Le prix ! s'étonne-t-elle. Tu trouves ça trop cher ?

— Non ! Au contraire. Tu m'as dit que les prix seraient les mêmes que ceux de mon fournisseur actuel, et je ne sais pas si tu es au courant de...

— Je connais parfaitement les tarifs pratiqués par Serge, le coupe-t-elle. Et je confirme, ce seront les mêmes.

— Même pour la coke ?

— Quarante euros le gramme, oui. Sauf que la nôtre est pure à plus de quatre-vingt-dix pour cent. Tu peux la couper trois fois, ça restera la meilleure du marché.

— C'est ce que j'ai pu constater en goûtant.

— Pour tes revendeurs aussi, ça va être une mine d'or. Ça va les motiver et tu vas inonder le marché. Maintenant, on peut parler des conditions.

— Je t'écoute...

— D'abord, nos engagements. La qualité sera toujours la même et les prix n'augmenteront pas. Nous sommes à même de te fournir de grosses quantités dans des délais qui seront scrupuleusement respectés. Nous assurons le transport, sans majoration de tarif, par les moyens que nous choisirons. Si nos livreurs sont arrêtés durant un voyage, tu ne seras pas inquiété. Nous t'assurons aussi notre aide en cas de problème avec un concurrent. Enfin, le premier stock est avancé, tu le paieras à la livraison du suivant, et ainsi de suite. Ça te va ?

— C'est plus que correct, admet Fabio. Mais qu'est-ce que je dois faire en échange ?

— Pour travailler avec nous, les conditions sont indiscutables. Si un seul point ne te convient pas, nous ne pourrons pas faire affaire.

— D'accord.

— Tu ne travailles qu'avec nous, pas d'autres fournisseurs ; ce n'est pas une question d'exclusivité mais de sécurité. Tu ne parles jamais de nous ni de nos méthodes. Tu assures l'étanchéité de tes réseaux et sélectionnes des revendeurs de confiance : si tu tombes, tu assumes. »

Costes confirme avec un hochement de tête entendu.

— Une fois la machine lancée, plus de contact, sauf en cas d'urgence ou si tu as besoin de plus de marchandise ; un mode de communication sécurisé sera mis en place pour ces cas

précis. Les livraisons sont mensuelles, à toi de bien calculer ce dont tu as besoin. Tu dois aussi assurer un débit régulier ou en augmentation, jamais de baisse. Il est hors de question que l'on diminue les quantités initialement prévues. On peut évidemment les augmenter si ton business prend de l'envergure. Si c'est le cas, tu y gagneras aussi, parce que nous ferons baisser les prix.

— Sur ce point, tu peux être tranquille, je suis un homme d'affaires. Je me développe, je ne régresse pas.

— Parfait. Plus important : nous nous réservons aussi le droit de bloquer le business le temps qu'il faudra en cas de risque potentiel avec les forces de l'ordre. Si on pense être surveillés, ou que toi tu l'es, les affaires seront suspendues le temps qu'il faudra pour que les choses se tassent. Si on t'en donne l'ordre, tu dois immédiatement stopper toute activité, te débarrasser de la marchandise et te mettre au vert quelque temps. Si un tel cas devait arriver, nous sommes susceptibles de venir te voir pour en discuter et chercher une solution au problème. »

Sans demander la permission, la femme allume une cigarette dans la voiture et poursuit :

« Pour finir, si tu penses qu'une de tes filières est compromise, tu dois nous avertir immédiatement, par le moyen de communication sécurisé qui sera mis en place. Nous aviserons ensemble de la conduite à tenir. Arrange-toi pour que tes revendeurs te signalent tout problème, le moindre signe de surveillance et que nous en soyons avisés dans les plus brefs délais. Tu dois aussi tenir tes hommes et ne tolérer aucun comportement à risque. Méfie-toi de ceux qui étalent leur fric avec des voitures de luxe ou des fringues de marque, ceux qui se vantent et ceux qui se défoncent trop. Il ne faut pas attirer l'attention sur toi. Débarrasse-toi de ce genre de nuisibles.

— C'est déjà le cas, assure Fabio.

— Alors, c'est parfait, car tu devras redoubler de prudence. Je suis consciente que ça représente beaucoup de règles, mais c'est ainsi que nous travaillons et ça porte ses fruits. Décide-

toi, mais si tu veux travailler avec nous, elles devront être respectées scrupuleusement. »

Fabio fait mine de réfléchir quelques secondes, l'air sérieux. La femme lui laisse le temps de se décider. Guignol continue à rouler tranquillement dans les rues de la ville grise et pluvieuse. Le quartier sinistre de la gare défile lentement sous les yeux du flic. Il sait que tout se joue maintenant, qu'il ne pourra plus faire demi-tour. Il cache tous les sentiments qui le traversent derrière un masque immobile et froid, mais des pensées troubles tournent à toute allure. Il ne connaît même pas la stratégie de Cécile et ne sait pas dans quoi il s'embarque. Mais la confiance est là. Il sait que la commissaire sait ce qu'elle fait et où elle va.

Après une minute de vide, il quitte le paysage urbain des yeux et revient sur Lolita, via le rétroviseur intérieur. Il fixe à nouveau son reflet et prend sa décision.

« J'accepte. Mais je me permets d'ajouter une condition.

— Laquelle ?

— Je continue à gérer mes affaires comme je veux. J'accepte de respecter vos exigences mais c'est moi qui gère la distribution. J'ai des habitudes, et surtout j'ai des projets en cours, des nouveaux contacts à tester et à exploiter pour créer de nouvelles filières dans le Doubs et en Suisse.

— Aucun problème. Tu peux bosser comme tu veux.

— Dans ce cas, marché conclu.

— Parfait ! Tu verras que tu as tout à y gagner et que cette collaboration sera productive.

— Je le pense aussi.

— À présent, reprend-elle, mettons cette affaire en place en commençant par planifier la première livraison. Dis-moi de quelle quantité tu as besoin pour le mois à venir. »

Costes est tenté de pousser le potentiel de son business au maximum et de passer une grosse commande dès maintenant. Mais c'est le narcotrafiquant qui raisonne, et la voix de Coscas s'élève dans les abysses de sa conscience pour protester. Un

véritable duel intérieur commence. Au bout de quelques secondes, les mots sortent, une commande raisonnable, entre le business et la prudence. Lolita mémorise en acquiesçant.

« Très bien, le félicite-t-elle lorsqu'il termine. C'est un bon début. Tu auras tout après-demain, vendredi grand maximum.

— Merci pour ta confiance.

— Pas de quoi. On va être amenés à se revoir. Nous livrerons nous-mêmes les deux premières fois. Ensuite, un mode d'acheminement sera défini et nous n'aurons pas à nous revoir si tout fonctionne correctement. »

C'est à ce moment que la voiture s'arrête, juste devant le parking souterrain de la galerie commerciale Les 4 As, au bord du trottoir. Guignol enclenche les feux de détresse et les trois Borderline ouvrent leur portière en même temps, sortent du véhicule et s'éloignent.

« Juste un dernier détail, lance Lolita. Si tu nous baises, je te fume. »

Sur ces mots, elle le transperce de son œil unique, un regard glacial dont Zacharie ressent tout le poids, mais Fabio tient tête jusqu'à ce que la porte claque.

Fabio Costes peut se remettre au volant, retrouver sa liberté de mouvement. La façon radicale qu'ont ces gens de prendre le contrôle à chaque entrevue est brutale, agressive.

Alors qu'il redémarre, il se demande si Cécile s'y trouve, en ce moment, si elle le voit. Brusquement, il sent un long frisson lui grimper le long du dos et la chair de poule envahir son torse et ses bras.

Les yeux sur les écrans, les oreilles tendues vers les enceintes, Cécile Sanchez et Romane Castellan ont suivi et enregistré l'intégralité de la conversation entre Noémie Trussel, alias Lolita No et Zacharie Coscas.

Elles sont seules toutes les deux dans la pièce. Les autres sont partis manger avec la certitude que rien n'advviendrait en pleine journée, qui plus est pendant l'heure du midi.

Ils ont eu tort, mais Cécile ne saurait les en blâmer. Elle n'aurait pas parié un euro sur leur intervention en pleine heure de pointe. Lorsque les trois prédateurs quittent le véhicule, que l'agent reprend sa place au volant, la commissaire lâche un long soupir de soulagement. Et se laisse tomber sur une chaise à roulettes. La subalterne, toujours fixée sur le poste de contrôle, laisse échapper sa joie :

« Ils ont mordu ! On les tient maintenant... »

— En effet... C'est une réussite. »

Les images de la ville ne lui donnent rien, même avec d'habiles retours en arrière et un balayage aussi large que possible de la zone. Visiblement, les suspects ont pris leurs dispositions en neutralisant quelques caméras et se sont séparés après avoir quitté la voiture de l'agent.

Alors, en quelques clics et raccourcis clavier qu'elle a enregistrés en voyant Alain Vachet manipuler le matériel, elle affiche sur les écrans latéraux les différentes vues de l'avenue Jean Jaurès et des rues adjacentes et laisse l'entrée de l'appartement sur celui du centre. Il lui faut moins d'une minute pour repérer Lolita No qui longe la rue de Mulhouse, passe devant l'entrée des urgences du centre hospitalier et bifurque dans la rue suivante. La Borderline est sur ses gardes, chaque véhicule qui passe est sondé, chaque personne qu'elle croise est jaugée. En arrivant près de son point de chute, elle sort son téléphone portable, y insère une puce, compose un texto et l'envoie. Quelques secondes après, à la fenêtre de l'appartement, les rideaux bougent : un visage inconnu apparaît et observe la rue. Il finit par ouvrir la fenêtre, se penche et analyse toute la zone avant de répondre par un nouveau texto, rapidement saisi, sans doute un simple OK, confirmation que la rue a l'air sûre.

Romane, qui vient de faire jouer le zoom et de cadrer aussi nettement que possible le petit nouveau, sans même que Cécile n'ait eu besoin de le lui demander, frétille d'une excitation mal contrôlée.

« C'est l'un d'entre eux, et on ne le connaît pas. »

— Exact ! confirme Cécile. Il est à peine majeur, sans doute une recrue récente. Sûrement ce Max évoqué dans le coup de fil d'Ernest à Lolita, l'assistant de l'équipe. Une nouvelle photo à accrocher et des recherches à faire.

— Oui, je vais m'y mettre.

— Il vient d'indiquer à Lolita que la voie est libre et qu'elle peut rejoindre le point de chute. Les Borderline se comportent comme une armée en campagne. Ils ont leurs QG, leurs sections, leurs méthodes. Ils sont en pleine conquête de Belfort, dans le sens strict du terme. Ils travaillent, ils ne font que ça. La plupart des trafiquants font la fête, sortent dans les bars, les restos, les boîtes. Ils profitent de leur réussite. Mais pas eux ! »

Sa propre remarque jette Cécile dans une réflexion profonde. Encore un point sur lequel les membres de l'organisation se comportent de façon atypique. Aucun étalage de vanité, de leurs profits. Aucune fantaisie, pas de trêve à leurs actions.

Là où on trouve des points faibles chez tous les caïds, on ne voit en Borderline que discipline, discrétion et austérité. On a affaire à des trafiquants qui défient toute logique en matière de criminalité.

Cécile remarque Tigre qui arrive par l'entrée de l'avenue, même attitude, mêmes réflexes. Il est habillé d'un survêtement noir et ses longues dreadlocks sont tirées en arrière par un bandeau en éponge. Sa démarche a quelque chose de fascinant, presque hypnotique. C'est comme regarder un félin se déplacer lentement, en pleine chasse. Il connaît la position de chaque point de surveillance du grand axe qu'il traverse et se tourne de sorte à cacher autant que possible ses traits. C'est un fauve en liberté, absolument étranger au monde des hommes et aux lois qui le régissent.

La commissaire les comprend chaque jour un peu plus, au fil de ses observations.

Ils vivent dans une sphère étanche, complètement déconnectée de la société et de la réalité. Ils n'existent que par et pour l'organisation, c'est leur raison d'être. Ils suivent un

code strict qui fait de leur ensemble un bloc uni et solide. Ils sont endoctrinés, fanatiques. Leur propre vie importe moins que la survie de l'organisation.

Les yeux de Cécile se posent sur l'écran central. Lolita No entre dans l'immeuble avec un dernier regard sur la rue. Cette fille est une bombe à retardement, et elle l'était sans doute déjà, avant d'intégrer Borderline. Il n'empêche qu'à présent, elle est capable de diriger un escadron de la mort qui ne laisse aucune trace, un groupe soudé qui surgit des ténèbres, sème la mort dans un déluge de flammes et de plomb et disparaît à nouveau dans les ombres.

Qui a pu inculquer et graver aussi profondément des principes si stricts dans des esprits aussi instables ? Qui a pu transformer des sociopathes en guerriers solides, disciplinés et intelligents ? Quel génie est capable d'unifier une meute à ce point disparate, à diriger avec maestria des esprits aussi dérangés ?

Une image vient se matérialiser dans le cerveau de Cécile. Elle voit une silhouette habillée d'ombres mouvantes s'avancer dans la savane. C'est la nuit mais l'homme marche sans peur dans ce biotope hostile. D'un appel, il fait se regrouper autour de lui tous les animaux. Les lions côtoient les buffles, les hyènes, les singes, les antilopes, les vautours, les serpents, les éléphants. Il s'assoit au centre de cette troupe improbable qui renifle, grogne, siffle, gratte le sol. Il reste calme et leur parle, il les apaise, les dresse, les dompte. En fonction des atouts et des faiblesses de chacune de ces créatures, il leur attribue un rôle. Les lions deviennent des guerriers, les antilopes des coursiers, les singes des espions. Lentement, il apprivoise cette masse et la transforme en une armée soudée.

La vision tire à la commissaire un sourire nerveux. Consciente que cette métaphore est assez fantasque, elle a la conviction que ce n'est pas si loin de la réalité.

Quel cerveau est à l'origine de tout ça ?

Jeudi 16 septembre 2010 – 19 h 45 – Belfort

Kat vient de terminer la création graphique d'un *flyer* annonçant deux soirées en octobre qui servira aussi au tirage d'une série d'affiches qui seront placardées dans toute la ville et l'aire urbaine. Elle a salué timidement Fabio avant de quitter le bureau, une lueur étrange au fond des yeux. Depuis l'irruption de ces individus armés, elle a changé, visiblement mal à l'aise.

Elle veut décrocher, pense Costes. Elle a eu peur et cherche un moyen de s'extirper de là.

Il n'a pas jugé utile de l'informer de sa décision de travailler avec eux. En réalité, après le départ de Lolita et ses hommes samedi, il ne lui a pas expliqué ce qu'il venait de se passer. Il s'est contenté d'un « ce n'est rien, c'est fini ! » qui se voulait rassurant mais qui, vraisemblablement, n'a pas eu l'effet escompté.

À présent seul dans le bureau, Fabio Costes se sert un verre de whisky et se laisse aller dans son fauteuil. Il souffle et se décontracte après une longue journée qu'il espère terminée. Mais une vibration dans sa poche lui ôte immédiatement toute illusion.

Il s'agit d'un message écrit de Cécile qui l'informe que le trio vient d'arriver et qu'Ernest est toujours en surveillance. Il efface le message rapidement et sort un sachet de cocaïne dont il prépare quelques lignes. Il sait que Lolita et ses hommes ont attendu le signal d'Ernest, choisissant le moment où il serait seul dans la salle pour faire leur apparition. La porte n'est pas fermée en bas, ils pourront donc entrer sans s'annoncer. Il doit paraître surpris.

Ce que ses visiteurs doivent voir en arrivant, c'est un narcotrafiquant avec le nez dans les échantillons de la super

came qu'il vient juste de recevoir, un peu pris sur le fait par la venue inattendue de ses fournisseurs.

C'est exactement l'air qu'il affiche quand la porte s'ouvre et que les trois silhouettes pénètrent dans la pièce. Ils se placent de la même façon que samedi : les deux hommes encadrent la porte, têtes basses et capuchonnés, la fille vient s'asseoir sur le siège face à lui en découvrant sa face de cauchemar. Il note que tous trois ont encore une fois les mains gantées.

« Alors ? demande-t-elle sur un ton moqueur. On dirait que ma bolivienne te plaît !

— Oui... fait-il semblant de bredouiller. C'est-à-dire... elle est vraiment très bonne.

— La meilleure, Costes ! Et de loin. »

Elle ouvre un large sourire, passe sa main sous son pull et en tire un sachet plastique opaque, compacté par de larges bandes de scotch marron.

« Je viens te livrer la marchandise, comme promis. »

Il sourit sans trop y mettre de cœur et incline la tête en signe de remerciement. Lolita poursuit :

« Il y a tout ce que tu voulais, avec un téléphone portable démonté et une puce. Comme je te l'ai expliqué, à n'utiliser qu'en cas de nécessité absolue. Tu trouveras un papier avec un numéro de téléphone, quelques consignes et une série de codes à utiliser pour nous délivrer différentes informations. Jamais d'appels, que des textos. Tu vas apprendre tout ce qui est sur cette feuille et tu la détruis juste après.

— Compris !

— Nous assurerons encore la prochaine livraison, dans un mois, ensuite on passe la main à des livreurs. Si on a un message à te faire passer, une nouvelle puce ou un nouveau numéro, ce sera dans le colis.

— OK !

— Reste sérieux et tu n'auras rien à craindre de nous. »

Elle appuie sa conclusion d'un regard de fer qu'elle laisse durer un peu avant de faire volte-face.

Vendredi 17 septembre 2010 – 8 h 32 – Belfort

Les murs de la salle de travail sont tapissés des nouveaux feuillets, indiquant principalement les nouveaux surnoms appris la veille par un coup de téléphone, juste après la livraison, entre Ernest et Lolita No. Il s'avère que cette dernière a annoncé à son collègue que des effectifs liés à la surveillance allaient débarquer.

Quelques blancs ont pu être comblés par les recherches anthropométriques, judiciaires et médicales, demandées avec le statut prioritaire. Le retour, en tout début de matinée, s'est avéré payant, bien plus que la commissaire ne l'aurait imaginé.

Dans le regroupement nommé « Escadron de la mort, intimidation et contact », le pedigree de l'un des membres a pu être mis à jour. Jean-Guillaume Rossel, alias Guignol : condamnations pour usage, possession et trafic de stupéfiants.

Un autre groupe a pu être isolé, surmonté à présent d'une feuille indiquant : « Cellule de reconnaissance, espionnage et analyse du terrain. » Après les profils d'Ernest et d'Anthony Kruse, des nouveaux alias tombés lors du coup de fil, suivis de points d'interrogation, sans aucune photo à coller au-dessus. La Tortue, le Rat, Candy et JB : autant d'observateurs inconnus, aux spécialités indéfinies : les renforts pour la surveillance. En bref, le dernier coup de fil pose plus de questions qu'il ne vient boucher de trous.

Cécile décide de briser cette contemplation flegmatique du tableau des suspects. La remarque de Lolita No faite à Ernest cache selon elle une inquiétude généralisée.

« Elle se sent surveillée, lâche-t-elle sans préambule. Je ne sais pas s'il faut voir ça comme de l'instinct frisant la divination ou comme de la paranoïa.

— En tout cas, ça ne me rassure pas, avoue Cohen. Elle se méfie, elle sent quelque chose. Le problème, c'est que délire parano ou pas, ses inquiétudes sont justifiées. Il y a donc un risque qu'elle fouille plus en avant.

— Elle ne peut pas avoir deviné ! rassure Bruno Bassou. Nous avons été discrets, prudents et attentifs. Et tout a été mis en place bien avant l'arrivée d'Ernest.

— Le premier que nous avons remarqué, précise David. Et même si Ernest était bien le premier, il n'empêche que le risque est là ! Le problème n'est pas de savoir si on a fait correctement notre travail, mais l'excès de paranoïa peut amener Lolita à se lancer dans une fouille du bureau lors de sa prochaine visite. »

Alors qu'un débat décousu se met en place, installant dans l'espace de travail un brouhaha contre-productif, Cécile lève une main autoritaire et prend la parole d'un ton tranchant :

« Je pense que vous avez raison tous les deux. Il faut agir en conséquence. Dans un premier temps, diminuer les installations dans les zones accessibles, comme le bureau et la voiture. L'Œil du Lion, la caméra centrale de la salle et celle du lampadaire ne poseront pas de problème. Quant au réseau de vidéosurveillance municipale, il faut leur laisser une illusion de contrôle dessus. C'est plus prudent. Qu'ils neutralisent ce qu'ils veulent, on se débrouillera avec ce qui reste. »

Le technicien du SIAT acquiesce. Il assure qu'il va agir au plus vite sur le bureau et le véhicule et n'y laisser que le minimum.

« Il ne faut pas perdre de temps, ajoute-t-il, je vais m'y mettre aussi vite que possible.

— Pourquoi ? demande Cécile.

— Parce que rien ne les empêche de faire une visite surprise, sur un coup de tête. Vous avez dit vous-même que Lolita est une femme obsessionnelle et impulsive. Il faut éviter un drame. »

Vendredi 17 septembre 2010 – 22 h 15 – Belfort

Bader boit une bière au bar des Moines. Sortie en solitaire pour le jeune Maghrébin qui, assis sur un tabouret au comptoir, observe d'un œil discret la clientèle hétérogène qui remplit l'établissement. Le décor est agréable, une musique *lounge* meuble l'espace.

En arrivant, près d'une heure plus tôt, il a essayé, en vain, de brancher Claire, une serveuse embauchée à temps partiel. Faute d'y parvenir, il a laissé tomber et s'est concentré sur les autres femmes présentes.

C'est à ce moment-là qu'il l'a remarquée.

Depuis presque dix minutes, une fille aux cheveux longs, colorés de reflets rouge vif, l'observe du coin de l'œil. Un regard équivoque, quelques sourires esquissés ; en bref, tout pour attirer son attention. Elle a un certain charme, bien que les traits de son visage soient un peu usés, sans doute par les excès. Son corps, en revanche, est parfait. Elle est vêtue d'un pantalon noir et d'un top blanc très court qui mettent ses formes délicates en valeur. Petite, bien proportionnée, elle joue d'un look gentiment *destroy* qui la distingue de la masse.

En plus de sa tenue et de sa coloration de cheveux peu commune et assez voyante, elle est percée au niveau de la lèvre inférieure. Elle semble tatouée entre l'abdomen et le flanc, au creux des reins, sur le poignet et au-dessus du sein gauche.

Il se dégage de cette fille une incroyable énergie sexuelle qui commence à mettre le sonorisateur de l'Arsenal dans un état d'excitation incroyable.

Ça fait un bon moment qu'il résiste mais, sur un coup de tête, il se lève et va la rejoindre à sa table. La fille remarque

son approche du coin de l'œil mais fait mine de rester plongée dans son livre, un sourire en coin vient lui déformer les lèvres.

Lorsqu'il s'assoit en face d'elle, il reste silencieux un moment avant de faire signe à la serveuse de s'approcher.

« La même chose pour moi ! commande-t-il. Et un verre pour mademoiselle. »

L'employée pose les yeux sur la fille aux cheveux rouges, dans l'attente de sa réponse. Elle passe encore quelques secondes le nez dans son livre puis le pose et lève la tête vers elle :

« Pour moi, ce sera un mojito s'il vous plaît. »

Sur quoi elle plante ses yeux sombres dans ceux de Bader qui laisse peser un vide qui ne paraît gênant que pour lui. Il rajuste ses lunettes carrées pour se donner une contenance.

Tous deux restent silencieux le temps d'être servis. La fille referme son livre et, par réflexe, Bader jette un œil sur la couverture. Lui-même ne lit jamais, mis à part quelques BD et des revues sportives. En lisant le titre – *Au cœur des ténèbres*, d'un certain Joseph Conrad –, il sait que ce n'est pas là-dessus qu'il pourra engager la conversation.

Un moment interminable s'étire, le jeune homme n'est pas très à l'aise. Il se trouve un peu stupide, et ce sentiment se creuse alors que les yeux sombres de celle qui lui fait face plongent dans les siens.

Heureusement, la serveuse arrive avec un plateau chargé et pose les deux verres sur la table, coupant net le malaise. Bader lève son verre et ils trinquent.

« Tu es de Belfort ? demande-t-elle finalement.

— Non, de Toulouse, mais je vis ici depuis six ans.

— Et qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Je suis ingénieur du son à l'Arsenal, une salle de concert locale. Tu connais ?

— Je ne suis ici que depuis peu de temps. Mais oui, j'en ai entendu parler. Ça doit être le bon plan : tous les concerts et les

soirées gratuits !

— Tu sais, je travaille. Je ne profite pas vraiment de la musique.

— Et tu t'appelles ?

— Bader. Et toi ?

— Je m'appelle Emma. Enchanté de faire ta connaissance.

— Et moi de même... »

Une conversation, tout d'abord assez banale, se forme tout au long de la soirée, soutenue par la musique neutre diffusée. Tous deux apprennent à se connaître, mais Bader ne se dévoile que très peu, plutôt timide avec la gent féminine.

Alors, progressivement, c'est elle qui réchauffe l'ambiance. Elle se rapproche, creuse son regard cerné et profond, laisse son visage s'animer d'expressions ambiguës. Elle explique au Maghrébin qu'elle ne connaît personne ici, qu'elle est souvent seule et s'ennuie. Bader commence à lui parler de la ville, des endroits qui bougent, mais Emma brise net la neutralité du dialogue. Elle lui parle de sa vie d'avant, de son mec qu'elle a quitté, de son déménagement. Puis, sans transition, elle lui jette au visage un paquet de mots qui le laisse sans voix :

« Ça fait un bon moment que je n'ai pas baisé. Je ne sais pas s'il s'agit de malchance, mais je n'ai pas encore trouvé un mec qui me plaise depuis que je suis arrivée... avant ce soir. Et quand je n'ai pas un homme dans mon lit, je deviens folle. »

Bader est scotché par ce discours direct, aussi gêné qu'excité, il ne sait pas trop quoi répondre. Son embarras est palpable. Quand arrive l'heure de la fermeture, Emma lui propose sans détour d'aller boire un verre chez elle. Cloué sur place par sa franchise, il ne parvient pas à répondre et se contente d'acquiescer en silence.

Lundi 20 septembre 2010 – 17 h 56 – Belfort

Jean-Marie Frietblatt tourne en rond comme un rapace dans son bureau. Dents serrées, téléphone à l'oreille, il écoute Jaegli lui servir un compte rendu des activités de Sanchez et sa clique.

« Ils sont toujours en observation, mais impossible de savoir quelle est leur cible.

— Il n'y a pas un moyen d'aller fouiller leur tanière ? demande sèchement le divisionnaire.

— Non ! Même si on voulait, elle ne laisse entrer que son équipe. Et il y a toujours quelqu'un, même la nuit.

— T'as pas une bonne nouvelle pour changer ?

— Si, on commence à avoir des photos de ceux qui bossent avec elle, on saura bientôt qui filer. »

Les dents de Frietblatt se mettent à grincer nerveusement. Il rêve de boucler l'affaire avant Sanchez. Un court silence tombe avant qu'il ne clôt l'entretien.

« Vous restez sur le coup et vous trouvez leur objectif.

— On va y arriver, monsieur le divisionnaire, assure Jaegli. J'ai trouvé une personne prête à vous rendre service.

— C'est qui ? Et qu'est-ce qu'il veut ?

— C'est un jeune gardien de la paix qui rêve d'une mutation à Strasbourg et d'un coup de pouce à sa carrière.

— Promets-lui la lune si tu veux ! lance Frietblatt. Mais il faut que ça marche. »

Mercredi 22 septembre 2010 – 1 h 23 – Belfort

Les yeux passant alternativement des écrans de contrôle à la fausse Rolex qu'il porte autour du poignet droit, Lucas Antonietti attend une heure et demie avec impatience. Il sait que Fabiola travaille cette nuit et ne tient plus en place.

Depuis quelques jours, elle lui jette des sourires équivoques à chaque fois qu'ils se croisent. Visiblement nouvelle dans la police nationale, cette petite blonde magnifique au regard hypnotique est tout à fait le genre de fille qui fait craquer le jeune stagiaire de l'OCRTIS. Il a passé le plus clair de son temps à étudier son planning et à chercher à se trouver en même temps qu'elle à la machine à café et à la salle de pause.

Progressivement, mais néanmoins assez vite, il est parvenu à engager la conversation. Jusqu'à maintenant, les dialogues sont restés neutres, mais pas les regards et les sourires. Manifestement, elle est impressionnée par son statut de lieutenant à la DCPJ. Il a omis de lui préciser qu'il n'est que stagiaire, précision inutile et pas spécialement reluisante.

Dès que l'aiguille de sa montre s'aligne et s'immobilise sur le six, il se lève et va voir Justine qui relit certaines parties du dossier de l'affaire.

« Je vais chercher un café. Tu veux quelque chose ?

— Tu plaisantes ou quoi ? rétorque-t-elle sans le regarder.

— Non, pourquoi ? »

Elle lève ses yeux noirs sur lui pour lui répondre, un sourire ambigu sur les lèvres :

« Sanchez a acheté une machine qui nous fait un café excellent et tu vas boire le jus immonde de la machine ?

— C'est que... bredouille-t-il, j'ai envie d'un chocolat.

— Alors pas la peine de faire le déplacement. Il y a des recharges pour du chocolat chaud dans le tiroir. »

Sur quoi la jeune femme fait mine de se replonger dans sa lecture tout en le guettant du coin de l'œil. Elle est au bord du fou rire en le voyant avancer vers la cafetière avec l'entrain d'un condamné à mort qui va à la potence. Lorsqu'il sort une capsule et met la machine en route, elle craque et se met à ricaner.

« C'est bon ! dit-elle finalement. Va la rejoindre ta petite bleue ! Mais arrête de prétexter des motifs débiles !

— Mais...

— C'est bon, Lucas ! Je l'ai vu ton manège avec la blondasse. Va faire le beau, je suis ta marraine la bonne fée. T'as une heure, après quoi ta carte de lieutenant se retransformera en rapport de stage. »

En descendant les étages au pas de course, Lucas peste intérieurement contre Justine. Il se demande comment elle fait pour tout remarquer. Son humour moqueur l'a vexé et l'assurance qu'il avait préparée en vue de cette rencontre faussement fortuite s'est évaporée. Mais lorsqu'il voit la belle Fabiola seule, buvant son café appuyée sur un mange-debout, il retrouve son aplomb.

« Salut ! lance-t-il en insérant sa pièce de cinquante centimes dans le monnayeur. Tu es de nuit ?

— Ouais, encore ! Et toi ? Pourquoi tu es là si tard ?

— Je suis de garde avec une collègue. On est sur une opération qui exige une présence permanente.

— De la surveillance ?

— Une grosse affaire. Mais c'est confidentiel.

— J'imagine. Quand on est envoyé par la direction au fin fond de la France, ce n'est pas pour un petit dealer de shit.

— En effet ! souffle-t-il avec une fausse humilité. C'est du lourd, ça va faire du bruit quand tout sera terminé.

— T'as un peu de temps ? demande-t-elle en souriant. C'est calme ce soir, on pourrait discuter dans la salle de repos.

— Oui, dit Lucas en regardant sa montre. Avec plaisir. Mais je ne dois pas trop traîner. Je ne veux pas laisser ma jeune collègue seule trop longtemps. Elle débute. »

Il est presque sept heures du matin quand Fabiola Pazzi sort de l'hôtel de police. Victime d'un gros coup de fatigue, elle aimerait aller se coucher mais elle a encore à faire.

Elle rédige un texto en traversant la vieille ville et range son téléphone en arrivant au centre. Elle traverse la rue piétonne déserte et s'engouffre dans une brasserie proche de la gare qui vient tout juste d'ouvrir ses portes.

Christian Jaegli et Roger Schreiber entrent juste derrière elle. Eux aussi ont l'air d'être tombés du lit. Le chef ne la lâche pas des yeux et l'autre commande des cafés pour tout le monde. Une fois qu'ils sont servis, le commandant de la crim' prend la parole d'un ton sec.

« J'espère que tu as du nouveau pour nous faire venir si tôt, grogne-t-il. Ça avance ?

— Mieux que ça ! assure-t-elle. Mais qu'est-ce que le directeur du SRPJ me propose ?

— Une mutation à Strasbourg dans les deux mois, un poste de choix et une évolution de carrière rapide. »

Elle acquiesce en silence et boit une gorgée brûlante dans sa tasse avant de lâcher le morceau.

« Le petit stagiaire de l'office des stup's a été une vraie commère. Il m'a tout dit sans s'en rendre compte.

— Et alors ? s'impatiente Jaegli.

— Ils surveillent un endroit bien précis. Installation haut de gamme de télésurveillance, participation d'un technicien du SIAT : la totale ! C'est une opération d'envergure.

— Et qu'est-ce qu'ils surveillent ?

— La salle de concert de Belfort. L'Arsenal. »

Sourire satisfait des deux hommes.

« Ils ont mis en place de gros moyens, poursuit-elle. Des caméras partout, des micros. La direction centrale les suit aveuglément et on ne leur refuse rien.

— T'es bien certaine de ça ? demande Jaegli en la fixant. T'es prête à jouer ta carrière là-dessus ?

— Aucun doute, affirme-t-elle.

— Il a pu te balancer des bobards juste pour te sauter ? suggère Roger. Si ça se trouve rien n'est vrai.

— Impossible. Il veut effectivement me sauter, mais tout est vrai : à chaque fois qu'il me balançait une info pour m'impressionner, il me suppliait de n'en parler à personne.

— Bon travail ! lance Jaegli. Bienvenue à Strasbourg. »

Ils serrent la main de Fabiola et sortent de la brasserie sans se retourner. À peine dehors, Christian sort son mobile et appelle Frietblatt.

« On les tient, monsieur le divisionnaire ! »

Jeudi 30 septembre 2010 – 16 h 45 – Strasbourg

« La cible est un individu nommé Bader Falaq. Il travaille au sein de la structure concernée comme ingénieur du son. C'est en réalité une couverture, il est l'un des lieutenants de Fabio Costes, le dirigeant de l'organisation, notre cible ! »

Après une pause oratoire du meilleur effet, Frietblatt reprend son monologue, assuré que les hommes des groupes Da Silva et Christophe Sutter sont bien à l'écoute.

« Nous avons l'occasion de reprendre les choses en main et de mettre le grappin sur les individus impliqués dans le piège de la Villa Venezia. Le juge Marchal nous suit et une commission rogatoire va tomber. Nous interviendrons aussitôt que possible.

— D'où nous viennent ces infos ? ose Sutter. Nous n'avions pas une piste, et d'un seul coup la situation se débloque ?

— Mes sources sont fiables ! affirme le divisionnaire. Le tout est que vos hommes le soient aussi. Falaq nous conduira à l'inculpation de Costes et au démantèlement de l'organisation prétendument nommée Borderline, et ce avant les équipes nanterroises. C'est l'occasion de reprendre la main.

— Et comment on va opérer ? demande Da Silva.

— J'ai déjà envoyé le groupe Pernet en repérage. C'est eux qui ont trouvé le client idéal. En dehors des soirées, il effectue des livraisons pour Costes, son patron. Les collègues ont pu le voir se rendre à différentes adresses, dont trois sont occupées par des individus fichés aux stup. Il a un véhicule personnel, mais il ne l'utilise pas pour transporter la came. Il fait ça avec la voiture de la société, une Clio blanche avec le logo de l'Arsenal. C'est très voyant, facile à suivre, mais il peut dire que tout le monde utilise le véhicule et que la came n'est pas à lui.

— C'est plutôt un problème ! se permet-il de souligner. S'il n'y a pas ses empreintes sur les emballages, il va s'en tirer.

— J'y ai pensé. Une fois qu'on lui aura passé les pinces, on lui colle les mains à plat sur chaque paquet et c'est réglé pour nos empreintes. S'il accepte de témoigner, voire de collaborer, on l'oublie.

— C'est quand même un peu limite, ose Julie Migneret.

— Je vous arrête tout de suite : je ne veux pas entendre parler d'éthique ! »

Sa voix se durcit, à l'instar de son regard qui fait le tour des hommes présents. Personne ne relève et les yeux glissent vers le linoléum encrassé qui couvre le sol de la salle de réunion.

« Ces gens sont des tueurs de flics ! poursuit-il. À la Villa Venezia, ils ont laissé un paquet de nos gars sur le carreau ! C'est le moment de faire justice. En plus, après la boucherie de la boîte de nuit, on doit se refaire une image. »

Personne ne bronche, ce que le directeur considère comme une approbation tacite. Il poursuit plus calmement.

« Le juge Marchal est avec nous. Il nous délivre une commission rogatoire pour Falaq uniquement. Il tient tout de même à être prudent. On pourra fouiller son domicile et le véhicule. Et c'est là que le plan devient génial ! »

Nouveau silence qu'il laisse durer un peu pour prolonger son plaisir, avant de lancer la bombe finale :

« Vu que la voiture qu'il utilise appartient à la salle de concert, on peut légitimement penser que le patron et tous ses employés sont potentiellement impliqués. Sur cette base, le juge nous délivrera alors une nouvelle commission, pour l'Arsenal cette fois-ci, ainsi que pour les domiciles et les véhicules de tout ce petit monde ! Donc, si on sent que Falaq va rester étanche, on efface ses empreintes et on fait un rapport laissant peser le doute sur l'ensemble de la structure. Qui d'autre est impliqué ? Jusqu'où va le réseau ? Des questions légitimes. D'une manière comme de l'autre, on gagne.

— Mais l'absence de Falaq risque de rendre tout le monde méfiant à la salle de concert, souligne Da Silva. Ils risquent de

sentir le piège et de déplacer la marchandise.

— C'est pour ça qu'il faudra agir un samedi soir où il n'y a pas de manifestation de prévue. On tape notre cible à sa dernière livraison. D'après les rapports du groupe Pernet, Falaq rentre directement après sa tournée. Le dimanche, Costes est rarement à la salle, et son lieutenant ne vient jamais. Il faudra donc planifier l'opération et agir dans les premières quarante-huit heures de la garde à vue, avant qu'il n'ait le droit de prévenir un proche et d'avoir un entretien avec son avocat, comme ça, personne ne risque de donner l'alerte. »

Comme personne ne relève, le directeur tape dans ses mains et conclut.

« Quartier libre pour tout le monde. Demain, on décolle en milieu de matinée. Nous allons prendre nos quartiers au commissariat de Dannemarie qui prépare déjà notre arrivée. On agira samedi. »

Tout le monde se disperse et sort dans un brouhaha de murmures que Frietblatt ignore. Quand Sutter passe près de lui, le directeur lui demande de rester une minute. Une fois seuls, il referme la porte et prend l'Alsacien par l'épaule :

« Tu vas quand même prendre de la came dans les scellés, ordonne-t-il. Un bon kilo, juste au cas où...

— Au cas où quoi ?

— Au cas où Falaq n'ait rien sur lui samedi. Il est hors de question qu'on rentre bredouille. On a besoin de cette interpellation. Depuis la tuerie de Wintzenheim, je suis dans le collimateur de la direction. »

Le chef des stupés avale sa salive avec peine. Il ne dit rien et reste de marbre mais il sait que Frietblatt va trop loin.

Face au mutisme de Sutter, le divisionnaire insiste :

« On se comprend bien ?

— Oui, je m'en charge. »

Après une tape sur l'épaule et un rire gras, Frietblatt le raccompagne jusqu'à l'ascenseur.

Samedi 2 octobre 2010 – 23 h 10 – D465

Bader traverse la grande ligne droite de Chaux à pleine vitesse. À cette heure de la nuit, les routes sont quasiment vides. Il se laisse griser par son allure et la musique.

Il n'a plus que ce gros con de Charlie à livrer, supporter sa grande gueule quelques minutes, et ensuite il pourra enfin aller se poser. L'idée qu'Emma l'attend chez elle lui tire un sourire béat. Il a prévu deux grammes de cette coke prodigieuse pour pimenter la nuit. Cette fille le rend dingue : c'est une reine au pieu et avec elle, il peut se lâcher sans limite.

Après avoir passé l'aérodrome, il passe devant le Blue Night, une boîte libertine et échangiste honteusement cachée dans le nord du département. Il s'engage ensuite dans le long virage qui suit, à une allure totalement déraisonnable, en faisant crisser les pneus. À la corde, il ne perd pratiquement pas de vitesse et sent son cœur pulser, emporté par l'adrénaline et les quelques lignes de poudre qu'il s'est envoyées entre deux livraisons. Il se sent puissant, maître de son destin.

Nouvelle ligne droite. Il a une envie folle de téléphoner à Emma, de lui dire qu'il arrive, qu'il a tout ce qui faut pour passer une nuit d'enfer. Après avoir lancé l'appel, il attend qu'elle décroche et l'accueille avec passion :

« Comment va ma belle tigresse ? »

— Elle feule d'impatience en attendant son mâle, répond-elle avec un petit rire aigu. Tu en as encore pour longtemps ?

— Non, une dernière course à faire et je suis tout à toi !

— Alors fais vite, sinon je risque de commencer sans toi ! »

Il rit de bon cœur et renifle un grand coup pour ranimer les effets de la poudre qui lui tapisse les sinus. Nouveau virage

grisant, il crie de joie en le négociant habilement, ce qui fait rire la fille au bout du fil.

« T'es en forme, lâche-t-elle. J'entends ton moteur rugir. Sois prudent tout de même.

— T'inquiète ! Je suis un vrai Ayrton Senna !

— Tu sais que Senna s'est tué pendant une course ?

— Mais moi, je suis invincible. »

Il se met à rire. Mais à la sortie du tournant, c'est la douche froide : barrage de police à deux cents mètres. Deux voitures banalisées, gyrophares sur le toit, sont garées de chaque côté de la route. Bader laisse un blanc dans la conversation téléphonique, sans pour autant lâcher le combiné. Ses pensées s'accélèrent. Il pense à faire demi-tour, mais avec la Clio, il n'a aucune chance de pouvoir les distancer. Il rétrograde et ralentit.

« Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiète Emma.

— Les flics ! souffle-t-il. Merde ! Ils barrent la route.

— Pas de panique, ce n'est peut-être qu'un contrôle.

— Ça n'a pas la gueule d'un contrôle de routine. C'est deux grosses voitures banalisées. »

Juste au moment où il le dit, une troisième apparaît dans son rétroviseur et donne un bref coup de sirène ; elle lui coupe toute possibilité de retraite et réduit à néant l'hypothèse d'une opération de sécurité routière. Le type de voiture, des berlines, ne lui dit rien qui vaille. Il aurait été plus rassuré de voir des caisses aux couleurs de la République mais il se fait une raison : ils ne sont pas là par hasard.

« C'est plus grave ! annonce-t-il. Ils me suivent aussi, et c'est plutôt la PJ. Préviens Fabio, au cas où.

— Mais... »

Il lâche le mobile sans couper la conversation.

Alors qu'il approche et freine, les deux véhicules rangés sur le bas-côté viennent couper la route et des hommes en civil descendent. Ce ne sont pas les bouffons de la BAC, ces agents

de la sûreté qui ont le droit de se pavaner en civil grâce à une dérogation spéciale, mais bien de ceux de la police judiciaire. Ils sont équipés de fusils à pompe et d'armes de poing. Un type grisonnant, bâti comme un bœuf, lui intime l'ordre de stopper son véhicule. Bader doit s'arrêter complètement.

Il sait qu'il est encore chargé, cinquante grammes de coke et dix d'héroïne, petit stock ridicule destiné à un dealer minable. Se faire arrêter comme ça, c'est trop bête. Il secoue la tête, navré, mais garde l'espoir que ces flics n'auront pas l'autorisation de fouiller son véhicule. Il connaît ses droits, comme tout bon criminel : les douanes peuvent le faire sans commission rogatoire, mais pas la police.

Mais dès qu'il descend sa vitre électrique et que le molosse lui met sous le nez un papier signé de la main d'un juge d'instruction, ses derniers espoirs s'envolent. De chaque côté, un flic armé le braque, ainsi que deux devant, dont une blonde aux yeux sombres aussi belle que glaciale. L'Audi qui le suivait est arrêtée et lui coupe toute possibilité de retraite. Leurs occupants, armés eux aussi, sortent et se figent, sur leurs gardes.

Le gradé se penche et aboie à dix centimètres de son visage.

« Commissaire divisionnaire Jean-Marie Frietblatt, Service régional de police judiciaire. Sur commission rogatoire du juge Marchal, du parquet de Strasbourg, nous allons procéder à une fouille du véhicule. Veuillez sortir en ouvrant la poignée de l'extérieur, les mains en évidence.

— Je peux savoir ce qu'on me reproche ? tente le Maghrébin. Parce qu'à mon avis...

— Contentez-vous d'obtempérer ! coupe-t-il en aboyant.

— Je ne sais pas pour qui vous me prenez, dit-il en ouvrant la portière. Je ne suis pas Mesrine quand même !

— Non, en effet ! ironise le commissaire. Mais si tu fais un geste de travers tu pourrais bien finir comme lui. »

Aucun sourire pour atténuer la menace, et les flics qui le tiennent en joue ne semblent pas disposés à plaisanter.

À peine dehors, il est plaqué sans ménagement contre le capot de sa voiture et se fait passer les menottes sans avoir le temps de souffler. Ils ne sont pas là par hasard, sur sa route, avec son nom sur leur commission rogatoire. Il repense à l'ancien boss, Laurent Michel, arrêté dans des circonstances similaires.

Il espère qu'Emma a pu entendre le gros de la conversation et qu'elle appellera Costes dans les plus brefs délais, que ce dernier ait le temps de mettre les stocks à l'abri. Il pense ensuite à tout ce qui l'attend et cherche un moyen de s'en tirer.

La voiture n'est pas à moi, tente-t-il de se rassurer, sans grand succès. Tout ce qu'ils pourront trouver a été manipulé pour qu'il n'y ait aucune empreinte digitale exploitable.

Les flics, sous le regard du commissaire, se mettent à la fouille méthodique de la Clio.

À peine la conversation rendue indistincte par l'éloignement de Bader de la voiture, Candy, renommée Emma pour sa mission, raccroche, change de puce et compose un numéro.

« Allô ! lâche Tony.

— C'est Candy. Passe-moi le chef, vite ! »

Toute l'ingénuité et la candeur simulée ont disparu de la voix de l'espionne. Elle vient de quitter son rôle de fille légère. Son ton trahit le caractère urgent de l'appel. Tony la rassure :

« Il n'est pas là. Il va te rappeler. »

Il raccroche et, moins de trois minutes après, le vibreur se met en marche et elle décroche sans tarder.

« Qu'est-ce qui se passe, Candy ?

— Bader Falaq vient de se faire serrer pendant sa tournée de livraison.

— Peut-être un contrôle de routine.

— Non ! Il m'a assuré le contraire, route barrée par des voitures banalisées. Il a laissé son mobile tourner et j'ai

entendu parler le flic : Frietblatt, le boss du SRPJ. Il avait une commission rogatoire. Je ne t'aurais pas dérangé, sinon.

— Tu as bien fait, la félicite Ernest. Tu as bien bossé. »

Lorsqu'il coupe la communication, un peu brutalement. Candy sent qu'il a été secoué par la nouvelle, ce qu'elle peut aisément comprendre. Il vient à peine de trouver un grossiste à Belfort que déjà l'un de ses distributeurs se fait serrer.

Pour Candy, le travail est terminé. Elle peut quitter le rôle d'Emma et rentrer à Strasbourg.

Dimanche 3 octobre 2010 – 1 h 20 – Belfort

Lolita est assise sur le canapé de son QG, absorbée par la lecture de *Drugstore Cowboy*, de James Fogle, quand son mobile vibre dans sa poche.

« C'est moi », annonce froidement Ernest.

Le ton de sa voix porte tout le poids d'une profonde déception coupable, et elle sent immédiatement que quelque chose de grave vient de se produire :

« On a un problème. Bader Falaq vient de se faire serrer par les stupés.

— Merde ! Tout part en couille ! »

Elle vient de décharger une rage terrible par ces derniers mots hurlés. La colère de la femme fait sortir Max, Guignol et Tigre de la cuisine. Les trois hommes la regardent avec une inquiétude muette dans les yeux.

À l'autre bout, Ernest n'ose plus rien dire. Un silence pèse jusqu'à ce que Lolita le brise d'une question. Elle vient d'enclencher le haut-parleur. Sa voix est redescendue, mais une froideur incroyable l'habite.

« Il s'est passé quoi ? Et comment tu sais ça ?

— Il livrait, explique-t-il. Il était au téléphone avec Candy quand ça s'est passé. Ils avaient une commission rogatoire.

— Je savais qu'il y avait un truc pas clair. On a des confirmations ?

— La cellule stratégique vient d'être mise sur le coup, répond-il. Mary a été fouiner dans le serveur du SRPJ. Des chambres ont été prises dans un hôtel de Dannemarie, elle en a déduit qu'ils ont pris leurs quartiers au commissariat de la ville.

— Ils ont envoyé quelqu'un sur place ?

— Oui ! Deux gars y sont allés. Ils ont eu le temps de se poster dans une voiture et de guetter l'arrivée des flics. C'est pour ça que je sais que ce sont bien les stup.

— Qui gérait l'opération ?

— Sutter, le chef de la brigade et Frietblatt, le directeur. Falaq est en garde à vue au commissariat de Dannemarie.

— Putain ! éructe Lolita. C'est un festival !

— L'info est remontée à la Couronne : un nettoyage rapide a été ordonné. Je suis sur place devant la salle, Costes est seul.

— J'arrive, annonce-t-elle froidement. Mais je viens seule. Je vais renvoyer mes hommes.

— Je garde ma position le temps que t'arrives. Je ne veux pas que le pion nous file entre les doigts.

— Très bien. »

Après avoir coupé la communication, elle se met à distribuer les ordres en préparant un Ruger .22 qu'elle vérifie soigneusement :

« Bon, les gars, il va falloir agir vite et bien. Le mauvais pressentiment qui me colle à la peau depuis notre arrivée était fondé, mais on est dans le brouillard. Max, je vois que tu es déjà prêt, c'est bien ! »

Le jeune est déjà habillé, tenue de moto entièrement noire, gros sac de randonnée assorti sur les épaules, casque intégral à la main.

« Tu bouges immédiatement, mais tu prends le Ballon d'Alsace en passant par les bois aussi souvent que possible.

— Compris !

— Tu vas te mettre à l'abri avec les armes, la came et le fric dans notre planque d'Hohneck. Tu n'en sors pas sans instructions. Tu n'insères ta puce que deux fois par jour...

— ... à midi et à vingt heures, termine le jeune homme. Et je m'éloigne d'au moins trente kilomètres, en changeant

d'endroit régulièrement pour fausser le balisage. »

Sur quoi Max salue tout le monde d'un signe de la main et sort de l'appartement.

« Vous deux, grand nettoyage pour éviter de laisser des traces. Ensuite, vous partez rejoindre le QG principal. Je vous rejoins dès que j'ai terminé.

— Tu ne veux vraiment pas qu'on vienne te soutenir ? demande Tigre, inquiet. On ne sait jamais... »

Mais elle le coupe, les yeux soudainement vides, le regard plongé dans le néant :

« Pas la peine, il est seul, et si c'est un guêpier, je ne veux pas que tout le monde y passe. La cellule doit survivre. S'il m'arrive quelque chose, j'ai déjà pris les dispositions pour ma relève. »

Elle fixe le Black droit dans les yeux, pour signifier clairement son choix.

« Et si je n'en sors pas, je veux que mon remplaçant soit bien entouré. »

Nouveau regard appuyé, à Guignol cette fois-ci.

« Je n'ai pas peur de mourir, continue-t-elle, j'ai peur d'échouer. Et, par-dessus tout, je veux que notre cellule reste forte. Pour ça, je compte sur vous. »

Elle arme le Ruger d'un aller-retour sec qui claque dans le silence que ses derniers mots viennent de provoquer. Elle empoche deux chargeurs de rechange, passe son pull et son sac à dos d'intervention contenant des vêtements de rechange et de quoi incendier les preuves après l'acte. Elle tourne le dos, remonte sa capuche et sort de l'appartement sans se retourner.

Dimanche 3 octobre 2010 – 1 h 40 – Belfort

Le troisième étage entre en ébullition. Une agitation palpable s'empare de la salle de travail. Les yeux des membres de l'équipe débordent de questions mais pas un mot ne sort.

Chacun est conscient que pour agir efficacement, l'anxiété et le désordre sont des symptômes à éviter. La priorité est de gérer le désastre en cours.

Pourtant, tout laissait présager une soirée calme. Aucune manifestation à l'Arsenal, pas de mouvement du côté de la tanière de Lolita et ses hommes, Ernest perdu dans la nature. Rien de très palpitant n'était à prévoir pour cette nuit. Cécile et Michel, de garde cette nuit, ont été frappés de plein fouet.

Un coup de fil d'Ernest à Lolita, avec la puce sur écoute, a annoncé une situation aussi critique qu'incompréhensible. C'est presque en apnée que la commissaire et le Chacal ont écouté les trois minutes de dialogue sans oser bouger ni dire un mot. Ils n'en croyaient pas leurs oreilles.

Lorsque la fille a raccroché, Michel a machinalement relancé l'enregistrement pour tout réécouter, pour être bien certain de ce qu'il venait d'entendre. Pendant ce temps, Cécile a lancé l'alerte générale. Texto sur tous les mobiles.

Romane et David sont arrivés les premiers, suivis de près par Thierry Hullschmidt, catastrophé, le visage complètement retourné par l'incompréhension et l'inquiétude. Alain Vachet a été le quatrième. Sans poser de question, il s'est mis en place au poste de contrôle, prenant les choses en main.

Au moment où Nasser Lalaoui fait son entrée, la commissaire est au téléphone avec Zacharie. Elle vient de lui résumer le contenu de l'entretien entre Ernest et Lolita en essayant de garder son calme, de rester aussi claire que brève.

« Elle est en route, et elle vient pour te tuer, le prévient-elle. L'ordre semble venir de la hiérarchie de l'organisation.

— Je croyais que Frietblatt était hors-jeu ! Qu'est-ce qui s'est passé, bordel ?

— On ne sait rien. Peut-être la malchance, même si j'en doute. Pour l'instant, ce n'est pas la priorité. Je t'ai envoyé une voiture qui devrait arriver assez vite.

— Mais ça va foutre ma couverture en l'air ! Je n'ai qu'à me tirer avant qu'elle arrive. J'ai du temps.

— Non ! le coupe brutalement Cécile. Ernest te surveille, c'est sûr. Si tu sors, c'est lui qui te tuera ! »

Un court silence s'installe le temps de la digestion des informations et de la réflexion.

« Alors laisse-la venir ! décide Coscas. J'ai mon idée.

— Tu n'as pas l'air de comprendre ! Elle ne vient pas pour discuter mais pour t'éliminer !

— De toute façon, c'est foutu. Si elle arrive avant tes gars, je suis mort, et une bonne partie d'entre eux avec moi. S'ils arrivent les premiers, c'est Ernest qui fera un carton. »

Cécile ne sait quoi répondre, Zacharie clôt le débat.

« Dans les deux cas, c'est trop dangereux. Il y aurait des victimes et ton opération tomberait à l'eau.

— Il doit bien y avoir une solution !

— Oui, il y en a une : me laisser faire. Je pense pouvoir retourner la situation si tu fais exactement ce que je te dis. »

Cécile est sans voix, un silence que Zacharie utilise pour lui donner les instructions, d'une voix rassurante ; mais loin d'être apaisés, tous les membres de l'équipe ont les yeux qui s'arrondissent. Le plan de Coscas est suicidaire.

Lorsque Lolita arrive sur le parking de l'Arsenal, elle fait un signe de tête discret en direction d'Ernest, parfaitement

invisible sur les remparts. Ce signal signifie qu'elle prend le relais.

Une fois devant la porte de la salle, elle constate que la gâche électrique a été débloquée depuis l'étage. À pas légers, elle entre dans le sas quand l'un de ses téléphones se met à vibrer. Elle le tire de sa poche pour lire le message qui s'affiche sur l'écran : *un de mes chiens est malade, ça a l'air grave.*

Le code convenu pour signaler que quelqu'un, parmi ses hommes ou ses clients directs, est tombé. Un signal indiquant que c'est bien l'heure pour Fabio de traverser le Styx.

Les distributeurs ignorent qu'en envoyant ce type de message, ils signent inmanquablement leur arrêt de mort. C'est le signal d'un danger direct pour l'organisation et le maillon contaminé de la chaîne doit alors être brisé.

Même si Candy n'avait pas alerté Ernest quant à l'arrestation de Bader, entraînant l'ordre de la mise à mort de Costes, la vigilance et l'honnêteté de ce dernier l'auraient tué malgré tout. Le pauvre croit bien faire en la prévenant ; c'est sans doute pour ça qu'il a ouvert la porte.

Montant les marches une à une, elle se met à murmurer les mots qui s'imposent.

« Seigneur, Toi qui connais mes péchés, je Te fais juge de ma cause. »

Sur quoi elle gravit le reste de l'escalier tranquillement et entre dans le bureau sans frapper, en abaissant sa capuche. L'homme y est assis, visiblement préoccupé.

En la voyant, il pousse un soupir de soulagement.

« Je viens de t'envoyer un message, dit-il. On a un problème ! »

Elle fait quelques pas et s'arrête au centre de la pièce.

« En effet, on a un problème. »

Costes mime l'étonnement :

« Tu es déjà au courant ?

— Oui.

— On ne risque rien, annonce-t-il. Bader ne parlera pas, il va porter le chapeau. »

Un ange passe. La femme le fixe de son œil unique. Regard glacial renforcé par le silence qu'elle fait peser. Fabio fronce les sourcils face à cette attitude :

« Qu'est-ce ce qui se passe ? demande-t-il innocemment. Il y a autre chose ? »

C'est alors qu'elle tire son Ruger de la poche centrale de son pull. Elle tend le bras et pointe le canon sur sa poitrine :

« Désolée, mec ! assène-t-elle brutalement. Mais on ne peut pas prendre de risques. »

Sans ciller, l'homme lève les mains et soutient son regard :

« Ce n'est pas en me butant que tu vas résoudre tes problèmes. Il y a un truc de pourri dans cette histoire, mais je n'y suis pour rien.

— Désolé, j'ai des ordres.

— Et si c'était vous qui étiez pistés ? tente-t-il. Épargne-moi et je ferai tout pour t'aider. »

Lolita ne bouge pas, le flingue toujours braqué sur le condamné, elle lit dans les yeux et constate qu'il est franc, solide et sincère. Sa mort va être un beau gâchis. Il passe une main sur son front pour essuyer la sueur.

« Je ne risque rien ! continue-t-il. Bader prendra tout sur lui. Si les flics vous cherchent à Belfort, je suis ta meilleure chance de t'en tirer. »

Toujours aucune réaction, Fabio domine sa peur et fait face sans ciller. Il sait qu'à tout moment, il peut se faire abattre. Il repasse sa main sur son front pour s'assurer que le signal a bien été reçu mais, au même moment, il a sa réponse : les voitures des hommes de l'office des stupés arrivent à toute allure sur le parking. Comme il l'avait demandé, ils se font le moins discrets possible, faisant crisser les pneus.

« Merde ! s'écrie-t-il en simulant la surprise. Les keufs !

— Tu vois, ton mec a bavé !

— Non ! J'en suis certain. Il est fiable. Mais il livrait avec la voiture de la salle, c'est normal qu'ils passent. Si on veut se barrer, il va falloir faire vite. »

Elle le voit abaisser les coupe-circuits des lumières et ils se retrouvent instantanément dans la lueur verdâtre des blocs automatiques d'éclairage de secours. Ensuite, il boucle la porte depuis son bureau et va se poster discrètement à la fenêtre. C'est alors que la sonnerie retentit.

« C'est bien les flics... murmure-t-il. Ils n'ont rien contre moi, sinon ils auraient déjà fait sauter la porte. Il faut se tirer de là. Ensuite, on cherchera à comprendre ce qui s'est passé. L'arrestation de mon gars n'est pas un hasard.

— Je n'ai pas besoin de toi pour me tirer de là.

— Sans un coup de feu ? Sans te faire remarquer ? Impossible ! Moi, je peux. Je ne te demande qu'une faveur.

— Laquelle ?

— Laisse-moi l'occasion de comprendre ce qui s'est passé. »

Lolita est bluffée par le sang-froid et la détermination de cet homme, par son sens de l'honneur. Un vide curieux s'empare de ses pensées et une boule d'angoisse la prend au ventre.

Pourquoi je l'écoute ? se demande-t-elle. Pourquoi je n'ai pas encore tiré ? Qu'est-ce qui m'arrive, putain ?

Elle a les réponses à ces questions, même si elle refuse de l'admettre : ce type lui plaît, et ce qu'il provoque en elle est un désir primitif, animal. Elle l'a ressenti à leur première rencontre mais l'a ignoré. C'est le genre de faiblesse qu'elle ne s'accorde pas. Pourtant, le trouble qui l'envahit est bien réel. Sans s'en rendre compte, elle a baissé son bras. L'homme est à la fenêtre et fait mine de surveiller les policiers.

« Ce ne sont pas des guignols ! dit-il. C'est les stup. Ils pensent qu'il n'y a personne, ils regagnent leurs véhicules et vont se mettre en planque.

— Comment veux-tu qu'on sorte, alors ? crache-t-elle. Ils ne vont pas bouger !

— Je connais cette salle mieux que personne, dit-il en souriant. Si tu me laisses faire, dans dix minutes on est dans ma voiture et on décolle sans qu'ils ne remarquent rien.

— T'es sûr de ça ? Parce que si un de ces enculés bouge un cil, je fais un bain de sang en me servant de toi comme bouclier.

— Je n'en doute pas. Mais en attendant, on y va. »

Elle hésite encore quelques secondes, pour la forme, et se décide enfin :

« OK, je te suis. Sors-nous de là ! »

Il sort une lampe torche de son tiroir de bureau et se dirige vers le mur. Il déplace un pan de mouchette juste assez large pour qu'il puisse s'y glisser et lui fait signe de le suivre.

Plus petite et fine, elle passe aisément. Ils sont à présent dans un vide qui donne sur la toiture, recouverte par de la laine de verre. Ils sont obligés de se plier en deux à cause du manque d'espace. Après avoir refermé, Costes allume sa torche et longe la charpente. Il tourne à l'angle et fait encore cinq mètres avant de déplacer un pan d'isolant pour accéder aux tuiles qu'il soulève une à une. Un courant leur parvient, ainsi que la lumière lunaire. Moins de trente secondes lui suffisent pour dégager un passage. Il fait signe à la jeune femme de passer mais elle refuse.

« Vas-y, toi ! C'est ton idée, après tout. Je ne sais même pas où on va déboucher.

— La bâtisse a été construite contre les remparts : on est derrière, à l'opposé de l'entrée. Viens, tu verras ! »

Il se hisse et l'aide à monter en lui tendant la main. Une fois dehors, l'homme replace les tuiles pendant que Lolita évalue sa position. Elle constate qu'ils sont à l'abri des regards des policiers et qu'une simple traction les fera parvenir sur les premiers remparts recouverts de gazon.

Une fois en haut, sur l'herbe humide, il lui fait signe de se baisser pour avancer en direction de l'entrée du parking.

« Mets ta capuche, lui demande-t-il. On va retomber sur la rue et on sera simplement un petit couple qui regagne sa voiture.

— Tu comptes passer devant eux ?

— Bien entendu ! Ils ne verront rien. Ils sont trop occupés à lorgner la salle. Il suffit d'être naturel. Ils sont en planque, donc ils imaginent qu'ils sont invisibles. »

Une fois sur le bitume, il lui prend l'épaule et la serre contre son corps, commence à simuler une conversation, impose un pas lent. À son contact, la fille ressent une vague de chaleur incontrôlable. Elle se maudit intérieurement en sentant les frissons de désir saisir son bas-ventre.

Tranquillement, ils approchent de la voiture. Fabio peut deviner que sous sa capuche, l'œil unique de Lolita est braqué sur les voitures banalisées garées au fond du parking, remplies de flics, qui simulent une surveillance de la porte principale. Il sait que sa main droite est enfoncée dans la poche ventrale de son pull, et que ses doigts sont crispés sur la crosse de son arme, l'index sur la gâchette, prête à tirer sur cette place silencieuse au moindre signe inquiétant.

Pourtant ils s'approchent lentement de l'Alfa Romeo sans éveiller l'attention. Leur attitude tranquille n'éveille aucun soupçon.

Dimanche 3 octobre 2010 – 1 h 22 – Belfort

Devant les écrans, l'équipe restée sur place retient son souffle. Dernier espoir : que le jeu de Zacharie fonctionne jusqu'au bout. Pour l'instant, il tient son rôle à la perfection, mais il est accompagné d'une psychopathe paranoïaque, une bombe humaine à laquelle il a promis un miracle. Tout peut basculer d'une seconde à l'autre.

La voix du commandant Bassou grésille dans les haut-parleurs :

« On les a en visuel. Ils rejoignent la voiture de l'agent. Qu'est-ce qu'on fait ? On intervient ?

— Non, pas encore, mais vous les suivrez de très loin. Elle ne doit absolument pas vous voir. On suivra grâce à la balise qu'Alain a posée sous le moteur de la voiture de Zacharie.

— Reçu ! »

Dans la foulée, c'est au tour du commandant Hullschmidt d'utiliser la fréquence sécurisée. Romane et lui sont à présent en train de surveiller l'appartement de l'avenue Jean Jaurès.

« Tigre et Guignol viennent de sortir, sacs au dos, en tenue de moto. On commence à les filer.

— Allez-y, je vous rejoins avec le commandant Cohen dès que possible. Branchez tous vos GPS. »

Elle revient sur l'écran et observe l'intérieur de l'Alfa Romeo. Consciente qu'elle devrait déjà être en route pour rejoindre Hullschmidt et Romane, elle ne peut s'empêcher de vérifier une dernière fois que tout va bien pour Zach. Assise place passager, la Borderline ressort son arme, la garde basse, posée sur les côtes de Fabio tout en ordonnant.

« Les mains sur le volant ! »

La réception audio est parfaite. La commissaire à l'impression d'être assise sur le siège arrière.

Lolita le palpe en se couchant sur lui, l'embrassant à pleine bouche pour leurrer les policiers. Elle ne simule pas ; leurs langues se mélangent dans un baiser profond.

« Elle lui roule un patin ! s'étonne Bassou via la radio.

— Elle le fouille ! répond sèchement Cécile. Elle simule. Si vous ne pigez pas ça, faites-vous muter aux finances ! »

Face à la subite mauvaise humeur de sa supérieure, le chef de groupe de l'OCRTIS ne relève pas. La manœuvre dure une bonne minute, mais une fois certaine que l'homme n'est pas armé, Lolita remet son arme dans la poche ventrale de son pull.

« On se casse ! dit-elle. Démarre ! »

Tout le monde souffle devant les images qu'Alain Vachet déplace pour afficher tous les angles de vue du véhicule. À présent rassurée, au moins pour un petit moment, Cécile donne l'ordre à Bassou de décoller et lui rappelle qu'ils doivent rester invisibles et seront aidés par Alain et la balise GPS camouflée dans le moteur. Puis, elle s'adresse à Michel Grux :

« Tu prends Nasser et Lucas avec toi pour renforcer la filature. »

Puis, se tournant vers son second.

« David, tu viens avec moi. On soutient Thierry et Romane. Si Tigre et Guignol se séparent, on doit pouvoir assurer. »

Enfin, elle se tourne vers le technicien :

« Vous restez sur place et vous suivez nos mouvements autant que possible avec les réseaux de vidéosurveillance. On est peu nombreux, donc votre soutien depuis ici est primordial. Pour l'instant, je voudrais que les voitures qui suivent votre agent puissent avoir la position GPS de son Alfa Romeo. »

Il utilise une série de quatre raccourcis sur le clavier.

« C'est fait ! assure-t-il. Autre chose ?

— Oui. Tigre et Guignol sont à moto et susceptibles de se séparer pour se retrouver quand ils veulent, à tout instant, les suivre va être un calvaire.

— Surtout avec seulement deux voitures. Il faudrait au moins deux motos en plus.

— Trop tard, ils sont déjà en route.

— Qu'est-ce que je peux faire alors ? demande-t-il.

— Essayez de nous assister au mieux depuis ici, dit-elle. Restez uniquement sur nous tant que votre agent est dans sa voiture et que la balise fonctionne. Il faut rester sur les motards aussi longtemps que possible. Seuls, nous n'y arriverons pas. »

Quelques réglages et il ne garde qu'un petit écran pour l'habitacle. Tous les autres moniteurs affichent des portions de route sur lesquelles les deux individus passent ou sont susceptibles d'arriver.

« Comptez sur moi, dit-il. Je ne les lâcherai pas. Allez-y. On garde le contact radio. »

Cécile lui offre un sourire plein d'une gratitude sincère avant de s'engouffrer dans l'embrasure de la portière que David Cohen lui tient ouverte depuis près de cinq minutes.

Un fois la fouille terminée, Fabio Costes démarre et quitte le parking rapidement. Lolita ose à peine y croire.

Elle abaisse le pare-soleil et fait mine de remettre des longues tresses et son cache-œil en place devant le petit miroir. En réalité, elle se sert de la surface réfléchissante pour voir si les voitures banalisées démarrent. Ses craintes s'évanouissent lorsqu'ils sortent de la zone et se mettent en route à travers la veille ville.

« Où veux-tu aller ? demande-t-il. Loin, je suppose.

— Non ! répond-elle. Avenue Jean Jaurès. Si vraiment je suis dans une toile d'araignée, je dois trouver une porte de sortie. »

Il ne relève pas et ne cherche pas à la contrarier. Il prend la longue avenue et ne s'arrête que lorsque la femme le lui demande : face à la tanière qu'elle et ses hommes utilisaient jusque-là. Une fois à l'arrêt, l'homme lui jette un regard d'incompréhension pure. En guise de réponse, elle se contente d'ordonner.

« Tu fermes ta gueule et tu me suis ! »

« Ils sont dans la tanière ! » s'étonne Alain Vachet à haute voix, le doigt sur le bouton de l'émetteur radio du QG.

C'est Bassou qui lui répond en premier :

« C'est ce que je vois sur le GPS, oui. On y sera dans deux minutes. Ils sont entrés ?

— Oui, répond le technicien. Je n'ai plus de visuel.

— On se positionne devant.

— D'accord ! Pour les deux autres, vous arrivez à suivre ?

— Pour l'instant ça va, répond Cécile. On a de la chance, ils ont pris l'autoroute.

— Je les suis via le réseau de télésurveillance Paris-Rhin-Rhône. Donc pas la peine de les coller, je ne peux pas les perdre. Je me concentre sur eux tant que l'agent est dans la planque.

— Mais on ne peut pas rester longtemps sans visuel, intervient Thierry Hullschmidt. C'est le règlement ! S'ils ne sortent pas rapidement, les hommes sur place vont devoir intervenir.

— Pour l'instant, j'ai toujours sa position grâce à la puce dans son portable, souligne Vachet. Donc il n'y a pas d'urgence.

— Oui, mais c'est moi son couvreur. Je suis responsable. Alors au moindre signe inquiétant, vous me faites sauter la porte ! »

Sur ces mots, c'est au tour de Cécile de s'en mêler :

« Il faut tout de même penser à lui. Il est dans un espace fermé avec une psychopathe de la pire espèce.

— C'est pour ça qu'il ne faut pas que ça se prolonge, rétorque Hullschmidt avec insistance. Je veux bien patienter mais s'il y a un signe inquiétant, il faut intervenir !

— Je comprends... assure la commissaire. Croyez bien que je ne tiens pas à ce qui lui arrive quoi que ce soit. Sur ce point, c'est vous qui décidez, commandant. »

Silence radio. Cette double chasse continue et l'équipe a la désagréable impression d'être en train de traverser un champ de mines.

L'intérieur de l'appartement ressemble plus à un campement de mercenaires qu'à un logement. Fabio Costes observe tranquillement les lieux.

Lolita lui demande son téléphone portable qu'il lui donne sans discuter, pensant qu'elle va contrôler les appels et les messages. Il a l'esprit tranquille en sachant que rien de compromettant ne s'y trouve. Mais elle ne regarde même pas l'écran. Elle le lâche au sol et l'écrase d'un coup de talon sec avant de s'asseoir dans un fauteuil.

Elle prend ensuite un boîtier de CD, y renverse la moitié d'un pochon de cocaïne et prépare des lignes avec un soin exagéré. En levant la tête, elle voit que l'homme est toujours debout et lui désigne le canapé d'un geste du menton :

« Tu peux t'asseoir ! Je nous prépare un remontant.

— Merci.

— De rien ! répond-elle. Mais ne crois pas que tu es tiré d'affaire. Tu représentes toujours une menace et tu devrais déjà être mort. Je prends un risque en t'accordant un sursis.

— Tu vas me tuer ? demande-t-il.

— Je ne sais pas encore... »

« On a perdu le contact ! lance Vachet à la radio. La puce dans le téléphone de l'agent a cessé d'émettre brusquement.

— Il l'a peut-être éteint, suggère Cécile. Ou alors plus de batterie...

— Non, même éteint, la micro-balise fonctionne.

— Et si elle l'avait trouvée ? suggère Hullschmidt. Elle va le tuer !

— Impossible, tente de le rassurer le technicien. C'est minuscule et intégré au reste des composants électroniques.

— Ils sont pleins de ressources ! insiste le couvreur. On les a assez étudiés, merde ! Il faut intervenir. Maintenant !

— D'accord ! décide Cécile. Pour les effectifs sur place, top intervention. »

Dimanche 3 octobre 2010 – 2 h 15 – Belfort

Au moment où Lolita décide qu'il est temps de décoller, elle va à nouveau à la fenêtre, pour la cinquième fois en dix minutes. Visiblement proche de la paranoïa, elle reste en permanence sur ses gardes.

Mais cette fois-ci, elle se fige :

« Putain ! s'écrie-t-elle. Les flics !

— Tu plaisantes ! bredouille Costes.

— J'en ai l'air ? »

Elle lance ces mots en délaissant le petit calibre qui est dans sa poche et soulève l'assise du fauteuil pour en tirer un énorme revolver Taurus à canon long.

« Ils n'ont pas pu nous suivre, dit-il en se levant. C'est impossible.

— Ce ne sont peut-être pas les mêmes, je ne vois pas les voitures. Ils arrivent à pied. En tout cas, tu avais raison, admet-elle. Ça ne vient pas de toi, c'est après nous qu'ils en ont.

— Et tu comptes faire quoi ?

— Me tirer, tiens !

— Et tu comptes faire comment ? À mon avis, ils surveillent les deux côtés.

— Pour ça, laisse-moi faire ! On va les recevoir ! »

Lolita fait signe à Costes de le suivre et vient se placer debout dans le couloir. Le canon de son énorme flingue est braqué sur la porte d'entrée. Elle attend le moment où ils seront sur le palier. Au bout de trente secondes, elle entend les pas pourtant légers. Elle ne bouge pas, son sang-froid est glaçant. Son comportement frise l'inconscience. Alors que

Costes cherche un moyen de réagir utilement, la balafrée se met à lui parler calmement, sur le ton de la conversation.

« Le truc avec les flics, c'est que leurs années d'expérience et de routine les ont bourrés d'habitudes et d'idées reçues. »

Elle ponctue sa phrase par trois coups de feu dans la porte d'entrée avant d'entraîner Fabio par le bras vers le séjour. Les détonations du calibre .44 Magnum lui ont sonné les tympans et il se sent momentanément désorienté. Dans les mains fines de la fille, le revolver, au canon de près de vingt centimètres, a l'air énorme, mais Fabio note qu'elle ne semble pas gênée par le poids et le recul. La précision des deux impacts est irréprochable ; ils auraient touché en pleine poitrine un homme de taille moyenne qui se serait tenu dans le cadre, le troisième aurait atteint la tête. Une fois dans la pièce, elle colle l'agent au mur et lui fait signe d'attendre en reprenant à voix basse, comme si elle ne s'était pas interrompue.

« Là, ils vont nous cataloguer sur les bases de ce qu'ils imaginent que nous sommes : à savoir des proies en panique, en pleine fuite. L'astuce, c'est de leur donner raison. »

Sur ces mots, le bruit de la porte qui vole en éclats indique que les flics sont entrés. Leurs pas discrets mais rapides se font entendre dans le couloir.

Lolita tire à nouveau trois balles dans le mur, avant qu'ils ne passent, comme pour ralentir leur progression. Elle n'a même pas pris la peine de se pencher pour viser ni cherché à toucher qui que ce soit. Les deux projectiles font exploser le Placoplatre. Elle guide à nouveau Fabio puis court jusqu'à la porte suivante en renversant une chaise, faisant ainsi volontairement du bruit.

Nouvelle halte, elle n'est même pas essoufflée alors que l'homme peine à contenir son halètement. Suite de son exposé hallucinant et totalement déplacé pendant qu'elle remplace les étuis vides dans son barillet par des cartouches neuves.

« Donc, se comporter comme tel pour les pousser à leurs actions-réflexes, à leurs automatismes. Des coups de feu d'intimidation, visiblement désordonnés, laissant penser à une

fuite, puis de nouveau des coups de feu et la fuite. Leur laisser croire que ça va durer comme ça. »

Deux nouveaux tirs négligemment dirigés vers eux, sans même regarder, laissant son œil déconcertant de calme figé comme un clou entre les siens. Elle le prend par la chemise, à nouveau, mais cette fois-ci elle ne fait que le pousser plus loin dans la chambre, en direction de la terrasse, et reste debout à côté du chambranle de la porte, canon pointé vers le bas.

Longue attente, interminable pour Fabio mais qui semble être pour elle un instant immobile. Il la regarde et recule sensiblement en entendant les nouveaux pas de course des policiers. Des consignes sont données à voix basses. Les échanges verbaux résonnent dans le séjour, vainement étouffés. Au bout de dix secondes, des pas légers approchent de la porte. Alors, en une fraction de seconde, il comprend ce qui va se passer. Son corps se fige d'horreur.

Il n'a pas le temps d'expulser l'air de ses poumons quand la tête du lieutenant Lalaoui apparaît dans l'encadrement, parfaitement alignée avec le canon de l'arme de Lolita. La détonation fait vibrer le volume et l'ogive lui fait exploser le dessus de la boîte crânienne.

Dans la même seconde, la Borderline saute d'un côté du chambranle derrière l'autre en tirant à nouveau, suivi du bruit d'un autre corps qui s'écroule.

Elle range son flingue, marche tranquillement vers Fabio en s'allumant une cigarette et va jeter un œil par les portes vitrées de la terrasse quand la voix de l'un des policiers résonne dans le couloir ; il semble reculer en hurlant.

« Deux hommes à terre ! Appelez des secours et à couvert ! »

Les pensées de l'agent du SIAT tournent à une vitesse incroyable, il est paralysé durant un court moment, mais ça lui paraît durer une éternité. Il n'est pas armé, il ne peut absolument rien faire. Complètement bloqué, il sent son cœur qui s'emballe.

Elle est coincée de toute manière. Si elle imagine que personne ne surveille la terrasse, elle se trompe. Si je dois la suivre, les collègues seront bloqués par ma présence.

Pendant ce temps, toujours d'un calme glaçant, Lolita se met à tirer puis à pousser l'armoire, dégageant ainsi une grosse portion du mur sur laquelle une porte improvisée a été découpée dans le Placoplatre, sur la face intérieure, entre deux rails.

Elle repousse la couche isolante de laine de verre et découvre ainsi l'autre plaque, qui doit être le mur des voisins. Costes remarque que la surface a été soigneusement limée, suffisamment pour l'affaiblir mais pas assez pour que cela se remarque de l'autre côté.

Elle ouvre ensuite le meuble qu'elle vient de déplacer et en sort un pistolet automatique compact qu'elle glisse dans sa poche. Elle recharge son Taurus et passe un sac à son dos, ainsi qu'un *shotgun* en bandoulière.

Après avoir gonflé une poche de cartouches de chevrotine et rechargé l'autre de munitions pour son revolver, elle donne un coup de pied sec dans l'autre partie du mur et la lumière tamisée d'une chambre leur parvient.

« Grouille-toi ! lance-t-elle. Pas le temps de faire une prière. Ils vont affluer comme des mouches, on a très peu de temps. »

Alors qu'ils pénètrent dans la chambre des voisins, ils trouvent un couple, la quarantaine, allongé dans le lit conjugal, les yeux exorbités et tous deux médusés. Devant le canon du Taurus, ils n'osent pas bouger un cil. L'homme a lâché son magazine automobile et la femme garde son exemplaire de *Marianne* un peu bêtement ouvert devant elle.

« Tu vas tirer l'armoire par les poignées que j'ai fixées au dos, ordonne-t-elle à Fabio. Elles passent pile dans l'ouverture de la porte. Mais avant, tu vérifies qu'il ne reste pas de déchets de l'autre côté. »

Sans discuter il s'exécute. La balafrée garde le couple dans sa ligne de mire et se met à leur expliquer la situation.

« On ne vous veut aucun mal. Mais si l'un de vous deux décide de jouer les héros, je lui colle un pruneau. C'est clair ? »

Les deux acquiescent sans un mot, sans esquisser un geste. Visiblement, ils seront dociles, ce qui rassure le flic. Deux morts de plus sur la conscience, ça commencerait à peser lourd.

Alors qu'il vient de terminer la remise en place de l'armoire, en la tirant contre le mur par les deux longues poignées vissées derrière le fond, il se dit que le procédé est vraiment ingénieux. Cette fille est peut-être fêlée, mais elle est pleine de ressources. Pendant un instant, l'idée de laisser quelques morceaux de plâtre et de laine de verre sur le sol, de l'autre côté, l'a traversé ; ça aurait aidé ses collègues à comprendre plus vite le stratagème. Mais au dernier moment, il s'est ravisé. Dans sa position, plus que délicate, il préfère aller au bout des choses et éviter d'éveiller les soupçons de Lolita. Il a donc tout enlevé au mieux et remis le meuble bien dans l'axe, pour cacher aussi efficacement que possible l'ouverture.

« T'as fini ? demande-t-elle sèchement.

— Ouais, c'est bon !

— Alors tu vas prendre le gros scotch argenté dans mon sac et attacher monsieur et madame aux barreaux de leur lit. Mains et jambes. Pendant que tu y es, tu leur en mets chacun un morceau sur la bouche. Et fais ça bien ! Je ne veux pas qu'ils se mettent à appeler à l'aide avant demain matin, sinon je serais obligée de faire demi-tour et de les abattre. »

Fabio ouvre le sac et sort les deux rouleaux d'adhésif. En les sortant, il voit un couteau papillon dans tout le fatras qu'elle transporte, dont quelques livres, un baladeur MP3 et des sous-vêtements de rechange. Nouveau duel intérieur entre ses obligations de policier et sa couverture, mais cette dernière semble la plus appropriée à la situation. S'il veut s'en tirer, il doit rester Costes jusqu'au bout.

Avec un effort de volonté incroyable mais parfaitement imperceptible de l'extérieur, Costes engloutit mentalement

Coscas. Il l'avale, l'ingère, déglutit avec une facilité déconcertante, et se met à digérer lentement.

« Alors ! lâche Lolita No. Qu'est-ce que tu fous ? On n'a pas toute la nuit.

— Désolé, je m'y mets ! Mais c'est que je pensais à un truc. On ne devrait pas vérifier qu'il n'y a personne d'autre dans l'appartement ?

— Bien vu. Je vais voir pendant que tu les attaches. »

Elle sort le Walther de sa poche et lui tend par le canon.

« Au moindre problème, tu leur explodes le crâne. »

Alors que la balafrée part à l'exploration de l'appartement, Fabio commence à scotcher les poignets du mari, pistolet posé sur la table de nuit, devant les yeux horrifiés de son épouse.

« Ne faites rien de stupide, chuchote Fabio. Il ne vous arrivera rien si vous ne résistez pas. »

L'homme hoche la tête, les yeux dévorés par la peur, le visage décomposé. Une fois qu'il est immobilisé, c'est au tour de sa femme. Ses mouvements ne sont pas brusques, dépourvus de toute violence. Une fois le couple maîtrisé, il leur pose à chacun un gros morceau de ruban adhésif sur les lèvres.

Ce faisant, il tend l'oreille et entend les pas de Lolita à l'autre bout de l'appartement. Il dispose d'un peu de temps et profite de ce délai pour murmurer à l'homme :

« Quand vous serez libérés, vous allez être interrogés par la police. Vous aurez affaire à la commissaire Cécile Sanchez. Il faudra que vous lui passiez un message. »

Il hoche la tête, les larmes aux yeux.

« Dites-lui que je fais ça pour elle, qu'elle ne doit pas s'inquiéter. Je descends plus profondément pour analyser l'ennemi de l'intérieur. »

L'homme confirme alors que Lolita revient dans la chambre, fusil en main :

« C'est bon, il n'y a personne. C'est bon pour toi ?

— Ouais !

— Alors on y va ! Tu gardes le calibre. Au moindre brassard orange, tu tires pour tuer. »

Ils quittent les locataires et sortent de l'appartement en le traversant d'un pas vif. Immédiatement, Fabio remarque que ça ne donne pas sur l'avenue. À l'origine, il devait s'agir d'une grande maison, à présent morcelée en une série d'appartements plus ou moins grands. Pour des raisons pratiques, diverses entrées ont été pratiquées sur différentes rues, surtout pour l'accès aux garages et à un bout de terrain.

C'est alors que Fabio comprend la manœuvre de la Borderline. Les flics se sont postés dans la cage d'escalier et derrière, côté terrasse et fenêtres, persuadés qu'il s'agit des seules issues possibles. En ce moment même, Michel Grux et les hommes de l'OCRTIS doivent se préparer à une nouvelle entrée, mais ils attendent sans doute des renforts, à la suite de la mort de Lalaoui et peut-être même d'un autre collègue. Ils doivent être à cran, mais prudents, et leur prochaine tentative de pénétrer les lieux se fera avec un soutien sérieux. Lolita le sait, et elle compte bien sur le délai qu'il faudra pour mobiliser un corps d'élite, pour s'éloigner au plus vite.

Ils sont à présent dans la rue Paul Lépine. La balafrée se dirige d'un pas vif vers un box de garage qu'elle ouvre avec une petite clef. Elle fait monter la porte en tôle en la poussant énergiquement vers le haut. À l'intérieur, une Fiat Punto, discrète, passe-partout, carrosserie rouge un peu terne, immatriculée dans le département du Bas-Rhin. Elle jette les clefs du véhicule à Fabio.

« C'est toi qui vas conduire. Moi, je resterai couchée derrière, entre les sièges. Je suis trop reconnaissable.

— Et on va où ?

— Pour l'instant, très loin de cette ville de merde. Je te donnerai des consignes quand on aura mis un peu de distance. »

Il obtempère sans discuter, dégage la caisse de son abri et laisse Lolita monter à l'arrière, fermer la portière et s'allonger

avant de mettre le contact et de s'apprêter à démarrer.

« Attends avant de bouger ! l'arrête-t-elle. Ouvre d'abord la boîte à gants ! »

Il s'exécute sans discuter. À l'intérieur, il trouve un Beretta, une paire de lunettes aux verres fumés, une sorte de béret et une perruque de cheveux châtons, coupe mixte, un peu longue.

« Sur ton crâne rasé, ce sera parfait ! continue-t-elle avec un sourire dans la voix. Tu la mets, ainsi que les lunettes et la casquette. »

Moins de dix secondes après, il est méconnaissable, même s'il se trouve ridicule. Comme si elle lisait dans ses pensées, Lolita commente.

« On ne va pas à une soirée, mec. Alors ton look, on s'en fout. Le tout, c'est de ne pas être reconnu sur l'autoroute truffée de caméras. »

Alors qu'il quitte la grande artère et rejoint le carrefour de l'Espérance, elle lui donne de nouvelles instructions :

« On va aller en Alsace, mais par la nationale, jusqu'à Masevaux : je ne veux pas passer le péage de Fontaine. Ensuite, seulement, on prendra l'autoroute. Tu roules au pas, tranquille, mais pas trop quand même pour ne pas éveiller l'attention.

— J'ai l'habitude, assure-t-il.

— Alors sors-moi de ce merdier, Costes. Parce que, à bien y réfléchir, sur ce coup je crois qu'on s'est fait enculer tous les deux. »

Dimanche 3 octobre 2010 – 2 h 25 – Belfort

L'appartement est cerné. Lolita No n'a aucune chance de s'échapper. Le hall de l'immeuble est sécurisé, en bas et en haut, les fenêtres et la terrasse sont surveillées, les renforts doivent arriver d'une minute à l'autre et les hommes de la police nationale commencent à se déployer pour boucler progressivement tout le quartier.

Malgré ça, les gars sont sur les dents. Ils viennent de perdre deux des leurs. Le lieutenant Nasser Lalaoui, mort sur le coup, le crâne défoncé par une balle de calibre .44 Magnum, et le capitaine Thierry Dussel, second du groupe, qu'ils ont réussi *in extremis* à sortir du logement en se repliant, vient de succomber à l'ogive qui a traversé son gilet pare-balles et lui a défoncé le thorax. Son corps est dans le hall, à l'abri des regards indiscrets, recouvert d'un drap réquisitionné chez un voisin.

Ce dernier tourne en rond sur le trottoir, devant l'entrée, au mépris de toutes les règles de sécurité. Lolita No pourrait se mettre à arroser depuis la fenêtre sur un simple coup de tête. Michel, dans la cage d'escalier, lui demande de rentrer à couvert, mais la colère le rend imperméable à tout. Il vient de se faire arracher deux amis, dont l'un était presque un frère.

« Viens, Bruno ! répète le Chacal. Ne reste pas là, c'est dangereux.

— Je m'en fous ! hurle-t-il en évacuant ce qui le dévore. J'attends les renforts et je vais exploser le crâne de cette tarée !

— Si tu veux ! On ira même ensemble. Mais s'il te plaît, ne reste pas là. On a besoin de toi. »

C'est à ce moment-là que le monospace du GAO arrive à toute allure, suivi de près par les pompiers et quelques véhicules tricolores qui se placent dans l'avenue et bloquent

certaines intersections. Il s'est passé moins de cinq minutes depuis la fusillade. La réactivité du groupe d'élite est surprenante.

Les hommes du Groupe d'appui opérationnel de l'OCRTIS sont arrivés il y a trois jours. Une unité d'intervention d'élite dont le commandant Bassou, Gilles Bringard et Justine Baade font également partie, en plus de leurs fonctions au sein de la section d'enquête et d'intervention. Les quatre nouveaux arrivants n'ont fait qu'une brève apparition dans la salle de travail. Une première visite et une présentation avec le reste de l'équipe. Le capitaine Kassem Bouarara ainsi les lieutenants Éric Pinsello, Oswaldo Vega et Samir Tamaloussi, ont ensuite été conduits par David Cohen à leur hôtel, le Mercure d'Andelnans, à quelques kilomètres de Belfort.

Comme leur rôle se limite à une action sur le terrain, il n'était pas prévu qu'ils agissent avant un moment, mais Bruno a jugé nécessaire qu'ils viennent sur place plus tôt, pour repérer les lieux et se plonger progressivement dans l'affaire.

Bruno Bassou se félicite d'avoir prévu cette arrivée anticipée, il souffle de soulagement. En plus de ses fonctions de chef du groupe d'intervention, il dirige aussi le GAO, cette section d'élite spécialisée dans les situations de crise, les attaques éclair et les prises d'assaut. Gilles et Justine descendent les premiers du fourgon noir par la porte latérale du véhicule blindé et suréquipé. Ils sont déjà en tenue : gilets pare-balles modulables, casques lourds antidéflagration à visières balistiques, avec radios cryptées intégrées, fusils d'assaut équipés de laser et de systèmes de visée Eotech, ceintures porte-accessoires chargées de grenades, de flash packs et d'autres bijoux technologiques. Ils laissent Bruno pénétrer dans le véhicule afin qu'il puisse à son tour aller se mettre en tenue. Lorsqu'il entre, deux autres silhouettes noires équipées à l'identique sautent sur le trottoir et rejoignent les autres. Des fauves prêts à charger, à tout dévorer sur leur passage qui n'attendent que leur chef pour passer à l'action.

Un deuxième fourgon noir passe devant l'immeuble à pleine vitesse et ne commence à ralentir que bien plus loin, pour s'arrêter à l'angle de la rue perpendiculaire suivante.

Deux hommes s'en éjectent par l'arrière avant même l'immobilisation totale du véhicule. Leurs combinaisons sont plus légères mais ils portent sur le dos un sac compact. Contrairement aux autres, ils ne portent pas de casque, mais une simple cagoule noire. Dans leurs mains gantées, de longs fusils à lunette sombres et mats ne laissent aucun doute quant à leur fonction : des tireurs de précision qui contournent le bâtiment pour aller se poster.

Tout va très vite. Le déploiement est incroyablement fluide et aucun geste ne semble superflu. Michel Grux est fasciné par le ballet parfaitement orchestré qu'il a sous les yeux. La voix du lieutenant Justine Baade, la seule femme du groupe d'appui, le tire de sa contemplation :

« Où est Lucas ? demande-t-elle. Le stagiaire ? »

— Il est posté sur le palier du dessus, pour empêcher toute fuite par les toits.

— Alors suivez-nous. Nous allons monter et le dégager de là, c'est vous qui allez le remplacer. Nos tireurs d'élite doivent être en place et on va entrer en force.

— Vous savez que l'agent du SIAT est avec elle ? demande-t-il. Il a été obligé de jouer le jeu pour ne pas se faire abattre. Noémie Trussel ignore qu'il s'agit d'un flic.

— Nous sommes au courant de la situation, ne vous inquiétez pas, nous sommes habitués. Mettez cette oreillette, elle est connectée avec nous. »

Elle lui tend l'objet, pas plus gros qu'un bouchon d'oreille. Il l'enfonce sans tarder dans son conduit auditif droit. Au même moment, le commandant Bruno Bassou saute hors de la camionnette, équipé comme les autres. D'un pas décidé, il prend la tête de l'escouade suivi par Bringard. Justine ferme la marche et continue ses explications à l'attention de Michel, tout en s'engageant dans les escaliers.

« Quand on sera entrés, vous faites descendre Lucas et vous restez à sa place. Je ne veux pas qu'on laisse un stagiaire sur le carreau. Il est improbable qu'elle puisse sortir de l'appartement, mais on ne sait jamais. Alors restez vigilant. »

Au pas de course, la colonne monte les marches et pénètre sans tarder dans le logement dont la porte est déjà couchée dans l'entrée. Michel grimpe un peu plus haut et fait évacuer le stagiaire. Ce dernier semble un peu déçu mais obtempère sans discuter.

Le Chacal prend sa place, serre les dents et tire de sous son blouson son Colt Anaconda chromé, canon rallongé, le même modèle que celui qui, il y a de cela un peu plus de sept ans, a troué la peau de Faust Netchaïev.

Dimanche 3 octobre 2010 – 2 h 30 – Belfort

Dans l'habitacle de la Punto règne un silence de mort. Seul à l'avant, Fabio a été plusieurs fois tenté de mettre la radio pour avoir un fond musical, quelque chose pour diluer un peu son angoisse. Mais il n'en a rien fait, sachant d'instinct que sa passagère n'apprécierait pas l'initiative. Il se borne donc à conduire, sans un mot, tout en se demandant comment il s'est mis dans cette situation.

Après avoir suivi la départementale jusqu'à Altkirch, Costes est tiré de ses réflexions par un ordre de sa passagère.

« Tu vas prendre la direction de Mulhouse par la 432. »

Il note qu'elle n'a pas levé la tête de derrière les sièges, pourtant elle semble savoir exactement où elle se trouve. Après à peine trois kilomètres, de nouvelles directives tombent, précises.

« Tu verras un chemin de terre sur ta gauche qui s'enfonce dans un petit bois, finit-elle. Au bout d'un moment, il y aura une petite clairière. Tu vas t'y arrêter. »

Fabio suit les directives sans discuter. La petite agglomération est déserte, aucune lumière n'est allumée. Impression étrange de se trouver dans un bourg désert.

Lorsqu'il s'engage dans le sentier cahoteux en question, il ralentit un peu pour éviter les secousses. Deux kilomètres plus loin, la clairière en question s'ouvre sur le ciel étoilé. C'est à ce moment-là que Lolita se redresse. Elle lui indique un gros bosquet de l'index :

« Coupe tes lumières et gare-toi derrière. »

Toujours d'une docilité exemplaire, il cache la voiture derrière les masses d'arbustes aux feuilles jaunies.

« Coupe le contact et passe-moi les flingues. »

Malgré le sang-froid qui le caractérise, Fabio Costes ne peut cacher son angoisse. La fille a son Taurus dans la main droite et le fixe via le rétroviseur intérieur. Elle ne le braque pas, mais ce regard est une menace aussi pesante qu'un canon sur la nuque.

Il lui donne les deux armes après avoir éteint le moteur. Il y a un long flottement silencieux avant la suite des directives.

« Descends de la voiture ! »

Lentement, il ouvre la portière et s'extirpe de l'habitacle, immédiatement suivi par la balafrée. L'air est frais et humide, mais le ciel est clair. La lune leur offre une lumière suffisante pour un face-à-face sans artifice. L'homme reste immobile, les bras ballants, mais néanmoins droit et digne malgré la peur qui lui vrille les tripes. La silhouette noire et nerveuse de Lolita s'imprime dans la nuit pourtant légère. Elle laisse pendre son revolver le long de sa cuisse et s'adresse à lui d'un ton froid.

« Tu devrais déjà être mort ! J'ai reçu des ordres. J'étais là pour ça. Les heures que tu as vécues depuis mon arrivée dans ton bureau, tu peux les considérer comme un sursis. »

Boule d'angoisse dans la gorge, Costes est incapable de dire un mot. Il ne peut tout simplement plus émettre un son. Il se dit que c'est la fin, qu'il va mourir. En utilisant ce silence, la fille poursuit.

« Sais-tu pourquoi nous devons te tuer ?

— J'en ai une vague idée... Mais je t'assure que je n'ai pas fauté.

— Je confirme : tu n'as pas fauté.

— Alors pourquoi ?

— Parce qu'un de tes hommes a été arrêté par la police avec de la marchandise, assez pour aller en prison. Parce qu'il y a un risque qu'il donne ton nom contre un deal avec le procureur. Nous devons t'éliminer pour protéger notre organisation. »

Nouveau silence. Ces mots n'appellent aucune réponse. Aucun commentaire.

« Sais-tu pourquoi je ne t'ai pas encore tué ? continue-t-elle.

— Parce que je t'ai proposé de te tirer de là, de t'aider à quitter la ville.

— C'est vrai, avoue-t-elle. Mais ce n'est pas tout.

— Alors pourquoi ?

— Parce que tu es intelligent et efficace, courageux et intuitif. Les hommes comme toi sont rares et notre organisation recherche des personnes dans ton genre. »

Elle sort son paquet de cigarettes et en allume une. Après quelques bouffées, elle se met à fixer la lune en silence. Il se passe plusieurs longues minutes avant qu'elle ne revienne sur terre et attaque la conclusion.

« Je vais te laisser une chance qu'aucun avant toi n'a eue. Je te propose d'essayer de convaincre mes supérieurs de te permettre de rejoindre notre organisation, de devenir l'un des nôtres. De toute façon, tu es grillé dans le monde des vivants.

— Qu'est-ce que ça implique ?

— Tu me suis et tu attends la décision du conseil. En cas de refus, tu seras tué. *Idem* si Bader donne ton nom.

— Falaq ne parlera pas.

— Il y a peu de chance, en effet. Un tireur va s'en assurer. »

Nouvelles bouffées profondes qui font rougir la braise au bout de la clope.

« Si tout se passe bien, si tu es accepté par la meute, tu devras subir une période de formation durant laquelle tu seras testé, évalué, et analysé. Tu devras apprendre le fonctionnement de l'organisation, ses règles, ses codes. »

Elle tire encore sur sa cigarette et crache la fumée vers le ciel. Sa voix devient de plus en plus tranchante.

« Si tu acceptes, tu ne pourras plus jamais revenir en arrière. Tu oublieras ta vie, ta famille, tes amis. L'organisation deviendra ta seule raison de vivre.

— Tout cela m’a l’air dur, ose-t-il. Tu ne donnes que des contraintes sans me dire ce que j’ai à gagner.

— La vie, tout d’abord. Tu en sais beaucoup trop pour survivre autrement qu’avec nous. Tu entreras dans une famille soudée, protectrice, dans laquelle tu auras l’occasion de mettre à profit tes talents, une structure imprenable, au sein de laquelle tu pourras travailler impunément dans des activités normalement illégales. Tu gagneras beaucoup d’argent et surtout, tu verras le monde comme tu ne l’as jamais vu, en dehors des limites que la société impose. Tu verras le réel, sans artifice. »

Un sourire franc se dessine sur le visage creusé de Lolita. Aucun doute, qu’elle croit en sa cause. Laissant les mots pénétrer son esprit, l’homme fait peser un silence. Il fixe la borgne sans ciller. C’est alors qu’elle lève le bras droit à la verticale dans un geste lent. Le canon du Taurus vient s’aligner sur le visage impassible de Costes.

« C’est maintenant ! prononce-t-elle froidement. Veux-tu rejoindre la meute ? »

Sur ces mots, elle arme son revolver. Le barillet fait un sixième de tour et la gueule béante du canon devient le centre de l’univers. Il inspire un grand coup, ferme ses yeux, puis souffle lentement, vidant sa cage thoracique. Quand ses paupières s’ouvrent à nouveau, il sourit à son tour et répond :

« J’accepte ! Je m’en remets à toi. Si ceux qui dirigent décident de m’accueillir, je servirai votre cause. »

Dimanche 3 octobre 2010 – 2 h 55 – Belfort

Les hommes du GAO ressortent de l'immeuble en rageant, suivis par les deux civières sur lesquelles gisent les corps du capitaine Thierry Dussel et du lieutenant Nasser Lalaoui, enfermés et coupés de la vue de tous par des sacs mortuaires.

En entrant, l'escouade est tombée sur un appartement vide. Lolita No s'est échappée, et avec elle l'agent du SIAT, ils ont disparu tous les deux, de façon incompréhensible, sous la surveillance des policiers.

« Mais putain ! hurle Bruno Bassou. Ils ne se sont quand même pas évaporés ! »

— Je ne sais pas ce qui a pu se passer, souffle Justine. Tu étais là, toi ?

— Bien sûr ! On n'a pas quitté l'appartement des yeux, on a bloqué les issues et surveillé les fenêtres. C'est dingue ! »

Il jette son casque et ses gants au sol. La jeune femme ramasse l'équipement alors que son chef semble chercher dans l'avenue une réponse à cette énigme. En vérité, il tourne le dos aux brancardiers pour éviter la vision de Nasser et Thierry. Tout autour, des silhouettes à contre-jour les épient par les fenêtres et devant les portes d'entrées. C'est un bordel monstre qui fait rager le chef de section de l'OCRTIS. C'est alors que la voix rauque de Grux se fait entendre par la fenêtre.

« On s'est fait baiser comme des bleus ! »

Tous les membres de la GAO se précipitent à nouveau à l'étage, suivis du stagiaire. En arrivant à l'entrée de l'appartement, Michel les guide au fond, vers une pièce presque vide, mis à part deux matelas posés au sol et une armoire décollée du mur. Un trou dans le Placoplatre, ainsi dévoilé, laisse entrevoir une partie de la chambre voisine. Ils

aperçoivent le bout d'un lit et les pieds d'un couple, entravés avec du scotch.

« La salope ! »

Le juron sort de la bouche du lieutenant Bringard sans qu'il ne puisse le réprimer. Il donne un violent coup de poing dans le mur, créant un nouveau trou dans la paroi. Puis un deuxième, un troisième, jusqu'à ce que son chef le prenne fermement par l'épaule.

« Calme-toi, Gilles ! souffle-t-il. Sanchez et le reste de l'équipe sont encore sur le coup. Ils suivent les deux autres : Tigre et Guignol. Vachet les appuie depuis le QG. Ils n'ont aucune chance. On va les avoir. Ils vont payer. »

Le lieutenant se calme, serre et desserre sa main pour évaluer l'étendue des dégâts. Le téléphone de Bruno se met soudain à vibrer. Il s'éloigne quelques minutes puis revient.

« On reste tous en tenue ! ordonne-t-il. J'ai des nouvelles de Sanchez. On va les rallier. La filature les a menés à une boîte de nuit au nord de Strasbourg. Lattrache et son complice y sont.

— Sans doute pour déplacer des preuves, suggère Gilles. Ou pour prévenir quelqu'un.

— Il est possible qu'il s'agisse de leur QG. Si c'est le cas, Noémie Trussel pourrait s'y rendre elle aussi. »

Devant l'approbation générale, il prend les choses en main en commençant par poster deux agents locaux devant l'appartement en attendant l'arrivée de la section scientifique.

Le départ des deux vans noirs se fait en quelques minutes, dans un déluge de crissements de pneus, de sirènes hurlantes et des cercles lumineux bleu vif des gyrophares qui éclaboussent l'avenue grisâtre.

La jeune femme en noir, capuche sur la tête et cagoule lui couvrant la face, est allongée sur le toit d'un petit immeuble du centre de Dannemarie. Un genou au sol, penchée en avant, elle

épaule le fusil de précision après avoir replié le bipied qui ne lui est d'aucune utilité à cette distance.

Dans la lunette grossissante, le visage creusé de fatigue de la cible se dessine avec précision. Deux flics lui font face et le harcèlent visiblement de questions. En vain, le suspect reste silencieux et n'ouvre la bouche que pour bâiller. Tout laisse à penser qu'il n'est pas décidé à coopérer.

Malgré tout, aucun risque ne doit subsister, aussi infime soit-il. Quand il est question de la sécurité de l'organisation, il n'y a pas de demi-mesure. Aussi, les ordres sont tombés : Bader Falaq doit mourir.

De Berry a été contactée dans l'urgence et a été obligée de réagir rapidement. Pas très à l'aise sur ce type de mission sans une préparation minutieuse, elle a le cœur qui cogne et lutte intensément pour faire retomber la pression et reprendre un rythme respiratoire tranquille ; pour que son tir soit précis, c'est indispensable.

Une trentaine de secondes avec l'homme dans sa lunette suffisent à lui faire retrouver le calme dont elle a besoin. Immobilisant la partie inférieure de son corps, elle règle sa lunette de visée, place le point central sur la tempe du jeune homme et se concentre au maximum. En un instant, elle fait le vide dans son esprit et le monde tout autour semble disparaître, absolu face à sa cible.

La jeune Borderline calque son souffle sur sa cible en suivant les mouvements des épaules et le gonflement de son thorax. Lorsqu'elle se sent parfaitement prête, elle inspire un grand coup par le nez, bloque sa respiration et appuie lentement sur la détente. La détonation déchire le silence nocturne. L'ogive traverse la vitre et la tête de Falaq avant même que l'écho ne se soit dissipé.

Vingt secondes plus tard, le fusil est abandonné sur le toit à présent désert et le bruit aigu du moteur de la moto s'éloigne. Lorsque les hommes du SRPJ et les plantons du commissariat local sortiront, en proie à une panique muette, elle sera déjà loin. La police ne trouvera aucune empreinte sur l'arme, aucune trace d'ADN, pas l'ombre d'un indice exploitable.

Dimanche 3 octobre 2010 – 3 h 41 – Hœurdt

Le parking de la discothèque La Playa est plein à craquer. Deux agents d'une entreprise de sécurité sillonnent l'espace. Ils se préparent aux perturbations habituelles de la fermeture de l'établissement perché au fin fond du village, loin de toute habitation, à flanc de forêt, niché contre une montagne.

Même si quelques clients commencent à sortir au compte-gouttes, la majeure partie ne sortira que lorsque la musique aura cessé et que les lumières seront rallumées dans la salle.

Garés dans une petite route, qui ressemble d'ailleurs plus à un sentier, un peu plus haut, en surplomb, Cécile Sanchez et David Cohen attendent le bon moment pour agir, et surtout l'arrivée de Bruno Bassou et de ses hommes.

Dans l'autre voiture, stationnée en bas, bien avant le parking, Thierry Hullschmidt et Romane attendent eux aussi mais ne disposent d'aucune vue : ils sont positionnés sur le seul accès qui mène au club, la seule sortie également, si l'on excepte les routes de montagne qui sillonnent les hauteurs de la forêt de Geudertheim.

« Comment on a pu en arriver là ? répète la commissaire. Qu'est-ce qui a bien pu merder à ce point ? »

Son second ne sait plus quoi lui répondre. Il est conscient que l'opération vient de capoter alors que tout se passait pour le mieux. Mais tout a volé en éclats d'un seul coup et sa supérieure n'arrive ni à comprendre ce qui a pu se passer ni à digérer cet échec.

Son téléphone la tire violemment de ses pensées. Il s'est mis à vibrer dans la poche de sa veste, l'écran indique qu'il s'agit de Gérard Seguin. Elle s'empresse de décrocher :

« Cécile, c'est Gérard.

— Un problème avec la commission rogatoire ? s'inquiète-t-elle. Parce que là, je suis déjà sur place.

— Non, elle est en route, tu l'auras bientôt.

— Parfait ! Alors tout va bien ?

— Ce n'est pas de cela dont il s'agit, dit-il sur un ton désolé. Je sais d'où vient le problème. »

Silence. Pendant quelques secondes, la commissaire ne sait pas quoi dire, elle a peur de ce qu'elle va entendre.

« Le groupe Da Silva a bien appréhendé Bader Falaq, mais ça n'a rien à voir avec le hasard. C'est le juge Marchal qui a été chargé de l'instruction qui visait bien Belfort et l'Arsenal. D'ailleurs, l'arrestation a eu lieu à Chaux, sur le Territoire de Belfort.

— Merde ! se met-elle à hurler. Comment c'est possible ?

— Je ne comprends pas plus que toi. Je viens juste de l'apprendre. Tout ce que je sais, c'est que les stup's viennent d'entamer une fouille complète de l'Arsenal. Falaq refuse toute forme de collaboration, mais comme il conduisait la voiture appartenant à la société qui gère la salle, ça a laissé une porte ouverte. Le juge Marchal a donc pu leur signer une nouvelle commission rogatoire. Sutter et Frietblatt sont eux aussi sur place, ainsi que la presse. Je suis désolé, je n'ai rien vu venir. »

Mais dans la tête de Cécile, tout s'éclaire. Lorsqu'elle se préparait à quitter Strasbourg, le directeur du SRPJ l'a fait suivre. C'est comme ça qu'il a su qu'elle venait de voir Michel Grux. Il a sans doute poursuivi sa manœuvre jusqu'à Belfort. Quand les hommes de Frietblatt vont trouver la came, ainsi que tout l'attirail de télésurveillance lié à la mise en place d'une opération sous couverture, il comprendra son erreur, mais trop tard. Et avec Zacharie entre les mains de Borderline, il sera évidemment hors de question de révéler quoi que ce soit, au risque de provoquer son exécution, si ce n'est pas déjà fait.

« Encore désolé. Je n'ai rien pu faire. Ils ont joué dans mon dos. Ces imbéciles pensent avoir démantelé l'organisation.

— Ce n'est pas de ta faute, Gérard. Ne t'inquiète pas. Merci de m'avoir prévenue. Je vais devoir te laisser pour appeler cet abruti et essayer de limiter la casse sur le terrain. Pourrais-tu appeler Nanterre et avertir la permanence ? Je manque de temps.

— Qu'est-ce que je leur dis ?

— Tu leur racontes tout, surtout la situation dans laquelle Frietblatt nous met, et tu insistes sur le fait que tout cela doit rester confidentiel : la vie d'un agent du SIAT est en jeu.

— Entendu. Compte sur moi. »

Elle raccroche et résume la situation à David Cohen qui prend sa tête entre ses mains. Il reste un long moment sans bouger, les yeux dans le vague, sans trop savoir comment une telle chose a pu arriver. Pendant ce temps, Cécile compose le numéro de Frietblatt qui répond à la deuxième sonnerie. Le ton réjouï de l'homme achève de l'exaspérer.

« Désolé, on a été plus rapides. On vient de tomber sur un beau paquet de came. Reste à trouver ton lièvre.

— Tu sais que t'es un sale con ? » crache-t-elle en le tutoyant d'emblée.

L'homme lâche un rire insultant, plein de mépris, avant de renchérir fièrement.

« Faut pas le prendre comme ça, t'as joué et t'as perdu, ça...

— Le pire, c'est que ta bêtise dépasse tout ce que mon esprit est capable de concevoir ! le coupe-t-elle. Tu repousses toutes les limites !

— Tu enrages parce que j'ai été plus vite que toi ?

— Tu te trouves où en ce moment ?

— Dans le bureau de Costes, répond-il bêtement. Pourquoi ?

— Alors regarde dans l'angle du plafond, à droite de la porte qui mène au balcon, juste sous le rail du faux plafond.

— Pourquoi tu me...

— Fais-le ! »

Elle laisse l'homme s'exécuter, il lui faut moins de deux minutes avant de baragouiner :

« Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ce que ça veut dire ? ricane nerveusement Cécile. Tu es en train de perquisitionner un espace de travail.

— Mais... qu'est-ce...

— Tu te demandes encore ? Mais c'est pas possible d'être aussi con ! Le lièvre que tu crois avoir attrapé est un agent du SIAT infiltré à Belfort pour appâter les éclaireurs de l'organisation.

— Mais je...

— Tu te tais, maintenant ! crie-t-elle. L'agent en question a été contraint de partir avec l'un des tueurs de l'organisation pour tenter de sauver sa peau, parce que votre service vérolé est aussi étanche qu'une passoire ; la moindre garde à vue est connue de Borderline dans les heures qui suivent. Je sais que tu as contacté la presse, je sais que le type que vous avez serré bosse pour notre agent. Mais voilà : si l'organisation apprend que Fabio Costes est grillé, ils le tueront sans hésiter.

— Mais qu'est-ce que je...

— Mais ferme ta gueule ! Tu vas cacher tout le matériel de surveillance posé par le technicien du SIAT, je vais lui demander de t'appeler pour que tu puisses tout démonter aussi discrètement que possible. Personne ne doit savoir la vérité, même parmi les hommes sur place. Les risques de fuites sont trop élevés. Tu fais un communiqué à la presse expliquant que celui que vous avez attrapé a tout pris sur lui, qu'il utilisait la salle à l'insu du patron pour trafiquer. Tu ne donnes aucun nom, tu fais le beau avec tes deux misérables kilos de poudre mais tu en restes là ! Ma direction va t'appeler dans la foulée pour confirmer mes ordres.

— Tu essaies de me faire culpabiliser ? s'emporte-t-il. Mais c'est ta faute ! Si tu n'avais pas magouillé dans mon dos...

— J'ai simplement tenté de stopper le massacre et de sauver des vies, imbécile. Et en ce moment, tu passes en direct à la DCPJ, sur leurs écrans de contrôle, en train de saboter une opération au coût exorbitant. Tu as fait tuer deux collègues et il risque bien d'y en avoir un troisième si tu ne fais pas ce que je dis. Alors, va récolter tes lauriers en plastique et prépare-toi à la tempête qui t'attend en coulisses. »

Sur cette menace, qui ne lui ressemble guère, elle raccroche et souffle un grand coup pour évacuer toutes les ondes négatives. David n'ose pas lui poser de question, il reste les yeux rivés sur l'établissement et sur les mouvements éventuels des suspects qui s'y trouvent. Cécile appelle le lieutenant Vachet et lui explique la situation en quelques mots. Elle a l'impression que l'homme va s'étouffer de colère.

« Mais c'est pas possible d'être aussi con !

— Il va falloir que vous l'appeliez, qu'il puisse déposer le tout rapidement et discrètement.

— OK... Mais putain, quand même : quel gâchis !

— À qui le dites-vous ! On va tenter de sauver les meubles.

— Comment ?

— On est devant La Playa, une discothèque qui pourrait être le QG de Borderline. Les hommes de Lolita sont à l'intérieur. Avec un peu de chance, on aura tout de même la tête. »

Encouragée par le peu de trafic sur la portion de voie rapide qui contourne Strasbourg et les amène au nord de la région, Lolita s'est assise à l'arrière. Son Taurus à la main, elle ne prend même plus la peine de se camoufler à présent. Elle reste néanmoins silencieuse et concentrée sur la route.

Fabio n'ose pas dire un mot, il sent toute la menace que constitue la seule présence de sa passagère dans l'habitacle, juste derrière lui. Il reste focalisé sur sa conduite, conservant la régularité que la Borderline a exigée dès leur départ de Belfort.

Une forme de transe passive s'installe à bord, renforcée par le silence, si bien que le pilote commence à ressentir les effets de la fatigue. Il doit lutter pour garder les yeux ouverts.

Alors qu'il commence à piquer du nez, les flashes de gyrophares font sursauter Lolita qui lui tape sur l'épaule :

« Reste régulier, je plonge sous les sièges ! »

Sur quoi elle s'exécute, le laissant seul au volant avec sa perruque et son affreuse coiffe. Deux vans noirs doublent la Punto sans décélérer et la femme se relève à moitié.

« Putain de merde ! crache-t-elle. C'est le RAID ça, ou une merde dans le genre. Attends qu'ils prennent le virage, coupe tes feux et accélère ! Je veux voir où ils vont.

— Comment veux-tu que je tienne la distance avec cette caisse ? demande-t-il. On ne fait pas le poids !

— Pousse-la un peu et tu verras qu'elle en a dans le bide. »

En faisant ce que Lolita vient d'ordonner, il sent la poussée typique d'un turbocompresseur, accompagnée du sifflement caractéristique. Ce modèle de voiture n'est pas censé être équipé de la sorte, mais elle a vraisemblablement été trafiquée.

« Pousse encore ! insiste-t-elle. Je veux voir s'ils vont en ville. Si ce n'est pas le cas, garde tes feux éteints et suis-les. »

Lorsque les deux fourgons contournent Strasbourg et continuent sur l'A35, la balafree peste intérieurement. Il en ressort une sorte de grognement animal qui redouble quand les véhicules ignorent la sortie suivante.

« Bordel de merde ! hurle-t-elle. Pourquoi tout part en couille ? »

Sur quoi elle sort un portable qu'elle démonte à une vitesse hallucinante et y insère une puce. À peine la coque refermée, elle compose un numéro et attend moins de deux secondes qu'on décroche.

« Ernest ? C'est moi. T'es à la boîte ? »

Malgré le sifflement du turbo, Fabio parvient à entendre les réponses de l'interlocuteur, le volume sonore du mobile est

réglé très fort. Lolita pourrait bien souffrir de problèmes auditifs.

« Oui, j'y suis, confirme-t-il. Je me suis planqué dans le bois pour avoir un bon visuel. Ma contre-filature n'a donné un résultat qu'à l'arrivée. Mais ils sont bien là. C'est après nous qu'ils en ont.

— Ils font quoi ?

— Ils surveillent, mais ils ne bougent pas. Ils attendent la fermeture, j'imagine. Il n'y a que deux voitures, pas de quoi fouetter un chat ! Ils ne peuvent rien faire pour l'instant.

— Ouais, sauf que ça se complique. Il y a deux vans noirs du genre RAID ou GIGN qui se radinent dans votre direction. Il va falloir vous éjecter au plus vite.

— Et Tigre ? Et Guignol ? Ils sont dedans ! Sans compter les autres frères qui peuvent s'y trouver.

— En ce qui concerne mes gars, je vais les joindre de suite. On annule le nettoyage du point Alpha. Pour prévenir les autres, je vais passer par Mary.

— Quel foutoir ! grogne Ernest. Si tu veux, j'ai cette pute de la DCPJ à quelques dizaines de mètres de moi.

— Celle que tu avais photographiée ? C'est elle qui est à l'origine de cette merde ?

— Vraisemblablement. Elle est dans sa caisse, planquée dans les bois en surveillance du club. Je peux au moins la refroidir, et son collègue avec, ce sera toujours ça de fait. »

Lolita hésite un instant. On sent que cette proposition la tente et Fabio se fige dans l'attente de la réponse. Si Cécile est en danger, la donne va changer : il faudra qu'il agisse. Au mépris de sa vie s'il le faut. Elle n'a pas sa ceinture de sécurité : un bon coup de frein pourrait tout régler, même s'il ne la porte pas non plus et qu'il risque d'y rester lui aussi.

« Non, trop risqué, finit-elle par répondre. Les deux vans viennent de passer Schiltigheim et se dirigent en direction de Brumath. Que toute ta cellule s'éjecte et suive le protocole de

repli. Je m'occupe de faire dégager mes hommes et je préviens la hiérarchie. »

Elle coupe la communication et compose un nouveau numéro. Fabio souffle de soulagement.

« Tigre ? Il y a urgence.

— On est sur le coup, prêts à agir. Tout est sous contrôle.

— Justement, c'est pour ça que j'appelle. On annule tout : la cavalerie lourde est en route !

— Je peux le faire quand même ! Je nettoie et je fais un carnage. En plus, Naja est ici, à la boîte. On peut faire un bain de sang !

— Je sais, mais c'est inutile. Tu te tires et tu te mets à l'ombre un moment. Protocole de repli d'urgence.

— T'es sûre ? Mais ils vont coincer notre atout, et avec lui assez de came pour le faire plonger !

— Je sais, mais on ne peut plus rien faire. Exfiltrez-vous, et ne laissez personne se mettre en travers de votre route. J'approche autant que possible pour couvrir votre sortie. »

Elle coupe et entre un nouveau numéro. La réponse est immédiate et Lolita n'a pas le temps de dire un mot. Son interlocutrice attaque directement :

« C'est quoi cette merde !

— C'est toi, Mary ?

— Oui ! Je suis en train de gérer ce bordel !

— La Couronne a été avertie ?

— Elle s'occupe de tout et on va s'occuper d'elle.

— Parce qu'elle est là-bas ? s'inquiète la borgne.

— Oui, mais on gère. De ton côté, sois prudente, et revenez entiers. En plus de tes hommes, il y en a pas mal à nous. La Couronne veut des pertes minimales, surtout parmi les anciens.

— En espérant que tout se passe bien.

— Le plan de repli est prêt depuis longtemps. Tout le monde sait ce qu'il a à faire. Toi, tu te tires directement.

— Désolée... j'ai promis que je serais là.

— Qu'est-ce que tu peux être pénible, Lolita ! Fais gaffe au moins...

— Promis, ma belle. À bientôt ! »

Elle raccroche et retire la puce du mobile en soufflant. Son œil mutilé la démange, comme c'est souvent le cas lorsqu'elle stresse. Tout en frottant nerveusement par-dessus son cache, ses pensées dérivent un instant sur le repli d'urgence organisé il y a des années de ça. Le retour dans les ombres est en cours.

Mais avant, ça va chauffer, se réjouit-elle intérieurement. Vive le feu !

Dimanche 3 octobre 2010 – 5 h 45 – Hœurdt

Dans son bureau, Sylvio Pereira regarde sa clientèle profiter des dernières minutes de la soirée. La salle est comble et la piste de danse enflammée. Il regrette de devoir fermer l'établissement à quatre heures, c'est le moment où tout le monde est chaud : le bar tourne au maximum.

Les dealers ne chôment pas non plus. Ils sillonnent la salle et approvisionnent ceux qui désirent terminer la nuit ailleurs, dans des appartements, des *afters* illicites et Dieu sait quoi encore. Mais la préfecture lui refuse l'autorisation de fermeture à cinq heures. Malgré ce désagrément, il se sent bien dans sa peau, en confiance. La richesse et le pouvoir lui réussissent.

Tout ce grouillement d'êtres humains ne s' imagine pas que derrière ce miroir, placé en hauteur, contre le plafond, le maître des lieux les observe. Sylvio Pereira aime ce sentiment de puissance. Il va s'asseoir à son bureau et plonge sa paille en argent dans le tas de coke écrasé sur le sous-main. Voyant la dune s'évaporer d'un bon quart, il se dit que sa consommation est quelque peu excessive ces temps-ci.

En reniflant, il retourne se placer à son observatoire et jette un œil à sa Rolex. Dans à peine plus de cinq minutes, le DJ coupera le son et les lumières se rallumeront progressivement, invitant tout ce petit monde à sortir.

Ses yeux viennent se fixer sur Guignol et Naja, assis dans le carré VIP, coupes de champagne devant eux. Tigre est au téléphone, debout contre le mur, derrière l'enceinte pour pouvoir se faire entendre. Ses traits se durcissent à mesure que la conversation s'étire, si bien que Sylvio se demande s'il y a un problème. Instinctivement, il penche la tête pour écouter un éventuel avertissement de la Voix. Mais il n'y a que le silence.

C'est alors que le Black revient à sa table et se penche vers ses collègues, leur parle avec sérieux. Le boss craint quelque chose de grave, mais l'absence de la Voix le rassure. S'il y avait un danger majeur, elle l'aurait prévenu.

Soudain, les trois hommes se lèvent comme un seul et se dirigent sans détour vers la sortie. Kabuki, la belle Japonaise, en fait autant avec son mobile sur l'oreille, faisant signe à sa cour habituelle de la suivre. Sylvio commence à être passablement inquiet.

Mais la Voix résonne dans sa tête. Tout le corps de l'homme est parcouru de frissons de bien-être, comme c'est le cas à chaque fois. Il a un moment d'arrêt et ferme les paupières.

Descends dans la salle. Va te mêler à ta clientèle et bois un verre au bar afin que tout le monde puisse te voir lorsque les lumières seront rallumées. Serre quelques mains et reste visible jusqu'à ce que tout le monde sorte.

Pereira s'exécute sans se poser la moindre question. Ce que sa conseillère intérieure dit, il le fait, c'est ce qui a fait de lui ce qu'il est aujourd'hui : un homme puissant, riche et intouchable.

Il a appris l'obéissance aveugle et absolue à cette entité sombre qui habite ses profondeurs depuis des années. C'est comme un sixième sens qui lui donne les clefs de tous les problèmes avant qu'ils n'apparaissent.

Lorsqu'il arrive au rez-de-chaussée, par la porte débouchant au niveau du bar, Sandrine, sa serveuse préférée, lui adresse un grand sourire. Cette beauté blonde d'un mètre soixante-quinze est l'une des raisons pour lesquelles pas mal de types passent leurs soirées ici.

« Vous désirez quelque chose, patron ? demande-t-elle.

— Oui, un Johnnie Walker, s'il te plaît. »

Il lui lance un petit clin d'œil et la fille minaude, en fait sans doute un peu trop mais Sylvio adore ça. Il passe souvent la nuit avec elle, ce qui en fait l'employée la mieux payée de l'établissement. Pour cette raison, elle est jalousée par les

autres mais aucune n'ose dire quoi que ce soit qui pourrait fâcher le patron. Tout le monde craint Sylvio Pereira.

Alors qu'il boit son verre, la musique s'arrête et les lumières se rallument, entraînant la désapprobation générale habituelle.

La soudaine clarté lui donne l'occasion de voir que Tigre et ses hommes sont partis, ainsi que Kabuki et ses proches. Les dealers terminent les ventes en cours et regagnent la salle de repos du personnel ; encore une soirée très lucrative.

Offre un verre à tes clients fidèles, souffle soudain la Voix. Reste un peu ici avec eux et relaxe.

Instantanément, il transmet l'ordre à Sandrine, presque en direct, en désignant, au bar et dans la salle, quelques têtes régulières. Les élus sont ravis de cette attention du patron et viennent trinquer avec lui à tour de rôle.

Debout dehors, enveloppée dans son manteau de fourrure en chinchilla, Kabuki est au téléphone. Rien dans son attitude ne laisse deviner quoi que ce soit de ses activités actuelles. Elle fait les cent pas sur le parking en conversant avec son interlocuteur.

« Vous allez arranger une sortie discrète et sûre pour la sortie de la Clio grise immatriculée 2304 GPG 68, ordonne-t-elle. Quittez les lieux par la voie principale, dans la file de véhicules sortants, puis partez en direction de Drusenheim. »

Après avoir embrassé les alentours d'un regard, la Japonaise poursuit.

« Une voiture devant, une derrière, et arrangez-vous pour qu'il n'arrive rien à la personne installée place passager. En cas de contrôle de police, vous n'intervenez que si la Clio est arrêtée. Si c'est le cas, feu à volonté. Quand vous serez au niveau de Rœuschoog, vous pourrez décrocher. »

Elle raccroche, compose un autre numéro et attaque directement :

« Tu pars en moto et tu suis la Clio grise immatriculée 2304 GPG 68, en restant trois ou quatre voitures derrière. Les deux véhicules qui l'encadrent sont des gens de chez nous. Si les flics stoppent la voiture, ça va se mettre à tirer. Si ça arrive, fonce et récupère la personne qui se trouve place passager pour la dégager de toute urgence. Rien ne doit lui arriver.

— Compris ! » assure le nouveau correspondant.

En raccrochant, elle souffle un grand coup pour évacuer le stress. Elle a du pain sur la planche ce soir. Les ordres qu'elle vient de dispenser visent à faire sortir la Couronne du guêpier à venir.

Elle fait mine d'attendre quelqu'un, de regarder sa montre, et passe un nouveau coup de téléphone.

« Venom ! se présente le jeune homme. À vos ordres !

— Vous êtes en place ? demande-t-elle. Prêts à intervenir ?

— Affirmatif.

— N'agissez que si les motards qui passent devant vous sont suivis, ou si vous entendez l'avertisseur sonore de l'un d'entre eux lorsqu'ils arrivent à votre hauteur.

— Reçu ! »

En raccrochant, elle passe le parking en revue et observe le ballet chaotique des véhicules qui sortent. Elle n'a aucun message de Vodevil, ce qui veut dire que les occupants de la voiture banalisée n'interceptent pas les véhicules sortants. Pas de message non plus de Worley ni de JB, donc aucun bouclage des lieux n'a été mis en place pour l'instant.

Elle note que de nombreux membres de l'organisation sont déjà partis, perdus dans le flux de véhicules. Soudain, son cœur se met à cogner un peu plus fort. La Clio de la Couronne vient de démarrer. La Mazda noire du premier binôme d'escorte lui passe devant, comme convenu. Deux nouveaux très prometteurs. Juste derrière, la 206 du second binôme, des anciens de l'organisation, ferme la marche. Si la Couronne est menacée, ils feront tout pour la protéger. Quand elle voit la silhouette massive de Fredo sortir de la boîte, casque intégral

sur la tête, et grimper sur sa moto, elle sait que le convoi va partir. Elle appelle donc Vodevil.

« La Clio va décoller. Reste en ligne et dis-moi si ça passe.

— OK, mais pour l'instant les keufs à bord ne bougent pas.

— Reste vigilante malgré tout. »

Alors que le trio de véhicules prend le virage et disparaît, suivi de peu par la moto, le rythme cardiaque de la Japonaise s'accélère encore un peu. Elle attend, téléphone vissé à l'oreille, la confirmation de Vodevil.

L'attente lui paraît interminable.

« C'est OK ! finit-elle par dire. Ils sont passés.

— Parfait ! Tu restes en place pour l'instant. »

Elle raccroche à nouveau et scrute le parking qui se vide lentement, tel un sablier, au ralenti. Comme la plupart des membres sont partis sans encombre, Kabuki envoie un texto très court à Naja qui attend probablement le signal au vestiaire, avec Tigre et Guignol. Toutes ses tâches accomplies, elle se décide à lever le camp. Pour ce faire, elle apostrophe un client quelconque, un peu éméché, et se met à discuter un moment de tout et de rien avec lui pour que sa position ne devienne pas trop suspecte aux yeux des occupants de la Safrane qui squatte le chemin forestier. Elle allume une cigarette et s'éloigne en même temps que le type titubant.

Dimanche 3 octobre 2010 – 3 h 49 – Hœurdt

Lorsque le téléphone de Naja vibre dans sa poche, il n'a pas besoin de lire le message. Il sait qu'il est temps de s'arracher. Il fait signe aux deux autres que c'est le moment et tous trois mettent leur casque. De taille moyenne, pourvu d'une musculature sèche et d'un regard glacial insoutenable, il impose un respect instinctif à tous, même aux membres les plus durs. Avec lui, deux autres tueurs ; les porte-fusils de Lolita No.

Ils savent que leur sortie sera périlleuse. Guignol et Tigre ont été suivis, et ceux qui surveillent les lieux ne les laisseront pas s'en aller aussi facilement qu'ils sont venus.

« Quitte à être des cibles, autant réagir ! dit Naja aux deux autres. On ne va pas se laisser bloquer le passage. Tout le monde sait ce qu'il a à faire ? »

Ils acquiescent avant de sortir d'un pas décidé. Ils enfourchent leurs motos qu'ils démarrent sans tarder. Ils font mine de quitter le parking par la sortie mais, au dernier moment, ils bifurquent et accélèrent au maximum. Le trio fonce en direction de la forêt, droit sur la clôture qui a préalablement été cisailée et affaiblie. Le grillage se couche sous les roues de la moto de Naja, ouvrant le passage aux deux autres.

À toute vitesse, ils attaquent la côte sinueuse qui s'enfonce entre les arbres. Les troncs larges vont leur servir de couverture. Ils savent exactement où se trouve la voiture en surveillance, si bien qu'à la sortie du deuxième virage, les trois membres de Borderline ont sorti leurs pistolets automatiques sans que les flics n'aient pu voir quoi que ce soit. Tenant le guidon d'une seule main, ils foncent vers la voiture banalisée avec leur bras gauche armé.

Les phares de la Safrane s'allument d'un seul coup alors qu'ils sont à quelques dizaines de mètres. Naja sait qu'ils vont tenter de sortir du chemin pour leur couper la route, mais il ne compte pas leur en laisser l'occasion.

Cécile et David voient les trois Borderline sortir et récupérer leurs motos. Elle saisit la radio et demande :

« Sanchez à GAO : vous êtes encore loin ? »

— Non, répond Bassou. On traverse le village. Nous serons là dans moins de deux minutes.

— Tigre, Guignol et un autre homme sortent et se préparent à partir. Ils sont à moto et arrivent sur vous. Tenez-vous prêts.

— OK ! On les attend. »

Mais c'est alors que les trois motards font une manœuvre incompréhensible et foncent droit sur la clôture. La commissaire a un moment d'incompréhension et souffle à David :

« Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? »

Quand le grillage se couche sous la moto de tête, tout devient évident : sortie préparée. Ils attaquent la montée à pleine vitesse, droit dans leur direction. Les deux virages coupent le visuel, mais Cécile sait qu'ils ne pourront pas faire autrement que de passer devant eux ; les bois sont trop glissants et abrupts.

« C'est à nous de les coincer ! dit-elle en sortant son Sig Sauer. Prépare-toi, David ! »

— Je préviens Bassou ? » demande-t-il.

Mais avant qu'elle n'ait le temps de confirmer, ils arrivent sur eux. Le commandant Cohen allume les pleins phares pour les éblouir, met le contact et manœuvre pour se placer en perpendiculaire et leur couper la route. La clarté soudaine révèle les trois silhouettes sombres, ainsi que les armes au bout de leurs bras tendus. Cécile a juste le temps d'arrêter David et de crier « Baisse-toi ! » qu'un déluge de plomb s'abat sur eux.

Les Borderline tirent sans hésiter, dans la vitre latérale gauche et le pare-brise, avec une dextérité hallucinante compte tenu du fait qu'ils roulent à pleine vitesse et de la main gauche. Le verre éclate, les détonations désorientent les deux flics qui, abrités comme ils peuvent derrière le tableau de bord, tentent de sauver leur vie.

Cécile ressent une brûlure à l'épaule gauche et hurle de douleur. Les balles ne semblent pas vouloir s'arrêter de pleuvoir et sifflent, traversent les vitres, se fichent dans le cuir des sièges et dans la carrosserie à une cadence insoutenable. Certaines balles percent la tôle des portières et du capot, ainsi que le pneu avant gauche qui s'affaisse. Pourtant, les trois motards ne ralentissent pas : ils ont simplement commencé à tirer de loin, sans perdre en précision. Chaque seconde de chaos total produit par la tempête d'ogives paraît durer une heure.

Lorsque c'est terminé, la commissaire reste à couvert en écoutant le bruit aigu des moteurs s'éloigner. Elle saisit la radio et se met à crier :

« On vient de se faire arroser par les motards. Notre véhicule est HS ! Thierry, il faut que tu les suives !

— On y va, commissaire ! »

C'est alors que Cécile remarque que David est parfaitement inerte. Elle se redresse et le soulève avec un cri d'angoisse : il a été touché en pleine tête, sur le dessus du crâne.

Reprenant la radio, elle s'adresse à nouveau au commandant Hullschmidt.

« David est sérieusement blessé ! Ça a l'air vraiment grave ! Appelez des secours ! Vite !

— Romane s'en occupe. Tu veux qu'on s'arrête ?

— Non, poursuivez ces fumiers ! »

Alors que la berline de ses collègues passe devant sans décélérer, Cécile cherche à évaluer la gravité de la blessure en allumant le plafonnier. Un nouveau hurlement s'échappe de sa gorge quand elle constate que son second a le haut du crâne défoncé et la cervelle à l'air.

La voix de Bruno résonne dans l'habitable dévasté, il demande ce qui se passe, mais Cécile est incapable de répondre. Elle tient dans ses bras le corps de son collègue et ami, en larmes, certaine qu'il n'y a plus rien à faire pour le sauver.

Les nerfs à vif, Thierry Hullschmidt est ravagé par l'échec de la mission, la perte de son agent et la tournure actuelle des événements, ce qui déteint sur sa conduite. Dans les virages serrés qui serpentent au cœur de la forêt, il pousse les rapports au maximum, joue de l'embrayage et du frein, pied gauche en travers, le droit bloqué sur l'accélérateur, technique rallye.

À côté de lui, Romane se raidit à chaque tournant, redoutant la sortie de route à chaque angle négocié, une main cramponnée sous le siège et l'autre à plat sur le tableau de bord. Elle est terrifiée, mais le commandant ne le remarque même pas. Il reste rivé sur la route sinueuse et réduit progressivement l'écart avec les motos.

La radio crépite et la voix de Bassou envahit l'habitable.

« On est à la boîte, les secours sont en chemin, snipers en cours de positionnement. Je pense qu'on va entrer sans tarder, le parking est presque vide. Commissaire, vous me recevez ? »

Pas de réponse.

« Qu'est-ce qui se passe, commissaire ? insiste le chef de groupe de l'office des stup. Vous me recevez ? »

Après deux essais supplémentaires, Romane saisit la radio.

« Ici le lieutenant Castellan, annonce-t-elle. La voiture de la commissaire a été prise pour cible par Latrache et ses hommes.

— Je l'ai entendue à la radio, mais elle était consciente, c'est elle qui parlait. À présent, elle ne répond plus.

— Le commandant Cohen est blessé, la commissaire l'est peut-être aussi. Les secours seront là rapidement ?

— Oui ! confirme-t-il. On vient aussi de réclamer un bouclage des accès par la gendarmerie.

— Nous venons de prendre les motards en chasse, précise-t-elle. Ils ont de l'avance, mais on réduit l'écart.

— Restez prudents et gardez le contact. »

Le silence radio fait place aux crissements de pneus, les phares des motos apparaissent à travers les arbres. C'est alors que la voix de Cécile vient remplir la fréquence.

« Ici Sanchez... David Cohen est mort, mon véhicule est hors d'usage et je suis blessée à l'épaule. Je suis hors course mais je descends à la boîte à pied. Je rentre avec vous.

— Je ne sais pas si c'est très prudent, commissaire, ose Bassou. Vous êtes blessée et...

— C'est superficiel ! coupe-t-elle sèchement. Et il est hors de question que je reste ici, à côté du cadavre de mon collègue et ami, à attendre que les pompiers veuillent bien arriver. Romane et Thierry, soyez prudents. Ils ne se laisseront pas prendre vivants et ils tirent pour tuer. »

Sur quoi elle coupe la radio. Hullschmidt prend encore de la vitesse et arrive sur une longue ligne droite. L'accélération puissante donne l'impression que la berline va décoller. Mais au maximum de la vitesse, une cinquantaine de mètres plus loin, une ombre traverse soudain la route à toute vitesse.

« C'était quoi ça ? demande Romane. Un animal ?

— Non ! Grogne Thierry. C'est un putain de piège ! »

Il serre les dents et écrase le frein, mais trop tard. La bande cloutée qui vient d'être tirée au sol crève les quatre pneus. Alors que la voiture se fige, les détails du dossier sur la Villa Venezia reviennent à Romane qui synthétise au mieux ses pensées. Tout s'éclaire très vite et elle hurle simplement à Thierry :

« Sors ! Vite ! »

Elle-même ouvre sans tarder la portière et saute en dehors du véhicule quand les premières langues de flammes, voraces et épaisses, viennent lécher le bas-côté et envahir le bitume. Lorsque la voiture s'enflamme, elle est couchée au sol, dans l'herbe humide, mais doit se mettre à ramper pour échapper au

feu chimique qui continue à s'étendre. Dès que possible, elle se relève et bascule dans le ravin, se laisse glisser et finit par s'accrocher à une grosse racine. Alors qu'elle voit les lueurs mobiles de l'incendie pourfendre la nuit noire, elle espère que le commandant Hullschmidt a eu le temps d'en faire autant, de s'extirper du brasier qu'est devenu la voiture.

Stéphane Frey, alias Venom, vient de déterrer le bidon de mélange inflammable, un cocktail composé d'un accélérateur, de l'éther éthylique, mélangé à divers ingrédients pour une combustion prolongée avec une forte élévation thermique.

Il a dégagé le bouchon et le dévisse à moitié, ses mains sont pleines de terre molle et parfumée de l'odeur des bois, mais les vapeurs toxiques du mélange qui coule lentement le long de ses doigts viennent effacer tout ça.

Les motos approchent. Il sait que ce sont les trois personnes qu'il lui faut protéger à tout prix. Elles passent une à une, avec un regard en coin pour vérifier sa présence. La troisième bécane passe devant lui et ferme la marche. Le liquide poisseux s'écoule jusqu'à la route dans des hoquets épais. Venom se lève et recule en remontant sa capuche et son écharpe, se fond dans les ombres quand la voiture approche, le dos collé contre le tronc d'un sapin. Au repère convenu, il allume le briquet à essence et voit Bone, informé par ce signal, courir d'un côté à l'autre de la route et tirer la bande cloutée au travers avant de se jeter dans le ravin.

Lorsque le conducteur de la caisse tente un freinage d'urgence, un sourire satisfait se dessine sur son visage de gosse : il est trop tard.

Il lance le briquet et, dans le même mouvement, se retourne et remonte la pente en courant. Son chemin est illuminé par le brasier qui enfle et remplit l'air. Après quelques dizaines de mètres grimpés, la tentation de regarder son œuvre d'en haut est trop forte. Il s'arrête et se retourne ; le spectacle qui s'offre à lui est tout simplement hallucinant. En contrebas, la route est noyée par les flammes, comme inondée par un feu gluant et épais qui a presque totalement englouti la voiture des policiers.

Nouveau sourire sur son visage qui s'efface alors qu'un détail lui saute aux yeux. Il plisse les paupières pour être bien certain de ce qu'il voit : la portière côté conducteur est ouverte.

Au moment où il se décide à rejoindre sa propre moto, cachée plus haut sous une bâche de camouflage, un craquement de bois sec, sur sa droite, le fait tourner la tête. Il se fige dans la seconde. Un homme d'une quarantaine d'années, les fringues et le gilet pare-balles encore fumants, bien campé sur ses jambes, le braque avec son arme.

« Ne bouge pas ! ordonne le flic. Un geste, je te fume ! »

Venom avale sa salive, sa gorge est sèche. L'homme ne plaisante pas. La lumière de l'incendie éclaire ses traits qui sont durs et gagnés par la colère. En même temps, le gosse sent son automatique contre son ventre, dans son pantalon, tout près de sa main droite, et l'arme pèse comme une solution possible.

« Les mains sur la tête ! »

Il hésite encore, un court instant. Ses pensées se bousculent dans son cerveau en feu. Il fait face à un policier expérimenté qui le tient au bout de son canon.

Venom souffle un grand coup, prend un air résigné, et dans un mouvement rapide se saisit de son flingue. Il est déjà armé, juste à baisser le cran de sûreté et il pourra faire feu.

Un Borderline ne se rend pas !

Lorsqu'il lève son bras, il est aveuglé par deux flashes rapides et ressent une énorme pression sur le thorax. Il lui faut trois secondes pour comprendre qu'il vient d'être touché, la douleur n'est pas encore là, elle résonne au fond de lui, en sourdine, et commence à se répandre comme un torrent qui le paralyse. Dans un ultime réflexe, il parvient à faire feu à son tour, trois tirs rapides, puis il s'écroule. Soudain, il a froid, il a peur et grelotte en sentant le néant l'envahir doucement. Il cherche à crier, mais rien d'autre ne sort d'entre ses lèvres qu'une gerbe de sang.

Perdue et désorientée, Romane cherche à retrouver son équilibre et à remonter la pente boueuse, en direction de la voiture. Elle n'a qu'une idée en tête : vérifier si Thierry a eu le temps de sortir. Elle craint de le voir dans l'habitacle, rongé par les flammes.

Elle s'accroche à des touffes d'herbes, cherche à poser ses pieds sur des pierres qui se détachent en grosses mottes de terre humide. De temps à autre, elle s'appuie contre un tronc et souffle quelques secondes avant de reprendre sa lente et pénible ascension. Elle commence à grimper quand elle entend deux coups de feu qui résonnent dans toute la forêt. Elle reconnaît le bruit de l'arme de service de la police. Elle se sent rassurée quand, juste après, trois nouveaux tirs se font entendre, plus secs ; une arme différente, à n'en pas douter.

Elle craint le pire et reste un moment tétanisée par la peur. Il lui faut quelques secondes pour se reprendre et grimper à nouveau. Alors qu'elle s'accroche à une pierre, deux détonations claquent dans son dos et elle a soudain l'impression qu'une enclume vient de lui tomber sur les reins. Romane s'étale de tout son long et suffoque, comprend instantanément qu'elle vient de se faire tirer dessus. Tout d'abord incapable de bouger, le visage dans la boue, elle analyse sa douleur et conclut que son gilet a retenu les balles qu'elle a reçues dans le bas du dos. Elle se concentre, lutte contre sa terreur, reste immobile et écoute les pas derrière elle qui se rapprochent.

Le tireur vient pour m'achever, pense-t-elle.

Elle se met à sangloter, cherche à se reprendre, à réagir. Elle a l'impression qu'elle va fondre en larmes quand l'instinct de survie reprend brutalement le dessus. Comptant sur l'obscurité et sur l'effort que doit faire son agresseur pour progresser dans la pente raide et humide, elle glisse sa main droite sous elle et saisit son arme. La crosse, au creux de sa main, la rassure. Tout en restant parfaitement immobile, elle écoute sa progression. Lorsqu'elle estime qu'il est assez près, elle débloque le cran de sûreté et, d'un mouvement rapide, bascule sur le dos en tendant les bras.

Le jeune homme qui est presque sur elle a les yeux qui s'arrondissent. Il se cramponne à une racine et son arme pend dans son autre main. Il cherche à se positionner, à trouver une stabilité, mais n'y parvient pas et manque de glisser. Sa position debout est un handicap. C'est la seule chance pour Romane de sauver sa propre vie.

En fermant les yeux et en hurlant, elle écrase la queue de détente pour tirer sa première balle. Elle est si rigide que ses bras ne bougent pas, crispés et tendus comme deux morceaux de bois. Ce sont ses épaules qui prennent le recul. Sa position à elle, couchée au sol, est un atout. Toujours en criant, mais en rouvrant les paupières, elle vide la moitié de son chargeur dans la poitrine et l'abdomen du Borderline qui recule sous les impacts et se retrouve collé à un tronc, à moins de dix mètres d'elle, toujours debout. Il a lâché son arme et regarde ses mains pleines de sang qu'il vient de passer sur son pull. Dans un gargouillis, il pose les yeux sur Romane alors que ses jambes lâchent et qu'il glisse lentement contre l'écorce sans basculer dans le vide. Des convulsions l'agitent et Romane se met à pleurer en détournant la tête, mais sans pouvoir le lâcher du regard. Moins d'une minute après, toute vie a déserté son visage. Sept balles de neuf millimètres réparties dans le corps, hémorragie massive : aucune chance de survie.

Les larmes de la jeune femme redoublent alors qu'elle prend doucement conscience qu'elle vient d'arracher une vie. Elle observe ce visage effondré sur lui-même, encore marqué par l'expression de la surprise et de la terreur.

Il n'avait sans doute pas beaucoup plus de vingt ans.

Dimanche 3 octobre 2010 – 4 h 02 – Hœurdt

Cécile court à travers bois pour rejoindre la boîte. Elle tombe et glisse une bonne dizaine de fois avant d'arriver enfin sur le parking. La main sur son épaule blessée, elle arrive pile au moment où Bruno Bassou et ses hommes se rassemblent, accompagnés de Michel Grux.

Leurs véhicules ne sont pas visibles, sans doute se sont-ils garés avant le virage pour monter discrètement, fondus dans la nuit noire par leurs combinaisons unies. Michel Grux porte un cuir qui le dissimule relativement bien, tout comme le stagiaire de l'office des stup.

Lorsqu'elle les rejoint, sortant son arme de service, Bruno remarque sa blessure et l'interroge d'un regard inquiet.

« C'est superficiel, souffle-t-elle. La balle a simplement éraflé le deltoïde. »

C'est au même moment que la lumière d'un brasier illumine les hauteurs de la forêt. La commissaire blanchit immédiatement, le dossier du massacre de la Villa Venezia défile dans sa tête, ainsi que celui de Rotterdam. Les événements sont en train de lui échapper complètement, et toutes les erreurs qu'elle a pu noter sur ces deux précédentes tentatives de démantèlement de Borderline se répètent sous son commandement.

« C'est ce que je crois ? demande Justine.

— Je le crains, répond Cécile. Les conneries du SRPJ viennent de déchaîner les foudres de Borderline.

— Il faudrait monter voir ! suggère le lieutenant Bringard en relevant son casque. Les collègues sont peut-être en danger.

— Je vais y aller ! décide la commissaire. Je vous laisse entrer.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, ose Bruno. Nous sommes chaussés pour le terrain et nos casques sont équipés d'une fonction permettant la vision nocturne. Il serait plus judicieux que le capitaine Bouarara et le lieutenant Vega s'y rendent. »

Sur cette remarque, il insiste bien du regard sur la paire de Converse qu'elle porte aux pieds et sur la boue qui tache ses vêtements. Sanchez souffle et acquiesce.

« C'est bon, allez-y ! »

Au moment où les deux intéressés se préparent à monter, deux coups de feu claquent dans l'air, bien plus haut, puis trois autres juste après. Cette alerte les fait démarrer au pas de course et Cécile se prend à les suivre bêtement. Elle est retenue par le chef de groupe de l'office des stupés qui lui attrape gentiment l'épaule.

« Laissez-les faire ! Quoi qu'il se passe au-dessus, ils sont mieux équipés que vous pour réagir. Nous devons entrer. »

Face à l'évidence, elle acquiesce et laisse les hommes en combinaison ouvrir la marche. Les quelques clients encore sur le parking commencent à déguerpir. Les deux agents de sécurité, qui ont l'allure d'hommes de main, lèvent les yeux vers la forêt, tirent des automatiques de sous leurs vestes et se dirigent vers l'entrée de l'établissement pour donner l'alerte à l'intérieur.

Bassou et Bringard les braquent de leurs fusils d'assaut en avançant vers eux rapidement. Justine court, leur ordonne de se mettre à genoux et les entrave en un éclair avec des colliers de serrage en plastique, les mains dans le dos, solidement attachés à la gouttière qui descend le long du mur. Une fois les deux individus désarmés et maîtrisés, le commandant Bassou continue sa progression sans perdre une seconde. Au passage, il fait signe à Antonietti de rester vers les agents de sécurité, en surveillance. Le stagiaire acquiesce sans broncher, même si la déception est lisible sur son visage. Proche de l'entrée, Gilles Bringard cherche et trouve une caméra fixée au mur qu'il neutralise d'un coup de crosse.

C'est alors que deux nouveaux coups de feu déchirent le silence du parking à présent totalement vide. Les yeux des flics se tournent vers la forêt. Ça ne peut pas être les hommes du GAO, ils ne peuvent pas être arrivés si haut, et le bruit des détonations indique que ce n'est pas une arme de service.

« Qu'est-ce qui se passe ? demande Bassou dans le micro intégré à son casque. Vous avez un visuel ?

— Pas encore ! répond le capitaine. C'est bien plus haut. »

Un nouveau coup de feu leur coupe la parole, suivi de six autres en tir automatique ; le bruit caractéristique du SigPro réglementaire.

Cécile ne peut cacher son inquiétude mais Bruno Bassou la prend par l'épaule.

« Mes hommes s'en chargent, maintenant il faut entrer. »

À l'intérieur de la boîte, rassemblés autour du bar, Pereira, ses employés et quelques clients boivent un verre sans se douter une seconde de ce qui se passe dehors.

L'isolation phonique de l'établissement, renforcée il y a deux ans, rend l'intérieur de La Playa étanche aux bruits du monde extérieur. Del Petto, le DJ résident, a mis un CD dans la platine qu'il laisse tourner. Un fond musical d'ambiance s'écoule dans la salle quasiment vide. Le patron sert un nouveau whisky à Michel et Abdel, les deux portiers et hommes de main ; des colosses pas très futés mais efficaces. Il pense à Christian et Milo qui sont dehors, sur le parking.

« Abdel ! ordonne-t-il. Dis aux gars de rentrer boire un verre avec nous.

— OK, boss !

— Ferme bien la porte. Je monte chercher quelques "sucreries" : ça laisse le temps de sortir à ceux que ça gêne. »

Il sourit à pleine bouche en voyant tout le monde rester en place, les yeux brillants. Un petit rire malicieux craque entre ses dents alors qu'il grimpe les marches.

À peine arrivé à son bureau, il s'assoit dans son large fauteuil, saisit sa paille et la plonge dans le petit tas de poudre. Il rejette la tête en arrière de plaisir et en reniflant compulsivement.

Il sort deux sachets de cinq grammes du tiroir et les glisse dans la poche de son pantalon avant de se lever pour aller jeter un coup d'œil sur le bar. Une dizaine de ses plus fidèles clients sont là, son personnel aussi : des gens qui l'admirent et le craignent, le jalourent parfois. Il est le stéréotype même de celui à qui tout réussit. Leurs yeux sont des miroirs pour sa vanité.

Il profite du léger reflet que lui offre la surface de verre pour se recoiffer, passant une main dans ses cheveux plaqués en arrière. Il rajuste son costume Armani noir et sa chemise bordeaux, se tourne et vérifie les plis de son pantalon qui retombe avec souplesse sur ses chaussures italiennes hors de prix. Satisfait de son image, Sylvio sourit et s'envoie un clin d'œil.

Il est sur le point de redescendre quand ses yeux s'écrouillent. Des silhouettes noires armées font irruption dans la salle dans un déploiement stratégique rapide qui paralyse instantanément les convives et son personnel. Seul le portier tire son arme de son pantalon, mais les canons des fusils d'assaut le dissuadent de s'en servir. Une femme habillée d'un jean et d'une veste en cuir noir entre à son tour, un automatique à la main, et vient renforcer la menace. Une autre personne, la cinquantaine, légèrement dégarnie, épaules carrées et mâchoire large, fait son entrée en la suivant de près. Ce dernier se focalise sur les clients répartis autour du bar, un énorme revolver chromé entre les mains.

Pendant un instant, il pense à un braquage. L'idée qu'on puisse venir le dépouiller, ici, sur son territoire, le met quelques secondes dans une colère noire. Mais l'armement et les combinaisons noires des individus casqués évoquent plutôt une unité d'élite, peut-être le RAID ou le GIGN. Lorsque son homme de main est couché au sol, menottes dans le dos, et que la femme se tourne vers le zinc, il voit le brassard orange autour de son bras gauche. Il s'agit bien la police.

Sylvio reste bloqué un moment, sans savoir comment réagir. Instinctivement, il tend l'oreille. Il attend que la Voix lui vienne en aide. Elle se fait toujours entendre lorsqu'il en a besoin, même si elle a plutôt tendance à anticiper largement. À bien y penser, il n'a pas souvenir qu'elle ait jamais laissé une situation devenir aussi critique, désamorçant toujours les bombes avant leur mise à feu.

La terreur s'empare alors de lui. Un doute s'insinue dans son esprit embrouillé et s'installe solidement en plein centre du vortex : *si la Voix ne venait pas ?*

Perdu, déconcerté, il pense un instant à prendre son flingue dans le tiroir central du bureau pour tenter de résister ou de les prendre à revers. Mais l'idée s'efface d'elle-même quand il fait le compte des effectifs présents et de leur armement. Il n'a aucune chance et se ferait abattre sans sommation.

Ses pensées s'embrouillent. Il retourne à son tas de coke qu'il termine d'un seul coup dans un réflexe un peu bête. Nouvelle ascension violente et regain de confiance, ses pensées semblent moins chaotiques, mais ce n'est qu'une illusion, un tour de passe-passe chimique. Son cerveau grillé par la blanche n'est plus du tout en phase avec la réalité, pourtant il n'en a absolument pas conscience.

Il sort son flingue du meuble mais réalise que les balles de neuf millimètres ne traverseront pas les gilets. Il se dit alors qu'il pourrait prendre un client en otage. Il se sent omnipotent, capable de prodiges.

Le boss retourne vers son observatoire et voit les hommes en noir contourner le bar, se diriger vers l'escalier. La femme regarde le miroir qui le dissimule et il a la désagréable impression qu'elle le voit au travers.

« Merde ! peste-t-il. Je suis fait ! »

Il pose son flingue, va au coffre qu'il ouvre avec précipitation et se saisit d'autant de paquets de poudre que ses bras peuvent en contenir : l'équivalent de dix ans de prison et à peine le quart de son stock. Une dernière fois, il tend vainement l'oreille à la recherche de la Voix.

Il sort de la pièce et court vers les toilettes. À genoux devant la cuvette, il éventre un gros paquet de cocaïne qu'il vide dans l'eau. Il a encore le temps d'en déverser un autre avant de s'apercevoir qu'il n'a pas fermé la porte. Il se retourne mais deux silhouettes aussi noires que des ombres lui font face, fusils d'assaut braqués sur lui.

« Mains sur la tête ! Un geste de travers et t'es mort ! »

La voix un peu étouffée par la visière impénétrable est sèche, dure, le ton est sans appel. Encore une fois, il tend l'oreille ; l'espoir que son conseiller intérieur se manifeste n'est plus qu'une brindille en proie aux flammes. Il est seul face aux deux flics immobiles, canons pointés sur lui. Un mélange de colère et de désespoir l'envahit, il se met à pleurer, dents serrées, avant de se mettre à hurler comme un damné.

« Qu'est-ce que je dois faire ? Pourquoi tu ne dis rien ? »

La femme arrive derrière ses deux collègues, carte de réquisition tendue vers lui, et prononce des mots qu'il ne comprend pas. Il renifle et ravive les effets de la cocaïne qui lui coule dans la gorge et anesthésie tout sur son passage. Sa voix se déformé en une longue plainte déchirante :

« Pourquoi tu m'abandonnes ? Tu m'avais promis que tu serais toujours là ! Parle-moi ! »

Les lèvres de la femme en civil remuent mais il n'y a plus dans les oreilles de l'homme qu'un sifflement suraigu, l'un des signes d'une overdose de cocaïne. Même dans l'effondrement mental dont il est victime, il s'en rend compte. Son cœur cogne trop vite, trop fort. Ses pupilles dilatées courent sur les trois silhouettes qui sont à présent son unique horizon. Cette femme continue de parler, il ne saisit que quelques bribes.

« Est-ce que vous me comprenez ? Il est cinq heures vingt-et-une et vous êtes placé en garde à vue pour... »

La rage le gagne. Il pousse un hurlement et se jette sur elle les mains en avant, bien décidé à lui arracher les yeux. Un violent coup de crosse sur le front met fin à son délire. Tout vacille et finit par s'éteindre autour de lui.

Dimanche 3 octobre 2010 – 5 h 24 – Strasbourg

Six kilos de cocaïne bolivienne pure, dont un dans les toilettes, deux kilos d'héroïne brute et deux autres déjà coupés pour la vente, mille pilules d'ecstasy multicolores, deux cents plaquettes de buvards gorgées de LSD, six kilos de speed en pâte, cent grammes de méthamphétamine sous forme de cristaux translucides, deux cents grammes de kétamine en poudre et un peu moins de deux mille comprimés de Viagra de contrebande.

Une prise énorme, faite à la boîte de nuit et au domicile de Sylvio Pereira, de quoi mettre de très bonne humeur n'importe quelle section de lutte contre le trafic de stupéfiants. Pourtant, aucun sourire sur les visages. Dans la salle de convivialité du SRPJ de Strasbourg, Cécile Sanchez regarde le butin étalé sur la table avec un goût amer dans la bouche. L'image de David Cohen, le crâne éclaté, refuse de quitter son esprit. Bruno Bassou et ses hommes, tout aussi silencieux qu'elle, exténués par cette nuit, serrent les dents de colère et retiennent leurs larmes en pensant au capitaine Dussel et au lieutenant Lalaoui. Michel Grux, quant à lui, flotte dans un état inquiétant, des éclairs de rage parcourent son regard fixé sur le sol.

Ils devraient tous aller se coucher, mais ils attendent un éventuel appel de l'hôpital, avec de bonnes nouvelles pour changer. Qu'on leur dise que le commandant Hullschmidt va bien, que ses jours ne sont pas en danger, malgré les trois balles qu'il a encaissées. Les deux premières ont été absorbées par le gilet, mais la troisième est entrée sous l'aisselle, perforant l'artère axillaire. Il a réussi, trouvant ses forces Dieu sait où, à maintenir un point de compression jusqu'à ce que le lieutenant Bouarara, du GAO, le trouve, couché dans la forêt, près du corps d'un gosse de vingt ans à peine. Il souffre également de brûlures sérieuses à une main, d'autres un peu plus superficielles à l'arrière de la tête et à la gorge. Le

médecin leur a dit ne pas comprendre comment il a pu rester conscient. Mais il a perdu beaucoup de sang et se trouve toujours au bloc opératoire.

Tant qu'ils ne sauront pas comment il va, ils ne pourront pas dormir.

Et puis il y a Sylvio Pereira dont l'équipe attend également des nouvelles. Non pas qu'ils portent cette ordure dans leur cœur, mais ils ont besoin de lui. Personne ne sait s'il survivra à son overdose de cocaïne, les médecins du SAMU ont donné une chance sur deux lorsqu'ils l'ont embarqué. Il est indispensable qu'il s'en tire, que l'on puisse au moins l'interroger. C'est le seul membre de Borderline qu'ils ont pu appréhender, les employés de la boîte ne savent rien, pas même les quatre hommes de main qui faisaient office de service de sécurité. Tous savaient que la boîte servait de couverture à des affaires pas claires et à un trafic de drogue, mais ils n'étaient pas dans la confiance. Le patron est leur seule chance de pouvoir reprendre l'enquête.

Cécile essaie de digérer le fiasco de cette opération qui avait pourtant très bien débuté. Un seul nom lui vient en tête : Frietblatt. Le plus dur à avaler, c'est que pour la sécurité de Zacharie, une mascarade doit absolument être maintenue. Le divisionnaire va faire le beau dans les quotidiens locaux avec la prise belfortaine, et il se fera également mousser pour la saisie qui s'étale au centre de la pièce. Il est hors de question que l'équipe réunie par Sanchez se dévoile, au risque de voir toute chance de démanteler l'organisation s'évaporer. Une histoire va être dictée à la presse, un peu plus tard dans la matinée, lors d'une conférence donnée par le directeur du SRPJ en personne. Un beau conte de fée qui sera digérable pour le public et laissera croire aux Borderline encore dans la nature que cette double prise est le fruit de longs mois d'enquêtes et de la collaboration d'individus interpellés.

Il va même récolter des lauriers ! grince Cécile. *La situation le rend intouchable.*

Mais si, officiellement, Jean-Marie Frietblatt est le héros du moment, il en a pris pour son grade au téléphone par le gratin de Nanterre. Le compte rendu de Cécile a mis le feu aux

poudres, et même si l'explosion a dû être atténuée par nécessité, elle a tout de même bien eu lieu. C'est la seule maigre satisfaction qu'elle peut tirer de cette catastrophe.

Par la faute de ce directeur régional irresponsable et autocrate, trois collègues sont morts cette nuit, un autre est dans un état critique, et Romane a été blessée. Physiquement, cette dernière s'en tire avec deux contusions au niveau des lombaires, rien d'alarmant. Elle est même rentrée en voiture avec la commissaire. Mais pour elle, les vrais dégâts sont à l'intérieur. C'est une jeune femme fragile, sensible, hyperémotive, et elle a dû tuer son agresseur. Sa conscience en a pris un coup, elle est en ce moment même avec un psychologue. Depuis que les lieutenants du groupe d'appui opérationnel de l'OCRTIS l'ont récupérée, tremblotante, assise dans la boue avec son arme en main, les yeux sur le corps de sa victime, elle n'a pas ouvert la bouche.

Le silence qui s'épaissit de seconde en seconde plonge tout le monde dans un état proche de la torpeur. Même si aucun mot n'est prononcé, on sent que chacun en a plein la tête.

C'est Michel Grux, le premier, qui brise ce calme sinistre :

« Le feu, dit-il d'une voix neutre. Encore une fois, ils ont utilisé le feu.

— C'est vrai, note Cécile. Même si cette fois, c'était moins structuré, moins préparé qu'à Wittenheim.

— Et moins violent qu'en Hollande, fait remarquer Bruno Bassou. Les autorités ont été frappées par une pluie de cocktails incendiaires. Une vraie guérilla urbaine. »

La commissaire reste pensive quelques secondes, les yeux dans le vague. Puis, plus en plein raisonnement à voix haute qu'en réponse à cette dernière remarque, elle éclaire ce point en passant lentement son index sur ses lèvres :

« Question de circonstances. À Rotterdam, ils se sont trouvés encerclés et ont tenté de tenir le siège. Ils ont vidé les réservoirs de leurs véhicules, improvisé une place forte et fabriqué des cocktails Molotov en renfort de leurs armes à feu. Rien de préparé.

— Ce qui n'était pas le cas cette nuit, ni à la Villa Venezia, affirme Michel. Là, il s'agissait de mélanges plus élaborés.

— C'est certain, poursuit la commissaire. Ils utilisent les mêmes mélanges que pour effacer les traces de leurs crimes : ça donne un feu épais, dense, à prise rapide mais à combustion prolongée, avec une élévation thermique maximale.

— C'était ça à Wittenheim, confirme le Chacal.

— Et sans doute aussi ce soir. La seule différence, c'est qu'en 2003, vous étiez attendus. Un piège a été tendu et l'obstination de Frietblatt, qui commençait déjà à nuire à l'époque, vous a tous envoyés droit dedans. Cette nuit, c'était différent.

— C'est-à-dire ? demande Bassou.

— Ils ont simplement réagi à notre arrivée et le feu n'était qu'une manière de couvrir leur fuite. Le bidon dans lequel le mélange était stocké va être analysé, mais en le déterrants, les techniciens ont dit qu'il était là-dessous depuis longtemps, sans doute plusieurs années. Il est probable qu'il y ait ce type de piège un peu partout en Alsace, à des endroits stratégiques. Ce soir, on a eu droit au strict minimum.

— Pourquoi ? s'interroge Gilles Bringard.

— Parce qu'ils ont été surpris. Ils ont dû réagir dans l'urgence. Notre arrivée, même si elle a été remarquée trop tôt, les a contraints à un repli rapide, sans fioritures. Et c'est là que ça devient étrange. »

Michel Grux fronce les sourcils :

« Qu'est-ce qu'il y a d'étrange ?

— Ils ont pris soin de faire évacuer les individus que nous suivions, de couvrir soigneusement leur fuite, mais ils ont laissé Pereira sur place. Visiblement, c'est lui qui dirigeait le business, il est donc fortement impliqué et il serait logique qu'il soit haut placé dans la hiérarchie de Borderline. Alors pourquoi ne l'ont-ils pas tiré de là ? »

Le silence revient, mais cette fois-ci les yeux sont rivés sur Cécile qui vient de soulever un point troublant.

« C'est vrai ! D'ailleurs, il a été surpris par notre arrivée, souligne Bruno Bassou. Lattrache et ses deux complices se sont arrachés, ont organisé leur fuite, mais leur chef présumé ne savait rien de notre présence.

— Comment pouvez-vous être certaine de ça ? demande Lucas.

— Parce que s'il l'avait su, il aurait quitté les lieux, répond Cécile. Des dizaines de voitures sont parties, il aurait au moins pu s'en servir pour évacuer la came. Au lieu de ça, on le trouve en train d'éventrer les sacs dans les toilettes. »

Profondément troublé, le jeune stagiaire insiste, cherche à rationaliser cette partie des faits.

« Peut-être qu'ils n'ont pas pu le prévenir !

— Qu'est-ce qui les en aurait empêchés ? Ils étaient dans la boîte avec lui bien avant la fermeture. Mais ils l'ont laissé sur place, sans le tenir au courant ni sortir la marchandise. »

Ces derniers mots jettent un froid dans la pièce. Un malaise s'installe. Les sourcils se froncent, les méninges tournent à plein régime, mais personne ne parvient à éclaircir ce point. Trois coups frappés à la porte tirent tout le monde de ce problème insoluble. C'est un agent qui tient un téléphone sans fil en main. Intimidé par l'équipe constituée de l'élite de la police judiciaire française, il bredouille péniblement :

« J'ai un appel pour le commissaire Sanchez... »

Cécile lève une main et sourit au regard surpris du petit nouveau qui s'attendait plutôt à passer le téléphone à un homme. Il sort de la pièce aussi vite qu'il est arrivé, en jetant un coup d'œil en coin au tas de came empilé sur la table.

La commissaire prend la communication, se présente et commence par « Bonjour, docteur », ce qui fait converger tous les yeux vers elle. Visiblement en train de prendre connaissance d'une série d'explications, elle hoche la tête régulièrement, écoute plus qu'elle ne parle. Ça dure trois longues minutes après quoi elle raccroche.

Toute son équipe est pendue à ses lèvres, dans l'attente des nouvelles, bonnes ou mauvaises, que leur supérieure vient

d'apprendre.

« Déjà, le commandant Hullschmidt est tiré d'affaire, commence-t-elle. Il a dû être transfusé mais ses jours ne sont plus en danger. »

Soulagement général palpable, comme une tension globale qui se relâche d'un coup.

« Pereira aussi ! continue-t-elle avec un sourire satisfait. Il est sorti d'affaire. Les médecins ont rarement vu une tolérance aussi élevée aux stupéfiants. Il est en assez bonne santé pour que l'on puisse lui signifier sa garde à vue en milieu d'après-midi.

— Mais on lui a déjà notifiée, signale Bassou.

— Parce que vous imaginez qu'il va se souvenir de quoi que ce soit, dans l'état où il était ? Et même si c'était le cas, on est quatre OPJ pour dire le contraire. On attaque une garde à vue toute neuve. »

Sourire amusé sur tous les visages alors que Cécile conclut :

« Allons nous reposer quelques heures. Rendez-vous ici à treize heures. Nous irons chercher notre suspect dès que le médecin nous donnera son feu vert et ensuite, direction Belfort et notre QG.

— On ne reste pas ici ? demande Bassou.

— Surtout pas ! Ici, tout à l'heure, ce sera le grand carnaval, la version officielle des faits. Frietblatt, durant sa conférence de presse, dira que Pereira est dans les locaux, mais ce ne sera pas le cas. Nous continuons à arpenter les ombres, loin des flashes des appareils photo et des caméras. »

Dimanche 3 octobre 2010 – 15 h 42 – Belfort

Sylvio Pereira est assis dans la salle d'interrogatoire sinistre, parfaitement immobile, le regard terne et vide, le visage exsangue, dépourvu de tout signe d'émotion. Le haut de son crâne a été rasé pour être suturé. Les habits hors de prix qu'il portait lors de son arrestation sont à présent froissés, informes et tachés de son propre sang.

Dans la salle de travail, Cécile l'observe sur l'écran de contrôle central depuis vingt bonnes minutes, via la caméra installée au préalable par Alain Vachet dans un angle du plafond. Un micro a également été posé, mais le silence total de l'homme n'offre rien de plus que le ronronnement léger des enceintes.

Une deuxième caméra sur pied attend d'être enclenchée à côté de la chaise vide qui lui fait face, sur laquelle la commissaire va aller s'asseoir d'ici cinq minutes.

Sous les yeux, elle a tout ce qui concerne le suspect : fichiers divers, dont STIC, casier judiciaire, procédures de police, antécédents médicaux et psychologiques. Tout cela représente une masse impressionnante de documents que Romane, appuyée par une commission rogatoire musclée du juge Seguin, a collectée durant sa nuit blanche. Elle n'a pas pu dormir après son entretien avec le psychologue. Pour s'extirper de ses idées noires et tenter de se défaire de sa culpabilité, elle s'est lancée dans cette récolte de données sur le suspect. Cécile, qui n'a dormi que deux petites heures, a tout avalé et digéré au fur et à mesure, pour se préparer au mieux en attendant que Pereira soit laissé entre leurs mains par le médecin de l'hôpital.

À présent, il est là et elle sait tout ce qu'il y a à savoir sur lui. Théoriquement, elle est prête. Pourtant elle hésite,

repousse le moment de se lancer, en proie à une appréhension insensée.

Elle a pourtant déjà eu affaire à bien plus dur que lui, mais face à cette silhouette inerte et vide, et vu les circonstances, elle a un mauvais pressentiment. Ce n'est pas précis, c'est indéfinissable, mais elle sent au plus profond d'elle-même que quelque chose ne colle pas.

Tout ce qu'elle a pu lire sur Sylvio Pereira décrit un individu solide, narcissique, et extrêmement sûr de lui. Les PV de ses précédentes gardes à vue laissent deviner un homme coriace, qui ne se démonte pas et qui a pour habitude de tenir tête avec obstination et arrogance.

Mais l'homme qu'elle a actuellement sous les yeux, a l'air totalement perdu, apathique et faible. De temps à autre, il rompt son immobilité par des mouvements étranges. Il regarde en l'air, dans le vide, lève le menton, comme s'il cherchait quelque chose, une présence invisible.

L'inquiétude qui la dévore n'a rien à voir avec lui, mais plutôt avec la possibilité que l'interrogatoire qu'elle s'apprête à mener ne conduise à rien. Cette perspective la rend anxieuse. Cet homme représente en effet la dernière chance pour l'équipe de pouvoir obtenir quelque chose, des informations, des indices, des éléments utiles à la poursuite des investigations. Mais ça se présente plutôt mal : un koala bourré de morphine serait plus énergique.

« Il y a vraiment quelque chose qui ne colle pas, finit-elle par dire à Michel. Toute la paperasse que j'ai dégotée sur lui décrit le contraire de ce qu'on a sous les yeux. »

Elle parle à voix basse, pour ne pas réveiller Romane qui s'est endormie sur le canapé. Malgré le choc psychologique violent qu'elle vient d'endurer, la fatigue a finalement eu raison d'elle.

Assis à côté de Cécile, le lieutenant hausse les épaules en signe d'incompréhension :

« Peut-être qu'il simule, propose-t-il en murmurant. Ou alors il joue à un jeu vicelard.

— Il ne simule pas, tout son corps me dit le contraire. Regarde comme sa main droite est agrippée à l'assise de sa chaise, les doigts crispés : il est complètement perdu, déboussolé, psychologiquement très fragile et instable. Ses clignements de paupières indiquent aussi un fort niveau de stress. Rien à voir avec le caïd à la tête dure et très sûr de lui que les collègues décrivent dans les procédures précédentes.

— J'ai juste survolé, avoue Grux. Mais c'est vrai que je ne m'attendais pas à ça.

— Regarde ses mouvements de tête. Il sonde le vide autour de lui. Il essaie de se concentrer. On dirait qu'il y cherche ou qu'il observe quelque chose.

— Mais quoi ? La pièce est vide.

— Je l'ignore, Michel. Quelque chose que lui seul peut percevoir, une production de son esprit... En tout cas, il présente tous les signes d'une pathologie mentale avancée.

— Et qu'est-ce que tu en conclus ?

— Je n'en sais rien... » reconnaît-elle, troublée.

La conversation s'éteint au profit d'un nouvel examen silencieux de l'écran. En observant les yeux de Pereira, la commissaire remarque que le sens concerné n'est pas la vue, mais l'ouïe. À certains moments, il incline et tourne la tête, comme s'il tendait son oreille gauche à des bruits indéfinis venant de derrière lui. Cette constatation lui fait parcourir une nouvelle fois la masse de documents empilés devant elle. Ses antécédents psychiatriques ne laissent pas penser qu'il souffre ou ait souffert de troubles psychotiques. Un rapport psychiatrique datant de 1997 souligne une personnalité narcissique, diagnostic confirmé lors d'une expertise en 2002, mais aucun signe de psychose ni même d'un terrain favorable. Pourtant, son attitude ressemble à celle d'un schizophrène en proie à des troubles de la perception et à des hallucinations auditives. Son attitude de retrait, de repli et de dissociation vient renforcer cette impression.

Pour ôter un doute de son esprit, elle attrape le téléphone et appelle le médecin qui s'est occupé de lui. Sans s'embarrasser

de formalités, elle lui demande si sa surdose ou le coup qu'il a pris sur la tête sont susceptibles d'avoir altéré son mental. Sans hésiter, l'homme répond par la négative, en expliquant que, dans le pire des cas, il pouvait souffrir de fatigue et d'irritabilité.

Elle le remercie vaguement et raccroche pour replonger sur la surface de l'écran. Cette image la dérange profondément, à l'instar du manque d'explications rationnelles. Elle a plus l'impression qu'elle est sur le point de se rendre à une consultation psychologique qu'à un interrogatoire de police. Elle hésite quant à l'angle d'attaque à adopter.

Le bruit de la porte d'entrée la sort de son embarras. Bruno Bassou et Gilles Bringard entrent dans la grande salle. Après de vagues salutations sans enthousiasme, ils se focalisent eux aussi sur le poste de contrôle. Romane, réveillée par l'arrivée des deux hommes, se lève et rejoint le groupe, sans un mot.

« Il a l'air à l'ouest ! confirme le commandant. Il est sonné à ce point-là ?

— Je n'en sais rien, répète Cécile en se levant. Mais on va en avoir le cœur net.

— Tu veux quelqu'un avec toi ? demande Michel.

— Non. Je vais y aller seule. Question d'habitude. Toi, tu vas commencer à éplucher ses comptes, ses finances. Il doit bien y avoir des traces de ses bénéfices quelque part.

— Je m'en occupe.

— Et moi j'y vais, souffle Cécile. Je dois trouver ce qui se cache derrière cette carcasse inerte. »

Devant une assemblée de journalistes locaux et nationaux, le commissaire divisionnaire Jean-Marie Frietblatt, torse bombé, regard dur, joue son rôle à merveille. Les questions fusent et seule son éloquence intimidante permet de faire régner un semblant d'ordre dans cette conférence de presse.

Une jeune femme au premier rang, travaillant pour le quotidien *L'Est Républicain*, parvient à se faire entendre au

milieu de tous ses confrères, agglutinés comme des vautours autour du podium installé dans le hall du SRPJ.

« Monsieur le directeur, vous êtes aujourd'hui considéré comme le bourreau des trafiquants de drogue. La saisie effectuée cette nuit constitue une prise record pour la région depuis un certain temps, mais des rumeurs affirment que cette affaire qui vient de prendre fin est directement liée aux événements tragiques de Wittenheim, à la Villa Venezia, en 2003. Vous confirmez ?

— En effet. Tout laissait supposer qu'un petit noyau de l'organisation de Bruno Guillon, démantelée en 2003, ait échappé aux mailles du filet de cette opération qui a coûté la vie à de nombreux collègues et amis. Ce petit groupe résiduel a su se faire discret un moment avant de se remettre en activité. Nos services ont réussi à faire le lien grâce à l'étude des produits distribués et à certaines méthodes employées à l'époque.

— On peut donc considérer que tous les membres de ce gang ont à présent été mis hors d'état de nuire ?

— L'affaire peut en effet être considérée comme close avec l'arrestation du nouveau caïd qui a pris la place de Guillon. Mais je tiens à souligner qu'il ne s'agissait pas d'un gang, mais bien d'une organisation criminelle structurée. Cette enquête, qui a duré plusieurs années, a finalement débouché sur un résultat positif et une franche réussite, grâce aux hommes de notre section stup et à leur travail acharné. »

Il donne la parole à une autre jeune femme, d'origine méditerranéenne, assistée d'un preneur de son et d'un caméraman. Les logos sur le matériel indiquent qu'il s'agit d'une équipe de France 3.

« Quel a été le rôle de la commissaire Cécile Sanchez dans cette affaire ?

— Elle est intervenue au départ, pour une suspicion de crimes à caractère sériel. Mais malheureusement, ses investigations n'ont pas abouti et elle a quitté nos services relativement vite, sans doute rappelée à Nanterre pour les besoins de son service.

— Mais il y avait bien de nombreux traits communs entre les assassinats de Saint-Louis, de Sélestat et de Wintzenheim, ainsi qu’avec celui du jeune homme abattu en plein centre de Colmar ?

— Rien n’a pu être clairement établi à ce sujet. Il s’agit manifestement de pures coïncidences, même s’il est vrai que ce vaste réseau de distribution de stupéfiants a contribué à une augmentation significative de la violence au sein de notre région. Il faut souligner que ce type d’économie parallèle est toujours accompagné d’une certaine forme de toxicité sociale.

— Il n’empêche que ces meurtres n’ont pas été élucidés, insiste-t-elle.

— Les investigations continuent. Avec notre suspect principal en garde à vue, nous aurons de nouveaux résultats. »

Il coupe cette journaliste et ses questions inconfortables en laissant la parole à un homme barbu du journal *L’Alsace* qui tient un dictaphone devant lui, comme si c’était un micro.

« Monsieur Frietblatt, vous êtes une référence en matière de lutte contre le trafic de drogue. Vous dirigez le service régional et pourtant vous continuez à vous rendre régulièrement sur le terrain. Pourquoi prendre ces risques ?

— J’ai commencé en bas de l’échelle et je le garde toujours en tête. Je vois trop de gradés qui oublient d’où ils viennent, par où ils sont passés, sans compter ceux qui n’ont jamais connu la rue. Je veux rester connecté à mes hommes. C’est pour ça que je continue à m’exposer, pour être avec eux au front. »

Les questions continuent. La plupart des journalistes présents ont été sélectionnés à l’entrée, certains sont payés pour éviter les sujets gênants. Jean-Marie Frietblatt, qui vient de prendre la pire engueulade de sa vie par le chef de la sous-direction des affaires criminelles, rayonne ici en public. La situation le rend intouchable. Il est le héros du jour et compte bien tirer profit au maximum de cette position, aussi bancal soit-elle.

Dimanche 3 octobre 2010 – 16 h 01 – Belfort

Lorsque Cécile pénètre dans la salle d'interrogatoire, Sylvio Pereira ne bouge pas d'un pouce. Il ne lève pas la tête. Pas même quand elle enclenche la caméra et s'assoit face à lui.

« Je suis Cécile Sanchez, de la DCPJ, se présente-t-elle. Vous savez pourquoi vous êtes là ? »

Le visage du suspect se lève enfin sur elle, et ses yeux vides viennent se poser comme deux papillons morts sur le regard de la commissaire. Paupières grandes ouvertes sur des iris bleus, comme usés par les siècles.

« Vous devez comprendre que les charges qui pèsent contre vous sont lourdes. Vous êtes en garde à vue pour une affaire de trafic international de stupéfiants et d'association de malfaiteurs, mais la liste pourrait bien s'allonger. On vous a expliqué vos droits à votre arrivée je suppose ?

— Oui... »

Premier mot de Pereira ; sa voix est aussi vide que ses yeux. L'impression immédiate qui saisit Cécile est que cet homme s'est fait arracher l'âme, qu'il n'y a devant elle qu'une enveloppe charnelle vide. Il se déraidit soudain, pose un coude sur la table et commence à se ronger les ongles de manière totalement compulsive : un signe de perturbation, passagère ou chronique, bien que les documents qu'elle vient de parcourir la font pencher vers la première hypothèse. Il n'a visiblement plus aucun repère, comme si son monde – sa vision de la réalité – s'était subitement écroulé sous ses pieds cette nuit.

« Vous aurez le droit de faire prévenir un proche et de demander un entretien avec un avocat à la fin de la première période de la garde à vue, c'est-à-dire dans un peu moins de quarante-huit heures, si le délai est renouvelé.

— Parce que vous imaginez qu'on va me laisser seul aussi longtemps ? »

Sa voix vient de changer, sa gestuelle aussi. Regard glacial, sourire en coin, il pose soudain les deux coudes sur la table et sa main gauche vient envelopper son poing droit.

Assurance soudaine et parfaitement illogique, constate-t-elle. Un vrai prédateur ! C'est comme si je n'avais plus le même homme face à moi.

Il fixe la commissaire un long moment puis recommence à contorsionner son cou, comme pour écouter quelque chose, un son ou des paroles destinées à lui seul. C'est l'oreille gauche qui cherche, indiquant un mode de communication tourné vers l'intérieur, parfaitement en adéquation avec les expertises psychiatriques le définissant comme un narcissique.

La seconde d'après, l'abattement retombe, la coquille vide est de retour, plus accablée que jamais. Face à ce sursaut, Cécile est fortement décontenancée. Elle ne sait pas comment aborder ce personnage cycloïde et instable dont les yeux dépourvus de toute émotion replongent sur le bois de la table.

« Vous attendez quelque chose ? lui demande-t-elle. Vous semblez chercher un contact ou une idée. Puis-je vous aider ?

— Non ! répond-il sans bouger. Elle seule peut m'aider. J'attends qu'elle revienne. Elle revient toujours !

— Qui ça, monsieur Pereira ?

— Ce n'est qu'une question de temps avant qu'on revienne me guider. Alors, je pourrai sortir d'ici et vous écraser tous. »

Sa vraie personnalité vient de remonter à la surface, mais très brièvement. Il tend à nouveau l'oreille mais ne semble pas trouver ce qu'il cherche.

« De qui parlez-vous ? demande Cécile pour maintenir l'échange. Un complice ? Un ami ?

— Tout ça vous dépasse, vous le verrez bientôt.

— Que verrai-je ? »

Sourire en coin en guise de réponse. Sylvio Pereira semble certain qu'une aide va lui être donnée mais il n'en révélera jamais la source à moins d'y être poussé, ce que Cécile décide de faire en modifiant son approche.

« Il ne viendra pas, et vous le savez, vous vous mentez. S'il avait voulu vous tirer de là, il aurait agi avant que nous n'arrivions à votre club. Il vous a lâché.

— Non ! s'empporte-t-il. La Voix ne me laissera pas tomber ! Elle attend simplement le meilleur moment pour me tirer d'ici. »

Cécile prend un coup au cœur : *la Voix*. Immédiatement, le dossier de la Villa Venezia lui revient en tête et sa mémoire fait le reste. Le procès-verbal de l'interrogatoire de Bruno Guillon la veille de sa mort : lui aussi a évoqué une voix qu'il désignait comme responsable de tout ce qui s'était passé. Les enquêteurs ont enterré le sujet sous le prétexte des effets de la morphine, ce que le médecin en charge de l'Artiste a bien voulu admettre comme une possibilité. Mais Guillon était héroïnomane, habitué aux effets d'opiacés bien plus puissants : la morphine ne pouvait pas le faire délirer. Ce que les policiers du SRPJ ont pris pour un délire dû au traitement était là bien avant.

Un symptôme ? se demande la commissaire. Non, impossible que deux personnes distinctes soient frappées de la même maladie mentale, dans les mêmes conditions.

C'est alors que la vérité explose brutalement au visage de la commissaire. C'est comme une bombe à l'intérieur de sa poitrine suivi d'un tsunami cérébral.

Non ! tente-t-elle de se persuader. Ce n'est pas possible !

Mais aucune déduction plus pertinente ne vient la soulager, l'extirper de l'inadmissible solution à cette énigme qui, de toute évidence, n'a rien de médical.

Elle laisse Pereira retomber dans son apathie profonde dans l'attente d'une aide qu'il croit faire partie de lui-même mais qui, de toute évidence, s'est évaporée dans la nature avec le reste de Borderline.

Anaïs Miller sort de la salle d'interrogatoire accompagnée de Michel Grux qui est resté avec elle tout au long de l'entretien avec le suspect.

Ils reviennent dans la grande salle de travail où Cécile Sanchez, bloquée sur l'image de Pereira, a commencé à se ronger l'ongle de l'index droit jusqu'au sang. Elle ne tourne même pas son regard vers eux ; ses yeux grands ouverts restent fixés sur l'écran, sur Pereira, de nouveau seul dans la pièce sinistre. Il semble être retourné parmi ses démons, ou plutôt leur absence.

La commissaire a décidé de faire appel à son mentor afin que cette dernière lui donne son avis. À peine son entrevue avec le gardé à vue terminée, elle lui a téléphoné, expliqué les grandes lignes tout en sollicitant son aide. Anaïs a accepté sans discuter et a immédiatement pris la route depuis sa petite maison à Bar-sur-Aube, près de Troyes. À peine deux heures plus tard, elle était là.

C'est une femme de petite taille, menue et élégante. Elle a soixante-neuf ans mais en paraît facilement dix de moins. Ses cheveux longs tirés et levés en chignon laissent une vue sans entrave sur son visage fin et délicat, avec quelque chose de félin sur les traits maquillés soigneusement. De ses yeux bleus très clairs se dégage une force incroyable. Quiconque se trouve face à ce regard comprend instinctivement qu'il est inutile d'essayer de la tromper.

En arrivant, après avoir chaleureusement salué son ancienne élève, elle s'est plongée dans la masse de données disponibles. Un quart d'heure lui a suffi pour en saisir l'essence. Sans perdre une minute, elle a demandé qu'on la conduise à Sylvio Pereira.

Grâce à la caméra de surveillance, Cécile a assisté à la totalité de l'entrevue entre le suspect et son mentor, n'en perdant pas une miette. Anaïs Miller est une pointure dans son domaine, cumulant deux doctorats, en psychologie et en criminologie, ainsi qu'une maîtrise de droit. Elle est aussi diplômée de l'Institut des hautes études de la sécurité intérieure. À présent à la retraite, elle se consacre presque exclusivement à l'écriture mais se voit encore régulièrement

sollicitée par les services de police et les tribunaux français pour travailler sur des dossiers difficiles.

Elle a enseigné durant toute sa carrière, notamment à l'Université de Poitiers où elle a rencontré Cécile, mais aussi à l'École des officiers de la gendarmerie nationale et à l'École Nationale Supérieure de la Police. Elle est également l'auteur d'une somme incroyable d'articles et d'essais qui ont permis à la machine judiciaire française de s'ouvrir à des notions telles que la victimologie, la psychocriminologie, l'agressologie, entre autres sciences humaines et sociales. Son travail passionné a permis une approche et une analyse différente de la criminalité à une époque où le pays en avait réellement besoin.

Cette dernière s'approche de la commissaire en toussotant, pour l'arracher de son hébétude et attirer son attention. En même temps, elle tire une cigarette blonde d'une boîte chromée, l'allume et commence à tirer dessus de longues bouffées gourmandes. Cécile quitte enfin l'écran. En voyant l'expression qui tapisse le visage de son professeur, devenue une amie proche avec le temps, elle comprend que ses craintes étaient fondées.

« C'est bien ça ?

— En effet, répond Anaïs. Il s'agit bien de suggestion, mais à un niveau très poussé. Il y a aussi des traces d'un lavage de cerveau, au sens propre, ayant entraîné une dépersonnalisation totale du sujet, provoquée sciemment. »

Un long regard silencieux se tisse entre elles. Michel Grux, lui, est visiblement largué. Il a compris les grandes lignes mais son manque de connaissances en la matière le protège encore de l'incroyable vérité.

« On est face à un viol psychique, poursuit-elle. Souvenirs implantés, modifications profondes du mode de raisonnement, destruction méthodique de toutes les défenses mentales ; il a été pénétré et minutieusement vidé pour ensuite être utilisé comme une marionnette. Je n'ai encore jamais vu une chose pareille de toute ma carrière. »

Nouvelle pause. Anaïs Miller jette son mégot dans un gobelet de café presque vide, lisse son tailleur gris du plat des mains et s'assoit face à la jeune femme avant de reprendre :

« Bien entendu, j'ai déjà été confrontée à des cas de manipulation, souvent des individus faibles sous l'emprise de personnalités dominantes, ou des victimes de sectes. Mais ici on est au-delà de tout ça. Il n'a réellement pas conscience de ce dont il a été victime. Il ne simule pas et croit dur comme fer qu'une voix intérieure l'a guidé durant toutes ces années.

— Qui serait capable d'une telle prouesse ? finit par articuler Cécile. Ça implique des connaissances très poussées.

— C'est une certitude.

— Tu penses à un professionnel ?

— Ce serait l'hypothèse la plus crédible, même si j'ai du mal à imaginer un psychiatre ou un psychologue se livrer à des pratiques aussi condamnables. Mais tout est possible.

— Et un autodidacte ? »

La vieille femme pose son index sur ses lèvres et plisse les sourcils. Elle prend quelques secondes pour réfléchir à cette possibilité avant de répondre sans trop de conviction.

« C'est une option envisageable. Une personne très intelligente, ayant étudié le sujet toute sa vie, serait théoriquement capable d'une telle prouesse. Mais ça implique un certain âge...

— Ou alors une personne extrêmement charismatique ? suggère Cécile. Quelqu'un possédant un fort magnétisme et qui aurait travaillé ce don avec suffisamment d'assiduité pourrait y parvenir, non ?

— Oui, bien sûr, c'est concevable, répond Anaïs. En imaginant un individu cumulant des qualités innées très développées, ayant étudié les techniques d'hypnose et de suggestion, ce n'est pas exclu. Mais des connaissances poussées en psychologie clinique restent, à mon sens, indispensables à la réalisation d'un tel exploit.

— Tu as pu estimer la suggestibilité du suspect ?

— Dans son état, c'est impossible, affirme Anaïs. Mais si j'en crois son dossier médical, il devait être relativement résistant par nature. Son âge n'arrange rien non plus car il a plus de quarante ans.

— Et la réceptivité décroît lentement après vingt-cinq ans, termine la jeune femme. Le subconscient est de moins en moins accessible avec le temps.

— En effet. Ça nous fait deux raisons de penser qu'il ne représentait certainement pas une proie facile. Ajoutons le fait qu'il n'était pas très émotif, bien au contraire, et ça en fait une troisième.

— C'est bien ce que je pensais, souffle Cécile. Donc il n'était pas une victime idéale. La personne qui s'est attaquée à son mental n'a pas choisi le candidat le plus malléable.

— Je suis d'accord. Ce qui me fait dire que notre marionnettiste est un virtuose. Il a été capable, par deux fois au moins, d'entrer dans l'entourage de sa cible, de s'y dissoudre jusqu'à faire oublier sa présence physique lorsqu'il donnait ses ordres ou implantait ses idées. Le tout sans que la victime n'ait conscience que c'était une véritable personne qui lui parlait. »

La commissaire pose son front sur sa main, coude en appui sur la table. Ses yeux se perdent dans le vide.

« Mais l'auteur de cette intrusion psychique a pu utiliser des outils pour se faciliter la tâche, ajoute Anaïs Miller. C'est même plus que probable.

— Tu penses à l'utilisation de narcotiques ?

— L'utilisation de certains barbituriques, comme l'amytal, le pentothal, ou le thiopental, permet d'abaisser suffisamment la conscience en plongeant le sujet dans un état de somnolence narcotique. Plus simplement, le diazépam peut faire l'affaire. Il y a aussi les stupéfiants : GHB, PCP, MDEA. Les solutions sont nombreuses. C'est contreproductif pour de l'hypnose thérapeutique mais d'une efficacité "stupéfiante" pour de la suggestion malveillante et de l'hypnose abusive.

— Je pensais qu'on ne pouvait pas forcer quelqu'un à des actes contre-nature de cette manière, intervient Michel Grux.

— C'est exact ! confirme la psychocriminologue. Mais dans le cas présent, la question ne se pose pas. On n'a pas forcé un honnête citoyen à commettre des crimes. On a poussé un criminel à aller plus loin dans ses activités, à modifier et contrôler sa façon d'agir. À chaque fois qu'il entendait cette voix, le manipulateur était là, près de lui. Il lui parlait réellement et lui donnait des ordres suggérés pour orienter sa personnalité criminelle et ses actions dans les directions voulues.

— J'aurais tout imaginé sauf ça... souffle Cécile, abattue. Cette organisation défie toutes les règles de la criminalité. »

D'un seul coup, toute la fatigue accumulée s'abat sur elle. Les traits délicats de son visage se voilent d'un masque d'inquiétude et de stress. L'abattement la gagne. Face à ce spectacle, la vieille femme a un sourire triste. Elle pose sa main sur l'épaule de sa protégée et tente de la réconforter.

« Tu sais, j'ai toujours su que tu serais la meilleure. Dès les premiers cours, j'ai senti cet énorme potentiel en toi et je ne me suis pas trompée. Même si la situation n'en laisse rien paraître, et même si ton travail a été saboté, tu ne dois pas te décourager.

— J'ai échoué, Anaïs. J'avais toutes les cartes en main, la confiance de ma direction...

— Ne te laisse pas abattre ! coupe le professeur. Rien de tout ça n'est de ta faute et tu dois te focaliser sur le positif.

— Tu as raison, mais après cette chute, je ne vois pas comment je pourrais remettre mon groupe en selle.

— Déjà, tu raisones mal. Cette situation est pour toi une occasion de reprendre le fil de ton enquête avec un angle nouveau. Tu dois remonter une nouvelle équipe, sans forcément éliminer tout le monde, mais en revoyant les nécessités que ce bouleversement implique. »

Devant l'absence de réaction de son élève, qui semble sombrer lentement au plus profond d'un gouffre de découragement, Anaïs Miller se fait plus insistante. Elle se penche en avant, resserre son étreinte sur l'épaule fine pour

forcer leurs regards à se fixer l'un dans l'autre. Sa voix se renforce en intensité, se creuse, gagne en profondeur.

« Tout ce que tu as appris durant cette première manche reste une somme de victoires sur eux. Tu vas travailler sur les profils des membres que tu as repérés, revoir toute la matière accumulée, les données, les enregistrements, les vidéos, les archives ; avec un œil neuf, tu pourras redéfinir l'ensemble et t'approcher de cette éminence grise que tout désigne comme le cerveau de l'organisation.

— Mais ils vont disparaître, rétorque la commissaire. Ils vont se méfier à présent.

— Sans doute, mais ils vont réapparaître, tu peux en être certaine. Tout laisse à penser qu'ils vont effectivement se replier un moment et se réorganiser, mais leur retour n'en sera que plus fulgurant. Laisse-les croire qu'ils pourront reprendre leurs activités impunément et agis en conséquence. »

Un silence lourd pèse sur la pièce. Michel profite de ce moment de flottement pour sortir et aller boire un café. À présent seule avec son mentor, Cécile acquiesce sans trop d'enthousiasme.

« Tu as sans doute raison. Mais c'est dur...

— Il y a un homme là-dessous, devine Anaïs. Je me trompe ?

— Non, tu as raison : l'agent du SIAT qui travaillait sous couverture. Il a été obligé de partir avec eux pour ne pas se faire tuer. On a perdu tout contact.

— Et ?

— Et je tiens à lui, avoue-t-elle en baissant les yeux. Je suis morte d'inquiétude.

— Parle-moi de lui.

— C'est un personnage très complexe, commence-t-elle. C'est un être sensible et torturé.

— C'est pour ça qu'il te plaît », dit la vieille femme avec un sourire sérieux.

Cécile rougit et détourne son regard avant de répondre.

« Sans doute. Les agents infiltrés ont une identité factice, une sorte de rôle dans lequel ils doivent se plonger profondément. Zacharie en a fait une véritable seconde personnalité, comme un négatif un peu trop réel.

— Syndrome de Zelig ? »

Même si Cécile avait jusque-là refusé de l'admettre, elle ne peut qu'approuver le diagnostic d'Anaïs. L'agent est un véritable caméléon qui absorbe le milieu qu'il infiltre, celui du crime organisé. Fabio Costes existe vraiment et est complètement différent de Zacharie Coscas. C'est le principal danger qui guette les flics sous identité d'emprunt, leur double menace parfois leur vraie nature.

« Oui, j'en ai peur, avoue la commissaire. Il en a tous les signes.

— C'est vrai que c'est une pathologie sérieuse, mais c'est sans doute ce qui va le sauver.

— Tu n'imagines pas à quel point je le souhaite !

— Tu l'aimes ?

— Oui ! répond Cécile sans hésiter. Je sais que je n'aurais jamais dû briser la distance entre lui et moi, mais c'est trop tard.

— C'est le risque. Dans nos métiers, on ne s'accroche jamais au banal. L'ordinaire perd tout intérêt. Mais ça pourrait être pire, tu aurais pu t'amouracher d'un tueur en série. »

Pour la première fois depuis ce qui lui semble avoir été une éternité, Cécile rit. C'est un rire timide mais il rassure Anaïs Miller.

« Tu vois, reprend cette dernière, il y du positif dans tout ça. Si je ne me trompe pas, ton agent double est une pointure dans son domaine. Il va lutter et se battre pour s'en tirer. Il est avec eux en ce moment, et c'est pour toi une possibilité de pouvoir gagner des yeux et des oreilles dans les rangs ennemis.

— Je suis d'accord. Mais c'est tout de même plus compliqué que ça.

— Je sais, avoue Anaïs. Mais garde le côté positif des choses en tête. Il sera bien assez tôt pour toi, quand cette affaire sera bouclée, de t’occuper du salut de son âme. »

Dimanche 3 octobre 2010 – 22 h 43 – Marlenheim

Enfermé depuis près de dix-huit heures dans un petit appartement délabré, ou plutôt un squat, dans un patelin à vingt kilomètres à l'ouest de Strasbourg, Fabio Costes attend que la situation se débloque.

Lolita No les a guidés ici, dans cette planque de secours. Ce lieu est un véritable cauchemar. Humidité, murs couverts de moisissure, installations électriques HS, pas d'eau courante, mobilier bon pour la décharge... Tout dans cette tanière infâme respire l'insalubrité.

Ils s'éclairent à la bougie, de jour comme de nuit, les fenêtres étant recouvertes de larges pièces de carton scotchées à même les vitres. Heureusement, pour passer le temps, la borgne lui a laissé emprunter un des huit livres qui étaient dans son sac. Après avoir dormi quelques heures, l'homme tente d'oublier sa position délicate en lisant un essai de Daniel Guérin sur l'anarchisme. Lolita est plongée dans *Speed*, de William Burroughs Junior. Mais si son œil unique semble collé aux pages, il fait régulièrement des allers-retours vers Fabio.

Elle lui a repris le flingue qu'elle lui avait confié et il est à nouveau désarmé. Rien d'autre à faire que de rester tranquille et attendre de voir ce que le sort lui réserve. Paradoxalement, ces dernières heures passées avec la Borderline l'ont mis en confiance. Son petit jeu de guide zélé et dévoué s'avère avoir fonctionné et atténué sa méfiance.

Malgré tout, il ne sait rien de ce qui l'attend. Elle ne lui a absolument rien dit à ce sujet. Alors que Lolita pose son livre pour préparer des lignes de cocaïne, il tente d'en apprendre un peu plus sur ses projets.

« On va rester ici longtemps ?

— T'es pas bien ici ?

— Si, mais je suis conscient d’être encore en sursis, et l’attente du verdict est un peu stressante.

— Je comprends, *Billy Boy* ! Mais je suis comme toi, je ne sais pas quand on aura l’autorisation de bouger ou quand quelqu’un va venir nous rejoindre.

— Tu n’as pas un téléphone ?

— Si. Mais il est hors de question que je remette la puce à l’intérieur. Nos règles sont très strictes dans de telles situations. C’est pour ça que je ne suis pas encore morte ou en prison.

— Je vois... » souffle-t-il sans insister plus.

Elle replonge dans son livre après avoir sniffé deux belles lignes et passé le boîtier de CD. Il en fait autant et soupire d’aise sous le coup de fouet jouissif que lui donne la coke.

Il se passe une heure avant qu’une voiture ne se gare devant l’immeuble. Comme montée sur ressort, Lolita se dresse avec son Taurus dans la main droite et, de la gauche, écarte le carton de la vitre. Après vérification, son visage crispé se détend et se dirige vers la porte pour accueillir les arrivants.

Le premier, Fabio le reconnaît comme Ernest. L’homme est bien portant mais également très musclé. Sa capuche est abaissée, il peut voir son visage et ses cheveux rasés à l’exception d’une crête courte. Le bas de son visage est mangé par une barbe de plusieurs jours.

La femme qui l’accompagne, plus grande que lui, a le crâne rasé à blanc. Son visage, taillé au couteau, a l’air d’un présentoir pour des yeux bleus mobiles qui dissèquent chaque détail. Après avoir salué Lolita, ce regard de glace vient se poser sur Fabio, sourcils froncés par une contrariété évidente.

« C’est quoi, ça ? assène-t-elle. T’es devenue folle ?

— Il m’a aidée à quitter Belfort, se défend la balafrée. Sans lui, je serais morte. J’ai donc décidé de lui laisser la vie sauve et de proposer sa candidature au...

— Mais tu délires ! coupe-t-elle. C’est le pion de Belfort ?

— Ouais ! Et alors ? »

La tension grimpe et Fabio sent toute la pression s'accumuler autour de son cas. Il commence à mesurer la folie de sa tentative d'infiltrer le réseau. La fille fait signe à Ernest de le surveiller et entraîne Lolita dans une autre pièce. Des éclats de voix se font entendre, une dispute étouffée dont le contenu reste inaudible, mais le ton monte. Ernest fixe Fabio sans bouger, un automatique au bout du bras. Il est aussi immobile qu'une statue, malgré les cris qui proviennent de l'autre côté de la porte. Maintenant, la dispute s'entend depuis le salon :

« C'est un risque qu'on ne peut pas prendre !

— Bien sûr que si, Mary ! Tu ne sais rien de lui. Je suis certaine qu'il peut nous apporter beaucoup.

— Non ! Que des emmerdes !

— Et tu veux que je fasse quoi ? Que je t'écoute sagement ? Tu n'as aucun ordre à me donner, Mary !

— Tu crois ça ?

— J'en suis certaine ! Qu'est-ce que tu vas faire, hein ?

— Tu vas voir ce que je vais faire ! »

Les cris cessent, remplacés par des bruits de pas.

Un pistolet automatique à la main, Mary déboule dans la pièce où les deux hommes se font face en silence. Elle engage une balle dans la chambre de tir et débloque la sécurité en marchant à grands pas vers le fauteuil sur lequel Fabio est assis. Arrivée devant lui, elle le braque en plein visage. L'agent voit la gueule du calibre entre ses yeux et une détermination sans appel dans ceux de Mary. Pendant quelques secondes, il se voit mort, mais Lolita arrive à son tour et braque sa complice de son revolver chromé.

« Tu ne me dis pas ce que j'ai à faire, pigé ? »

En pivotant sur ses hanches, Mary vient pointer son flingue sur la borgne. Les deux femmes s'affrontent, la mort dans le regard, ce qui fait immédiatement réagir Ernest :

« On se calme ! Pas question d'en arriver là ! Rangez vos armes ! »

Mais elles n'obtempèrent pas. Elles gardent cette position meurtrière. Les doigts se crispent autour des crosses et sur les queues de détente.

« Qu'est-ce qui t'arrive, là ?! demande Mary. Tu penses avec ta chatte ? T'as envie que je te refroidisse pour la queue de ce connard ?

— Ce n'est pas après sa queue que j'en ai, pauvre conne ! Il m'a tirée d'un guêpier sans nom et c'est une bonne recrue. Tu n'étais pas sur le terrain. Ernest et moi étions à Belfort. Il confirmera que c'est un homme de valeur.

— C'est le cas ! répond l'homme sans hésiter. Mais là n'est pas le problème.

— Où est le problème alors ? demande la chauve en ricanant. C'est hormonal ?

— Le problème, c'est que deux éléments de Borderline sont en train de se menacer de mort, crache-t-il en levant soudain la voix. Alors vous baissez toutes les deux vos armes ou c'est moi qui vais m'en charger ! »

La menace semble porter, et le fait que le calme de l'éclaireur se brise d'un coup, laissant jaillir une autorité sans appel, refroidit instantanément les deux paquets de nerfs qui abaissent les canons de leurs flingues en même temps. Fabio peut souffler, se décoller un peu du dossier du fauteuil et poser à nouveau ses fesses sur l'assise.

« Vous êtes folles ? continue Ernest. Vous avez failli vous entretuer ! Alors maintenant on m'écoute, d'accord ? »

Elles acquiescent de concert.

« On va se rendre à l'abri, ordonne-t-il. Le cas sera soumis et s'il doit mourir, il mourra ! Mais pour l'instant il est hors de question qu'on prenne cette décision. Lolita est en droit de présenter un candidat, comme tous les membres de son rang. À présent, on y va. On nous attend. »

Lundi 4 octobre 2010 – 11 h 02 – Belfort

À bout de force, écrasée par la fatigue et le stress, Cécile est seule dans son espace de réflexion depuis presque trois heures. Elle aurait déjà dû commencer à tout débarrasser pour libérer les locaux qu'elle n'a plus aucune raison d'occuper à présent, mais le cœur n'y est pas. Autour d'elle, des photos, des rapports, des cartes criblées de repères colorés et de notes : toute cette documentation punaisée sur les murs, et même au plafond, la noie totalement. Elle y est prise comme dans une toile d'araignée, tel un insecte faible, résigné, qui a renoncé à agiter ses ailes pour s'échapper. Entourée par les visages des victimes, et envahie par celui de Zacharie, elle est sur le point de fondre en larmes lorsqu'on frappe à la porte. Au lieu d'autoriser à entrer, elle soupire, se lève et sort.

Michel Grux lui fait face, la mine aussi décomposée que la sienne. Ses yeux sont flous, son teint est pâle. Cette défaite l'a marqué, lui aussi.

« Un couple est à l'accueil, dit-il. Il veut te voir.

— De qui s'agit-il ?

— Les voisins de l'appartement de l'avenue Jean Jaurès. Frédéric et Anne Jacquard, ceux que Lolita a attachés pour pouvoir s'enfuir. Ils te demandent personnellement. »

Soudain, le cœur de Cécile se met à battre à tout rompre. Comment n'y a-t-elle pas pensé avant ? Ce sont les dernières personnes à avoir vu Zacharie à Belfort.

« Merci, Michel ! » dit-elle en partant les rejoindre.

Elle descend les trois étages en courant et arrive, essoufflée, dans le hall de l'hôtel de police. Elle repère immédiatement le couple, assis sur des chaises inconfortables.

« Cécile Sanchez, se présente-t-elle. Vous vouliez me voir ?

— Oui, répond la femme.

— On va aller dans un bureau, nous serons plus à l'aise. »

Les Jacquard la suivent jusqu'à une petite pièce quasiment vide, mis à part une table et quatre chaises. Cécile les invite à s'asseoir.

« Que puis-je faire pour vous ? demande-t-elle sans tarder.

— C'est que... c'est un peu particulier.

— Expliquez-moi !

— Lorsque nous avons été interrogés, nous n'avons pas tout dit. »

Face à l'expression étonnée qui tapisse le visage de leur interlocutrice, les deux époux se regardent, gênés. Le mari se décide finalement à s'expliquer après de longues secondes d'un silence pesant :

« La nuit de notre agression, il y avait une femme et un homme. C'est lui qui nous a attachés, sur ordre de sa complice. Mais pendant qu'elle vérifiait l'appartement, il a demandé qu'on vous transmette un message.

— On ne savait pas s'il fallait en parler aux autres policiers, reprend Anne. Un criminel qui laisse un message à un commissaire de police, c'est assez inhabituel.

— Vous avez bien fait, même si je n'ai rien à cacher. L'important est que j'aie ce message. Que disait-il ?

— C'est assez étrange.

— C'est-à-dire ?

— Il a dit qu'il faisait ça pour vous, que vous ne deviez pas vous inquiéter. Ensuite, il a dit qu'il allait plus loin pour voir l'ennemi de l'intérieur. Je n'ai rien compris... »

Les larmes de Cécile, qui pour sa part saisit très bien le sens des paroles de Coscas, affluent sans qu'elle ne puisse les retenir. Elle s'excuse et remercie vaguement le couple avant de sortir rapidement. Les deux visiteurs affichent un air d'incompréhension.

Sans détour, la commissaire se dirige vers les toilettes, s'enferme dans une cabine et éclate en sanglots. Elle ne sait pas quoi penser, mais étrangement, ce que viennent de lui dire ces gens lui offre un rayon de lumière : Zacharie a infiltré Borderline. Tout du moins a-t-il essayé. Le fait que son corps n'a pas été retrouvé peut être perçu comme un signe positif. L'étude de l'organisation montre que ses membres ne cherchent pas à cacher leurs victimes, sans doute pour éviter de laisser la moindre trace exploitable autour des corps. Si Lolita No s'était débarrassé de Zacharie, il y aurait une scène de crime et un cadavre, à n'en pas douter.

Il est donc possible que l'agent du SIAT ait finalement réussi à les infiltrer. C'est en tout cas le dernier espoir auquel Cécile peut raisonnablement se fixer.

Si quelqu'un est capable de réussir une telle prouesse, c'est lui. Son mental divisé en deux instances – Zacharie Coscas et Fabio Costes – lui aura donné une chance là où n'importe qui aurait échoué, ou aurait abandonné, par peur de plonger si loin sans aucune protection, en rompant tout contact.

Il n'est peut-être pas mort ! se rassure-t-elle. Son personnage a pu prendre les commandes, brisant toute attache avec ses fonctions, avec l'administration. Avec le réel.

Elle décide de se raccrocher à cette perspective.

Lundi 4 octobre 2010 – 17 h 02 – Belfort

Cécile est en train de terminer le rangement de ses affaires, la mort dans l'âme, lorsque son téléphone portable vibre dans sa poche. Un coup d'œil à l'écran lui indique que l'appel provient du standard du SRPJ de Strasbourg, ce qui ne l'enchant guère. Ces derniers temps, elle a eu sa dose de Frietblatt & Co et ne désire pas en avaler une nouvelle portion. Elle se décide néanmoins à décrocher.

« Commissaire Sanchez ? demande une voix féminine.

— À qui ai-je l'honneur ?

— Lieutenant Régine Lamberti, correspondante du département Bas-Rhin de l'OCRVP. Nous nous sommes rencontrées à votre arrivée au...

— Oui, je me souviens très bien de vous, lieutenant. Je suis heureuse de vous entendre. Que puis-je faire pour vous ?

— Rien en réalité, répond-elle avec une gêne dans la voix. C'est plutôt moi qui ai quelque chose à vous annoncer.

— Dites-moi...

— Les deux victimes dans la fusillade qui a eu lieu dans la forêt de Geudertheim ont pu être identifiées, annonce Régine. Il s'agit de Stéphane Frey et Olivier Schein.

— C'est censé me dire quelque chose ? l'interroge Cécile.

— Non, mais je vous envoie des documents les concernant. Je pense qu'il faut que vous soyez au courant.

— Au courant de quoi ?

— Vous vous souvenez que je vous avais parlé d'un nombre important de disparitions inquiétantes sur mon secteur ?

— Oui, en effet.

— Ce que je ne vous ai pas précisé, c'est qu'il s'agissait surtout de jeunes adultes, entre dix-huit et vingt-cinq ans. Ces deux gosses faisaient partie de ces cas. Ils ont, tous les deux, été signalés disparus en octobre 2009, à des dates très proches. »

Un coup de massue s'abat sur Cécile qui en reste muette. La coïncidence est trop énorme pour être le fait du hasard.

« Je suis consciente de l'étrangeté de la coïncidence. C'est pourquoi j'ai repris les saisies informatiques pour tenter de trouver des points communs, en plus de l'âge des personnes concernées.

— Et ça a donné quelque chose ?

— Oui et non, c'est un peu confus. Primo, il y a des individus de sexe masculin comme de sexe féminin, sans trop de différence proportionnelle. Mais un détail m'a frappée. »

Devant l'hésitation évidente du lieutenant à poursuivre, Cécile Sanchez décide de l'encourager :

« Allez-y ! Dites-moi tout !

— Ce n'est pas à moi qu'incombe la tâche de faire ce type de conclusion et de recoupement, cependant, il y a quelque chose qui a vraisemblablement échappé à l'office.

— C'est-à-dire ? s'impatiente la commissaire.

— Les disparitions semblent avoir lieu par vague, chaque année depuis 2008, en mars et en octobre. Ce n'était pas évident la première année mais en 2009 et au mois d'avril dernier, le nombre a augmenté de manière significative.

— Vous pouvez m'envoyer un compte rendu de vos observations aussi vite que possible ?

— Bien entendu. Je vous envoie tout par mail.

— Merci, ça va beaucoup m'aider. »

En raccrochant, Cécile cherche à mesurer l'impact de ces éléments sur la suite du dossier : un nouveau point de départ possible. Même si elle cherche à relativiser, à se préparer à un

éventuel cul-de-sac et à s'épargner une fausse joie, cette nouvelle lui redonne le coup de fouet dont elle avait besoin.

Tout cela ressemble fort à une campagne de recrutement, et même si le mode de fonctionnement et les détails lui échappent encore, il s'agit de fondations solides pour reprendre le travail et aller chercher les Borderline là où ils se terrent. Dans les replis les plus sombres du corps social.

Et retrouver Zacharie...

Elle se dirige vers la salle d'interrogatoire dans laquelle Bassou et Grux cuisinent une nouvelle fois Pereira, en pure perte. La garde à vue serait assurément prolongée, mais il est évident que ni eux, ni elle, ni qui que ce soit ne parviendra à en tirer plus ; autant faire la conversation avec une huître.

Elle interrompt ses subordonnés qui s'escriment, avec l'énergie du désespoir, à tenter de tirer quelque chose de cette coquille vide. D'un geste, elle leur fait comprendre que c'est terminé puis s'adresse au suspect :

« Je vous défère au parquet où le juge d'instruction vous entendra, explique-t-elle. Ensuite, vous serez présenté au juge des libertés et de la détention qui va statuer sur votre mise en détention provisoire dans l'attente du procès. »

L'intéressé semble à peine comprendre ce qu'elle lui dit, mais Cécile décide de ne pas insister. La suite ne dépend plus d'elle. S'obstiner plus serait une pure perte de temps.

D'un signe de tête, elle invite ses collègues à sortir et à la suivre à la machine à café. Tout le monde se sert pendant qu'elle distribue les consignes :

« Michel, je te charge d'accompagner Pereira à Strasbourg. Je vais ordonner le transfert. »

Elle se tourne ensuite vers Bruno :

« Vous pouvez rentrer avec vos hommes. Je ne tiens pas à priver votre service de leurs effectifs plus longtemps. Et puis il va falloir préparer la cérémonie pour nos collègues. »

Sur ces mots, sa voix s'étrangle. Péniblement, elle parvient à avaler ses larmes et à reprendre.

« Vous pouvez prendre Romane avec vous ?

— Bien sûr.

— Le lieutenant Vachet termine en ce moment la dépose du matériel de surveillance. Le commandant Hullschmidt va l'aider et ils repartiront ensemble.

— Hullschmidt est déjà sorti de l'hôpital ? s'étonne le chef de groupe de l'OCRTIS.

— Il a signé une décharge. Je n'approuve pas mais je le comprends. Il se trouve dans une situation particulièrement délicate avec la disparition de son agent.

— Et vous ? Vous ne rentrez pas ?

— Pas tout de suite, non. J'ai encore quelques détails à vérifier ici pour finaliser mon rapport. Mais je serai rentrée pour les obsèques. »

Les trois flics boivent en silence leur énième café de la journée. Ils sont à bout de force et sur les nerfs, la fatigue est lisible sur leur visage. Cependant, la commissaire note que le lieutenant Grux semble préoccupé, un peu perdu. Elle décide d'attendre que Bruno sorte pour le questionner :

« Qu'est-ce qui te tracasse, Michel ?

— Rien...

— Ne me raconte pas de salades. »

Le Chacal écrase son gobelet vide, baisse les yeux et allume une cigarette, ignorant à nouveau splendidement les lois antitabac. Il met presque une minute avant de répondre.

« On a échoué. L'enquête est finie et tu m'envoies escorter Pereira au parquet. J'ai bien compris que j'allais retourner dans mon placard, t'as plus besoin de moi.

— Tu te trompes, Michel. »

Il lève les yeux sur elle et la fixe en silence.

« Je veux que tu accompagnes le suspect parce que tu connais le tribunal et que je n'ai aucune envie de croiser Frietblatt ou ses hommes. Pendant ce temps, je termine ce que

j'ai à faire ici. Demain je rentre à Nanterre et tu viens avec moi.

— Et je vais faire quoi à Nanterre ?

— Tu vas intégrer ton service, rencontrer tes nouveaux collègues et ton chef. Tu fais officiellement partie de la Section Spéciale de l'OCRVP. »

Mercredi 6 octobre 2010 – 16 h 05 – Nanterre

Après des obsèques nationales en grande pompe pour le commandant David Cohen, le capitaine Thierry Dussel et le lieutenant Nasser Lalaoui, organisées devant le siège de la DCPJ, Cécile Sanchez et Michel Grux entrent dans le bâtiment, suivis par l'ombre de Romane qui les quitte au rez-de-chaussée pour aller prendre rendez-vous avec la psychologue. Le reste de la section spéciale est demeuré à l'extérieur, où la majeure partie des collègues et des proches des défunts partagent leur peine.

Arrivés à l'étage de l'OCRVP, le lieutenant découvre son nouvel espace de travail. Ils sont arrivés dans la matinée et n'ont pas encore eu le temps d'y passer, Cécile a d'abord conduit Michel dans le logement provisoire qui a été mis à sa disposition, en attendant qu'il trouve mieux. Le temps d'un déjeuner dans une brasserie, il a fallu se rendre à la cérémonie.

Cécile, les images de ces funérailles toujours en tête, conduit à présent la visite des locaux pour Michel, profitant que ceux-ci soient vides. Le lieutenant est impressionné par les salles d'interrogatoire ultramodernes, avec des sas d'observation, des dispositifs audio et vidéo dernier cri et du mobilier flambant neuf. Jamais dans sa carrière il n'avait vu quoi que soit de comparable.

Dans la salle de la Section Spéciale, la commissaire annonce au nouvel arrivant qu'il occupera le bureau de Paul Baptista. Ce dernier s'installera à la place du commandant Cohen, le temps que l'équipe soit réorganisée.

« Vu les circonstances, ce changement sera bientôt officiel, ajoute-t-elle. La mort de David Cohen laisse un vide.

— Je comprends... » soupire Grux.

La tristesse qui se dégage de la commissaire est palpable, déchirante, créant un malaise et un grand vide entre eux. Lorsqu'elle s'en aperçoit, Cécile se force à sourire, simulant un regain d'énergie peu crédible.

« Je vais faire en sorte que tout soit prêt demain matin, promet-elle. Je vais m'occuper moi-même de vider les affaires de David et de rendre ses effets personnels à son épouse. Baptista libérera son poste dans la foulée et tu pourras t'installer rapidement.

— Bien... » se contente-t-il de répondre.

Ensuite, elle lui présente les autres bureaux, ceux des divers groupes, détaillant les fonctions de chacun, la salle de pause et les vestiaires. Pour terminer, elle lui indique la porte du bureau de Pierre Vallon, le directeur de l'office et le conduit dans le local du groupe SALVAC. Là, elle lui explique le mode de fonctionnement de cette colossale banque de données et du rôle des hommes qui y travaillent.

Au même moment, Richard Revel, le directeur général adjoint de la PJ, arrive dans le couloir. Il porte un costume noir de rigueur. Sa mine est grave. À sa droite, Guillaume Gillet, le directeur aux affaires criminelles, plus placide, n'affiche aucune expression décodable. À gauche, Pierre Vallon se déplace avec l'élégance qui le caractérise.

C'est ce dernier qui prend la parole en arrivant vers eux, un sourire nerveux sur les lèvres. Comme d'habitude, en présence de membres de la direction, il la vouvoie.

« Bonjour, commissaire. Heureux que vous soyez de retour.

— Moi de même, chef.

— Vous avez fait bonne route ? »

Ce ton de conversation neutre n'augure rien de bon. Visiblement, Vallon cherche à retarder l'évocation d'un sujet fâcheux. Une légère démangeaison sous l'aisselle droite, qui l'oblige à se gratter distraitemment, vient confirmer l'impression de Cécile.

« Oui, répond-elle. La circulation était fluide.

— Tant mieux... »

Il se tourne vers Michel et lui tend une main franche :

« Lieutenant Grux, je suppose ?

— C'est bien ça, répond-il.

— Je suis Pierre Vallon et je dirige ce service. J'espère qu'on va sortir de cette mauvaise passe et qu'on pourra faire du bon boulot ensemble. Vous nous excuserez mais nous devons nous entretenir avec la commissaire Sanchez. Vous pouvez visiter les locaux, profiter de la salle de documentation ou vous détendre en salle de repos. Nous n'en avons que pour quelques minutes. »

Michel Grux acquiesce et regarde Cécile partir avec les trois hommes vers le bureau du chef, la tête haute malgré l'angoisse qui la consume.

« Comprenez que nous avons parfaitement conscience que ce désastre n'est absolument pas de votre faute, insiste Revel. Et le fait que le responsable soit félicité m'est insupportable.

— À moi aussi, monsieur ! souffle-t-elle amèrement. Mais c'était la meilleure solution.

— Je suis content que vous le preniez comme ça, commissaire, rétorque-t-il. Je sais combien c'est difficile pour un flic de votre trempe de se voir retirer une affaire dans laquelle il s'est investi corps et âme. »

Cécile retient son souffle. De toutes ses forces, elle cherche à réprimer sa colère mais le masque qui se dessine sur son visage laisse tout transparaître.

« Retirer l'affaire ? répète-t-elle sèchement. Vous n'êtes pas sérieux ?

— Malheureusement, si. Mais il faut être réaliste après un tel fiasco, il est nécessaire de reprendre les investigations avec un regard neuf.

— Ce dont je suis parfaitement capable ! se défend-elle. Vous ne le savez sans doute pas mais j'ai de nouvelles...

— Stop ! coupe brusquement Guillaume Gillet sans hausser le ton. Les moyens mobilisés ont été énormes. Cependant, le groupe que vous avez constitué n'a rien apporté de probant. Les seules arrestations sont trois hommes de main qui ne nous apprendront rien et un individu dont la santé mentale pourrait bien être remise en question. Un agent du SIAT a tout simplement disparu et trois hommes sont morts. Il va falloir agir autrement, commissaire.

— Mais ça ne remet pas en question vos compétences et la confiance que nous avons en vous, ajoute Revel. Seulement, c'est une affaire de trafic international de stupéfiants. L'OCRTIS doit naturellement être saisi. Il est question de créer une section qui sera spécialement affectée à ce dossier. Et puis la Direction centrale du renseignement intérieur a décidé de mettre les pieds dans le plat. Comme vous le savez, ils ont le pouvoir de s'autosaisir, ce qu'ils viennent de faire. »

Un silence lourd s'installe. Cécile cherche du soutien dans les yeux de Pierre Vallon qui, jusqu'ici, est resté muet comme une carpe. En vain.

Alors que Revel semble sur le point de clore l'entrevue, Cécile reprend la parole. Sa voix est calme mais glaciale. Le regard qu'elle lance au directeur adjoint est parfaitement assorti.

« Est-ce que vous imaginez à quel point votre décision va faire reculer l'enquête ?

— Désolé, tranche Revel. La décision a été prise par le ministère. La DCRI vient d'affecter un groupe à l'affaire et les collègues de l'office des stuprs bosseront pour eux. Malgré tout, vous êtes parvenue à faire se retirer l'organisation criminelle, ce qui n'est pas rien. »

Cécile Sanchez est soudain prise de vertiges.

Le simple fait que les membres de Borderline continuent à vivre en liberté après la somme des atrocités qu'ils ont commises lui donne la nausée. Elle pense à Noémie Trussel, alias Lolita No, à ses hommes, à Ernest. Elle pense à ce fauve de Faust Netchaïev, encore en cage pour quelques mois mais qui va bientôt sortir. Elle pense aux victimes, à ses collègues

morts sur le terrain, sous ses ordres, à Frietblatt qui se pavane devant les caméras et qui se retire de cette histoire tragique avec une couronne de lauriers vénéneux, enfin à Zacharie Coscas, disparu, peut-être mort.

Mille questions lui tournent dans la tête, sans aucune réponse logique à y associer. Quitter la partie maintenant est la pire défaite de sa carrière.

Lorsqu'elle sort, laissant Vallon, Revel et Gillet dans une conversation dont le contenu la laisse indifférente, c'est avec sur le visage une expression étrange, mélange de frustration, de haine, de rage, de tristesse et de détermination.

Mercredi 6 octobre 2010 – 22 h 51 – Lieu inconnu

On l'a conduit ici avec une cagoule sur la tête, à l'arrière d'une camionnette, attaché à la carrosserie par des colliers de serrage en plastique.

Impossible de déterminer le lieu où il se trouve, ni même de pouvoir affirmer s'il est encore en France. Ça fait à présent trois jours qu'il est là, c'est en tout cas ce que son horloge interne lui indique, le rythme des repas qu'on lui apporte aussi. Mais Fabio Costes n'est sûr de rien. Il attend dans cette pièce aveugle et humide, les murs en pierres massives évoquant les sous-sols d'un fort. On lui a mis un chauffage d'appoint mais ce n'est pas suffisant, l'humidité le prend jusque dans son lit de camp, dans les plis de son sac de couchage.

S'il en doutait, au départ, il en est certain à présent. Il est retenu prisonnier par les pires individus qu'il ait eu l'occasion de côtoyer. Zacharie Coscas est maintenu enfoui bien au fond de l'abîme de sa conscience. Ici, maintenant, dans ces circonstances, le flic qui est en lui est plus qu'inutile : il est dangereux.

Pour essayer d'oublier sa situation désastreuse, il s'est plongé dans le livre que Lolita No lui a apporté quelques heures après l'avoir jeté ici. Mais il a bien du mal à se focaliser sur les lignes. Ses pensées qui tournent à plein régime l'empêchent de se concentrer.

Intérieurement, il fait le bilan. La balafrée est le seul soutien dont il dispose ici, sans doute parce qu'il l'a aidée à quitter Belfort, qu'il s'est plié à sa volonté sans discuter, mais surtout parce qu'elle est attirée par lui, de cela, Fabio est certain. Les phéromones valent tous les discours du monde et ce que cette tueuse de sang-froid ressent pour lui, il le ressent pour elle. À l'évocation de cette vérité, tout au fond, Zacharie frissonne. Mais son avis ne compte plus.

Des éclats de voix viennent le tirer de ses réflexions profondes. Une dispute éclate juste à côté, derrière cette porte de fer rouillé. Il ne parvient pas à en saisir le contenu, mais reconnaît pourtant les voix de Lolita et de la dénommée Mary, ainsi que celle d'Ernest. Deux autres voix inconnues se mêlent à la joute verbale qui prend des proportions inquiétantes.

Alors que Fabio s'approche de la porte et y colle l'oreille, pour tenter d'attraper quelques mots, les cris s'arrêtent soudain. À la place, il entend des pas qui se dirigent vers lui. Il a tout juste le temps d'aller se rasseoir sur le lit de camp et d'empoigner son livre quand le verrou claque et résonne. La lourde porte grince dans une longue plainte, laissant entrer la lumière plus intense du couloir.

Un flingue à la main, Mary entre dans la pièce d'un pas sûr alors que deux jeunes d'à peine vingt ans se postent d'un côté et de l'autre de l'entrée, des fusils à pompe en main.

Le bras le long du corps, canon vers le bas, elle fixe le prisonnier deux longues minutes sans dire un mot, visage fermé, impénétrable. Son regard reste braqué sur Fabio qui comprend ce qui se passe. Ils viennent de décider de son sort. Il inspire bruyamment et fait face sans baisser la tête malgré la peur qui lui tord les tripes. Il sait qu'il va mourir.

Ses pensées vont s'égarer sur Cécile. Il se demande si elle pense à lui, si elle s'inquiète, si elle le cherche. Il voudrait la voir une dernière fois, la serrer contre lui et l'embrasser. Juste sentir ses lèvres avant de goûter à celles de la mort.

Sans s'en rendre compte, il laisse un sourire étrange envahir son visage. Il semble soudain en paix, lointain, comme absent. Face à cette expression, Mary fronce les sourcils, lève le bras et braque le canon sur son visage :

« Je peux savoir ce qui t'amuse ? demande-t-elle sur un ton glacial. Tu te fous de ma gueule ? »

Sans répondre, il secoue la tête et ferme les yeux. Il a toujours su que ça finirait comme ça. Ce boulot, c'est un numéro de funambule suicidaire, sur le fil d'une lame, sans filet. Il a accepté les règles, il est même allé plus loin.

Comment aurait-il pu imaginer une issue lumineuse à cette descente dans les ténèbres ?

Cécile ! lâche-t-il dans un murmure intérieur. J'aurais voulu réussir. J'aurais voulu descendre encore plus bas. Pour toi ! Je suis désolé...

Mercredi 6 octobre 2010 – 22 h 53 – Lieu inconnu

Allongée dans son lit depuis une demi-heure, les yeux grands ouverts, Cécile sait qu'elle ne parviendra pas à trouver le sommeil ni aucune forme de repos.

Elle ressasse sans arrêt les événements de ces dernières semaines. Fait le bilan de ses erreurs, de sa malchance, de ce qu'elle a perdu. Elle pense à David Cohen, revoit son crâne éclaté, son sang partout sur elle, à Zacharie, perdu dans les ténèbres, emporté, arraché. Un mélange d'abattement et de colère bouillonne dans sa tête en feu qui supplie un répit et refuse le sommeil. Comment peut-elle accepter d'être écartée de la sorte ? La perspective de devoir abandonner les investigations la rend malade, au sens propre.

Tout à coup, elle ressent une sensation troublante. Comme un pressentiment désagréable, un éboulement intérieur, profond et brutal suivi d'un vide vertigineux.

Elle sursaute, se raidit, s'assoit sur le matelas.

Zacharie !

C'est presque surnaturel, elle sent nettement une connexion se rompre et a la certitude qu'un événement terrible vient de se produire. Les larmes se répandent sur ses joues, ses lèvres tremblent, ses mains aussi. Elle voudrait se lever, ou alors pouvoir hurler, mais c'est tout simplement impossible. Paralysée des pieds à la tête, incapable de se défaire de ce sentiment trop clair, des ombres qui dansent tout autour d'elle, qui enflent, se gonflent, envahissent l'espace intérieur et extérieur.

Ces derniers jours, malgré la peur, l'inquiétude et l'angoisse tenace, elle restait persuadée qu'il était encore en vie. Sans pouvoir l'expliquer, elle savait, elle pouvait le sentir respirer, entendre son cœur battre, même au loin. L'espoir, aussi mince

était-il, la faisait tenir, lui laissait espérer qu'elle serait en mesure de lui venir en aide, que tout n'était pas perdu, que c'était encore possible.

À présent, c'est tout le contraire. Cette lueur lointaine, vacillante mais néanmoins rassurante, vient d'être balayée, soufflée comme la flamme d'une bougie. C'est comme une étoile morte, effondrée sur elle-même, un trou noir. Une déchirure violente qui s'ouvre sur un gouffre, un abîme insondable.

Zacharie vient de disparaître, elle le sent dans sa chair.

Sur son visage inondé, un sourire triste s'esquisse. Elle l'avait senti dès les premiers instants face à lui : ce revers noir, ce cancer de l'âme, l'appel des profondeurs. Ce dernier plongeon dans les ténèbres était un aller simple, l'issue d'un mal incurable qui le rongait de l'intérieur a fini par triompher.

Sous sa souffrance, derrière les larmes, Cécile sent la haine qui s'accumule lentement, l'ouragan qui approche. Pour la première fois de sa carrière, elle envisage même d'oublier la déontologie policière et le code de procédure.

Il lui faudra du temps pour s'extirper de là, pour relever la tête et remonter la pente. Mais quand elle le pourra, il restera cette colère, sèche et froide. Ce sera son combustible. Elle se laissera porter et reprendra les armes plus décidée que jamais.

Ce jour-là, elle plongera jusqu'au fond des limbes pour reprendre sa traque. Dessaisie ou pas, peu importe ; elle n'aura plus de repos avant d'avoir eu la tête du dernier Borderline.

Devant elle, une photo des sous-sols de la Villa Venezia : le corps sans vie du commandant Franchi gisant près de celui d'Ahmed Barak, un homme de main de Bruno Guillon. Son arme est au sol, près de sa main droite. Sur un autre document, la fiche signalétique de ce dernier sur laquelle Cécile souligne un point : *gaucher*.

Il n'y a pas que les membres de Borderline qui vont tomber sous la colère de Cécile Sanchez. Jean-Marie Frietblatt est à présent dans sa ligne de mire, ainsi que l'ensemble de l'empire territorial sur lequel il règne en tyran.

ÉPILOGUE

SILENCE

Le ciel est gris et bas à Strasbourg, et la cour de la prison, déjà blafarde, a un visage suicidaire. Dans un ballet anarchique et pourtant ordinaire, les détenus profitent des quelques instants de liberté factice que leur cycle journalier monotone leur octroie. Les deals de drogue se négocient avec adresse et discrétion, dans les coins les plus sombres ou en plein milieu des masses compactés. Des regards se croisent, se défient. La microsociété carcérale vibre comme un organe malade.

Seul comme une âme égarée, Sylvio Pereira, ou tout du moins l'ombre qu'il reste de lui, erre dans cet espace bouillonnant, sans direction. Sans but. Les yeux vers le ciel, la tête penchée, il cherche à reprendre contact avec sa vie, avec sa réalité, avec la Voix.

Jamais encore elle ne l'a laissé aussi longtemps sans se manifester, sans lui glisser au creux de l'oreille un de ses conseils qui faisaient de lui le maître de sa cour. Depuis son arrestation, plus aucun son, pas l'esquisse d'un mot. Rien de rien.

Mais elle reviendra bientôt, de cela il est certain. La Voix ne le laissera jamais. Elle attend le bon moment pour réapparaître et lui susurrer la solution à ce problème en apparence inextricable.

Il ignore toutes ces silhouettes qui l'approchent, le frôlent, le bousculent. Il ne voit que partiellement les brutes qui lui jettent des regards de bête.

Un sourire apparaît sur son visage, satisfait d'être celui qu'il est, il a simplement hâte de retrouver sa place. Sylvio attend dans un silence qu'il sait fragile et qui va bientôt se déchirer pour laisser résonner la Voix ; alors il retrouvera son pouvoir.

On le bouscule encore. Il sourit, à mille lieux de tout ça. Mais c'est alors que le miracle s'opère, il sent une chaleur l'inonder, ça part de son ventre et se diffuse dans tout son corps. Il se sent vivre à nouveau.

« Est-ce l'heure ? demande-t-il à haute voix. Tu es enfin revenue ? »

Sylvio ressent une nouvelle onde de chaleur dans le ventre. Le vent souffle, résonne et fait vibrer ses tympans. Mais l'air est vide. La Voix n'y est pas.

Troisième vague brûlante, mais cette fois-ci accompagnée d'une douleur diffuse. Il baisse les yeux, les ouvre en grand, et voit la lame qui est enfoncée dans son ventre, à droite, juste sous ses côtes. Son T-shirt est couvert de sang. Deux blessures au niveau du bas-ventre laissent déjà couler des rivières de fluide vital. Quand le couteau se retire, c'est un liquide presque noir qui jaillit. La main serrée autour du manche, enveloppée dans un sac plastique transparent, est crispée, prête à enfoncer une quatrième fois le métal tranchant. Sur le poignet, deux mots sont tatoués dans une écriture liée, pleine de boucles et d'arabesques.

Ecce Lex.

Alors, l'esprit de Sylvio s'effondre sur lui-même. Il le sait à présent : la Voix ne viendra plus. Une part de lui-même, lucide, prend conscience du subterfuge. Il a été manipulé, comme un vulgaire pantin, une marionnette.

Tous ses sens s'éteignent un par un, la vue en premier, laissant s'effacer la cour, cette prison, la grisaille. Il n'a même pas pu voir le visage de son assassin. L'odorat ensuite, balayant l'odeur de la sueur, des égouts et de la pierre humide. Puis le toucher, et la douleur qui s'évapore en même temps. Le goût du sang dans sa bouche disparaît aussi vite qu'il vient

d'arriver. L'ouïe enfin, route barrée pour la Voix qui ne reviendra pas.

Il s'effondre seul, avec le silence comme unique compagnon.